

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google<sup>TM</sup> books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

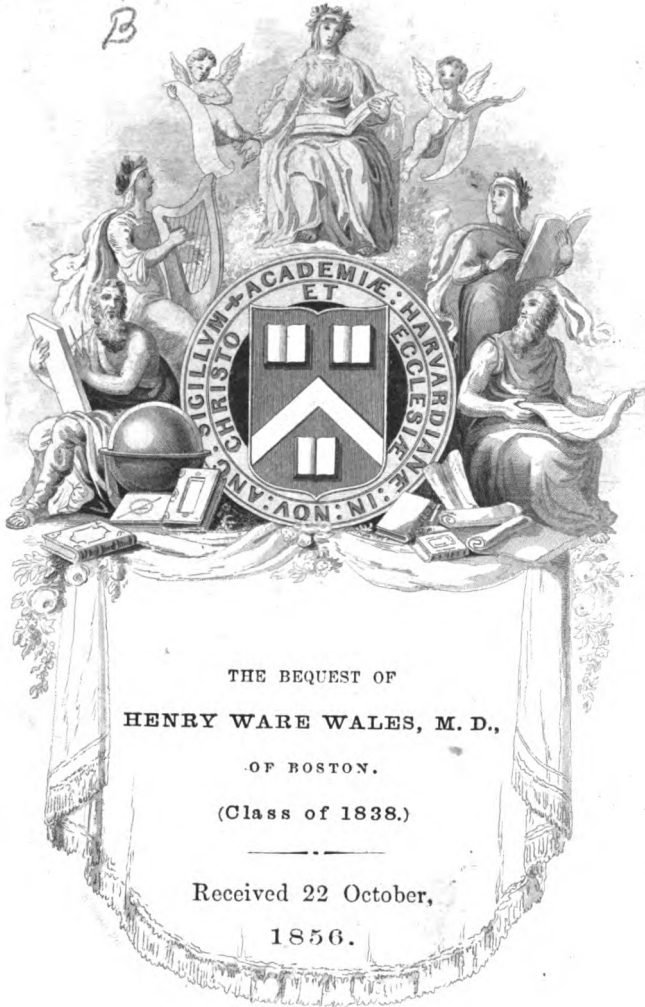
HDI



HW SRVU D

~~1.45.2~~  
37561, 8

B













©

**Geschichte**  
der  
**Altfranzösischen**  
**National-Literatur**  
von  
den ersten Anfängen bis auf Franz I.

---

Nebst zahlreichen Sprachproben.

---

Als  
Einleitung zu L. Ideler's und H. Nolte's Handbuche  
der Französischen Sprache und Literatur

bearbeitet  
von  
**Julius Ludwig Ideler.**



**Berlin, 1842.**  
**Verlag der Nauckschen Buchhandlung.**



37561.8

circidoid

B

interditing - interditing  
1856. Oct. 22

Interditing - Interditing

## V o r w o r t.

---

**S**chon vor einer Reihe von Jahren bestand die Idee, auf welche die Verlagsbuchhandlung bereitwillig einging, dem Handbuche meines Vaters und seines Freundes, des verstorbenen Ober-Consistorial-Raths Nolte, einen Einleitungsband vorzuschicken, welcher den Entwicklungsgang der französischen Sprache und Literatur von ihren ersten Anfängen an bis auf das Zeitalter von Rabelais und Marot in allgemeineren Umrissen, jedoch in erforderlicher Ausführlichkeit, schilderte. Die Ausführung dieses Planes wurde mir übertragen; die Veröffentlichung meiner Arbeit hat sich aber durch mannigfache Verhältnisse bisjetzt hingezogen. Ein Vortheil wurde wenigstens durch diese Verzögerung erreicht, die Möglichkeit nemlich, eine Reihe neuerdings erschienenener Werke noch benutzen zu können. Ueber Anordnung des Ganzen hier weitläufiger zu reden, muß ich mich füglich und billig enthalten: ich überlasse die Beurtheilung des Geleisteten competenten Richtern. Manche Notiz hätte freilich noch beigefügt werden können, so z. B. bei Erwähnung der Alexander-Sage des Mittelalters dasjenige, was in den Jahrb. f. w. Kr. 1839, März, no. 43, S. 344 darüber bemerkt worden ist. Bei Erwähnung des lieblichen Fabliau d'Aucassin et de Nicolette in Abtheil. A, Kap. III,

§. 84, Anmerk. 2, S. 148 hätte wol zweckmäßiger Weise der Titel „Tochter des Königs von Karthago“ näher erklärt und darauf hingedeutet werden müssen, wie im ganzen Mittelalter eine Tochter des Königs von Karthago fast sprichwörtlich für eine gute Heirathspartie galt. Vergl. z. B. den Roman des sept sages, v. 162. Roman de la Violette, p. 62. So auch in der Geschichte von Crescentia. Haupt und Hoffmann, Altdeutsche Blätter, I, S. 300. Im Uebrigen bitte ich das freundliche Publikum um nachsichtige Aufnahme eines Buches, dem es an geeigneten Vorgängern in dem beabzweckten Sinne völlig fehlte, und scheide vertrauensvoll von ihm mit einer Stelle des Koran:

Was Du gethan hast, wirf's in's Meer:

Sieht's auch der Fisch nicht, sieht's der Herr.

Berlin, den 1. Februar 1842.

*Julius Ludwig Ideler.*

---

# I n h a l t.

## A. Ueberblick über die Geschichte der französischen National-Literatur bis auf Franz I.

|   | <i>Seite</i> |
|---|--------------|
| Nachweisung der Titel und Ausgaben einiger Sammelwerke, etc.  | 3            |
| Kap. I. Ursprung und Entwicklungsgang der franz. Sprache  | 15           |
| Kap. II. Einige Bemerkungen über das Verhältniß der provenzalischen Literatur zur nordfranzösischen | 43           |
| Kap. III. Die großen nordfranzösischen Epen des Mittelalters  | 62           |
| Kap. IV. Didaktische Poësie   | 163          |
| Kap. V. Liederpoësie  | 193          |
| Kap. VI. Dramatische Poësie   | 221          |
| Kap. VII. Prosa   | 244          |

## B. Sprachproben.

|   |     |
|---|-----|
| Der Eid Karl's des Kahlen und Ludwig's des Deutschen  | 3   |
| Fragment du poëme sur Boèce   | 4   |
| Fragmente aus einem sehr alten Liede auf den heil. Nicolaus   | 8   |
| Proben aus der Uebersetzung der Werke des heil. Gregor  | 9   |
| Anfang der Uebersetzung der Bücher der Makkabäer  | 12  |
| Sprachproben aus den ältesten englisch-normannischen Dichtern   | 13  |
| Proben aus der Uebersetz. der Distichen des Cato von Everard  | 17  |
| Bruchstücke aus der Exposition sur les Épitres et Évangiles de la dernière semaine de carême von Haimon | 19  |
| BARBE DE VERRUE   | 20  |
| THIBAUT, ROI DE NAVARRE   | 21  |
| MARIE DE FRANCE   | 25  |
| AGNÈS DE BRACELONGNE DE PLANCY  | 43  |
| THIBAUT, ROI DE NAVARRE   | 44  |
| ROBERT WACE   | 45  |
| CHRISTINE DE PISAN  | 53  |
| CORTEBARBE  | 66  |
| GUÉRIN  | 84  |
| RUTEBEUF  | 87  |
| Le Prévost d'Aquilée  | 91  |
| CHASTELAIN DE COUCY   | 124 |
| CLOTILDE DE VALLON-CHALYS, MME. DE SURVILLE   | 131 |
| OLIVIER BASSELIN  | 143 |
| ALAIN CHARTIER  | 152 |
| FRANÇOIS VILLON   | 156 |
| GUILLAUME COQUILLART  | 165 |
| MARTIAL-D'Auvergne  | 167 |

|   |     |
|---|-----|
| Fragment de la Farce de Maistre Pierre Pathelin . . . . .                                   | 173 |
| VILLE-HARDOUIN . . . . .  | 194 |
| JEAN, SIRE DE JOINVILLE . . . . .   | 202 |
| PHILIPPE DE COMINES . . . . .   | 210 |
| Fragment du Renard contrefait . . . . .   | 226 |
| Fragmens du Roman du Renart . . . . .   | 227 |
| Fragment du Renart le Nouvel . . . . .  | 245 |
| Fragment du Roman de la Rose . . . . .  | 248 |
| Rondels du Miracle de Saint-Ignace . . . . .  | 253 |
| Fragmens du Mystère de St. Crespin et de St. Crespinien . . . . .                           | 254 |
| Récit de la mort de Turpin, tiré de la Chanson de Roland . . . . .                          | 258 |
| Fragment du Roman de Berte aux grans piés . . . . .   | 260 |
| Fragment du Roman Garin le Loherain . . . . .   | 268 |
| CHRESTIEN TROYES . . . . .  | 272 |
| Vieux Proverbes français, tirés du Roman du Renard . . . . .                                | 273 |
| JEAN FROISSART . . . . .  | 277 |
| JACQUES DE LALAIN . . . . .   | 281 |
| ENGUERRAND DE MONSTRELET . . . . .  | 287 |
| JEAN MOLINET . . . . .  | 294 |
| Auszug aus dem Romane Perceval le Gallois . . . . .   | 302 |
| Proverbes, tirés du Roman de la Rose . . . . .  | 309 |
| Bruchstück einer Predigt aus dem XIII. Jahrhundert, am Pfingst-<br>feste gehalten . . . . . | 310 |
| Anfang der Bearbeitung des Roman du Saint-Graal von LUCES<br>DU GAST . . . . .              | 311 |
| Chronique du Chastelain de Couci et de la Dame de Faïel . . . . .                           | 311 |
| JEAN FROISSART, Fragmens des Poésies . . . . .  | 313 |
| Fabliau d'Aucasin et de Nicolette . . . . .   | 317 |
| DUK CHARLES D'ORLÉANS . . . . .   | 342 |
| ALAIN CHARTIER . . . . .  | 345 |
| CHARLES DE BORDIGNÉ . . . . .   | 346 |
| PIERRE MICHAULT . . . . .   | 347 |
| JEAN MOLINET . . . . .  | 348 |
| JEAN REGNIER . . . . .  | 348 |
| ANDRÉ DE VIGNE . . . . .  | 349 |
| OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS . . . . .  | 349 |
| JEAN BOUCHET . . . . .  | 350 |
| ROGER DE COLLERYE . . . . .   | 351 |
| MARTIN FRANC . . . . .  | 352 |
| OLIVIER DE LA MARCHE . . . . .  | 356 |
| PIERRE MICHAULT . . . . .   | 357 |
| GUILLAUME ALEXIS . . . . .  | 357 |
| MARTIAL D'Auvergne . . . . .  | 358 |
| FRANÇOIS I., ROI DE FRANCE . . . . .  | 358 |
| Vielle Chanson Languedocienne . . . . .   | 359 |
| JACQUES DE CHISON . . . . .   | 360 |
| GACES (GASSES) DE BRULEZ . . . . .  | 361 |
| THIERRI DE SOISSONS . . . . .   | 362 |
| RAOUL DE SOISSONS . . . . .   | 363 |
| Proverbes, tirés de la Chronique de Philippe Mouskes . . . . .                              | 365 |



Ueberblick über die Geschichte  
der  
**franz. National-Literatur**  
bis auf Franz I.

*Il n'est délit, joie, feste, soulas,  
Joustes, tournois, déduit, esbatement,  
De quoy chascuns ne soit à la foiz las,  
Combien que tout plaise au commencement;  
Continuer tels choses longuement  
Rugendre ennuict en quelque déplaisance;  
Estudier n'a pas ce mouvement,  
Car tout desplaict, fors estude et science.*

EUSTACHE DESCHAMPS.

THE  
JOURNAL OF THE  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND  
VOLUME 31. PART 1. 1901.

## Nachweisung

der

**Titel und Ausgaben einiger Sammelwerke, auf welche in dem Nachfolgenden fortwährend Bezug genommen wird \*).**

---

**STROBEL**, Mittheilungen aus dem Gebiete der alten Literatur des nördlichen Frankreichs. Abth. I.

Vergl. *Revue Germanique*, *Trois. Série*, année 1835, *Tom. III*, p. 287–333.

\*                      \*

**NOSTRADAMUS**, *Vies des plus célèbres et anciens poètes Provençaux qui ont fleuri du temps des Comtes de Provence*. Lyon 1575, 8.

Italiänische Uebersetzungen: von Giovanni Giudici, Lyon 1575, 8.; von Crescimbeni, 1701, 4.

\*                      \*

Für den Norden Frankreichs suchten Aehnliches zu leisten:

**CLAUDE FAUCHET** (gest. als *Premier président de la Cour des Monnaies* zu Paris im Jahre 1602), *Recueil de la langue et poésies françaises, ryme et romans; plus les noms et sommaires des oeuvres de CXXVII poètes français vivant avant l'an 1300*. P. 1581, 4. — *Oeuvres complètes*. P. 1710, 2 Volls. 4.

**ÉTIENNE PASQUIER** (*Avocat général du Roy en la Chambre des Comptes de Paris*, starb 1615, 87 J. alt), *Recherches de la France*. P. 1665. — *Oeuvres complètes*. Amsterd. 1723, 2 Volls. fol.

\*                      \*

**LA CROIX DU MAINE**, *Bibliothèque française*. P. 1584, fol.  
**ANTOINE DU VERDIER**, *seigneur de Vauprivas* (geb. 1544, gest. 1600), *Bibliothèque française, contenant le catalogue*

---

\*) Wo es nicht ausdrücklich bemerkt worden ist oder ich mich nicht auf einen anderen Schriftsteller als Gewährsmann berufen habe, sind die in dem Werke angeführten Bücher sämmtlich von mir selbst verglichen worden.

#### 4 Nachweisung der Titel und Ausgaben

*de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français.*  
Lyon 1585, fol.

Neue Ausgabe beider Werke von Rigoley de Juvigny, Paris 1772, 6 Bde 4. Vergl. Roquefort, p. 14. Theilnehmer an der Arbeit waren: Foncemagne, La Curne de Sainte-Palaye, Bréquigny, der Abbé Richard von Doyon u. m. a. Auch enthält diese Ausgabe handschriftliche Anmerkungen vom Präsidenten Boubier.

\* \* \*

*Aimar de RANCONNET, Trésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne, revu et augmenté par Nicot. (Avec une grammaire françoise.)* P. 1606, fol.

*ANT. OUDIN, Curiositez françoises pour supplément aux dictionnaires.* P. 1640, 8.

*P. BOREL, Trésor de recherches et antiquitez Gauloises et Françoises, réduites en ordre alphabétique.* P. 1655, 4.

Die neue Ausgabe, welche Barbazan vorbereitet hatte und Crapelet erscheinen lassen wollte, ist nie herausgekommen. S. die Vorrede zum dritten Bande der *Fabliaux et Contes*.

\* \* \*

Notizen über die altfranzösische Literatur im *Journal des Savans*, 1665–1792; 1816 (Sept.) ff.

\* \* \*

*Jugemens des savants sur les ouvrages des auteurs par ADRIEN BAILLET, avec des remarques de La Monnaye et l'Anti-Baillet de Ménage.* P. 1722–1730. 8 Volls. 4.

\* \* \*

*Histoire et Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.* P. 1709–1809, 50 Volls. 4. — 1815–1838. 14 Volls. 4.

Vergl. Pelisson, *Relation contenant l'histoire de l'Académie françoise.* P. 1671, 12. à la Haye 1688. Amsterd. 1717, 8.

• Von der *Histoire littéraire de la France* ist unten die Rede.

\* \* \*

*MENAGIANA, ou les bons mots, remarques, critiques etc. de Gilles Ménage, Trois. édit. (donnée par La Monnaye).* P. 1715, 4 Volls. 12.

*G. MÉNAGE, Dictionnaire étymologique ou Origines de la langue françoise.* P. 1694, fol. 1650, 4.

Vergl. I. B. Morin, *Dictionnaire étymologique des mots dérivés du Grec. Enrichi de notes par d'Assise de Villouison.* 2. édit. P. 1809. 2 Volls. 8.

**B. de Roquefort**, *Dictionnaire étymologique de la langue française, précédé d'une dissertation sur l'étymologie par Champollion-Figeac.* P. 1829, 2 Volls. 8.

**Noël et Carpentier**, *Philologie française ou Dictionnaire étymologique.* P. 1831, 2 Volls. 8.

**MÉNAGE**, *Observations sur la langue française. Sec. édit.* P. 1675-76, 2 Volls. 8.

Vergl. **François de Neufchateau**, *Essai sur la langue française et particulièrement sur les Provinciales et les Pensées de Pascal.* P. 1818, 8.

\* \* \*

**NICERON** (1685-1738), *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la republique des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages.* P. 1727 — 1740. 44 Volls. 12.

\* \* \*

**MERVESIN** (abbé), *Histoire de la poésie française.* P. 1706, 8.  
Ist nicht mehr zu gebrauchen.

**TITON DU TILLET**, *Parnasse français.* P. 1727, 12. 1732, fol. — *Supplément*, 1744.

**MASSIEU** (abbé; geb. 1665, gest. 1723), *Histoire de la poésie française.* P. 1739, 8.

Geht bis auf Franz I.

\* \* \*

**HISTOIRE DU THÉÂTRE FRANÇOIS**; *depuis son origine jusqu'à présent, avec la vie des plus célèbres poètes dramatiques, un catalogue exact de leurs pièces, et des notes historiques et critiques.* P. 1745 ff. 17 Volls. 8.

Verfasser sind die Gebrüder Parfaict. Hieber gehören Vol. I-IV.

Vergl. **Pierre François Godard de Beauchamps** (gest. 1761), *Recherches sur les théâtres de France.* P. 1735, 3 Volls. 8. und die im Kap. VI, §. 141, Anm. 2. aufgeführten Schriften.

\* \* \*

**GOUJET** (abbé), *Bibliothèque française.* P. 1748-56. 18 Volls. 12.

**LE BEUF** (abbé; 1687-1760), *Dissertation sur l'histoire ecclésiastique de la ville de Paris.* P. 1739, 3 Volls. 12.

\* \* \*

**LEVESQUE DE LA RAVALLIÈRE** (geb. zu Troyes, gest. 1765), *Poésies du Comte Thibaut de Champagne, roi de Navarre.* P. 1742. 2 Volls. 12.

Wichtig für die Literaturgeschichte wegen der einleitenden Abhandlungen.

\* \* \*



## 6 Nachweisung der Titel und Ausgaben

**FABLIAUX ET CONTES DES POÈTES FRANÇOIS des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, tirés des meilleurs auteurs, publiés par Barbazan. Nouvelle édition, augmentée et revue sur les Manuscrits de la Bibliothèque Impériale par M. Méon. 4 Volls. 8. P. 1808.**

\* \* \*

**CURNE, Comte de Sainte-Palaye** (geb. 1697, gest. 1781; Éloge par M. Dupuis in den *Mémoires de l'Académie*, Tom. XLV, p. 107. Vergl. *Journal des Savans* 1828, p. 126 ff.), *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*. 1759, 8. Nouvelle édition par Charles Nodier. P. 1826.

— *Glossaire de l'ancienne langue française depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XVI.*

Es erschien nur Ein Band, welcher bis zum Artikel *Assoureté* geht. Brunet, *Manuel du libraire*, III, 275. Als *Avant-propos* ist die kleine Schrift zu betrachten: *Progrès d'un glossaire français*. P. 1756. Die Materialien, aus mehr als 60 Bänden bestehend, befinden sich auf der Kön. Bibliothek zu Paris.

\* \* \*

**MILLOT, Histoire des troubadours. P. 1774. 2 Volls. 8. u. öfter.**

\* \* \*

**SINNER, Extraits de poésies du XIIIe siècle. Lausanne 1759, 8.**

— *Catalogus Mss. bibliothecae Bernensis. P. 1772, 3 Volls. 8.*

**LOUISA STUART CASTELLO, Specimens of the early poetry of France. London 1835, 8.**

S. die Anzeige dieses Buches im *Athenaeum*, 1835, 16. Mai.

\* \* \*

**Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. 4.** Das Werk wurde im Jahre 1785 von acht Mitgliedern der *Académie des inscriptions et belles-lettres* begonnen (*Deguignes, de Bréquigny, Gaillard, du Theil, d'Ansse de Villoison, Kéralio, Vauvilliers, Silv. de Sacy*). I (1787). II (1789). III (1790). IV-X (1799-1818). XI-XII (1829).

Hierher gehören vorzüglich Tom. V. VI. VII. IX.

\* \* \*

**ANTHOLOGIE FRANÇAISE, P. 1765, 3 Vlls. 8.** mit einem einleitenden *Mémoire* von *Meusnier de Querlon: Mém. historique sur la chanson en général et sur la chanson française en particulier.*

S. oben *Levesque de la Ravallière.*

\* \* \*

**JEAN BENJAMIN DE LA BORDE**, *Essais sur la musique ancienne et moderne*. P. 1780, 4 Volls. 4.

Hierher gehört besonders Vol. II.

\*

\*

\*

**Dictionnaire portatif des poètes français morts**. P. 1803, 12.

Herausgeber war **Philippon La Madeleine**, Mitglied der *Académie de Lyon*. Das Buch bildet den ersten Band der *Petite Encyclopédie française*.

\*

\*

\*

**G. GLEY**, *Langue et littérature des anciens Français*. P. 1814, 8.

**M. JOS. DE CHÉNIER**, *Fragmens du cours de littérature fait à l'Athénée de Paris en 1806 et 1807*. P. 1818, 8.

Vergl. Handb. Th. IV, S. 170 der zweiten Ausgabe.

\*

\*

\*

**LA COMBE**, *Dictionnaire du vieux langage français*. P. 1766, 8. *Supplément*. P. 1767, 8.

Letzteres mit einer *Préface ou Coup d'oeil sur l'origine, sur les progrès de la langue et la poésie françaises avec des fragmens des troubadours et des autres poètes depuis Charlemagne jusqu'à François I.*, welche nicht ohne Werth ist. — Das Buch scheint selbst in Frankreich nur wenig bekannt geworden zu sein.

\*

\*

\*

**G. HENRY**, *Histoire de la langue française*. P. 1811, 2 Volls. 8.

**J. R. G. BECK** (einst Professor in Schulpforta), *Quaestionum de originibus linguae franco-gallicae specimen*. Lips. 1810, 8.

\*

\*

\*

**J. B. DE ROQUEFORT**, *Glossaire de la langue Romane*. P. 1818, 2 Volls. 8. *Supplément* 1820.

Noch immer nicht entbehrlich. S. *Journal des Savans*, 1820, p. 193.

— *de l'état de la poésie française dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*. P. 1821, 8.

Gekrönte Preisschrift. Herr v. Roquefort lebt, nachdem er sein Vermögen dem Studium der altfranzösischen Litteratur aufgeopfert hat, in sehr bedrängten Verhältnissen zu Paris, auf welche neuerdings P. Paris aufmerksam machte, indem er für den achtungswerthen Greis eine Unterstützung aus Staatsfonds in Anspruch nahm.

\*

\*

\*

**M. CH. JOS. DE POUGENS** (unehelicher Sohn des Prinzen von Conti und einer hohen Person am franz. Hofe, geb. 1755, gest. 1833, S. über ihn Mager, II, S. 312 ff.), *Archéologie française, ou Vocabulaire des mots anciens tombés en désuétude*. P. 1823, 2 Volls. 8.

## 8 Nachweisung der Titel und Ausgaben

Dies Buch ist bei Lesung der altfranzösischen Schriftsteller eben so unentbehrlich, wie die Altfranzösische Grammatik von C. v. Orelli. Zürich 1830, 8. So verdienstvoll die letztere Arbeit ist, so dürfte sie doch noch zu frühzeitig erschienen sein. Recens. im *Journal des Savans*, Oct. 1832, p. 577-585 (von Raynouard).

**M. CH. JOS. DE POUGENS**, *Trésor des origines des langues et dictionnaire grammatical et raisonné de la langue française. (Specimen de 500 p.)* P. 1819, 4.

Das Werk soll jetzt vollständig in 10 Foliobänden erscheinen.

\* \* \*

**DOMINIQUE MARTIN MÉON** (geb. 1748, gest. 1829), *Blasons, poésies anciennes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.* P. 1807, 8.

Ausgabe der Schrift von Lorrain: *Des avantages qu'on pourrait tirer de la lecture des anciens écrivains français.* P. 1811, 8.

S. auch oben Barbazan; und unten Kap. III. E. §. 82.

**Nouveau Recueil de fabliaux et de contes inédits des poètes français des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.** P. 1823, 2 Volls. 8.

\* \* \*

**RAYNOUARD**, *Grammaire de la langue Romane. Recherches sur l'antiquité de la langue Romane.* P. 1817, 8.

Die *Grammaire comparée* ist unten erwähnt.

**DE LA RUE** (gest. als Ehrenkanonikus zu Bayeux in der Normandie, Prof. zu Caen, im Octbr. 1835) *Recherches sur les ouvrages des bardes de la Bretagne armoricaine.* P. 1816, 8.

— *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères.* Caen 1834, 3 Volls. 8.

Ein Hauptwerk, welches jedoch immer nur mit großer Vorsicht zu gebrauchen ist, da es eine große Anzahl irrthümlicher Angaben enthält, wie Am. Duval (in der *Hist. litt. de la France*, Vol. XVIII.), Reiffenberg (s. unten) u. a. vielfältig nachzuweisen Gelegenheit und Veranlassung gehabt haben. (S. über De la Rue: *Notice sur les travaux littéraires de l'abbé de la Rue, et principalement sur ses Mss.*, par M. Frédéric Gaillon, membre de la Société des antiquaires de Normandie. Caen 1837, 29 pp. 8.)

**L. DIEFFENBACH**, Ueber die jetzigen Romanischen Schriftsprachen u. s. w. Leipzig 1831, 4.

Recens. von Dietz in den Jahrbüchern für wissenschaftl. Kritik, 1831, Oktober, S. 577-584.

\* \* \*

**COHEN**, *Anciennes poésies françaises.* London 1818, 8.

Vergl. *Journal des Savans*, 1819, p. 398.

\* \* \*

**CHARBONNIÈRES**, *Elémens de l'histoire de la littérature française jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.* P. 1817, 8.

Ohne Werth, ebenso wie das Werk von Aug. Desprez: *Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours (du X. au XVIII<sup>e</sup> siècle).* P. 1837, 12.

**AUGUIS**, *Les poètes français depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à Malherbe.* P. 1824, 6 Volls. 8.

**A. C. ROBERT**, *Fables inédites du XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.* P. 1825, 2 Volls. 8.

— *Fabliaux inédits tirés des Mss. de la bibliothèque du Roi.* P. 1834, 8.

Das vierte Fabliau ist das *Des deux trouvères ribaux*, welches für die Geschichte der Sagenkreise von großer Wichtigkeit ist, und auf welches daher unten vielfach Bezug genommen wird.

Hieran schlossen sich ferner die *Fables en vers du XIII<sup>e</sup> siècle (?)*, d'après un Ms. de la bibliothèque de Chartres par M. G. D. Chartres, Garnier fils. 1834, 8.

**CRAPELET**, *Collection des anciens monumens de l'histoire de la langue française.* P. 1826 ff.

Die einzelnen Schriften sind im Werke selbst gehörigen Ortes angeführt.

Wir erwähnen hier den berüchtigten Kommaestreit zwischen Prompsault und Crapelet:

*Discours sur les publications littéraires du moyen-âge, suivi d'un Errata comprenant plus de 2000 corrections et rectifications etc. par l'abbé H. R. Prompsault.* P. 1835, 8.

*Villonie littéraire de l'abbé Prompsault par Crapelet.* P. 1835, 8. (Man erinnere sich, daß Prompsault Herausgeber der Gedichte von Villon ist.)

*Lettre à M. Crapelet .... pour servir .... de réponse à sa brochure intitulée: Villonie littéraire etc.* P. 1835, 8.

Endlich s. die gerechten Bemerkungen von Raynouard im *Journal des Savans*, 1835, September, p. 572 ff.

**Ritmes et refrains des Tournaisiens**, *édités par FRÉDÉRIC HENNEBERT.* Mons 1837, 8.

Analysé von van Hasselt in dem *Indépendant*, 1. Juillet 1837.

**L'Hôtel de Cluny au moyen-âge**, *par MME DE SAINT-SURIN, suivi des contenance de table, et autres poésies inédites du XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.* P. 1835, 12.

## 10 Nachweisung der Titel und Ausgaben

O. L. B. WOLFF, Altfranzösische Volkslieder. Leipzig 1831, 8.

F. WOLF, Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer National-Heldengedichte; insbesondere aus dem fränkisch-karolingischen Sagenkreise; nebst Auszügen aus ungedruckten oder seltenen Werken verwandten Inhalts. Wien 1833, 8.

JEAN-JACQUES AMPÈRE, *Littérature et Voyages*. P. 1834, 2 Volls. 8.

— *Discours sur la littérature de la poésie*. P. 1830, 8.

— *Discours sur la littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères*. P. 1832.

S. Handb. Th. III, S. 591 ff. 2. Aug.

EDGARD QUINET, *Rapport à M. le ministre des travaux publics sur les épopées françaises du XII<sup>e</sup> siècle restées jusqu'à ce jour en manuscrit dans les bibliothèques du Roi etc.* P. 1831, 8.

S. über ihn Mager, III, 1, S. 246 ff.

*Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XIII<sup>e</sup> siècle* par GUSTAVE FALLOT, publiées par PAUL ACKERMANN, et précédées d'une Notice sur l'auteur par M. B. GUÉRARD. P. 1839, 8.

S. über dieses bedeutende Werk *Journal des Savans*, 1839, September, p. 570 ff.

DIEZ, Grammatik der romanischen Sprachen. Bonn 1837-38. 2 Bde.

RAYNOUARD, *Lexique Roman*. P. 1837. Vol. I-II.

P. PARIS, *Les Manuscrits français de la bibliothèque du Roi, leur histoire etc.* P. 1836. Vol. 1-2. 8.

S. den Artikel von Daunou im *Journal des Savans*, 1837, Februar, p. 85-95.

FR. MICHEL, *Rapports à M. le ministre de l'instruction publique sur les anciens monuments de l'histoire et de la littérature de la France qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Angleterre et de l'Écosse*. P. 1838-1839, 4.

S. P. THOMMEREL, *Recherches sur la fusion du Franco-Normand et de l'Anglo-Saxon*. P. 1841, 8.



*Mélanges sur les langues, dialectes et patois.* P. 1831, 8.

Ein höchst wichtiges Werk. — Man vergl. auch den Artikel Nodier im Handb. Th. III, S. 518 ff. (2. Ausg.)

*Poésies gothiques françaises par CRAPELET.* P. 1832, 8.

*PAULIN PARIS, Le Romancero français.* P. 1833, 12.

S. Raynouard im *Journal des Savans*, 1834, Februar, p. 104-117.  
Crapelet in den *Mém. de la Société Royale des Antiq. de la France*, XII, p. 304 ff.

*ARTHUR DINAUX, Les Trouvères Cambrésiens. Séc. édit. Valenciennes 1834, 8. Trois. édit. P. 1837.*

S. Raynouard im *Journal des Savans*, 1834, Juni, p. 344-354.  
— Als Fortsetzung erschien 1839 das Werk: *Les Trouvères de la Flandre et du Tourhais.* P. 8.

*FR. MICHEL, Romans, Lais, Fabliaux, Contes, Moralités et Miracles inédits des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.* P. 1834, 8.

*Jongleurs et Trouvères, ou Choix de saluts, crieries et autres pièces légères des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, publié pour la première fois par A. JUBINAL, d'après les Mss. de la bibliothèque du Roi.* P. 1834, 8.

*A. VILLEMMAIN, Cours de littérature française (Littérature du moyen-âge).* P. 1830, 2 Volls. 8.

S. Handb. Th. III, S. 567. (2. Aufl.)

*CARPENTIER, Essai sur l'histoire littéraire du moyen-âge.* P. 1838, 8.

*HENRION, Histoire littéraire de la France au moyen-âge.* P. 1827, 8. *Nouv. édit.* 1837, 8.

Ein höchst schwaches Produkt.

*Chronique de Ph. Mouskes, publiée par le Baron DE REIFFENBERG. Bruxelles 1836-1838, 2 Volls. 4.*

Gehört hieher wegen der überaus wichtigen literar-historischen Einleitungen, welche das gesammte französische Mittelalter umfassen. Eine unentbehrliche Hilfsquelle.

*BOUTERWEK, Geschichte der Poesie und Beredsamkeit.* Göttingen 1806. 1807. Bd. V. VI. 8.

*FR. VON SCHLEGEL, Geschichte der alten und neuen Literatur.* Vorlesungen, gehalten zu Wien 1812. 2 Bde 8.

*L. WACHLER, Handbuch der Literaturgeschichte.* 3te Umarbeitung. Breslau 1834, 4 Bde 8.

## 12 Nachweisung der Titel und Ausgaben

ROSENKRANZ, Allgemeine Geschichte der Poesie. Bd. II. Halle 1834, 8.  
**SISMONDE DE SISMONDI**, *De la littérature du Midi de l'Europe*. P. 1813, 4 Volls. 8. Sec. édit. P. 1819. Trois. édit. P. 1829.

Deutsch von Hain. Leipzig 1815, 2 Bde 8. Vergl. Handb. Bd. III, S. 409. (2. Ausg.)

Die Schriften, welche man hier vermissen möchte, sind in dem Buche selbst gehörigen Ortes angeführt worden. Manche dagegen habe ich absichtlich weggelassen, wie z. B. die Abhandlungen und Werke des *bel-esprit de la cour du roi Stanislas*, des Marquis de Tressan.

Für diejenigen, welche die altfranzösische Sprache und die Geschichte ihrer Ausbildung genau erforschen wollen, ist eine eindringlichere Kenntniss der verschiedenen französischen *Patois* unumgänglich nothwendig. „*C'est dans les patois*,“ sagt Reiffenberg, *Introd. à l'édit. de la Chroniq. de Phil. Mouskes, I, p. CXIV*, „*qu'il faut étudier les antiquités des langues, dont, par leur immobilité, ils représentent d'une manière presque identique, les formes anciennes ou primitives*.“

Man vergleiche über diese *Patois*:

**CHAMPOLLION-FIGEAC**, *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France*. P. 1809, 12.

**CH. NODIER**, *Comment les patois furent détruits en France* in dem *Bulletin du bibliophile* (Teckener). No. XIV, p. 148. *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 148. (s. oben.)

**BARBAZAN**, *Sur la langue des Suisses* vor dem 2. Bande des *Recueil de fahliaux*.

**L. A. J. GRÉGOIRE D'ESSIGNY**, *Mémoire sur le patois picard* in dem *Magasin encyclop. de Millin*, 1811, Sept. p. 116-142. Oct. p. 241-283.

*Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et contrats* (von dem Benediktiner Dom Jean François). Bouillon 1777, 4.

**L. REMACLE**, *Dictionnaire wallon-flamand*. Liège 1823, 8.

**CAMBRESIER**, *Dictionnaire wallon-français*. Liège 1787, 8.  
*Théate Liégoi*. Liège 1837, 32.

**G. A. J. HÉCART**, *Dictionnaire rouchi-français. Sec. édit. Valenciennes 1826, 18. Trois. édit. 1833, 8.*

Die erste Ausgabe bildete einen Theil des *Journal central des Académies*.

Die Abhandlung von ISIDORE GABRIEL JOS. LEBEAU (Präsident des Tribunals in Avesnes, geb. daselbst 1767) in den *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires, Tom. X.* über das Patois der Umgegend von Avesnes und das Wallonische, ist mir leider nicht zu Gesicht gekommen.

S. Mager, III, 2, S. 203.

*Essai d'un glossaire wallon qui peut servir à démontrer que cet idiome, tel qu'il se parle encore aujourd'hui dans la province de Hainaut, n'est que le roman ou français des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, peu corrompu et mélangé d'un fort petit nombre de mots étrangers, par PHILIBERT DELMOTH.*

Bisjetzt nur handschriftlich im Besitz der Schwiegertochter des Gelehrten. S. über ihn Goethals, *Histoire littéraire de la Belgique ou Lettres relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lectures, des mœurs, et de la politique de la Belgique. Bruxelles 1838, Vol. I. 8.* — Es ist ihm dort ein besonderer Artikel gewidmet worden.

**QUÉRARD**, *France littéraire, VII, p. 155.*

Nützliche Beiträge zur Kenntniss des Dialektes von Bourgogne hat gegeben:

CLAUDE NIC. AMANTON in seinem *Virgile virai an Borguignan* und in seiner Uebersetzung des Buches Ruth. Dijon 1831, zweite Auflage, 12.

S. die Recension von Raynouard im *Journal des Savans*, 1832, Janvier, p. 5-14. Das Buch ist sprachlich von Wichtigkeit und zugleich lesenswerth als geschmackvolle Travestie.

Zu vergleichen ist auch das Buch desselben Verfassers: *Lettres bourguignonnes ou correspondance sur divers points d'hist. littér., de biogr. etc. P. 1823, 8.*

**CL. FR. ACHARD**, *Dictionnaire de la Provence et du comté de Venaissin. P. 1785, 4 Volls. 4.* Wichtige Beiträge zur provenzalischen Literatur und Sprache enthaltend, ebenso wie desselben Verfassers (gest. 1794) *Essai sur l'histoire de la Provence. Marseille 1785, 2 Volls. 4.*

Ueber die Dialekte des Departements der Ober-Alpen findet man vieles Erhebliche in dem Werke von:

**DE LADONCETTE**, *Histoire, topographie, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes. P. 1834, 4.*

## 14      Nachweisung der Sammelwerke.

Ferner:

*Vocabulaire du Patois de Velay et de la Haute Auvergne*  
par M. DERIBIER DE CHEISSAC in den *Mémoires de la Société Royale des Antiq. de France*, IX, p. 361 ff.

Vergl. desselben Verfassers *Statistique de la Haute-Loire*. P. 1824,  
8. Chap. II.

*Vocabulaire des mots Patois en usage dans le département  
de la Meuse* par M. CORDIER, ebendasselbst X, p. 416-469.

S. ferner in derselben Sammlung: IV, p. 322 ff. V, p. 246 ff. VI,  
p. 117 ff. 137 ff. 150 ff. 235 ff. XII, p. 328-390. Die frühere Samm-  
lung führte den Titel: *Mémoires de l'Académie Celtique*. P. 1807-1812.  
5 Volls. 8.

---

*„On est toujours enfant dans sa langue quand on ne lit que les auteurs de son tems, et que l'on ne parle que la langue de sa nourrice. On donne un tour plus net et plus sublime à son discours quand on sait la généalogie des termes dont on se sert; et comment la saura-t-on si l'on n'a point lu les anciens dans leur langue? La république de Venise n'a jamais fait de loi plus sage que celle qui oblige les nobles à se servir, dans les affaires, du langage ancien, pour le conserver, et par ce moyen conserver une infinité de pratiques qui en dépendent. Cela n'empêche pas que la langue ne se polisse d'ailleurs, et qu'on ne parle aussi bien à Venise dans les conseils et le Broglio, que dans tout le reste d'Italie.“*

MENAGIANA, II, p. 50 (éd. de La Monnaye).

## Kapitel I.

### Ursprung und Entwicklungsgang der französischen Sprache.

#### §. 1.

**A**ls Cäsar Gallien eroberte und es nach hartnäckigem Kampfe in eine römische Provinz umschuf, fand er daselbst mehrere Völkerschaften vor, von denen namentlich drei völlig verschiedenen Stammes waren, die Aquitanier jenseit der Garonne, die Belger diesseits der Seine und Marne und die von den Römern vorzugsweise Gallier benannten Kelten oder Celten, welche sich selbst den Namen Gälén beileigten, und einen der Stämme jener großen Völkerfamilie bildeten, die sich über die britannischen Inseln, Gallien und die pyrenäische Halbinsel verbreitete. Das Volk war nicht ohne Kultur: über Massilia <sup>1)</sup> war ihm einige Kenntniß der griechischen Sprache und Literatur geworden, auch hatte es die griechischen Buchstaben angenommen <sup>2)</sup>. Diesem Umstande ist sicherlich eine Anzahl von griechischen Worten beizumessen, welche sich seit der ältesten Zeit in der Sprache der Gallier vorfinden, so wie sich auch durch den Handel der Phönizier und späterhin durch Hannibal's längeren Aufenthalt in der Gallia Narbonensis eine

## 16 Kapitel I. Ursprung und Entwicklungs-

große Anzahl punischer Wörter einschlich, welche durch die Gewohnheit der gallischen Soldaten in den Heeren dieses Feldherren, die ihnen geläufig gewordene Sprache zum Theil beizubehalten, sich das Bürgerrecht erwarben. Wenn auch das Celtische um so leichter untergehen mußte, als es sich nie zur eigentlichen Schriftsprache erhoben hatte, also nicht Grundlage und Trägerin einer besonderen Literatur geworden war, und weil späterhin die von Cäsar angestellten Blutbäder, die Fortführung der Gefangenen in die Sklaverei, der Ehrgeiz derer, welche man zu römischen Bürgern gemacht hatte, theils die Einwohner des Landes decimirte, theils die allgemeine Verbreitung der lateinischen Sprache begünstigte, so blieb doch in dem Volke der celtische Charakter vorherrschend. Mit Recht sagt Heeren<sup>3)</sup>: „Für die Geschichte der französischen Nation ist es ganz wesentlich, sie als celtischen Ursprungs anzusehen; denn nur so läßt sich der so ganz von dem Deutschen verschiedene Charakter erklären, da trotz der vorgegangenen Mischungen der celtische Charakter, wie ihn schon Cäsar schildert, vorherrschend geblieben ist.“

Für Literaturfreunde, welche tiefer einzudringen wünschen, führe ich hier noch folgende Schriften an, in denen die in dem obigen §. und den folgd. behandelten Punkte gleichfalls und ausführlicher besprochen werden:

*DUCLOS, Second Mémoire sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française in den Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, XVII, p. 178 ff. — JEAN BAPTISTE BULLET, Dissertations sur différents sujets de l'histoire de France. Besançon 1759, 12. Dissertat. sur la mythologie française et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France. P. 1771, 12. Mémoires sur la langue celtique. Bâle 1754-1770, 3 Volls. Fol.*

*SIMON PELLOUTIER, Hist. des Celtes. P. 1740, 2 Volls. 12. Nouv. édit. par de Chiniac, P. 1771, 2 Volls. 4. (8 Volls. 12.)*

*JEAN PICOT, Histoire des Gaulois depuis leur origine jusqu'à leur mélange avec les Français. Genève 1804, 3 Volls. 8.*

*THÉOPHILE MALO CORRET DE LATOUR D'AUVERGNE (der bekannte Erste Grenadier von Frankreich), Origines gauloises. P. 1801, 8.*

**AM. THIERRY**, *Histoire des Gaulois depuis les tems les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*. P. 1828, 3 Vols. 8. Sec. éd. P. 1834.

**BONAMY**, *Réflexions sur la langue latine vulgaire*, in den *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, XXIV, p. 603 ff. *Sur les causes de la cessation de la langue tudesque en France*, ebend. XXIV, p. 657 ff. — *Mémoire sur l'introduction de la langue latine dans les Gaules, sous la domination des Romains*, ebend. XXIV, p. 582 ff.

**CARPENTIER**, *Essai sur l'histoire littéraire du moyen-âge*. P. 1833, 8. p. 190. — **AUGUSTIN THIERRY**, *Lettres sur l'histoire de la France*. Brux. 1834, 8. p. 407 ff. (Vergl. über Thierry Handb. Th. III, S. 546). — **CH. NODIER**, *Sur l'origine de la langue française* im *Dictionnaire de la Conversation*, XXVIII, p. 197.

**GABR. PEIGNOT**, *Monumens de la langue française depuis son origine jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle* in der *France littéraire*, 1835, Mai, p. 48-108. (Ist auch besonders abgedruckt.)

Spuren des celtischen in den französischen Patois hat nachzuweisen versucht *Marchal*, *Mercure Belge*, VI, p. 468-523. VII, p. 250. Nur in der Auvergne hielt sich die Ursprache Galliens noch längere Zeit. Die Leistungen von Willh. von Humboldt, Fleury l'Écluse, Ahlwardt, Lor. Diefenbach, Prichard, Bopp, Alb. Schulz u. a. m. können hier nicht ausführlicher berührt werden. Wir erwähnen nur als minder bekannt:

**LE BRIGANT**, *Éléments de la langue des Celtes gomeriques ou Bretons*. Straßb. 1779, 8. — *Examen critique du Manuel de la langue Basque* par **LOR OHERSIGARRIS**. Bordeaux 1826, 8. — **CHR. GOTTLIEB VON ARNDT**, (Ueber den Ursprung u. s. w. der europäischen Sprachen. Frankfurt a. M.) bringt sie mit dem finnischen und samojedischen Sprachstamm zusammen. (Vergl. die höchstwichtige *Dissertation critique et apologétique sur la langue Basque, par un Ecclésiastique du diocèse de Bayonne*. Bayonne 1830, 8. Réens. in dem Tübinger Literatur-Blatt, 1831, No. 78. S. 311 ff. Ausland, 1831, No. 203.) — *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit* par **H. ADOLPHE PICTET**. P. 1837, 8. — *Dissertation sur la langue des Celtes ou Gaulois* par **BARBAZAN** in den *Contes et Fabliaux, éd. de Méon*, Vol. II, p. 1-24. (S. noch besonders *Magazin f. d. Liter. des Ausl.*, 1841, No. 57.)

## 18 Kapitel I. Ursprung und Entwicklungs-

- 1) Marseille wurde gegründet im J. 154 d. Erobr. Roms; Ol. XLV, 1; 599 v. Chr. S. Justin. XLIII, 3. Carry, Dissertation sur Marseille, p. 66. Ausser den Phocäern liessen sich auch Bebrycier und Bithynier zu Narbonne und Montpellier, Rhodier an den Ufern der Rhone (*Rhodanus*) nieder, welche von ihnen ihren Namen erhalten haben soll, was jedoch nur Sage zu sein scheint. In Marseille wurde übrigens lateinisch, griechisch und gallisch mit gleicher Geläufigkeit neben einander gesprochen, so dass die Einwohner den Namen *trilingues* erhielten, s. Hieronymus, praefat. secund. in Commentar. in Epistol. ad Galat. libr. II. Der Einfluss von Marseille auf Gallien tritt hier und dort auch in der Sprache hervor. Man vergl. z. B. *chef* und *κεφαλή* (*chef* kommt nemlich nicht von *caput* her, wovon man *cap* gebildet hatte, das sich noch in der Redensart *armé de pied à cap* findet und sowohl in der Bedeutung *promontoire* im französischen als in dem deutschen *Kappe*, *cape*, *capuchon*, sich erhalten hat; vgl. Handb. Th. II, S. 78, Anm. \*\*), *prêtre* und *πρεσβύτερος*, *presbyter*; *bast*, *baster* und *βασιλεύς* (davon auch *basterne*, eine Art Wagen); *broc* und *βρόχος*; *bourse* und *βύρσα*; *zèle* und *ζήλος* u. s. w.; Worte, die nicht durch Vermittelung des Lateinischen nach Frankreich gekommen sind. Freilich möchte es schwer sein, die Epoche ihrer Einführung nachzuweisen; zu den ältesten gehören aber: *tuer*, *θύειν*; *colère*, *χολή*, *χολερός* (noch bis auf Malherbe erhielt sich nebenher auch *ire*, *yre*, von *ira*, und Amyot bildete selbst das Eigenschaftswort *ireux*); *squelette*, *σκελετός*; *étouffer*, *εύγειν*; *tombe*, *tombeau*, *τύμβος*; *frapper* und *φραπίζω*, *ράπιζω*; *patir* in der alten Sprache und *πάθος*, *ΠΑΘΩ*; *lécher*, *λείχειν*, lecken; u. s. w. Auch sind diese Wörter nicht etwa erst in Folge der Kenntnisse entstanden, welche sich französische Schriftsteller in der griechischen Literatur erworben hatten, wie z. B. Ronsard u. a. (Vergl. Handb. II, S. 11.)
- 2) Das Griechische war die Handelssprache im Mittelmeer; s. Justin. XLIII, 4. Ich bemerke hier noch, dass mit dem Christenthume, welches von griechischen Lehrern nach Gallien gebracht wurde, die griechische Sprache sich abermals einer grossen Verbreitung in Gallien zu erfreuen hatte, selbst unter den Frauen, welche sich freilich früher als die Männer, zu der neuen Lehre bekannten. So sind die *Acta Martyrum Lugdunensium* griechisch geschrieben, ebenso wie die Briefe des Heil. Irenäus, welche hauptsächlich an Frauen gerichtet waren (Epist. I, 13, 7. Histoire littéraire de la France, Tom. I, P. I, p. 59. 137. 228.).



Hierher gehören ferner der heil. Pothinus, Schüler von Polycarp, welcher im J. 177 den Märtyrertod zu Lyon erlitt, der heil. Dionysius Areopagita (St. Denis), welcher zu Paris die erste christliche Kirche gründete. Dagegen bedienten sich die übrigen christlichen Lehrer, der heil. Hieronymus, heil. Hilarius, heil. Avitus, Sulpicius Severus u. a. m. der lateinischen Sprache, und die Schriften des heil. Augustinus, Prudentius, waren ebenso in aller Händen, wie die des Varro und Horatius.

§. 2. Das zweite Stadium der Literaturgeschichte Galliens führt uns zu den Römern, welche allmählig weiter und weiter in das Innere des Landes bis zu dessen äußersten Grenzen vordrangen. Den Weg bahnte ihnen ein Sieg über die Könige Congolitan und Aneroestes unter dem Consulate des C. Attilius Regulus und L. Aemilius Papus im J. 225 v. Chr. Geb. Auch hundert Jahre später (629 u. c.) leistete Gallia cisalpina nur geringen Widerstand, und nach dreijährigem Kampfe gegen die Salier und Allobroger, welche dem Consul M. Fulvius Flaccus unterlagen (121=633), bemächtigte sich dieser letztere der Gallia Narbonensis, wo er durch Anlegung von Kolonien die Herrschaft der Römer befestigte. Cäsar's Erfolge sind allzu bekannt, als daß sie einer Schilderung bedürften. Die Römer brachten das überall von ihnen gültig gemachte Bestreben mit, ihre Sprache zu verbreiten und zur Weltsprache zu machen<sup>1)</sup>, und so ward bald in ganz Gallien die *lingua romana rustica* oder *vulgaris* das einzig gültige Idiom. Irren würde man aber, wenn man mit Barbazan kein anderes Element, als das lateinische, in dieser Provinzialsprache, wie sie sich allmählig herausbildete, anerkennen wollte<sup>2)</sup>. Die Römer thaten viel für die Bildung der Gallier, welche ihnen mit ihrem Talente und erfreulicher Lernbegierde entgegen kamen: sie legten eine große Anzahl von Schulen an, und schon Juvenal klagte<sup>3)</sup>, daß die Beredsamkeit in Rom vernachlässigt werde, während er denjenigen, welche sich in ihr vervollkommen wollten, den Rath erteilte, nach Gallien oder Afrika zu gehen:

— — — — — *Accipiat te*  
*Gallia, vel potius nutricula caussidicorum*  
*Africa* <sup>4)</sup>. — — — — —

## 20 Kapitel I. Ursprung und Entwicklungs-

Vor der Völkerwanderung war das Lateinische die Sprache aller Gebildeten<sup>4)</sup>, und selbst während der Verheerungen, welche das Zusammenstoßen so vieler Völkerschaften hervorrief, erhielt sich in den Klöstern die Bekanntschaft mit den Schriftstellern Griechenlands und Roms<sup>5)</sup>. Späterhin, als nach der Taufe Chlodwigs durch den heil. Remigius, Erzbischof von Rheims, die Geistlichkeit zu einem bedeutenden Einflusse gelangte, behielt das Latein wieder eine Zeitlang die Oberhand, bis es allmählig wieder zur *lingua rustica* herabsank<sup>7)</sup>. — Viel bedeutenderen Einfluß würde die römische Literatur in Frankreich auf die Dauer ausgeübt haben, wenn nicht die Zerstörung der gallischen Tempel durch den Bischof Martin von Tours<sup>8)</sup> den Untergang der reichen Bibliotheken nach sich gezogen hätte<sup>9)</sup>.

<sup>4)</sup> Valer. Maxim. II, 2, 2: *Magistratus prisci quantopere suam populique Romani maiestatem retinentes se gesserint, tunc cognosci potest, quod inter caetera obtinendae gravitatis indicia, illud quoque magna cum perseverantia custodiebant, ne Graecis unquam nisi Latine responsa darent. Quin etiam ipsa linguae volubilitate, qua plurimum valent, excussa, per interpretem loqui cogebant; non in urbe tantum nostra, sed etiam in Graecia et Asia: quo scilicet Latinae vocis honos per omnes gentes venerabilior diffundaretur.* — Sueton. Tiber. cap. 71. Dio Cass. lib. LX, p. 955 ed. Reimar. Schon zu Plutarch's Zeiten konnte die römische Sprache fast als Universalsprache betrachtet werden. Plutarch. Quaest. Moral. X. Tom. V, p. 112 Wyttenb. Zu Hippo verstand man, als Augustinus daselbst Bischof war, fast gar kein punisch mehr; dagegen war das Lateinische selbst den Kindern geläufig. Confess. I.: *Verba Latina didici sine ullo metu atque cruciatu, inter etiam blandimenta nutricum et ioca arridentium et laetitias alludentium.* De trinit. XV, 10: *Quae linguae .... quarum nostra latina est.* Serm. CLXVIII. de verb. Apostol.: *Proverbium notum est Punicum, quod quidem latine vobis dicam, quia punice, non omnes nostis; punicum enim proverbium est antiquum: Numum quaerit pestilentia, duos illi da, et ducat se.* Civit. Dei XIX, 7: *Nihil prodest ad consociandos homines tanta similitudo naturae: ita ut libentius homo sit cum cane*

*suo, quam cum homine alieno. At enim opera data est, ut imperiosa civitas non solum iugum, verum etiam linguam suam domitis gentibus per pacem societatis imponeret, per quam non deesset, imo et abundaret etiam interpretum copia.* Rutil. Numatian. Itinerar. I.:

*Fecisti patriam diversis gentibus unam,  
Urben fecisti, quod prius orbis erat.*

Ein Gesetz befahl den Praetoren ihre Verordnungen nur in lateinischer Sprache bekannt zu machen: *Decreta a praetoribus latine interponi debent.* L. 48. D. De Re iudicata. (lib. XLII, tit. 1.) Zu Strabo's Zeiten wurde in dem grössten Theile von Gallien nur lateinisch gesprochen (IV, p. 258 Falconer). Vergl. noch Boxhorn, Orig. Gall., p. 80. Ruhe, Philolog. num. II, p. 54. Es steht jedoch ohne Zweifel fest, dafs, wenn auch der gebildete Theil des Volkes die lateinische Sprache lernte und fast ausschliesslich sprach, ja sich ihrer in einem solchen Grade bemächtigte, dafs ein gelehrter Gallier den Vorrang vor dem eigentlichen Römer zu behaupten wagte, wenngleich ferner die lateinische Sprache die einzige war, welche in dem Tribunal des Prätors gesprochen werden durfte, und ohne Kenntnifs derselben kein Zugang zu Aemtern und Ehrenstellen offen stand, doch die grösse, dem Ehrgeize und der Liebe zu den Wissenschaften fremde Masse das alte Idiom geraume Zeit hindurch beibehielt. Der heil. Irenäus, Bischof von Lyon im zweiten Jahrhundert (s. oben § 1, Anm. 2.), beklagt sich über die Nothwendigkeit, in welcher er sich befand, die celtische Sprache zu erlernen, um sich dem gallischen Volke verständlich zu machen. Eine grösse Anzahl von Belegen für das fortdauernde Bestehen der celtischen Sprache neben der römischen hat beigebracht Hallam, View of Europe in middle-age, chapt. IX. Hieraus erklären sich auch die grossen Veränderungen, welche die lateinische Sprache schon vor dem Einbruche der Völkerwanderung in Gallien erlitt. Wir bemerken noch, dafs eine Vernachlässigung der grammatischen Regeln für die lateinische Sprache bei den ersten Christen absichtlich war. S. Hieronym. Epist. XXII. ad Eustach. c. 3. Corp. iur. canonici, Can. VII, dist. 37. Kopp. de diffic. interpret. §. 352. Vol. I, p. 409.

- 2) Vol. I, p. 11 ff. Mit Unrecht leugnete er den Einfluss der celtischen und germanischen Sprachen und lässt sich zu den gezwungensten und theilweise selbst höchst lächerlichen Etymologien verleiten, wie z. B. *hec* von *vectum* (*vehere*), *canal*

## 22 Kapitel I. Ursprung und Entwicklungs-

- pour introduire la nourriture des oiseaux dans leur estomac*; — *marche* von *marginē*, während es vom deutschen Mark herkommt; — ebenso *marechal* von *marginē* und *capitalis*; — *franc* (germanischen Ursprungs; s. Einhard, II, S. 345 ff.) von *fractum*, *frangere*, wobei er an *vincula frangere* erinnert; — *troupe* (Trupp), vom lat. *turba*; — *bourg* (Burg) von *urbs*, was er durch die alte Orthographie: *hurs*, *bors*, *hours* zu beweisen sucht, worin das *s* nur das Zeichen des Sujet im Singulier ist; — *bigot* von *visigot* (s. unten §. 6.); — *moquer* von *musca*; — *hord* von *ora* u. s. w. — La Ravallière dagegen behauptete, daß die französische Sprache keine Tochter der lateinischen, sondern die ursprüngliche celtische in wenig veränderter Gestalt sei. Die Uebereinstimmung, welche mehrere Wörter in beiden Sprachen darbieten, erklärte er daraus, daß beide gleichzeitig und neben einander entstanden seien. Um das Sprachliche hier zusammenzufassen, bemerke ich gleich, daß viele französische Wörter während der Periode der Kreuzzüge aus der arabischen Sprache entlehnt worden sind, z. B. *truchement* (besser *drugement*) von *drogoman*; *guille* (ehemals *ghile*; s. Barbazan, Vol. I, p. 14), vergl. Journal des Savans, 1756, Nov., p. 2209; *bagatelle* von *bawathel*, nach Barbazan von *vagus*; *assassin* von *Hassassein*, dem Namen des Alten vom Berge, u. s. w. Viele dergleichen Wörter finden sich namentlich bei Villehardouin und Joinville. Von dem Einflusse der Kreuzzüge und der orientalischen Literatur auf die französische Nationalliteratur kann natürlich erst unten die Rede sein.

3) Satir. VII, 147 ff.

4) Vergl. Justin. XLIII, 4: *Adeoque magnus et hominibus et rebus impositus est nitqr, ut non Graecia in Galliam immigrasse, sed Gallia in Graeciam translata videretur.* — Claudian, de IV Consulatu Honorii, v. 582:

— — — — — *Te Gallia doctis  
Civibus et toto stipavit Roma senatu.*

Gallier waren unter den römischen Schriftstellern z. B. Cornelius Gallus, Trogus Pompeius, Petronius, Lactantius, Ausonius u. s. w., während Spanien die beiden Seneca, Lucanus, Pomponius Mela, Columella, Martialis, Silius Italicus, Hyginus u. s. w. hergab. — Das Zusammenziehen lateinischer Wörter wurde Veranlassung zur Homophonie,

welche in allen Sprachen gemieden worden ist, denen Zeit zu einer selbstständigen, organischen Entwicklung gelassen wurde.

Beispiele.

|                         |                      |
|-------------------------|----------------------|
| <i>nomen, nom, non.</i> | <i>non, non.</i>     |
| <i>nox, nuit.</i>       | <i>nocet, nuit.</i>  |
| <i>nuda, nue.</i>       | <i>nubes, nue.</i>   |
| <i>caro, chair.</i>     | <i>carus, cher.</i>  |
| <i>sinus, sein.</i>     | <i>sanus, sain.</i>  |
| <i>vanus, vain.</i>     | <i>vinum, vin.</i>   |
| <i>securus, sûr.</i>    | <i>super, sur.</i>   |
| <i>novus, neuf.</i>     | <i>novem, neuf.</i>  |
| <i>murus, mur.</i>      | <i>maturus, mûr.</i> |
| <i>legere, lire.</i>    | <i>lyra, lyre.</i>   |
| <i>falsus, faux.</i>    | <i>falx, faux.</i>   |
| <i>finis, fin.</i>      | <i>fames, faim.</i>  |

Man nehme hier keinen Anstoß an der jetzt so verschiedenen Orthographie mehrerer zusammengestellten Worte; im Mittelalter gingen sie in einander über.

- \*) Vergl. Sidon. Apollinaris, Ep. II, 9. Steph. Baluze, Miscellan. Tom. VI, p. 536.
- \*) Mabillon, Annal. Ord. S. Bened, IV, p. 47. Frodoard, IV, 2.
- \*) Mit den Römern kam auch der Reim nach Gallien, denen er niemals ganz fremd gewesen war und der sich in der lateinischen Poësie des Mittelalters fortpflanzte, in den nationalen Poësieen zum Gesetz wurde. Man vergl. Beispiele, wie die folgenden:

*Quem mortis timuit gradum  
Qui siccis oculis monstra natantia,  
Qui vidit mare turgidum  
Infames scopulos Acroceraunia.*

(Horat.)

*Ipsum inter pecudes vasta se mole moventem  
Pastorem Polyphemum, et litera nota petentem ...*

(Virg.)

*Terribilem cristis galeam flammisque vomentem,  
Futiferumque ense loricamque ex aere vigentem,  
Sanguineam, ingentem .....*

(Virg.)

Der Reim wurde aber nicht bloß in der Mitte und am Ende lateinischer Verse häufig angewendet, sondern auch in Prosa am Schluss der Vorder- und Nachsätze.

## 24 Kapitel I. Ursprung und Entwicklungs-

Beispiele aus den Predigten des Richard de St. Victor, Hist. littér. de la France, Vol. XIII, p. 488:

*Cum contra mandatum divinum aliquid praesumitur, per contumaciam contra maiestatem agitur. Sed cum maiestatem laesam propitiam volumus, ad eius misericordiam concurrimus.*

*Recurrimus ad eius bonitatem, imo et ad eius veritatem.*

*Nam venia poenitentibus promissa est, ab eo qui mentiri omnino non potest.*

*Sic transiet nox, ut iterum redeat, sic rediet dies, ut iterum recedat.*

*Mane ne laborantes deficiant, nox ne incauti fiant.*

*Illud utique ad medelam, istud autem ad cautelam.*

Man vergl. besonders noch Ginguené, Hist. littér. d'Italie, I, p. 250 ff. Roquefort, de la poésie française dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, p. 30 ff. Es wird über Reim und Alliteration weiter unten noch mehrfach die Rede sein. — Massieu, Hist. de la poésie françoise, p. 82 sagt: *La Provence avait été la porte par où la rime entra en France.* Dubois (Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin, p. 5.) leitet ihn dagegen, wie den Ursprung der französischen Poesie überhaupt, aus der Normandie her.

\*) Sulpicius Severus, de vita Martini, c. IX-XIV.

\*) Ginguené, a. a. O., I, S. 32.

§. 3. Die Völkerwanderung brachte ein drittes Element in die Sprache der Bewohner Galliens, das germanische. Es kann hier nicht davon die Rede sein, die einzelnen Völker aufzuzählen, welche früher als die Franken, die endlichen Besitzer des Landes, den Rhein überschritten: wir erwähnen nur, daß die Alanen und Sueven, unterstützt von Hunnen, Sarmaten, Sachsen, Quaden, Turulingern, Gothen und anderen barbarischen Horden im J. 406 in Gallien einfielen, Marseille zerstörten, und immer neue und neue Horden an und nach sich zogen, welche die Leichtigkeit der Eroberung und des Landes Wohlstand anlockten. Im J. 413 gingen die Allemannen und Bürgunder <sup>1)</sup> über den Rhein, bemächtigten sich Helvetiens, des Landes der Sequaner und Aeduer, des späteren Lyonnais und des Dauphiné. Endlich kamen im J. 428 die Franken unter Anführung des Clodion, welche sich zuerst

in der Gegend niederließen, wo jetzt Brüssel liegt<sup>1)</sup>). Durch die fortdauernde Vermengung des lateinischen Elementes mit den verschiedensten germanischen Mundarten entstand allmählig das Romanzo, Roman<sup>2)</sup>), ein eigenthümliches Mischidiom, welches unter Karl Martel schon seine völlige Ausbildung erlangt hatte, in einzelnen Formen gewiß aber schon früher vorhanden war (§. 4). Bei den Deutschen führte diese romanische Sprache den Namen der wälschen oder wallonischen<sup>3)</sup>).

<sup>1)</sup> Spuren der beiden nahe verwandten Dialekte, des gothischen und burgundischen, sind noch jetzt im Französischen nicht zu verkennen; s. A. W. von Schlegel, *Observations sur la langue et la littérature Provençales*. P. 1818, 8., p. 93.

<sup>2)</sup> Nivella, Nibelungensage. S. Emil Rückert, *Oberon von Mons und die Pipine von Nivella. Untersuchungen über den Ursprung der Nibelungensage*. Leipzig 1836, 8. — Ueber die Franken s. meine Ausgabe des Einhard, Bd. I, S. 101 ff. II, S. 345 ff. Was ich dort gesagt habe, mag ich hier nicht wiederholen; nur bemerke ich, daß die gallischen Franken erst mit der völligen Trennung der Reiche Frankreich und Deutschland im Anfange des X. Jahrhunderts aufgehört haben, ihr deutsches Idiom zu reden. S. v. Schlegel, a. a. O., p. 24. Diez, *Poësie der Troubadours*, S. 328.

<sup>3)</sup> S. Dom Liron, *de l'Origine de la langue françoise: Dissertation où l'on recherche à quels temps elle a commencé à devenir vulgaire in den Singularités historiques*, Tom. I, p. 103-133. III, p. 100. Enlart de Granval, *Discours historique sur l'origine de la langue françoise im Mercure*, 1757, juin (sec. Vol.) et juillet. — Ueber die Benennung Romanisch, s. Du Cange et Carpentier, *Glossar. ad Script. med. et infim. Latinit. s. v. Romana lingua, Romanus liber, Romana literatura*. Albericus Trium Fontium (Chron. a. 1177): *Multos libros et maxime ritus Sanctorum et acta Apostolorum de Latino vertit in Romanum*. Ord. reg. Franc., Tom. IX, p. 359. a. 1408. Testam. Raim. de Villanova, a. 1449: *Loquebatur in Romancia seu lingua laica*, was weiterhin sklärt wird durch die Worte: *non in latino, sed in lingua materna*.

<sup>4)</sup> *Chronic. Monaster. Sti. Trudonis*, I, p. 348: *Nativam linguam non habuit Teutonicam, sed quam corrupte nominant Romanam, Teutonicè Wallonicam*. — Ueber die Ab-

## 26 Kapitel I. Ursprung und Entwicklungs-

grenzung des germanischen und romanischen in Belgien vergl. Warnkönig, Hist. de Flandre, I, p. 120. II, p. 4. 38. Les Pays-Bas avant la domination Romaine par A. I. B. Schayes. Bruxelles 1837, 8. I, p. 33. 40. 372. — Viele Schriftsteller haben nemlich geglaubt, daß die flamändische Sprache sich früher bis in die Picardie hinein, bis über die Somme hinweg nach den Ufern der Seine zu ausgedehnt habe. Vergl. Des Roches, Epitome histor. Belgic. I, p. 214. Hist. ancienne des Pays-Bas Autrichiens, p. 44. Lesbroussart, éd. de P. d'Oudegherst (1789), I, p. 9. Roquefort, état de la poésie française, Errata à la p. 25 (p. 479). De la Rue, Essai historique sur les bardes, les jongleurs et les trouvères, I, p. XXIX. Diese Ansicht beruht aber, wie Reiffenberg gezeigt hat, (Chronique de Phil. Mouskes, I, p. CX ff.) nur auf einer mißverstandenen Stelle des Mönches Hariulph (im Chronic. Centul. III, 20. bei Bouquet, Recueil XI, p. 99; vergl. Préf. p. 25), wo nicht von dem deutschen Ludwigsliede, sondern von anderen Volksgesängen die Rede ist.

§. 4. Daß dieses Mischidiom, ein durch die Sprache und den fremdartigen Sinn der Einwanderer \*) verderbtes Lateinisch, wirklich damals unter dem Volke bestand und in den wesentlichsten Hauptpunkten mit dem späteren Provenzalischen schon übereinstimmte, dafür sind mehrere Beweisgründe vorhanden. In den Karolingischen Litaneien waren die Responso-rien des Volkes in dieser Sprache, während die von den Geistlichen gesungenen Worte lateinisch waren <sup>1)</sup>. Als am Schlusse des sechsten Jahrhunderts Commentiolus, Heerführer des Kaisers Mauritius, den Krieg gegen den Chagan oder König der Hunnen führte, befanden sich in seinem Heere Gothen und Franken <sup>2)</sup>. Während eines nächtlichen Marsches warf ein Maulthier seine Ladung ab, dessen Eigenthümer schon weit voraus war. Die Kameraden riefen letzterem *τῇ πατρὶς φωνῇ* zu: *τόρνα, τόρνα φράδρε*, *torna, torna fradre* <sup>3)</sup>, was für das gesammte Heer, welches die Ursache dieses Zurufes nicht kannte, die Veranlassung zur schleunigsten Flucht wurde <sup>4)</sup>.

---

\*) Nach der Eroberung Galliens durch die Franken trat eine solche Geringschätzung der Römer ein, daß der Franke, welcher einen Römer getödtet hatte, 1050 Denare zahlen mußte; der Römer dagegen für das Blut eines Franken 2500 Denare. So wollten es die fränkischen Kriminalgesetze.



Raynouard hat in Urkunden, welche sich auf die Geschichte Italiens im 8. und 9. Jahrhundert beziehen, Formen, wie *corre* (*il court*), *avent* (*ayant*), *ora* (*maintenant*) u. s. w. nachgewiesen. Gregor der Große sagt in seinen Dialogen, die nach Labbé in dem J. 593 geschrieben sind: *Quodam quoque tempore Exhilaratus noster, quem ipse conversum nosti, transmissus a domino suo fuerat, ut Dei viro in monasterium vino plena duo lignea vascula, quae vulgo flascones (flascons, Flaschen) vocantur, deferret . . . .* <sup>1)</sup>). Kurz zuvor, im J. 572, hatte Gregor von Tours in der Vorrede zu seinem Geschichtswerke geklagt, daß diese *lingua rustica* oder *vulgaris* fortwährend um sich griffe und die lateinische dagegen immer mehr und mehr in Vergessenheit gerieth: *Philosophantem rhetorem intelligunt pauci, so spricht er, loquentem rusticum multi* <sup>2)</sup>). Daher mußte auf mehreren Concilien, namentlich zu Tours im J. 813, den Geistlichen auf das Strengste anbefohlen werden, daß sie ihre Predigten in der Volkssprache hielten, da die lateinische dem gemeinen Manne nicht mehr verständlich war.<sup>3)</sup> In der Lebensbeschreibung des heil. Adhaldard, Abtes von Corvey (gest. 826), die von seinem Schüler Paschasius Ratbert herrührt, heißt es: *Quem si vulgo audisses, dulcissimus emanabat; si vero idem barbara, quam teutiscam dicunt, lingua loqueretur, praeeminebat caritatis eloquio* <sup>4)</sup>). Die Grabschrift des Papstes Gregor V., der von Geburt ein Franke war, lobt seine Kenntniß in der *lingua vulgaris*, die keine andere sein konnte, als die romanische, da sie mit der *francisca* (althochdeutsch) und der *latina* zusammengestellt wird <sup>5)</sup>).

<sup>1)</sup> S. Mabillon, *Analecta vetera*, p. 170:

*Sancta Maria, ora pro nos.*

*Sancte Cherubim, ora pro nos.*

*Sancte Seraphim, ora pro nos.*

*Sancte Petre, ora pro nos.*

*Adriano summo pontifice etc. vita:*

*Redemptor mundi, tu lo juva.*

*Sancte Petre, tu lo juva.*

*Karolo excellentissimo et a Deo coronato etc. vita et victoria:*

*Salvator mundi, tu lo juva.*

*Sancte Johannis, tu lo juva.*

*Pipino et Karolo nobilissimis filius eius, vita etc.*

*tu lo juva.*

*Chlodovico rege Aquitanorum, vita etc.*

*tu lo juva.*

*Omnibus indicibus et cuncto exercitui Francorum, vita et victoria:*

*Sancte Remigii, tu lo juva.*

Dafs der als Sohn zuerst genannte Pippin nicht der König von Italien sei, sondern der älteste Sohn Karl's von der Himiltrud, bekannt unter dem Namen Pippin der Höckrige, welcher sich gegen seinen Vater empörte, darüber habe ich schon in meiner Ausgabe des Einhard gesprochen, Bd. I, S. 208 ff. — Was das Absingen solcher Litaneien zur Zeit Karls des Grossen anbetrifft, so vergl. Einhard, Bd. II, S. 77, Anm. 1., wo man noch hinzufügen kann: *Pippini régis constitutio generalis de litaniiis faciendis pro ubertate terrae* (a. 764.). Baluze, I, p. 185; ferner: *Decretale precum quorundam Episcoporum, qualiter pro Rege et exercitu eius hac instanti tribulatione fidelibus in orationibus et elemosinis Deo supplicandum sit* (a. 779). Baluze, I, p. 199.

<sup>2)</sup> Raynouard, a. a. O., I, p. IX ff. Ueber den Namen Chagan, welcher in mittelalterlichen Schriftstellern sehr häufig sich findet, s. Einhard, Bd. I, S. 188. (Füge dort hinzu: Paul Warnefridi, de gest. Langob., IV, 39. Sigeb. Gemblacens., Chron. a. 520. Anonym. Salernit., Chron. c. XCVIII, p. 245, D, bei Muratori, II, 2. Alberic. Trium Fontium ad a. 761, p. 98 bei Leibnitz, Accession. histor. Vol. II.)

<sup>3)</sup> Theophan. Chronogr. fol. 218. Vergl. Theophylact. Hist. II, 15: ἐπιχωρίῳ τῇ γλώττῃ . . . ἄλλος ἄλλῳ ῥετόρνα (*re-torna*).

<sup>4)</sup> Aimoin (II, 5) erzählt von Justinian: *Augustus efficitur Iustinianus; qui, nihil moratus, collecto exercitu contra barbaros est profectus, et, commissa pugna fugatisque hostibus, regem se eorum cepisse gavisus est. Quem in solio regni iuxta se sedere fecit, et ut provincias, quas Romanis eripuerat, sibi restitueret imperavit. Cui ille, non, inquit, dubo. Ad haec Iustinianus respondit: Daras. Pro cuius novitate sermonis civitas eo loci constructa est, cui Daras nomen est.* Auch hier findet sich wieder die spätere provenzalische Form.

\*) II, 18.

\*) Eine der Hauptursachen hiervon lag in der geringen Begünstigung, welche der lateinischen Sprache von denjenigen Männern zu Theil wurde, welche am Ersten dazu beitragen konnten, ihr Achtung und Gültigkeit zu verschaffen. Gregor der Grosse, welcher am Schlusse des 6. Jahrhunderts auf dem päpstlichen Stuhle saß, sagte nach Johannes Diaconus (*vita Sti. Gregorii Papae*, lib. IV, praef. ad lib. moral. deut. 16) in einem seiner Briefe: *Epistolae tenor enuntiat: non metacismi collisionem fugio, non barbarismi confusionem devito; hiatus motusque etiam et praepositionem casus servare contemno, quia indignum vehementer existimo, ut verba coelestis oraculi restringam sub regulis Donati; neque enim haec ab illis interpretibus in scripturae sanctae auctoritate servata sunt.* Auch soll er sämtliche Exemplare des Livius, deren er irgend habhaft werden konnte, haben verbrennen lassen (St. Antonin. Summar. p. 4, tit. 2, cap. 4, §. 3), obwol ihn gegen diese und andere ähnliche Vorwürfe Tiraboschi (*Storia della letterat. italiana*, III, 2, 2), Ginguené (*Hist. de la littérature d'Italie*, Tom. I, p. 65 ff.) gegen Brucker (*Hist. crit. philos.*, Tom. III, p. 560) und Denina (*Vicende della letterat.* I, 38) zu vertheidigen gesucht haben. Wie weit die Ignoranz selbst der Geistlichkeit in der lateinischen Sprache ging, erhellt daraus, daß der Papst Zacharias die Taufformel: *Ego te baptizo in nomine patris et filii et spiritus sancti*, die ein Priester gebraucht hatte, gutheissen mußte. (Zachariae epist. 134 an den Bischof Bonifaz von Mainz, der die Taufe für ungültig erklärt hatte.) S. Hund, *Metropolis Salisburgensis*, I, p. 341. Einhard, Bd. II, Beil. LXXXIV, b, S. 266.

\*) *Eisdem homiliis quisque episcopus aperte transferre studeat in romanam rusticam linguam, aut theotiscam, quo facilius cuncti possint intelligere, quae dicuntur.* — Maan, *Metrop. Turonens.* (Turon. 1667, fol.), P. II, p. 30. Concil. (Labbé), Tom. VII, p. 1249. 1256. cap. 15 (Concil zu Rheims, 813): *Ut episcopi sermones et homilias sanctorum patrum prout omnes intelligere possint, secundum proprietatem linguae praedicare studeant.* Ebend. p. 1263, cap. 17 (Concil zu Tours, 813): *Visum est unitati nostrae, ut quisque episcopus habeat homilias continentes necessarias admonitiones, quibus subiecti erudiantur; id est de fide catholica, prout capere possint, de perpetua retributione bonorum, et aeterna damnatione malorum,*

*de resurrectione quoque futura et ultimo iudicio, et quibus operibus possit promereri vita beata quibusve excludi; et ut easdem homilias quisque transferre studeat in rusticam romanum linguam aut theotiscam, quo facilius cuncti possint intelligere, quae dicuntur.* — Tom. VIII, p. 42, cap. 2. (Concil zu Mainz, 847). Ferner heisst es in den Capitul. Reg. Francor. a. 813: *De officio praedicatorum: Ut iuxta, quod bene vulgari populus intelligere possit, continuo fiat.* Vergl. Histoire littéraire de la France, VI, p. 370.

- \*) Bolland. Acta SS. Januar. Tom. I, p. 119. Dafs in dieser Stelle unter dem *vulgo* die Volkssprache (die *lingua romana vulgaris*) zu verstehen sei, geht aus nachfolgenden, denselben Punkt betreffenden Worten einer anderen Lebensbeschreibung desselben Heiligen hervor, deren Verfasser Gerhard von Corvey ist: *Qui si vulgari, id est romana lingua loqueretur, omnium aliarum putaretur inscius; nec mirum; erat denique in omnibus liberaliter educatus; si vero teutonica, enitehat perfectius.* Bolland. Acta SS. Januar. Tom. I, p. 116. In einer lateinischen Ekloge, welche Paschasius Ratbert (gest. 865) am Schlufs der obenerwähnten Lebensbeschreibung des heil. Adhalard mittheilt, werden die romanischen sowohl, als die lateinischen Dichter aufgefordert, die Tugenden des Heiligen zu besingen:

*Rustica concelebre Romanam latinamque linguam  
Saxo qui, pariter plangens, per curmina dicat:*

*Vertite huc cuncti, cecidit quum maximus ille,*

*Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen.*

Act. SS. ord. S. Benedicti. Saec. IV, p. I, p. 340. Im dritten Verse habe ich *cecidit* geschrieben statt *cecinit*, welches selbst bei Raynouard, Choix des Troubadours, II, p. CXXXV steht. Man ersieht hieraus deutlich, dafs die romanische Sprache schon damals ihre Dichter hatte. — Vergl. besonders Reiffenberg, in der Einleitung zu seiner Ausgabe des Philippe Mouskes, I, p. C folgd.

- \*) *Ante tamen Bruno, Francorum regia proles .....  
Usus francisca, vulgari, et voce latina,  
Instituit populos eloquio triplici.*

Fontanini, della Eloquenza Italiana, p. 15.

Die Interpunktion *francisca vulgari* ist nicht zu billigen, denn die romanische Sprache hat nie den Namen *francica*, *francisca* geführt.

§. 5. Karl der Grosse bestrebte sich, die lateinische Sprache in ihrer Reinheit wieder in Aufnahme zu bringen, in welcher er sich selbst von Alcuin hatte unterrichten lassen, weil er in ihr ein zweckmäßiges Verständigungsmittel für die verschiedenen Völkerbestandtheile sah, aus denen sein großes Reich zusammengesetzt war, wol auch nebenbei um seine Schöpfung als eine Fortsetzung des römischen Reiches betrachtet zu sehen. Es bedurfte aber eines solchen Mittels nicht; die romanische Sprache war schon allgemein verbreitet und wurde überall verstanden<sup>1)</sup>. Seine Versuche waren daher fruchtlos; nur einige wenige Männer, wie Einhard, Lupus<sup>2)</sup>, widmeten sich mit besonderer Vorliebe der Vervollkommnung des lateinischen Stiles: die romanische Sprache war und blieb Eigenthum des Volkes. Glücklicher war Karl in seinem Bestreben, die germanische Sprache zur Schriftsprache zu erheben, ihr eine Grammatik zu schaffen<sup>3)</sup>. Leicht begreiflich ist es daher, daß unter ihm die romanische Sprache auf ihre eigene Entwicklung durch das Volk angewiesen war.

<sup>1)</sup> Ein Spanier hatte sich unvorsichtiger Weise im Ebro gebadet, wurde krank, und suchte in allen Kirchen von Frankreich, Italien und Deutschland Heilung von seinem Uebel. Endlich wurde er zu Fulda an dem Grabe der heil. Lioba wieder hergestellt. Hier konnte er sich mit dem Priester verständigen, der ein Italiener war und daher ebenso gut romanisch verstand, als der Spanier, *quoniam linguae eius (Hispani), eo quod esset Italus, notitiam habebat.* S. Mabillon, Act. SS. ord. S. Bened. Sacc. III, p. II, p. 258. (Der Verfasser des Lebens der heil. Lioba ist Rodolf, Mönch des Klosters zu Fulda, der 865 oder 866 starb.)

<sup>2)</sup> Einhard, Bd. II, S. 138 ff. Beil. LI ff. Ueber des Lupus Bemühungen, sich gute Bücher zu verschaffen, vergl. von Hontheim, Prodröm. histor. Trevirensis, I, p. 443, No. XXXIII, not.

<sup>3)</sup> S. meinen Kommentar zum Einhard, Bd. I, S. 245 ff. — Marchangy, Tristan le Voyageur, Vol. II, p. 385 ff. will Einhard's Worte von celtischen Gedichten verstehen (wie viele andere schon vor ihm gethan hatten), was aber eben so lächerlich ist, wie seine Verfolgung des Béranger. Vgl. Reiffenberg, Chronique de Mouskes, I, p. 123. II, p. 743. — Ueber die Sprache, welche Karl der Grosse gesprochen, über die von ihm erfundenen

## 32 Kapitel I. Ursprung und Entwicklungs-

Wind- und Monatsnamen, s. auch noch Mone, Quellen und Forschungen zur Geschichte der deutschen Literatur. Aachen 1830, I, S. 258. Reiffenberg, a. a. O., I, p. 123 (not. zu v. 2990).

§. 6. Bald nach Karls des Großen Zeit, unter dem und seinem Nachfolger Walafrid Strabo, Theodulf<sup>1)</sup>, Alcuin<sup>2)</sup>, Thegan, Ermold Nigellus, Rhabanus Maurus, Frothar, Hinkmar, Hilduin, Godeskalk u. a. gelebt hatten, erlosch der wissenschaftliche Eifer in den Klöstern, und Geistlichkeit sowohl als Mönchsthum sanken wieder zur tiefsten Unwissenheit herab, indem sie sich sinnlichen Ausschweifungen aller Art ergaben<sup>3)</sup>. Auch die Bekanntschaft mit der lateinischen Sprache wurde immer seltener und Thegan hebt als besonderes Lob für Ludwig den Frommen hervor, *quod latinam linguam sicut naturalem aequaliter loqui poterat*<sup>4)</sup>. Besondere Beschützer der Wissenschaften wurden erst späterhin wieder Robert II, Sohn Hugo Capet's, Wilhelm V., Graf von Poitiers und Herzog von Aquitanien, Wilhelm der Eroberer, worüber noch weiter unten wird gesprochen werden. Eben so schnell erstarb die Kenntniß der fränkischen (germanischen) Sprache in Frankreich, wenigstens wurde dieselbe am Hofe Karls des Kahlen im Jahre 912 nicht mehr verstanden: denn als der Normannenherzog Rollo die Worte *bi got* als Eid aussprach<sup>5)</sup>, erregte er ein allgemeines Gelächter<sup>6)</sup>. Indefs war das Romanzo noch fast völlig übereinstimmend mit dem Provenzalischen, wie es sich späterhin als Schriftsprache herausgestellt hat, was aus dem Eide hervorgeht<sup>7)</sup>, welchen Ludwig der Deutsche im März des J. 842 zu Straßburg seinem Bruder Karl dem Kahlen leistete<sup>8)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Einhard, Bd. I, S. 233.

<sup>2)</sup> Vergl. Lorentz, Alcuins Leben. Ein Beitrag zur Staats-, Kirchen- und Kulturgeschichte des karolingischen Reichs. Halle 1829, 8. Einhard, Bd. I, S. 231 ff.

<sup>3)</sup> Baluze, Miscellan., Tom. VII, p. 52. Concil. (Labbé), Tom. IX, p. 512. 664. 866. 1042. 1049. 1109. 1147. Gallia Christian. nova, Tom. I, p. 10.

<sup>4)</sup> Raynouard, a. a. O., p. XIX.

<sup>5)</sup> Sollte hiervon das französische *bigot* herzuleiten sein, dessen Ursprung den Etymologen so viel zu schaffen gemacht hat? S. auch Buchholz; Handb. der span. Sprache, I, S. 312 Anm.

- \*) Bouquet, VIII, p. 316. Vergl. auch den Roman de Rou, édit. de Pluquet. Vol. I, p. 93 ff.
- 7) Ueber den Eid s. B, S. 3 (Mit B werde ich die zweite Abtheilung, welche die Sprachproben enthält, der Kürze halber bezeichnen.). Man füge dort hinzu: Kulpis, Scriptor rer. German., p. 113. Lünig, Spicileg. ecclesiast., p. 113. Contin. II, p. 17. Schilter, Ius publ. II, 38. Schoepflin, Alsatia illustrata, I, p. 811. Heumann, Commentar. de re diplomatica, II, p. 321. Meusel, Geschichte von Frankreich, I, S. 293 ff. Grandidier, Histoire de l'Église et des Evêques-Princes de Straßbourg, 1778, 4. II, p. 156. Pièces justific., p. CCXVI ff. Am letzten Orte stehen auch Uebersetzungen in das Patois alsacien, lorrain und languedocien, welche die Wichtigkeit des Studiums der Dialekte für die genauere Kenntniß der altfranzösischen Sprache darthun. Deshalb habe ich in der Einleitung eine Anzahl von Schriften über dieselben namhaft gemacht, denen man noch hinzufügen kann: Séb. Bottin, *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*, renfermant entre autres une collection de versions de la parabole de l'enfant prodigue, en cent idiomes, en patois différens, presque tous de France. P. 1831, 8. und *Origines de quelques coutumes anciennes et de plusieurs façons de parler triviales*. Caen, Cavelier, 1672, 12. Wenn auch das Dasein gewisser grammatischer Regeln aus dieser Urkunde auf das Entschiedenste hervorgeht, so daß die Dauer der Sprache schon mehrere Jahrhunderte betragen haben mußte, so hat doch jedenfalls Raynouard die Gültigkeit dieser Regeln mit zu großer Bestimmtheit angenommen und der kaum entstandenen Grammatik eine zu subtile Logik untergelegt. Vergl. Lanjuinais, *Sur la grammaire comparée des langues de l'Europe latine* par M. Raynouard in der Rev. Encyclop. 1821, Mai, p. 346-351. Paulin Paris, *Critique des idées de M. Raynouard sur la fixité des règles grammaticales de la langue romane* in der France littéraire, I, p. 28-46. — Borel (*Antiquités de Castres*, p. 12), Dom Rivet (*Hist. littéraire de la France*, Tom. VII, Avertissement, p. LXVIII) u. a. hielten folgendes Epitaphium des Grafen Bernard, welcher im J. 844 auf Befehl Ludwig's des Frommen hingerichtet wurde, für gleichzeitigen Ursprungs:

|                                       |                                       |
|---------------------------------------|---------------------------------------|
| <i>Aissi jac lo comte Bernard</i>     | <i>Ici git le comte Bernard</i>       |
| <i>Fidel eredeire al sang sacrat,</i> | <i>Fidel croyant au sang sacré,</i>   |
| <i>Que sempre prud hom es estat:</i>  | <i>Qui toujours preux homme a été</i> |
| <i>Preguem la divina bountat</i>      | <i>Prions la divine bonté</i>         |
| <i>Qu'aquea fi que lo tuat</i>        | <i>Que cette fin qui le tua</i>       |
| <i>Poqua soy arma aber salvat.</i>    | <i>Puisse son âme avoir sauvé.</i>    |

### 34 Kapitel I. Ursprung und Entwicklungs-

Man vergl. aber die von Raynouard, *Choix de Troubadours*, Vol. II, p. CXXV ff., nach dem Vorgange mehrerer Gelehrten gegen die Aechtheit dieses Sprachdenkmals aufgestellten Zweifel.

- \*) Auch der Traktat zu Coblenz zwischen Karl dem Kahlen und Ludwig dem Deutschen im J. 860 wurde in romanischer und in deutscher Sprache bekannt gemacht. S. Capit. regum Francorum, Tom. II, col. 144.

§. 7. Es ist viel darüber geschrieben und gestritten worden, ob das nordfranzösische Romanzo (die *langue d'oïl*, *langue d'oui*, *lingua de si*) oder das südfranzösische (die *langue d'oc*; *oc* = auch) älter sei; Raynouard entschied sich für die letztere, De la Rue <sup>1)</sup> für die erstere: es könnte aber leicht der Fall sein, daß keine von beiden Meinungen die völlige Wahrheit auf ihrer Seite hätte, sondern daß beide Idiome vielmehr unabhängig neben einander sich ausgebildet, das nördliche mehr unter germanischem, das südliche mehr unter römischem Einflusse <sup>2)</sup>. Als Epoche der Trennung des Südens von Nordfrankreich kann man wol den Zeitpunkt annehmen (c. 855), wo Lothar für seinen Sohn ein eigenes Königreich zu gründen suchte, welches außer der eigentlichen Provence, die aber nicht so weit nördlich hinaufreichte wie die Provincia Romana, das Herzogthum Lyon, einen Theil des Viennois, Vivarais und Uzis umfasste. Zwar verschwand dieses Königreich bald, erschien aber nach wenigen Jahren in veränderter Gestalt von Neuem, indem Karl der Kahle im J. 876 seinen Verwandten, den Grafen Boson von Autun, zum Statthalter der Provence und Lombardei (Cisjuranien und Transjuranien) mit dem Titel eines Königs von Provence ernannte. Nach dem Tode Karls machte sich Boson unabhängig und ward Stifter des, von seiner Hauptstadt Arles also genannten, Arelatischen Königreiches, was das ganze Land zwischen Rhone und Alpen, nebst Savoyen und an der Küste bis Lyon, wie auch die Franche-Comté umfasste. Im J. 933 wurde das Arelatische Reich mit Burgund vereinigt und kam 1032 an den deutschen Kaiser Konrad den Salier als Erben des letzten Königs Rudolf's III. — Unermesslich war der Einfluß der Normanen, durch welche die *langue d'oui* ihre eigentliche Consistenz und die frühe Ausbildung erlangte, die es ihr möglich machten, dem an und für sich viel höher stehenden Romanzo des



südlichen Frankreichs allmählig den Rang streitig zu machen und sie zuletzt zum reinen Patois herabzudrücken<sup>1)</sup>. Auch waren es vorzugsweise die Normannen, welche die weite Verbreitung der französischen Sprache (*langue d'oïl*) durch ihre Eroberungen veranlaßten, indem sie, wie einst die Römer (§. 2) dieselbe den bezwungenen Völkern, obwol minder absichtlich als jene aufdrängten. Wie sie Wilhelm der Eroberer in England zwar nicht zuerst einführte<sup>2)</sup>, aber doch nach geschehener Besitznahme des Landes im J. 1066 zur Hof- und Staatssprache erhob<sup>3)</sup>, so kam sie nach Portugal durch den Herzog von Burgund, welcher König dieses Landes im J. 1090 wurde<sup>4)</sup>; nach Jerusalem durch Gottfried von Boullion<sup>5)</sup> im J. 1099; nach Constantinopel durch die Courtenay's, Grafen von Flandern, die vom J. 1206 bis zum J. 1216 im Besitze des lateinischen Kaiserthrones waren; nach Neapel ebenfalls durch die Normannen unter Robert Guiscard<sup>6)</sup> und späterhin wieder durch den Herzog von Anjou (1245-1265), nachdem unter den Hohenstaufen dort die provenzalische Poesie geblüht hatte<sup>7)</sup>. Trotz aller ihrer Mängel war die *langue d'oïl* wegen einer gewissen Eleganz und gesellschaftlichen Angemessenheit so allgemein beliebt, daß Brunetto Latini, des großen Dante Lehrer, im Vorberichte zu seinem im J. 1260 in nordfranzösischer Sprache erschienenen *Trésor de sapience* sagen konnte: *Et se aucuns demandoit por coi chius livres est escries en Roman selonc le patois de Franche, puis ne nos sommes Italyens, je dirois que chest pour deus raisons; l'une que nous sommes en Franche, l'autre pour chou que la parlure est plus délitable et plus kemune à tous langages*<sup>10)</sup>. Selbst in Deutschland war das nordfranzösische Romanzo bekannt und beliebt<sup>11)</sup>.

<sup>1)</sup> Observations sur le roman de Rou, p. 1-74.

<sup>2)</sup> De Martonne, de la priorité de la langue d'oïl sur la langue d'oc ou de leur contemporanéité in den Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France, Vol. XI, p. 293 ff. — Ueber den Gegensatz der Normannen zu den Bèyolnern des südlichen Frankreichs vergl. Glaber., p. 83, bei Du Chesne, Tom. IV. und Gesta Tancredi, cap. LXI, bei Muratori, Script. rer. Italicar. Tom. V, p. 306. S. Eichhorn, Geschichte der Kultur (Göttingen 1796, 8. Bd. I, Erläuterungen und Beweise) S. 72-73.

- 3) Vergl. Heeren, Ueber den Einfluss der Normannen auf die französische Sprache und Literatur. Götting. 1789, 8. — Eichhorn, Allgemeine Geschichte der Cultur und Litteratur des neuen Europa. Göttingen 1796, I, 3. — Warton, The history of English poetry, dissertat. I. — Capefigue, Essai sur les invasions maritimes des Normands dans les Gaules, p. 285 ff. — Depping, Histoire des expéditions des Normands. P. 1826, 8. (Gekrönte Preisschrift.) Desselben Histoire de Normandie sous le règne de Guillaume-le-Conquérant. P. 1835, 2 Volls. 8.
- 4) Denn schon unter Eduard dem Bekenner, der vom J. 1043 an regierte und in der Normandie erzogen war (Du Chesne, III, p. 370) war es Hofsprache geworden (Guibert ab Novigent. III, 2). Vergl. besonders Ingulfus, Histor. Croiland., p. 895 (Bouquet, XI, p. 153. Raoux, Origine des langues flam. et wall., p. 21): *Coepit ergo tota terra, sub rege (Edwardo) et sub aliis Normannis introductis, anglicos ritus dimittere et Francorum mores in multis imitari, gallicum idioma omnes magnates in suis curis, tanquam magnum gentilitium, loqui, chartas et chirographa sua more Francorum conficere, etc.* — Nach der Eroberung durch die Normannen wurde Wlstan, Bischof von Worcester seines Amtes für unfähig erklärt (1095), weil er kein Französisch verstand. Matth. Paris. a. 1095. Histoire littéraire de la France, VII, Avertiss., p. XLIV. — Uebrigens war die normannische Sprache seit dem J. 1000 zu Rouen im Gebrauch (Dudon de St. Quentin, Hist. Normannor. lib. III, p. 112, Ausg. vom J. 1619), während in Bayeux damals dänisch gesprochen wurde. Auch finden sich Spottgedichte in romanischer Sprache (*cantus vulgares*) auf Arnulf, Kanzler des Herzogs der Normandie, welcher trotz seiner ausschweifenden Sitten auf dem ersten Kreuzzuge im J. 1099 zum Patriarchen von Jerusalem erwählt worden war. Vergl. die Anm. in den Gestis Dei per Francos von Jac. Bongars, p. 180. — Im Roman du Rou wird von dem jüngeren Richard gerühmt:

*Richard sout en daneiz et en normanz parler,  
Une charte sout lire et le parz divider.*

Der Mönch Orderic Vital klagt in der Vorrede zu seinem Geschichtswerke darüber, daß er die in der Normandie gebräuchlichen Sprachen nicht verstehe. Besonders erhielt sich der Gebrauch der normannischen und dänischen Sprache in den Seestädten, welche in fortwährender Verbindung mit ihrem Vaterlande blieben. — Ich führe hier noch an, daß der Bischof von

Verdun Aimon auf dem Concil zu Mousson sur Meuse die Versammlung französisch anredete. (*Aimo Episcopus surrexit et gallice concionatus est.* Concil. Harduini, Tom. VI, p. 734. Conc. Labbei, Tom. IX, p. 747. Vgl. Du Chesne, IV, p. 40.) — Robert, Sohn des Hugo Kapet, war *linguae Gallicae peritia facundissimus*. Vergl. die ganze Stelle im Chron. Sancti Michaëlis bei Mabillon, Analecta, Tom. II, p. 391.

- \*) In ihr sind die Gesetze geschrieben, welche die Grundlage des englischen Rechtes bilden. Hier folgt eine Probe mit der lateinischen Uebersetzung:

*XVI. Si home apeled altre de larcin, et il sot francz home, ed il ait ond ca verre testimonie de lealté, s'en escondirad per plein serment: et altre qui blased ait ested, per serment nomed: ço est a savoir qu'à corte homes leals per non, si il aver les pot, si s'en escouriad sei dudzime de main: et si aver nes pot, si se defende per iuis, e li apeleur jurra sur lui jur set homes només, qui pur haur nel fist ne pur altre chose, si pur son dreit non purchaer.*

*XVI. Si quis alterum appellet de latrocinio, et is sit liber homo, et aliquando habuerit verum testimonium de legalitate, excondicet (i. e. excusabit) se per planum sacramentum: et qui infamatus ante fuerit, per sacramentum nominatum: videlicet ex curia hominum legalium parium, si eos habere potuerit, excondicet; seu purgabit se duodecima manu; et si eos habere non potuerit, defendet se per iudicium (i. e. purgatio vulgaris) et appellans iurabit super se et septem homines nominatos, quod propter nullum odium id fecerit; nec propter ullam aliam causam quam ut ius suum persequeretur.*

S. Joh. Seldeni Notae in Eadmeram, p. 116 ff. am Schlusse der Opera Sti Anselmi Cantuariensis archiepiscopi ed. Gerberon. edit. II. Lutet. Parisior. 1721, fol. Andere Ausgabe von Houard, 2 Volls. 4. — Doch bediente sich Wilhelm mitunter, wiewohl selten, auch der sächsischen Sprache. So z. B. in einer Akte an den Scheriff von Somersetshire bei Hickes, Thesaurus, p. 106. praef. p. 15. Die erste englisch abgefaßte Akte in der Sammlung von Rymer ist aus dem J. 1368 (Tom. VII, p. 526). — Von England aus erhielt die nordfranzösische Sprache ihre eigentliche Ausbildung und besonders trug hierzu viel die

Liebe Heinrich's II. von England zu den Wissenschaften und seiner Muttersprache bei. Damals ging die englische Jugend nach Frankreich, um dort die Sprache zu lernen. — Die Tochter Wilhelms des Eroberers Adèle, Gräfin von Blois, und die Gräfin Mathilde von Flandern waren Dichterinnen. Hist. littér. de la France, VII, p. XLIX, 152. IX, p. 131. — Ich bemerke noch, daß die Normandie Frankreich eine lange Reihenfolge ausgezeichnete Dichter gegeben hat: Wace, Alexandre de Bernay (Al. de Paris), Basselin, Crétin, Chartier, Marot, Malherbe, Corneille (Fontenelle), Chaulieu, Malfilâtre, Chénedollé, Delavigne u. s. w. Auch herrschte stets in der Normandie unter dem Volke viel Sinn für die Poësie. Jean le Chapelain sagt in seinem Dis du Soucrétain (Le dit du Sacristain):

*Usaigne est en Normandie  
Que qui hebergié est, qu'il die  
Fahle ou chanson lie à son hoste.  
Cette coustume pas n'en oste  
Sire Jehan de Chapelain ....*

Mss. de la Bibliothèque du Roi, No. 7615. (Dubois, Olivier Basselin, p. 14.) — Man vergl. über die Vertheilung der französischen Dichter nach Provinzen noch Auguis, Poètes français, I, p. 379.

- 6) Alfons VI, König von Kastilien und Leon (gest. 1109), gab damals alle seine, im heutigen nördlichen Frankreich gemachten Eroberungen mit der Hand seiner natürlichen Tochter an den Grafen Heinrich von Burgund (vom Kapetingischen Königsstamme), der ihm zu Hülfe geeilt war, als ein von Castilien abhängiges Fürstenthum. Unter Alfons VIII. aber, welcher sich im J. 1135 zum Kaiser von Spanien ausrufen liefs, machte sich der Graf von Portugal unabhängig und nahm die Königswürde an.
- 7) Gottfried von Bouillon ist der eigentliche Verfasser der Assises de Jérusalem; sie wurden aber mehrere Male von Neuem redigirt: von dem Rechtsgelehrten Philipp von Navarra (La Ravallière in den Mémoir. de l'Académie des Inscript., Tom. XX, p. 329; Hist. littér. de la France, Tom. XIII, p. 94 ff.), von Jean d'Ibelin, Grafen von Jaffa und Askalon u. m. a. S. die Histoire littéraire de la France, Tom. VII, p. LXI, 108. VIII, p. 612 ff. Puquot, Mémoires littéraires, fol., III, p. 5. 6. und die Abhandlung von Tallandier in den Mémoires de la Soc. Royale des Antiquaires de France, Tom. IX, p. 9 ff. Die erste Ausgabe er-

schien zu Venedig 1535 in italiänischer Sprache: den Urtext gab zuerst La Thaumassière heraus unter dem Titel: *Assises et bons usaiges du royaume de Jerusalem*, par M. Jean d'Ibelin, Comte de Japha etc. Avec d'autres anciens Coutümes et les notes de Thaumass de la Thaumassière. P. 1690, fol. Neue Ausgaben von Victor Foucher, Arthur Beugnot, E. H. Kausler. S. über diese drei Ausgaben: Journ. des Savans, 1838, Mars, p. 192. Juin, p. 369. 1839, Janv. p. 56. Juin, p. 378. — S. auch die Ausgabe in der Collection des lois maritimes antérieures au XVIII<sup>e</sup> siècle par Pardessus. P. 1828-1831, 4. 2 Bde, und die Recens. dieses Werkes von Daunou im Journ. des Savans, 1831, Mai, p. 290 ff. Der Umarbeiter, Philippe de Navarre ist erwähnt in dem lateinischen Gedichte *Carolinas* V, 455: dictantem iura Philippum bei Bouquet, XVII, p. 295. — Ueber die späteren Assises du Reaume de Chipre, welche sich handschriftlich in der Münchener Hofbibliothek befinden (das Manuscript ist vom J. 1320) s. die Abhandlung von Docen in v. Aretin's Beitr., Bd. IX, S. 1278 ff. — Seitenstücke hierzu bilden in sprachlicher Beziehung: 1) der Friedensvertrag zu Valenciennes vom J. 1114 von Baudouin III. 2) Eine Charte vom Grafen Baudouin VI. S. Chartes de Hainaut, de l'an 1200, en gaulois, français et latin, avec des notes etc. par De Lattre. Mons 1822, 8. — Derselbe Baudouin liefs auch vor seinem Aufbruch zur Kreuzfahrt eine Chronik von Erschaffung der Welt an bis auf seine Zeit anfertigen, die aber verloren gegangen ist. Auch war er provenzalischer Dichter. S. Raynouard, Choix des Troubadours, V, 152. Hist. littér. de la France, XVIII, p. 632. Freilich war die Art, wie er auftrat, für ihn nicht besonders empfehlungswerth. Unbekannt mit den Freiheiten, welche sich die provenzalischen Dichter in Gegenwart der Fürsten herausnehmen durften, liefs er Folquet de Romans hart an:

*Pero conseil li darai gen  
Et er fols s'el no l'enten,  
C'ades tegna son viatge  
Dreit lai vas son estalge;  
Que sai vei la gent disen  
Que per cinq cent marcs d'argen  
No ill callria metre gatge.*

Der Dichter antwortete hierauf voll Adel:

*Aissi com la clara stela  
Guida las naus e condui,*

*Si guida hos pretz selui  
 Qes valans, francs e servire,  
 E sel fui gran faillimen  
 Que fo pros et s'en repen  
 Per flac avol coratge;  
 Qu'en sai tel qu'a mes en gutge  
 Prez e valor e joven,  
 Si que la febres lo repren  
 Qui l'enquer, tun l'es salvatge.*

\*) ---- *Moribus et lingua quoscunque venire videbant  
 Informant propria, gens efficiatur ut una.*

Muratori, Script. rer. Italic., Tom V, p. 255. VII, p. 322. Die Gesetze und Verordnungen wurden in der französischen Sprache abgefaßt, welche sich mit solcher Schnelligkeit über Italien verbreitete, daß sie bald zur eigentlichen Volkssprache wurde. Man liest in einer alten Mailänder Chronik (bei Grosley, Observations sur l'Italie, Tom. I, p. 118), daß die Eroberer Sicilien und die Provinzen Italiens durchzogen und ihre Nationalgesänge von Olivier und Roland absangen. Im XIII. Jahrhundert war die Anzahl dieser Trouvères sogar beträchtlich geworden, daß die Municipalbeamten in mehreren Städten Italiens sich genöthigt sahen, ihnen zu verbieten, sich auf den öffentlichen Plätzen zu vertheilen, indem sie befürchteten, daß Unordnungen und Lärm durch sie veranlaßt werden möchten. Vergl. Muratori, Dissertat. antich. Ital., Tom. II, chap. XXXIX, p. 16. Napol. 1752. *Ut cantatores Francigenarum in plateis communis ad cantandum morari non possint.* Ginguené, Hist. littér. d'Italie, Tom. I, p. 384. Dies ist von den Jongleurs zu verstehen, von denen unten ausführlich die Rede sein wird. — Die Gräfin Mathilde von Toskana, die Freundin Gregors VII, welche im J. 1125 starb, sprach und schrieb fertig französisch. (Leibnitz, Script. Rer. Brunsvicens., p. 645.) In dem Romane *Berte aux grans piés* spricht Bertha, die Tochter des Königs von Ungarn (I, 10, éd. de Paulin Paris):

*Tout droit à celui temps que je ci vous devis  
 Avoit une coustume ens el tyois païs,  
 Que tout li grant seignor, le conte et li marchis  
 Avoiënt, entour aus, gent françoise tous dis  
 Pour aprendre françois leur filles et leur fils  
 Li rois et la royne et Berte o le cler vis,  
 Sorent près d'aussi bien le françois de Paris,*

*Com se il fussent nés el bour à Saint-Denis.  
Car li rois de Hongrie fu en France nourris,  
De son paï si fu mené moult très petis,  
François saveit Aliste, car léens l'ot apris.*

Im Partonopeus de Blois läßt Sornagur, König von Navarra und Dänemark (*roi des rois*), seinen Neffen in Frankreich, damit er die Sprache des Landes erlerne:

*Il est fils al bon roi Fabur  
Et de la seur Sornegur,  
Qui Partonopeus l'ot tremis  
Pour aprendre l'us del païs  
Et de françois l'afaitement,  
Les mors et le contènement.  
En son païs et non Fursin,  
Ensi l'apelent barbarin:  
Li Cuens l'a Guillemot nommé,  
Son nom en France plus usé.*

(Ausgabe von Crapelet, II, 9.)

Im Romane Garin le Lohérain heist es (Ausgabe von Paris, II, p. 263):

*De lettres sot li Loherains Garains;  
Quant fu petis si fu as lettres mis,  
Tout que il sot et roman et latin,  
Bien vit les lettre et en reconnut l'escrit.*

Florent V, Graf von Holland, schrieb französisch an den König von England (1282). — Im J. 1119 war zu Valenciennes und Fosses bei Namur die französische Sprache die einzige, welche verstanden wurde. Dies erhellt aus den Lebensbeschreibungen des heil. Norbert, Stifters des Prämonstratenser-Ordens. Vergl. Acta SS. Bolland. Iun. 6, p. 827, No. XXIV. Histoire littéraire de la France, VII, Avertiss., p. XLIV. D'Outreman, Histoire de Valenciennes, p. 120. Raoux, Ancienne démarcation des pays flam. et wall., p. 424. Archives historiques et littér. du Nord de la France, Les Hommes et les Choses, Tom. III, livr. IV, p. 316. Roquefort, poés. français., p. 41. Reiffenberg, a. a. O., I, p. CXXVII. II, p. 741. Ebenso predigte der heil. Vital de Savigny französisch. Fleury, Histoire Ecclésiast. livr. LXVII, no. 10. — Lambert von Lüttich (Lambert de St. Christophe, Lambert-le-Bègue; die Beguinen sollen von ihm ihren Namen haben) schrieb viele Heiligenleben im Französischen und übersetzte die Apostelgeschichte. S. Al-

bericus Trium-Fortium, a. 1177. Le Beuf in den Mémoires de l'Académie des Inscript., XVIII, p. 720. Histoire liter. de la France, IX, p. 150. Vgl. auch Levesque de la Ravalière, Acad. des Inscript., XXIII, p. 254. Lambert donnerte in volksthümlichen Predigten gegen die Sittenlosigkeit des Clerus, welcher ihn deshalb auf das Grimmigste verfolgte und gefangen setzen liefs. Noch waren in Frankreich und Belgien nicht die Zeiten eines Abraham a Sta Clara und Tauler gekommen und man darf daran zweifeln, ob letzteres Land sie jemals zu hoffen hat.

- 9) Ueber die Hohenstaufen als provenzalische Dichter s. Crescimbeni, Istoria della volg. poes. Venez. 1730, Tom. II, P. I, p. 185. Ob die Decime, welche Friedrich Barbarossa zugeschrieben wird, wirklich von demselben herrührt, ist noch zweifelhaft, da Friedrich auf seine deutsche Sprache in so hohem Grade hielt, dafs er sich immer nur durch Dollmetscher mit fremden Gesandten verständigte, wenngleich er ihre Sprache selbst verstand. S. Eichhorn, a. a. O., Bd. I, Erläut. S. 78. 94. Ginguené, a. a. O., I, p. 227. Sismondi, a. a. O. (Uebers. von Hayn), I, S. 75.
- 10) So lautet die Stelle in der von Roquefort verglichenen Pariser Handschrift. S. Glossaire de la langue Romane, Tom. II, p. 306, b. — Der Trésor de sapience des Maistre Brunet Latin de Florence findet sich handschriftlich auch zu Jena. Vergl. O. L. B. Wolff, Altfranz. Volkslieder, S. 173.
- 11) Chron. abbat. Urspergens., no. 937.

§. 8. Bevor wir zu der provenzalischen Literatur übergeben und die einzelnen Punkte berühren, welche von wesentlichem Einflusse auf die nordfranzösische Literatur gewesen sind, erwähnen wir hier noch die moralischen und religiösen Gedichte der Waldenser (*Vaudois*), die in einem von dem Provenzalischen abweichenden, dem Altromanischen bei weitem näherstehenden Dialekte abgefaßt sind<sup>1)</sup>. Das Gedicht *La nobla Leyczon*, welches der Angabe des Verfassers zufolge, um das J. 1100 geschrieben worden ist<sup>2)</sup>, enthält eine kurze Geschichte des alten und neuen Testaments in 479 alexandrinischen Versen. Die übrigen sind: *La Barca*, ein Gedicht über das Miserere und über die Kürze des menschlichen Lebens von 386 Versen; *Lo novel Sermon* (408 Verse), *Lo novel Confort*, welche aus vierzeiligen Stansen bestehen, die im-



mer zusammenreimen<sup>3)</sup>; *Lo Payre eternal* in Strophen von zwei zusammenreimenden Versen; *Lo Despreczi del mont* in 115 einfach reimenden Versen, und *L'Avangeli de li quatre semencz*, die Parabel vom Säemann<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Raynouard, *Choix des Troubadours*, II, p. CXL ff.

<sup>2)</sup> *Ben ha mil e cent ancz compli entierelement  
Que fo scripta l'ora car sen al derier temps.*

Es steht bei Raynouard, II, p. 73-102.

<sup>3)</sup> Anfang:

*Aquest novel confort de vertuos lavor  
Mando, vos scrivent en carita et en amor:  
Prega vos caramente per l'amor del segnor;  
Abandona lo segle, serve a dio cum temor.  
Vos dorme longament en la vostra tristicia,  
Vos non vole velkar, car segue la pigricia  
Beaument kespausar al leyt d'avaricia.  
Faczent a vostre cap coysin de cubiticia.*

<sup>4)</sup> S. Raynouard, II, p. 103-133.

## Kapitel II.

### Einige Bemerkungen über das Verhältniss der provenzalischen Literatur zur nord- französischen.

§. 9. Es kann nicht unsere Absicht sein, hier auch nur eine Uebersicht über die Geschichte der südfranzösischen (provenzalischen) Literatur zu geben, welche eben so selbstständig und unabhängig von der nordfranzösischen dasteht, wie von denen des übrigen romanischen Sprachgebietes, der italiänischen, spanischen, portugiesischen, wallachischen<sup>1)</sup> u. s. w. Jedoch ist hier der Ort, über den Einfluss dieser Literatur auf die nordfranzösische zu reden, namentlich in Bezug auf die äussere Form. Wie viel von den durch die Dichter des Mittelalters behandelten Gegenständen auf Rechnung der Provenzalen zu setzen sei, wird sich weiter unten ergeben, wenn von den grossen Nationalepen des französischen Mittelalters die Rede sein wird. (S. Kap. III.)

## 44 Kap. II. Bemerkungen über das Verhältniss

- 1) Die Bojaren und die Rumuns, das Volk oder die Bauern in der Wallachei sprechen bekanntlich einen romanischen Dialekt, indem sie grösstentheils von einer römischen Kolonie abstammen, welche Trajan im J. 107 n. Chr. nach Dacien führte, woher er auch den Beinamen Dacicus erhielt.

§. 10. Das älteste Schriftdenkmal der provenzalischen Literatur, welches nächst dem Eide Ludwigs des Deutschen (§. 6) erhalten worden, ist das Gedicht über die Gefangenschaft des Boëthius <sup>1)</sup>. Es ist spätestens aus dem Anfange des X. Jahrhunderts, also 100 Jahre älter, als der älteste Troubadour <sup>2)</sup>. — Ein nicht minder altes Denkmal ist der Hymnus auf die Heilige Eulalia in der Bibliothek zu Valenciennes, früher in der Klosterbibliothek zu St. Amand <sup>3)</sup>.

- 1) Boëthius war von allen lateinischen Schriftstellern der späteren Zeit, nebst Dionys. Cato, der beliebteste. Wir werden unten an seinem Orte sehen, daß es unzählige altfranzösische Bearbeitungen seines Werkes: *de consolatione philosophiae* giebt. — Um die Mitte des XII. Jahrhunderts z. B. versfertigte Simon du Frèsne, Kanonikus an der Kathedralkirche zu Valenciennes, eine Uebersetzung des Boëthius in anglo-normannischen Versen. S. De la Rue, a. a. O., II, p. 329-334.

- 2) Zuerst machte Lebeuf (*Histoire de la Ville et du Diocèse de Paris*, Vol II, p. 409) auf die einzige Handschrift in der Abtei Fleury oder St. Benoît sur Loire (jetzt in der Stadtbibliothek zu Orléans) aufmerksam, in der es aufbewahrt worden ist, und gab einige kleine Bruchstücke. Vollständig ist das erhaltene Fragment mitgetheilt von Raynouard, *Choix des Troubadours*, Vol. II, p. 4-39. (Vergl. p. CXXVII-CXXXVI.) Wir geben in der zweiten Abtheilung eine Probe, S. 4-8.

- 3) Entdeckt von Hoffmann von Fallersleben; s. Reiffenberg, *Chronique de Mouskes*, II, p. CCXC. Hier der Anfang:

*Buona pulcella fut Eulalia. Bel auret corps, belle  
zour anima.*

*Voldrent laveintre li Dō inimi. Voldrent la faire  
dinaule servir.*

*Elle non eskoltet les mals conseilliers. Quelle Dō  
raneict chi maent sus en ciel.*

§. 11. Das Arelatische Reich, dessen im Obigen gedacht worden ist (§. 7), kam nach dem Tode Gilliberts im J. 1092.

zum Theil an den Grafen von Toulouse, zum Theil an den Grafen von Barcelona, da der erstere die Tochter Foydide, letzterer die Tochter Douce des verstorbenen Königs geehlicht hatte. Hierdurch entstand zugleich eine noch viel engere Berührung als zuvor, mit Katalonien und den theilweise hochgebildeten Mauren der pyrenäischen Halbinsel. Raimund Berengar IV., Graf von Barcelona (Katalonien) vereinigte durch Heirath dieses Fürstenthum mit dem Besitze mehrerer südfranzösischen Provinzen zu einer Herrschaft von bedeutender Ausdehnung, welche den Namen der Provence erhielt <sup>1)</sup>. Die Berengare regierten in derselben vom J. 1100-1245. Das südfranzösische Romanzo verbreitete sich als Dichtersprache schnell über einen bedeutenden Theil des südlichen Europa's bis nach Sicilien <sup>2)</sup>, und bei weitem nur die wenigsten der mit dem Namen Troubadours belegten Dichter und Sänger waren von Geburt Provenzalen <sup>3)</sup>. Am reinsten wurde diese Sprache im Limousin gesprochen <sup>4)</sup>. Die Sänger waren Troubadours und Joglars zusammen, d. h. sie dichteten und trugen ihre Produkte selbst unter musikalischer Begleitung vor <sup>5)</sup>.

<sup>1)</sup> Eigentlich Provincia Sti Aegidii, Province de St. Gilles; nicht von dem römischen *provincia*, einem Namen, welchen die Gallia Narbonensis nach *ἑξοχὴν* erhalten hatte.

<sup>2)</sup> Ginguené, a. a. O., I, p. 292 ff.

<sup>3)</sup> Le Grand d'Aussy, Fabliaux etc., I, préf. p. 7.

<sup>4)</sup> Man vergl. Antonio Bastero, La Crusa provenzale, p. 5: *Totx hom que vol trobar ni entendre, deu primierament saber qe neguna parladura non es naturala ni dreta del nostre lengatge, mas aquela de Lemozi, e de Proënza e d'Alvergna e de Caersin. Perque eu vos dic, que qaant ren parlarai de lemozzin, que totas estas terras entendats e totas lor vezinas e totas cellas que son entre ellas, e tot l'ome que en aquellas terras son nat, ni narit, an la parladura natural e dreta.* S. Diez, Geschichte der Troubadours, S. 10.

<sup>5)</sup> Im Nordfranzösischen: Trouvères, Jongleurs. Letzterer Name soll nach La Ravallière, Poésies du Roi de Navarre, II, p. 245, von *ongler, jongler*, ein Saiteninstrument spielen, herkommen, wahrscheinlicher jedoch von *locus* (Spiel), daher *locutores*, womit anfanglich keinesweges eine gehässige Neben-

bedeutung verbunden war, wie zu den Zeiten des Verfalles der umherziehenden Sängerschaft. S. über die Jongleurs die schon oben erwähnte Schrift von A. Jubinal, *Jongleurs et trouvères* (recens. von Raynouard im *Journal des Savans*, 1835, Mai, p. 273-276.). Die Bittschrift gegen dieselben an Alfons X, König von Castilien von Seiten der Troubadours steht bei Millot, *Hist. des Troubadours*, II, p. 28. Ginguéné, *Hist. littér. de l'Italie*, I, p. 223. Diez, *Geschichte der Troubadours*, S. 21 ff. 75-79. Wie schon Karl der Grosse dem Unwesen der ioculatores (Gauckler) zu steuern suchte (s. Lorentz, *Leben Alcuins*, S. 150), so späterhin Ludwig der Heilige. In den *Établissements des mestiers de Paris*, par Estienne Boileau, qui fust prevost de Paris depuis 1258 jusqu'à 1268 (handschriftl. in der Pariser Bibl., jetzt von Depping herausgegeben) heisst es: *Li singes au marchand doit quatre deniers, se il pour vendre le porte; et se li singes est à home qui l'ait acheté por son déduit, si est quites, et se li linges est au joueur, jouer en doit devant le paagier, et por son jeu doit estre quites de toute la chose, qu'il achète a son usuige, et aussitôt li jongleur sont quite por un ver de chanson.* — Wir kommen unten noch einmal auf die Jongleurs zurück, bemerken jedoch hier noch, dafs auch Philipp August sie schon im J. 1181 von seinem Hofe verjagen muste, ein König, welcher nichts weniger, als feindselig gegen die Volksbelustigungen auftrat und völlig Mazarin's Grundsatz in dieser Beziehung theilte. (S. Handb. Bd. III, S. 298, 2. Aufl.) In den *Chroniques de St. Denis* heisst es (bei Bouquet, XVII, p. 363 C. D.): *Il avient quelquefois que jogleor, enchanteor, goliardois, et autres manieres de ménestriers, s'assemblent aus corx des princes et des barons et des riches homes, et sert chascuns de son mestier au mieuz et au plus apertement que il puet, pour avoir dans ou robes ou autres joiaus, et chantent et content noviaus motex et noviaus dix, et risies de diverses guises, et faignent à la loangence des riches homes quanque il puent faindre, pour ce que il leur plaisent mieuz. Si avons vu aucune fois avenir que aucun riche home fesoient feste et robes desguisées par grant estude porpensées, par grant travail laborées et par grant avoir achetées, qui avoient par aventure cousté XX marcs d'argent ou XXX, si n'es avoient pas portées plus de cinq jors ou six; quant les donnoient à un ménestrel, à la première voix et à la première re-*

*queste. Dont c'est granz douleur; car du pris d'une  
tele robe seroient par un soustenues XX povres per-  
sonnes ou XXX. Mais pour ce que li bons rois (Philipp  
August) regarda que toutes ces choses estoient faites  
pour le hoban et pour la vanité du siècle, si estoient  
contraires à l'ame; et d'autre part il ramenoit à mé-  
moire ce que il avoit oï dire à aucuns religieux, que cil  
qui done à tiex ménestriex il fait sacrilège au déable,  
il voua et proposa en son cuer que, tant com il vivroit,  
il donroit ses viez robes aus povres gens revestir, pour  
ce que aumosne délivre de péché et done grant fiance  
devant Dieu à tous ceus qui la font. Se tuit le prince  
et li riche home fesoient ausi com li preuzdons fist, il  
ne corroit mie tant de lécheurs aval le país. — Vergl.  
De la Rue, a. a. O., I, p. 247. Reiffenberg, a. a. O., I,  
p. CCXLII ff. S. noch das lange Gedicht von Giraud de Ca-  
lançon, über die Jongleurs, und Raynouard, a. a. O., II,  
p. 159 ff. Diese Verbote gegen die Jongleurs bezogen sich aber  
keinesweges auf die Trouvères; denn Philipp August liefs sich  
selbst während der Mahlzeit „Mähren aus alter Zeit“ und  
Schwänke von dem Dichter Hélinand erzählen (s. unten). La  
Ravallièrre, Poésies du Roi de Navarre, I, p. 158-167. So  
heifst es im Roman d'Alexandre (um 1184, s. Roquefort,  
p. 85 ff.):*

*Quant li Rois ot mangié, s'apela Elinant.  
Por li esbanoier commande que il chant;  
Cil commence à noter, ainsi com li Jaïant (Giganten)  
Vourent monter au ciel, come gens mescriant,  
Entre les Dieux en ot une bataille grant,  
Se ne fust Jupiter, à la foudre bruiant,  
Qui tous les desrocha; jà n'eussent garant.*

Vergl. auch Le Grand d'Aussy, Fabliaux, I, p. 196, Gin-  
guené, II, p. 278. Schon bei den alten Franken findet man  
diese Sitte. S. Sidon. Apollinaris, Epist. I, p. 6 (Sirmond).  
Alfridi vita S. Ludgeri, II, 1, bei Pertz, Monum. German.  
hist. II, p. 412. Trithem. Excerpt. ex Hunibaldo bei Schard,  
Script. rer. Germanicar., I, p. 146. W. Grimm, Altdutsche  
Wälder, I, S. 232 ff. Mein Einhard, Bd. I, S. 245 ff. — Die  
Habsucht der späteren Jongleurs spricht sich recht deutlich in  
einem von Roquefort, a. a. O., p. 88 ff. mitgetheilten Bruch-  
stücke aus dem Roman de l'Atre perilleux aus. Die Stelle  
lautet:

*Anchois: i ot joie mault grant  
 Qui font li petit a li grant.  
 Cil jougléour de pluisors teles  
 Content et sonent lor vieles,  
 Muses, harpes et orcanons,  
 Timpanes et salterions,  
 Gigue, estives et frestiaus,  
 Et buisines et caleminaus.  
 Cascuns d'els grant joie demaine;  
 De joie est toute la Cors plaine.  
 Car moult turt li rois Artus rices  
 Onques ne fu mulvais ne chiches;  
 Moult lor fist bien à tous aidier  
 De quanqu'il lor fu mestier (besoin).  
 Tuit cascuns o s'espousée,  
 Si come lui plect et agréé.  
 Au matin quant il fu grant jor,  
 Furent puié li jougléor,  
 Li un orente biaux palefrois,  
 Beles robes, et biaux agrois (Agraßen, Kleinodien);  
 Li autre lonc ce qu'il estoient  
 Tuit robes et deniers avoient;  
 Tuit furent paié à lor gré,  
 Li plus pouvre orent à plenté.  
 Quant li jougléor sont paié  
 En lor païs sont repairié;  
 Et la Cours estoit départie.  
 Cascuns chevaliers ot sa mie  
 S'en vet à joie et à bandor (allegresse).*

Man sehe noch das Fabliau de St. Pierre et du Jongléor bei Barbazan, III, p. 282; Les deux bordéours ribauds (unten B, S. 74-84) bei Le Grand d'Aussy, I, p. 299-311; Le songe ou la Voie d'enfer von Raoul de Houdan, von dem unten gleichfalls die Rede sein wird, bei Le Grand d'Aussy, II, p. 17. Ginguéné, a. a. O., II, p. 21-23 — Uebrigens konnte sich mancher unter den Trouvères am Schlusse seines Lebens rühmen, mehr als 5-600,000 Verse gemacht zu haben. — Was noch schliesslich die Existenz der Jongleresses anbetrifft (jongleultrices, s. Chron. Gisleberti, Ausgabe von Du Chasteler, p. 199), so ist folgende Stelle entscheidend. In dem Romane Beuves de Hanstone, dessen Abfassung wahrscheinlich in die Mitte des XIII. Jahrhunderts fällt, fasst Josiane, die erste Geliebte

des Beuves, nachdem sie in Erfahrung gebracht, daß ihr Geliebter die Tochter des Königs von Sevilla geheirathet und das Versprechen abgelegt habe, nie wieder nach Hanstone zurückzukehren, den Entschluß, sich als Jongleresse verkleidet nach Sevilla zu begeben. Nachdem sie dort angekommen ist, bemerkt sie Beuves, welcher auf seinem edlen Rosse zur Jagd in einem benachbarten Walde abzugehen im Begriffe steht:

*Ele sospire et Beuves chevalca  
Tant que li plot, e il s'en retorna,  
Et Josiane bien garde s'en donna  
D'unas fenestres hautes où ele esta.  
Quant ele voit que la vile aprocha,  
Prent sa viele, de l'ostel s'en torna,  
Vient as estaus \*), où ele s'assieia;  
Tote la gent entor lui aüna.  
Quant vit Buevon, à canter comencha  
Si faitement com je vos dirai jà  
Des aventures qui lor avient piechà:*

„Oïés seignor, por Dieu qui ne menti,  
„Boine canchon dont li vers sunt furni;  
„C'est de Buevon un chevalier ardi;  
„La soie mère en qui flans el nasqui  
„Li porcacha mortel plait et hasti;  
„Vendre le fist, che sa-je bien de fi,  
„Al roi Hermin que soëf le norri.  
„Cil damoiseus à sa fille servi,  
„Si, li garda un destier arabi,  
„Moult bien resamble celui que je voi chi,  
„C'est Arondel, oncques millor ne vi,  
„Si l'appelloient cil qui l'orent norri.“

Vergl. Reiffenberg, Chronique de Philippe Mouskes, I, Introduction, p. CXXXIX.

§. 12. Die Poesie der Troubadours\*\*) erreichte ihren hohen Glanz durch den Umstand, daß der Adel sich ihrer

\*) Sur la place publique. \*\*) A. W. von Schlegel sagt über dieselbe (Observations sur la langue et la littérature provençales. P. 1818, 8. p. 8 ff.): On ne saurait considérer les chants des Troubadours comme les effusions spontanées d'une nature encore toute sauvage. Il y a de l'art, souvent même un art fort ingénieux; surtout un système compliqué de versification, une variété et une abondance dans l'emploi des rimes qui n'ont été égalées dans

bemächtigte und ihr die kunstgemäße Ausbildung gab, durch welche sie geraume Zeit hindurch zum glänzenden Vorbilde für die poetischen Literaturen der europäischen Völker, namentlich des Südens, wurde und als Vermittelungssprache und Ausdrucksweise für die romantischen Begriffe und Grundlagen des Ritterthums sich überall hin erstreckte, wohin dieses seine Waffen trug und einer eben so weiten Verbreitung in dieser Beziehung sich erfreute, wie die lateinische als Universalsprache der gelehrten Welt. Der Kampf gegen die Mauren in Spanien, wozu Alphons VI. von Castilien die europäische Völkerschaft aufforderte, um Toledo wieder in seinen Besitz zu bekommen (was am 25. Mai 1085 gelang) und die Kreuzzüge <sup>1)</sup> brachten Morgenland und Abendland in nähere Verbindung mit einander; und wenn einerseits die dadurch rege gewordene Begeisterung einen poetischen Enthusiasmus und einen Ideen-schwung hervorrief, wie es nur durch eine so lange Reihenfolge außerordentlicher Begebenheiten geschehen konnte, so wurde andererseits durch Annahme der kunstvoll verschlungenen Reime (nicht des Reimes überhaupt; s. §. 6) und einzelner eigenthümlicher Formen von den Arabern <sup>2)</sup> die formelle Seite der abendländischen Dichtkunst nicht minder gefördert, als das Materielle durch die neugewonnene Bekanntschaft mit dem gesammten poetischen Besitzthume des Orients. Indien und Persien namentlich übermachten damals durch den Mund der Araber einen großen Theil ihres poetischen Reichthums dem Abendlande <sup>3)</sup>, das bisher fast nur in den klassischen Remi-

---

*aucune langue moderne. Les Troubadours appelaient eux-mêmes cet exemple de poésie et de musique auquel ils exerçaient leurs talents, une science, mais c'était la science gaie. Elle n'était pas puisée à la source des livres, ni des modèles réputés classiques; elle leur était inspirée uniquement par leur instinct poétique et par le désir de plaire à leurs contemporains. Le siècle où ils vivoient n'était nullement savant ni philosophique, mais robuste, discipliné, guerrier, aventureux même. Il y avait des contrastes frappans; d'un côté une noble délicatesse dans les sentimens, un raffinement élégant dans les manières des classes supérieures; de l'autre de fortes ombres de licence, de rudesse et d'ignorance dans l'ensemble de l'ordre social. Les poésies d'un tel temps, surtout celles qui tiennent de plus près à l'inspiration du moment et à la vie individuelle, les poésies lyriques, ne ressemblent point aux fleurs usuelles de nos jardins littéraires, mais bien plutôt à ces plantes alpines qui ne sauraient être transportées hors de leur sol natal et de la température du ciel qui leur est propre. — — —*



niscenzen und in dem engen Gebiete der Lokal- und Nationalsagen sich bewegt hatte. Auch bildete sich durch den Verkehr mit den Morgenländern die noch jetzt in den Häfen des Mittelmeeres als Verständigungsmittel allgemein gebräuchliche *lingua franca* (nicht zu verwechseln mit der *lingua francica* der älteren Franken), deren Benennung späterhin auf das nordfranzösische Romanzo übertragen ward. Selbst in England, wo doch das letztere seine höchste und früheste Ausbildung erlangt hatte, blühte am Hofe die *gaya ciencia*, besonders nach der Verheirathung der berühmten Eleonore von Aquitanien (Guyenne) mit Heinrich II. (Plantagenet aus dem Hause Anjou), dem Vater des Königs Richard Löwenherz. Dieser letztere gehörte bekanntlich zu den ausgezeichneteren Sängern seiner Zeit <sup>1)</sup>, ebenso wie sein treuer Begleiter Blondel oder Blondeau <sup>2)</sup>, von dessen Gedichten sich jedoch nichts Authentisches erhalten zu haben scheint <sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Auch boten die Aufforderungen zu den Kreuzzügen eine der Hauptveranlassungen zur Verbesserung der französischen Sprache dar. S. v. Reiffenberg, *Introd. aux Leçons de littérature et de morale*, p. XIV: *Les croisades, qui pour la première fois réunirent toute la grande famille chrétienne, dans l'unité d'une même volonté religieuse, les croisades, en exaltant la poésie, déterminèrent les progrès de la prose. Pour échauffer l'enthousiasme religieux, pour arracher le prince de son trône, le noble à son manoir, l'insouciant à son repos, le riche à son opulence, l'époux à sa jeune épouse, le père à ses enfans, l'éloquence était forcée de recourir à ses moyens les plus entraînants. La prédication fut la première cause du perfectionnement du langage non mesuré.*

<sup>2)</sup> Quadrio, *Storia e ragion. di ogni poesia*. Tom. VI, l. II, p. 299. Ginguené, *a. a. O.*, I, p. 263. Namentlich sind die Tenzonen (s. §. 11) und die Sitte des Envoi (provenz. *tornada*) von den Arabern entlehnt

<sup>3)</sup> S. unten, wo von dem Romane „Dolopathos oder den VII weisen Meistern“ die Rede ist.

<sup>4)</sup> Man vergl. besonders das treffliche Gedicht des Troubadours Gaucelm Faydit auf den Tod Richards (1199) bei Raynouard, Tom. IV, und die Uebersetzung desselben Tom. II, p. LIV-LVI.

- \*) S. den Roman de Blondeau erwähnt bei Reiffenberg, II, Introd., p. LXXI, ohne nähere Nachweisung. — Zu vergleichen ist über ihn Gautier Vinisauf, Itinerarium regis Anglorum Richardi et aliorum in terram Hierosolymorum anno MCLXXX. Vergl. Capefigue, Histoire de Philippe Auguste, II, p. 16. (P. 1829, 8.)
- \*) Ueber die Musik ist nachzusehen Roquefort, a. a. O., p. 98-131. Ueber die ersten Bemühungen, den Kirchengesang zu heben, von Seiten Pippins und Karls des Großen, s. meine Ausgabe des Einhard, Bd. I, S. 236 ff. II, Beil. Nr. LXXV-LXXVII und Lebeuf, *Tratté du Chant ecclésiastique*, p. 15 ff. Besonders viel für die Kirchenmusik that König Robert, welcher selbst als Componist sehr thätig war. S. Gerbert, *De Musica sacra in Scriptor. Ecclesiast.*, Tom. I, p. 63. 94. 103. 170. 229. 252. 303. II, p. 338. III, p. 1-16. In der neueren Zeit hat sich namentlich Perne durch Wiederherstellung der altfranzösischen Musik bedeutendes Verdienst erworben. Man sehe z. B. die musikalischen Beilagen zur Ausgabe der Chansons du Chastelain de Coucy von Fr. Michel. — Instrumente: *Viole (vièle)*, *rote*, *ruhebe (rubelle, rebelle, reher)*, *guitare (guitarne, guistarme, guiterne)*, *enmorache*, *micamon*, *citole* (Cithar?), *psaltérion (psaltère, saltérion, salteyre)*, *harpe*, *tabour (tabor, tabur)*, *tympan*, *trompe*, *bosine (buisine, buccine, buxina)*, vom lateinischen *buccina*, nicht von *buxeus*, wie Curne de Ste Palaye wollte, *Projet d'un glossaire français*, p. 24. S. oben S. 6 über dies Buch.), *nacaires (naquaires)*, *orgues (organ, orgene, orguettes, ogre)*, *cornes*, *cors sarracinois* (ob = galoubet?), *flute*, *cornemuse*, *flageolets (flajos, flagel, flajots, flageux, flagiex)*, *chevrette (chevrie, chèvre, hédon, loure)*, *douceine (doucine, doulcine; symphonie doucette)*, s. Coquillart, *Monologue des Puits*, édit. de Coustelier, p. 153. Die Stelle findet sich auch bei Roquefort, a. a. O., p. 125), *fleuthe traversaine (flûte traversière)*, *cimbales (simbales)*, *clochettes (clocettes)*, *tymbre*, *flûte brehningne*, *grand cornet d'Allemagne*, *flajos de saus (flageolet de saule)*, *fistule*, *pipe*, *muse d'Aussay*, *trompe petite*, *eles (èles)*, *monocorde* (Monochordion), *muse de blet ou blef* (Blechtrompete?), *chalu-meau*, *araine*, *chifonie*, *chorum*, *clairon*, *estive*, *frestel*, *gigue* (Geige), *graile*, *lyre*, *luth* (Laute), *loure*, *moinel*, *orloges*, *rote* (Raute, Bratsche), *simphans*, *triblère*, *tube* u. s. v. Für die Instrumente ist namentlich folgendes Bruch-

stück aus dem Tens pastour (Chap. „*Comment li amant fut au dîner de la dame*“) von Guillaume de Machault von großer Wichtigkeit, welches Roquefort mit vier Handschriften der Pariser Bibliothek collationirt hat:

*Mais qui véist après mengier  
Venir menestreaux sans dangier,  
Pignex et mis en pure corps.  
Là furent meints divers acors,  
Car je vis là tout en un cerne [cercle\*)]  
Viole, ruhebe, guiterne  
L'enmorache, le micamon  
Citole et le psaltérion;  
Harpes, tabours, trompes, nacaires,  
Orgues, cornes plus de dix paires.  
Cornemuses, flajos, chevrettes,  
Douceines, simhales, clochettes,  
Tymbre, lu flauste brehaigne,  
Et le grant cornet d'Allemagne,  
Flajos de Saus, fistule, pipe,  
Musc d'Aussay, trompe petite,  
Buisines, èles, monocorde  
Où il n'a qu'une seule corde  
Et muse de blet, tout ensamble;  
Et certainement il me samble  
Qu'oncques mais tele mélodie  
Ne fut oncques véue ne oye.  
Car chascuns d'eus\*\*) selonc l'acort  
De son instrument sans descort,  
Viole, guiterne, citole,  
Harpe, trompe, corne, flajole,  
Pipe, souffle, muse, naquaire,  
Taboure, et quanque on puet faire,  
De dois, de pennes et de l'archet,  
Oïs et vis en ce parchet.*

§. 13. Der Einfluß der provenzalischen Sprache auf die nordfranzösische bewährt sich in vielen einzelnen Redeweisen und Idiotismen, die aus jener in diese herübergekommen sind, z. B. *ne pouvoir mais, s'en vouloir mal, n'avoir que faire, passer le pas, prendre garde, mettre en oubli, n'avoir ni fin*

\*) S. §. 13. Anm. 2. \*\*) Des musiciens.

## 54 Kap. II. Bemerkungen über das Verhältniss

ni pause u. dergl. m. <sup>1)</sup>) Namentlich aber muß hervorgehoben werden, daß das Südromanische von der größten Wichtigkeit für das nordfranzösische Romanzo insofern gewesen ist, als es wesentlich zur Fixirung des letzteren beigetragen hat <sup>2)</sup>).

<sup>1)</sup>) Raynouard, Grammaire de la langue des Troubad., Chap. VII, p. 337-342.

<sup>2)</sup>) Einen Beleg für die Unsicherheit und das Schwankende der Sprache giebt die Gefügigkeit, mit welcher sich die Worte den fremdartigsten Formen anpassen ließen, durch die der Dichter den Reim herbeizuführen strebte. So wurde aus *aime ain* wegen des Reimes auf *vilain*. Jehan de Meung im Roman de la Rose:

*Gentilesce est noble, et si l'ain*

*Qu'il n'entre mie en cuer vilain.*

Aus *Charles* wurde *Challos* wegen des Reimes *repos*; *il parole* für *il parle* wegen *escole*. So machte man *mamain* aus *matin*, *forment* aus *fortement*, *penancier* aus *penitencier* u. s. w. Vergl. Auguis, a. a. O., Vol. I, Discours prélimin., p. XXVII. Renax in dem Gedichte: La Conquête du Royaume de Jérusalem sagte:

*Quel maisnie a li dus o lui en sa maison?*

*Par ma foi, sire, à l'ore que fuz en son roion*

*Estoient bien o lui dix mile compaignon. —*

wo *roion* für *royaume*, nicht für *rayon* steht. — Im Roman d'Alexandre le Grand heisst es:

*Si commença un Lai, qui moult et bien apris,*

*De la harpe à flautée, ne fu mie entrepris,*

*Moult fu bien escoutez, d'Alexandre et des Gris*

statt *Grecs*. In dem oben erwähnten Fabliau des deux Bordéers Ribaux wird *Bourgoigne* gereimt auf *Sassoigne* (*Saxe*); aus *Alexandre* wird *Alis* wegen des Reimes auf *très-lis* im Roman de la Violette, p. 88. — Noch in den Zeiten des Montaigne war die französische Sprache so wenig fixirt, daß dieser Schriftsteller, der mehr als irgend ein anderer zu ihrer Feststellung beigetragen hat, sagen konnte (Essais III, 9): *J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années; si c'eût été une matiere de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme; selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que la forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? Il écoule tous les jours de nos mains, et, depuis que je*

*vis, s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est cette heure parfait: autant en dit du sien chaque siècle. Je n'ay garde de l'en tenir là tant qu'il fuira, et s'ira difformant comme il fait. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux, et ira sa fortune selon le crédit de notre état.* Wie tief ist doch dieser gesunken, — wenn diese Bemerkung richtig ist — da die Franzosen sich beeilen, Deutsch zu lernen! — Uebrigens bemerke ich noch, daß selbst ein Dichter wie Dante sich die Freiheit nahm, die Wortendungen wegen des Reimes zu ändern. S. Raynouard im Journal des Savans, 1833, Juillet, p. 392 ff.

§. 14. Der Hauptgesichtspunkt, aus welchem man die Troubadours betrachten muß, ist der der Originalität: sie schufen eine, der Form und dem Inhalte nach, von der bisherigen Weise gänzlich verschiedene, an mannigfachen Schönheiten reiche Dichtungsgattung, die allen neueren Völkern bei ihren poetischen Leistungen mehr oder minder zum Vorbilde gedient hat. Die meisten Dichtungen der Troubadours sind lyrischen Inhalts von verschiedener Form. Man unterschied:

Vers <sup>1)</sup>, eine allgemeine Benennung für alle Gedichte, speciell für solche, die nicht gesungen wurden. Gemeinlich bestanden sie aus 7 Couplets, bisweilen aber auch aus 6 oder 8. Die Abtheilung in Couplets war aber nicht nothwendig, wie dies der Fall war bei der

Chanson, die zwar auch in weiterem Sinne mancherlei Dichtungsgattungen umfaßte, deren Name aber gemeinlich auf Gedichte angewendet wurde, welche Liebe und Lob zum Gegenstande hatten. Sie wurden gesungen, bisweilen nach schon bekannten Weisen. Gleichbedeutende Worte mit Chanso waren Chant, Chansonete. Die Anzahl der Couplets (Coblas) war gemeinlich 5 oder 6, bisweilen auch mehr <sup>2)</sup>.

Son, Sonets, gänzlich verschieden von unrerer Sonetten; Liebeslieder, wie die Chansons.

Cobla, Couplet, Chansons nach bekannten Weisen <sup>3)</sup>.

Planh, Complainte, Lieder zum Andenken an Gönner, Freunde, Geliebte gedichtet, oder durch ein öffentliches Unglück veranlaßt; immer in Versen von 10 oder 12 Sylben, sonst von derselben Form wie die Chanson.

Tenso, Tenson, Contencio, Partimen, Jocs-Partitz, Partia, dialogisirte Gedichte, in denen widersprechende Meinungen über Gegenstände der Liebe, des Ritterthums, der Moral u. s. w. abgehandelt wurden. Fast immer bestehen sie aus einer gleichen Anzahl von Couplets mit zwei Envoys. Oft mögen sie das gemeinschaftliche Werk mehrerer Troubadours gewesen sein <sup>4)</sup>, ebenso oft aber sind sie nur von Einem verfaßt, der seinen Scharfsinn in Disputationen für und wieder glänzen lassen wollte. Diese Dichtungsart stand in enger Verbindung mit den Liebeshöfen <sup>5)</sup>.

Torneyamen, Tournoyement, wenn mehr als zwei streitende Personen eingeführt werden. Diese Art von Gedichten kommt selten vor <sup>6)</sup>.

Sirventes, Gedichte satirischen Inhalts. Die Satire war meist persönlich, kaustisch, bittere Moquerie, die zuweilen selbst in unverschämte und anmaßende Grobheit ausartete. Oft war sie aber auch, zumal in politischen, feinsinniger angelegt. Am berühmtesten machte sich durch seine Sirventen, die viel Unheil anstifteten, Bertrand de Born, den man als Dichter loben, als Mensch gering schätzen muß <sup>7)</sup>. Eine besondere Art war die Sirvente Joglearesc, unstreitig so genannt, weil sie den Jongleurs zum Vortrage und zur Verbreitung übergeben wurden, in denen Lob und Tadel als Gegensatz mit einander verbunden waren <sup>8)</sup>.

Sixtine, Decime u. s. w. sind Namen, welche keiner Erörterung bedürfen <sup>9)</sup>: über balada, dansa, ronda, solas, torneys, galambeys, pastoretas, vaqueyras, donaires, salutz wird noch später unten die Rede sein.

Alle diese Dichtungsarten gingen zu den Nordfranzosen über, denen dagegen die Lais eigenthümlich waren <sup>10)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Raynouard im Journal des Savans, 1835, Avril, p. 210 ff.

<sup>2)</sup> Dafs es im Grunde keinen Unterschied zwischen vers und chanson giebt, ersieht man aus folgenden Worten des Troubadours Aimeric de Peguilain bei Raynouard, II, p. 178:

*Muntatz vets sui enqueritz  
En cort, cossi Vers no fatz,*

*Per qu'ien vuilt si' apelatz,  
Et sia lurs lo chauxitz,  
Chanso o Vers aquest chan;  
E respon als demandan,  
Qu'om non troba ni sup devezio  
Mas sol lo nom entre vers e chanso.  
Qu'ieu ai motz mascles auxitz  
Et chansonetas assatz  
E motz femenis pauzatx  
En verses bos et grazitz;  
E cortx sonetx e cochans  
Ai ieu auxit en verses mans,  
E chansos ai auxidas ab lonc so,  
Els motz d'amdos l'un gran el chan d'un to.*

— Motz im letzten Verse bedeutet Zeilen, Verse.

<sup>3)</sup> Raynouard, II, p. 175.

<sup>4)</sup> Ein klares Beispiel hiervon giebt Raynouard, a. a. O., p. 193 ff. Die erste Spur der Tensons findet sich in einer Episode der Babylonischen Geschichten des Jamblichus aus Syrien, welche Photius (Bibl. cod. XCIV, p. 130-137, ed. 1601) im Auszuge mitgetheilt hat. S. Schmidt in den Wiener Jahrb., XXVI, S. 24. Formelle Vorbilder findet man schon in den Idyllen des Theokrit und Virgil. — Von Le Grand d'Aussy, Contes et Fabliaux, I, p. 328-332 wurden die den Tensons entsprechenden Jeux-Partis als dramatische Produkte betrachtet; man sehe jedoch die richtigen Bemerkungen gegen diese Ansicht von A. Duval in der Hist. littéraire de la France, XVI, p. 213. Freilich spricht für Le Grand d'Aussy die Wahl der Sujets. Beispiele solcher Jeux Partis findet man bei letzterem (I, p. 333-339. 349-357. 367-373: Jeux d'Adam, de St. Nicolas, du Pèlerin, de Robin et de Marion, du Miracle de Théophile, von Adam-le-Bossu, Bodel, Rutebeuf; Dichtern, von denen unten ausführlicher die Rede sein wird.

<sup>5)</sup> Vergl. v. Aretin, Aussprüche der Minnegerichte aus alten Handschriften herausgegeben und mit einer historischen Abhandlung über die Minnegerichte des Mittelalters begleitet. München 1803, 8. Raynouard, Choix des Troubad., Vol. II, p. LXXIX-CXXIV. Die Hauptquelle ist das Weik des Andreas (Francorum aulae regiae capellanus, der um 1170 lebte), de vita amandi et de reprobatione amoris. Roquefort, a. a. O., p. 93. Eichhorn, a. a. O., Erl. S. 84-90. Diez, Poesie der Troubad., S. 25-30. 190. Beiträge zur Kenataifs der romantischen Poesie, Berlin 1825,

Heft I, welches ausschliesslich diesen Gegenstand behandelt. Ferner: G. Ferrario, *Storia ed Analisi degli antichi romanzi di cavalleria e dei poemi romanzeschi d'Italia* (Milano 1828, 4 Bde 8. mit einem bibliographischen Anhang von Melzi), Vol. I, p. 231-325. Die Schrift des Andreas Capellanus erschien zu Dortmund 1610 (1614). S. Fabricius, *Bibl. lat. med. et inf. aetatis*, ed. Patav. 1754, Tom. I, p. 91. Mencken, *Miscellan. Lipsiens. nova*, 1751, Tom. VIII, P. I, p. 545 ff., wo die verschiedenen Ausgaben angeführt sind.

- a) Ein Beispiel bei Raynouard, a. a. O., S. 199 ff.
- 7) Wie weit die Redefreiheit bei den Troubadours ging, ersieht man unter andern aus der Sirvente von Sordel (Raynouard, Tom. IV: Planher vuelh u. s. w.), in welcher er den Tod seines Gönners und Freundes Blacas beklagt.
- a) Besonders ausgezeichnet als Dichter von *Seventois* und *sottes chansons* in nordromanischer Sprache war Jehan Baillehana. S. Roquefort, a. a. O., p. 383. Hécart, *Serventois etc.* 3e édit., p. 47. 83. Dem Dichter Luc de la Barre, welcher sich besonders in *sottes chansons* auszeichnete, verdamnte Heinrich I. von England zur Blendung, wodurch der Vorliebe für diese Dichtungsgattung bedeutend gesteuert wurde. S. *Hist. littér. de la France*, XVI, p. 214. Luc de la Barre (oder de la Barbe, wie ihn andere nennen) zog es aber vor, sich in dem Gefängnisse den Schädel einzurennen. S. über ihn den Bericht seines Zeitgenossen Ordericus Vitalis bei Duchesne, *Recueil des histor. de Normandie*, p. 880 ff. *Mémoires des Antiquaires de Normandie*, p. 388. *Hist. littér. de la France*, XVI, p. 214. Und doch war Heinrich I. ein so grosser Verehrer der Dichtkunst, dass ihm seine Zeitgenossen den Beinamen „le beau clerc“ gaben.
- a) Vergl. Eichhorn, a. a. O., Erläut., S. 81-95. Raynouard, II, p. 155 ff. Ginguené, I, p. 247-290. Diez, *Poesie der Troubadours*, S. 84-231. Sismondi, a. a. O., I, S. 68 ff.
- 10) Die *Lais* sind Gedichte von geringerer Kürze, als die *Romane*, obwohl mit diesen meist verwandten, aber ernsten Inhalts, wodurch sie sich von den *Fabliaux* unterscheiden: gemeiniglich auf armorikanische oder gälische Ueberlieferungen gegründet, seltner auf romanische (z. B. das *Lai du comte de Toulouse*) oder mythologischen Inhalts, wie das *Lai de Narcisse* bei Barbazan et Méon, IV, p. 143. Gemeiniglich waren sie in achtfüssigen Versen geschrieben. — *Lai* scheint das deutsche Wort *Lied*



zu sein, welches unter der Form *Leudus* im barbarischen Latein des Mittelalters (z. B. bei Vepantius Fortunatus u. a.) erscheint. S. *Ancient English metrical romances*, Tom. III, p. 243. Nach anderen kommt es vom lat. *lessus* her, nach anderen von *lex*, gleichwie das griech. *νόμος* beide Bedeutungen in sich vereinigte. S. Dubois, *Vaux de Vire d'Olivier Basselin*, p. 9. Man unterschied zwei Arten: 1) die *Lais de Chevalerie*, welche oben genauer bezeichnet worden sind; 2) die *Lais des Trouvères*, welche unter dieser, bei ihnen etwas unbestimmten Benennung ihre *Chansons*, *Contes dévots*, *Fabliaux* und selbst Fabeln verstanden. So sind das *Lay d'Aristote* von Henry d'Andelys (*Barbazan*, III, p. 96. *Le Grand d'Aussy*, I, p. 197), *Lay de Conseil* (übersetzt bei *Le Grand d'Aussy*, II, p. 396), *Lay de l'Ombre* von Jehan Renart (ebendas. I, p. 179) wahre *Fabliaux*; das *Lai de l'Oiselet* (*Barbazan*, III, p. 114; vergl. *Le Grand d'Aussy*, III, p. 113) eine Fabel; das *Lai en l'honneur de la Vierge* von Thibaut de Navarre (*Chans. LXIV*, Tom. II, p. 156, édit. de La Ravallière) eine *Chanson* u. s. w. Die ersteren *Lais* wurden gesungen. S. *Le Grand d'Aussy*, *Fabl.*, I, p. 106. Roquefort, *Poésies de Marie de France*, I, p. 32. — Was das in diesem §. berührte Metrische anbetrifft, so vergl. man noch das Werk: [Galvani] *Osservazioni sulla poesia de' trovatori e sulle principali maniere e forme di essa, confrontate brevemente colle antiche italiane*. Modena 1829, 8. und besonders die treffliche Recension desselben von Raynouard im *Journal des Savans*, 1831, Juin, p. 341-349.

§. 15. Verweilen wir nun noch am Schlusse dieses Kapitels bei den schon im §. 14 erwähnten Liebeshöfen und poetischen Gesellschaften, von denen einzelne im südlichen Frankreich noch bis auf den heutigen Tag, wenngleich in veränderter Form bestehen. Als die Kunst der Troubadours unter den letzten wehmüthigen Tönen ihrer Sänger erstarb, als selbst die Sprache immer mehr und mehr in Verfall gerieth, indem der Adel, welcher beide (Sprache und Dichtkunst) repräsentirt hatte, gegen die reiche Bürgerschaft immer mehr und mehr in den Hintergrund trat, als sich, mit Einem Worte, im südlichen Frankreich dasselbe Schauspiel wiederholte, welches in der deutschen Literatur so scharf abgrenzend hervortritt, der Uebergang vom Minnesang zum Meistersang, da ver-

## 60 Kap. II. Bemerkungen über das Verhältniss

suchten es die Magistratspersonen der damals reichen und mächtigen Stadt Toulouse, deren Glanz auf den Trümmern des Adelthums gegründet war, auch ihrerseits die *gaya ciencia* am Leben zu erhalten, vermochten aber nichts weiter, als ihr ein kümmerliches Dasein zu fristen. Die im Jahre 1323 errichtete *Sobregaya Companhia dels sept Trobadors*, welche unter den besonderen Schutz des Magistrates jener Stadt gestellt wurde, entsprach den spießbürgerlichen Zwecken, aus denen sie hervorgegangen war, und hat sich, obwol in mannigfach veränderter Form, zum Theil bis auf den heutigen Tag erhalten. Nur insofern die aus jener Gesellschaft hervorgegangene *Académie des jeux floraux* auf Aragonien einen wesentlichen Einfluß ausübte, welches damals noch mit der Provence zu einem gemeinsamen Reiche verbunden war, ist ihr einiges Verdienst nicht abzusprechen: als Dichter von höherem Gehalte treten hier die Herrscher selbst auf, Alfons II. († 1196), Peter II. († 1213), Peter III. († 1285), der Infant Peter, Bruder des Königs Alfons IV. u. m. a. König Johann I. bemühte sich, als auch hier das Institut immer mehr und mehr hinwelkte, es durch neue Begünstigungen wieder zu heben; dasselbe that Ferdinand I. von Kastilien, König von Aragon († 1416), welcher den berühmten Dichter in limosinischer Mundart (s. §. 12, Anm. 4) und Großmeister des Ordens von Calatrava, Marquis von Villene († 1434) zum Präsidenten der wiederhergestellten Akademie ernannte, an welchen sich noch Ausias March († um 1450), „der catalonische Petrarca,“ wie er gemeinlich genannt wird, ehrenvoll anschloß, wiewol letzterer schon im Grunde mehr der katalonischen Poesie angehört. Der gänzliche Untergang dieses Zweiges der romanischen Poesie ist von dem Augenblicke der Vereinigung Aragons mit Kastilien zu datiren. Einen böheren Glanz, als die poetische Verbrüderung des Südens, erwarben sich die zu ähnlichen Zwecken gestifteten Gesellschaften in der Normandie, der Picardie und in der Bourgogne, deren Puy<sup>1)</sup> und Gieux sous l'ormel<sup>2)</sup> von hohem Einflusse auf die Gestaltung und Ausbildung der nordfranzösischen Poesie gewesen sind. Besonders zeichneten sich die Puy zu Valenciennes aus<sup>3)</sup>, nächst diesen das Palinod zu Caen, puy de la Concepcion genannt<sup>4)</sup>, dann die Confrérie du Puy zu Amiens<sup>5)</sup> und Dieppe<sup>6)</sup>.

- 1) Von *podium*. S. Du Cange s. v. Roquefort, Gloss. de la langue Romane, v. *puesch*, *pug*, *pui*. Ders., de l'état de la poésie française etc., p. 93 ff.
- 2) Le Grand d'Aussy, Contes et Fabliaux, I, p. 244. Vie privée des Français, Tom. II, p. 222-226. Daire (Cölestiner-mönch), Hist. civile et ecclésiastique de la ville d'Amiens (P. 1757, 2 Bde 4.), II, p. 108. Desselben Tableau historique des sciences, des belles-lettres et des arts dans la province de Picardie depuis les premiers temps. P. 1769, 12., p. 158. (Man hat von ihm auch eine Histoire littéraire de la ville d'Amiens. P. 1782, 4.) Farin, Histoire de Rouen, 1738, 4. Tom. I, P. 3, p. 56.
- 3) Serventois et sottes chansons couronnées à Valenciennes, 3e éd. Valenciennes 1834, 8. [Herausgegeben von Hécart, geb. 1755, gest. 1838. Wir haben schon in der Einleitung sein Dictionnaire rouchi-français erwähnt; 2e édit. P. 1826.] Man vergl. noch das Précis historique et statistique sur la ville de Valenciennes par Defontaines-Depreux, suivi d'un coup d'oeil sur les usages anciens et modernes de cette ville (par Hécart) und des letzteren Recherches sur le théâtre de Valenciennes. 1816, 8. Hieran schlossen sich die Notices sur les communautés de femmes établies à Cambray, par Mme Clément-Hémery. 1826, 8. Die Verfasserin hat auch eine Hist. des fêtes civiles et religieuses et des usages anciens et modernes du département du Nord herausgegeben, welche nicht ohne Verdienst ist.
- 4) Rapport sur les travaux de l'Académie de Caen, p. 197. Moniteur, 1808, 7. Juin. Handschriftlich vorhanden ist eine Schrift von Robert Wace (s. unten): Etablissement de la feste de Concepcion.
- 5) S. Daire, a. a. O., p. 67.
- 6) S. unten Kap. VI, §. 150.

§. 16. Neuere Versuche, die provenzalische Poesie wieder aufzuwecken, sind sämmtlich mislungen. Zu den glücklicheren gehörte derjenige, welchen Jean Millet in seinen Dramen machte<sup>1)</sup>. Hier nur eine Strophe eines Liedes, da die im Uebrigen allerliebsten Stücke von Anstößigkeiten keinesweges frei sind:

*Et vaut bien mieu prendre per force  
Lou beisié que ne beisié pa,*

*Loux hontou y perdou leur pa,  
Et comme l'abro sen aycorcy,  
Devènon sec, quand la rosa  
Refuse de loux arrosa<sup>1)</sup>.*

Dafs dies freilich nicht mehr das reine altprovenzalische Romanzo ist, sieht man leicht ein; als Beispiel aus späterer Zeit, das an manches noch jetzt gebräuchliche Languedocsche Volkslied erinnert, steht es vielleicht nicht am unrechten Orte<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> La Constance de Philin et Margoton, Pastorale en cinq actes, en vers Provençaux, et quelques vers Français, dédiée à Monseigneur de Sault, François de Bonne-Crequy, avec un Prologue récité par la Nymphe de Grenoble à Monseigneur le Comte de Sault, et à Madame la Comtesse. Grenoble 1635, 8. — Janin ou la Hauda, Pastorale et Tragi-Comédie, représentée à Grenoble en cinq actes, en vers Provençaux, etc. Grenoble, Édouard Raban, 1636, 8. — La Bourgeoisie de Grenoble, Comédie en cinq actes, en vers Provençaux, etc. Grenoble, Philippe Charuys, 1665, 8. Vergl. Bibliothèque du théâtre Français, II, p. 507-520.

<sup>2)</sup> D. h. *Il vaut bien mieux prendre par force  
Le baiser que ne baiser pas.  
Les honteux y perdent leur pas,  
Et comme l'arbre sans écorce  
Devenons secs, quand la rosée  
Refuse de l'arroser.*

<sup>3)</sup> Einige derselben sind mitgetheilt von Lacombe, Dictionnaire du vieux langage français, Supplément, p. LXVI-LXX. S. auch Mager, III, 1, S. 234-239.

### Kapitel III.

#### **Die grossen nordfranzösischen Epen des Mittelalters.**

§. 17. Wir sind zu dem wichtigsten und zugleich schwierigsten Abschnitte in der französischen National-Literatur gelangt, welcher die grossen epischen Gedichte des romanischen Mittelalters umfaßt. Wie im Süden Frankreichs die poetische Richtung vorwaltend lyrisch war, so im Norden vorwaltend episch, bis sich beide am Schlusse des XIV. Jahrhunderts und

im Beginne des XV. zu einer Art von Hofpoesie verschmolzen, welche alle Gattungen und Richtungen mit einander vereinigte. Bei Darstellung der epischen Poesie in Nordfrankreich werden wir die von Rosenkranz <sup>1)</sup> versuchte Klassifikation dieser meist aus dem XII. und XIII. Jahrhunderte herührenden Gedichte <sup>2)</sup> nach materiellen Prinzipien befolgen und mithin der Reihe nach berühren:

1. Die epischen Ueberlieferungen der Kirche, deren Stoff dem Alten und Neuen Testamente und den Geschichten der Märtyrer und Heiligen entlehnt ist.
2. Die Sagen des nationalen Epos und zwar
  - a. des fränkischen oder merwingisch-karlingischen Sagenkreises,
  - b. des bretonischen,
  - c. des normannischen. Cyklus, welcher vermittelnd zwischen beide tritt. Hieran schlossen sich
  - d. die antiken, aus dem griechischen und römischen Alterthume entlehnten Stoffe.
3. Die dem eigenen Leben, der Wirklichkeit entnommenen Erzählungen, Contes et Fabliaux <sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Allg. Geschichte der Poesie, II, S. 36 ff.

<sup>2)</sup> Vom XIII. Jahrhundert sagt Amaury Duval: *La plus brillante période de la littérature française du moyen-âge commença vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle et ne finit qu'à la fin du XIII<sup>e</sup>. — De toutes les branches de la littérature qui furent cultivées en ce tems avec zèle et succès, aucune ne se montra plus féconde que la poésie. La poésie semblait être devenue un besoin de la société. Il fallait des poèmes pour toutes les classes de la nation: des romans en vers; des chants d'amour et de chevalerie dans les châteaux; des légendes rimées dans les couvents, dans les villages et les hameaux; des fabliaux, des contes orduriers et des chansons de même espèce dans les villes, pour les artisans et les villains. C'était en vers, qu'on traitait de physique, d'agriculture, de religion, de morale. Tout s'écrivait en vers: les actions héroïques comme les événements les plus vulgaires; les moralités comme les anecdotes les plus scandaleuses; tout, jusqu'à des observations sur le mérite des vins de*

*divers crus, et des quolibets sur des noms de rues, sur les cris de Paris etc.* — Vergl. Les Rues de Paris bei Barbazan et Méon, II, p. 237 ff. Les Crieries de Paris par Guillaume de la Villeneuve, ebendas. p. 276 ff. Les Monastères de Paris, c. à d. de l'énumération des Eglises de Paris, ebendas. p. 287 ff. La Bataille des vins, ebendas. Vol. I. Le Lai du Lendit\*) rimé, ebendas. p. 301 ff. — Wir setzen auch nachfolgende Worte her (Hist. littér. de la France, i. a. B., p. 793): *Au XIII<sup>e</sup> siècle les rois n'avaient point une cour; ils vivaient dans leurs domaines, au sein de leurs familles: ce n'était que dans ces fêtes qu'ils paraissaient avec quelque Cour, et elles avaient ordinairement lieu aux trois grandes fêtes de l'année.* (S. meinen Einhard, Bd. I, S. 116 ff.) *Ces Cours ou fêtes étaient indiquées longtemps d'avance; les invitations se faisaient par des hérauts; chacune pour l'ordinaire trois jours. On y était defrayé, nourri et amusé pendant tout ce tems; c'étaient pour les trouvères, les ménestriers, les jongleurs de toute espèce, de belles occasions de déployer leur talents et leur savoir-faire. Ils s'y préparaient, les uns en composant, les autres en s'essayant à réciter des poèmes ou gais ou héroïques ou moraux; et ils choisissaient le spectacle à donner d'après la connaissance qu'ils avaient du caractère et des goûts de celui qui donnait la fête, ou, ce qui est la même chose, tenait la cour. Les seigneurs riches, les possesseurs de grands fiefs, à l'imitation du roi, tenaient aussi des cours particulières, dans lesquelles ménestrels et jongleurs étaient également appelés. Il en résultait que leur muse était excessivement active, et que le métier devait être assez profitable: on ne doit donc plus être étonné du grand nombre de noms de trouvères que nous fournit cette période de notre histoire, ni de l'effrayante multitude de poèmes de tout genre en langue vulgaire que contiennent nos bibliothèques. et surtout la Bibliothèque royale à Paris.* — (Nächst dieser besonders das Britische Museum.) Wenn Chénier, Tableau etc., P. 1818, Introd., p. XV

\*) Ueber die Foire de Lendit (oder Lendi, von Indictum) zu St. Denys s. Félibien et Lobineau, Hist. de la Ville de Paris, Vol. I, p. 833. 1051. 1182. Mémoires de l'Académie des Inscript. et belles-lettres, Vol. XXI, Hist. p. 167 ff. Reiffenberg, Chronique de Philippe Mouskes, Anm. zu v. 12179, Vol. II, p. 24 ff.

meint: *Les Chantres capables d'atteindre à l'épopée ne sont pas moins rares que les personnages dignes d'être adoptés par elle: cinq chefs d'oeuvre épars en trente siècles le prouvent assez* —, so ist der Grund in ganz anderen Ursachen zu suchen. Auch die Deutschen hatten nach 1300 kein Epos mehr. An den Schluß des XII. und in das XIII. Jahrhundert fallen also alle diese Epen, die größtentheils zwischen dem ersten und zweiten Kreuzzuge entstanden sind, als die Vulgärsprache sich bereits hinlänglich entwickelt und zu solchen größeren Werken geeigneter gemacht hatte. S. Uhland, über das altfranz. Epos, S. 94-89; Turner, History of England during the middle-ages, IV, p. 262-270; Heeren, histor. Werke, Th. II, S. 341-343. 375-377; Ferd. Wolf, Altfranz. Heldengedichte, S. 28 ff; Monin, Diss. sur le Roman de Roncevaux, p. 87; Fauriel, Revue des deux mondes, VII, p. 519-521. 539-540. Raynouard (im Journ. des Savans, 1830, Déc., p. 718) macht auch noch besonders auf den Umstand aufmerksam, daß erst unter der dritten Dynastie Paris die beständige Residenz der Könige wurde, welche Stadt auch in den Romanen stets als Hauptsitz Karls des Großen und seines Hofes völlig gegen die historische Ueberlieferung erscheint. Denn falsch ist, was Félibien (et Lobineau), Hist. de la Ville de Paris, I, 13. Vol. I, §. 22, bemerkt, daß schon Chlodowig I, nach der Besiegung des Alarich Paris zur beständigen Residenz erhoben habe. Die Stelle aus dem Gregor. Turonens. II, 38, spricht eher dagegen als dafür.

- 2) Der verschiedenen Färbung gemäß, welche die germanisch-fränkische Stammsage durch Lokaltraditionen erhielt, wollte Ferd. Wolf, Altfranz. Heldengedichte, S. 12, die Gedichte dieses Kreises eintheilen in den karlingischen (aus dem Lande zwischen der Seine und Loire, Duché de France), aquitanischen, provenzalischen, burgundisch-arelatischen, lotharingischen, belgischen. Ich leugne nicht, daß diese Abtheilung zweckmäßiger, daß sie selbst für den Geschichtsschreiber bei weitem bequemer ist und viel weniger Schwierigkeiten darbietet, folge jedoch der seither allgemein beliebten, um eine Vergleichung der altfranz. Nationalliteratur mit der anderer Völker, namentlich mit der deutschen, zu erleichtern. — Die Grundlage in den Heldengedichten des fränkisch-karlingischen Sagenkreises ist übrigens offenbar deutsch und gehört, wie das ganze durch diese Gesänge verherrlichte Geschlecht dem germanisch-fränkischen Stamme an. Das deutsche Element ist selbst in den

auf uns gekommenen wälschen Gedichten noch so vorherrschend, daß sich die eigentlich gallischen Bestandtheile kaum mehr erkennen lassen. S. Mone, Geschichte des Heidenthumes im nördlichen Europa, II, S. 421-426. Mit Unrecht haben daher einige englische Kritiker behauptet, daß auch die Romane von Karl dem Grossen bretonischen Ursprungs seien. S. Leyden, Preliminary dissert. to the Complaint of Scotland. Edinburgh 1801, 8. p. 263 ff. Ellis, Specimens of early English metrical Romances, London 1811, Vol. II, p. 297 ff. Turner, a. a. O., IV, p. 322.

3) Die Romane des Karlingischen Sagenkreises beziehen sich keinesweges sämmtlich auf Karl den Grossen. Im Gerars de Rousillon, von welchem nur eine spätere Bearbeitung oder Nachahmung übrig geblieben ist (s. unten), werden die Kriege von Karl Martel erzählt; Garin le Loherain, Girbert und Berte aus grans piés umfassen die Regierung Pipins des Kleinen; Raoul de Cambrai, Guillaume au Cor-nez, Gerars de Nevers spielen an dem Hofe Ludwigs des Frommen, ja mehrere andere führen in die Umgebung Karls des Kahlen. Diejenigen in diesen Sagenkreis gehörigen Gedichte, welche unbedingt auf Karl den Grossen hinweisen und dessen Heldenthaten schildern, sind: Agolant (Vertreibung der Sarazenen aus Italien), Jean de Lanson (Krieg gegen die Langobarden), Guiteclin de Sassoigne (Krieg gegen die Sachsen), les Quatre fils Aymon und Girars de Vienne (Kriege in der Auvergne und im Dauphiné); endlich Ogier le Danois und Roncevaux (Krieg in Spanien). In allen diesen Romanen kommt übrigens kein Wort von der Fahrt nach Jerusalem vor. — Zu vergleichen sind über die Gedichte des karlingischen Sagenkreises: Dippoldt, Leben Karls des Grossen. Tübingen 1810, S. 234 ff. Anh. Görres, Deutsche Volksbücher, Heidelberg 1807, 8. S. 110-131. Docen, in Fr. Schlegels Museum, II, S. 236 ff. Schmidt, über die italienischen Heldengedichte aus dem Sagenkreise Karls des Grossen. Berlin 1820, 8. (Roland's Abenteuer, Th. III.)

4) Was das Metrische anbetrifft, so vergleiche man namentlich den Aufsatz von Uhland, über das altfranzösische Epos in den Muses, eine Zeitschrift, herausgegeben von F. Baron de la Motte Fouqué und Neumann, Berlin 1812, III. Quartal. Paulin Paris, Lettre à M. de Monmerqué vor der Ausgabe des Romans Berte aus grans piés, p. XXII ff. Namentlich sind drei Versarten zu unterscheiden, der Alexandriner (vers léonine), der fünffüßige jambische Vers und der vierfüßige



Schlagreim (rimes plates), besonders in den Gedichten aus dem bretonischen Sagenkreise und in den kleineren Erzählungen. — Gelegentlich mag hier bemerkt werden, daß die Rime léonine (reicher Reim) nach Rosenkranz, II, S. 39 so genannt worden ist, weil er für den König der Reime galt, gleichwie der Löwe für den König der Thiere. — Die Romans (namentlich die der XII. Pairs de France) waren gemacht, um gesungen zu werden, gleich den griechischen Rhapsodien. Die Musik war zweifelsohne ernst, ohne große Abwechslung, wie die der proses religieux oder der bairischen Romanzen, bei denen die letzten Noten zugleich die Wiederkehr der ersten andeuten. In dieser Art singt man noch jetzt in Frankreich das alte Lied vom Comte Orri, oder selbst die burleske Schilderung von Marlborough's Hintritt:

*Madame à qu'tour mente, — si haut qu'el peut monter,  
Elle aperçoit son page — de tout noir habillé;  
Beau page, mon beau page, — quel nouvelle apportés?  
La nouvell' que j'apporte, — vos beaux yeux vont pleurer;  
Monsieur Malbrough est mort, est mort et enterré. etc.*

Den schlagendsten Beweis dafür liefert eine schon von Roquefort u. m. a. angeführte Stelle aus dem Romane Gerard de Nevers, welche P. Paris aus der Handschrift von Neuem mitgetheilt hat, und welche auch hier nicht fehlen darf. — Gerars überzeugt von der Treulosigkeit seiner Geliebten und seiner Grafschaft Nevers vom Herzoge von Metz beraubt, entschließt sich, auf seinen alten Gütern wieder aufzutreten, verkleidet sich jedoch, um nicht sofort erkannt zu werden.

*Lors vesti un vieux garnement  
Et pend à son col une vielle;  
Car Girars bel et bien vielle....  
Il aloit à pié, sans cheval.  
Tant a marchié plain et val  
Qu'à la cité de Nevers vint.  
Berjois l'esgardent, plus devint  
Qui disvient\*) tout en riant:*

\*) Drefsilbig. Aus den bestimmten Angaben einiger alten französischen Schriftsteller und aus metrischen Stellen, wie die obige, weiß man mit Sicherheit, daß die Endsilben der Wörter *anglois, françois, j'aimois, j'étois* u. s. w. früher wie die Silben *mol, toi* ausgesprochen wurden; doch als Franz des I. Nachfolger, Heinrich II, sich im Jahre 1553 mit Katharina von Medicis vermählte, kamen mit derselben auch viele Italiäner an den Hof. Jene Herren nun, denen es unmöglich war, die Silbe *oi* auszusprechen, verwandelten dieselbe in *oi*, und bald wurde es unter den französischen Hofleuten, der Königin zu gefallen, Mode, dem

*„Cist jonglères vient por noiant,  
 Quar toute jour porroit chanter  
 Quo nus ne l'alast escouter.“*

Trotz dieser schlechten Vorbedeutungen zeigt sich Gérars vor dem Schlosse des Herzogs von Metz:

*A la porte tant atendi  
 Qu'uns chevalier ens l'apela  
 Qui, par la cour traiant, alla.  
 En la salle l'emmene à mont  
 Et de vieler le semont . . . .  
 Lors comence, si com moi semble  
 Com cil qui moult iert senés  
 Ces vers de Guillaume au Cornés  
 A clere vois et à dous son.*

*Grant fu la corte en la sule à Loon  
 Moult ot as tables oiseax et venoison.  
 Qui qüe manjast la char et le poisson,  
 Oncques Guillaume n'en passa le menton:  
 Ains menja tourte, et but aigue à foison.  
 Quant mengier orent li chevalier baron,  
 Les napes otent escuier et garçon.  
 Li quens Guillaume mist le roc à raison:  
 — „Qu'as en pense“ dit-il, „li fiés Charlon?  
 „Secores-moi vers la gette Mahon.“  
 Dist Loëis: „Nous en consillerons,  
 „Et le matin savoir le vous ferons  
 „Ma volenté, se je irai o non.“  
 Guillaume l'ot, si taint come charbon;  
 Il s'abaisa, si a pris un baston  
 Puis dit au roi: „Vostre fies vous rendon,  
 „N'en tenrai mès vaillant un esperon,  
 „Ne vostre ami ne serai ne vostre hom,  
 „Et si venrex, o vous voillez o non.“ —  
 Ensi lor dit vers dusqu'à quatre\*)  
 Pour aus solacier et esbatre, etc.*

Beispiele der Italiäner zu folgen. Nach und nach verbreitete sich diese Ausspracheweise in der Hauptstadt und von dort aus auch in die Provinzen, wo jedoch die frühere noch immer nicht völlig erloschen ist; Boileau, Racine und Molière hielten sich jedoch späterhin noch immer an die alte Methode. Erst Voltaire führte das *ai* in seinen Schriften ein, aber selbst jetzt ist diese neuere Schreibart noch immer nicht ganz allgemein angenommen. S. noch Journal des Savans, 1838, Avril, p. 249 ff.

\*) Nämlich *rimes* oder *complets*.

Daher werden die Romans von ihren Verfassern selbst häufig Chansons genannt, wie in folgenden Versen:

— *Bone chanson, seigneur, plaist-vos oïr?* ...

— *Seigneur, oëz une bele chanson* ....

— *Chanson de geste, et de merveilles près* ... etc.

Daher war ferner die Chanson de Roland (de Roncevaux) kein Lied im neueren Sinne des Wortes, sondern eine Chanson de geste (Roman); s. unten. — Vielleicht das älteste Beispiel der Alexandriner (über den Ursprung des Namens s. unten, Romans d'Alexandre) ist im Roman d'Hildebaand und im Roman de Horn et de Hunlaf (s. ebenfalls unten und vergl. Grimm im Museum der Alterthumswissensch., Berlin 1811, 8. Th. II, S. 284-316), welches in naher Beziehung zu dem Hildebrandsliede steht. Hieraus folgende Bruchstücke:

- I. *Lors prent la harpe à sei, si comence atemperer,  
Deu ki dunc l'esgardast, cum il la sot manier,  
Cum ses cordes tuchot, cum les feseit trembler!  
A quantes faire les chanx, à kuantes organer,  
Del armonie del ciel lie pureit remembrer,  
Sur tuz ceus ke i sunt, fait cist à merveiller.  
Kuant celes notes ot fait, prent sen amunter,  
E par tut autre tuns fait les cordes soner:  
Mult s'esmerveillent tuit, qu'il l'a sot manier;  
Et quand il ot ci fait, comença à noter  
Le Lay, dunt orains dis, de Batolf haut è cler,  
Si cum sunt cil Bretun de tel fait custumer. —*
- II. *En la butelrie Rimel après ço è entrée,  
Un corn prist dunt la liste est gemmée,  
K'entur la bouche est bien demi pié lée,  
S'il est d'or affricain à merveille bien ovérée.  
De piment l'ad empli beivre ke bien agréé,  
A son dru l'a porté cum est l'acustumée;  
Et les autre ensement od vesselle dorée,  
Servent al manger en lu sale curtinée;  
Katre turs ont jà fait ke ne funt arrestée,  
Deci ke vint al quint ke Horn l'ad a lui sachée;  
Al trepas ke le fist par la mance orfreisée,  
Puis li a en riant tele parole mustrée; etc. —*

Von dem fünffüßigen jambischen Verse bilden oft 80 und mehr, zuweilen jedoch auch nur 10 und selbst noch weniger Zeilen, mit demselben Reime schließend, eine Strophe, die bisweilen noch durch einen dreifüßigen Abfall mit weiblicher Endung,

der in keiner Reimverbindung steht, abgeschlossen wird. Die Reime können männlich oder weiblich (mit stummem e) sein. Auch blofse Assonanz findet sich nicht selten in den ältesten Gedichten. S. darüber den Aufsatz von Andrès Bello, *Uso antiguo de la rima asonante en la poesia latina de la media edad y en la francesa u. s. w.* im Repertorio americano, London 1827, 8. Tom. II, p. 21-33. Die Gedichte des bretonischen Sagenkreises bestehen aus achtsilbigen paarweise gereimten Versen (à rimes plates). Quinet, *Sur les épopées françaises du XII<sup>e</sup> siècle* (P. 1831, 8., p. 26): *Les poèmes d'origine celtique conservent tous l'octave (c. à d. le vers de huit syllabes), la mesure rapide du mouvement lyrique, la souplesse des chants populaires. Au contraire, les poèmes tudesques qui se groupent autour de Charlemagne, ont adopté sans exception le grand vers héroïque, le vers des Nibelungen et des chansons latines. Avec leur rime uniforme qui retentit toujours la même pendant des chants entiers, comme la lance sur le haubert, c'est la lourde marche, le sourd frémissement des bataillons appésentis sur l'armure et le harnais de la chevalerie naissante.* Auch Uhland bemerkte (a. a. O., S. 102), dafs der epische Alexandriner der fränkischen Gedichte mit unserem Nibelungenverse sehr nahe zusammentreffe. Uhland hat auch (a. a. O., S. 82-89; vergl. Ferd. Wolf, altfranzös. Heldengedichte, S. 13, Anm.) aus dem neuerdings im Auszuge bekannt gemachten Heldengedichte Carolins des Gilles de Paris\*), eines lateinischen Dichters des XIII. Jahrhunderts

\*) Nicht zu verwechseln mit Gilles de Vihiers, einem Dichter des XIII. Jahrhunderts (Recueil des poètes français avant 1300, p. 300. Fauchet, p. 574. La Borde, *Essai sur la musique*, II, p. 230. Roqufort, *État*, p. 74 ff.). Hier eine Probe von ihm:

*Au partir de la froidure*

*Düre,*

*Ke voi apresté,*

*esté;*

*Lors plaign ma mésaventure,*

*Cure*

*N'ai eu d'aimer,*

*Car amer*

*Mi sovent un gieu trouvé,*

*Proué*

*Mi soventes fois*

*Malefois*

*Fut par toi trop blâmer.*

(Hist. littér. de la France, Tom. XVII, p. 43 ff.), die Eingangsverse als Beleg dafür angeführt, daß die größeren epischen Gedichte wirklich abgesungen wurden:

*De Karolo clari praeclara prole Pipini,  
Cuius apud populos venerabile nomen ab omni  
Ore satis claret, et decantata per orbem  
Gesta solent melitis aures sopire viellis.*

Vgl. auch Fauriel, Rev. des deux mondes, Vol. VII, p. 557-560. Hierin bestand der charakteristische Unterschied zwischen den größeren epischen Gedichten und den Contes et Fabliaux, nicht aber, wie P. Paris geglaubt hat, darin, daß erstere für die sogenannte Ritterwelt, letztere für das niedere Volk bestimmt waren. Denn daß sich große Herren und Barone auch an den Contes und Fabliaux ergötzen, erhellt aus vielen Stellen, z. B. dem Eingange des Fabliau des trois aveugles de Compiègne (s. unten Abth. II, S. 66, V. 6.). — Denys Pyramus sagt im Eingange seiner Lebensbeschreibung des heil. Edmund (Ms. Cotton. Lib. Domit. A. XI. bei Turner, History of England during the middle-ages, Vol. IV, p. 263, not. 3):

*Li rey, li prince, e li courtur  
Cunt, Barun et Vavasur  
Ayment dantes, chanceurs e fables  
E bon dix qui sunt delitables.*

Aus dieser Stelle ersieht man deutlich, daß auch die Heiligenleben, gleich den Contes und Fabliaux, von den Jongleurs abgesungen wurden. Pierre de Gros, Verfasser des Jardin des nobles (XV. Jahrhundert) sagte: *Et les hystriens ou jongleurs peut l'on permettre qui chantent les fais des princes, et les Vies des Saints, ou qui sont esbatement devant les malades ou les tristes pour les consoler, mais que ils ne fassent choses deshonestes ou tournant à mal . . .* S. Reiffenberg, I, p. CXIX. H, p. 741. Denys Pyramus lebte unter Heinrich III. von England und zeichnete sich aus als Verfasser von Servantois, Chansons, die häufig sehr ausgelassen und unzüchtig waren; in seinem Alter wurde er Frömmlicher und verfaßte La Vie et le Martyre du roi saint Edmond und Miracles desselben Heiligen (handschriftl. im Museum Britannicum). Vergl. De la Rue, Archaeologia, XIII, p. 248-250. Roquefort, État, p. 246-249.

§. 18. I. Die epischen Ueberlieferungen der Kirche. — Heiligenleben. — Bearbeitungen alt-

und neu-testamentlicher Schriften. — Als Quellen der in diesem §. abzuhandelnden Gedichte, die in ästhetischer Beziehung grösstentheils von nur sehr geringem Werthe, aber in sprachlicher zu berücksichtigen sind, müssen das Alte und Neue Testament, die Acta Martyrum und die Acta Sanctorum angesehen werden. Alle vorhandenen zu erwähnen, selbst auch nur diejenigen, welche schon herausgegeben worden sind, möchte überflüssig sein; die nachfolgend aufgeführten sind gewissermassen als Repräsentanten der ganzen Klasse in ihren verschiedenen Gattungen und Arten anzusehen, und zeichnen sich entweder auf die eine oder die andere Weise aus:

- 1) Voyage de St. Brandon au paradis terrestre, eine Art mönchischer Odyssee in achtfüssigen Versen ohne Unterschied der männlichen und der weiblichen Reime; ist auch deutsch <sup>1)</sup>, niedersächsisch und flamändisch vorhanden und oft gedruckt sowol in Prosa als in Versen <sup>2)</sup>).
- 2) Beranger (Berengiers), dessen Lebensumstände gänzlich unbekannt sind, brachte die Bibel (A. u. N. Test.), das Leben der heil. Jungfrau, die Passion, den Tod und die Auferstehung Christi in Alexandriner und fügte eine Epistel über die Ankunft des Antichrists, ein langes Gedicht über das jüngste Gericht und eine Predigt an das Volk hinzu, zusammen mehr als 10,000 Verse <sup>3)</sup>).
- 3) Rutebeuf, ein Dichter, von welchem weiter unten ausführlich die Rede ist, schrieb Vie de Ste Élisabeth, reine de Hongrie; de Ste Marie Égyptienne, de Ste Thaïs d'Égypte u. m. a.
- 4) Gibert de Montreuil <sup>4)</sup> eine Vie de St. Eloy.
- 5) Thibaut de Vernon, Kanonikus zu Rouen nach der Eroberung Englands <sup>5)</sup>, bearbeitete namentlich in französischen Versen das Leben des heil. Wandril (Wandregisil) und anderer bei den Normannen verehrten Heiligen <sup>6)</sup>).
- 6) Wace <sup>7)</sup>. Von ihm hat man eine Vie de St. Nicolas, welche neuerdings mit dem Jeu de St. Nicolas von Jean Bodel d'Arras zusammen erschienen ist <sup>8)</sup>).
- 7) Bénéoit de St. Maure, wahrscheinlich zu Ste Maure, einer kleinen Stadt in der Touraine geboren, lebte unter

Heinrich II. von England und verfaßte auf Befehl dieses Monarchen seine *Histoire des Ducs de Normandie* in etwa 23000 achtsilbigen Versen <sup>9)</sup>. An dieses Gedicht schließt sich in der unten erwähnten Handschrift eine Aufforderung an die englischen Großen zu einem Kreuzzuge an, die in derselben Sprache geschrieben, gleichfalls von ihm herzurühren scheint. Sie besteht aus sieben Stanzen, von denen eine B, S. 15 als Probe mitgetheilt worden ist. (Vergl. B, 14-15.) Von demselben Dichter rührt ferner her eine *Histoire de la guerre de Troie* <sup>10)</sup>, in etwa 20,000 achtsilbigen Versen geschrieben. Die Hauptquellen des Verfassers waren nach seiner eigenen Angabe die bekannten apokryphischen Schriften des Dares Phrygius und Dictys Cretensis <sup>11)</sup>.

- 8) Der Priester Herman <sup>12)</sup>;
- 9) Gautiers (Vautiers) d'Arras <sup>13)</sup>;
- 10) Guernes oder Garnier <sup>14)</sup>;
- 11) Pierre Longa-Testa <sup>15)</sup>;
- 12) Chardry <sup>16)</sup>;
- 13) Étienne de Langton <sup>17)</sup>;
- 14) Guillaume de Wadington <sup>18)</sup> u. m. a. <sup>19)</sup>.

Wir erwähnen noch, als zu dieser Klasse gehörig, eine Uebersetzung der vier Bücher der Könige mit beigemischten Versen <sup>20)</sup> und den Roman Judas Machabée <sup>21)</sup>. Ueber andere hieher gehörige Bruchstücke wird unten bei den betreffenden Dichtern die Rede sein.

- <sup>1)</sup> Abgedruckt mit Einleitung in Brun's Ausgabe altplattdeutscher Gedichte; nach Grimm (Gramm. S. 452) aus dem XII. Jahrh.
- <sup>2)</sup> Verfaßt gegen das Jahr 1121, was aus der Zueignung an Alix de Louvain, Gemahlin Heinrich's I. (1106-1135) erhellt, und aus dem Glückwunsche über die mit diesem Könige vollzogene Ehe. Findet sich im Britischen Museum. Roquefort, p. 234. Vergl. *La légende latine de Saint Brandaines, avec une tradition inédite en prose et en poésie romanes, publiée par M. Achille Jubinal d'après les Mss. de la bibliothèque du Roi, remontants aux XIe, XIIe et XIIIe siècles.* P. 1836, 8.
- <sup>3)</sup> Ms. de la bibl. du Roi, no. 7534. *Histoire litt. de la France*, XVIII, p. 836 ff.

- 4) Der Verfasser des *Roman de la Violette* (s. den folgenden §.). Vergl. Reiffenberg, I, p. CLVIII.
- 5) S. De la Rue, in *Archaeologia or Miscellaneous tracts relating to antiquity*, Vol. XII, 1796, p. 297. 326. Auszug daraus in der *Hist. littér. de la France*, Vol. XIII, p. 59. 66.
- 6) *Acta Sanct. Ord. S. Bened.*, Vol. III, P. I, p. 379: *Hic multorum gesta sanctorum a sua latinitate transtulit atque in communis linguae usum satis facunde refudit.* Analect. lib. LX, no. 41. De la Rue, a. a. O., Vol. XII, p. 299.
- 7) Der Verfasser des *Roman de Brut*, von dem unten die Rede ist.
- 8) Ueber Jean Bodel s. ebenfalls unten. Herausgeber ist Monmerqué im Bd. VII. der durch die *Société des Bibliophiles* erschienenen Sammlung.
- 9) Handschriftlich in der *Bibl. Harl.* no. 1717 im *Brit. Museum*; neuerdings unter dem Titel *Chroniques* herausgeg. von Francisque Michel. P. 1836-38, 2 Bde 4. Die Behauptung von Warton, *History of English poetry*, Vol. II, p. 235, daß das Gedicht durchaus fabelhaft sei, ist von De la Rue (*Archaeol.*, a. a. O. p. 316) zurückgewiesen worden.
- 10) Handschriftl. *Bibl. Harl.* no. 4482 im *Brit. Museum* und in der Königl. Bibliothek zu Paris no. 7189, 7595, 7621 u. m. a. Vergl. Galland in den *Mémoires de l'Académie des Inscr.*, Vol. II, p. 749. De la Rue, in der *Archaeologia*, XII, p. 320 ff.
- 11) Ansehnlicher Auszug daraus in der *Histoire littér. de la France*, Vol. XIII, p. 424-429. Das Gedicht, wie es scheint, geraume Zeit hindurch eine Lieblingslektüre der Franzosen, wurde im XIV. Jahrhundert prosaisch bearbeitet und im folgenden auf das Theater gebracht. Jacques Millet liefs es unter dem Titel: *Destruction de Troyes le Grant, mise en rime françoise et par personnages*, P. 1484, fol. erscheinen und es ist seitdem vielfach wieder aufgelegt worden. S. *Bibliothèque du théâtre françois*, I, p. 49-53. Auch findet sich auf der Kön. Bibliothek zu Paris eine sehr genaue griechische Uebersetzung des Gedichts.
- 12) Geboren zu Valenciennes, nicht in der Normandie, wie De la Rue behauptet (II, 270). S. *Hist. littér. de la France*, XVIII, p. 830 ff. Man hat von ihm *Vie de Tobie* (1408 Verse), Bibelübersetzung mit Allegorien vermengt; *Les Joies de Notre-Dame*; *Les trois mots de l'Évêque de Lincoln* (moralische Betrachtungen über die drei Worte *fumée, pluie, femme*); *Histoire de Madeleine* (712 Verse); *La Mort de la Sainte Vierge*, schildert den Tod der heil. Jungfrau und ihr Begräbnis im Thale Josaphat durch die zwölf Apostel; ein allegorisches Drama (Wahr-



heit und Gerechtigkeit treten als Ankläger des Sünders vor dem Throne des Allerhöchsten auf, Mitleid und Frieden als Vertheidiger); l'Histoire des Sibylles (2496 Verse); Genesis nebst einigen andern gereimten Theilen der Bibel; Mariä Himmelfahrt, L'Assomption de Nostre-Dame; Les Miracles de Nostre-Dame, d'un prestre, d'un usurier et d'une vieille; Vie de St. Alexis; Vie de St. Agnès; La Passion de Jésus Christ; l'Histoire du Précieux Sang; La Vie de St. Sébastien; L'Unicorne oder La Licorne, eine Art von Fabel in Versen; La Vie de St. Jehan Paulus. Mehrere dieser Schriften sind nur Theile des Gedichtes Genesis, welches folgendermaßen anfängt:

*Signor, or escotés, entendés ma raison:*

*Je ne vos dis pas fable, ne ne vos dis cançon:*

*Clers sui, pources de sens si sui, moult pources hon,*

*Nés sui de Valenciennes, Herman m'opiele on.*

*De persone Dex cure ne prend s'est grand a non;*

*On a sovent grant nise en petite maison;*

*De petite fontaine tot son saol boit-on.*

*Tot ce di-je por voir, je suis moult petit hon;*

*Canones sui et prestre par grant election.*

In einer Pariser Handschrift findet sich auch die wunderliche Legende vom Kaiser Fanoel und der Geburt der heil. Jungfrau, welche wahrscheinlich orientalischen Ursprungs ist.

- 13) Gautiers oder Vautiers d'Arras beschrieb die Kriege zwischen dem Kaiser Heraklius und dem Könige Chosroës II. von Persien, den Verlust des Holzes vom wahren Kreuze des Erlösers und dessen Wiedereroberung, endlich den Ursprung des Festes der Kreuzeserhöhung, welches in der griechischen und römischen Kirche am 14. September gefeiert wird, in 14000 Versen. Das Gedicht ist im Anfange des XIII. Jahrhunderts geschrieben, da es dem Grafen Thibaut de Blois, Sohne Ludwigs IX. gewidmet ist, welcher im J. 1218 starb.
- 14) Ob Guernes oder Garnier zu Pont St. Maxence in der Picardie geboren ist, wie gemeinlich und auch von Roquiefort angegeben wird, ist zweifelhaft, da er sich bloß Varnier du Pont nennt und hierunter ebenso wohl Pont in Saintonge, Pont sur Yonne im Gâtinois, Pont-Audemer, Pont l'Évêque, Pont de l'Arche in der Normandie gemeint sein können. (S. Histoire liter. de la France, Vol. XIII, p. 471. Er war Mönch; schrieb in Versen eine Vie de Thomas Becket, des bekannten im J. 1170 ermordeten Erzbischofs von Canterbury. Da er es nach ungenauen Angaben verfertigt hatte, so begab er sich selbst im

J. 1172 nach England, wo er sich an allen Orten nach besseren Nachrichten umsah, begann darauf sein Gedicht von Neuem und machte es im J. 1177 bekannt. Alle diese und mehrere andere Angaben über das Gedicht finden sich in dem Prologe von dem Dichter selbst angeführt. Es ist in Alexandrinern (mehr als 6000) geschrieben, welche in Stanzen von 5 Versen mit demselben Reime abgetheilt sind, und zeichnet sich durch Reinheit des Stils und Korrektheit der Sprache aus. Handschrift in der Bibl. Harl. no. 270. S. De la Rue, *Archaeol.*, Tom. XII, p. 323-325. Roquefort, *État*, p. 240. (Proben s. B, S. 17.)

<sup>15)</sup> Ein geborner Franzose, regulärer Chorherr zu Bridlington. Er lieferte eine Uebersetzung des Lebens des heil. Thomas von Canterbury, welche der Sekretär des Erzbischofs, Heribert von Bosham, abgefaßt hatte, in französischen Versen um das J. 1181. Die darauf bezüglichen Citate s. bei Roquefort, p. 241. *Hist. littér. de la France*, XIII, p. 471. — Ein anderes Leben des Thomas Becket in französischen Versen findet sich in Harl. Bibl. no. 3775 im Brit. Mus., welches Tyrwhitt (*Canterbury Tales of Chaucer*, Tom. IV) mit Unrecht dem Benoît de St. Maure zuschrieb. S. De la Rue, a. a. O., XII, p. 319. Es scheint einen gleichnamigen englischen Mönch zum Verfasser zu haben, und seine Abfassung fällt in die Regierungsepoche Eduard's III. S. Warton, *History of the English poetry*, Vol. II, p. 235.

<sup>16)</sup> Ein Ménestrier, schrieb eine Vie de St. Josaphat (2900 Verse). Vergl. über diesen Stoff: Val. Schmidt in den Wiener Jahrb., XXVI, 1824, S. 26-45; Hüllmann, *Städtewesen des Mittelalters*, Th. IV, 1829, S. 195-201; Ebert, *Bibl. Lexikon*, I, S. 138. Ferner ist von ihm eine Vie des Sept Frères Dormants ou des Sept Martyrs, mehr als 1800 Verse, aus dem Lateinischen übersetzt: (*Acta Sanctorum*, Jul. XXVII), ungefähr um 1230-40 geschrieben. — *Dialogue du Petit Plêt* (ungefähr 1900 Verse), ein Gespräch zwischen einem Greise und einem jungen Manne über das Glück und die Wechselfälle des menschlichen Lebens. Unter den Werken dieses Dichters ist dieses Werk bei weitem das Bedeutendste, indem es sich durch eine gesunde Moral und Lebensphilosophie und einen lebhaften Dialog auszeichnet. (Die Handschriften dieser sämtlichen Gedichte finden sich im Mus. Britann.) Vergl. De la Rue, in der *Archaeologia*, Tom. XIII, p. 234. Roquefort, a. a. O., p. 241. 268.

<sup>17)</sup> Ein geborner Engländer, studierte zu Paris, wurde 1206 oder 1207 Erzbischof von Canterbury und starb 1228 in Frankreich im Exile. Er gehörte zu den besseren französisch-normannischen

Dichtern: begabt mit feuriger Phantasie, wußte er auch die Sprache in hohem Grade zu handhaben. — Vergl. *Archaeologia*, XIII, p. 231. *Roquefort*, p. 243 ff. 267 ff. — Unter seine Predigten mischte er Stellen von Gedichten ein, welche wahrscheinlich von ihm selbst abgefaßt waren. Auch hat man von ihm ein theologisches Drama, in welchem der Verfasser die Wahrheit, die Gerechtigkeit, das Mitleid und den Frieden einführt, welche sich über das Schicksal Adams nach dem Sündenfalle besprechen. Die Ausführung ist nicht ohne Geschmack. Von demselben Verfasser ist ein aus dem Lateinischen übersetztes *Cantique sur la Passion* in 123 Strophen von je 5 Versen mit vermischten Reimen. S. jedoch *Dauhou* in der *Hist. litt. de la France*, XVIII, p. 63 ff.

18) Ein gebornr Engländer, war Mönch, und lebte wahrscheinlich um die Mitte des XIII. Jahrhunderts. Er schrieb in ungefähr 6000 Versen ein vollständiges Handbuch der christlichen Religionslehre, welches er aus dem lateinischen, oft gedruckten (London 1520, fol. Caen, 4. a. a. Lyon 1538, 8.), bald dem heil. Bernhard, bald dem Papste Clemens zugeschriebenen Gedichte *Floretus* entlehnt hat. Vergl. *Leyser*, *Hist. poët. med. aevi* (Halle 1721, 8.), p. 420.

19) *Samson de Nanteuil* übersetzte die Sprichwörter des Salomo, unter der Regierung des Königs Stephan von England (1135-54). Handschrift in der *Bibl. Harleyana*, no. 4388, im *Brit. Mus.* — Hier gedenken wir der merkwürdigen *Ballade Anglo-Normande sur le meurtre commis par les Juifs sur un enfant de Lincoln*, avec des introductions et des notes, communiquée par *M. Francisque Michel*. P. 1834, 8. Ein besonderer Abdruck aus den *Mém. de la Société Royale des Antiquaires de France*, Tom. X, p. 358-392. Gegenstand dieser *Ballade* ist der Raub eines Kindes, Namens *Hugo*, und die grausamen Martern, welche dasselbe von den Juden zu erdulden hatte. Ueber das Faktum vergl. *Matth. Paris*, *Mon. Albanens. Angli. Historia maior*, ed. *Will. Wats* (P. 1644, fol., p. 613, col. 2. ed. London. 1640, fol. P. II, p. 912, l. 15). *Henric. Knighton*, in *Hist. Anglicanae Scriptores X, ex vetustis Mss. nunc primum in lucem editi opera Rogerii Twysden et Johannis Seldeni*. Lond. 1652, fol. col. 2444, l. 13, und unzählige andere Schriftsteller, welche in der Abhandlung von *Michel* aufgeführt sind.

20) Die Originalhandschrift befand sich früher in der Bibliothek der *Cordeliers* zu Paris, ist aber während der Revolution verloren gegangen. (*Roquefort*, *Gloss.* II, p. 778.) und wahrscheinlich,

wie man vermuthet, nach Rußland gebracht worden. Es sind aber davon zwei Abschriften vorhanden, die eine in der Pariser Königl. Bibliothek (von Curne de Ste Palaye), die andere in der Bibliothek des Arsénals. Vergl. Lebeuf in den *Mém. de l'Académ. des Inscript.*, XVII, p. 720. Dissert. sur la ville de Paris, II, p. 38. Barbazan, *Contes et Fabliaux*, édit. de Méon, Tom. III, préf. p. IV. Roquefort, *État*, p. 42 ff. *Hist. littér. de la France*, Tom. VII, p. 13-23. — Lelong, *Bibl. sacra*, I, p. 332, betrachtet diese Uebersetzung als das älteste französische Schriftdenkmal. Die Bearbeitung der Bücher der Könige ist nicht etwa bloß eine Uebersetzung, sondern, in einzelnen Kapiteln wenigstens, zugleich eine kommentarähnliche Paraphrase. Bisweilen sind Verse beigemischt, z. B.

I, 2, 4: *Arcus fortium superatus est, et infirmi accincti sunt robore. Repleti prius pro panibus se locaverunt, et fameliori saturati sunt, donec sterilis peperit plurimos; et quae multos habebit filios, infirmata est.*

*Li arcs des forx est surmuntex,*

*Et li feble sunt efforcies:*

*Ki primes furent saziés,*

*Ore se sunt pur pain lués*

*Et li fameillur [sunt] asaziés,*

*Puisque la huraigne plusurs enfantad*

*E cele ki mulx out enfans asfebliad.*

I, 2, 8: *Suscitat (dominus) de pulvere egenum et de stercore elevat pauperem, ut sedeat eum principibus et solium glorie tenent.*

*La menaixe esdrexe del puldrier*

*Le Pourc sache del femier*

*Od\*) les princes le fait sedeir,*

*Châcre de glorie li fait avoir.*

I, 2, 24-25: *Non est bona fama, quam ego audio, ut transgredi faciat is populum. Si peccaverit vir in vinum, placari eo potest Deo; sin autem in Dominum peccaverit vir, quis orabit pro eo? Et non audierunt vocem patris sui: quia voluit Dominus occidere eos.*

*Vostre fame n'en est mie seine,*

*Kar a mal le pople meine.*

*Nè faites mais tel uverainne\*\*)*

*Dunt le sacrestes remaine.*

\*) Avec. \*\*) D. i. oeuves. Roquefort, p. 280 giebt *uveraine*.

*Si hom peche vers altre, a Deu se purrad acorder,  
E s'il peche vers Deu, ki purrad par lui preier?*

*Tant tendrement les filz ama,*

*Que reddement\*) les chastia:*

*Par bel les reprist e pur amur,*

*Nient par destresce ne par reddur\*\*)*

*Cume apent\*\*\*) à maistre e a pastur.*

*Li fol pruveire†) ne receurent le chastiment,*

*Kar Deus les volt occire e fuire vengeance. —*

Die Bücher der Makkabäer sind ohne Zusätze des Uebersetzers, ja sogar bisweilen etwas abgekürzt. Den Anfang derselben sehe man als Probe B, S. 12 ff. — Fragmente einer Bibel in Versen sehe man in den *Mém. de l'Académ. des Inscript.*, Tom. XVII, p. 729. XXIII, p. 254.

- 11) Der Roman Judas Machabée wurde begonnen von Gautier de Belle-Perche, beendet von Pierre de Riez (Ries). S. Fauchet, II, p. 192-123. De la Rue, *Bardes et Jongleurs*, III, p. 178. v. Reiffenberg, I, p. CXCv ff.

§. 19. Die Chronik des Turpin. Bei Sagen nach einem ersten Verfasser zu fragen, ist lächerlich, obwohl es noch jetzt tagtäglich zu geschehen pflegt; noch lächerlicher aber eine Untersuchung über die ursprüngliche Quelle eines ganzen Sagenkreises. Ebenso gut könnte man gehen und nachforschen wollen, wie ein Schneekorn und welches gerade den Sturz einer Lawine veranlaßt habe. Jeder Unbefangene wird, sobald er die französischen Nationalepen des karlingischen Sagenkreises kennen gelernt hat, und dann die Chronik des Turpin in die Hand nimmt, eingestehen, daß dieselbe nichts anderes sei, als eine Lebensbeschreibung Karls des Großen, bei welcher nicht sowohl die geschichtlichen Ueberlieferungen, als vielmehr vorzugsweise die epischen zu Rathe gezogen worden sind. Hiernach würde die Chronik des Turpin in einer Geschichte der altfranzösischen Nationalliteratur kaum mehr als beiläufig zu erwähnen sein, wenn nicht noch fortwährend, namentlich von deutschen Literarhistorikern, auf sie als Urquelle hingewiesen würde. Schon Arnold Oihenart<sup>1)</sup> sagte mit Recht, daß sie aus Volksliedern, Romanzen, alten Traditionen

\*) Rudement. \*\*) Roideur. \*\*\*) Appartient. †) Prêtres.

hervorgegangen sei, mit Einem Worte aus den Chansons de Geste selbst <sup>1)</sup>), ebenso wie die Gesta regum Francorum, die Gesta Dagoberti, die Gesta Karoli Magni des Mönches von St. Gallen <sup>2)</sup>). Nach diesen Bemerkungen ist es durchaus überflüssig, die Ansicht von Warton <sup>3)</sup>), Ginguené <sup>4)</sup>) und so vielen anderen <sup>5)</sup>) zu widerlegen, daß gerade sie die Quelle aller französischen Gedichte dieses Sagenkreises gewesen, während bei denen des bretonischen Sagenkreises auf geradehin entgegengesetzte Weise argumentirt wird. Bedarf es noch einer Widerlegung, so braucht man nur auf den Umstand aufmerksam zu machen, daß verschiedenen Geschlechtsfolgen angehörige Helden <sup>6)</sup>) in ihr schon als gleichzeitig zusammengestellt werden, ferner auf die absichtliche Entstellung der Traditionen hinzuweisen, die nur zu dem Ende Statt gefunden hat, sie einem deutlich genug ausgesprochenem Zwecke anzupassen, nemlich als Anempfehlung einer Wallfahrt nach St. Jago di Compostella, zu Glaubenskriegen gegen die Sarazenen, zur Stiftung von Kirchen und Dotirung von Klöstern zu dienen; u. s. w. Grell genug tritt überall der oben angegebene Zweck dieser Darstellung hervor, die weltlichen Güter der Kirche und ihrer Diener als Gott wohlgefällig zu bezeichnen, und jedermann aufzufordern, des Heils seiner Seele und seiner Seeligkeit willen, Geld und Gut Priestern und Klöstern zuzuwenden <sup>7)</sup>). Auch geht ferner aus dem Umstande, daß (nach dem Roman de Roncevaux) Turpin selbst in der Roncevalschlacht umkommt, hervor, daß dieser Roman ebenso wenig, wie die meisten anderen, aus jener Mönchscompilation entstanden sein könne, sondern gleichzeitig mit dieser, oder vielleicht gar schon früher, aus Volkssagen und Volksliedern.

1) Notitia utriusque Wasconiae, P. 1638, 4. III, 3. p. 397.

2) Vgl. Raynouard im Journ. des Sav., 1832, Juillet, p. 390-393. Fauriel, in der Revue des deux mondes, VIII, p. 271-274.

3) P. Paris, Chroniques de St. Denys, Préf., p. XXXIV ff. Reiffenberg, II, p. CLXXIII ff. Martonne, in den Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France, XI, p. 308.

4) History of the English Poetry, Vol. I, p. XIX.

5) Histoire littéraire de l'Italie, Vol. IV, p. 135.

6) S. Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik, Jahrg. III, Bd. VII, Heft 2, S. 204.

- <sup>1)</sup> Gute genealogische Tabellen über die in den verschiedenen Sagenkreisen vorkommenden Helden hat Giulio Ferrario geliefert in seiner *Storia ed Analisi degli antichi Romanzi di Cavalleria* u. s. w. Milano 1828, 8. Vol. II. Tav. aggiunte alle pp. 172. 296. 362.
- <sup>2)</sup> S. Schmidt, a. a. O., S. 56.

§. 20. Ueber den wirklichen Verfasser dieser Chronik sind eine große Anzahl von Vermuthungen aufgestellt worden, ohne daß man etwas Bestimmtes und Zuverlässiges darüber mitzuthellen im Stande gewesen ist <sup>1)</sup>. Wenn gemeiniglich als Abfassungsepoche das elfte Jahrhundert angegeben wird <sup>2)</sup>, so bestätigt sich diese Ansicht dadurch, daß der aus ihr geschöpfte Roman von der Reise Karls des Großen nach Konstantinopel (§. 21) aus diesem Jahrhunderte herrührt <sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Roquefort, *État*, p. 137.

<sup>2)</sup> Warton, a. a. O., *Dissert. I.* — Ginguené, a. a. O., p. 134. Eichhorn, a. a. O., I, S. 42.

<sup>3)</sup> De la Rue, *Rapport sur les travaux de l'Académie de Caen*, p. 198. Ich stelle hier die verschiedenen Angaben zusammen:

*Jahr der Abfassung.*

877. Nach Papirius Masson (also kurz nach dem Tode Karls des Kahlen).
- 900-999. P. de Marca; Dom Rivet.
1014. Abbé de Longerue.
- 1000-1099. Huet.
1092. Gui Allard (*Bibl. du Dauphiné*, p. 224. Mit Ciampi und Daunou hält er für den Verfasser des Romanes Geoffroy, Mönch zu St. André de Vienne im Dauphiné), Daunou, Voltaire, Ciampi.
1100. Schmincke, in seiner Ausgabe des Einhard; Utrecht 1711, 4. Ebenso *La Curné de Ste Palaye*.
- 1109-1124. Casimir Oudin.
- 1100-1125. Ginguené. De la Rue.
1085. Sismondi.
1154. Marchal (s. *Notice sur la Chronique de Turpin* in dem *Bulletin de l'Académie royale de Bruxelles*, séance du IX. janvier 1826, p. 23-32).
- 1170 oder kurz zuvor. De Fonce-magne, Dom Brial.
- 1150-1200. Mone.
- 900-1200. Paulin Paris, Francisque Michel u. s. w.

Die angebliche Bulle des Papstes Calixtus II. über die Authenticität dieser Chronik vom J. 1122 (1123) s. bei P. Paris, *Les Monuments français de la Bibl. du Roi*, P. 1836, I, p. 215-216. Die Zweifelgründe gegen die Aechtheit derselben s. man bei Reiffenberg, a. a. O., II, p. CLXVI. Vergl. noch Ginguené, a. a. O., IV, p. 20. Man hat Calixtus II. selbst, und nicht ohne alle Wahrscheinlichkeit, für den Verfasser gehalten, namentlich haben dies J. Ger. Vossius und Bredow gethan. S. besonders Turner, *History of England during the middle-ages*, IV, p. 326-338. — Dunlop, *History of fiction*, I, p. 369, hält einen Kanonikus von Barcelona für den Verfasser. Die Chronik wurde übrigens grösstentheils in die *Chroniques de Saint-Denis* aufgenommen. Vergl. die Ausgabe derselben von P. Paris (*Les grandes Chroniques de France*), Dippoldt, a. a. O., S. 316, und Koller, *Analecta Vindobonensia*, I, p. 469. 475. — In der Pariser Bibliothek findet sich eine französische Handschrift der Chronik des Turpin (no. 8190), deren Alter bis auf Philipp August hinaufreicht.

#### Ausgaben:

- I. Bei Simon Schardius, *Germanicarum rerum vetustiores chronographi*. Frankfurt 1566, fol.
- II. I. Reuber, *Veterum Scriptorum qui Caesarum et Imperatorum Germanicorum res per aliquot saecula gestas literis mandarunt, Tomus unus*. Frankfurt 1584, fol.
- III. In der Ausgabe dieses Werkes von G. C. Ioannis. Hana 1619, S. 97 ff. Neue Ausgabe, Frankfurt 1726.
- IV. Von Ciampi, Florenz 1822, 8.
- V. Von Reiffenberg, in seiner Ausgabe der Chronik des Philippe Mouskes, Tom. I.
- VI. Eine kritische, längst versprochene Ausgabe von Monmerqué wird erwartet.

Das Verzeichniss der Uebersetzungen kann man nachsehen bei Reiffenberg, a. a. O., *Introduct.* II, p. CLXXVIII ff. Vgl. *Hist. de l'Académie des Inscript. et belles-lettres*, XI, p. 142 ff. Die erste französische Uebersetzung wurde im J. 1206 auf Befehl des Grafen Renaud von Boulogne veranstaltet (nicht von ihm selbst angefertigt, wie Dippoldt, a. a. O., S. 244 sagt); eine zweite von Michel de Harnes im J. 1207 unter Philipp August (handschriftlich auf der Pariser Bibliothèque du Roi, no. 8190; s. Roquefort, a. a. O., p. 137). Dann von Robert Gaguin im XV. Jahrhundert unter Karl VIII., der sie seinen



Jahrbüchern einverleibt, auch aufgenommen in La Mer des Chroniques, P. 1503. Spätere Drucke dieser Chronik: Chronique des prouesses et faits d'armes de Charlemagne, attribuée à l'Archevêque Turpin. P 1505. 1527, 4. Lyon 1583.

Ueber die deutschen Bearbeitungen s. Schiller, Thes. antiq. Teuton., Vol. II. v. d. Hagen und Büsching, Grundriss zur Geschichte der deutschen Poesie, III, S. 164. Höchst gelungen ist die Bearbeitung in Romanzen von Friedr. Schlegel im Poetischen Taschenbuch f. d. J. 1806, welche den einfachen, naiven Chronikencharakter auf eine treffende Weise nachahmt. Vergl. noch Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, V, p. 78. Bibliothèque des Romans, Juillet 1777, Vol. I, p. 132. Bredow, Karl der Grosse, Altona 1814, S. 200. Ferner: De Martonne, Examen de quelques opinions émises au sujet de la Chronique de Turpin in den Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France, XI, p. 301 ff.

Ueber den geschichtlichen Turpin, Mönch im Kloster St. Denys, und dann im J. 753 Erzbischof von Rheims, im J. 769 zu Rom auf dem Concil wegen der Bilderverehrung, gestorben im J. 800 s. Flodoard, Hist. Rem., II, 16. 17. Cointe, Annal., Tom. V, a. 753, §. 70. a. 800, §. 75. Mabillon, Annal. Ord. S. Benedicti, Tom. II, p. 163. 349. Pagi, Critica in Baron. a. 775, Tom. III, p. 348. Sirmond, Concil. Gallica, II, p. 65 ff. Sein Nachfolger war Wulfar, Wolfhard. S. Flodoard, II, 18. Cointe, a. a. O., p. 802. Marlot, Metrop. Remens. III, 13.

Aus dem Turpin haben geschöpft (außer den Verfassern der Grandes Chroniques de France, der Chroniques de St. Denys) Siffridus Misnensis, Gobelinus Persona, Vincent de Beauvais im Speculum historiale, Petrus a Thymo, Bouchet, Erpold Lindenbruch (s. Einhard, Bd. II, S. 344) u. v. a.

Gryphiander, de Weichbildis Saxonis, c. XIII-XV, und Petrus Mantuanus, Animadvers. IV, haben die Authentizität der von dem Pseudo-Turpin berichteten Ereignisse lächerlicher Weise auf historischem Wege darzuthun sich bemüht. — In der Ausgabe von Reuber fehlen eine Anzahl von Kapiteln, welche von Lambecius (Comment. de bibl. Caesarea, II, p. 329-339), Kollarus (Analecta Vindobonensia, I, p. 468-489) mitgetheilt worden sind. S. auch Reiffenberg, a. a. O., I, p. 625 ff. Hist. littér. de la France, Vol. IV, p. 208.

§. 21. Das Gedicht von der angeblichen Wallfahrt Karls des Grossen nach Konstantinopel und Jerusalem<sup>1)</sup> ist mehr ein komisches Epos, als eine Chanson de geste, vielleicht von dem anglo-normannischen Dichter Turold, da in diesem Romane der von jenem herrührende über die Schlacht bei Roncévaux angekündigt wird<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Fr. Wilken, Erste Beilage zu seiner Geschichte der Kreuzzüge: Ueber den fabelhaften Zug Karls des Grossen nach Palästina. Die Sage findet sich zuerst bei Petrus Tudebodus ap. Du Chesne, IV, p. 771; dann bei Marino Sanuto, Secreta Fidelium Crucis, lib. III, P. 3, cap. 6. 7. (Die Stelle ist abgedruckt in dem Urkundenbuche zu meiner Ausgabe des Einhard, Bd. II, S. 155 ff.) Die übrigen Schriftsteller, welche dieses Zuges als historischer Thatsache gedenken, s. map bei Dippoldt, a. a. O., S. 242 Anm. Bredow, Karl der Grosse, S. 201. Vergl. noch Le Beuf in den Mémoires de l'Académie des Inscriptions, XXI. Hist. p. 137. 149-156. De la Rue, Bardes, Trouvères et Jongleurs, II, p. 25.

Auszug aus dem französischen Gedichte zuerst in der Bibl. des Romans, Octobre 1777, Tom. I, p. 134. Die im Britischen Museum befindliche Handschrift (De la Rue, Rapport sur les travaux de l'Académie de Caen, p. 198-201. Raynouard im Journal des Savans, 1833, Févr., p. 69-73) wurde von Francisque Michel seiner neuen Ausgabe: The Travels of Charlemagne, London, Pickering, 1838, 8. zum Grunde gelegt. Der Titel lautet in der Handschrift: Ci commence le livre coment Charls de France voïct in Jherusalem et par parols sa femme a Constantinoble pur vere roy Hugon. — Neuerdings haben einige Schriftsteller diese Dichtung als Grundlage aller Romane des fränkischen Sagenkreises betrachtet. Hist. littér. de la France, XVI, p. 178 (vergl. XVIII, p. 704-714); James, History of Chivalry, London 1830, p. 319. Letzterer macht noeli überdem den Pseudo-Tarpin zum Verfasser dieses Romanes.

<sup>2)</sup> Karl erhält unter anderen Reliquien vom Patriarchen von Jerusalem auch eine Flasche mit Milch von der heil. Jungfrau. Die Erzählung von den *gabs* der XII Pairs, die eine Hauptscene dieses Romanes bildet, findet sich auch im Galien Restoré (s. unten §. 30), aber bedeutend erweitert. Vergl. über dieselbe: Oeuvres de M. J. Chénier, Tom. IV, p. 150 (P. 1820, 10 Bde 8.). Oeuvres de Nivelle de La Chaussée, Tom. V, Supplément, p. 66-71 (P. 1777, 5 Bde 12.). Chénier selbst hat die ganze

Erzählung behandelt in seinem Conte des Miracles; Oeuvres, III, p. 239-285. S. noch die Menagiana (P. 1715), I, p. 93 ff.

§. 22. Philomena (Philumena oder Philomela), eigentlich der Geschichte der provenzalischen Poesie angehörig, ist der einzige ungedruckte prosaische Roman aus so früher Zeit und schon am Schlusse des XII. Jahrhunderts in niederlanguedotscher Sprache geschrieben. Es werden darin die Thaten Karls des Großen im südlichen Frankreich gegen die Sarazenen beschrieben; der Roman ist aber, ebenso wie die Chronik des Turpin aus rein mönchischen Absichten hervorgegangen<sup>1)</sup>, und einzig und allein zur Verherrlichung des Klosters La Grasse bestimmt<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Schmidt, in den Wiener Jahrbüchern, XXXI, S. 105.

<sup>2)</sup> Rosenkranz, Allgemeine Geschichte der Poesie, S. 65. 113. — Proben des Originals in der Bibliothèque des Romans, Octobre 1777, I, p. 170. literarische Nachweisungen, ebendas. p. 116. 156. Proben auch bei I. Bekker in der Einleitung zu seiner Ausgabe des Fierabras (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Bd. X, auch besonders abgedruckt). S. über die provenzalische Ausgabe des Fierabras, Fier-à-Bras, die Recension von Raynouard, im Journ. des Sav., 1831, p. 129 ff. Ausgabe in Prosa (s. l. et a.) angeführt bei Reiffenberg, a. a. O., II, p. CCXXXV. Vergl. noch die Histoire littéraire de la France, IV, p. 211. VI, p. 13. Le Beuf in den Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-lettres, Vol. XXI. Gail- lard, Histoire de Charlemagne, III, p. 384. Raynouard, Choix des Poésies des Troubadours, II, p. 11. 293. Lateinisch herausgegeben von Ciampi, Florenz 1823. (Recens. von Ray- nouard, im Journal des Savans, 1824, Nov., p. 668-675.)

§. 23. Eines der ältesten<sup>1)</sup> Gedichte dieses Sagenkreises ist die Chanson des Saxons von Jean Bodel aus Arras, von welchem weiter unten ausführlicher die Rede sein wird<sup>2)</sup>, deren Held Widukind<sup>3)</sup> ist<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> S. P. Paris, Berte aux grans piés, préf. p. XXXII. — Fau- riel, Revue des deux mondes, Vol. VII, livr. 7, p. 532 (1832), hielt ihn irriger Weise für einen der jüngsten.

<sup>2)</sup> S. über ihn besonders Monmerqué, Théâtre français au moyen âge, I, p. 157 ff. Falsch ist, was der Marquis de Villeneuve- Trans (Histoire de St. Louis, P. 1839, 8., Tom. III, p. 520)

sagt, daß Jean Bodel auch Verfasser des lieblichen Fabliau d'Ancassin et de Nicolette sei. S. Fr. Michel in der Vorrede zu seiner Ausgabe der Chanson des Saxons (P. 1839, 2 Bde 8.), I, p. LXXXVIII. — Eine spanische Nachahmung dieses Romanes von Don Augustin Duran, im Romancero de Romances caballerescos é históricos anteriores al siglo XVIII, P. I. Madrid 1832, 8., p. 207 ff.

- \*) D. h. der Sohn der Wälder, *witu child, wood-child*, der Verviesene, wie Robin Hood. S. den Art. von Wright über den letzteren im Gentleman's Magazine, Vol. VII, Februar 1837, p. 162. — Wir theilen folgende Episode aus diesem Romane mit:

(Coup. LXXVII-LXXX, p. 130-136.)

**ÉPISEDE DU SIÈGE DE ST. HERBERT DU RIN  
CONTRE LES DAMES INFIDÈLES,**

**LXXVII.**

*Li Rois Lohous de Frise regarde le seel  
Puis te commande à lire .i. sien clerc Odinel;  
Et cil brise la cire et desploie la pel:  
„Sire, ce dist li clers, s'à droît le vous espel,  
La royne de Frise, suer Berart le daniel,  
L'emperere de Romme salve de nouvel,  
Et puis le roi Lohout qui l'espousa d'anel,  
Si com cil qui laisserent le leu avvec l'aiguel  
A Saint-Herbert del Rin, où or font lor ovel  
Roynes et duchosies et garçon et bedel.  
Pour del Seignor vous prie, qui forma Daniel,  
Que del haurc Saint-Herbert la getissiez isnel;  
Et se vous ce ne faites, livrée est à maisel:  
Car pou vaut miez lor vie d'un quemunal bordel.  
Or i ont fait les dames estorer .i. chastel  
A tours et à bretesches de molt riche quatrel;  
Les portes sont fermées, et bendé li stael.  
Là dedens ne lor falent engien ne mangonne  
Desfendre se vorront, s'on lor tramet cembal,  
Quant li baron l'entendent, ne lor fu mie bel.*

**LXXVIII.**

*Dolans fu l'emperere, n'i ot que corroucier,  
Li roi et li haron, li duc et li princier:  
Chascuns ot duel et honte pour endroit sa moillier.  
L'emperere apele duc Namlan le Baiviers*

„Namles, ce dist li rois, savez-moi conseilher  
 — „Sire, dist li dus Namles, n'avez que detrier.  
 Puis k'encontre les dames vos couvient ostoier,  
 Faites le roi Lohout sa gent apareillier,  
 Englebeuf le Flumenc et Garin le Pouhier;  
 Et soient en vo route .XXX. M. chevalier.  
 A Saint-Herbert très pour la honte vengier;  
 Nous remanrons en l'ost pour la rive gaitier,  
 Que li Saisnes ne passent as gués de Morestier.  
 — „Namles, dist l'emperere, bien fait à otroier.  
 Qui donc véist chascun son afaire coitier;  
 Au chemin s'arouterent charettes et sommier;  
 De si à Saint-Herbert ne vorrent detrier.  
 Les portes furent closes, et hourdé li cloier.  
 Laiens se font les dames ventouser et baignier;  
 Grant laisseur en avoient li keu et li huisier.  
 Karles voit la tour haute k'orent fait bateillier  
 Et riches barbakanes pour traire et por lancier  
 Lor lieve sa main destre, si se prent à saignier;  
 Bien voit que par defors le couvient herbergier,  
 Puis commande ses homès par le champ à logier.  
 Là véissiez mainte hagle entcontrement drecder,  
 Mainte corde tendue et maint paveillon chier.  
 Rissendine de Frise vint as murs apoier,  
 Cele qui fist les lettres à Karlon endoier;  
 Et vit les olz de France environ areugier,  
 Et a vèu son frere Berart de Mondidier,  
 Et son seignor Lohout que ele avoit moult chier:  
 Volentiers les regarde; mais ne's ose araisnier  
 Pour la pïour des dunes dont ele ert en dangier.

## LXXIX.

Cele nuit couvint Karles que as chans se herbert.  
 Lendemain quant il virent le jour cler et apert,  
 Tost furent de lor armes arrée et couvert.  
 Lors furent tuit vers Dieu à genols poroffert;  
 „Vrai Diex, dist Karlemaines, qui junas el desert,  
 Oel mur k'encontre nous ont fermé cil cuivert  
 Fai, Sire, trebuchier, que l' veons en apert;  
 Car trop ns lor pechiez enduré et soufèrt.“  
 Charles pleure des iex, et son viaire tert.  
 Li felon sont as murs tout seur et tout cert,

*Apresté de desfendre: nus d'aus ne s'en espert.  
 Et Diex, qui chascun pais selonc ce qu'il dessert,  
 A iluec son miracle moustré tout en apert;  
 Car li murs de la tour dessoivre et desuert:  
 N'a si fort pilier qui aval ne dessert.  
 Quant voit Rissens de Frise que la vile se pert,  
 Premeraine est issue del bourc de Saint-Herbert,  
 Et chascune mesfaite, son viaire couvert.*

## LXXX.

*Quant par itel maniere fu la ville conquise,  
 Premiere s'en issi la royne de Frise.  
 Karlemaines la baise li rois de Saint-Denise,  
 Puis la rendi Lohout qui à femme l'ot prise:  
 Se cil l'amoit devant, or l'aime miez et prise.  
 Là véissiex plorer mainte haute marchise,  
 Qui devant son seignor estoit mate et conquise.  
 Nule n'en quiert merci: tant se sent entreprise!  
 Là fist nostre empereres merveilleuse franchise:  
 Tant losenge ses homes et sermonne et devise,  
 Que chascuns des barons a sa moillier reprise;  
 Puis lor requiert .i. don en gré et en servise,  
 Que jamais ceste chose ne lor soit devant mise;  
 Puis a fait des felons assez bele justise:  
 Chascun lier au col une grant pierre bise,  
 En geter enz el Rin d'une haute folise.*

Die Grundlage dieser Geschichte ist gewiss historisch, sie geht durch das ganze Mittelalter, bis sie zuletzt in eine reine Scene der Galanterie ausartet. Beispiele von Damen-Turnieren führt Michel an (Tom. II, p. 192 ff.) bei Muratori, Antiquit. Ital. medii aevi, Tom. II, col. 837 (zu Treviso im J. 1214), was freilich nur allegorisch war, denn die Damen vertheidigten ihr Holzschloß mit Blumen, Früchten und Süßigkeiten gegen die anstürmenden Ritter; ein ernsteres, welches Hues d'Oisy beschreibt (Dinaux, Trouvères Cambrésiens, p. 129-140), in der Absicht von den Damen unternommen, um sich davon zu überzeugen, von welcher Bedeutung die Hiebe wären, welche die Ritter für sie zu empfangen sich rühmten; ein anderes ist in dem Gedichte: Li Tournoiemens as Dames geschildert (in dem Nouveau Recueil de Fabliaux ou Contes von Méon, I, p. 394): jenes fand zu Lagny-sur-Marne Statt, dieses zu Meaux.

- 4) S. noch Bibl. des Romans 1777, Juillet, I, p. 165. Reinbard, Romanenbibliothek, IV, S. 22 ff. Fortsetzung dieses Romanes

bildet die Schilderung des Krieges, welchen Diaclas gegen Rolands Bruder Balduin, zweiten Gemahl der Sibylle führte. S. die Bibl. des Romans, 1777, Octobre, p. 123. Gaillard, Histoire de Charlemagne, Tom. III, p. 381.

§. 24. Einleitend in den fränkischen Sagenkreis ist ferner der Roman von Bertha mit dem großen Fusse<sup>1)</sup>, der Tochter von Florens, dem Könige von Ungarn und Blanche-fleur<sup>2)</sup>. Zuerst bearbeitet von Adenez (Adans) le Roi, Ministrel<sup>3)</sup> des Herzogs Heinrichs III. von Brabant, welcher selbst Dichter war.

<sup>1)</sup> Es muß nicht heißen *Berte aus grans piés*, sondern *Berte au-grand-pié*. „Berchte mit den fuoze;“ „Baerte metten braeden voeten“ (in Floris ende Blancefloer, v. 3966); *Berta del gran pié, perche ella aveva un pié un poco maggior dell' altro, e quello era il pié destro*. (Reali di Francia, VI, 1.) Jak. Grimm, Deutsche Mythologie, 1835, S. 173. Ferd. Wolf, Deutsche Heldengedichte, S. 5-7. 37-72. De l'Aulnaye, Gloss. de Rabelais, III, p. 318.

<sup>2)</sup> Vergl. Fr. Michel, Chansons des Saxons, I, p. LX ff.

<sup>3)</sup> Es sind verschiedene Ansichten über den Ursprung des Namens li Rois aufgestellt worden, welchen Adenez führte (s. Reiffenberg, Chron. de Mouskes, I, p. CLXXXV), einmal, weil er Vorstand (roi) einer jener zahlreichen institutions rhétoriques in Belgien war; dann, weil er den Preis, das landsjuwel, in einem dichterischen Wettkampfe gewonnen; endlich, und dies ist die Ansicht von Fauchet, weil er Waffenherold des Herzogs gewesen. — Die erste Ansicht, welche Roquefort, État, p. 138, aufgestellt hat, ist von Paris zurückgewiesen worden, weil die in den Puis d'amour zu Valenciennes (s. Kap. II, §. 15), Cambray u. a. a. O. gekrönten Trouvères wohl couronnés, aber nie rois genannt wurden. Ganz dem ungekünstelten Sinne jener Zeit widersprechend ist die in der Hist. litt. de la France, XVI, p. 233, aufgestellte Ansicht, daß er den Beinamen als „Dichterstürst“ seines Zeitalters erhalten. Am wahrscheinlichsten ist, daß er Roi d'armes (King at arms) war, wie auch eine Stelle im Roman de Berte (CXXXI, p. 176-177) zu bestätigen scheint, wo der Dichter mit besonderem Wohlgefallen und genauer Beachtung der technischen Ausdrücke ausdrücklich das Wappen beschreibt, welches der König Pipin dem Retter Bertha's, Simon, und dessen Söhnen verleiht. S. Schmidt, in

den Wiener Jahrbüchern, XXXI, S. 404. Auch kann er Roi des Ménestrels, Roi des Ribauds, Roi de l'Espinet (einer berühmten Gesellschaft in Flandern; s. Michel, *Examen critique du Roman de Berte*, p. 7-8) gewesen sein. Bei gleichzeitigen Dichtern wird er nicht erwähnt: es sei denn, daß die von Michel, a. a. O., p. 8, aus dem Roman *Witasse-le-Moine* angeführte Stelle auf ihn zu beziehen wäre:

*Le roi Loéy (IX) fit passer  
A grant navie outre la mer.  
Si conquist la nef de Bouloigne  
Par son cors et par sa personne,  
Od lui mena le roi Adan;*

woraus denn geschlossen werden dürfte, daß er einen Kreuzzug unter dem heil. Ludwig mitgemacht hätte. Die meisten Nachrichten über seine Lebensumstände finden sich in seinen eigenen Werken, namentlich in dem Roman de Cléomadès (s. unten), wo es am Schlusse heisst:

*Ce liure de Cléomadès  
Rimai-je li rois Adenès.  
Menestrés au bon duc Henri  
Fui, cil m'aleva et norri  
Et m'e fist mon mestier aprendre.*

Geboren war er in Brabant um das J. 1240. Nach dem Tode Heinrichs III. folgte er dessen Tochter, welche Königin von Frankreich wurde, nach Paris, wo er die Chroniken der Abtei St. Denis benutzte, welche ihm von den Mönchen Savari und Nicolas de Rheims mitgetheilt wurden. S. die *Histoire littéraire de la France*, Tom. VII, Avertiss. p. XXXIII-LXXIII. Tom. VIII, p. 594. X, p. 67. Von ihm sollen auch herrühren die Romane: Bertrand du Bois, nach Angabe des Präsidenten Hénault; Doolin de Mayence, welcher nach Roquefort von Huon de Villeneuve ist (s. unten) und *Enfances d'Ogier* (nicht *Enfance d'Ogier*, wie De la Rue schreibt), worin er sich selbst als Verfasser nennt. S. A Catalogue of the Harleian Mss. in British Museum. London 1808, fol. III, p. 141, no. 4494. Der Roman ist noch nicht gedruckt. Ein Bruchstück daraus unten §. 29. — S. noch Warton, *History of the English poetry*, sec. edit., Vol. I, p. 139, not. k. *Histoire littéraire de la France*, Tom. XVI, p. 175-233. Reiffenberg, *Archives histor. des Pays-Bas*, III, p. 156-159. F. Wolf, *Altfranzös. Heldengedichte*, S. 29-37. Paris, in der Einleitung zu seiner Ausgabe des Romans: *Li Romans de Berte aus grans piés, précédé d'une dissertation sur*



les Romans des douze Pairs de France, P. 1832, 8. Vergl. Examen critique du Roman de Berthe aux grands pieds, des notes de M. Paris, son édition, et de sa lettre à M. Moanmerqué sur les Romans des douze Pairs, par Fr. Michel, P. 1832, 12. — Ganz falsch ist, was Ginguenté, a. a. O., IV, p. 157 sagt, daß dieser Roman einer der ältesten des Sagenkreises sei: Der Abfassung nach ist er vielmehr einer der jüngsten.

Eine Zusammenstellung der englischen Erzählung mit den historischen Nachrichten hat v. Aretin gegeben hinter der: Ältesten Sage über die Geburt und Jugend Karls des Großen, München 1803, 8. Vergl. Schmidt, Italienische Heldengedichte, S. 28-36 und meinen Einhard, Bd. I, S. 134 ff. II, S. 6 mit der Anmerk. Ein kurzer französischer Auszug aus dem Gedichte des Adenez s. bei Gaillard, Histoire de Charlemagne, III, p. 352. — Auf der Königl. Bibl. zu Berlin (Mss. Gall. Fol. 130, defekt) ist ein französischer Prosa-Roman aus dem 15. Jahrhundert: Histoire de la Reine Berthe et du Roy Pepin. Auszug bei Schmidt, a. a. O., S. 3-22.

§. 25. Der Roman Flos et Blancflos, wahrscheinlich provenzalischen <sup>1)</sup>, nicht spanischen <sup>2)</sup> Ursprungs, schildert die schuldlose Liebe der Eltern Bertha's mit dem großen Fulse. Als Verfasser wird in der mittelhochdeutschen Bearbeitung: Robert d'Orbent, d'Orlant oder von Orléans, ein sonst unbekannter Dichter genannt. Boccaccio entlehnte hieraus den Stoff zu seinem Filocopo <sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Raynouard, Choix des poésies originales des troubadours, II, p. 304 ff. Fauriel, Introduction aux chants populaires de la Grèce moderne, P. 1818, 8., p. XVIII.

<sup>2)</sup> Der Prosaroman von Vincent, aus dem Spanischen übersetzt, (P. 1554), ist sicherlich nach einem provenzalischen Original bearbeitet. S. F. Wolf, Altfranz. Heldengedichte, S. 69.

<sup>3)</sup> Italiän. Handbuch, I, S. 18. S. auch Lodovico Dolce, Amore di Florio et di Biancifiore, Venet. 1532, 4. in ottave-rime. Nicht hieher gehörig ist das Gedicht bei Barbazan und Méon, Contes et Fabliaux, Vol. IV, p. 354 ff. Ci commence de Florance et de Blancheflour, alias, Jugement d'Amour, womit zu vergleichen ist: De Huélin et d'Aiglantine im Nouveau Recueil, I, p. 353 ff.

Ueber den weiteren Zusammenhang dieses Gedichtes mit dem karlingischen Sagenkreise s. v. d. Hagen und Büsching,

Literar. Grundriss, I, S. 158. Rosenkranz, Geschichte der deutschen Pösie im Mittelalter, S. 301-304. Warton, a. a. O., Vol. II, p. 186-187 not. Ein Auszug von dem Grafen Tressan in der Bibl. des Romans, 1777, Février, p. 151-225. Vergl. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, XIV, p. 334. Roquefort, Gloss., Tom. II, p. 776 s. v. Flore. Eine Ausgabe von Robert wird erwartet. S. besonders Reiffenberg, a. a. O., I, Introd., p. CCLXIX-CCLVI. Eine von P. Paris in den Zusätzen zu der Ausgabe des Roman de Berthe mitgetheilte Romanze von Flore und Blancheflor aus dem Ende des XIII. Jahrhunderts s. unten B, S. 58 ff.

§. 26. Der Roman de Roncevaux, das Rolandslied, war vor allen übrigen Chansons de geste im Mittelalter zu einer besonderen Berühmtheit gelangt. Wie es Gebrauch war, einzelne Episoden der Romans bei Tafel oder bei andern Gelegenheiten vorzutragen (s. §. 17, Anm. 4), so pflegte man beim Vorrücken zur Schlacht von Alters her besondere Kriegslieder <sup>1)</sup> zu singen, und, als die Chansons de geste allgemein bearbeitet und Eigenthum der ganzen Nation geworden waren, Episoden, einzelne Stellen aus denselben <sup>2)</sup>. Kein Gedicht war geeigneter hierzu, als der Roman von der Roncevalschlacht, dessen erster Ursprung wol bis zu den Zeiten Ludwigs des Frommen hinaufreicht <sup>3)</sup>. So wurde es z. B. von dem Menestrel Taillefer in der Schlacht bei Hastings (am 14. Oktober 1066) an der Spitze der normännischen Ritter gesungen, und von den letzteren im Chore wiederholt <sup>4)</sup>, und unter den Königen von der dritten Race war es im ganzen Heere bekannt <sup>5)</sup>. Verfasser des vorhandenen Roman de Roncevaux ou des XII Pairs de France ist Turolf <sup>6)</sup>. Der Inhalt stimmt im Wesentlichen mit den deutschen Gedichten über die Roncevalschlacht vom Pfaffen Konrad und dem Stryckäre überein <sup>7)</sup>. Es ist wahrscheinlich der älteste nordfranzösische Roman dieses Sagenkreises, in der ersten Hälfte oder um die Mitte des XII. Jahrhunderts entstanden und sicherlich nach einem provenzalischen Vorbilde gearbeitet <sup>8)</sup>. Vorhanden sind mehrere Redaktionen desselben, welche theilweise zu Einem Ganzen verknüpft worden sind, wie aus der unten (B, 258 ff.) mitgetheilten Probe erhellt, aus welcher zugleich hervorgeht, daß diese verschiedenen Versionen ebenso

viele Volkslieder über denselben Moment der Sage waren, daß aber die frühesten Aufzeichner, gleich den Diaskeuasten der Griechen, nichts Weiteres thaten, als die Volkslieder der mündlichen Tradition nachzuschreiben, zu ordnen und zu einem gröfseren Ganzen zu verbinden, und daß erst die späteren Umarbeiter durch Weglassung, Abrundung, kurz durch eine mehr künstlerische Umgestaltung diese Spuren des ursprünglichen, ganz volksgemäfsen Charakters allmählig verwischten<sup>9)</sup>.

<sup>1)</sup> Alte Sitte im ganzen westl. Europa. S. Silius Italicus, III.:

— — *Misit dives Gallaciu pubem,  
Barbara nunc patriis ulnante carmina lin-*  
*guis.*

und daselbst die Ausleger.

<sup>2)</sup> Will man ein schlagendes Beispiel für solche Rhapsodenkunst aus der Gegenwart haben, so denke man an die Schiffer des Lido zu Venedig, die Sänger des Tasso, wie Göthe sie uns in seiner Italiänischen Reise geschildert hat. Ebenso wird der Ariosto in Italien behandelt.

<sup>3)</sup> Dies hat P. Paris, und wie es scheint mit völligem Rechte aus den Worten des Astronomus (Vita Hludovici Pii) geschlossen: *Dum enim quae agi potuerunt in Hispania peracta essent et prospero itinere reditum esset, infortunio obviante, extremi quidem in eodem monte regii caesi sunt agminis. Quorum quia vulgata sunt nomina [d. h. in ore vulgi], dicere supersedi.* Vergl. Les Grandes Chroniques de France, Vol. II, p. XVI.

<sup>4)</sup> Die Hauptstelle im Roman de Rou, unten B, p. 45 ff. Vergl. Guilelm. Malmesbur., de reb. Anglicis, lib. II, cap. XI, p. 101. Script. Rer. Angl. ed. Saville, Francof. 1601. Albert, Chronic., part. II, p. 108. Polychron. Ranulphi Hickedon, lib. III. Histór. Brit. Script. XV, ed. Gale (Oxoniae 1691, Tom. I, p. 286). De la Rue im Rapport sur les travaux de l'Académie de Caen, p. 198-203. Du Cange, Glossar. s. v. Cantilena Rollandi. Desselben Dissertation XI sur Joinville, p. 205. Annuaire historique pour l'année 1837, publié par la société de l'histoire de France, p. 215. — Schon aus dem Worte Cantilena, womit das Rolandslied gemeiniglich bezeichnet wird, erhellt, daß dasselbe eine Chanson de geste, keine Chanson im neueren Sinne war; und Ritson, Anc. engl. metrical Romances, Vol. I, p. XXXVI ff. sagte mit vollkommenem Rechte: *The real*

*chanson of Roland was, unquestionably, a metrical romance of great length, upon the fatal battle of Roncevaux, of which Taillefer only chanted a part.* — Die Versuche des Grafen von Tressan (*Corps d'extraits de Romans de Chevalerie*, Tom. I, p. 356) und des Marquis de Paulmy (bei La Borde, *Essai sur la Musique*, Tom. II, p. 141. *Airs gravés*, pl. 117), das Lied als solches im jetzigen Sinne des Wortes wiederherzustellen, sind daher gänzlich verunglückt. Der erstere stützte sich auf einige Bruchstücke, welche noch im Munde der Berghewohner in den Pyrenäen sich befinden sollen, der letztere auf angeblich in Handschriften aufgefundenen Fragmente. Was die erstere Behauptung anbetrifft, so wissen in der That die Basken in den Felsenthälern der Pyrenäen noch heutigen Tages viel von Karl dem Großen und Roland zu erzählen, und Blumen sowohl als Felsen tragen Roland's Namen. S. James, *France in the lives of her great men*, Vol. I, p. 231 ff. v. Lüdemann, *Züge durch die Hochgebirge und Thäler der Pyrenäen* (Berlin 1825, 8.), S. 157. Fauriel in der *Revue des deux mondes*, Vol. VIII, p. 172. Allein dies sind nicht Reminiscenzen aus jener Zeit, wo die Roncevalschlacht geschlagen wurde, sondern aus einer weit späteren; als man auch in den Pyrenäenthälern allgemein den Roman von Roncevaux kannte und sang. — Mehrere Chronisten haben übrigens den Roland gar nicht für den fabelhaften Neffen Karls des Großen gehalten, sondern für den Normannenherzog Rollo (Hrolfr, von Einigen auch Rotholandus und Rolandus genannt), wozu wol die Worte des Einhard Anlaß gaben: *Hruotlandus, Britannici limitis praefectus* . . . . (cap. IX). Diese Worte fehlen in einer ganzen Klasse von Handschriften. S. meinen Einhard, I, S. 35. 165. Pertz, *Mon. German.*, II, p. 11. 448. und die bei Reiffenberg, a. a. O., II, p. CLXXXII erwähnte Abhandlung: *Rolandum magnum variis fabularum involucris explicatum veritatique restitutum consensu ineditae fac.* phil. praes. M. G. Schumannus, B. M. et repondens Dam. Blumenroeder, N. M. placidae eruditorum disquisitione sistens. Lips. 1694, 4. Auch kommt er noch vor in einem Placit. evindictorium Karls des Großen vom J. 766 im Chron. Laureshemensis bei Freher, I, p. 59. (*German. rer. script. ed. Francof. 1624, 4fol.*). — Jene oben erwähnten Chronisten glaubten, erst Richard Wace (s. unten) sei der Erfinder der Verwandlung Rollo's in den fränkischen Paladin und des Zusatzes von Karl dem Großen, Oliver, und dem Tode der Helden in der Ronce-

valschlacht (Roman du Rou, Tom. II, p. 214). Vergl. Turner, History of England during the middle ages, Vol. IV, p. 318. Sismondi, Histoire des Français, Tom. IV, p. 358. Walckenauer, Lettres sur les contes de fées attribuées à Perrault et sur l'origine de la féerie. P. 1826, 8. S. dagegen jedoch Raynouard im Journal des Savans, 1832, Juillet, p. 392-393. — Ausgabe: La Chanson de Roland, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque Bodléienne, avec une Introduction, un Index-glossaire et un Appendice par M. Fr. Michel. P. 1836, 8. (Vergl. Raynouard im Journal des Savans, 1836, Février, p. 83 ff.)

- 5) Hector Boëthius, Hist. Scotor., lib. XV. Vergl. besonders Casp. Barthius, Animadv. in Philippum, p. 178.
- 6) Was De la Rue, Trouvères Normands, II, p. 24. 57. 64 u. a. a. O. über ihn gesagt hat, läßt sich durchaus nicht nachweisen. S. den Aufsatz über ihn von Am. Duval in der Hist. littér. de la France, Vol. XVIII, p. 714 ff. Henri Monin, Dissertation sur le roman de la bataille de Roncevaux. P. 1832, 8., womit zu vergleichen ist Fr. Michel (welcher neuerdings den ganzen Roman herausgegeben hat), Examen critique de la dissertation de M. Henri Monin, sur le Roman de Roncevaux. P. 1832, 8. und Ferd. Wolf, a. a. O., S. 160 ff. S. noch Mém. de l'Acad. des Inscriptions, Tom. II, p. 736. Tyrwhitt zu Chaucer's Canterbury Tales, v. 13741. Fr. Michel, Examen critique du Roman de Berte aux grans piés, p. 5. Dr. Wirth, Ueber die Nordfranzösischen Heldengedichte des Karolingischen Sagenkreises, 1836, 4., S. 4.
- 7) Neue Ausgabe von W. Grimm, Göttingen 1838, 8. S. Rosenkranz, Geschichte der deutschen Poesie im Mittelalter, S. 228-230.
- 8) Ferd. Wolf, a. a. O., S. 165 ff.
- 9) Monin, a. a. O., p. 69-71. Wolf, a. a. O., S. 173.

§. 27. Mit dem Feudalverhältnisse zwischen Karl dem Großen und seinen Vasallen beschäftigen sich folgende Romane:

a) Les quatre fils Aymon, an die sich die l'histoire du noble et vaillant chevalier Regnault de Montauban knüpft.

Prosaroman zu Troyes s. a. 4. — Ausgaben, Uebersetzungen u. s. w. s. bei Ebert, bibl. Lexikon, 1459-1469. 18754-18794.

— Auszug in der Bibliothèque des Romans, 1778, Juillet, I, p. 60-102. Vergl. Ginguené, Histoire littéraire de l'Italie, IV, p. 173. Görres in Fr. v. Schlegel's Deutschem Museum, IV, S. 298. — Vergleichung der französischen und deutschen Recension in Görres, Deutsche Volksbücher, S. 99-131. Adelung, Fortgesetzte Nachrichten, S. 55. Docen, Miscellaneen, II, S. 131 ff. Ueber den altdutschen Meistergesang, S. 130 N. 118. — Der erste bekannte Bearbeiter ist Huon de Villeneuve, dessen Gedicht Regnault de Montanban nach Fauchet, des anciens poètes français, §. 14, p. 562 (in den Oeuvres, P. 1610), in das J. 1200 fällt. Vergl. Roquefort, p. 140. Eine andere Bearbeitung ist von Imm. Bekker in der Einleitung zu seinem Fierabras bekannt gemacht worden. S. Mone, Anzeiger, Jahrg. VI, Heft III (1837, S. 329 ff.), S. 89-205. Fr. Michel, La Chanson des Saxons, I, p. III. Reiffenberg, La Chronique de Ph. Mouskes, II, Introd., p. CCIII ff. Hist. litt. de la France, XVIII, p. 721 ff. — Folgende Stelle aus diesem Romane ist von Wichtigkeit, weil sie über die Absingung u. s. w. der Chansons de geste Aufschluss giebt (s. Fauchet, Origines de la poésie française, p. 562):

*Gardez qu'il n'i ait noise, ne tabor, ne criée:  
Il est ensinc coustume en la vostre contrée,  
Quant un chanterres vient entre gent honorée  
Et il a endroit soi sa vielle atrempée,  
Jà tant n'aura mantel ne cotte desramée [usée]  
Que sa première [tâche, debut du poème] laisse ne  
soit bien escoutée;*

*Puis font chanter avant se de riens lor agréé,  
Ou tost sans vilenie peut recoillir s'estrée [seine Strasse,  
peut reprendre son chemin].*

*Je vos en dirai d'une qui molt est honorée,  
El royaume de France n'a nulle si loée,  
Huon de Villenoewe l'a molt estroit gardée,  
N'en vol prendre cheval ne la mule afeltrée [harnachée],*

*Peliçon vuir ne gris, mantel, chape, forée [fourrée],  
Ne de buens paresis une grant hénepée [un hanap  
plein]*

*Or en ait il maulgrez qu'ele li est emblée [soustraite  
dérobée],*

*Une molt riche pièce vos en ai aportée.*

b) Guerin (Garin) de Montglaive, und seine Söhne Girard, Regnier, Milon und Amand, eine Nachahmung der vier Haimonskinder.

Die älteste dichterische Bearbeitung unter dem Titel: Roman de Viane (Vienne an der Rhone, wo Girart vom Kaiser Karl belagert wird) rührt von einem Kleriker Bertrans her (s. Umland, über das altfranzösische Epos, S. 68-73. Rosenkranz, S. 61 ff.) und ist wahrscheinlich schon im XII. Jahrhunderte abgefaßt. Der Prosa-Roman führt den Titel: Hystoire de tres-preux et vaillant Guerin de Montglave, lequel fit en son temps plusieurs nobles et illustres faits en armes, et aussi parle des terribles et merveilleux faits de Robastre et Perdigon pour secourir le dit Guerin et ses enfans. P. s. a., 4. Bruchstück bei Reiffenberg, II, p. CCXXXIX. S. noch Ebert, no. 9056. Bibliothèque des Romans, Octobre 1778, II, p. 1-90. Gaillard, Histoire de Charlemagne, III, p. 479 ff. Dunlop, History of fiction, I, p. 420-426. — Ueber die Haltung der einzelnen Charaktere vergl. Schmidt, in den Wiener Jahrb., Bd. XXXI, S. 123 ff.

c) Der Roman vom Zauberer Maugis d'Aigremont (Malegis, Madelgis), Sohne des Herzogs Beuves d'Aigremont (Buevo von Antona bei den Italiänern). Auch als Verfasser dieses Romanes wird Huon de Villeneuve genannt.

Der Titel des Prosaromanes lautet: La tres-plaisante histoyre de Maugis d'Aigremont et de Vivian son frere, en laquelle est contenu comme le dist Maugis à l'aide de Oriande la Fée s'amie alla in l'isle de Boucault où il s'habilla en diable, et comment il enchantia le diable Raouart et occist le serpent qui gardoit la roche par laquelle chose il conquist le bon cheval Bayard et aussi conquesta le grand Sorgalant. P. 1527, 4. Auszug in der Bibl. des Romans, Juillet 1778, I, p. 1-59. Dunlop, History of fiction, I, p. 461-463. Quadrio, Storia di ogni poesia, IV, p. 566. Reiffenberg, II, p. CCXIV ff. Ueber das Bibliographische s. Ebert, no. 13419 ff.; über den Charakter des Malegis vergl. Schmidt, a. a. O., XXXI, S. 113.

d) Beuves de Hanstone, von unbekanntem Verfasser, ein Roman, welcher eine vollständige Orestias bildet. Als Prosa-roman bearbeitet erschien er im J. 1520 zu Paris.

Vergl. über die prosaische Bearbeitung, ebenso wie über die der Romane des Huon de Villeneuve, die Histoire littéraire de la

### 98 Kap. III. Die grossen nordfranzösischen

France, XVIII, p. 730 not. — Antona, Hanstone, ist Southampton bei London. Vergl. die Reali di Francia, III, 17. Reiffenberg, a. a. O., Vol. II, Introd., p. CLXXXIII. Man ersieht hieraus die Unrichtigkeit der Schreibart Bovo von Ancona.

e) Der Roman Mabrian ist nur prosaisch vorhanden. Er zerfällt in zwei Theile, von denen der letzte ungleich späteren Ursprunges ist. Der erste schildert Malegis' Ausgang (bis Kap. XVI), der letztere die Thaten des Mabrian, Sohnes von Ivo, König von Jerusalem, Enkel von Reinhold, dem Sohne Haymons.

S. über die Ausgaben Ebert, no. 12596 ff. Im Druck erschien er zu Troyes, 1625. Ein Auszug findet sich in der Bibliothèque des Romans, Juillet 1778, I, p. 102-159.

f) Neueren Ursprunges (erst im XIV. Jahrhunderte entstanden, da er die Veranlassung zur Stiftung des savoyischen Annunciadenordens im J. 1362 beschreibt) ist der unter dem Titel: *La conquête du très-puissant Empire de Trebisonde et de la spacieuse Asie* (Paris, s. a. 4.) erschienene Roman.

S. die Bibliothèque des Romans, Juillet 1775, I, p. 161. Ebert, no. 18785-18786. — Schmidt, in den Wiener Jahrb., XXXI, S. 116, vermuthet, dafs er von dem alten Gedichte des Francesco Tromba von Gualdo di Nocera: *Trabisonda historata, nella quale se contiene nobilissime battaglie, con la vita et morte di Rinaldo*, ausgegangen sei. S. über dasselbe Ginguenè, Hist. litt. de l'Italie, IV, p. 551 und den reichhaltigen bibliographischen Artikel bei Ferrario, *Antiche Romanzi di Cavalleria*, IV, p. 163-165. Vergl. S. 343 in dem Supplemente von Cajetano Melzi. — Es ist höchst wahrscheinlich, dafs dieser Roman rein italiänischen Ursprunges und nur in französischer Prosa vorhanden gewesen ist.

Diese bisher erwähnten Romane bilden, da sie von denselben Personen und ihren Lehnverhältnissen zum Kaiser Karl handeln, ein zusammenhängendes Ganze und sind als solches auch verbunden zu wiederholten Malen erschienen. (Ueber die angeblichen geschichtlichen Grundlagen s. Gaillard, *Histoire de Charlemagne*, III, p. 431: sie werden aber von Schmidt, a. a. O., S. 118, in Zweifel gezogen.)



§. 28. Zu derselben Klasse von Romanen aus dem fränkischen Sagenkreise, welche sich mit dem Feudalverhältnisse zwischen Karl und seinen Vasallen beschäftigen, gehören noch:

a) Huon de Bordeaux, angeblich im XIII. Jahrhundert ebenfalls von Huon de Villeneuve bearbeitet<sup>1)</sup>. Der Prosaroman erschien (beendet im J. 1454) zuerst unter dem Titel: *Les prouesses et faits merveilleux du noble Huon de Bordeaux, Per de France, duc de Guyenne*, s. a., fol., dann 1516, 4.<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Nach Dunlop, I, p. 394. Schmidt, a. a. O., XXXI, S. 118. Roquefort, État, p. 140, erwähnt dagegen dieses Werk nicht unter den Arbeiten des Huon de Villeneuve. Vielleicht fand eine Verwechslung des Titels mit dem Verfasser Statt.

<sup>2)</sup> S. Ebert, no. 10394. *Bibliothèque des Romans*, Avril 1778, II, p. 7-163. Einige Beiträge zur Vergleichung mit Wieland's Oberon bei Schmidt, a. a. O., S. 118 ff.

§. 29. b) Die vier Romane: Doolin de Mayence, Ogier le Danois, Meurvin und Gérars d'Euphrate bilden ein zusammenhängendes Ganze, da ihre Helden Glieder einer und derselben Familie sind.

I. Doolin de Mayence. Der Inhalt ist in Deutschland aus Alxinger's verunglückter Epopöe bekannt. Als erster Bearbeiter in Versen wird auch hier Huon de Villeneuve genannt.

<sup>1)</sup> S. Roquefort, p. 140. Auszug von Tressan in der *Biblioth. des Romans*, Févr. 1778, p. 1-70. Vergl. Ebert, *Bibl. Lexik.*, no. 6368. Reichard, *Bibliothek der Romane*, IV, S. 42-90. Der Titel des prosaischen Romanes lautet: *L'Hystoire du preux et vaillant Dolin de Mayence, en son temps la fleur des chevaliers Français, contenant ses faits, gestes, batailles et aventures admirables; ensemble les prouesses et haut faits d'armes de Charlemagne et autres chevaliers.*

II. Ogier le Danois, der Tradition zufolge ein Sohn des Königs Geoffroy von Dänemark<sup>1)</sup> und Enkel des Doolin, ist eine historische Person. Ogerius Danus (oder Dacus) flüchtete mit den enterbten Söhnen Karlmanns zu dem Langobardenkönige Desiderius und wurde nach dessen Besiegung von Karl dem Großen zu Gnaden aufgenommen und zu einem seiner Heerführer ernannt<sup>2)</sup>. Mit diesem Oger oder Otkar ist

die Geschichte eines minder bekannten Otkerius Carmentriacensis verschmolzen<sup>3)</sup>. Es giebt zwei altfranzösische Bearbeitungen in zehnsilbigen Versen. Die ältere verlegen die gelehrten Benediktiner<sup>4)</sup> irrig an den Schluss des XI. Jahrhunderts, da sie vielmehr von Raymbert (Rimbert) de Paris am Anfange des XIII. Jahrhunderts geschrieben worden ist<sup>5)</sup>. Das jüngere Gedicht hat den schon oben erwähnten Adans li Rojs zum Verfasser. Der Schluss lautet in demselben:

*Icy endroit est cil livre finex  
 Qui des enfance Ogier est apelex.  
 Or veuille Diex qu'il soit parachevex  
 En telle maniere qu'este n'en puisse blamex  
 Li Roy Adans par ki il est rimex<sup>6)</sup>.*

Es ist dem Grafen Guy de Dampierre von Flandern gewidmet, welcher im J. 1305 starb. Beide Gedichte, des Rimbert und des Adenez, finden sich auch handschriftlich im Britischen Museum. S. Warton, History of the English poetry, Vol. I, p. 139, not. k, new edition. Aus dem Gedichte des Adenez sind die beiden deutschen Gedichte durch niederländische Vermittelung hervorgegangen. S. Hoffmann, Horae Belgicae, Vratislav. 1832, P. I, p. 60. — Ueber die prosaischen Bearbeitungen s. die Bibliothèque des Romans, Février 1778, p. 71-167. Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, Tom. VIII, p. 178. Gaillard, Histoire de Charlemagne, Tom. III, p. 444 ff. Dunlop, History of fiction, I, p. 449-459. Schmidt, a. a. O., S. 126-139. — In Johann's de Montevilla kurieuser Reysebeschreibung in das gelobte Land, sind die Thaten des Ogier bis nach Indien hin von dem Uebersetzer eingeschoben worden. S. Görres, Deutsche Volksbücher, S. 70. v. d. Hagen, Museum für altdenische Literatur und Kunst, I, S. 269-276. Vergl. Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, V, p. 242. Noch erwähnt Dunlop, a. a. O., eine Dissertatio historica de Hulgero Dano qui Caroli Magni tempore floruit. S. auch Ebert, no. 15067-15076.

<sup>1)</sup> Ueber Karl's Kriege mit dem Dänenkönige Gottfried s. meine Ausgabe des Einhard, Bd. I, S. 192 ff.

<sup>2)</sup> Mon. San-Gallens. II, 26 bei Pertz, Monumenta German. histor., II, p. 759 (Einhard, II, S. 35 ff.). Chron. Moissiac. 774 bei Pertz, II, p. 295. Bouquet, V, p. 697 B. a. 752. V, p. 435 C. a. 753. Epist. Pauli (L) Papae bei Bouquet, V, p. 522 B. Anastasius Bibl. bei Bouquet, V, p. 459 C. 461 A. B.

Annal. Lobiens. 772, bei Pertz, II, p. 195. v. Eckhart, Comment. de rebus Franc. oriental., XXXIV, §. 135. 145. — Ueber den Ursprung der Sage s. Mone, Anzeiger, 1836, S. 63 ff.

- \*) S. über das Geschichtliche: Mabillon Acta SS. ord. S. Benedicti, Saec. IV, P. I, p. 656 ff., wo auch p. 661 alte Volkslieder über Ogier auf Gewährleistung des Mönches Metellus von Tegnernsee (gest. 1160) erwähnt werden. S. Canisiüs, Lect. antiq. ex edit. Basnage, Tom. III, P. 2, p. 117-196, und vergl. v. d. Hagen und Büsching, literar. Grundriß, S. 175.
- \*) Hist. littér. de la France, Tom. VIII, p. 594.
- \*) Der Anfang lautet nach der Handschrift der Königl. Bibliothek zu Paris, no. 7608-7637, oder Fonds de Cangé, no. 34, folgendermaßen:

*Seigneurs, oyés (que Jhesus bien vous face  
Et le glorieux Père espéritable!)  
De fière geste et de grant vassellage.  
Raymbert le fist à la dure couraige;  
Jonglierres fut, si vesqui son éage,  
Gentis Hom's fu et trestout son lignaige;  
Mainte chançon fist-il de grant barnage.  
Hui mes dirons d'Ogier de Danemarche,  
Le fils Gaufroï .....*

Es enthält mehr als 21600 Verse. S. Fr. Michel, Examen critique de la dissertation de H. Monin sur le Roman de Roncevaux. P. 1832, 8., p. 12-15.

- \*) Vergl. Borel, Thrésor de recherches Gauloises et Françoises, p. 605. Histoire littéraire de la France, Tom. VII, Avertissem. p. LXXIV. Roquefort, État, p. 139. Reiffenberg, a. a. O., I, p. CLXXXVIII-CXCIII. II, p. CCXIV ff. Ueber die Bearbeitung des Rimbert s. noch De la Rue, Ess. histor., I, p. 137. Reiffenberg, II, p. CCXXV. — Auszug vom Marquis de Tressan in den Oeuvres choisies, Évreux, 1796, 8., p. 48-126. Hier folgt der Anfang des Gedichts (v. 1-56):

*Bien doit chascuns son affaire arder  
A ce qu'il puist sa vie en bien user.  
Aumosnes est dou bien amonester  
Et des preudoums le bien fait recorder,  
Car nus n'el ot qui n'en doie amender.  
Pour ce me plaist estoire à deviser  
Certaine et vraie, qui moult fait à amer;*

*Ce est d'Ogier qui tant fist à loer,  
 Qui pour l'amour de Dieu à conquister  
 Et pour sa foi essaucier et lever,  
 Fist maint paien l'ame dou cors sevrer,  
 Par lui morurent maint Turc [et] maint Escler \*).  
 Cil jougléor qui ne sorent rimer,  
 Ne firent force fors que dou tans passer;  
 L'estoire firent en plusours lieux fausser,  
 D'amours et d'armes et d'onnour mesurer  
 Ne sorent pas les poins ne compasser,  
 Ne les paroles à leur droit enarmer  
 Qui apartiennent à noblement diter;  
 Car qui estoire veut par rime ordener,  
 Il doit son sens à mesure acorder  
 Et à raison, sans point de descorder,  
 Ou il n'i puet ne se doit assener.  
 Li rois Adans ne veut plus endurer  
 Que li estoire d'Ogier, le vassal ber \*\*),  
 Soit corrompue, pour ce i veut penser,  
 Tant qu'il le puist à son droit ramener,  
 K'au roi Adam le plect à commander  
 Celui que il ne doit pas refuser  
 Que ses commans ne face sans véer,  
 C'est li quens Guis de Flandres seur la mer.  
 Li jougléour deveront bien plourer  
 Quant il morra, car moult pourront aler  
 Ainx que tel père puissent mais recouvrer:  
 Or le nous veuille Diex longuement sauver.  
 Droit enz ou tans k'yper couvient cesser,  
 Que arbrissel prennent à houtonner  
 Et herbeletes commencent à lever,  
 Ala Adans, plus ne volt demourer,  
 A Saint Denis, en France, demander  
 Commant pourra de ceste estoire ouvrer,  
 Parquoi le puist seur vérité fonder,  
 Car n'i vorra nule riens ajouster  
 Fors que le voir, et mensonges oster,  
 Là où seront les vorra fors sarcler \*\*\*).*

\*) D. i. *Esclaves, Esclavons*. S. Roquefort, Gloss., I, p. 502. Allein es ist hier, wie bei Ph. Mouskes, Chron. V, 7328. 3458, von den Sarazenen zu verstehen, so dafs darunter wahrscheinlich die Mameluken Aegyptens (d. h. Sklaven) gemeint sind. \*\*) *léal, loyal*. \*\*\*) *arracher*.

*Uns courtois moignes cui Diex puisse honorer,  
 Dant Nicolas de Rayns l'oy nommer,  
 Li fist l'estoire de chief en chief moustrer,  
 Si comme Charles en fist Ogier mener  
 En sa prison, el bourc à Saint-Omer.  
 Iceste estoire dont ci m'oex parler,  
 Est gracieuse à dire et à chanter.  
 En la matere vueill desormais entrer,  
 Plus ne m'en quier tenir ne arrester;  
 Or me doinst Diex que la puisse achever  
 En tel maniere c'on ne m'en puist blasmer.*

III. Der Roman von Meurvin, dem Sohne des Ogier und der Fee Morgane, ist nur in einer prosaischen Uebersetzung vorhanden und eines der unbedeutendsten Erzeugnisse dieses Sagenkreises <sup>1)</sup>).

<sup>1)</sup> Er erschien zuerst im J. 1539. S. Ebert, no. 1396 ff. und einen Auszug in der Bibl. des Romans, Février 1778, p. 168-179.

IV. Gérard d'Euphrate ist der dritte Sohn des alten Doolin. Ein altfranzösisches Gedicht war vorhanden, welches der Verfasser der prosaischen Bearbeitung <sup>1)</sup> seiner eigenen Angabe nach vor Augen hatte <sup>2)</sup>).

<sup>1)</sup> Zuerst gedruckt zu Paris 1545; zuletzt 1783.

<sup>2)</sup> S. Dunlop, I, p. 460. Ebert, no. 8355. Schmidt, a. a. O., XXXI, S. 130.

§. 30. Wenn schon in den zuletzt genannten Dichtungen der Kampf gegen die Ungläubigen mehr hervortritt, als das Lehnungsverhältniß der Vasallen zum Kaiser, so ist dies in noch höherem und fast ausschließlichem Grade der Fall in den nun aufzuzählenden, welche in dieser Hinsicht mit den vorhergehenden zusammengenommen eine besondere Klasse bilden:

I. Der Roman von Fierabras, ist in einer prosaischen französischen Bearbeitung vorhanden gewesen, wie Schmidt <sup>1)</sup> aus einer Erwähnung in dem Richard sans Peur, von dem bei dem normannischen Sagenkreise die Rede sein wird, nachgewiesen hat. Die provenzalische Bearbeitung dieses Romans ist neuerdings von Imm. Bekker bekannt gemacht worden <sup>2)</sup>).

<sup>1)</sup> A. a. O., XXXI, S. 136.

<sup>2)</sup> Berlin 1830, 4. Vergl. Ebert, no. 7536. 7539. Bibl. des Romans, Nov. 1777, p. 39-67. Mélanges tirés d'une grande biblio-

thèque, VIII, p. 176. Gaillard, Histoire de Charlemagne, Tom. III, p. 420.

II. Der Roman Galyen Rhétoré (nach einer späteren etymologischen Künstelei, welche sich auch in dem Prosa-Romane findet, le Restoré) handelt von der Fahrt Karls des Grossen und seiner zwölf Pairs, die ungeschickter Weise mit Christus und den zwölf Aposteln verglichen werden, nach Jerusalem. Er ist voll der wunderlichsten und abenteuerlichsten Gaskonaden <sup>1)</sup>).

<sup>1)</sup> S. oben §. 20 und die bei Gaillard, Hist. de Charlemagne, III, p. 400 aufgeführten Schriftsteller, zu denen man auch Vincentius Bellovacensis, XXIV, p. 963, 4. (ed. Duaci 1624) hinzufügen kann. Die Prosabearbeitung des Romans führt den Titel: Nobles prouesses et vaillances de Gallyen Rhetoré, fils du noble Olivier le Marquis et de la belle Jacqueline, fille du Roi Hugues, qui fut Empereur de Constantinople. S. Ebert, no. 8056. Dunlop, I, p. 426-430. Schmidt, XXXI, S. 124 ff. Auszug vom Grafen Tressan in der Bibliothèque des Romans, Octobre 1778, II, p. 90-114.

§. 31. Zu dem Sagenkreise Karls des Grossen gehören ferner mehrere Dichtungen von encykklischer Tendenz, wie einige der ungedruckten Prosaromane und das italiänische Volksbuch: I Reali di Francia <sup>1)</sup>). Ferner gehören hieher:

a) Le Roman de Charlemagne, fils de Berthe, als Fortsetzung der oben erwähnten Histoire de Pepin et de Berthe sa femme von Girardin d'Amiens <sup>2)</sup> in drei Büchern und in Alexandrinern <sup>3)</sup>).

<sup>1)</sup> S. über dieselben Schmidt, italiän. Heldengedichte, S. 61-72. Wiener Jahrbücher, XXXI, S. 105-109. Ein herausgerissenes Stück aus demselben ist das Volksbuch vom Kaiser Octavian. Vergl. den französischen Roman de Florent et Lyon, enfans de l'empereur de Romme (Octavien). Ebert, Bibliograph. Lexikon, no. 7639. Ferrario, a. a. O., IV, p. 1-5.

<sup>2)</sup> Uhland, a. a. O., S. 65-67. Gaillard, Hist. de Charlemagne, III, p. 368. Bibl. des Romans, Octobre 1777, I, p. 119.

<sup>3)</sup> S. Gaillard, Hist. de Charlemagne, III, p. 368. Bibl. des Romans, Octobre 1777, I, p. 119. — In dem ersten Buche dieses Romanes findet sich die Sage von Karls Aufenthalte am Hofe des Galafras, Almiraldus Toletae, als er noch ganz jung aus sei-

nem Vaterlande verbannt wurde, die im Turpin ganz kurz berührt wird (Kap. XXI) und dann aus einer anderen französischen Bearbeitung in die *Reali di Francia* (IV, 18-51) überging. Vergl. Fr. von Aretin, *Älteste Sage über die Geburt und Jugend Karls des Großen*. München 1803. S. 53-63. Ferd. Wolf, *Altfranz. Heldengedichte*, S. 25 ff. Meine Ausgabe des Einhard, Bd. I, S. 210.

b) Das Volksbuch: *La conquête du grand roy Charlemagne des Espagnes et des vaillances des douze pairs de France et aussi celles de Fier-à-Bras* (Lyon 1501, 4.), verzeichnet bei Ebert, no. 5128.

c) *La Cour de Charlemagne* <sup>1)</sup> von Gandor oder Graindor <sup>2)</sup>, welcher auch den Roman du Chevalier au Cygne fortgesetzt hat (s. unten), und Verfasser des Romanes *Anséïs de Carthage* <sup>3)</sup> ist, der auf die aus Verwechslung des Anseïgus und Anchises entstandene Fabel von der angeblichen Abstammung der Franken von den Trojanern zurückführt <sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Archives du Nord de la France, II, Livr. VI, p. 205. Roquefort, *État*, p. 162. Glossaire, II, p. 769, wo fälschlich ein Unterschied zwischen Jean Renard und Jean Renax gemacht wird.

<sup>2)</sup> Wol Gandor de Douay, den Borel aufführt?

<sup>3)</sup> De la Rue, a. a. O., III, p. 170-172. Mone giebt ein Bruchstück, *Anzeiger*, 1835, S. 77-80.

<sup>4)</sup> Reiffenberg, Anmerk. zur Chron. de Mouskes, v. 5151, Vol. I, p. 89. Meine Ausgabe des Einhard, II, S. 287 ff.

d) *Les Chansons des hauts faits des douze Pairs de France en Perse*.

S. Fr. Michel, *Charlemagne*, Préf. p. LXII-CVIII. Desselben *La Chanson des Saxons*, I, p. XXVII ff.

e) *Charlemagne*, ein bisjetzt nur handschriftlich vorhandenes encyklisches Gedicht über diesen Sagenkreis.

Reiffenberg, a. a. O., II, p. CXCVIII.

§. 32. *Lother et Maller*, verfaßt von der Gräfin Margarethe von Videmont, Herzogin von Lothringen im J. 1405. Man kennt diesen Roman nur aus der Bearbeitung der Gräfin Elisabeth zu Nassau-Saarbrück, einer Tochter der Verfasserin <sup>1)</sup>. Maller ist der Sohn des Galien Rhetoré.

<sup>1)</sup> Bearbeitet und herausgegeben von Fr. Schlegel. Frankfurt a. M. 1805.

§. 33. Milles et Amys (d. i. Miles et Amicus), die allbekannte rührende Erzählung von dem Schicksale zweier treuen Freunde, die zuerst in der Chronik des Cisterziensermönches Alberich von Trois-Fontaines in der Champagne, vorkommt<sup>1)</sup>).

<sup>1)</sup> Bei Leibnitz, Accession. historic, II, p. 108. Abweichend ist die Erzählung bei Vincent. Bellovacensis, Spec. historial., XXIII, p. 169. Ueber ihren Zusammenhang mit dem Sagenkreise und die Verwandschaft der einzelnen Theile dieser Dichtung mit anderen, s. Schmidt, a. a. O., XXXI, S. 130-133. Das französische Volksbuch führt den Titel: Le Roman des vaillans Chevaliers Milles et Amys, lesquels en leur vivant firent de grandes prouesses. — Auszug in der Bibl. des Romans, 1778, Décbr., p. 1-50. Dunlop, History of fiction, I, p. 430-441. Seltene italiänische Bearbeitung s. angeführt bei Ferrario, IV, p. 282. Supplimento di Melzi, p. 366. — S. noch Reiffenberg, a. a. O., II, p. CCLII, und über die Legende: Mone, Anzeiger, 1836, no. 145. 161. 353. 420. Fr. Michel, Chanson de Roland, prél., p. XXIX-XXXI. Bulletins de l'Académie de Bruxelles, Tom. IV, no. 5. H. Piers, Mémoires des antiquités de la Morinie, III, p. 144-146.

§. 34. Hieran knüpft sich der Roman von Jourdain de Blaves, dem Enkel des Amys, aus ungefähr 22000 Versen bestehend, der nur handschriftlich vorhanden ist<sup>1)</sup>).

<sup>1)</sup> S. Reiffenberg, II, p. CCLVI ff. — Prosaische Bearbeitung: Les faits et prouesses du noble et vaillant chevalier Jourdain de Blaves, fils de Blaves, lequel conquesta plusieurs royaumes barbares; les peines qu'il eut à obtenir l'amour de la belle Driabelle, fille au fort roi Richard de Gardes. P. 1520, kl. fol. — Auszug in der Biblioth. des Romans, 1778, Déc., p. 51-91. Dunlop, a. a. O., I, p. 441-445. — Verschieden davon sind der gleichnamige Roman, von welchem Fr. Michel, Chanson de Roland, prélimin. p. XXXI-XXXV einen Auszug giebt. Ferner der Roman de Jourdain, welchen Raynouard citirt im Journ. des Savans, 1833, Juillet, p. 389, und welcher sich handschriftlich in der Pariser Bibliothek befindet.

§. 35. Guillaume d'Orange, surnommé au Court-nez<sup>1)</sup>), ist der schon von Ordericus Vitalis erwähnte<sup>2)</sup> Roman von Wilhelm dem Heiligen; ein Versuch, den Haupthelden des ersten Kreuzzuges, Gottfried von Bouillon, an die Hel-



den des altfranzösischen Ursagenkreises anzuknüpfen. Das Gedicht rührt von Guillaume de Bapaume her<sup>3)</sup>, welcher im XII. Jahrhunderte lebte: es ist in zehnsilbigen Versen geschrieben und findet sich in mehreren Handschriften zu Paris<sup>4)</sup>.

- <sup>1)</sup> Au courb-nez, d. i. mit der Adlernase; au cornet, d. i. mit dem Horn. Die letztere Etymologie ist, wie mir es scheint, die richtigere, da die Fürsten von Orange in ihrem Wappen ein Schlachthorn führen. Nach der Angabe von Roquefort, p. 163, soll er den Beinamen Court-nez erhalten haben, weil er in einem Kampfe mit Conolt durch einen Schwertdstreich ein Stück von der Nase verloren.
- <sup>2)</sup> Act. SS. 28. maji. Vergl. Raynouard im Journal des Savans, 1832, Juillet, p. 391 ff.
- <sup>3)</sup> S. Reiffenberg, a. a. O., I, p. CLVI ff.
- <sup>4)</sup> Vergl. Roquefort, État, p. 163, der in der Table alph. Adenez als Verfasser nennt. — Das Gedicht zerfällt in fünf Theile: 1) Le Couronnement du Roi Loos; 2) Le Charroy de Nismes; 3) Les Enfans Vivienz (vergl. Fr. Michel, Chanson des Saxons, I, p. XXXIII ff.); 4) Le Moniage de Renouart (Rainiez); 5) Le Moniage de Guillaume au Court-Nez. In dem vierten Theile erkennt man den Uebergang zum Reineke Fuchs, über welchen man Schmidt, Wiener Jahrb., XXXI, S. 112-114 vergleichen kann, wovon auch unten die Rede sein wird. — Lange Stellen daraus haben mitgetheilt: Catel in den Mémoires de l'histoire de Languedoc, Toulouse 1633, fol., p. 567-573; vergl. p. 549. Reiffenberg, a. a. O., I, p. CLIX ff. Van Praet, Catalogue de La Vallière, II, 224, no. 2735. Auszüge bei Sinner, Catalogus Cod. Mss. bibl. Bernensis, III, p. 333. Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, VI, p. 190-194. Eine Cantilena (chanson) von dem heil. Wilhelm, welche von den ioculatores (jongleurs) gesungen wurde, erwähnt Ordericus Vitalis, a. a. O.; s. auch dessen Hist. Ecclesiast., lib. VI (im J. 1141 geschrieben), bei Du Chesne, Hist. Norm. script. antiq., p. 598; von der Schmidt (a. a. O., XXXI, S. 141) mit Recht vermuthet, daß sie das Gedicht des Guillaume de Bapaume sei. — Das Geschichtliche findet man in den Act. SS. Bolland. Mai. XXVIII. (Antwerpen 1688, p. 808-828). S. noch v. d. Hagen und Büsching's literar. Grundriss, S. 176-181.

§. 36. Eine große Anzahl von Romanen aus dem fränkisch-karlingischen Sagenkreise sind verloren gegangen. So

werden unter andern in dem Fabliau des deux Bordéors Ribaux (s. B.) folgende hieher gehörige Dichtungen angeführt: Aie de Nanteuil, Garnier d'Avignon, Guion d'Aleschans, Vuien de Bourgoigne, Bonard de Sassoigne, Guiteclin de Brebant, Tibaut de Viane, Girard d'Aspremont, Buevons de Commarchis u. s. w. Es ist aber auf die Genauigkeit dieser Titel nicht viel zu geben, da der Dichter absichtlich und auf komische Weise die Namen der einzelnen Romane unter einander gemengt hat.

## II. Der Bretonische Sagenkreis.

§. 37. Das Charakteristische der Romane dieses Sagenkreises <sup>1)</sup>, in denen sich Lieb und Leid, Kampf und Ruhe, Sieg und Tod im buntesten Gemisch der Vorfälle einer thatenreichen Zeit abspiegeln, ist als Mittelpunkt, um welchen sich Alles dreht und dem Alles zustrebt, die Erlösung und Besiegung durch den Weltheiland, die durch das Heilige Blut (Sanctus Cruor, Sang real, San Gréal, Graal), welches aus Christi Seite durch den Lanzenstich des Longinus hervorströmte, von Joseph von Arimathia in einer Demantschüssel aufgefangen und unter die Obhut des geweihten Ordens der Ritter von der Tafelrunde gestellt wurde, als äusserlich wahrnehmbares Zeichen repräsentirt ward. Den Ausgangspunkt bildet die Geschichte des aus den Evangelien bekannten Joseph von Arimathia, welche schon in dem alten, aber apokryphischen Evangelium Nicodemi <sup>2)</sup> bedeutende Zusätze erhalten hat <sup>3)</sup>. Der bretonischen Ueberlieferung zufolge soll Joseph von Arimathia persönlich nach England gekommen sein. Er segelte hienach auf Einem Schiffe mit Maria Magdalena von Palästina nach Frankreich, begab sich von dort nach Spanien und England zur Ausbreitung des Christenthumes <sup>4)</sup> und brachte das Heiligthum des Graal nach jenem Lande. Wahrscheinlich kam er nach der Klein-Bretagne, weil er als Schutzpatron der Kirche und Einsiedelung von Glastenburg verehrt wurde, und auf diese Weise verschmolz sich die auf ihn bezügliche Tradition mit dem von wälischen Barden ausgegangenen und verherrlichten Sagenkreise des Königs Artus. So stellte sich dem idealen Prinzip, welches durch die sagenhaften Gründer des Christenthumes in Armorika und Wales und das von demselben über-

brachte segensvolle und gnadenreiche Kleinod repräsentirt wurde, König Artus, der Gründer einer nationalen Ritterschaft und Rechtspflege, mit seinen Helden der Tafelrunde als reales Princip gegenüber.

- 1) S. Schmidt, Wiener Jahrb., XXIX, S. 71-129. Dunlop, History of fiction, I, p. 154-368. Büsching, Museum für alt-deutsche Literatur, Bd. I, 1809, S. 491-546. Rosenkranz, Geschichte der deutschen Poesie im Mittelalter, Halle 1830, 8., S. 209-307. Görres, Einleitung zu seiner Ausgabe des Lo-hengrin. Heidelberg 1813, 8. — Ueber die angeblichen historischen Grundlagen des Sagenkreises vergl. besonders Ellis, Specimens of early English metrical Romances (London 1811), I, p. 43-131. Eine solche geschichtliche, lokale und nationale Grundlage leugnet aber gänzlich Fauriel in der Revue des deux mondes, Vol. VII, p. 672 ff.
- 2) Acta S. Thomae Apost., illustr. Thilo. Lips. 1823, p. XXX-LII. Vergl. Fabric., Cod. Apocryph., Tom. I, p. 214-237.
- 3) Vergl. Kap. XII. und besonders den Schluss von Kap. XV., in Birch, Auctarium Cod. apocryphi N. T. Fabriciani. Havniae 1804, p. 91, wo die wunderbare Rettung des Joseph aus dem Gefängnisse berichtet wird, die sich schon bei Gregor von Tours, Hist. Francor., I, 2, wiederholt findet.
- 4) Acta SS. Bolland. mens. Mart., Tom. II, p. 507. Usher, Britannicarum ecclesiarum antiquit. (Dublini 1659), cap. 2. Tille-mont, Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, P. 1701, Tom. I, p. 482.

§. 38. Der älteste hieher gehörige Schriftsteller ist Gildes, der Sohn des britischen Fürsten Caw, angeblich gestorben im J. 570<sup>1)</sup>. Seine Schrift: de calamitate, excidio et conquestu Britanniae, quam Angliam nunc vocant, steht in Gale's Sammlung<sup>2)</sup>. Wichtiger ist des Nennius' Historia Brittonum<sup>3)</sup>, das vorzüglichste Buch dieser Gattung aber unbedingt: Galfredi Monemutensis (Geoffrey of Monmouth<sup>4)</sup>) Historia Regum Britanniae<sup>5)</sup>. Hierin ist aber noch weder von dem heil. Graal noch von der Tafelrunde die Rede. Unge-druckt ist desselben Verfassers lateinisches Gedicht: Vita Merlini Caledonii ad Robertum Lincolniensem und der dazu gehörige Commentarius in Prophetias Merlini utriusque. Als Quelle sind die von dem Archidiaconus zu Oxford, Walter

Calenius, auf seiner Reise durch Armorika (die Bretagne) gesammelten Volkssagen zu betrachten, unter dem celtischen Titel: Brut Brenhined, auf die wir unten in der III. Reihenfolge zurückkommen werden. Aus derselben Quelle, den älteren bretonischen Sagen und Ueberlieferungen, schöpften auch die Trouvères <sup>6)</sup>; und alle hiergegen erhobenen Zweifel fallen seit der Entdeckung einiger der wälischen Originale fort <sup>7)</sup>).

<sup>1)</sup> Vergl. Fabricius, Bibl. med. et inf. Latinitatis, III, p. 171.

<sup>2)</sup> Script. Hist. Brit., Oxon. 1691, fol.

<sup>3)</sup> Ed. W. Gunn, London 1819.

<sup>4)</sup> S. über ihn Fabricius, a. a. O., III, p. 10, ed. Mansi.

<sup>5)</sup> Zuerst herausgegeben von Badius Ascensius. Paris 1508. 1527. Dann in Rerum Britannic. scriptores vetustiores ac praecipui. Heidelberg 1587, fol. Beste Ausgabe von Fr. Michel und Thom. Wright, P. und London 1838, 8.

<sup>6)</sup> Beneke, Vorrede zum Wigalois, S. XX-XXII.

<sup>7)</sup> De la Rue, Recherches sur les bardes armoricains. Caen 1815. Warton, a. a. O., I, Préf. p. 99, p. XVI, not. g. LXXIV ff. not. b. Turner, History of the Anglo-Saxons, London 1823, 4. Vol. III, p. 493 ff. History of England during the middle-ages, sec. edit., London 1825, Vol. IV, p. 297 ff. 339 ff.

§. 39. Einleitend in den Sagenkreis sind der Roman de Merlin <sup>1)</sup> und der Roman de Sang-real (St. Graal) <sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Auszug in der Biblioth. des Romans, Juillet 1775. Dunlop, a. a. O., I, p. 203-217. Literarnotizen bei Ebert, Bibliograph. Lexikon, no. 13880-13900. Auf der Kön. Bibliothek zu Berlin findet sich der zweite Theil einer mit gothischen Lettern gedruckten, im J. 1528 erschienenen Oktavausgabe. Eine frühere Ausgabe erschien zu Paris bei Verard im J. 1498, 3 Bde fol. — Die älteste französische Prosabearbeitung rührt von Robert de Borron und Helis de Borron her. S. Catalogue de la Vallière, Tom. II, p. 605. Hist. littér. de la France, Tom. XV, p. 497.

<sup>2)</sup> Auszug in der Bibl. des Romans, Août 1775, p. 88. Dunlop, I, p. 218-222. In Prosabearbeitung gedruckt zu Paris 1516, fol. unter dem Titel: L'Histoire du Saint-Gréaal, qui est le premier lyvre de la Table-Ronde, lequel traite de plusieurs matières récréatives; ensemble la Queste du dict Saint-Gréaal, faite par Lancelot, Galaad, Boort et Perceval, qui est le dernier lyvre de la Table-Ronde. S. Roquefort, p. 153. Qua-

drio, *Storia di ogni poesia*, IV, 487, bei letzterem etwas abweichend. Die erste Bearbeitung wurde begonnen von *Lucas, chevalier et seigneur des chateau de Gast bei Salisbury in England*. S. *Roquefort, Gloss. de la langue Romane s. v. Graal; État*, p. 147 ff. Der Anfang ist abgedruckt in dem *Catalogue de la Vallière*, Tom. II, p. 614, no. 4015. *Histoire litt. de la France*, Tom. XV, p. 495.

§. 40. *Roman de Perceval (Perceforest)*, begonnen von *Chrestien de Troyes*, beendet von *Gautier de Denet und Manessier*<sup>1)</sup>, die ihn der Gräfin *Johanna von Flandern* widmeten (zwischen 1208 und 1210).

<sup>1)</sup> *Galland* schreibt ihm in seinem *Discours sur quelques anciens poètes et sur quelques romans gaulois peu connus* in den *Mémoires de l'Académie des Inscr. et Belles-lettres*, Tom. II, den *Roman Raoul de Beauvais* zu, und verwechselt überhaupt diesen Roman mit *Érec et Énide*. S. *Hist. litt. de la France*, Tom. XV, p. 194. — S. *Ebert, Bibl. Lexikon*, no. 16166; gedruckt 1530, fol. Auszug in der *Bibl. des Romans*, Novembre 1775, p. 37. Eine Probe daraus gedruckt bei *Jak. Grimm, Altdeutsche Wälder*, I, S. 30. *Dunlop*, a. a. O., I, p. 486-488. — Wir geben unten (B, S. 302 ff.) einen Auszug nach der *Hist. littéraire de la France*, Vol. XV, p. 246-252. Zu Paris befinden sich drei Handschriften; zwei in der Königl. Bibliothek (no. 27 und 73 des Fonds du Cangé), die dritte in der Bibliothek des Arsena's. Den Anfang s. bei *Schmidt*, a. a. O., XXIX, S. 90.

§. 41. *Constans*, Roman vom Dichter *Butor*, im J. 1294 für den schon oben mehrfach erwähnten Grafen *Guy de Dampierre von Flandern* gedichtet, nur handschriftlich vorhanden<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> S. *Méon, Roman du Renard*, I, p. IX. *Archives philolog.*, I, p. 220-224. III, p. 64-69. *Reiffenberg*, a. a. O., I, p. CXCIX. *Robert, Fabliaux inédites*, I, p. CXXIX not.

§. 42. *Roman de Lancelot du Lac ou de la Charrette*<sup>1)</sup>, schildert bekanntlich die leidenschaftliche Liebe des *Lancelot* zu der Königin *Genèvre (Ginievra)*. Er wurde begonnen im J. 1190 von *Chrestien de Troyes*<sup>2)</sup> und nach seinem Tode von *Godefroi de Leingni (Ligny)* fortgeführt, behandelt aber nur eine Episode des Ganzen.

- 1) Die älteste prosaische Bearbeitung nach der Lateinischen rührt von Gautier Map oder Mappes her. S. Fabricius, Bibl. lat. med. et inf. aevi, Tom. III, p. 117, ed. Mansi. Hist. littér. de la France, XV, p. 496. Gedruckt zu Paris 1553, fol. in drei Bänden. Der erste führt den Titel: *Le premier volume de Lancelot du Lac nouvellement imprimé à Paris*; der zweite: *Le second volume etc.*; der dritte: *Le tiers volume etc.* Am Schlusse des Buches stehen die Worte: *Cy fine le dernier volume de la Table Ronde faisant mention des faicts et proesses de Monseigneur Lancelot de Lac et d'autres plusieurs nobles et vaillans hommes et compaignons. Nouvellement imprimé à Paris pour Phelippe Le Noir*, etc. Vergl. die bibliogr. Notizen bei Ebert, no. 11678-11683. Hist. littér. de la France, XV, p. 499. Auszug in der Bibl. des Romans, Oct. 1775, I, p. 61. Dunlop, History of fiction, I, p. 234-246.

Auszug in der Bibl. des Romans, Avril 1777, I, p. 67; Ellis, Specimens of early English metrical romances, I, p. 328; Hist. littér. de la France, XV, p. 255-264.

- 2) Ueber Chrestien de Troyes vergl. Auguis, Poètes franç., I, p. 450. Dieser Dichter widmete die meisten seiner Werke dem Grafen Philipp vom Elsass, z. B. den Tristan (s. §. 44). Vergl. Raynouard, Choix des poésies originales des Troubadours, II, p. 316. Reiffenberg, a. a. O., I, p. CXLII. Der Lancelot ist einer Dame aus der Champagne gewidmet, wahrscheinlich der Gräfin Marie de Champagne von Flandern, Gemahlin Baudouin's IX. S. Hist. littér. de la France, XV, p. 253. Von ihm sind: Erec et Enide, L'Art d'aimer d'Ovide, La Mort de l'Espaule ou la Metamorphose de Tantale, La Hupe et l'Aronde, La Muance del Rossignol ou Metamorphoses de Térée, de Progné et de Philomèle (sämmtlich aus einer Bearbeitung des Ovid), Le Chevalier au Lion, Guillaume d'Angleterre (Fragmente daraus bei Mone, Anzeiger, 1835, S. 80-81): keinesweges aber von ihm ist das Fabliau dou chevalier à l'espée, wo es von dem Dichter folgendermassen heisst:

*L'en ne doit Crestien de Troies,  
Ce m'est vis, par raison blasmer,  
Qui sot dou roi Artu conter,  
De sa cort et de sa mesniée,  
Qui tant fu loée et prisiée,  
Et qui les fex des autres conte,  
Et onques de lui ne tient conte:  
Trop est preudon à oblier.*

S. Méon, Nouv. recueil de fabl., 1823, Tom. I, p. 128. Hist. littér. de la France, XV, p. 197.

§. 43. Roman de Meliadus de Leonnoys, nur in Prosa vorhanden <sup>1)</sup>), welche nach der älteren Bearbeitung des Rusticien de Pise <sup>2)</sup>) auf Befehl des Königs Heinrich's II. (1154-1189) angefertigt wurde, deren angebliche Quelle ein lateinisches Original gewesen sein soll.

<sup>1)</sup> Der Titel lautet: Au present volume sont contenus les nobles faicts d'armes du vaillant Roy Meliadus de Leonnoys: ensemble plusieurs autres nobles prouesses de Chevalerie faictes tant par le Roy Artus, par Palamedes, par Morhault d'Irlande, par le bon Chevalier Sans-peur, par Galehault le Brun, par Segurades et par Galand, que autres bons Chevaliers estans au temps du dit Roy Meliadus. Hystoire singuliere et Recreative nouvellement imprimee a Paris chez Galliot du Pre. Vergl. Ebert, Bibliogr. Lexikon, no. 13676.

<sup>2)</sup> S. über ihn unten bei dem Roman de Brut.

§. 44. Roman de Tristan. Die Ausgaben des prosaischen Romanes sind aufgezählt bei Brunet <sup>1)</sup>). Die älteste Bearbeitung wurde von Lucès de Gast (Gau) und von Gasses li Blond (Gace le Blond), einem Verwandten des Königs Heinrich's II. von England, Gautier Map, Robert und Hélys de Borron fortgeführt, nach dem ausdrücklichen Zeugnisse des Rusticien de Pise in seinem Meliadus de Léonnoys <sup>2)</sup>). Die neuere französische Bearbeitung <sup>3)</sup>) rührt von Jehan Maugin dit l'Angevin her <sup>4)</sup>). Poëtisch bearbeitete diesen Roman Chrestien de Troyes, dessen Gedicht lange Zeit hindurch für verloren gehalten wurde <sup>5)</sup>), bis ihn neuerdings Fr. Michel wieder auffand und herausgab unter dem Titel: The Poetical Romances of Tristan in French, in Anglo-Normand and in Greek composed in the XII and XIII centuries edited by Fr. Michel. London, W. Pickering, 1835, 2 Volls. 8. Aus ihm entlehnte Marie de France (s. unten) ihr Lai de Chèvrefeuille. Zahlreich sind die Anspielungen auf diesen Roman bei provenzalischen und nordfranzösischen Dichtern <sup>6)</sup>).

<sup>1)</sup> Manuel du libraire, IIIe édit. 1820, Tom. III, p. 482. Histoire littéraire de la France, Vol. XV, p. 498 ff. Auszug vom Grafen

# 114 Kap. III. Die grossen nordfranzösischen

Tressan in der Bibl. des Romans, Avril 1776, p. 53. Dunlop, History of Fiction, I, p. 255-276. Roquefort, État, p. 150, not. 1. Fr. Michel, Introd., I, p. XXVIII ff. LXVIII ff.

- 2) S. Catalogue de la Vallière, Tom. II, p. 606 ff. Hist. litt. de la France, XV, p. 495.
- 3) Paris 1554, fol. 1577, 2 Bde 12.
- 4) Hist. litt. de la France, XV, p. 194. 246.
- 5) Raynouard, Choix des Troubadours, II, p. 312 ff. V, 402. — II, 313. V, 70. — II, 314. III, 140. — II, 314. III, 204. — II, 314. III, 176. — II, 315. III, 186. — III, 295 V, 102. Barbazan et Méon, III, p. 155. 390. IV, 319 ff. Zwei dieser Anspielungen bei Thibaut, Roi de Navarre, setze ich hieher.

Chanson III, c. 4, p. 7:

*Douce Damo, s'il vos plaisoit un soir  
M'auriez plus de joie donée  
C'onques Tristanz, qui en fit son pooir,  
Ne pot avoir tant come il od durée.  
La moie joie est tornée à pesance, etc.*

Chanson LIX, c. 2, p. 145:

*Car quant je pens à son très doux visage,  
De mon penser aim miex la compaignie,  
Qu'onques Tristan ne fist Yseul s'amie.*

S. noch Reiffenberg, Introd., II, p. LXI ff. Hier ein Bruchstück (II, p. 24-28):

*Mult fud Tristan surpris d'amur;  
Ore s'aturne de pouvre atur,  
De pouvre atur, de vil abit,  
Que nuls ne que nule quit,  
Ne aperceive que Tristan seit.  
Par un herbe tut les déceit,  
Sun vis em fait tut eslever,  
Cum se malade fust, emfler  
Pur sei séurement couvrir,  
Ses pex e ses mains fait vertir,  
Tut s'apareille cum fuz lazre\*)  
E puis prent un hanap de mazre\*\*)  
Ke la réïne li duna*

\*) *ladre*, von *Lazarus*? \*\*) Die Bedeutung dieses Wortes ist nicht genau bekannt, s. Carpentier, s. v. *mazer*. Roquefort, s. v. *madre*. Nares, Glossary, London 1822, 4. v. *mazer*. — Vielleicht das deutsche Wort *Maser*? Eine Trinkschale aus Masernholz?



Le primer an qu[e] et l'amant,  
 Mes i de buis un gros nuel\*)  
 Si s'apareille un flavel\*\*),  
 A la curt le rei puis s'en vait  
 E près des entrées se trait  
 E desire molt à saver  
 L'estre de la curt e veer,  
 Sovent prie, sovent flavele,  
 Ne puet oïr nule novele  
 Dunt en sun quer amé seit.  
 Li reis un jur feste teneit,  
 Si 'n alat à la halte église  
 Pur oïr i le grant servise;  
 Eissuz en ert hors del palès,  
 Et la réine vent après.  
 Tristan la veit, del sun li prie,  
 Mais Ysolt n'el reconuit mie;  
 E il vait après, si flavele,  
 A halte vuiz vers li apele,  
 Del sun requert pur Deu amur  
 Pitusement, par grant tendrur.  
 Grand eschar en unt li serjant  
 Cum la reine vait si avant,  
 Li uns l'empeinst, l'autre le lute,  
 E s'il metent hors de la rute,  
 L'un manace, l'autre le fert;  
 Il vait après, si lur requert  
 Que pur Deu aloun ben li face,  
 Ne s'en returne pur manache.  
 Tuit le tenent pur ennuius,  
 Ne sevent cum est besuignus.  
 Suit les tresquanx en la capele,  
 Cris e del hanap flavele.  
 Ysolt estuit ennuiée,  
 Regarde le cum femme irée,  
 Si se merveille que il ait  
 Ki pruef de li itant se trait,  
 Veit le hanap qu'ele ennuit  
 E Tristan ert ben s'aperçut  
 Par sun gent [cors], par sa faiture,

\*) noeu, noyau. \*\*) sonnette, flageolet.

*Par la furme de s'estature;  
 En sun cuer en est affrée  
 E el vis teinte e colurée,  
 Kur ele ad grant poür del rei;  
 Un anel d'or trait de son dei,  
 Ne set cum li puisse duner,  
 En sun hanap le volt geter.  
 Si cum le teneit en su main,  
 Apercée en est Brenguen,  
 Regarde Tristan, si'l cunut,  
 De sa cuintise\*) s'aperçut,  
 Dit lui qu'il est fols et bricuns\*\*),  
 Les serjanx apele vilains  
 Qui les suffrent entre les seins,  
 Et dit à Ysolt qu'ele est feinte:  
 „Dès quant avez esté si seinte  
 Que dunisez si largement  
 A malade u à pouvre gent?  
 Vostre anel doner li vulex.  
 Par ma fei! dame nun ferez.  
 Ne donex pas à si grant fès  
 Que vos repentex en après,  
 E si vus ore li dunisez  
 Ancore ui vus repentirez.“  
 A serjanx dit qu'illuques veit  
 Que hors de l'église mist seit;  
 E cil le metent hors al l'us,  
 E il n'ose préier plus.*

§. 45. Der Roman Ysaye le Triste ist Jahrhunderte später, als die übrigen dieses Sagenkreises abgefaßt worden, wie aus der Anlage und Behandlung des Ganzen und namentlich aus dem Umstande hervorgeht, daß sich keine Hinweisungen auf ihn in den alten Gedichten (den Roman du Renart ausgenommen) vorfinden.

Die prosaische Bearbeitung erschien zu P. 1522, fol., bei Galliot du Pré. — Eine launige Skizze des Inhalts in der Bibliothèque des Romans, Mai 1776, p. 58 ff. Vergl. Duqlopp, History of fiction, I, p. 277-295.

\*) *prudence, précaution.* \*\*) *insensé.*

§. 46. Encyklischer Tendenz ist der Roman d'Artus, welcher nur in prosaischer Bearbeitung bekannt ist.

Sie führt den Titel: *Le Roman du Roi Artus et des Compagnons de la Table Ronde, recueilli par les Sires Clercs ou Analistes de cet Ordre de Chevalerie*. Erste Ausgabe P. 1488, fol., zweite Ausgabe s. a., 3 Bde fol. Kurze Uebersicht des Inhalts in der *Bibliothèque des Romans*, Juillet 1776, p. 90. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, VIII, p. 172. Dunlop, *History of fiction*, I, p. 295-307.

§. 47. Am Schlusse dieser zweiten Abtheilung theilen wir noch eine Stelle aus der *Chronica compendiosissima ab exordio mundi usque ad annum Domini MDXXXIV* (Antverp. apud Simonem Cocum. 1534, 8., fol. 65 v.) des niederländischen Schriftstellers Amandus de Zierickzée mit, worin die Sagen vom Zauberer Merlin und dem Könige Artus auf eine höchst übersichtliche Weise dargestellt sind. Reiffenberg<sup>1)</sup> hat sie aus dem äußerst seltenen Buche wieder abdrucken lassen. Sie lautet: *In Brytannia, volente Vortigirno construere turrim pro sua defensione, semper mergebatur fundamentum, donec Mirlinus vates quaesitus ei succurreret suo auxilio. Qui etiam vaticinatus est de combustione Vortigirni et Heregisti et de Saxonum destructione. Mira enim praedixit de futuris regibus in Brytannia et maxime de Aurelio Ambrosio et fratre suo Uther Pendragon, filiis Constantini, de quo prius dictum est: qui propter turbationes prius positas fugerant in minori Brytannia, ubi et enutriti sunt. Praedixit autem quomodo isti duo fratres victis Saxonibus regnarent, et post eos filius Uther Pendragon, scilicet Arturus, de quo mira et vix credibilia leguntur. Regnat ergo Aurelius Ambrosius aliquot annis. Sub quo legitur quod idem Mirlinus adduxit choream gigantum ex Hybernia, ad decorem sepulturae nobilium Brytanniae, ab Heregisto et Saxonibus proditorie occisorum. Post Aurelium Ambrosium regnat frater eius, dictus Pendragon, id est caput Draconis. Regnat autem extincto fratre veneno per quemdam Saxonem. Hic uxorem Gorlois, ducis Cornubiae, amat et, iuvante Mirlino praedicto, occiso viro, accipit eam et gignit ex ea filium et filiam. Nomen filiae Anna, quae postea accepit Loth virum. Et nomen filii ipsius Uther fuit Artur vel Arturus.*

*Hic, mortuo patre, anno XIII. Leonis imperatoris, incipit regnare et regnat usque ad annum Domini DXLII., secundum historiam Britonum. Quae si vera sunt, regnasse videtur annis LXXX et ultra; sed tam mira de isto leguntur, quod vix sunt credibilia. Maxime dubium est de illo Lucio Tiberio, Rhomanorum imperatore, quem legitur occidisse, occisumque senatui misisse pro tributo<sup>1</sup>, nisi haec intelligantur de Tiberio secundo: sed anni non concordant, nec Leo aliquis Rhomanis imperat cum eo nec post eum. Ideo praedicta historia multis videtur non satis vera. Post hunc Arturum regnat Modredus, hoc est, voluit regnare: sed occisus est a Constantino tertio et filii eius trucidati in ecclesia. Post illum nepos Arturi, Conanus secundus, qui secundo anno regni moriens reliquit Malgoni regnum, qui post annos IV successorem habuit Cathericum, qui pellitur in Galliam, et regnum in partes dividitur, etc.<sup>2</sup>)*

<sup>1</sup>) A. a. O., II, p. LXIII ff.

<sup>2</sup>) S. noch Gervasius Tilburiensis, Otia imperialia, cap. XVI, de regno Britonum, bei Leibnitz, Scriptor. rerum Brunsvicens., p. 931-938. Ferner ist zu vergleichen: Schlegel, Geschichte des Zauberers Merlin, in dessen Sammlung romantischer Dichtungen des Mittelalters, Bd. I. Leipzig 1804, 8. Sämmtliche Werke, Wien 1822-1825 (10 Bde 8.), Bd. VII. Ballade de la prophétie de Merlin sur la destruction prochaine de l'Angleterre von Eustache Deschamps in dessen Poésies morales et historiques publiées par Crapelet P 1832, 8., p. 29-31. — Ueber die Romane von der Tafelrunde s. noch besonders P. Paris, Les Manuscrits français de la bibliothèque du Roi, Tom. I, p. 160-211.

### III. Der Normannische Sagenzyklus.

§. 48. Wir haben schon oben in den einleitenden Worten zu den Gedichten des Bretonischen Sagenkreises angedeutet, wie derselbe durch die celtisch-armorikanische Sage von dem Brutus Brenhined mit dem normannischen Cyklus zusammenhängt. Hier ist im Grunde nur Ein Dichter zu erwähnen, Richard<sup>1</sup>) Wace, an dessen Persönlichkeit und Schriften wir die nöthigen Bemerkungen anknüpfen wollen<sup>2</sup>).

<sup>1</sup>) Nicht Robert, wie er gemeiniglich, aber fälschlich genannt wird. S. De la Rue, Essais historiques sur les bardes, trou-

vères et jongleurs, II, p. 147. Am. Duval, Hist. Hér. de la France, XVII, p. 616-632. Reiffenberg, II, p. V. — Den Vornamen Robert giebt er sich selbst nirgends und auch Du Moulin ertheilt ihm keinen. Du Cange nennt ihn Matthieu und Huet scheint der erste gewesen zu sein, welcher ihn Robert genannt hat. Wenn der Name Gace, Gasse, Vace, Vaice, Vistace nichts anderes wäre, als eine korrumpirte Form des Namens Eustache, so würde es höchst unwahrscheinlich sein, daß zwei Namen Robert und Eustache mit einander verbunden worden wären. — Ueber einen Dichter Gaces Brulez s. unten.

- 2) S. Pluquet, Notice sur la vie et les écrits de Robert Wace. Rouen 1824, 8. Wieder abgedruckt vor dem ersten Bande der im J. 1827 zu Rouen erschienenen Ausgabe des Roman de Rou et des ducs de Normandie. — Vergl. die Abhandlung: De Roberti Waccii carmine quod inscribitur Brutus dissert Levinhijs Abrahamus (ein gelehrter Däne), Paris 1828. S. das Journal des Savans, 1830, p. 566. Reiffenberg, II, p. LXII. Das Bulletin du Bibliophile (Paris, Techener, 1837, Livr. XVI, p. 495-501) enthält eine Notiz von M. J. de Gaulle über eine Bearbeitung dieses Romanes in lateinischen Versen aus dem Anfange des XIII. Jahrhunderts. Zugeeignet ist sie dem Bischofe Cadioc von Vannes, welcher im J. 1254 starb.

§. 49. Wace war auf der Insel Jersey gegen den Anfang des XII. Jahrhunderts geboren und starb in England um das J. 1184. Seine erste Erziehung erhielt er zu Caen, wohin er auch, nachdem er sich längere Zeit in den dem Könige von Frankreich unterworfenen Staaten aufgehalten hatte, zurückkehrte. Heinrich I. von England hielt dort gemeiniglich Hof. Im J. 1160 beendete er den Roman du Rou und widmete ihn Heinrich II., der ihn dafür mit einem Kanonikate an der Stiftskirche zu Bayeux belohnte. Aus der alten Urkunde des Stiftes erhellt, daß Wace seine Pfründe ungefähr 19 Jahre hindurch genoß. In seinen Schriften nennt er sich nicht anders als Maistre Wace und giebt sich den Titel Clerc lisant oder Clerc de Caen, woraus man hat schliessen wollen, daß er Geistlicher in der Kapelle Heinrichs II. gewesen sei. Man kennt von ihm folgende Werke:

§. 50. I. Le Brut d'Angleterre. Dieses Gedicht führt seinen Namen von dem angeblichen Urenkel des Aeneas,

Brutus, welcher König von Großbritannien gewesen sein sollte. Es war ursprünglich im Dialekte der Nieder-Bretagne geschrieben, dann von Gottfried von Monmouth in das Lateinische übersetzt und endlich von Wace romanisch bearbeitet worden. Es besteht aus ungefähr 18000 durchgängig achtsilbigen Versen <sup>1)</sup>. Das Jahr der Abfassung ist 1055 <sup>2)</sup>.

- <sup>1)</sup> Der Reim wechselt von zwei zu zwei Versen. Im Allgemeinen ist dies auch das Metrum des Roman du Rou, jedoch finden sich hier auch längere Stellen, die aus zwölfsilbigen Versen (Alexandrinern) bestehen, und wo einer und derselbe Reim durch 20, 30 und mehr Verse fortläuft.

- <sup>2)</sup> Dies erhellt aus folgenden Versen:

*Pois ke Dex incarnation*

*Prist por nostre rédemption,*

*M. C. L. et cinq anz*

*Fist Mestre Wace cest romanx.*

Handschriftlich in der Königl. Bibliothek zu Paris, no. 7537. La Ravallièrre, I, p. 145 ff., glaubt aus dem Umstande, daß der Verfasser bei jeder Gelegenheit sich in Lobeserhebungen des Poitou und seiner Bewohner ergeht, schliessen zu müssen, daß er von dorthier gebürtig gewesen. Poitou gehörte damals den Engländern. Absicht des Verfassers war, Geschichte und keinesweges einen Roman zu schreiben. Er beklagt sich selbst über die Fabeln, welche die alten Chronisten der Geschichte ihres Landes beigemengt hätten:

*En ceste grant paiz que je di*

*Furent les merveilles trouvées*

*Que d'Artus sont tant racomptées:*

*Ne tout mensonge, ne tout voir,*

*Ne tout faulte, ne tout savoir,*

*Tant ont li comptéour compté,*

*Et li fabléour tant fablé,*

*Pour les comptes embeleter,*

*Que tout ont fait fable sembler u. s. w.*

— Thibaut de Navarre kannte den Roman du Brut, auf den er sich Chans. LXV, c. 4, p. 160 bezieht. Es heisst daselbst:

*Bien devrions ens l'estoire veoir*

*De la batailh, qui fut des deux dragons,*

*Si com on trouve en livre des Bretons, u. s. w.*

§. 51. II. Den Roman de Rou (d. i. Rollon) et des Ducs de Normandie, eine Fortsetzung des vorhergehenden

Gedichtes. Es besteht aus mehreren Abtheilungen, die von mehreren Literatoren fälschlich als abgesonderte Werke betrachtet worden sind. Die erste, eine Art von Einleitung, welche die Geschichte der ersten Normanneneinfälle in England und Frankreich umfaßt, ist in achtsilbigen Versen geschrieben: die zweite, die Geschichte des Rollon, in Alexandrinern: die dritte enthält die Geschichte des Wilhelm Langschwert (William Longsword) und seines Sohnes Richards I. ebenfalls in Alexandrinern: die vierte Abtheilung endlich, an und für sich länger als die drei übrigen zusammengekommen und in achtsilbigen Versen geschrieben, giebt den Schluß der Geschichte Richards I. und seiner Nachfolger bis zum Jahre 1106 <sup>1)</sup>).

III. Eine aufsteigende Chronik der Herzöge von der Normandie von Heinrich II. bis auf Rollon <sup>2)</sup>).

IV. L'Etablissement de la feste de la Concepcion, dicte la feste as Normands <sup>3)</sup>).

V. Den Roman du Chevalier au Lyon.

*Mil et cent cinquante cinq ans*

*Fist Maistre Gasse ce Romans <sup>4)</sup>,*

wenn anders hier nicht Gasse Brulez gemeint ist.

<sup>1)</sup> Das ganze Gedicht umfaßt 16547 Verse.

<sup>2)</sup> Das Gedicht besteht aus 314 Alexandrinern. Abgedruckt in den *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Normandie*, Vol. I, p. 444. Wir erwähnen hier die Sammlung: *Chroniques anglo-normandes (en vers et en prose). Recueil d'extraits et d'écrits relatifs à l'histoire de Normandie et d'Angleterre, publiées par Fr. Michel. Tom. I. Rouen 1836, 8.* Enthält Bruchstücke von Geoffroy Gaimur, aus der Fortsetzung von Wace, aus der *Vie de St. Édouard le Confesseur*, der Chronik des Pierre Langtolf und dem Gedichte des Benoît de St. More.

<sup>3)</sup> Vergl. Félibien et Lobineau, *Histoire de la Ville de Paris*, I, p. 445.

<sup>4)</sup> S. Galland in den *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, II, p. 730.

§. 52. Noch ist hier zu erwähnen, als entschieden dem normannischen Sagencyklus angehörig, der Roman von Robert dem Teufel <sup>1)</sup>).

- <sup>1)</sup> Vergl. über den Roman de Robert-le-Diable duc de Normandie und die letzteren betreffende Sage: Histoire littéraire de la France, XVIII, p. 751 ff. Anmerk. Revue Germanique, 1835, Vol. IV, p. 191 ff. Reiffenberg, a. a. O., II, S. LVI. Du Dict de Robert-le-Diable par M. de Martonne in den Mémoires de la Soc. R. des Antiquaires de France, XI, p. 318 ff. Auszug des Romanes von A. Pichard in der Revue de Paris, 1834, Juillet. Auch ist zu vergleichen: Le Miracle de Notre-Dame de Robert-le-Diable, fils du duc de Normandie, à qui il fut enjoint pour ses meffais qu'il fèist le fol sans parler; et depuis Nostre-Seigneur ot mersy de li et expousa la fille de l'empereur; publié pour la première fois d'après un Ms. du XIV<sup>e</sup> siècle de la bibliothèque du Roi par M. Achille Deville. Rouen 1826, 8. S. unten Kap. VI.

#### IV. Romans mixtes.

§. 53. Bevor wir die Romane, deren poetische Grundlage dem griechischen und römischen Alterthume entlehnt ist, auführen, wollen wir noch einer Reihe von Gedichten gedenken, die wir, weil sie keinem der übrigen Sagenkreise anschliesslich angehören, sondern durch Vermengung derselben entstanden oder aus Quellen geflossen sind, welche späterhin mit den oben erwähnten in Berührung traten, Romans mixtes nennen, wenn wir gleich gern zugestehen, dass diese Benennung nichts weniger als scharf bezeichnend ist. Da sich hier, der Natur der Sache nach, kein innerer Zusammenhang nachweisen lässt, sondern nur höchstens Anklänge und Anknüpfungspunkte an die bisher aufgeführten Epen, so befolgen wir die alphabetische Ordnung und nehmen auch Garin le Loherain hier auf, welcher eigentlich mit den verwandten Gedichten einen besonderen Sagenkreis, den lotharingischen bilden sollte. (S. oben §. 17. Anm. 2. S. 65.)

§. 54. Athys et Prophylias, wahrscheinlich von Alexandre de Paris (s. unten Abschn. V. dieses Kapitels), dem Verfasser des Romanes von Alexander dem Grossen<sup>1)</sup>, was nur deshalb fraglich erscheinen dürfte, weil der Roman in achtsilbigen Versen geschrieben ist.

- <sup>1)</sup> Galland, in den Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tom. II, p. 731 ff.



§. 55. Aymeri de Noirbone (d. i. Narbonne), wol die erste Branche des Romanencyklus Guillaume-au-Court-Nez (s. oben §. 35). Der Anfang lautet (v. 1-13):

*A cest estoire dire me plect entendre  
Où l'en peut sens et exemple aprendre  
Si veult un poi de ma ..... andre  
Pour ce que cil fait forment à reprendre  
Qui set le sens et ne le veut aprendre,  
Quar sens repost, ce vous di sans mesprendre,  
Sembble le feu que l'en cuevre de cendre  
Qui desoux art et flamme ne puet rendre  
Et pour ice, dirai sans plus atendre,  
Del plus prudonme qui fust puis Alixandre,  
Très bien le sevent li plus grant et li mendre  
Pour ce fait mieulx la chançon à entendre,  
Qu'ele est de haute ystoire .....').*

1) S. Reiffenberg, a. a. O., I, p. CLXV-CLXXI. Fragmente daraus bei Ach. Jubinal, *Mystères inédits du XV<sup>e</sup> siècle* etc. (s. oben Einleitung und unten Kap. VII.)

Ich habe auch diesen Eingang hiehergesetzt, um ihm den eines neugriechischen Gedichtes an die Seite zu stellen. Es geht aus der Vergleichung beider hervor, wie die Oekonomie der Heldensagen, und überhaupt ihrer epischen Darstellungen von gröfserer oder geringerer Ausdehnung eine und dieselbe Form angenommen hat, sei es, weil die allgemeine Entwicklung der Pösie es so mit sich brachte, sei es, weil die einen es von den anderen anzunehmen für gut fanden. S. also den Anfang der *Ἱστορία τοῦ Γεώργη τοῦ Σκατοβέργα* bei Fauriel (*Neugriechische Volkslieder*, übersetzt von W. Müller. Leipzig 1825, 8. Bd. II, S. 206):

*"Οποιος κάλ' ἀφουκράζεται, πάλι καλὰ δηγᾶται,  
"Αν φθάνῃ τὸ κεφάλι του καλὰ νὰ τὰ θυμᾶται.  
"Ετσι ἀφουκράστηκα ἐγὼ, ἐκᾶμα Γεωργιάδα,  
Τοῦ Γεώργη τοῦ Σκατοβέργα ἀπὸ τὴν Πεδιάδα.  
Τὰ γράμματα δὲν ἤξευρα, καὶ νὰ μὴ τὴν ξεχᾶσω,  
Τραγοῦδι τοῦ τὴν ἔκαμα, καλὰ νὰ τὴν φυλάξω.*

d. h. auf deutsch:

Wer gut hört, der erzählt auch wieder gut,  
Wenn es der Fall ist, dafs sein Kopf sich gut daran erinnert.  
Auch ich habe gehört und eine Georgiade gemacht  
Von dem Georgis Skatoverga von der Ebene.

Ich verstehe die Buchstaben nicht, und damit ich sie  
nicht vergesse (die Georgiade),  
Habe ich ein Lied daraus gemacht, damit ich sie wohl  
behalte.

§. 56. Roman du Chevalier au Cygne<sup>1)</sup>, eine romantische Schilderung der Eroberung Jerusalems durch Gottfried von Bouillon, von Jehan Renax<sup>2)</sup> oder Renault begonnen, fortgeführt von Gandor oder Graindor aus Douay<sup>3)</sup>, ist wahrscheinlich vor dem J. 1205, d. h. vor der Vereinigung des Poitou mit Frankreich geschrieben. Er besteht aus ungefähr 30000 Versen. Die älteste prosaische Bearbeitung ist von Pierre Desrey<sup>4)</sup>. — Als Fortsetzung können die Romane Baudouin de Sebourg und Bastard de Bouillon betrachtet werden, über die wir jedoch nichts Näheres zu berichten wissen.

- <sup>1)</sup> Ueber die Sage vergl. Favin, Théâtre d'honneur et de chevalerie, Tom. II, chap. 7. Teschenmacher, Annal. Cliviae, Juliae, Montium etc. Frankfurt 1721, fol., p. 124 ff. p. 189 ff. Phil. Mouskes, Chronique, v. 16024-16045:

*Entour cest tans, par vrai signe,  
Si vint li Cevaliers al Cigne  
Parmi le mer en I batiel,  
La lance et l'escut en cantiel\*)  
Et si arriva à Nimaie\*\*),  
U la duchoise ert et s'esmaie  
Pour le duc Renier de Saissogne,  
Ki li livroit assés essogne\*\*\*),  
Et sa tière li kalengoit†)  
Pour çou qu'ele avoé ††) n'avoit.  
Mais li preus chevaliers al Cigne,  
Ki le cuer ot et juste et digne,  
Envers le duc li kalenga  
La tière, et la dame en sauva;  
Si qu'il l'ocist, et fu délivre  
Sa tière, et il en prist sa fille  
A feme, et fu dus de Bouillon.  
S'en fu Godefrois, ce set-on,*

<sup>\*)</sup> de côté. <sup>\*\*)</sup> Nimègue. <sup>\*\*\*)</sup> souci. <sup>†)</sup> disputait. Im patois wallon und rouchi noch jetzt gebräuchlich. S. Hécart, Dict. rouchi-français, p. 92. <sup>††)</sup> défenseur.

*Ki fu de Jhérusalem rois.  
 Puis avint, par aucun effrois,  
 Que tout ausi com il vint là  
 Devint cisnes et s'en r'ala.*

Vergl. Hist. liter. de la France, XVI, Discours préliminaire par M. Daunou, p. 210. 232. Le Grand d'Aussy, Fabliaux et Contes, I, p. 265. Mone, Anzeiger, 1834, S. 375. Grimm, Deutsche Heldensage, S. 43. Man kann die Sage von Leda und dem Schwane vergleichen. Ja sollte nicht hier sogar eine Etymologie von Leodium eine Rolle spielen, wenn gleich Nimwegen als Ort der Handlung angegeben wird? S. noch J. Görres, Lohengrin, Heidelberg 1813, S. LXVIII. LXX u. ff. Teissier, Bibl. Cisterc., VII, p. 73. Gebr. Grimm, Altdutsche Wälder, Bd. III, S. 49-96. Die Sage war ursprünglich niederländisch. S. Hoffmann von Fallersleben, Horae belgicae, I, p. 53.

<sup>2)</sup> Nach De la Rue, III, p. 213-215 aus der Normandie gebürtig (aus dem Bessin), wofür aber kein Beweis vorhanden ist. — Von ihm sind auch:

a) Das Lay d'Ignaurès, P. Silvestre, 1832, 8. Vergl. Le Grand d'Aussy, Contes et Fabliaux, Tom. III, p. 265. Oeuvres de M. J. Chénier, Tom. IV, p. 95. Der Schluss giebt eine völlig ähnliche Entwicklung, wie im Roman du Chastelain de Coucy. Die zwölf Geliebten des Ignaurès verzehren, ohne es zu wissen, das Herz desselben und sterben sodann eines freiwilligen Hungertodes. S. Hist. liter. de la France, XVIII, p. 776.

b) Le Lay de l'Ombre et de l'Anneau, welches sich durch eine in den Produkten jener Zeit ganz ungewöhnliche Galanterie auszeichnet. Er versetzt uns in das Jahrhundert der Concetti in der italiänischen Literatur und erinnert also lebhaft an Guarini, Marini und deren Nachahmerhorde. Vergl. Le Grand d'Aussy, Tom. I, p. 181.

<sup>3)</sup> Diesen Dichter haben wir schon oben erwähnt, als Verfasser der Romane Anséis de Carthage und La Cour de Charlemagne.

<sup>4)</sup> Auszüge daraus in Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, VI, p. 4-62. Nouvelles Archives histor. des Pays-Pas, V, p. 62-68. — Drucke: P. 1511, 4. (Mich. Lenoir). 1523, 4. (Phil. Lenoir). Lyon 1580, 8. (François Arnoullet). P. s. a., 4. (Nicolas Chrestien). P. s. a., 4. (Jehan Bonfons). — Fragmente des Gedichtes bei Reiffenberg, II, S. 698 ff.

§. 57. Cléomadès (et Clermondine), von Adenez le Roi, versetzt uns in die Zeiten der Regierungsepoche des Diocletian. Der Roman besteht aus 19000 achtsilbigen Versen, ist häufig durch anziehende Episoden unterbrochen, z. B. durch die Beschreibung der Wunderthaten des Erzzauberers Virgil (s. unten). Auch führt er in vielen Handschriften, deren es eine bedeutende Anzahl giebt, den Titel: *Le Cheval de fust*, weil ein magisches Pferd von Holz<sup>1)</sup>, auf welchem man die Lüfte durcheilen konnte, sobald man den Zapfen zu lenken verstand, eine Hauptrolle darin spielt. Der Stoff ist von den Orientalen entlehnt und wahrscheinlich mit den Kreuzzügen nach Europa gebracht worden. Vieles davon findet sich in 1001 Nacht<sup>2)</sup>. Auch Girardin d'Amiens, ein Zeitgenosse des Adenez behandelte metrisch denselben Gegenstand<sup>3)</sup>. Der Roman des Adenez ist zwischen den J. 1280 und 1283 abgefaßt<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Bekannt aus dem *Don Quixote*.

<sup>2)</sup> Der Einfluss dieser Erzählungen auf die französische Literatur des Mittelalters (s. die Abhandlung von Martonne, *Observations sur quelques points de la littérature Romane au sujet de la lettre de M. Paulin Paris sur les romans des douze Pairs* in den *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France*, X, p. 393 ff.) tritt ausser dem Cléomadès noch deutlich in dem *Romane Pierre de Provence et la Belle Maguelone* hervor, welcher ebenfalls von Adenez herrührt. — Freilich sind sie, wie Silv. de Sacy nachgewiesen hat (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1829) erst in dem XIV. Jahrhundert niedergeschrieben worden; ihr Bestehen ist aber offenbar älter.

<sup>3)</sup> *Catalogue de La Vallière*, P. I, Tom. II, p. 220. Ein Auszug aus der späteren prosaischen Bearbeitung des Gegenstandes bei Tressan, *Corps d'extraits de Romans de Chevalerie*, Tom. I, p. 293 ff. *Oeuvres choisies du comte de Tressan*, 1796, VII, p. 271-316. — Fragment aus dem Gedichte selbst bei Reiffenberg, a. a. O., I, p. CLXXIII ff.

<sup>4)</sup> S. Ferd. Wolf, *Altfranzösische Heldengedichte*, S. 34.

§. 58. *L'Histoire du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*. — Der Kastellan von Coucy, über dessen Epoche und Lebensverhältnisse die unten angeführten Schriftsteller nicht einig sind, lebte nach den genauen For-

schungen von Fr. Michel<sup>1)</sup> zwischen den Jahren 1187-1203 oder 1221. Er war ein tüchtiger Kenner der Nationalliteratur und seines gesammten Zeitalters und hatte, wie aus seinen Gedichten erhellt, die Bibel eben so eifrig gelesen, wie die Chansons de Geste. Er war Dichter und Musiker<sup>2)</sup>. Die bei uns, namentlich durch Uhland's Bearbeitung, bekannte Begebenheit mit der Dame von Fayel wird übrigens von Provenzalen (diese nennen den Helden Guilhem de Cabestanh oder Cabestaing), Italiänern (dort heist er bald Guardastagno, bald Guiscard) und Spaniern (für einen Marquis von Astorga unter König Karl II.) als Nationaleigenthum in Anspruch genommen<sup>3)</sup>. Nach dem Romane zog der Kastellan von Coucy im J. 1190 mit Richard Löwenherz in das heil. Land, wo er zwei Jahre darauf in einem Kampfe mit den Sarazenen fiel<sup>4)</sup>. — An diesen Roman knüpft sich unmittelbar der Roman de la Chastelaine de Vergy, dieselbe Sage unter veränderter Scenerie behandelnd, von unbekanntem Verfasser, vielleicht von dem oben (§. 56) erwähnten Jehan Renax herrührend<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Dem Herausgeber der Chansons du Châtelain de Coucy, revues sur tous les Manuscrits, snivies de l'ancienne musique, mise en notation moderne, avec accompagnement du piano par M. Perne. P. 1830, gr. 8. Der Roman selbst ist herausgegeben worden von Crapelet, P. 1829, 8. unter dem oben angegebenen Titel.

<sup>2)</sup> Proben seiner Gedichte s. unten B, S. 124-130.

<sup>3)</sup> Vergl. Boccaccio, Decamerone, Giorn. IV, nov. 4. 9. — Le Grand d'Aussy, Contes et Fabliaux, III, p. 265.

<sup>4)</sup> Man findet unten B, S. 311, eine kurze von Fauchet mitgetheilte Chronique du Chastelain de Couci et de la Dame de Fayel. — Vergl. noch über das Sijet: Fauchet, Recueil de l'Origine de la Langue et Poésie française, Ryme et Romans. P. 1581, 4., p. 124-130. — Jovet, Histoire des anciens Seigneurs de Coucy. Laon 1682, 12., p. 53. — La Ravaillière, Poésies du Roi de Navarre, P. 1742, 12. Tom. II, p. 79, not. A. p. 169. — De Belloy, Mémoires historiques sur la maison de Coucy. II. Sur la Dame de Fayel. P. 1770, 8. Le Grand d'Aussy, a. a. O., III, p. 280. — Laborde, Essai sur la musique ancienne et moderne. P. 1780, 4. II, p. 235-307. — Histoire littéraire de la France, XIV, p. 579. — Michaud, Hist. des Croisades, II, p. 523. VI, p. 38. Auguis, Poètes français, II, p. 52. S. auch noch Ritson, Ancient English metrical ro-

mances. London 1802, 8. Tom. III, p. 193: The Knight of Curtesy and the fair lady of Faguell.

- \*) Histoire littér. de la France, XVIII, p. 779 ff. XVII, p. 646. — Nachgeahmt von Bandello, Belleforest u. a. m. S. Marguerite de Navarre, Heptameron, Tom. II, Nouv. 70.

§. 59. Garin le Lohérenc bildet nur einen Theil eines weit umfangreicheren Gedichtes, welches den Titel führt: Chanson des Lohérens<sup>1)</sup> und in mehrere Aeste (Branches) zerfällt:

- 1) Histoire du duc Herviz de Mez;
- 2) Hist. de Garin le Loherenc et Begon de Belin, ses fils;
- 3) Hist. de Girbert, fils de Garin, Hernaust et Girbert, fils de Bégon (Verfasser ist Jean de Flagy<sup>2)</sup>);
- 4) Hist. de Garin de Montglave et de ses prédécesseurs.

Diese Gedichte bilden, wie schon oben bemerkt worden ist, einen eigenen Sagenkreis. An Versuchen, ihn an die Sage anderer Kreise anzuknüpfen, fehlt es nicht, obwohl dieselben von zu geringer Bedeutung waren, als daß sie von nachhaltiger Wirkung hätten sein können. Die Tradition ist eine der ältesten des Mittelalters: hier finden sich noch keine Feen, keine bezauberten Waffen, keine Riesen oder Zwerge; großartige Schilderung des Charakters ist der einzige Hebel, welchen der Dichter zur Erregung des Interesse in Bewegung gesetzt hat. Der Roman selbst ist gewissermaßen eine Umgestaltung der Nibelungensage<sup>3)</sup>. Auch findet man hier noch keinerlei Art von Anspielungen auf andere alte noch erhaltene Gedichte und ebenso wenig bieten diese irgend einen Umstand dar, welcher auf die in dem vorliegenden Romane erzählten Ereignisse auch nur den entferntesten Bezug hätte, was um so merkwürdiger ist, als es unzählige Handschriften dieses Gedichtes giebt, zu Paris, im Vatikan, zu Wien, Bern u. s. w. Fast alle Copien sind aus dem XII. Jahrhundert.

- 1) Der Inhalt ist ein Theil der Expedition Karl Martel's und seines Sohnes Pipin gegen die Sarazenen und andere Völker. Es werden die Heldenthaten von Herviz, Herzoge von Metz, Sohne des Herzogs Pierre und Vater von Garin le Loherein (oder Lohérenc), gleichfalls Herzoge von Metz und Brabant, von Bègue, Grafen von Chateau-de-Belin, erzählt und von einem Mädchen, qui

*Devint mère du valet Marvesin,  
Qui tant aida à ses germains cousins.*

Es wird angenommen, daß diese lotharingischen Fürsten unter den Regierungen Pipin's und Karl Martel's lebten. Von beiden Fürsten werden eine Menge von Abenteuern und Fahrnissen berichtet, die sich zum Theil ziemlich genau an die geschichtliche Ueberlieferung anschließen. (S. das Bruchstück B, S. 268-271.) Vergl. über das Sujet: Richard de Wassebourg, *Les antiquités de la Gaule belgique, royaume de France, Austrasie et Lorraine* (P. 1549, fol.), l. II, fol. CIII v. III, fol. CLVII. Jakob Grimm, *Heidelberger Jahrbücher*, 1813, Heft IX, S. 849. v. d. Hagen, *Grundriss*, S. 98-158.

- <sup>2)</sup> S. Arthur Dinaux, *les Trouvères Cambrésiens*, p. 46-60. *Histoire littéraire de la France*, XVI, p. 232. XVIII, p. 738 ff. Görres, *Lohengrin*, Heidelberg 1813, S. LXV. S. die Notiz über Jean de Flagy von P. Paris in der Ausgabe der *Histoire et ouvrages de Hugues Métel* von Fortia d'Urban, P. 1839, 8. Fälschlich sind als Verfasser genannt worden Camelain (oder Camelin) de Cambrai, Hugues Metel oder Metellus (von Dom Calmet in der *Histoire de Lorraine*, II, p. 122; über Metel s. *Hist. littér. de la France*, XII, p. 495-510) u. a. m.
- <sup>3)</sup> Mone, *Untersuchungen zur Geschichte der teutschen Heldensage*, S. 195. Reiffenberg, II, p. CCLXXII ff. — Als Beweis für die große Volksthümlichkeit und allgemeine Verbreitung dieses Gedichtes ist einmal die außerordentlich große Anzahl von Handschriften und ihre bedeutende Verschiedenheit, anderer Seits die Beimischung der verschiedenartigsten Dialekte zu betrachten (Champagne, Lorraine, Picardie, Normandie, Isle de France, Belgique). S. Reiffenberg, II, p. CCLXXV. Vergl. noch die *Analyse critique et littéraire du roman de Garin le Lohérain, précédée de quelques observations sur l'origine des romans de chevalerie*, par M. Leroux de Lincy, P. 1835, 8. Auch s. man die Recensionen im *Journal des Savans*, 1833, Août, p. 459-468. Sept., p. 513-525.

§. 60. Die alte Legende verlegte den Helden des Romanes Gérard de Roussillon<sup>1)</sup> unter Karl Martel, und erst die spätere Bearbeitung läßt ihn unter Karl dem Kahlen spielen. Letztere Annahme schließt sich näher an die beglaubigte Geschichte an<sup>2)</sup>. — Der Roman Gérard de Vienne<sup>3)</sup> war einer von denjenigen, deren Vortrag den Jongleurs die

meisten Spenden brachte <sup>4)</sup>. Verfasser desselben war der Clerc Bertrans (Bertrand), welcher in Bar-sur-Aube schrieb <sup>5)</sup>. — Hieher gehört ferner der Roman du Chevalier Paris, natif de Dauphine et de la belle Vienne, handschriftlich in der Bibliothèque de Bourgogne <sup>6)</sup>.

<sup>1)</sup> Mone, Anzeiger, 1835, S. 208-222.

<sup>2)</sup> L'Art de vérifier les dates, édit. in 8., Vol. X, p. 392-394.

<sup>3)</sup> Anfang des Romans bei Sismondi, de la littérature du Midi, I, p. 184 (Brüsseler Nachdruck); Ende bei I. Bekker, Fierabras, p. LIII.

<sup>4)</sup> S. A. Jubinal, des jongleurs et trouvères, ou choix de saluts, épitres, etc. P. 1835, 8., p. 169:

*Mès qui scet bien chanter de Borgoing Auberi  
De Girart de Viane, de l'Ardennois Tierri,  
De Guillaume au-Cort-Nex, de son père Aymeri,  
Doivent par tout le monde bien estre seignori.*

<sup>5)</sup> Chronique de Ph. Mouskes, v. 4502, mit der Anmerkung von Reiffenberg — Roquefort, Glossaire, II, p. 757. — Biographie universelle, LVIII, p. 179.

<sup>6)</sup> Reiffenberg, a. a. O., II, p. CCLII. Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, V, p. 143-156.

§. 61. Ueber die Romane Guion de Bourgogne <sup>1)</sup> und Jehan de Lanson oder Lançon <sup>2)</sup> sehe man die unten verzeichneten Nachweisungen <sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Histoire littéraire de la France, XV, p. 484. Reiffenberg, Chronique de Mouskes, I, note zu v. 4579.

<sup>2)</sup> P. Paris, Le Romancero françois, p. 78-89.

<sup>3)</sup> Auch möge hier noch erwähnt werden der Roman d'Eustache le Moine, pirate fameux du XIII<sup>e</sup> siècle, publié pour la première fois ..... par Francisque Michel. P. et Londres, 1834, 8. S. Raynouard im Journal des Savans, 1835, Mai, p. 279 ff.

§. 62. Cyperis de Vineaux <sup>1)</sup> oder Vigneaux (Siparis de Vineaus) gehört, wie die Romane Parthenopez de Blois und Florent et Octavien, von welchen unten die Rede sein wird, zu dem merwingischen Sagenkreise, deren historischen Hintergrund die Regierungsepochen von Chlodwig und Dagobert bilden.



- <sup>1)</sup> Ob er von Huon de Villeneuve ist, muß dahingestellt bleiben. S. die Hist. littér. de la France, XVIII, p. 730, note. Als Prosa-Roman nachgewiesen bei Reiffenberg, a. a. O., II, p. CCXI, not. 1, wo auch von dem Roman de Blanchenden die Rede ist.

§. 63. Der Verfasser des *Lai d'Haveloc le Danois*, welches zunächst dem bretonischen Sagenkreise angehört, ist unbekannt, war aber jedenfalls ein anglo-normannischer Dichter <sup>1)</sup>).

- <sup>1)</sup> S. *Histoire littér. de la France*, XVIII, p. 731 ff. De la Rue, *Trouvères anglo-normands*, III, p. 119 ff. Ausgaben: *The ancient Romance of Havelok the Dane*, accompanied by the french text, with an introduction, notes and a glossary by Frederik Madden. London 1828, 4. — Fr. Michel, *Lai d'Haveloc le Danois*. P. Silvestre 1833, 8. S. besonders Raynouard im *Journal des Savans*, Avril 1831, p. 206-214.

§. 64. Ueber die beiden Romane *d'Aiol et de Mirabel sa femme* und *de Julien de Saint-Gille et son fils Élye* <sup>1)</sup> vermögen wir nichts Näheres anzugeben.

- <sup>1)</sup> *Histoire littéraire de la France*, XVIII, p. 751 ff. Anmerk.

§. 65. Die *Aventures d'Isambart et de Gormond* sind offenbar pikardischen Ursprungs <sup>1)</sup>. Gormont (Gormund?) war ein Normannenhäuptling und Isambart (Eisenbart), Herr von La Ferté in Ponthieu, ein Franke, welcher bei den Söhnen Ludwigs des Stammers in Ungnade gefallen war. Ludwig III., Sohn dieses Fürsten, schlug Gormont bei Saucourt in Vimeu im J. 881 und der Normannenhäuptling selbst wurde im Handgemenge getödtet.

- <sup>1)</sup> S. Reiffenberg, II, p. VII. CCCXXIII. 80. 741. Mone, *Anzeiger*, 1825, S. 347. Die Legende wird berührt im *Chronicon Centulense*. Vergl. auch *Chron. Fontanell.* a. 890 u. m. a. Stellen bei Pertz, *Monum. Germ. histor.*, I, p. 464. II, p. 303. 613-615. 752, woraus hervorgeht, daß die Personen keinesweges unhistorisch sind, aber auch hier wiederum, wie in anderen Romanen des karolingischen Sagenkreises, unzählige Verwechselungen Statt gefunden haben. S. noch Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, I, p. 232, 236. Willems, *Note sur les Elpionessia* de Hoffmann de Fallersleben (Gand 1837,

34 pp. 8.). — Anspielungen auf diesen Roman bei den Troubadours. S. Raynouard, Choix, I, p. 295. 297.

§. 66. Partonopeus de Blois. Dieser liebliche Roman ist eine Bearbeitung (contre-épreuve) der alten Sage von Amor und Psyche bei Apulejus in orientalischem Gewande<sup>1)</sup>. Es wird die Liebe eines jungen Ritters und einer Fee (Mélianor) geschildert.

<sup>1)</sup> Zwar bestritt dies Paris; s. jedoch Dulaure in den Mémoires de la Soc. Royale des Antiquaires de France, Vol. I, p. 398-410. XI, p. 420. — Schlechter Auszug von Cochu in der Bibl. des Romans, 1779, Déc. Ausgabe von Crapelet, 1834, 2 Bde 8. Bericht darüber von Martonne in den Mém. de la Soc. R. des Antiq., XI, p. 410 ff. Raynouard im Journ. des Sav., 1834, Déc., p. 725-735. Der Roman ist aus dem XII. Jahrhundert, nicht aus dem XIII., wie Le Grand d'Aussy, Contes et Fables, Tom. IV, p. 261, behauptete. S. auch Roquefort, État, p. 166-168 und in den Notices et Extraits des Mss. de la Bibl. Impér., Tom. IX, P. II, p. 3-84.

§. 67. Von Raoul de Houdan<sup>1)</sup>, einem Zeitgenossen des Chrestien de Troyes sind die Romane:

a) Merangis li Porlesquez<sup>2)</sup>;

b) Aesles (d. i. ailes) de Courtoisie, handschriftlich in der Pariser Bibliothek;

c) La Voye ou le Songe d'Enfer<sup>3)</sup>, eine treffliche Satire, die vielleicht Dante die ersten Ideen zu seiner Divina Commedia gegeben hat. Auch Milton fasste den ersten Gedanken zu seinem Paradise lost, nachdem er in Italien der Aufführung eines Mysteriums beigewohnt hatte<sup>4)</sup>. — Der Roman de Pierre de Provence et de la belle Maguelone war, wie Raynouard<sup>5)</sup> nachgewiesen hat, ursprünglich provenzalisch geschrieben.

<sup>1)</sup> Histoire littéraire de la France, XVIII, p. 786-790.

<sup>2)</sup> S. Fauchet, a. a. O., p. 558. Montfaucon, Bibl. Biblioth., I, p. 30, B.

<sup>3)</sup> Le Grand d'Aussy, II, p. 17. Massieu, de la poésie française, p. 132.

<sup>4)</sup> Ein analoges Gedicht, aber nicht von demselben Verfasser, ist überschrieben: Voye de Paradis (Hist. litt. de la France, XVIII,

p. 790 ff.). Auch ist ähnlichen Inhaltes: La Cort de Paradis. S. ebendas. p. 792 ff. Barbazan et Méon, III, p. 128-148. Gott der Herr giebt allen Bewohnern des Himmels am Aller-Heiligenfeste eine große Fête. Das Gedicht erinnert lebhaft an den „bairischen Himmel.“

<sup>1)</sup> Journal des Savans, Sept. 1833, p. 516 ff.

§. 68. Den Roman de Raoul de Cambray hat Edw. Glay im J. 1839 zu Lille herausgegeben <sup>1)</sup> unter dem Titel: Fragmens d'épopées romanes du XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>1)</sup> S. das Specimen in den Mémoires de la société d'émulation de Cambray, 1835, p. 145-178.

§. 69. Der weltbekannte Roman der sieben weisen Meister (Li Romans des sept sages de Romme) oder Dolopathos. Herbert, der Verfasser, schrieb dies Gedicht für einen Prinzen Philipp, Sohn eines Königs Ludwig von Frankreich, um das J. 1260, also wahrscheinlich für Philippe-le-Hardi, Sohn Ludwigs des Heiligen. Er will es aus dem Lateinischen eines Mönches der Cisterzienserabtei Haute-Selve in der Diöcese von Metz in das Französische übertragen haben. Ursprüngliche Quelle waren die Fabeln des Sindbad <sup>1)</sup> oder der Hitopadesa; und es giebt kaum eine Sprache, in welche dieses Werk, welches im Grunde mehr der didaktischen als der epischen Literatur angehört, nicht übersetzt worden wäre <sup>2)</sup>. Der Anfang lautet:

*Jadis à Romme fu uns rois  
Ki molt fu sages et cortois,  
Il ot nom Vespasianus;  
Des autres rois fu au dessus,  
Toute Romme en sa main tenoit,  
Et quanque de chà mer avoit;  
De loial lignage fu nés,  
Ses père ot nom Matusalés  
Ki IX cens ans et X veski,  
Ne onques n'ot le poil flori,  
Bien sot le terme de sa vie  
Par les arts de la prophétie.*

<sup>1)</sup> Assemani, Bibl. orient., Tom. III, p. 221.

<sup>2)</sup> Groddeck, Theatr. libr. anonym., fol., p. 708. Dacier, in den Mémoires de l'Académie des Inscript., Tom. XLI, p. 555 ff.

Le Grand d'Aussy, II, p. 189. Duclos, in den Mém. de l'Acad. des Inscr., XX, p. 355. Sinner, Extraits de quelques poésies, p. 53. Ginguené, Hist. litt. de l'Italie, III, p. 73-77. Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, Tom. II, p. 5. V, p. 77. Biblioth. des Romans, 1775, Oct., Vol. I. Roquefort, État, p. 171 ff. Robert, Fables, I, p. CV. CLXIII. Reiffenberg, II, p. CLXXXV.

Die Hauptausgabe ist: *Li Romans des sept sages de Romme*, nach der Pariser Handschrift von H. A. Keller. Tübingen 1836, 8. — Weiteres s. unten §. 93.

§. 70. Auch die Sage von dem Schmidt Wieland, welche die Deutschen aus Simrock's neuerer Bearbeitung<sup>1)</sup> kennen, ist bei den Franzosen unter dem Titel: *Véland-le-Forgeron* bearbeitet worden<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Bonn 1835, 8.

<sup>2)</sup> *Véland-le-Forgeron*, Dissert. sur une tradition du moyen-âge par G. B. Depping et Franc. Michel. P. 1832, 8. — New Monthly Magazine, 1822, Tom. IV, p. 527 ff. (Aufsatz von Depping). Mémoires de la Soc. Royale des Antiquaires de France, Tom. V, p. 217 (ebenfalls von Depping). — Reiffenberg, a. a. O., II, p. XCVI. Grimm, Deutsche Heldensage, S. 29. 147. 178. 288. 322 ff. 341. (Göttingen 1829, 8.) Deutsche Mythologie (Göttingen 1835, 8.), S. 221. Mone, Untersuchungen zur Geschichte der teutschen Heldensage, Quedlinburg 1836, 8., S. 98 ff. Edda Saemundar hins Fróða (Kopenhagen 1828, 4.), Th. III, S. 850-860. Franc. Michel, Sur la légende de Wade (P. 1837, 8.), p. 16 ff.

§. 71. Der Roman de la Violette (ou Gérard de Nevers) von Gyrbers de Motteruel oder Gibert de Montreuil<sup>1)</sup>, ist aus dem ersten Viertel des XIII. Jahrhunderts und von einer grossen Anzahl von Chansons durchwebt. Fast ganz ähnlichen Inhaltes sind: *Le roman dou Roi Flore et de la biele Jehane* und *Le Comte de Poitiers*, herausgegeben von Franc. Michel<sup>2)</sup>. In letzterem wird als Datum der Ereignisse die Regierungsepoche Pipin's angegeben, während sich in den beiden anderen gar keine Zeitbestimmungen vorfinden. Nachgeahmt haben das Sujet Shakespeare in seinem Drama *Cymbeline*, *Boccaccio*<sup>3)</sup> und viele andere Dichter<sup>4)</sup>.

- 1) Hist. littér. de la France, XVIII, p. 760 ff. Journal des Savans, 1835, p. 203. De la Rue, III, p. 152 ff.
- 2) P. 1831, 8. Vergl. darüber Raynouard im Journ. des Savans, 1831, Juillet, p. 385-394. 1835, Avril, p. 202 ff.
- 3) Decamerone, Giorn., II, nov. 9.
- 4) Vergl. auch Oeuvres de Tressan, IX, p. 295-422.

§. 72. Francisque Michel hat der eben erwähnten Ausgabe des Romaues de la Violette ein kleines Gedicht: De Groignet et de Petit beigefügt, welches seiner Annahme nach gleichfalls von Guy de Montreuil herrührt, aber des erwähnten Dichters in keiner Beziehung würdig ist. Es ist eine platte Satire gegen den Geiz der Großen, welche die Trouvères nicht mehr mit hinreichender Freigebigkeit bedachten. Rudolf von Habsburg hat Aehnliches von den Reimkünstlern seines Zeitalters hören müssen, ohne daß sein Ruhm dadurch geschmälert worden wäre.

De la Rue (III, p. 156) legt Gibert de Montreuil noch eine handschriftl. zu London befindliche Vie de St. Éloy bei (s. oben S. 72.).

§. 73. Indem wir jetzt von den eigentlichen Chansons de geste scheiden (denn so viel äußerliche Verwandtschaftsbeziehungen auch die im Folgenden zu erwähnenden Romane darbieten, so zeigt sich in ihnen doch eine ganz andere, nicht minder charakteristische Seite der französischen Nationalität im Mittelalter), bemerken wir noch, daß es kaum einer Widerlegung bedarf, wenn Fauriel behauptet, daß alle Ritter-Romane, so viel wir ihrer auch aufgeführt haben (leider ohne durchgehends die Literatur vollständig angeben zu können), aus provenzalischen Quellen geflossen seien. Mit Recht leugnen dies P. Paris und Martonne<sup>1)</sup>, welcher letztere namentlich höchst bündig nachweist, daß man auf das Paradoxon hinauskommen müßte, *que les chants héroïques destinés à célébrer les hauts faits des vainqueurs auraient été composés par les vaincus!*

<sup>1)</sup> Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France, XI, p. 300.

§. 74. Wir erwähnen hier nur noch eine Anzahl im Obigen nicht genannter Trouvères, ohne uns in ausführlichen Er-

örterungen zu ergehen, welche der Plan dieses Werkes verbietet: also nur Namen, und ausnahmsweise hier und dort eine Bemerkung:

Alars. Albert. Camelain. Enguerrand d'Oisy. Foucquart. Geoffroy de Barale. Guy du Pin. Jacques du Pin. Jean le Tartier <sup>1)</sup>. Martin le Béguins. Mars. Raoul. Roix. Rogeret <sup>2)</sup>.

Jean Fremaux (Frimiaux) Pierre-le-Borgne (le Trésorier). Richard und Marie (Marotte) Dreguau aus Lille. Michel dou Mesnil (Seigneur du village d'Auchy). Jean Despain (Mönch zu Vaucelles). Gilles li Muisis <sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> S. das Bulletin de la Comm. Royale d'histoire de la Belgique, p. 104.

<sup>2)</sup> Vergl. Arthur Dinaux in den Archives du Nord de la France, Tom. III. Raynouard, im Journal des Savans, 1834, Juin, p. 344-354.

<sup>3)</sup> Aus Tournay, geb. um das J. 1279. Vergl. das erwähnte Bulletin, p. 53. Foppens, Bibl. Belgica, I, p. 31. Bibliothèque historique de la France, I, p. 8631. 12634. Ferner s. eine Notiz von de Gerlache in dem Messenger des sciences et des arts de la Belg., 1835, p. 382. Reiffenberg, a. a. O., I, p. CCIV ff. — Von ihm hat man auch handschriftl. noch Lamentations. Das Mss. gehörte einst Sir Richard Heber, dem bibliomanischen Bruder des unvergesslichen Bischofs von Kalkutta. (S. über diesen Engl. Handb., Bd. III, S. 149 ff.)

**V. Antike, dem griechischen und römischen Alterthume entlehnte Stoffe. — Die Amadisromane. — Der Roman du Renard.**

§. 75. Mit Recht bemerkt Ferdinand Wolf <sup>1)</sup>, daß die bretonische und fränkische Heldensage vor der romantischen das voraus habe, daß ihr Grundstoff in dem lebendigen Bewußtsein der Völker noch fortlebte und sich als ein Nationales, durch Tradition Fortgepflanztes mit dem hinzugekommenen christlich-germanischen Elemente und deren gemeinsamer Fortbildung zum Romantischen leichter verschmelzen liefs, als die schroff gegenüberstehende Denk- und Handlungsweise des in sich abgeschlossenen und abgestorbenen Alterthumes; daher eben die altklassischen Heroensagen im mittel-

alterlichen Kostüme durch den unüberwindbaren Kontrast zwischen Stoff und Behandlung zu wahren Parodien wurden, die, je ernster sie gemeint waren, desto lächerlicher uns erscheinen müssen. Ein Bild, in welchem Karthago von den Römern mit Kanonen beschossen wird, ein Titus mit einer mächtigen Al-longenperrücke könnten sich nicht komischer ausnehmen: dennoch ist die Behandlung weit naturgemäßer als in den klassischen Ungeheuern des *Siècle de Louis le Grand* und der neueren Nachtreter.

<sup>1)</sup> Altfranz. Heldengedichte, S. 9.

§. 76. Wir werden hier nur einige wenige dieser das Gebiet der antiken Heldensage umfassenden Gedichte erwähnen, da viele schon im Obigen beiläufig namhaft gemacht worden sind, andere dagegen in naher Verwandtschaft zu Stoffen stehen, welche wir unten werden zu behandeln haben, so daß dort der geeignetste Ort sein möchte, näher auf dieselben einzugehen.

§. 77. *Histoire en vers des Empereurs de Rome von Calendre (Qualandre)*, nur handschriftlich vorhanden, besteht aus mehr als 7000 Versen <sup>1)</sup>. Sie wurde auf Veranlassung des Herzogs Ferri I. von Lothringen gedichtet, welcher im J. 1207 starb. Da der Dichter aber Ferri II., den Sohn und Nachfolger, eben nicht glimpflich behandelt, so ist es höchst wahrscheinlich, daß das Gedicht erst nach dem Tode des Letzteren, welcher im J. 1213 erfolgte, erschienen ist.

<sup>1)</sup> *Histoire littéraire de la France*, XVIII, p. 771 ff.

§. 78. Der Roman d'*Alexandre le Grand*, zuerst <sup>1)</sup> im J. 1184 von Alexandre de Paris und Lambert li Cors herausgegeben <sup>2)</sup>, ist eine wunderliche Mischung von Ereignissen aus dem Heldenleben des macedonischen Königs und Begebenheiten aus der Regierungsepoche der Könige Ludwig VII. und Philipp August <sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Nach Fauchet, Borel, *Ménage* (*Menagiana*, II, p. 45) u. a. war ursprünglicher Verfasser desselben ein Clerc Simon, welcher mit Simon de Boulogne für identisch gehalten wird. — Wenn eine Vermuthung gestattet ist, so möchte ich auf Simon du Fresne rathen (*Histoire littéraire de la France*, XVIII, p. 822 ff.), welcher um das J. 1200, vielleicht aber schon etwas

früher, Kanonikus zu Hereford in der Grafschaft Wales war und unter den Namen Simo Fraxinus, Simon Ash als lateinischer Dichter bekannt ist. S. Leyser, Hist. poët. medii aevi, p. 760. Schon der antike Stoff läßt einen Freund und Kenner des klassischen Alterthumes vermuthen. In einem Akrostichon der 20 ersten Verse seiner Nachahmung des Boëthius de consolatione giebt er seinen Namen: Simun de Freisne me fist, vielleicht das älteste Beispiel dieser Art. Hier zwei Proben von ihm:

L'INCONSTANCE DE LA FORTUNE.

*Plus bien de li ne sai dire  
For que dolor fit et ire.  
Matin donne et tolt le seir,  
Après joie fet doleir;  
Ki de li prent un veel,  
Sur espine leche le mel.  
Home de guster est ongrès,  
Mès que cher l'achate après!  
Prenex garde de la lune,  
Issi vet il de fortune:  
Kant la lune est runde et pleine,  
Dunc descret dedanx quinzeine,  
Ore en avant, ore arere,  
Ore obscure et ore clere.  
De fortune est ensemment,  
Primes donne et puis reprent,  
Primes donne granx honurs,  
Puis apres sospirs et plours.*

LA VANITÉ DES CHOSES D'ICI-BAS.

*Tuit icil qui heittés\*) sont  
Por hautene de cest mond,  
Heittés sont de chose veine  
Et qui corte joie ameine.  
Ceo n'est pas durable chose  
Que la couleur de la rose:  
Fresche est par matin la fleur  
Et al seir pert sa couleur:  
Maint hault home par matin*

\*) Das deutsche heiter.



*Teint le seir sa tente enclin.  
Haultesce ressemble bien  
Fumée plus que altre rien;  
Fume cous plus monte en haut  
Plus descret et plus defaut,  
Del home est tout ensement,  
Plus est haut, plutost descent\*).*

<sup>2)</sup> Ueber das Gedicht von Lambert li Cors und Alexandre de Bernay (oder de Paris) s. die Hist. litér. de la France, XV, p. 119. 160. Als Fortsetzer wird genannt: Jean le Nivelois oder Jehan le Névelois, wahrscheinlich aus Névèle in Flandern, nicht aus Nivelles im wallonischen Brabant, dem alten Sitze der Nibelungen. S. Gérard, Mémoire sur la bibliothèque de Bourg., p. 117. De la Rue, Bardes, Jongleurs et Trouvères Normands, II, p. 341-352. Ueber die verschiedenen Zweige (branches) der Alexander-Romane s. Franc. Michel, La chanson des Saxons, I, p. XXIV ff. — Von Alexandre de Bernay rührt auch der große versifizierte Roman Athis et Profilas her. Auszug in der Hist. litér. de la France, XV, p. 179-193. Ueber die deutsche Bearbeitung s. J. E. Graff, Dintiska, I, 1, S. 47. (Dies zur Verbesserung zu S. 122.)

<sup>3)</sup> Wie beliebt das Sujet von Alexander dem Großen im Mittelalter war, erhellt aus dem Umstande, daß um die Mitte des zwölften Jahrhunderts eine Alexandrias von Gautier de Lille (oder de Châtillon) gedichtet, öffentlich in den Schulen erläutert wurde. S. Henr. Gandavensis, de Script. Eccles., cap. XX, p. 165. Cas. Oudin, Script. eccles., Tom. II, p. 1666. Daher giebt es unzählige Manuskripte mit Varianten und kurzen Erläuterungen versehen und eine große Anzahl von Drucken. (Straßburg 1513. 1541, 12.; Ingolstadt 1554, 12.; Lyon 1558, 4.; in monasterio S. Gall. 1659, 12. u. s. w.)

§. 79. Hieran knüpft sich unmittelbar der Roman de Florimond, des angeblichen Sohnes von Alexander dem Großen, von Aymé de Varennes (de Châtillon), welcher im Lyonnais um das J. 1188 schrieb<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Hist. litér. de la France, XV, p. 490. Reiffenberg, a. a. O., II, p. CCXIV. In diesem Romane findet sich folgende merkwürdige Stelle, welche wir hier nicht übergehen dürfen:

---

<sup>\*)</sup> Vergl. das schöne Gedicht von Ronsard: *Mignon, allons voir si la Rose* etc. Handb. II, S. 13.

*Aus François jo voil tant servir,  
 Que ma langue lor est sauvage,  
 Que jo ai dist en lor langage  
 El mieuls que jo le ai su dire.  
 Se ma langue la lor empire  
 Por ce ne me dient ennui;  
 Miés aim ma langue que l'autrui.  
 Romans ne estoire ne plait  
 Aus François, se il ne l'ont fait.  
 Nest merveille, quar el boschage  
 Non a si luit oisel salvage  
 Que ses nis ne lui soit plus biels  
 Que tox le moindre des oisels.  
 Et li estre de mon païs  
 Me sent plus bel à mon avis  
 En droit de pris et de onor  
 Et de service que li lor.  
 Voire est que i a des François  
 Et de vilains et de cortois.*

Einen Kommentar hierzu zu liefern, würde Seiten erfordern.

Wir erwähnen ferner noch den Roman de Beaudous von Robert de Blois und den Roman de Marquez le fils Caton. S. Le Roux de Lincy, Roman des sept sages de Rome, P. 1838, 8., p. VI. VII ff. XXXVIII.

§. 80. Das handschriftlich in der Königl. Bibliothek zu Paris vorhandene Gedicht La Guerre de Troie ist, wie auch der Dichter desselben Benoît de St. More schon oben erwähnt worden <sup>1)</sup>). Es ist aus dem Dares Phrygius <sup>2)</sup> geschöpft.

<sup>1)</sup> S. §. 18. S. 72. Roquefort, p. 160 ff.

<sup>2)</sup> S. über den Dares Phrygius und Dictys Cretensis: Meusel, Bibl. histor., Vol. II, P. I, p. 74-81. Harles, Introd. in Hist. lit. Graecae, I, p. 135. Introd. in Hist. lit. Romanae, I, p. 389 sqq. ad Fabric., Bibl. Gr., I, p. 21 sqq. Villoison, Prolegom. ad Homerum, p. 32 not.

§. 81. Der Roman von dem Erzzauberer Virgilius ist jetzt nur noch in der oft gedruckten prosaischen Bearbeitung übrig <sup>1)</sup>): es läßt sich aber kaum daran zweifeln, daß nicht auch eine metrische Bearbeitung vorhanden gewesen sein sollte <sup>2)</sup>).

- <sup>1)</sup> Les Faits merveilleux de Virgile. Trepperel 4., s. l. et a. — G. Niverd, 8., s. l. et a. Neuer Abdruck P. 1831, 8.
- <sup>2)</sup> Vergl. über den Roman und die ihm zum Grunde liegende Sage: *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, V, p. 181-185. *Chroniques de Jean d'Auton*, publiées par P. Lacroix, I, p. 321. Reiffenberg, a. a. O., p. CLXXXI. II, p. VI ff. Fr. Michel, *Notes et Éclaircissemens sur le roman d'Eustache le Moine*, p. 85. 86. Das Buch hatte einen so allgemeinen Eindruck gemacht und der Glaube an den Zauberer Virgil\*), daß es Petrarca's Neidern gelang, ihn wegen seiner Vorliebe für den Dichter Virgil bei dem Papste Innocenz VI. anzuschwärzen.

§. 82. Wir knüpfen an die Erwähnung dieser Romane noch dasjenige an, was wir über die *Amadisromane* und den *Roman du Renart* zu sagen haben, welcher letztere, ebenso wie die *Contes* und *Fabliaux*, zwischen der epischen und didaktischen Poesie gewissermaßen in der Mitte steht. Die *Amadisromane* können nur insofern hier erwähnt werden, als ihr Einfluß am Schlusse der Epoche, welche uns hier beschäftigt, zur Zeit nemlich als das Ritterthum seinem Untergange sich nahte, in Frankreich eben so wenig, wie in allen übrigen Ländern des westlichen Europa, überwiegend war; der eigentlich poetischen Nationalliteratur Frankreichs gehören sie kaum an, da sie einerseits fremden, wahrscheinlich spanischen Ursprungs waren <sup>1)</sup>, was auch die französischen Literaturhistoriker selbst hierüber sagen mögen <sup>2)</sup>, andererseits nur in prosaischen Bearbeitungen unter dem Volke vorhanden waren, endlich auch, auf der Grenzscheide zwischen der älteren und neueren Nationalliteratur stehend, mehr in die neuere hinüberreichen <sup>3)</sup>.

- <sup>1)</sup> Verfasser des *Amadis* von Gallien soll der Spanier Vasco de Lobeira sein. S. Nicolaus Antonius, *Bibliotheca Hispana*,

---

\*) Wahrscheinlich durch die *sortes Virgilianae* entstanden, deren man sich bediente, als die Bibel zu diesem Zwecke verboten worden war, vielleicht auch durch den Bischof Virgilius von Salzburg, einen für sein Zeitalter äußerst klugen Mann, Zeitgenossen des Bonifatius (s. meinen Einhard, II, S. 266 ff.), welcher sogar an Antipoden zu glauben wagte, wofür ihn aber auch dasselbe Loos traf, wie Albert den Großen, nemlich als Zauberer angesehen zu werden. Ueber den Erzzauberer Virgil und den sagenhaften Charakter des Sokrates, Plato, Hippokrates u. a. in den Dichtungen des Mittelalters vergl. Wytenbach zu Plutarch de aud. poet., p. 21, e. Schmidt zu Petr. Alphonsi *Discipl. clerical.*, p. 91. 105 ff. Ueber den mythischen Aristoteles s. unten.

P. II, p. 69. Placcius, Theatr. Anonymor., p. 673. Barbosa Machado, Bibl. Lusit., P. III, p. 775.

- 2) Jacob Frisius behauptete sogar, ein Holländer sei der ursprüngliche Verfasser gewesen.
- 3) Ueber die Fortsetzungen, Uebersetzungen und Ausgaben s. die Bibliothèque des Romans, Tom. II, p. 195. Dom. Clemens, Bibliothèque curieuse historique, Tom. I, p. 238 ff. Schmidt, in den Wiener Jahrb., Bd. XLI. Ferrario, Storia ed Analisi degli antichi Romanzi di Cavalleria, Vol. IV, p. 239 ff. Supplement von Melzi, p. 379 ff. S. auch den Artikel Bernardo Tasso im Italiän. Handb. II, S. 240 ff.

§. 83. In dem Roman du Renard (Renart), diesem köstlichen Vermächtnisse des poëtischen Mittelalters ist ebenso wie im Dolopathos oder Roman des sept sages (s. §. 93) das Didaktische vorwaltend, die Form aber ist die epische. Er war schon im Anfange des XIII. Jahrhunderts berühmt, da ihn Gautier de Coinsy, der schon genannte Prior von Vic-sur-Aisne, welcher im J. 1236 starb, erwähnt <sup>1)</sup>. Der Verfasser der ersten Abtheilung (branche) ist Pierre de Saint-Cloud, dem mehrere andere Dichter folgten, von denen nur Einer, Richard de Lison, sich genannt hat. Die Anordnung der verschiedenen Abtheilungen ist in den verschiedenen Handschriften verschieden. An den alten Roman du Renart knüpfen sich:

I. Le Couronnement du Renard, dem Grafen Wilhelm von Flandern gewidmet, welcher am 6. Junius 1251 in einem Turniere zu Trasegnies in Flandern getödtet wurde. Dafs Verrath dabei im Spiele gewesen, sagt der Verfasser ausdrücklich (v. 78 ff.). Méon glaubt, Marie de France <sup>2)</sup> für die Verfasserin dieser Fortsetzung des Renard halten zu müssen, da sie ihre Fabeln gleichfalls einem Grafen Wilhelm von Flandern — *le plus vaillant de cest royaume*, wie sie ihn in dem Epiloge nennt — gewidmet hat; da ferner v. 3362 ff. 3398 ff. offenbar auf die damals noch nicht erschienenen Fabeln angespielt wird <sup>3)</sup>, welche in der Handschrift unmittelbar auf das Couronnement folgen — da sie sich ferner auf völlig übereinstimmende Weise in dem Lai de Gugemer ausspricht. Ist diese Vermuthung von Méon die richtige, wie es scheint, so war Marie keine Bretagnerin, wie man gemeiniglich annimmt <sup>4)</sup>, sondern aus Flandern gebürtig <sup>5)</sup>.

II. Renart le Nouvel, am Schlufs des XIII. Jahrhunderts gedichtet von Jaquemars Gielée<sup>1)</sup>, aus Lille in Flandern gebürtig. Das Gedicht ist zum ersten Male von Méon herausgegeben, obwol es sich vielfältigen Beifalles zur Zeit seines Erscheinens und späterhin zu erfreuen hatte. Im XV. Jahrhunderte erschien es in Prosa unter dem Titel: *Le livre de maistre Regnard et la dame Hersant sa femme, livre plaisant et facétieux, contenant maintz propos et subtilz passages couvers et celles pour monstrier les conditions et meurs de plusieurs estatz et offices, comme sera déclaré cy-après.* Paris, Philippe Le Noir, 4., s. a.<sup>2)</sup>

III. Le Renard Contrefaict (d. h. imité), handschriftlich in der Pariser Bibliothek, enthält ungefähr 32000 Verse. Der nicht genannte Dichter<sup>3)</sup> begann, wie er selbst sagt, seine Arbeit im J. 1320 und führte sie bis zum J. 1368 fort, denn dieser Jahreszahl geschieht noch Erwähnung. — Eine andere ähnliche Fortsetzung von einem aus Troyes gebürtigen Dichter von etwa 19000 Versen befindet sich ebenfalls handschriftlich in derselben Bibliothek und ist von Le Grand d'Aussy in einem ziemlich weitläufigen Auszuge bekannt gemacht worden<sup>4)</sup>. Es wird in dem Gedichte ausdrücklich gesagt, dafs der Verfasser sein Werk im J. 1328 begann und länger als 13 Jahre daran arbeitete.

#### IV. Rénard le Bestourné<sup>10)</sup>.

Ausgabe: *Le Roman du Renart, publié d'après les Manuscrits de la Bibliothèque du Roi des XIIIe, XIVe et XVe siècles par D. M. Méon.* 4 Vols. 8. P. 1826. — Hiermit ist zu verbinden: *Le Roman du Renard, supplémens, variantes et corrections, publiés d'après les Mss. de la Bibliothèque du Roi et de la Bibliothèque de l'Arsenal par P. Chabaille.* P. 1835, 8. Recension der Ausgabe von Méon von Raynouard, im *Journ. des Savans*, 1826, Juin, p. 334-345.

<sup>1)</sup> In den von ihm verfaßten *Miracles de la Vierge* heifst es:

*Plus delitout sont si fait conte  
As bone gens par Saint-Omer,  
Que de Renart ne de Roumer,  
Ne de Turdiu le limeçon.*

<sup>2)</sup> Dies leugnet De la Rue, Trouvères, Bardes et Jongleurs, III, p. 178. S. dagegen Reiffenberg, I, p. CXCVII ff.

\*) Ich setze diesen ganzen Epilog hieher, zumal da in der zweiten Abtheilung keine Probe des Couronnement gegeben worden ist:

(v. 3324-3398. Tom. IV, p. 121. 123. Méon.)

*Ha! Cuens Guillaume, conquerant  
N'estiés mie fors que d'onor,  
A droit on vos tint à singnor  
Et çou fu drois à mon avis.  
N'est merveille se li Marchis  
De Namur de çou vos resunble,  
Car onques jour, si com moi sanble,  
Neut que faire de renardie,  
Mais sans faille jou ne di mie  
Caucune fois ne puet bien iestre  
Que Renars ait dedens son iestre\*)  
Esté par aucune maniere,  
De ciuus qu'il savoit lour maniere,  
Qui bien s'i sont arenardi.  
Ha! sire Cuens, ce poise mi  
Que tant ne savés dou Renart,  
Par coi séussiés tempre ou tart  
Qui cil sont de coi je paroïl,  
Pour coi qui juent as eschés  
Ne voient pas tous les bons très  
Qui demeurent sour l'eschakier,  
Anchois avient c'uns de derier,  
D'encoste, de lés ou de lonch  
Voit teil chose qui la selonch  
Trairoit, qu'il gaigneroit le geu.  
Et pour çou di-je li soutiu  
En malisse et en orgueil  
Qui traient le pene par l'ueil  
As gentius cuers qui n'ont talent  
For que dounor et largement  
Faire à tous ice qu'il covient,  
Vient à çou qu'il covient  
Faire à la fois teille aramie  
Dont on parole en vilonie  
Par tout l'Empire et le Roiaume;*

\*) lieu, place. — Man achte auf die Ungeschicklichkeit der Reime: *re-sanble, sanble*; *iestre, iestre*; *maniere, maniere*; *covient, covient*. Dies allein verräth einen späteren Verfasser.

*Et pour çou dou Conte Guillaume  
 Qui ceste honor eut encharcie<sup>\*)</sup>  
 Puis mon prologue com Marie  
 Qui pour lui traita d'Ixopet,  
 Et pour itant ici fin met  
 De Renart qui est couronés,  
 Isi com vos oï avés,  
 Que confremés fu de par Rome  
 Si que partout porte couronne  
 En Franche et en toute Bretaigne  
 En Engleterre, en Alemaigne,  
 En Poitou et en Honguerie,  
 En Escocche et en Hiermenie,  
 En Loheraine et en Saisoingue<sup>\*\*)</sup>,  
 De Champaingne et en Borguingne,  
 En Gresce, en Aise, en Galilée.  
 Que vos diroie? N'est contrée  
 En tout le monde où on abite  
 Que Renart n'ait home tout cuite,  
 Qui de lui tingne aucune chose,  
 Et qui choser n'en veut, si chose:  
 Car nel' dira pour celi rien  
 Que jou sache home terrien  
 Qui de repardie se melle,  
 Mais li cousaus si li droit melle  
 A çou que je conferm cest conte  
 Que je traitié pour le bon Conte  
 Ai isi com avés oï,  
 Que nus ne puet, ce poise mi,  
 Au jour d'ui venir à maistrie  
 Se il ne set de renardie;  
 Et pour itant sachiés verroie  
 Mon signor méise en la voie  
 Par coi il séust plus des chiens  
 Qu'il ne face, si seroit biens  
 A ciaux qui n'aiment for le droit,  
 Et pour çou veil ici endroit  
 Raconter pour coi m'entremet  
 Des bons proverbes d'Ixopet<sup>\*\*\*)</sup>.*

<sup>\*)</sup> recherchée. <sup>\*\*) Saxe. <sup>\*\*\*)</sup> Suivent dans le Manuscrit: les Fables  
 d'Ésope par Marie de France.</sup>

## 146 Kap. III. Die grossen nordfranzösischen

Fragmente aus dem Roman du Renart selbst s. B, S. 226-248. S. 273 ff.

- 4) Histoire littéraire de la France, XVI, p. 209.
- 5) Couronnement, v. 3258 ff. 3302 ff.
- 6) S. besonders über ihn Reiffenberg, I, p. CCIII ff.
- 7) Vom J. 1477. S. François de Neufchateau, Essai sur la langue française. P. 1818, 8., p. XXI.
- 8) Es ist Martin Franc, welcher im XIV. Jahrhundert den Champion des Dames und die Gesta Romanorum (?) verfasste, nach Reiffenberg, I, p. CLXXXII.
- 9) Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. du Roi, Tom. V.
- 10) Ueber dieses Beiwort s. de l'Aulnaye, Gloss. de Rabelais, III, p. 165. — Ueber den lateinischen, flamändischen, deutschen Reineke Fuchs s. Reiffenberg, a. a. O., I, p. LXXXI ff.; Jakob Grimm, Einleit. zu seiner Ausgabe des Reineke Fuchs. Berlin 1834, 8.; auch den Aufsatz von Xavier Marmier: Sur la poésie Hollandaise in der Revue Germanique, wo von den verschiedenen Bearbeitungen des Reineke Fuchs nicht ohne Geist gesprochen wird. Was den lateinischen Reineke Fuchs anbetrifft, so erwähne ich hier wenigstens die Hauptausgabe: Reinardus Vulpes, carmen epicum seculis IX. et XIII. conscriptum; ad fidem codd. Mss. edidit et adnotationibus illustravit Franc. Josephus Mone. Editio princeps. Stuttg. et Tub. 1832, 8. Vergl. den Artikel von Raynouard im Journal des Savans, Juillet 1834, p. 405-417; ferner Le Grand d'Aussy, in den Notices et Extraits des Mss., V, p. 294-357. A. C. M. Robert, Fables inédites, I, Essai, p. CXX-CLIX. J. Ch. H. Gittermann, Ueber die Quellen des plattdeutschen Gedichts Reinke de Vofs, im Hannöverschen Magazin, 1828, S. 680-690. Reinaert de Vos, episch Fabeldicht, van de twaelfde en der tiende eeuw, met oenmerkingen en ophelderingen van I. F. Willems. Gent 1836, besonders die überaus reichhaltige Inleiding, p. XIII ff. Gervinus, Geschichte der poetischen Nationalliteratur der Deutschen, zweite Ausgabe, Bd. I, S. 123-161. Man s. noch die Artikel von St. Marc Girardin im Journal des Débats, womit die Aufsätze von Langer in der Neuen Allgem. Deutsch. Bibliothek, Th. LXXX, S. 172 ff. und von Ettmüller in den Blättern für literar. Unterhaltung, 1833, no. 20. 23. zu vergleichen sind, sowie das Dictionnaire historique, à la Haye 1758, fol., I, p. 277. Paquot, Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas, IV, p. 361-370.



Auch ist bei dem Roman du Renart die schon oben §. 83 angedeutete und in den darauf folgenden §§. weiter ausgeführte Eintheilung in einzelne branches noch besonders hier am Schlusse der literarischen Nachweisungen hervorzuheben.

- v. 1265 *Ici prent ceste branche fin.*  
 6472 *Or dirai, ne me voil plus tere*  
*Une branche et un seul gabet.*  
 7186 *De ceste branche n'i a plus.*  
 15309 *Uns prestres de La Croix en Brie*  
*A mis son estude et s'intente*  
*A fere une novele branche.*

Die zuletzt angeführten Worte sind auch in Bezug auf den Namen des Verfassers, wenigstens einer Rhapsodie von Bedeutung.

Auch der Orient hat bei der Entstehung und Bildung des Roman du Renart nicht Weniges beigetragen. S. die bei Williams, a. a. O., S. XLVI angeführte Stelle aus den Flowers of Persian literature, London 1804, 4., p. 198.

## VI. Die Fabliaux und Contes.

§. 84. An die grösseren epischen Gedichte schliessen sich die Lais, deren schon oben (Kap. II, §. 14) als besonderer poetischen Gattung gedacht worden ist, und die Contes et Fabliaux an. Da die Hauptverfasserin der ersteren, Marie de France, in dem nächstfolgenden Kapitel ausführlich besprochen werden muß, so verweisen wir auch wegen der Lais<sup>1)</sup> auf dasjenige, was dort gesagt werden wird, und beschäftigen uns hier mit den Contes et Fabliaux, Erzählungen aus dem eigenen Leben unmittelbar entsprungen, welche die ganze Wirklichkeit desselben in allen ihren ernsten und heiteren Richtungen abspiegeln<sup>2)</sup>. Die große Menge von Dichtern aufzuführen, welche diesen bei den Franzosen vorzugsweise beliebten und von ihnen fast ausschliesslich bebauten Zweig der poetischen Nationalliteratur Frankreichs gepflegt und gefördert haben, überheben uns die in der Einleitung aufgeführten Sammlungen von Barbazan, Méon, Le Grand d'Aussy, Auguis, Robert und Jubinal, worin theils die alten Originale, theils Auszüge oder Uebersetzungen mitgetheilt worden sind<sup>3)</sup>.

1) S. im folgenden Kapitel bei Marie de France. Wir erwähnen hier nur das höchst ergötzliche Lai d'Aristote von Henri d'Andeli (Barbazan et Méon, III, p. 96 ff.) und Li Lais de l'Oiselet (ebendas., S. 114-128).

2) In der zweiten Abtheilung findet man: Fabliau des trois avugles de Compiengne von Cortebarbe, S. 66 ff. Les deux Bordaors ribaus, ein für die Geschichte der epischen Sagenkreise höchst wichtiges und in dem Obigen oft angeführtes Gedicht, S. 74 ff. Du Provoire qui menja les Mores, Fabliau von Guérin, S. 84 ff. C'est li testament de l'asne von Rutebeuf, S. 87 ff. Du Prevost d'Aquilée ou d'un Hermite que la Dame fist baigner en aigue froide, S. 91 ff. Du Roi qui volt fere ardoir le filz de son Senechal, S. 104 ff. De l'Ermite qui s'enivra, Conte devot, S. 114 ff. Das liebliche Fabliau d'Aucassin et de Nicolette, S. 317 ff. Gute französische Ausgabe desselben von Carne de Ste Palaye: Les amours du bon vieux tems (P. et Vacluse, 1760); deutsche Bearbeitungen von Koreff (im Berl. Taschenkalender, 1820), O. L. B. Wolff (im Taschenbuche Minerva, Jahrg. 1833.). Bülow, Novellenbuch, Th. III.

3) S. ausser den oben in der Einleitung angeführten Werken: das Mémoire sur les Fabliaux par M. le comte de Caylus in den Mémoires de l'Académie des Inscriptions et de Belles-Lettres, XX, p. 352 ff. — Verschiedene Dis (Diets) angeführt und bruchstückweise mitgetheilt von Fr. Michel, Chanson des Saxons, I, p. LXXVII ff. — Ueber die Fabliaux inédits von Robert s. Journal des Savans, 1835, Janvier, p. 58 ff.

§. 85. Man hat der Klasse von Dichtungen, welche wir hier berühren, den Vorwurf einer grossen und durchgängigen Unsittlichkeit gemacht. Diesem zu begegnen, wissen wir nichts Besseres zu thun, als folgende Worte von Barbazan herzusetzen<sup>1)</sup>:

*L'usage où étoient nos anciens Poètes de nommer toutes les choses naturelles par des termes que la politesse a bannis depuis du langage, les fait passer pour grossiers et obscènes; mais on ne fait point attention que cet usage ne leur étoit point particulier, et que ces mêmes termes qu'on leur reproche, étoient employés sans scrupule par les personnes les plus graves et les plus polies. On s'exprimoit ainsi dans les siècles éloignés de nous. On n'étoit point scandalisé des mots, ni des choses qu'ils signifioient; on ne se scandalisoit*

que du mauvais usage que l'on en faisoit, et des mauvaises actions qui indiquoient la corruption du coeur. On étoit alors plus simple, et par conséquent moins mauvais. Si le lecteur veut s'en convaincre, il peut consulter un *manuscrit* de la Bibliothèque du Roi, no. 6701, qui contient une traduction littéraire de la Bible. Il y verra qu'au verset 14. du chap. XVI de la Genèse: *Masculus cuius praeputii caro non fuerit circumcisa*, etc. le traducteur rend le mot *praeputii* par un terme françois que nous n'osons plus prononcer. De même au verset 22. du chap. XXX: *Recordatus Dominus Rachelis*, aperuit *vulvam eius*, le mot *vulvam* est traduit par un autre dont il n'est plus permis de se servir. Ce n'est pas seulement dans ces deux endroits que je viens de citer, mais presque par-tout, qu'il pourra faire la même remarque. Ne serait-on pas étrangement surpris, si l'on entendoit aujourd'hui un Prédicateur s'exprimer comme le fit un Orateur ancien dans un Sermon sur l'humilité, qui se trouve dans un *Manuscrit* de la bibliothèque de St. Germain-des-Prés, no. 2343? Cet Orateur se disposant à paraphraser le Cantique évangélique *Magnificat*, cita ce vers latin: *Laus mea sordet eo quod sit in ore meo*; et le traduisit ainsi: *Ma loenge n'est que merde et conchiure, parce qu'elle est faite de ma bouche*. Gautier de Coinsy (s. §. 86, Anm. 7), Religieux de l'ordre de St. Benoît, dans l'abbaye de St. Médard de Soissons, a composé un volume considérable des Miracles de Notre-Dame de Soissons. Au liv. 2, chap. 20, il en rapporte un d'une fille qui avoit voué sa virginité à la Vierge. Ses parens la marièrent malgré ce voeu, mais le mariage par miracle ne put être consommé. Il s'exprime tout naturellement; mais avant que de le faire, il s'excuse ainsi:

Un petitet trop plengement  
 Ici endroit parler m'estuet,  
 Mais autrement estre ne puet,  
 Se le miracle weil retraire,  
 Si con la lettre me desclaire.  
 S'aucune foiz chastes oreilles  
 S'esmerveillent de tex merveilles,

*Raison depri que me deffende,  
Car dire estuet si c'on l'entende.*

*Je pense que l'on ne sera pas fâché de savoir comment cet Auteur s'est exprimé contre les Sodomites <sup>2)</sup>:*

*La Gramaire hic à hic acouple,  
Mais nature maldit la couple,  
La mort perpétuel engendre  
Cil qui aime masculin genre  
Plus que le féminin ne face,  
Et Diex de son livre l'efface.  
Nature rit, si com moi sanble,  
Quand hic et hec joignent ensanble;  
Mais hic et hic chose est perdue;  
Nature en est tot esperdue,  
Ses poins debat et tort ses mains,  
Et Diex n'en poise mie mains.*

*A en juger par ce que dit Jean de Mehun dans le Roman de la Rose il semble qu'au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, il y avoit des gens qui se scandalisoient d'entendre nommer certaines choses. Il se dechaîne contre eux, et fait parler la raison, à qui l'on reproche d'avoir donné de pareils noms à certaines choses que l'on ne nomme plus. Elle dit que Dieu son Père lui a accordé le pouvoir de donner des noms à toutes choses, et qu'il est ridicule de lui reprocher d'en avoir donné à tout; car, dit-elle, si j'avois nommé ces choses relliques, je ne pourrois donc plus prononcer ce mot, pendant que je pourrois aller révéler dans les Églises des choses qui porteroient ces noms.*

*Ge fis les moz et sui certeine  
C'onques ne fis chose vileine <sup>3)</sup>.*

*En effet l'indécence ne consiste point dans les mots, mais dans les choses et dans les actions; et les mots dépendans uniquement de l'usage, on ne peut blâmer un Auteur de se servir des termes que cet usage ou que la politesse n'ont point banni du langage. Au reste en justifiant ainsi nos anciens poètes sur certaines expressions qu'ils ont employées, je n'entreprends point la défense de tous. Je conviens qu'il y en a quelques-uns qui, à travers la simplicité de leur lan-*

*gage, font voir de la dissolution et du libertinage, qui ont été de tous les temps; et s'il peut être permis de les lire, ce ne doit être que pour y trouver les détails instructifs qu'ils contiennent sur notre histoire et sur nos antiquités.*

<sup>1)</sup> S. Barbazan et Méon, Contes et Fabl., Vol. III, p. XXI-XXIV.

<sup>2)</sup> Livre I, chap. 2. Vergl. das Fabliau: Ci commence de Sainte Léocade, qui fu Dame de Tolete, et du Saint Arcevesque, v. 1233 ff. bei Barbazan, I, p. 310 ff.

<sup>3)</sup> V. 7301, édit. de Méon.

§. 86. Wir nennen wenigstens einige von den Dichtern der Fabliaux, indem wir uns auf dasjenige beziehen, was wir schon oben (§. 11) von den Jongleurs gesagt haben. Mehrere der hier aufgeführten sind schon früher bei anderen Gelegenheiten genannt worden, von einigen anderen wird unten noch die Rede sein:

Adan de la Hale <sup>1)</sup>. Baude Fastoul <sup>2)</sup>. Baudouin de Condé <sup>3)</sup>. Jehan Bodel d'Arras <sup>4)</sup>. Cortebarbe <sup>5)</sup>. Durant <sup>6)</sup>. Gautier de Coinsy <sup>7)</sup>. Guérin <sup>8)</sup>. Henri d'Andeli <sup>9)</sup>. Hue de Tabarie <sup>10)</sup>. Hugues de Cambray <sup>11)</sup>. Huon le Roy <sup>12)</sup> (den Beinamen führte er wol aus gleichem Grunde, wie der oben erwähnte Adanz oder Adenez le Roi; s. §. 24, Anmerk. 3). Jean de Boves <sup>13)</sup>. Jean le Gallois d'Aubepierre <sup>14)</sup>. Jehan de Condeil (Condé). Rutebeuf <sup>15)</sup> u. m. a. <sup>16)</sup>.

<sup>1)</sup> Mit dem Beinamen le Boçu d'Arras, Verfasser einer großen Anzahl von Contes, Fabliaux, Liedern und zweier der ältesten französischen dramatischen Dichtungen: Le Jeu de Robin et Marion und le Jeu de Mariage (s. Kap. VI). — Ein Abschiedsgedicht an seine Wohlthäter zu Arras findet man bei Barbazan und Méon, Vol. I, p. 106-111. — Er ist nicht zu verwechseln mit Adenez li Rois, wie es de la Rue gethan hat, Ess. histor. sur les bardes etc. II, p. 335-340. Notiz über ihn in den überaus seltenen Mélanges de la Société des bibliophiles français, Tom. VI. Hier finden sich von ihm: Li jus d'Adan ou de la Feuillée, de Robins et de Marion, du Pelerin, Tom. II. VI. Vergl. Fauchet, Rec. II, p. 121. — Er hatte den Beinamen: Le Bossu d'Arras, ohne es wirklich zu sein, denn in seinem Gedichte auf Karl von Anjou, König von Sicilien, Bruder Ludwigs des Heiligen, heist es: *On m'apèle Bochu, mais je ne le sui mie*. Reiffenberg, I, p. CLVI.

- 3) Abschied von Arras, welches er wegen einer Krankheit, wahrscheinlich des dort herrschenden Aussatzes halber, hatte verlassen müssen. Barbazan et Méon, I, p. 111-134.
- 4) S. Roquefort, État, p. 121. Glossaire, II, p. 757. Reiffenberg, I, p. CLIV.
- 4) Abschied von Arras, a. a. O., Vol. I, p. 135-153. Li jus de St. Nicolas, in den erwähnten Mémoires de la société des bibliophiles français, Tom. VI.
- 5) Man hat von ihm 13 Fabliaux, von denen Les trois Avngles de Compiengne unten mitgetheilt worden ist. (B, S. 66 ff. Vergl. damit Sacchetti, Nov. 141. Flügel, Gesch. d. Hofnarren, S. 307 ff.)
- 6) Aus dem XIII. Jahrhundert. Viele Fabliaux, die sich durch sinnreiche Erfindung und anmuthige Darstellung auszeichnen. S. Des trois boçus bei Auguis, I, p. 386-396.
- 7) Geboren zu Amiens im J. 1177, Mönch im Kloster des Heil. Medardus zu Soissons im J. 1193, Prior des Klosters Vic sur Aisne 1214, Prior in dem Kloster des Heil. Medardus 1233, gest. 1236. Man vergl. von ihm z. B. Du Varlet qui se maria à Nostre-Dame, dont ne volt qu'il habitast à autre bei Barbazan, II, p. 420-439. Auguis, I, p. 299 ff. Seine Contes dévots sind meist nach lateinischen Originalen gearbeitet, namentlich nach Hugues Farsi (Mönch zu S. Jean-des-Vignes in Soissons), Guibert de Nogent, der Mönche Herman und Catimpré u. m. a. Der grösste Theil seiner Produktionen findet sich noch handschriftlich in der Pariser Bibliothek. Auch hält man ihn für einen der ältesten französischen Liederdichter. Er ist besonders reich an Wortwitz. S. Lebeuf, dissert., II, p. 121. Le Grand d'Aussy, IV, Préf. Catalogue de la Vallière, Tom. I, p. 45. II, p. 171. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, XVIII, p. 357. XX, p. 352. Daire, Tabl. histor. de la Picardie, p. 159. La Ravallière, Poésies du Roi de Navarre, I, p. 215. Roquefort, État, p. 189, not. 2. Gloss. de la langue Romane, II, p. 761. — S. auch not. 15.
- 8) S. das Fabliau in B, S. 84 ff.
- 9) La Bataille des vins (schon oben §. 17 angeführt) bei Barbazan et Méon, I, p. 152-158. Von ihm ist auch das Lai d'Aristote bei Barbazan et Méon, III, p. 96 ff. S. darüber besonders Schmidt's Ausgabe der Disciplina clericalis des Petrus Alphonsi, p. 106.
- 10) Von ihm hat man ein Gedicht, welches die Ceremonien beschreibt, die im XII. Jahrhunderte bei dem Ritterschlage Statt fanden. Abgedruckt bei Marin am Schlusse seiner Histoire du

Grand Saladin, nach einer sehr fehlerhaften Abschrift von Curne de Ste Palaye bei Barbazan et Méon, I, p. 60-79. Hugues (Hues, Huon, Hugon, Huguet, Eudes) war Chastelain von Saint-Omer und folgte dem Zuge des Gottfried von Bouillon nach dem Gelobten Lande. Der Nachfolger dieses Königs Balduin, ertheilte ihm das Fürstenthum (Princée) von Galiläa und die Herrschaft (Seigneurie) Tiberias, woraus durch Verunstaltung Tabarie geworden ist. Jedoch wird diese ganze Erzählung von einigen geleugnet. Die Hist. littéraire de la France, XVI, p. 230, erklärt den Verfasser für einen Mönch, welcher gegen Ende des XII. Jahrhunderts gelebt haben soll. S. auch ebendas. Tom. XVIII, p. 752 ff.

- <sup>11)</sup> Im XIII. Jahrhundert; schrieb eine Reihe Fabliaux, welche sich durch Erfindungsgabe und Naivetät der Darstellung auszeichnen. Wenn das bei Auguis, Vol. I, p. 380-385, mitgetheilte Fabliau: La Male Honte wirklich eine Satire auf den König Heinrich von England ist, wie La Croix du Maine annimmt, so muß er auch zu den satirischen Dichtern gerechnet werden.
- <sup>12)</sup> Conte du vair palefroy s. bei Barbazan, I, p. 164-208.
- <sup>13)</sup> Zeitgenosse des nachher zu erwähnenden Rutebeuf. Man hat von ihm einige treffliche Fabliaux, meist kurz, bündig, einfach und trotz mancher Unwahrscheinlichkeiten, wegen ihrer Laune unterhaltend. Sein Stil ist gefeilt und anmuthig. Einige davon sind dialogisirt und daher zugleich den ersten Anfängen der dramatischen Poesie anzureihen. Man vergl. z. B. De Brünain la Vache au Prestre (Auguis, I, p. 361-364); De Gombert et des deux Clers (ebendas. I, p. 364-370); Des deux Chevaux (ebendas. I, p. 370-378). Auch hat man von ihm mehrere Fabeln, z. B. Dou Lou et de l'Oie (Auguis, I, p. 359. Barbazan, III, p. 53).
- <sup>14)</sup> Zeitgenosse von Rutebeuf. Seine Fabliaux sind meistens dialogisirt. Vergl. als Beispiel: De la bourse pleine de sens bei Auguis, I, p. 342 ff.
- <sup>15)</sup> Lebte unter den Königen Ludwig dem Heiligen und Philippe le Hardi und war unbedingt einer der bedeutendsten Dichter des XIII. Jahrhunderts. Man hat von ihm Fabliaux, in denen er besonders ausgezeichnet ist und die alle übrigen durch glückliche Einfachheit der Darstellung, interessanten Inhalt der Erzählung, treffende Bilder, feine Gedanken, richtige Reflexion, kraftvollen Ausdruck, Mannigfaltigkeit und selbst äußeren Schmuck der Darstellung vor allen übrigen sich hervorthun. Er erhob sich zuerst zu einer wahren Kritik der dichterischen Leistungen sei-

nes Zeitalters, wie man namentlich aus seinem Gedichte: *Les Tabureors* ersieht, in dem er den Verfall der Poesie den Ménestriers und Jongleurs zuschreibt. Wir heben hervor: *Le Mariage de Rutebeuf*, *La Dispute du Croisé et du Décroisé* (vergl. *Le Grand d'Aussy*, I, p. 373-382), wahre Anfänge dramatischer Dichtkunst; *Ci du vilain mire ou le médecin malgré lui* (bei Auguis, I, p. 317 ff.); *De la Dame qui fit trois tours entours le moustier* (ebendas. I, p. 330 ff.), *C'est li testament de l'asne* (ebendas. I, p. 336 ff.). Man hat von ihm ausser einer grossen Anzahl von Contes und Fabliaux auch Fabeln (z. B. *l'Ane et le Chien* bei Barbazan et Méon, III, p. 55), Heiligenleben (s. oben §. 18, S. 72), Satiren, historische Gedichte, didaktische Gedichte (z. B. *Le dict d'Aristote*, von welchem Auguis, I, p. 306 sagt: „*C'est un ouvrage vraiment remarquable pour le temps, où il a été composé. Les conseils que le poète donne aux rois sur la manière dont ils doivent rendre la justice, sont pleins de sagesse et rendus avec quelque noblesse, qualité qu'on rencontre rarement dans les auteurs de cette époque.*“). Wir haben ihn schon oben (§. 83) als Verf. des Roman *Renard le bestourné* kennen gelernt (zum ersten Male in Jak. Grimm's Ausgabe des *Reineke Fuchs*), wir werden ihm unten als Verfasser von *Miracles* wieder begegnen (Kap. VI), z. B. des *Miracle de Théophile*, herausgegeben von A. Jubinal, P. 1837, 8.\*). Jubinal hat auch eine vollständige Ausgabe der *Oeuvres de Rutebeuf* besorgt, P. 1838-1839, 2 Bde 8. S. darüber *Journal des Savans*, 1839, Janvier, p. 41 ff. Mai, p. 276-288. (Recens. von Chabaille.) — Wir zeichnen hier noch das satirische Gedicht: *La Voie du Paradis* von demselben Dichter aus; es ist eine allgemein gehaltene Beschreibung der Laster oder Todsünden. Viel bitterer und boshafter ist ein kleines Gedicht von ihm (*Le Grand d'Aussy*, *Fabl. II*, p. 117-118), dessen Inhalt in der Kürze folgender ist: Gott, als er die Welt geschaffen hatte, bevölkerte sie mit drei Menschengattungen, den Adlichen, den Geistlichen und den vilains (Leuten, die an der Scholle haften). Er gab das Land den ersten, die Zehnten den Zweiten, und verdammt die letzteren dazu, ihr ganzes Leben hindurch für die beiden ersteren Klassen

---

\*) Hiermit ist nicht zu verwechseln das *Miracle de Théophile*, mis en vers au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, par Gauthier de Coincy (vergl. Anm. 7.). Herausgegeben von M. P. Mailliet, Rennes 1838, 8. — Uebrigens ist das obige *Miracle de Théophile* von Rutebeuf nichts anderes, als die deutsche Legende vom Faust. S. Reiffenberg, *Chron. de Mouskes*, II, Introd. p. LXXXV.



zu arbeiten. Noch blieben zwei Klassen übrig, welche nicht bedacht waren, die Ménétriers und die Freudenmädchen. Gott legte den Adlichen die Verpflichtung ob, für den Unterhalt der ersteren zu sorgen, und vertraute die Freudenmädchen den Prälaten an, welche durch die Sorgfalt, die von ihnen auf diese verwendet worden ist, sich das Paradis und das ewige Leben errungen haben, während der Adel keine Gnade im Jenseits zu hoffen haben wird, da er die Sänger hat Hungers sterben lassen. (Man vergl. die Bearbeitung eines ähnlichen Stoffes bei Schiller: „die Theilung der Erde.“) — Wegen des Miracle de Théophile verweisen wir noch auf die treffenden Bemerkungen im Journal des Savans, 1838, Janv., p. 57. Der Schluß, wo die Heil. Jungfrau dem Theophilus den von ihm unterzeichneten Kontrakt mit dem Teufel zurückgiebt, lautet:

*Délivré l'a tout à bandon*

*La dieu ancele*

*Marie la virge pucele*

*Délivré l'a de tel querele*

*Chantons tuit pour ceste novele:*

*Or levez sus;*

*Disons: Te Deum laudamus.*

— Von wem das Lay (dit) du Lendit rimé ist (bei Barbazan et Méon, II, p. 301-307), läßt sich nicht genau angeben. Lendit (eigentlich l'Indiction) war der Name einer Messe zwischen Paris und Montmorency, welche seit dem J. 1109 bestand. S. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, XX, Hist. p. 167 ff. Du Cange, s. v. Indictum. Dulaure, Hist. de Paris, 4. édit. Brux. 1828. III, p. 19-21. IV, p. 16. Reiffenberg, Chron. de Mouskes, v. 12719 ff. II, p. 24 ff. — Ich erwähne hier noch den Roman du Meunier d'Arleux en vers, du XIII<sup>e</sup> siècle par Enguerrand d'Oisy, publié pour la première fois par Fr. Michel. P. 1833, 8. Gedicht in 413 Versen. Eine Analyse gab schon früher Le Grand d'Aussy, II, p. 413-420. Das Sujet ist schon oft behandelt worden; nächst Poggio, Sacchetti, der Königin von Navarra u. a. von Lafontaine im „Quiproquo.“ — Ferner: Le dit d'aventures, herausgegeben von G. S. Trébutien. P. 1835, 8. Frühere Analyse von Le Grand d'Aussy in den Notices et Extraits, Tom. V. S. Raynouard im Journal des Savans, 1835, Mai, p. 279 ff. — Ueber die Miracles de la Vierge im Allgemeinen s. Göttinger Gel. Anzeigen, 1825, S. 707 ff. Hoffmann von Fallersleben, Horae Belgicae, I, p. 45.

- 16) Z. B. Guillaume de Machau (1349-1370). S. über ihn Lebeuf, *Mémoires de l'Académie des Inscript. et belles-lettres*, XX, p. 377 ff. Comte de Caylus, ebendas. p. 399 ff. Boccaccio's Decamerone ist fast durchgängig aus den Fabliaux geschöpft; Rabelais, Margarethe von Navarra, Belleforest u. a. haben sie gekannt und benutzt, Molière viele seiner witzigsten Stellen daraus entlehnt, La Fontaine sie wieder aufgefrischt.

## VII. Allegorische Romane. — Der Roman de la Rose.

§. 87. Der Roman de la Rose war unbedingt eines der vielgelesenen Bücher in einer gewissen Periode des französischen Volkslebens <sup>1)</sup>. So viele Freunde er aber auch fand, so viele Gegner traten ihm auch entgegen. Gerson <sup>2)</sup>, Kanzler der Pariser Universität schrieb die Worte: *Auferatur ergo liber talis, et exterminetur absque ullo usu in futurum, speciabiliter autem in his partibus, in quibus utitur personis infamibus et prohibitis, sicut vetula damnata, quae iudicari debet ad supplicium pillorii . . . . . Anno gratiae 1402, 18 maii.* Auch Christine de Pisan <sup>3)</sup> gehörte zu den entschiedensten Gegnern, was ein Beweis für ihren guten Geschmack ist; denn ihre Vorwürfe waren nicht theologischer, sondern ästhetischer Art <sup>4)</sup>. Die zahlreichen Abschreiber hatten diesen Roman durch Zusätze, Auslassungen, Aenderungen aller Art schon so entstellt, daß es kaum zwei mit einander übereinstimmende Handschriften gab; als Marot während seiner Gefängenschaft zu Chartres im J. 1526 eine völlig neue Bearbeitung und Verjüngung desselben veranstaltete <sup>5)</sup>.

1) Wenn Lenglet den Verfasser „den französischen Homer“ nennt, so ist dies höchst abgeschmackt; eher hätten die Chansons de Geste mit den homerischen Gesängen verglichen werden können. Auch Marot's Zusammenstellung mit dem Ennius hinkt.

2) J. Gersonii Tractatus contra romanicum de rosa, qui ad illicitam venerem et libidinosum amorem utriusque status hominis quodam libello excitabat. S. *Journal des Savans*, 1816, p. 73 ff. Ueber Gerson vergl.: L'Ecuy (Abbé), *Essai sur la vie de Gerson*. P. 1832, 2 Volls. 8.

3) S. unten Abschnitt V.

- <sup>4)</sup> Die verschiedenen Schriften gegen den Roman s. bei Méon, I, p. V ff.  
<sup>5)</sup> S. Handb. Th. II, S. 3.

§. 88. Der Anfang des Gedichtes (v. 1-4070) rührt von Guillaume de Lorris her (gest. um das J. 1260), der übrige, bedeutend umfangreichere Theil von Jean de Meung<sup>1)</sup>, welcher aus einer sehr alten adlichen Familie des Orléanais stammte. In seinem Testament spricht er sich selbst folgendermaßen über den Verlauf seines Lebens aus:

*Diex m'a trait sans reproche de jonesche et d'enfance,  
 Diex m'a par maint perilz conduit sans meschéance,  
 Diex m'a donné au miez honneur et grant chevance,  
 Diex m'a donné servir les plus grans gens de France.*

Dafs Jean de Meung vor dem J. 1279 oder 1280 (wie alle Biographen angeben) geboren sei, erhellt schon aus dem Umstande, dafs er im J. 1284 den Vegetius für Jehan de Brienne, Grafen von Eu, übersetzte. Mit Recht nennt ihn daher Jehan li Maire de Belge in seinem Temple de Vénus einen Zeitgenossen des Dante, welcher im J. 1265 geboren wurde.

- <sup>1)</sup> Er führte den Beinamen Clopinel von einem Fehler am Fusse.

§. 89. Merkwürdig ist der Umstand, dafs das Gedicht Jahrhunderte lang eine Lieblingslektüre der Frauen gewesen ist, welche in demselben keinesweges geschönt, im Gegentheile oft auf ziemlich rohe Weise beleidigt worden sind. Man vergl. nur z. B. v. 9192 ff. (Tom. II, p. 230 ff.):

*Toutes estes, serés, ou futés,  
 De fuit ou de volenté putes,  
 Et qui bien vous encercherait\*),  
 Toutes putes vous trouveroit:  
 Car qui que puist le fait estaindre,  
 Volenté ne puet nus contraindre.  
 Tel avantage ont toutes fames  
 Qu'el sunt de lor volenté dames;  
 L'en ne lor puet le cuer changier,  
 Por battre, ne por ledengier\*\*);  
 Mais qui changier les lor péust,  
 Des cors la seignorie éust.*

Jedoch fehlt es auch nicht im weiteren Verlaufe an Palinodien<sup>1)</sup>.

<sup>\*)</sup> chercherais. <sup>\*\*)</sup> injurier, insulser, gronder, maltraiter.

## 158 Kap. III. Die grossen nordfranzösischen

<sup>1)</sup> S. v. 15396 ff. (III, p. 57 ff.), den Abschn. mit der Ueberschrift:

*Comment l'Auteur moult humblement  
S'excuse aux dames du Rommant ....*

und vergl. auch v. 8679 ff. (Vol. II, p. 208).

§. 90. Jean de Meung soll um das J. 1316 oder 1318, nach anderen<sup>1)</sup> schon im J. 1310 gestorben sein. Jedenfalls ist der Roman vor dem J. 1307 beendet worden, in welchem man die Tempelritter einzog<sup>2)</sup>. — Allegorie, Satire, Moral, vermengen sich auf eine wunderliche Weise in diesem Romane. Einen Anklang z. B. an die Emanzipation des Fleisches nach der späteren St. Simonistischen Doktrin findet man, wenn gleich etwas kras ausgedrückt, v. 14083 ff.:

*Car Nature n'est pas si sote  
Qu'ele féist nestre Marote  
Tant solement por Robichon,  
Se l'entendement i fichon,  
Ne Robichon por Mariete,  
Ne por Agnès, ne por Perrete;  
Ains nous a fait, hiau filz n'en doutes,  
Toutes por tous, et tous por toutes,  
Chascune por chascun commune,  
Et chascun commun por chascune<sup>3)</sup>.*

Man glaube ja nicht, dafs es sich blofs um Abweisung von Standesunterschieden handle.

<sup>1)</sup> So namentlich nach Dom Rivet in der Hist. lit. de la France.

<sup>2)</sup> Dies erhellt aus v. 11608 ff.:

*S'il entroit, selon le commant,  
Saint Augustin, en Abbaie  
Qui fust de propre, bien garnie,  
Si com sunt ore cil blanc Moine\*),  
Cil noir\*\*), cil reguler Chanoine,  
Cil de l'Opital\*\*\*), cil de Temple,  
Car bien puis faire d'eus exemple.*

<sup>3)</sup> Ueber seinen Stil entschuldigt sich der Verfasser folgendermassen:

*Si m'excuse de mon langage,  
Car [je] ne suis pas de Paris,  
Ne si cointes†) que Paris††);  
Mais me rapporte et me compère†††)*

\*) de Cîteaux. \*\*) de St. Benoît. \*\*\*) de St. Jean de Jérusalem. †) Das lat. comtus; elegant. ††) qu'à. †††) resère, comporte.

*Au parler que m'apprit ma mère  
A Méung quand je l'alaitoie\*),  
Dont mes parlers ne s'en desvoye,  
Ne n'ai nul parler plus habile  
Que celui qui keurt à no ville. —*

S. noch über den Roman de la Rose: Goujet, Bibl. française, IX, p. 26-71. Flögel, Gesch. der Kom. Poesie, II, S. 411 ff. Gesch. der Hofnarren, S. 413. Bouterwek, Gesch. der franz. Poesie, I, S. 31 ff. — Chaucer hat ihn bekanntlich nachgebildet. S. über den Romaunt of the Rose dess. das Engl. Handb. II, S. 6.

§. 91. In den Ausgaben von Lenglet Dufresnoy<sup>1)</sup> und Méon<sup>2)</sup> sind hinter dem Roman de la Rose noch eine Anzahl verwandter Gedichte mitgetheilt, welche wir hier in der Ordnung aufführen, in welcher sie sich im vierten Bande der letzteren finden:

I. Le Testament de Maistre Jehan de Meung. In den Handschriften pflegt es folgende Ueberschriften zu führen: Ci est le dernier Romant que Maestre Jehan le Meung fist, puisqu'il ot fait les Romans de la Rose; et est appelés Peres et Filz et Saint-Esperit<sup>3)</sup>, ou le Testament.

II. Le Codicille de Maistre Jehan de Meung, ou Epitaphe des Trespassez.

III. Les Remonstrances ou la Complainte de Nature à l'Alchymiste errant, zwar auch angeblich von Jehan de Meung, aber wol untergeschoben, ebenso wie die folgende

IV. Reponse de l'Alchymiste à Nature.

V. Petit Traicté de l'Alchymie intitulé le Sommaire philosophique de Nicolas Flamel.

VI. La Fontaine des Amoureux de Science, composée par Jehan de la Fontaine, de Valenciennes en la Comté de Hainault, l'an 1413.

VII. Ballade du Secret des Philosophes.

<sup>1)</sup> P. 1799, 5 Volls. 8., höchst unkorrekt.

<sup>2)</sup> P. 1813, 4 Bde 8. Beste kritische Ausgabe. — Ueber die reichhaltige Literatur des Roman de la Rose s. Ebert, Bibliogr. Lexikon, im betreff. Art. Eine Probe s. unten B, S. 248-252.

\*) quand je suçais son lait.

2) Die Anfangsworte des Gedichtes lauten nemlich:

*Li Peres et li Filz et li Sains esperis,  
Uns Diex en trois persones aorez et chers,  
Tiegne les bons en grace et recoust les peris,  
Et doint que cils Traitiez soit à m'ame méris* \*).

— Zu bemerken ist noch, daß neuerdings Étienne Huard (er ist auf der Insel Bourbon geboren; kann also europäische Literaturgeschichte und Sitte schwerlich kennen) eine Modernisirung des Roman de la Rose in das Publikum geschickt hat, von der ich nur den ersten Theil gesehen habe (P. 1835, 8.). *Odi profanum vulgus et arceo!* — Ueber Handschriften des Romanes in deutschen Bibliotheken s. Hoffmann von Fallersleben, *Horae Belgicae*, I, p. 64 ff. Weckherlin, Beiträge, S. 107-113. Docen in v. Aretin's Beiträgen, IX, S. 1102-1112.

§. 92. Als schlechte Nachahmungen des Romans von der Rose sind folgende, grösstentheils mislungene Gedichte aufzuführen:

I. Ein Gedicht von der Pilgerschaft von einem Geistlichen Guillaume de Deguilleville, um das J. 1300 abgefaßt. Es besteht aus drei grossen Allegorien, von denen die erste die Pilgerfahrt des Menschen hienieden behandelt, die zweite die Pilgerschaft der abgeschiedenen Seele darstellt, und in deren dritter Christus der Pilger ist. So gut der Gedanke, so schlecht ist die Ausführung <sup>1)</sup>.

II. Jean du Pin, ebenfalls ein Geistlicher, schrieb zwei allegorisch-moralisirende Gedichte: *Le champ vertueux de bonne vie*, und *Evangile des femmes* <sup>2)</sup>.

III. Jean le Fèvre, ein Parlamentsadvokat, schrieb ein Lehrgedicht: *Respit de la mort*, ohne allen Werth. Er sucht darin den Satz durchzuführen, daß das Leben eine feste Grenze hat, die sich nicht verrücken läßt.

IV. Gaston, Comte de Foix, mit dem Beinamen *Phébus*, verwebte seine Lebensgeschichte allegorisch in ein rohes Gedicht, das von der Jagd handelt <sup>3)</sup>. Einige ähnliche Gedichte, aber von höherem Werthe, und wegen ihres Alters in sprachlicher Hinsicht von Wichtigkeit, werden wir im nächsten Abschnitte kennen lernen.

\*) *merité, récompensé.*

V. Jean de Beuil, Admiral von Frankreich unter Karl VII, schrieb in Prosa einen allegorischen Roman: *Le Jouvencel*, welcher Maximen für die Lebensweise eines Soldaten darbietet<sup>4)</sup>. — Ungedruckt sind die Gedichte von Pierre Gentien<sup>5)</sup>.

<sup>1)</sup> Hier zwei Bruchstücke (nach Mager, I, S. 332 ff.):

Fragment aus dem ersten Gedichte, welches die Pilgerschaft des menschlichen Lebens darstellt. (Der Pilger ist mit der Gnade Gottes bewaffnet; diese giebt ihm gute Lehren. Hier ist die Rede von der Liebe.)

*Quant de tous poincts armé seras,  
Touttesfois nul si très souvant  
Ne trouveras certainement  
Comme feras ceste venu  
A qui ne se compaire nuls  
Veneur du monde quel qu'il soit;  
Trop plus assex, elle deçoit,  
Et prend des bestes, et occist  
Qu'onques autre veneur ne fist.  
De vener Venus elle a nom,  
Qui point ne fault à venoison;  
C'est la mauvaise veneresse  
Qui jamais de vener ne cesse. —*

Fragment aus dem zweiten Gedichte, welches die Pilgerschaft der abgeschiedenen Seelen behandelt. (Es ist die Rede von der Natur, die Nebukadnezar im Traume gesehen; s. Proph. Daniel, Kap. IV.)

*Statue vient de statuo,  
Aussi du verbe qu'on dit sto,  
C'est-à-dire qu'elle est stable,  
Et estable et permanable,  
Et que tousiours doit remanoir,  
Sans soy remuer, ni mouvoir,  
De quoi on dit qu'une statue  
Est celui qui ne se remue.  
L'ymage du roy proprement  
Se monstre en son gouvernement.  
Tel est l'homme, telle est sa terre,  
Autre ymage n'y faut-il guerre,  
Ainsi que chacun se maintient,*

*A sage ou à fol on le tient.  
 Comme le juge se comporte,  
 A faire ainsi tous il enhorté.  
 Quel est le roy d'une cité,  
 Tel est le peuple en vérité.  
 Roy qui n'est sage perd sa gent,  
 Mais par bon sens il la défent,  
 Pour ce je dy que son ouvrage  
 Sa statue est; et son ymage  
 En son gouvernement formée  
 Est son ymage peinte; et  
 A sa statue et son ymage  
 En son gouvernement formée  
 Est son ymage peinte; et  
 A sa statue et son ymage  
 Le cognoist-on, ou fol, ou sage;  
 Et aux statuts aussi qu'il fuit,  
 Comme, c'est qu'il est stable on voit,  
 Car si establis bien ne sont,  
 De stabilité rien ils n'ont.  
 Pourquoi à parler proprement,  
 Un roy à son gouvernement,  
 A sa loy et à ses statuts  
 Et ordonnances est cogneu.*

— Auszüge bei Goujet, Bibl. française, IX, p. 72-95. Bouterwek, a. a. O., I, S. 43.

- 2) Geb. 1302, hatte, als er sein Gedicht im J. 1340 verfasste, schon unter fünf Königen gelebt, Philipp dem Schönen, Ludwig X, Philipp V, Karl IV, Philipp von Valois. Er starb unter dem sechsten, Karl V, im J. 1372.
- 3) Urheber des Gedichtes war Gace de la Vigne (Gasto de Vineis), Hofkaplan des Königs Johann, welcher seinem Könige nach der unglücklichen Schlacht bei Crécy in die englische Gefangenschaft folgte. Es führt den Titel: Roman des Deduiz. Gaston Phöbus, Graf von Foix (1331-1391), schrieb nur die Fortsetzung in Prosa unter dem Titel: Deduiz de la Chasse des bestes sauvaiges. S. Goujet, a. a. O., IX, p. 113 ff. Bouterwek, a. a. O., S. 45.
- 4) Auszüge daraus gab La Curne de Ste Palaye in Bd. XXVI der Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Im Druck erschien der Roman zu P. 1493, fol.



- <sup>1)</sup> S. Genthe, a. a. O., I, S. 65. „*En admirant ces grossiers essais de la versification française, on ne contribuerait pas au maintien du bon goût, ni aux progrès des nouveaux talens.*“ Journ. des Savans, Févr. 1838, p. 128.

**Kapitel IV.**

**Didaktische Poësie.**

§. 93. In den vorhergehenden Kapiteln ist schon Vieles vorweggenommen worden, was theils der didaktischen Poësie ausschliesslich angehörte, theils nahe an dieselbe hinanstreifte <sup>1)</sup>); wir sahen uns aber gezwungen, diesen Uebelstand nnbeseitigt zu lassen, um eine große Anzahl von Wiederholungen eines-theils zu vermeiden, und um andererseits, da die verschiedenen Dichtungsgattungen eben so wenig schroff in einander übergehen, als es mit der Umwandlung des poëtischen Nationalsinnes der Fall ist, bald diese bald jene Dichtungsgattung vorzugsweise oder selbst ausschliesslich bearbeitet, nicht allzu pedantisch zu erscheinen.

- <sup>1)</sup> Z. B. der Roman des Sept Sages oder Dolopathos, oben §. 69. Man vergl. über denselben noch P. M. Placiäudi, Proloquium de lib. erot. antiq. in Longi Pastoralia ed. Schäfer. Lips. 1803, 8., p. XII-XVII. F. W. Schmidt, Beiträge zur romantischen Poësie, Berlin 1818, S. 126 ff. Loiseleur Deslongchamps, Essai sur les fables Indiennes et sur leur introduction en Europe, suivi du roman des sept sages de Rome, en prose avec une Analyse et des extraits du Dolopathos, par Leroix de Lincy. P. 1838, 8. — Aus diesem erst kürzlich uns zugekommenen Werke theilen wir noch folgendes mit, woran wir gleich eine Anzahl anderweitiger literarischer Bemerkungen knüpfen. Zu vergleichen sind: Walkenaer, Essai sur la Fable et sur les Fabulistes vor dem ersten Bande der Oeuvres de La Fontaine. P. 1822, 8. Kalila and Dimna, or the fables of Bidpai, translated from the arabic by the Rev. Windham Knatchbull, Oxford 1819, 8., p. 65. Silvestre de Sacy, Calila et Dimna, ou Fables de Bidpai, en arabe, précédées d'un mémoire sur l'origine de ce livre, et sur les diverses traductions qui en ont été faites en Orient. . . . Griechische Uebersetzung gegen das Ende des eilften Jahrhunderts von Simeon Seth.

S. Seb. Gottfr. Starck, Specimen sapientiae Indorum veterum, i. e. Liber ethno-politicus dictus Arabice Kalila oue Dimna graece *Στεφανίτης καὶ Ἰγνηλάτης*. Berol. 1697. Die hier fehlenden Prolegomena erschienen zu Upsala im J. 1780, herausgegeben von P. Fab. Aurivillius. Ferner v. Sinner (Préf. de Longus, P. 1829, 8.), p. XXX. — Die meisten neueren Uebersetzungen und Bearbeitungen flossen, wie Silv. de Sacy nachgewiesen hat (Notices et Extraits, Tom. IX, p. 398), aus der lateinischen Uebersetzung des gelehrten Juden Johann von Capua: Directorium humane vite alias parabole antiquorum Sapientum, kl. fol. goth. s. l. et a. (nach De la Serna Santander, Dictionn. bibliogr. choisi du XVe siècle, Tom. II, p. 378, vom J. 1480). — Aelteste französische Uebersetzung nach der lateinischen des Raymundus de Biterris (d. i. Béziers, s. Notices et Extraits, X, P. II, p. 13) fand sich in der Büchersammlung Karl's V. Das Manuscript ist verloren gegangen \*). — Die französische Prosa ist bearbeitet nach den sehr freien Bearbeitungen des Angelo Firenzuola\*\*) und des Doni\*\*\*), und unter folgendem Titel erschienen; Plaisant et facétieux discours sur les animaux. Lyon 1556, 16. — Deux livres de philosophie fabuleuse, le premier prins des discours de M. Ange Firenzuola, Florentin . . . . le second, extrait des traictéz de Sandebar, Indien, philosophe moral . . . . par Pierre de La Rivey, Champenois. Lyon 1579, 16. Spätere französische Bearbeitungen gehören nicht hieher. (S. Loiseleur Deslongchamps, p. 24 ff.) — Ueber das indische Original s. Horace Hayman Wilson, Analytical account of the Panchatantra il-

\*) Karl V. (der Weise) war der erste König von Frankreich, welcher eine Bibliothek zu Paris gründete, die namentlich viele Uebersetzungen aus dem Lateinischen, Griechischen, Arabischen, Italiänischen und Spanischen enthielt, als deren Verfasser: Nicolas Oresme, Évrart de Conty, Jean Goulain, Giles l'Augustin, Jean de Vignay, Jean de Baguay, Jean Dandin, Denys Foulechat, Jacques Banchat de St. Quentin, der Prior der Abtei des heil. Eligius zu Paris u. m. a. genannt werden. S. Boivin le Cadet, Bibliothèque du Louvre sous les Rois Charles V, Charles VI, et Charles VII, in den Mémoires de l'Académie des Inscriptions, II, p. 747 ff. Man hat ein Inventaire derselben von Gilles Mallet, in welchem es in Bezug auf die neuerdings wieder aufgefundenen Handschrift heisset: *Item ung livre de Quilila et de Dymas, moralités à propos aux estats du mondes rymé et hystorié. Escript de lettre formée à deux coulombes, commençant ou Ile feuillet qu'il conviendra et ou dernier trembler pour sa mort, et est signé du roy Jehan, couvert de cuir vert à deux fermaux de tatom.* — Jetzt Handschrift der Pariser Bibliothek, no. 8054.

\*\*) Prose di Agnolo Firenzuola. Fiorenza 1548, 8. \*\*\*) La Filosofia morale del Doni tratta da molti antichi scrittori. Venizia 1552, 4.

illustrated with occasional translations in den Transactions of the Royal Asiatic society of Great-Britain and Ireland, Vol. I, London 1827, 4. J. A. Dubois (Abbé, ehemaliger Missionar zu Mysore), Le Pantcha-tantra, ou les cinq Ruses, fable du Brahme Vichnou-sarma; Aventures de Paramarta et autres contes, le tout traduit pour la première fois sur les originaux indiens. P. 1826, 8. — Hitopadesas, i. e. institutio salutaris. Textum codd. mss. collatis recensuerunt A. G. a Schlegel et Christ. Lassen. Bonn 1829, 4. S. noch besonders v. Diez, Ueber das Königliche Buch. Berlin 1811, 8. — Der Roman des Sept Sages ist unmittelbar aus dem Buche des Sendabad (Sindbad) geschöpft. S. Silv. de Sacy, Notices et Extraits des Manuscrits, Tom. IX, p. 404 ff. Die griech. Uebersetzung (unter dem Namen des Syntipas) ist herausgegeben von Boissonade unter dem Titel: *Συντίπας*. De Syntipa et Cyri filio narratio e codd. Pariss. edita. P. 1828, 12. (Neugriechisch schon früher zu Venedig 1805, 8.) Hiermit dürfen die von Matthäi im J. 1781 herausgegebenen Fabeln des Syntipas nicht verwechselt werden. Vergl. Dacier in den Mémoires de l'Acad. des Inscript., Tom. XLI, p. 556 ff. — Lateinische Uebersetzung vom Mönche Johannes de Alta-Silva (Haut-Selve, Haute-Seille, Abtei im Bisthume Nancy; s. Gallia Christiana, XIII, p. 1372), handschriftlich zu Paris und zu Berlin; s. Keller, Li Romans des sept sages, Einleit. S. XXXI. — Französische Prosabearbeitungen: Genf 1492, 4. Les sept sages de Rome, Histoire d'Honcianus (lies de Poncianus), empereur, et de son fils unique, nommé Dyoclecián. Lyon, Jean d'Ogerolles, 1577, kl. 12. Les sept saiges de Romme, histoire de Poncianus l'empereur, qui n'avoit qu'un fils qui avoit à nom Dyoclecián. Lyon, Oliv. Arnoullet, s. a., 4. goth. Le Roman des sept sages de Rome. Troyes, Nicolas Oudot, 1662, 8. Uebersetzung in französische Verse von einem unbekannten Trouvère. S. Ellis, Specimens, III, p. 16 ff. — Analyse von Loiseleur Deslongchamps, a. a. O., p. 141 ff. — Das oben erwähnte Gedicht von dem Trouvère Herbers hat mit dem Originalwerke nur die Grundlage und vier Erzählungen gemein, in denen noch überdem die Einzelheiten auf abweichende Weise berichtet sind. — Aus diesem Werke hat unter andern auch Shakespeare seinen Stoff zum „Kaufmann von Venedig“ entlehnt. (Le Conservateur, 1760, Janv., p. 204.) Eine Branche des Roman des sept sages ist der Roman de Cassiodorus; s. Paulin Paris, Les Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, I, p. 103 ff. (P. 1836, 8.)

Wir theilen hier zwei Fragmente mit: das erstere aus dem Pro-saromane (p. 26-29; vergl. p. 154), das zweite aus der metri-schen Bearbeitung (p. 225-230).

I. Ci paroles Ypocras et de son neveu au quel il ne veut riens apprendre de son sens\*).

*Sire, Ypocras fut li plus sages mires que l'en peust trouver en toutes terres. De tout son lignage il n'ot que .i. neveu. A celui neveu ne volt il riens aprendre de son sens, ne riens dire. Ne porquant li vallès se porpansoit que aucune chose li convenoit il savoir. Si entendoit et metoit s'entente de son pooir. Et tant fist qu'il se descovri vers son oncle. Ypocras regarda et vit qu'il sot assez. Ne demora guères que nouvelles li vindrent que li rois de Hongrie avoit .i. fil malade; si manda Ypocras que il venist à li. Et il li manda qu'il n'i pooit aler, mès il li envoieiroit un sien neveu. Il a commandé à son neveu que il s'atort, et il s'atorne; et il charge son neveu somer. Et il erra tant que il vint en Hongrie, au roi. L'en li a amené l'enfant devant. Il le regarde et esgarde le père et regarde la mère. Il prent la mère, si la maine à une part, et lor demande l'orine d'euls trois. L'en li mostra trestoutes; et quant il les ot veues, il pensa mult profondement, en son cuer, et les provit encore une autre foiz, et apela la roïne: Dame, dist-il, qui fill est cil enfes? de quel home fu il engendré? — Sire, il est mes filz et filz de mon seingnor. — Dame, je crois bien qu'il est votre filz, mès il n'est mie filz de vostre seingneur. — Sire, si est, dist la roïne. — Non est, dame, et se vos ne me dites autre chose, je m'en irai. — Sire, se savoië que vos le me deissiez à*

---

\*) Hippokrates spielt im altfranzösischen Mittelalter eine eben so schlechte Rolle als Aristoteles. Es ist, als ob sich das Volk, welches unter der eisernen Autorität, deren sie sich erfreuten, viel zu leiden hatte, an ihrem Rufe habe rächen wollen. S. Le Grand d'Aussy, Fabliaux, I, p. 288. Desloiseur Deslongchamps, P. I, p. 154. — Ueber Sokrates, Hippokrates, Plato, Aristoteles, Virgil, als mythische Personen im Mittelalter s. Fr. Wilh. Valent. Schmidt, Aug. von Petri Alfonsi Disciplina clericalis, Berlin 1827, 4., S. 91 ff. Ueber Virgil namentlich s. oben Kap. III, §. 81, wo man noch hinzufügen kann: Notices et Extraits des Mss., V, p. 253-255. Thoms, The Life of Virgilius in der Collection of early prose romances, Vol. II. Le Roux de Lincy, im Cabinet de lecture, 29. Oct. 1835. Loiseleur-Deslongchamps, a. a. O., p. 150, not. 2.

*certes, je vos feroie fere grant honte. — Dame, dist-il, je m'en irai, car se je ne sai la verité, je ne li donroie mie la guarison. Il s'en part et commence à tresser. Quant la roine voit ce, si le rappelle et il dist: Sire, je le vos dirai, et por Dieu, gardez que n'en soit parolé. — Dame non sera il. — Sire, il avint que li quens de Namur vint par cest païs, si herberga o mon seigneur; et tant qu'il me plut, si qu'il jut o moi et engendra ce vallet. Sire, pour Deu, or n'en parlez jà. — Non ferai-je, dame; il est avoltre\*), je li ferai poison à avoltre: donnex li à mengier char de buef. Il firent son commandement; tantost comme il en ot mangié, si gari. Quant li rois vit que ses filz estoit garix, si done à celui de son avoir. Et s'en revint à son oncle. Ypocras li demanda: As-tu l'enfant garix? — Oil, Sire. — Que li donas-tu? — Char de buef. — Dont estoit-il avoltres? — Sire, voire. — Sages es, dist Ypocras. Tantost, pensa Ypocras, félonie et mautalant vers son neveu et traïson. Il apela: Biau niès, dist-il, venez après moi, en cel vergier. Il entrèrent ens, par le guichet; et quant il furent en milieu: Dex! dist Ypocras, com je sens une bone herbe. Cil saut avant, si s'agenoille, si la quest et li aporte, et li dist: Sire, véex la ci. Et il la prent en sa main: Voirs est, dist-il, biaux niès. Il a(la) encore plus avant: Ore en sent, fait-il, encore une meillor. Cil vient avant, si s'agenoille pour cueillir la. Ypocras se fut bien appareilliez et tret un coustel, si vient après le vallet, si le fiert, si l'ocist parmi tout ce. Encore fist-il plus: il prist trestoux les livres qu'il avoit, si les ardi. Si fu el mal de la mort; si ot ménoïson\*\*): ce sont li mesage de la mort. Il fist guerre un tonnel d'un mui, si le fait emplir de la plus clere fontaine que l'en puest trouver; si fait les fonx perier en .c. broches; si i mist poudre au dedans, environ chaucune broche, si mande plusorx genx et de ses amis: Seingnor, fait-il, je sui à la mort; ge ai menoïson. Esgardex: ai-ge ce tonnel ampli de la plus clere fontaine que l'en peust trouver. Or traex tous les doix. Et chascun trait le sien, et s'il n'en oïssi onques gouttes d'eve: or poex veoir, fet Ypocras, que ge puis ceste fontaine estangchier\*\*\*). Or*

\*) avouldrés, illégitime, batard, adultérin. \*\*) dysenterie. \*\*\*) supprimer.

puis ge bien savoir que je me muir. Et voir dist-il; ne demora mie lont termine que il fu morx et trespassez. — Ore, dist messires Auxilles à l'emperéor, or est Ypocras mort et son neveu mort, par la main de son oncle et ses livres ars. — Certes fait li emperères, riens ne li grevast; ainx fust resons et biens, s'il éust apriis son neveu et lessié ses livres. — Autretel volez-vous fere, quant .i. sol fil que vous avez, volez destruire, pour le dit de sa maratre. Si savez bien que vos estes vielx et debrisieiz, et si n'en aurez jamès plus et se vos en ceste uaniere le volez destruire, si vos en puisse avenir si comme il fist à Ypocras de son neveu. — Par mon chief, dist li emperères, il ne m'en avenra jà ainsi, se Dex plest; car il ne morra mes hui. — Sire, dist Auxilles, v. c. merciz. Ainsint remestrent très que à la nuit; et quant la nuit vint, les portes du palès furent closes, li emperères vint à l'empererix; ele fist moult male chièr; et ot les elz gros de plorer. Li emperères l'apela et li dist: Dame, q'avez-vous? dites moi que vos avez? — Sire, je ai assés ire et maualant. — Dame, pour coi! — Sire, mes dires ne me profiteroit rien; mes toutes voies, me poise que vos oncques me préistes por si tost lessier. — Dame, somes nos ore au lessier? — Oïl, que je n'esgarderai mie vostre abessement, ne vostre avillance, car je sai bien que vos estes à terre perdre. — Dame, comment? — Sire, que je voi bien que tuit li home de vostre terre vos courent seure; et por celui que vos apelez fill, que il veulent qu'il ait la terre et l'empire. Et se ce avient que vos le souffriex, si vos en puisse avenir si comme il fist à celi qui gita la teste son père en la longaigne. — Pour cel Sire qui Diex a non, qui fu cil, dist li emperères, qui fist ce? L'empererix respont: Sire, qu'an avez vos affaires nule riens, ce sai-ge bien. — Je veil que vos le dies, dit li emperères, por savoir le. — Sire, dist ele, volantiers, pour savoir se vos i prandriex esperement. — Or dites donc? — Sire, volantiers. —

## II.

Signor, fait-il, entendez-moi:  
 Lonc tans ait k'an Rome ot .i. roi  
 Preudome, ki moult sot de guerre.  
 Anemis ot, dedans sa terre,

Qui grant damaige li faisoient,  
 Par force sa terre prandoient.  
 Cil riches rois ce porpansait:  
 Son ost semont et assamblait  
 Ses chevaliers et ses amis,  
 Por aler sor ces anemis.  
 Grant assamblée fuit de jans,  
 De chevaliers et de serjans,  
 Et armes bones et eslites.  
 Parmi .II. villetes petites,  
 Convint passer l'ost à droiture,  
 Qui s'an aloit grant aléure.  
 Une povre fame manoit  
 En la ville, ki maintenoit  
 Une poure maisoncete,  
 Estroite et baisse et petitete.  
 .I. fil avoit tant soulemant,  
 Qui moult la gardoit doucement  
 De ceu ke gaaignier savoit.  
 Une soule géline avoit,  
 De toustes bestes n'avoit plus,  
 N'ot vaillant .V. S. an tous hus.  
 Par devant son huis trespasèrent  
 Li ox et cil ki la menèrent;  
 Et si pussoit li filz le roi  
 Qui menoit moult riche convoi.  
 Sor son poing .i. ostor de mue,  
 Devant l'uis le fame, a véue  
 La géline par aventure,  
 Qui aloit querant sa pasture.  
 Li ostors se debat et sache,  
 Li filz le roi la ligne saiche,  
 Et si gete vers li l'ostor  
 Qui, de plain vol, sanz autre tor,  
 S'i encharnait dedans les paus.  
 Mais de ceu ne fut mie baus,  
 Li filz à la dame veuete;  
 Qant morir vit sa gelinete,  
 Ce fut sa grant mesaventure,  
 Cele part vient grant aléure,  
 Le bon ostor fiert, si le tue.  
 Li fix le roi trestox tressue,

*Del fuerre ait l'espée saichie,  
 Et la teste li ait tranchié;  
 Onkes raison n'i antandit,  
 Jusc'à braier le profundit,  
 Quant la mère vit son fil mort,  
 S'elle ot grant duel n'ot mies tort.  
 Or ait perdut kant k'ele avoit,  
 Trop a grant duel, kant mort lo voit.  
 Après le roi s'est escorcie,  
 Toute dolante et esmarrie;  
 Et si sanglout et si sospire,  
 A painnes puet .i. sol mot dire.  
 Vielle estoit et de pouvre force,  
 Et toutes oures tant s'enforce,  
 Et tant ait lou harnais séut  
 Qu'ele ait lou roi a conséut.  
 Com fame dolante s'escrie,  
 Et an plorant merci li crie,  
 Et dist: Par ta bone avanture,  
 Rois, de celui me fai droiture  
 Qui m'a tolu toute ma joie,  
 .I. soul anfant ke jou avoie;  
 Rois, tu m'an dois justise faire.  
 Li rois fut doux et débonaire,  
 Moult très doucement la regarde,  
 Et dist: .I. petitet te tarde,  
 Je sui or moult anbesoingniez,  
 Moult sui ancor poc esloigniez,  
 Et si vois sor mes anemis;  
 Mais foi ke doi toz mes amis,  
 Droite vanjance t'an ferai.  
 Tantot ke revenus serai.  
 Cui fait ele: Si t'an irais,  
 Que venjance ne m'an ferais;  
 Légièrement puet avenir  
 Que tu ne porras revenir.  
 Qui me feroit donkes venjance? —  
 Bone fame, tu dis enfance,  
 Fait li rois, cil te vangerait  
 Qui de mon reigne rois serait;  
 Car je l' voil et si le comant.  
 Celle respont: Sire, comant*



*Vangerait la desconvenue  
 Qui à ton tans est avenue?  
 Voir, je ne cuit k'il en ait cure,  
 Et se s'avient par aventure,  
 Dites moi kel grei ne qel graice  
 Vos saurai-je de tel menaice?  
 Que par vos ne la puis avoir,  
 Jà ne vos quier nul grei savoir;  
 Et si me dites or en droit  
 Me poez moult bien faire droit.  
 Li rois dist: Greit ne m'an saurais  
 Quant par autrui justise aurais.  
 Celle dist: Dont me fai vengeance  
 Nel' metre pas en antendance.  
 Se faice ke vuez q'autres faice,  
 Grant lox en auras et grant graice,  
 Et Dex t'an saura grei par m'arme!  
 Car povere sui et veve fame.  
 Por ton honor et ton loange,  
 Et por Deu proprement me vange;  
 Je lou te proi por amistiex.  
 Li rois en ait moult grant pitiez,  
 Et bien vit kele avoit raison,  
 Ainx puis n'i quist autre ocoison.  
 Son ost comande à herbergier  
 Et fist ses haus barons logier,  
 Et enquist ki fist le mesfait  
 Tant k'il sout ke ses filz l'ot fait.  
 Moult fut cil rois bons chevaliers,  
 Et trop par fut bons justiciers,  
 Et moult fut plains de grant savoir.  
 Quant il ot bien anquis lo voir,  
 Dont apella la veve fame:  
 Je te ferai droit, bone dame,  
 Fait-il, n'an mantiroie mie,  
 Qui c'an ait duel ne qui c'au rie.  
 Or autant bien à ma parole,  
 Garde ke tu ne soies folle,  
 Et tu sex bien tot le covine.  
 Li ostors tuait la geline,  
 Et tes anfès l'ostor tuait,  
 Onkes puis ne se remuait.*

*Or soit li uns por l'autre mis?  
 Tes filz estoit moult tes amis,  
 Por lui une chose te part  
 Bien puez panre la meillor part.  
 Bien sai et à droit et à tort  
 Que li miens filz a le tien mort;  
 Et se tu vuez je l'ocirai,  
 Ou por ton fil le te donrai;  
 Toz sera tiens outréemant,  
 Tot fera ton comandement:  
 Come meire te servirait  
 Que jà à sa vie ne te faudrait.  
 Del tot à ton voloir l'auras  
 Si longuemant com tu vivras:  
 La veve fame se porspanse,  
 Bien li vient en cuer et en panse  
 Que se li fix le roi moroit  
 Jai pour ce li siens ne vivroit;  
 Et par lui n'éust elle mie  
 Tel honor e tel signorie;  
 Dont li ait la mort pardoneit.  
 Li rois li uit lou sien doneit,  
 Et saichiez n'elle fist savoir,  
 Or fut dame de grant avoir;  
 Car li fix le roi l'enmenait,  
 De li honnorer se penait.  
 De tot fut fait à sa devise,  
 Riche robe ot et vaire et grise;  
 Bien ot mueit son duel à joie,  
 Por ses sinces ot dras de soie,  
 Et por sa bordete .i. palleis.*

§ 94. Als satirische Gedichte, welche zwischen der lyrischen und didaktischen Poësie mitten inne stehen, haben wir schon oben, als wir von der provenzalischen Dichtkunst sprachen (Kap. II, §. 14), die Serventois und Sottes Chansons kennen gelernt. Wir theilen zwei derselben in der Anmerkung mit<sup>1)</sup> und gedenken nur des Satirikers Thibaut (Thiébault) de Mailli oder de Marly<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Die beiden hier unten mitgetheilten Gedichte stehen bei Roquefort, État, das erstere p. 378 ff., das zweite p. 383 ff.

I. Serventois couronné au Puy de Valenciennes,  
et dédié à la Vierge.

*Se chascuns cuers pensoit à la souffrance,  
Que li filz Dieu por pécheours souffri,  
Et regardast si grant humiliance  
Dont nous sommes racheté et nourri.  
Vierge tous tans servie sanz nul si  
Seriez dou moult grant contraire  
Car en vos beneois flans  
Fu prise pour nous refaire  
Char humaine et sans.*

*Dont sai-je bien, et tele est ma créance,  
Que Diex et hom, Vierge de vous nasqui,  
Et tot ce fist par rieulement\*) d'ordenance  
Vraie, acomplir que prise avoit en li,  
Quant il de vous pour le péchié issi  
D'Adan, et se vult estraire,  
Sanc et suëur souffrans,  
De se cors pour exemplaire,  
Monstrer d'i estre amans.*

*Et après, ce Dame de grant poissance  
Se benoite chars le vendredi  
A l'estake\*\*) batue, tenre et blanche  
Fu cruelment et tout ce consenti.  
Et puis souffri plus assez dont je di  
Ke s'il ne le vousist faire  
Pour péchéours mendians  
Li mondes fust en grief haire\*\*\*)  
En ynfier manans.*

*Bien nous refist par vraie ramombranche  
Et par su mort k'aprez en croiz senti  
Quant consenti que Longis†) de sa lanche  
Navra ††) son cuer et son costé ouvri.  
Puis séurent trestout li anemi †††)*

\*) règle. Noch jetzt im Cambrésis. \*\*) colonne, poteau; das deutsche Staken. \*\*\*) peine, tribulation. Vergl. das deutsche härenes Gewand, Bulegewand, Hemde aus Haaren geflochten. †) Longinus, s. oben S. 108. ††) perça. Jetzt sagt man nur noch: avoir le coeur navré. Uebrigens ist es das plattdeutsche Wort knabbern. †††) d. i. démons.

*Ke li roys de noble affaire  
Yroit et en moult brief tans  
Tous ses amis d'infer traire  
Comme tout poissans.*

*Dont seut deffi sans doutanche  
Se benoite mort les abati  
Or li pri-jes, fleur de toute honnourance,  
Pour tout le mont\*) et proprement\*\*) pour mi\*\*\*);  
Car vos doulz filz qui onques ne menti  
Dist, et che nous doit bien plaire,  
Ke nus péchierres si grans  
Nest, k'il n'ait cueur débonnaire  
D'i estre pardonnans.*

E n v o i.

*Dame ki touz cueurs éclaire  
Tous les mescréans,  
Welle\*\*\*\*) à nostre loy atraire  
Dieux sans fins durans.*

II. Sote Chanson courounnée à Valenciennes,  
par Jehan Baillehaus.

*La miex tumant†) de toute no rivière,  
Me fist amours l'autre jour enamer;  
Entours trois jours la laissai estraiere,  
Quant je revinch n'en peuc mie trouver.  
Perdue l'euc, se ne seuc ke penser  
Donc m'en alai à la maison no prestre,  
Là la trouvai, ne sai ke ce puet estre,  
Mais on ne peust leur kemises nouer.*

*S'en l'eure fis no prestre mate chièrre††),  
Nus ne m'en doit, ce m'est avis, blasmer;  
Car il ahierst†††) ma Dame par derrière  
Ensi ke il la vosist estranler.  
Donc m'estrenai††††) moult forment à plorer,  
Car je vie tout parmie une fenestre;*

---

\*) monde.    \*\*) particulièrement.    \*\*\*) moi. „Vor mi“, plattdeutsch.  
\*\*\*\*) veuille.    †) tombant.    ††) mauvaise mine.    †††) saisis, prend.  
††††) commençai.

*Mais il tenoit un bâton de geniestre\*)  
Pour chou\*\*) n'osai la paupiere lever.*

*Un petit mis en respit ma manière,  
Si m'en alai dans no maison arrière,  
Puis m'en revins de goutière en goutière,  
Moult bien waruis\*\*\*) d'espée et de boucler.  
Grant sanlant\*\*\*\*) fi de no prestre tuer,  
Mais il n'ahierst errant par le poing diestre,  
Puis me bati à destre et à senestre,  
Tant qu'il m'estuet†) en un van reporter.*

*Joiaus serai, foy que je doi saint Pierre,  
S'ensi me puis à ma Dame acorder;  
Car je sai bien que n'est par coustumiere  
D'autrui ami adikier††) ne haper.  
Des Dames doit la hanière portes,  
En amour est boullans, caude et piestre†††),  
Plus que ne soit une quaille campiestre,  
Partant ne puis s'amour seur acater††††).*

*De tel jeu m'a jouet ma dame chiere,  
De quoi il n'a en moi que destourbes\*†),  
Mais non pourquant une sieue buisniere\*\*†)  
A-tant brasset pour le pis escives.  
Que li prestres doit ma dame apporter  
Par pais faisant au coron de no iestre\*\*\*†)  
Et cest crokiet\*\*\*\*†) k'au plus près d'une diestre†\*),  
Ne puet jamais nul sor à li parler.*

Envoi.

*Dame viellecx me canchon rekaner,  
Je vous donrai un palefroy en destre;  
Car n'afiert pas à Dame de vo iestre,  
Ke voist††) à pié ses aumosnes rouver†††).*

\*) Das deutsche Ginster, *Genista tinctoria*. \*\*) *ce, cela*. \*\*\*) *garni*.  
\*\*\*\*) *semblant*. †) *convint, fallut*. ††) *ἀδίκησιν*. †††) *vive, décidée*.  
††††) *acheter*. \*†) *trouble, ennui, confusion*. \*\*†) *sienne, servante*. — Auch  
dies Wort ist germanischen Ursprungs, doch vergleiche ich es nur zweifelnd mit  
dem plattdeutschen Büchsnerin. \*\*\*†) *Le bord de la maison*. *Iestre* ist  
das plattdeutsche Estrich. \*\*\*\*†) *croquant, manant*. †\*) *d'une distance d'un  
bras droit*. „Zehn Schritt weit vom Leibe.“ ††) *qu'elle aille*. †††) *raü-  
bern, mit Gewalt nehmen*.

Man sieht leicht, daß dies letztere Gedicht an der Grenze des deutschen und des französischen Idioms entstanden ist. Roquefort hat hiervon nichts geahnt.

- 2) S. Fauchet, II, no. VIII. Hist. de la littérature française, XVIII, p. 824 ff. — Thibaut de Marly, Vers sur la mort, publiés d'après un Ms. de la bibliothèque du Roi; 2<sup>e</sup> édit. augmentée du Dit des trois mors et des trois vifs, et du Miroir du Monde. P. 1835, 8.

§. 95. Die beiden satirisch-didaktischen Gedichte *La Bible Guiot de Provins* und *La Bible Hugues de Bersil* (de Berze) gehören zu den ausgezeichnetsten Leistungen auf diesem Gebiete. Pasquier<sup>1)</sup> schrieb beide einem und demselben Verfasser zu; allein der Unterschied in Sprache, Ton und Auffassungsweise ist zu hervorstechend, als daß man an der Verschiedenheit der Verfasser zweifeln könnte<sup>2)</sup>. Der erstere lebte um das J. 1180, da er von der Krönung Heinrich's VI. (Sohnes von Friedrich I.) zu Mainz als Augenzeuge spricht: vier Monate hindurch war er Mönch zu Clairvaux, dann zu Cluny. Merkwürdig ist besonders die freimüthige Art und Weise, mit welcher er von dem Papste und der Geistlichkeit spricht (v. 656 ff.). Hugues de Bersil ist wahrscheinlich identisch mit dem provenzalischen Troubadour Hugues de Bersie<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Recherches de la France (P. 1643), p. 405.

<sup>2)</sup> S. Caylus, Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Vol. XXI. Le Grand d'Aussy in den Notices et Extraits de la bibliothèque du Roi, Tom. V, p. 279. Abgedruckt bei Méon, Contes et Fabliaux, II, p. 307 ff.

<sup>3)</sup> Ugo de Bersia bei Crescimbeni, Istoria della volgar Poesia (Venezia 1730), Vol. II, p. 220 ff. Vergl. Hist. litt. de la France, Tom. XVIII, p. 640. 806 ff. — Proben sind unten mitgetheilt B, S. 36-43.

§. 96. An diese beiden Dichtungen von größerem Umfange knüpft sich eine Satire gegen die Mönchsorden von *Roix de Cambray*<sup>1)</sup>, einem Reimer des XIII. Jahrhunderts; ferner die noch viel stärkere und heftigere *Complainte de Jérusalem contre la Cour de Rome*<sup>2)</sup> und das *Dit dou Pape, dou Roy et des Monnoies* gegen die vom Papste Clemens V. gerügten Münzverfälschungen Philipps des Schönen<sup>3)</sup>. Auch

erwähnen wir das satirische Gedicht: *Les XXIII Manières de Vilains*, ouvrage inédit en prose et en vers du XIII. siècle, publié par Fr. Michel. P. 1833, 8.

- <sup>1)</sup> Handschriftlich. Massieu, p. 158. Fauchet, p. 583, a.
- <sup>2)</sup> Vor dem Jahre 1218 bei Gelegenheit der Streitigkeiten zwischen Jean de Brienne und dem päpstlichen Legaten geschrieben. Sinner, *Catalog. Bibl. Bernensis*, Tom. III, p. 348-350.
- <sup>3)</sup> Roquefort, *État*, p. 230 ff.

§. 97. Hier gedenken wir auch der zahlreichen Uebersetzungen der Distichen des Dionys. Cato, eines im Mittelalter allgemein beliebten Dichters, von Everard, Mönch zu Kirkham, späterem Abte zu Holmecultram, geschrieben im J. 1145<sup>1)</sup>; von Adam de Guiency<sup>2)</sup>, Adam du Suel<sup>3)</sup>, Jehan de Paris oder Du Chastelet<sup>4)</sup>, Hélié de Winchester<sup>5)</sup>, Fèvre oder Lefèvre<sup>6)</sup>.

- <sup>1)</sup> *S. Monasticum Anglicanum*, I, p. 885. II, p. 105. Vergl. den Artikel in der *Histoire littéraire de la France*, XIII, p. 67-70. De la Rue, *Trouvères anglo-normands*, II, p. 124-128.
- <sup>2)</sup> Fauchet, p. 584. Roquefort, *Gloss. de la langue Romane*, Tom. II, p. 755. *État*, p. 231. *Histoire littéraire de la France*, XVIII, p. 826 ff.
- <sup>3)</sup> Handschriftl. S. Roquefort, *État*, p. 232. Barbazan, *préf. au Recueil de Contes et Fabliaux*, éd. de Méon, I, p. 15.
- <sup>4)</sup> Handschriftl. Fauchet, p. 583, b. Massieu, a. a. O., p. 157.
- <sup>5)</sup> Handschriftlich. Roquefort, *État*, p. 232. De la Rue, *Archaeolog.*, Vol. XIII.
- <sup>6)</sup> *Hist. littér. de la France*, XVIII, p. 828. — S. noch Le Grand, in den *Notices et Extraits*, V, p. 509. Robert, *Fables inédites*, I, *Essai*, p. LXXX. Hoffmann von Fallersleben, *Horae Belgicae*, I, p. 11659.

§. 98. *Traité sur les Moralités des Philosophes*, in etwa 3000 achtsilbigen Versen von Alars de Cambray<sup>1)</sup>. Der Verfasser citirt eine große Anzahl von Schriftstellern des klassischen Alterthumes, ohne sie gekannt, geschweige denn selbst gelesen zu haben. Tullius und Cicero, Virgilius und Maro sind ihm verschiedene Personen.

- <sup>1)</sup> Handschriftlich. S. Sinner, *Catalog. cod. Ms. Bern.*, Tom. III, p. 348.

§. 99. Ueber Pierre de Vernon, Verfasser eines nur handschriftlich vorhandenen, wahrscheinlich aus dem Lateinischen übersetzten <sup>1)</sup> Gedichtes von mehr als 2000 Versen, Enseignements d'Aristote oder Le Secret des Secrets genannt, ist nichts Näheres bekannt <sup>2)</sup>. Er darf mit dem oben (§. 17) erwähnten Thibaut de Vernon nicht verwechselt werden.

<sup>1)</sup> Sinner, a. a. O., I, p. 283. III, p. 535. Fabric., Bibl. Gr., III, 6, p. 167.

<sup>2)</sup> S. Roquefort, État, p. 233 ff. Gloss. de la langue Romane, Tom. II, p. 768. Bruchstücke daraus in der Histoire litér. de la France, XIII, p. 115-118. Der Anfang lautet:

*Primes saciez ke icest tretieix  
Est le secré des secrez numex;  
Ke Aristotle le philosophe ydoine,  
Le fix Nichomache de Macédonie,  
A sun déciple Alixandre, en bone fei,  
Le graunt, le fix Phelippe le rei,  
Le fist en sa graunt vielesce,  
Quant de cors estoit en fiebleshe,  
Puis qu'il ne pout pas travailler  
Ne al rei Alisandre repeirer.*

Von den darin mitgetheilten Lebensregeln und Vorschriften mögen hier einige stehen:

*Petit home n'eieix en despit  
Kar celi k'ore est vil è petit,  
Si come avenu est sovent,  
A richesces é à honurs ascent,  
E dunc ert fort é de plus poes  
A nuis les autres é greves.*

*..... Rei vus gardex  
Ke vosre fei pas n'enfreignex,  
E gardex aussi fermement  
Sur tute rien vostre serment.*

*Universitez apparaillex  
Estudie en citex establiex;  
E en tun regne le suffrex,  
E à tes homes le comandex,  
Ke lur fix apreignent de lettrurs,  
E ke d'estudie preignent cura*



*En les arx é en moralitez  
Si ke seiënt clers esprovez.  
Car vostre purvéance apent  
De trover lur susteinement.  
Feter dunc aucun avantage  
A bien estudianz, c'est fet de sage.*

Drollig genug schliessen diese angeblichen Lehren des Aristoteles mit schönen Sentenzen auf die christliche Religion, die Person des Heilands, dogmatische Lehren und christliche Tugenden. Die letzten Verse lauten:

*Mès ore priez pur Deu amur  
En ceste fin pur le translatur  
De cest livre, ke Piere ad nun,  
K'estreit est de ces de A Bernun.  
Ke de bien faire lui doint sa grace  
E à nus tuz issi le face  
Ke le regne pussum merir  
Ke donc à suens à sun pleisir.*

*Amen.*

Ob hieraus hervorgeht, daß der Dichter Pierre de Vernon geheissen habe (nach Analogie des oben erwähnten Thibaut de Vernon), mag dahin gestellt bleiben. Der v. 4 läßt wenigstens mehrere andere Erklärungen zu.

§. 100. In dem Roman d'Éracle l'Empereur hat der schon oben (§. 86 Anm.) erwähnte Vautiers d'Arras die Kriege des Kaisers Heraklius II. mit Chosroës II., Könige von Persien, den Verlust des Holzes vom wahren Kreuze Christi und dessen Zurückgabe geschildert, endlich den Ursprung des Festes der Kreuzeserhöhung (14. September) beschrieben. Das Gedicht umfaßt nicht weniger als 14000 Verse und ist dem Grafen Thibaut VI. von Blois, Sohne Ludwigs IX. gewidmet, welcher im J. 1218 starb <sup>1)</sup>).

<sup>1)</sup> Nur handschriftlich. Roquefort, État, p. 236 ff.

§. 101. Im XIII. Jahrhunderte ging die Wuth zu reimen so weit, daß man sogar die Klosterreglements <sup>1)</sup>), die Institutionen Justinians <sup>2)</sup> und die Costumes de Normandie <sup>3)</sup> in Verse brachte. Auch besitzt man Predigten in Versen <sup>4)</sup>).

<sup>1)</sup> S. Le Grand d'Aussy, I, p. X.

<sup>2)</sup> Von Richard d'Annebaut. S. Roquefort, État, p. 252.

- \*) Von Nicolas Dourbault im J. 1280. S. Galland in der Histoire de l'Académie des Inscriptions, III, p. 475, éd. in 8.
- \*) Le Sermon de Guichard de Beaulieu (XIII<sup>e</sup> siècle), publié pour la première fois etc. P. 1834, 8. Der Verfasser war Mönch in der Abtei St. Alban. — Un sermon en vers, publié pour la première fois par M. Achille Jubinal, d'après le Ms. (2560 ou 1856) de la Bibliothèque du Roi. P. 1834, 8. (430 fünfsilbige Verse). — Ich erwähne hier ferner: La Pleure-Chante, prose morale et religieuse en roman du XIII<sup>e</sup> siècle, publiée pour la première fois par M. Monin. Lyon 1834, 8. S. Journal des Sav., Avril 1834, p. 252. — Le Fablel du dieu d'Amours, extrait d'un Ms. de la Bibl. Royale, publié pour la première fois par M. A. Jubinal. P. 1834, 8. (568 zehnsilbige Verse.)

§. 102. Philippe de Than (Thaun, Thaon nach der damaligen Orthographie) stammte wahrscheinlich aus der alten Familie der Seigneurs de Than in der Nähe von Caen<sup>1)</sup>. Man hat von ihm zwei Gedichte:

I. Liber de Creaturis, ein chronologischer Traktat in Versen, in welchem von den Tagen, Wochen, Mond- und Sonnenmonaten, Finsternissen und im Allgemeinen von allen zur kirchlichen Kalenderberechnung erforderlichen Dingen gehandelt wird. Die Zeitrechnung der Juden, Griechen und Römer wird mit ziemlicher Genauigkeit auseinandergesetzt, die Geschichte des römischen, von Numa Pompilius eingeführten, von Iulius Cäsar verbesserten Kalenders erzählt, und dabei fortwährend auf Plinius, Ovid, Macrobius, Beda Venerabilis u. s. w. verwiesen. Endlich führt er die abweichenden Ansichten anderer Schriftsteller über Chronologie an, deren Schriften nicht auf uns gekommen sind. Das Gedicht ist zum Gebrauche des Clerus abgefasset und von dem Verfasser seinem Onkel Humfrey de Than, Kapellan des Hugues Bigod, Seneschals des Königs Heinrich I. von England und späterem Grafen von Norfolk, der im J. 1107 starb<sup>2)</sup>, gewidmet. Es ist also vor 1107 geschrieben, und zwar längere Zeit zuvor, als Hugo durchgängig nur Seneschal genannt wird, ohne den Grafentitel zu erhalten. (Ein Bruchstück s. B, S. 13.)

II. Le Bestiaire, ein Traktat über die Thiere, namentlich die Vögel, und über die Edelsteine in Versen, nach einem älteren lateinischen Werke abgefasset, wie der Dichter selbst in

seiner Vorrede sagt<sup>1)</sup>). Die Beschreibung jedes einzelnen Thieres endigt mit einer Nutzenanwendung (Bruchstück, B, S. 13 ff.). Dedicirt ist das Gedicht der Adelaïde de Louvain, welche Heinrich I. im J. 1121 heirathete. Es ist also bald nach diesem Zeitpunkte geschrieben<sup>4)</sup>).

<sup>1)</sup> Die Angaben in der Hist. littér. de la France, IX, p. 173-190. X, p. LXXI sind unrichtig.

<sup>2)</sup> Ordericus Vitalis, Histoire, p. 833.

<sup>3)</sup> Vielleicht ist dies: Liber Fisiolo (Fisiologus?), Theobaldi expositio de natura Animalium vel Avium seu Bestiarum, aus dem XII. Jahrhundert, oder der Physiologus aus dem XI., welchen Sinner handschriftlich zu Bern aufgefunden hat. S. Catalog. cod. Mss. Biblioth. Bernensis, I, p. 128. 136.

<sup>4)</sup> De la Rue behauptet, daß die Verse des Philippe de Than nur in der Mitte gereimt seien, nicht am Ende, analog den lateinischen Gedichten aus jener Zeit, z. B. des Marbodus, Bischofs von Rennes (s. unten §. 103), über Maria von Aegypten und auf Odo, Bischof von Bayeux (beide handschriftlich in der Bibl. Cotton. Vitellius A. XII.); des Serlon Paris (d. i. Serlon de Paris), Kanonikus zu Bayeux, auf denselben Odo; der Satire des Odo auf Gilbert II., Bischof von Caen und des Gedichtes auf die Belagerung und Zerstörung von Bayeux u. m. a. S. Roquefort, État, p. 65. Ginguené dagegen (Hist. littér. de la France, XII, p. 61 ff.) erklärt sich für die Abtheilung in kurze sechssilbige Verse à rime plate (s. oben §. 14). — Ueber das Bestiaire des Perrot de St. Cloud s. Willems, Inleiding zu seiner Ausgabe des Reinaert de Vos, S. XL ff. Mone, Anzeiger, 1834, S. 159-163.

§. 103. Marbodus, Bischof von Rennes, schrieb ein Gedicht De gemmis et lapidibus, welches wahrscheinlich von ihm selbst in französische Verse gebracht worden ist<sup>1)</sup>).

<sup>1)</sup> In der Ausgabe seiner Werke von Beaugendre, P. 1708, fol. col. 1638 ff. Beste Ausgabe von J. Beckmann, Gött. 1799, 8. Vergl. Duclos in den Mémoires de l'Académie des Inscript., XVIII, p. 187. 727. Histoire littéraire de la France, VII, p. 109. Lebeuf, Dissert. sur l'hist. ecclés. et civile de Paris, II, p. 38. La Ravallière, Poésies du Roy de Navarre, I, p. 117. Polyc. Leiseri Historia poetarum et poematum medii aevi, Halae Magdeb. 1721, 8., p. 369 ff. Hier den Prologue und das Kapitel über den Magnet:

## PROLOGUE.

*Evax fut un mult riches Reis:*  
*Lu regne tint des Arabais.*  
*Mult fut de plusius choses sages:*  
*Mult aprist de plusiurs langages.*  
*Les set arts sut, si en fut maistre.*  
*Mult fut poischant et de bon estre.*  
*Grans tresors ot d'or e d'argent,*  
*E fut larges a tuite gent.*  
*Pur lez grent sen pur la pruece,*  
*Ke il ot e gran largece.*  
*Fut cunnéux e mult amex*  
*Par plusurs terres renumex.*  
*Neruns en ôt oï parler.*  
*Pur ce ke tuit loi loer,*  
*L'ama forment en sun curage,*  
*Si li tramist un sen message.*  
*Neruns fut de Rume emperere:*  
*En icel-tens ke li reis ere,*  
*Mandu li kel enveast*  
*Par sa merei kenullaisast,*  
*De sun sen, de sa curteisie,*  
*Ne keireit altre manantie.*  
*Evax un livre li escrist,*  
*Kil meisme de sa main féist,*  
*Ke fit de natures de pierres,*  
*De lor vertus, de lor manieres,*  
*Dum venent, e u sun truvéés,*  
*En quels luis, e en quels cuntrées;*  
*De lor nuns, e de lor culurs,*  
*Quel puissance unt, e quel valurs:*  
*Mul sunt les lur vertux cuvertes,*  
*Mois lor aiés sunt overtés,*  
*Li mire i trovent grant succurs;*  
*Cil ki minuissent lor valurs,*  
*A faire medicinement*  
*I trovent grant seviement.*  
*Nul sages om dutes ne deit,*  
*Es erbes ne sunt tant trovées.*  
*Vertux si seient esprovées.*  
*Den les féist mult glomisés*

*Sur ce s'apellent pretuisés.  
 E ce nus di ge ben pur veir,  
 Ke rien ne poit vertu aveir,  
 Si deu li veios ne li cunsent,  
 E si de lui ne li descent.*

## MAGNETE. (§. XIX.)

*Magnete trovent Troglodite,  
 En Inde e precieus est ditte.  
 Fer ressemble e si le trait  
 Altresi cum l'aimant li fait.  
 D'endor l'ama mult durement  
 Qui lusoit à enchantement  
 Circe lus a dot mult chiere,  
 Cele merveillose sorciere.  
 Si en fait un esperiment,  
 Ki est prové de lungement,  
 Si verité voilt um saveir.  
 Si la feme aime altre purveir,  
 La pierre sur sun chief metra,  
 En dormant ke el ne saura,  
 Si chast est el en sun dormant,  
 De l'user li fera semblant.  
 Se ele ne l'est gel nus pleins,  
 Enx el lit repundra sun ius,  
 E cuin viendra hunteusement,  
 Cum seit butée laidement. u. s. w.*

§. 104. Guillaume de Normandie<sup>1)</sup> reimte ein Bestiaire oder eine moralisirte Naturgeschichte der Thiere, welche um das J. 1212 (drei Jahre nach dem über England ausgesprochenen Interdikte, so sagt er selbst) vollendet wurde<sup>2)</sup>. Kurz darauf erschienen das Volucraire von Guillaume Oimont<sup>3)</sup>, an die wir die auch im Druck erschienene des Bischofs Jean de Beauveau von Angers (gest. 1479) anreihen<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Verfasser des *Fabliau du Prestre et d'Alison*, bei Barbazan et Méon, Tom. IV.

<sup>2)</sup> *Notices et Extraits des Manuscrits*, V, p. 275.

<sup>3)</sup> Ebendas. p. 267.

<sup>4)</sup> Roquesfort, *État*, p. 255.

§. 105. Eine gereimte Encyclopädie schrieb Omons (Osmond) oder Gautier de Metz im XIII. Jahrhundert unter dem Titel: *L'Image du monde*<sup>1)</sup>.

- <sup>1)</sup> S. Le Grand d'Aussy in den *Notices et Extraits*, V, p. 244 ff. Roquefort, a. a. O., p. 255. Glossaire, II, p. 761. Robert, *Fables*, I, p. CLVII, not. 2. Reiffenberg, *Chron. de Mouskes*, I, p. CLXXXI.

§. 106. Das *Doctrinal Sauvage* enthält grammatische und moralische Vorschriften von Bernardin le Sauvage in Verse gebracht nach Anleitung des *Doctrinale puerorum* des Alexandre de Ville-Dieu und einigen anderen ähnlichen Grundrissen. Es ist in Alexandrinern geschrieben und zwar in Strophen von verschiedener Länge: 4, 5, 6, auch 7 Verse auf denselben Reim<sup>1)</sup>.

- <sup>1)</sup> Erwähnt wird es von Henry d'Andely in der *Bataille des VII arts*, welche ähnlichen Inhalts ist. Vergl. *Notices et Extraits*, V, p. 496-511. 515-517. *Histoire littéraire de la France*, XVI, p. 217.

§. 107. Die *L'Art de l'aimer* von Guiart ist ein schlüpfriges, *licencieuses* Produkt<sup>1)</sup>. Auch Richard de Fournival<sup>2)</sup> benutzte in seinem *Bestiaire d'Amour* die Zoologie (alias Zotologie) nur zu dem Zwecke, um seiner Dame eine lange Reihe von zum Theil höchst schlüpfrigen Komplimenten zu machen.

- <sup>1)</sup> Le Grand d'Aussy, *Fabl.*, II, p. 61-65.

- <sup>2)</sup> *Notices et Extraits*, V, p. 277 ff.

§. 108. Zu erwähnen sind hier noch Geoffroy Gaymar und David, obwol sie mehr der historischen Poesie angehören. Ersterer schrieb eine Geschichte der angelsächsischen Könige bis auf Wilhelm Rufus in Versen. Das Gedicht ist keine Fortsetzung des im Jahre 1155 geschriebenen Roman du Brut von Richard Wace (s. oben §. 48), wie Tyrrwhitt behauptete<sup>1)</sup>, sondern um mehrere Jahre älter, als dieser. Unter anderen Gründen, welche De la Rue anführt, bemerken wir nur, daß in dem Gedichte der oben erwähnten (§. 102) Adelaide de Louvain, Gemahlin Heinrich's I. von England, welche im J. 1151 starb, als lebend gedacht wird<sup>2)</sup>. — David lebte gleichfalls um dieselbe Zeit unter König Stephan, und

ist nur aus dem Gedichte des Gaymar bekannt. Seine Werke, namentlich seine Reimchronik Königs Heinrich's I, sind verloren gegangen.

1) Canterbury Tales of Chaucer, Vol. IV, p. 62.

2) Probe unten B, S. 14. Die dort mitgetheilte Stelle über den Ménestrier Taillefer ist zugleich in Bezug auf die Lebensweise der Ménestriers lehrreich und beachtungswerth.

§. 109. Wir kommen zu einer der wichtigsten und einflußreichsten Schriftstellerinnen in der altfranzösischen Literatur, zu Marie de France<sup>1)</sup>. Sie wurde, wie sich schon aus ihrem Beinamen vermuthen läßt, in Frankreich, wahrscheinlich in der Nieder-Bretagne geboren<sup>2)</sup>, da sie die meisten Stoffe zu ihren Dichtungen aus Sagen und Ueberlieferungen dieses Landes entlehnte: den größten Theil ihres Lebens brachte sie jedoch in England zu<sup>3)</sup>. Die Sprache dieses Landes war ihr ebenso geläufig, als die französische: auch die normannische und lateinische waren ihr nicht fremd. Dies erhellt aus ihren Schriften, aus denen jedoch über ihre Persönlichkeit, ihre Lebens- und Familienverhältnisse sich so gut als gar keine Notizen schöpfen lassen. Ueber die Beweggründe, welche sie zur Abfassung ihrer Dichtungen veranlaßten, und über die Wahl ihrer Stoffe, spricht sie sich in dem Prologe aus, den wir, weil er ein anschauliches Bild von dem Charakter der Dichterin giebt, hiehersetzen:

*Ki Deus a doné en science,  
De parler de bone éloquence,  
Ne s'en deit teisir ne celer,  
Ainz se deit volunters mustrer.  
Quant uns granx biens est mult oïr,  
Dunc à per-mesme est-il flurix;  
Et quant loez est de plusurs  
Dunc ad espandues ses fleurs.  
Custume fut as Asciens\*),  
Ce lo tesmoine Presciens,  
Es livres que jadis feseient,  
Assez oscurement diseient,  
Pur ceus ki à venir esteient  
E ki aprendre les deveient,*

\*) d. i. Ungläubigen, Heiden.

*Ki puessent glosser la lettre,  
 E de lur sen le sorplus mettre,  
 Li Philosophe le saveient  
 E par eus-mesmes entendeient,  
 Cum plus trespasèrent le tens,  
 E plus furent sutil de sens,  
 E plus se savèrent garder,  
 De ceo ki est à trespasser.  
 Ki de vice se volt défendre  
 Estudies deit à entendre;  
 E greves oures commencer,  
 Par se puet plus estoignier,  
 E de grant dolur délivrer,  
 Sur ceo començai à penser  
 D'aunkune bone estoire faire,  
 Et de Latin en Romaunx traire;  
 Mais ne me fust guaires de pris  
 Tant se sunt altres entremis.  
 Des Lais pensai k'oï aveie  
 Ne dutai pas, bien le saveie,  
 Ke pur remanbrance les firent  
 Des aventures k'il oïrent,  
 Cil ki primes les comencièrent,  
 E ki avant les escrivièrent:  
 Plusurs en ai oï conter,  
 Ne voil laisser nes' oblier:  
 Rimex en ai, è fait ditié  
 Soventes flex en ai veillié,  
 En l'honneur de vos, nobles Reis,  
 Ki tant estes prux è curteis,  
 A ki tute joie s'encline,  
 E en ki quoyer tuz bien racine;  
 M'entremis de Lais assembler  
 Por rime faire è raconter.  
 En mon quoyer penseie è diseie,  
 Sire, ke vus presentereie;  
 Si vus les plaist à receveir,  
 Mult me ferex grant joie avoir.  
 A-tuz-jurs-mais en serai lie.  
 Ne me tenex en surquidie,  
 Si vos os faire icest présent.  
 Or oez le commencement.*



Welcher Gunst sich Marien's Dichtungen in damaliger Zeit erfreuten, erhellt aus den Worten eines ihrer Zeitgenossen, des Denys Pyramus (s. oben §. 18), der in seiner Vie de Saint Edmond sagt:

*Ses lais soleient as Dames plaire,  
De joie les oient et de gré,  
Car sunt selon lor volenté.*

Dieses Lob muß für um so höher erachtet werden, als den gleichzeitig lebenden Dichter eine kleine Rivalität wenn nicht geradehin zu einer Parteilichkeit veranlassen konnte, doch ein Stillschweigen mehr als verzeihlich gemacht hätte.

<sup>1)</sup> S. Archaeologia; or miscellaneous tracts relating to antiquity, Vol. XIII, p. 36 ff. — Notice sur la vie et les écrits de Marie de France, an der Spitze des ersten Theiles der von Roquefort besorgten Ausgabe ihrer Werke, p. 1-23.

<sup>2)</sup> Jubinal schließt aus einigen Strophen des Evangile as fames von Jehan Durpain, Mönche von Vauxelles (Jongleurs et Trouvères, p. 26-33), daß Marie de France aus Compiègne gebürtig gewesen sei. Es heißt dort (Str. 1):

*L'Euvangille des femmes vous weil' cy recorder,  
Moult grant prouffit y a qui le veult escouter.  
Cent jors de hors pardon s'y porroit conquerer:  
Marie de Compiègne, li conquest outre mer.*

In der folgenden Strophe sagt nun die Dichterin:

*L'Euvangille des femmes si est et bonne et digne;  
Femme ne pense mal ne nonne ne béguine,  
Ne fait que le renart qui happe la geline,  
Si com le raconte Marie de Compiègne,*

worin Jubinal eine offenbare Anspielung auf den Roman de Renart und zwar, wie es scheint, mit Recht findet, dessen eine Branche von Marie de France wahrscheinlich herrührt (s. §. 83). Man sehe jedoch die von Reiffenberg, Vol. II, p. 742, dagegen erhobenen Zweifel.

<sup>3)</sup> Daß dies in der That der Fall gewesen sei, ja daß sie überhaupt ihre Gedichte und Fabeln vorzugsweise für Engländer geschrieben habe, möchte zuvörderst aus ihrem Beinamen erhellen, der, wenn er gleich ihr Vaterland bezeichnet, in Frankreich selbst eine Abgeschmacktheit gewesen wäre; ferner aus dem Umstande, daß sie die gälischen und armorikanischen Namen in das Englische übersetzte: und so möchte denn der König,

dessen sie in dem Prologe als ihres Beschützers gedenkt, Heinrich III. von England sein, welcher von 1216-1272 regierte.

§. 110. Marien's Dichtungen sind zweierlei Art: Lais u. Fabeln, von denen letztere unter dem Titel: *Le Dit d'Ysopet* zu einem Ganzen vereinigt lange Zeit ausschließlich in Frankreich bekannt waren<sup>1)</sup>. Von den ersteren theilte *Le Grand d'Aussy* vier in Uebersetzungen mit: *Le Lai de Lanval* (I, p. 93), *de Graellent* (p. 120), *de l'Espine* (III, p. 224), *de Gugemer* (III, p. 251); der bei weitem grössere Theil dagegen blieb unbekannt, da sich die betreffenden Handschriften, in denen sie erhalten waren, wie so viele Produkte der anglo-normannischen Dichter nur im britischen Museum vorfinden.

- <sup>1)</sup> Dafs ihre Fabeln, ihrem eigenen Geständnisse nach, meist nach älteren Volksliedern abgefaßt sind, benimmt dem Werthe derselben nicht das Geringste, da die Behandlung eben so selbstständig und eigenthümlich ist, wie bei *La Fontaine*. Es finden sich aber auch einige, welche sicherlich von ihrer eigenen Erfindung sind, z. B. die von einem Priester, welcher einen Wolf lesen lehren wollte, um ihn gleichfalls zum Priester zu machen, wo es heifst:

*A, dist li prestres, A, dist li leux:*  
*B, dist li prestres, di od mei;*  
*B, dist li leus, la lettre vei ....*  
*Li prestres fist: O di par tor.*  
*Li lox respunt; Jeo ne sai qoi.*  
*Di ke t'en semble et si espel.*  
*Respunt li lox: Aignel, aignel.*  
*Li prestres dist que verté tuche*  
*Tel en penssé, tel en la buche.*

Die Moral ist um Vieles sinnreicher, als das Horazische:

*Naturam expellas furca, tamen usque recurret ...*  
 so überaus nahe es auch lag. S. über die Fabeln der Marie de France noch die Bemerkungen von Duval in der *Hist. litt. de la France*, XVI, p. 223 ff.

§. 111. Ihre Fabeln sind einem Grafen Wilhelm gewidmet, worunter, wie De la Rue und Roquefort sehr wahrscheinlich gemacht haben, William Longsword, Graf von Salisbury, natürlicher Sohn des Königs Heinrich II. zu verstehen ist, welcher im J. 1226 starb. Sie sind also vor diesem Zeit-

raume abgefaßt und wahrscheinlich später als die Lais, in denen sie mit bei weitem geringerer Zuversichtlichkeit auftritt, und oftmals ein Bedenken darüber ausspricht, ob auch ihre Dichtungen den Beifall der Zeitgenossen sich erwerben dürften. Ueberdem übersetzte sie dieselben nur aus dem Englischen in das Romanische. Es heisst nehmlich in dem Epiloge:

*Pur amur de cunte Williaume,  
Le plus vaillant de cest royaume,  
M'entremès de cest livre feire  
E de l'angleiz en roman treire etc.*

Zu diesen Lais und Fables kommt noch die aus dem Lateinischen übersetzte Erzählung: Purgatoire de Saint-Patrice. Man kennt drei verschiedene Texte derselben, die von drei Mönchen: Henri, einem unbenannten aus dem Kloster Saltrey, und Joselin herrühren, von denen der letzte dem Cistercienserorden angehörte <sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Vergl. Le Grand d'Aussy, Tom. IV, p. 71. Der Stoff ist auch englisch behandelt worden unter dem Titel: Owaine miles bei Ritson, III, p. 225.

§. 112. Von den Lais der Marie de France sind ausser dem angeführten Prologe, welcher gleichfalls hieher gehört, vierzehn durch Roquefort bekannt gemacht worden: Lai de Gugemer, d'Équitan, du Fresne, de Bislavaret, de Lanval <sup>1)</sup>, des deux Amans <sup>2)</sup>, d'Ywenec, de Laustic <sup>3)</sup>, de Milan, de Chaitivel, de Chèvre-Feuille (wie schon oben §. 44 bemerkt worden ist, eine Episode aus dem Roman Tristan), d'Éli-duc <sup>4)</sup>, de Graalent <sup>5)</sup>, de l'Espine <sup>6)</sup>.

<sup>1)</sup> Vergl. Le Grand d'Aussy, I, p. 93, welcher aber eine alte englische Uebersetzung vor Augen hatte.

<sup>2)</sup> B, S. 25-32.

<sup>3)</sup> Vergl. Boccaccio, Decamerone, Giorn. V, Nov. 4. Schmidt, Beiträge zur Geschichte der romantischen Poesie, S. 50.

<sup>4)</sup> Vergl. die deutsche Sage von dem Grafen von der Gleichen und seiner Doppelheirath. Wolff, Altfranz. Volkslieder, S. 167-200.

<sup>5)</sup> S. auch Barbazan, Tom. IV, p. 57.

<sup>6)</sup> Vergl. über die Lais der Marie de France ausser der Notice von Roquefort noch Ellis, Specimens of early English metrical romances, London 1805, 8., Tom. I, p. 137-190. Ancient English metrical romances, selected and published by Jos.

Ritson, Tom. III, p. 225-357. — Ausser den von Marie de France bearbeiteten armorikanischen Lais hat es gewiss noch andere gegeben; wenigstens findet sich dasjenige, auf welches sich Chaucer (The Frankeleines Prologue, v. 11021) bezieht und das auch Boccaccio benutzte (Decamerone, Giorn. X, Nov. 5), nicht bei Marie. — Wir erwähnen noch von anderen Schriftstellern: Lai d'Ignaurès, en vers du XII<sup>e</sup> siècle par Renaut, suivi des lais du Melion et du Trot, en vers du XIII<sup>e</sup> siècle, publié par L. J. N. Monmerqué et Fr. Michel. P. 1832, 8. Recension von Raynouard, im Journal des Sav., Avril 1832, p. 251 ff. Lais inédits des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, publiés par Fr. Michel. P. 1836, 8. [Du Baro mors et vis; li Molnier de Nemox; li Neps del pastur, contes des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, publiés par Ch. J. Richelet. Au Mans 1832, 8. — S. den Artikel von Raynouard im Journal des Savans, 1833, Janv., p. 5-18. Richelet hat ein Delictum à la Wagenfeld (ich mag den ebenso unglücklichen als geistreichen Nachahmer des Shakespeare Chatterton, kaum andeuten) verübt.]

§. 113. Die ältere französische Literatur war nichts weniger als arm an Sprichwörtern: die grösseren Gedichte enthalten eine höchst bedeutende Anzahl derselben, namentlich der Roman de la Rose, Roman du Renart<sup>1)</sup>, die Chronik des Ph. Mouskes<sup>2)</sup>. Eigene Sammlungen und Zusammenstellungen, wie sie in neuester Zeit veranstaltet worden sind<sup>3)</sup>, konnten in früherer nicht anders als höchst selten sein, da sie nicht der schaffenden Literatur, sondern der Philologie angehören müssen. Doch haben wir hier die Proverbes du Vilain<sup>4)</sup> und einige ähnliche Sentenzensammlungen anzuführen<sup>5)</sup>.

<sup>1)</sup> S. B, S. 273-277. 365 ff.

<sup>2)</sup> Reiffenberg, II, S. 788-789. Vergl. auch unten §. 127.

<sup>3)</sup> S. unten B, S. 365 ff.

<sup>4)</sup> Michel, Chanson des Saxons, I, p. LXVI-LXX, wo über die Proverbes du Vilain und einige Moralités (d. h. hier sententiöse Sprüche) gehandelt wird. (Ueber die eigentlichen Moralités s. Kap. VI.) Wir führen hier zwei an, von denen das letztere den Schluss des Ganzen bildet:

*Frans cueurs, vostre mannie  
Aten tant que je l'aie,  
Ne si n'ai soing d'autrui;  
Ains me criem et recriem*

*Et si doute et si priem  
Que je ne vous anui.  
Que bien atent ne soratent,  
Ce dist li Vilains.*

\* \* \*

*Uns hons qui a C livres  
Molt tot en est delivres  
Quant assez veut despendre;  
Mais ne se donne garde:  
Quant il mains se regarde,  
Si n'a noient de prendre.  
Ki konte ne prent  
Ne set que despent,  
Ce dist li Vilains.*

S. noch die Sammlungen: Proverbes et dictons populaires, avec les dits du mercier et des marchands, et les crieries de Paris aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle. P. 1831, 8. Berger de Xivrey, Remarques historiques, philosophiques, critiques et littéraires sur quelques locutions, proverbes et dictons populaires inédits du moyen-âge. P. 1831, 8. Pluquet, Contes populaires, préjugés, patois, proverbes, noms de lieux de l'arrondissement de Bayeux. Rouen, 2. Aufl. 1834, 8.

- <sup>a)</sup> In neuester Zeit hat Michel-Théodore Leclercq (geb. 1778) die Sprichwörter mit Glück dramatisirt. Wir führen ihn hier an, da er leider auch in der neuen Ausgabe des IV. Theiles noch keinen Platz hat finden können. S. Mager, III, 1, S. 281-283. Aber wir wollen die köstliche Comédie des Proverbes, pièce comique d'Adrien de Montluc, Prince de Chabanois, Comte de Cramail (en prose, trois actes et un prologue) hier nicht unerwähnt lassen, wenn sie gleich erst im J. 1616 geschrieben ist. Hieher gehört sie insofern, als sie einen reichen Schatz altfranzösischer Sprichwörter enthält. Der Verfasser, geb. im J. 1568, gest. am 22. Januar 1646, war ein Enkel des berühmten Blaise de Montluc, Marschalls von Frankreich. S. den Auszug bei Parfait, Histoire du théâtre français, Tom. IV, p. 215-236. Bibliothèque du théâtre français, I, p. 421 ff.

§. 114. Von Dans Hélinand, dessen schon oben gedacht worden ist (Kap. III.), gehören hieher nur seine Strophen auf den Tod, ein moralisches Gedicht, welches Ant. Loisel im J. 1594 herausgegeben hat<sup>1)</sup>.

- <sup>1)</sup> Er war Mönch zu Frodmont. S. über ihn besonders den Artikel von Brial in der Hist. litt. de la France, XVIII, p. 87-103. Seine Schriften sind verzeichnet bei D. Tissier, Bibliotheca patrum Cisterciensium, Bono-Fonti, 1660, fol. (8 Voll.) Vol. VII. — Ueber das erwähnte Gedicht vergl. Baillet, Jugemens des Savans, IV, p. 281, éd. in 4. Strobil in der Revue German., Série III, Année 1835, Tom. III, p. 290 ff. Abgedruckt ist es bei Auguis, Poètes franç., II, p. 57 ff. — Auch hatte er viele weltliche Lieder geschrieben, welche aber wahrscheinlich von ihm selbst unterdrückt worden sind.

§. 115. Das in der Sammlung von Barbazan et Méon abgedruckte<sup>1)</sup> Gedicht: Le Chastoïement d'un père à son fils ist eine freie Uebersetzung aus dem Lateinischen des Petrus Alphonsi<sup>2)</sup>, eines im J. 1106 getauften Juden aus Huesca (geb. 1060). Der Verfasser hat seine trefflichen Fabeln und Erzählungen aus arabischen Quellen geschöpft, wie die Verfasser der Chansons de geste aus 1001 Nacht (s. oben §. 57). Hieran schließt sich Le Chastoïement des Dames<sup>3)</sup>, welches eine Episode des Roman de Beaudous bildet.

- <sup>1)</sup> Vol. II. S. die Proben B, S. 59-66.

<sup>2)</sup> (Eigentlich Moses Sephardi.) S. Petri Alphonsi Disciplina Clericalis, zum ersten Male herausgegeben mit Einleitung und Anmerkungen von Fr. Valent. Schmidt. Ein Beitrag zur Geschichte der romantischen Literatur. Berlin 1827, 4. Neue Ausgabe besorgt von der Soc. des Bibliophiles. P. 1834, 12. Hier findet sich auch eine berichtigte Ausgabe des Chastoïement. Zwölf Dialoge des Peter Alphonsi (den letzteren Namen erhielt er vom Könige Alphons VI. von Castilien, welcher sein Pathe war) stehen in der Bibl. max. Patrum, Vol. XXI.

- <sup>3)</sup> Barbazan et Méon, Vol. II, p. 184-219.

§. 116. Schliesslich gedenken wir der Chronique des Philippe Mouskes (auch Mus, Meuse, Meuze, Mouske, Mussche, was im Flamändischen Sperling bedeutet, genannt), welcher im J. 1242 Kanonikus an der Kathedrale zu Tournay, im J. 1274 Bischof daselbst wurde, und am 24. Februar 1282 starb<sup>1)</sup>. Seine Reimchronik, vor Reiffenberg, dessen für die altfranzösische und überhaupt die mittelalterliche Literaturgeschichte höchst wichtige Bearbeitung schon oben in der Einleitung (S. 11) erwähnt und häufig von uns angeführt

worden ist, war früher nur in einzelnen Bruchstücken bekannt<sup>1)</sup>. Sie besteht aus 31286 achtsilbigen Versen. An sie schließt sich die Reimchronik von Georges Chastellain, herausgegeben von Buchon. P. 1837, 8.

1) S. die Notice historique über ihn bei Reiffenberg, Introd., §. III, Vol. I, p. CCVII ff. — Unter den vielen Gedichten, welche vielleicht hier hätten aufgeführt werden können, erwähne ich nur noch folgende: Les Tournais de Chauvenci, donnés vers la fin du XIIe siècle décrits par Jacques Bretex, en vers, annoncés par feu Philibert Delmotte, publiés par M. H. Delmotte fils. Valenciennes 1835, 8. Deshalb von Wichtigkeit, weil eine große Anzahl von Rittern und Damen, welche den Dank theilten, namentlich aufgeführt sind: sonst ohne Werth. S. die Beurtheilung und die Auszüge von Raynouard im Journ. des Savans, 1835, Octobre, p. 622 ff. Ferner die Chronique métrique de Jordan Fantosme sur la guerre qui eut lieu entre Henri II., roi d'Angleterre et le roi d'Ecosse, en 1173 et 1174. Analyse et extrait par M. Monmerqué, in der Revue anglo-française, Ser. I, Tom. V. Auch besonders abgedruckt, Poitiers 1839, 8. Die Chronik handelt von dem Kriege, welchen Louis-le-Jeune gegen Heinrich II. von England erregte, für dessen Sohn er Partei nahm.

2) S. Villehardouin, éd. du Cange, p. 209-219, éd. Buchon, p. 343-345.

§. 117. Eine bei den Trouvères höchst selten vorkommende, bei den Troubadours dagegen äußerst häufige Form ist die der poetischen Epistel, von der A. Jubinal neuerdings einige Beispiele bekannt gemacht hat<sup>1)</sup>.

1) In seiner Sammlung Jongleurs et Trouvères. P. 1835, 8. S. auch Raynouard im Journ. des Savans, Mai 1835, p. 274-276.

## Kapitel V.

### Liederpoësie.

§. 118. Man müßte im Grunde bei der Liederpoësie bis zu Marot hinabsteigen, welcher, wie Rabelais als Prosaiker, eigentlich noch ganz der altfranzösischen Literatur angehört. Unsere Pegnitzschäfer, welche auf das germanische Mittel-

alter folgten, möchte wol (es wäre denn zu literarhistorischen oder sprachlichen Zwecken) niemand so leicht mehr zu lesen im Stande sein: die Franzosen finden aber noch jetzt an Raccan und anderen dergleichen Dichtern wahren Genuß. Da Marot, Octavien St. Gelais, Rabelais, Montaigne in die früheren Bände aufgenommen worden sind, so kann hier natürlicher Weise keine Rede von ihnen sein; allein die ehrenwerthen Männer sind sorgfältig von denjenigen zu scheiden, welche unmittelbar nach ihnen und in der Folgezeit die französische Literatur zu einem *Monstre hideux informe* ... ausgebildet haben. Erst in der neuesten Zeit haben Deutschland und England (zum Theil auch Spanien) in literarischer Beziehung einen heilsamen Einfluß auf Frankreich gewonnen; außerordentliche und, wie es schien, ganz neue Ideen sind durch das Studium des Mittelalters und seiner Literatur in allgemeinen Verkehr gebracht worden, und so möchte denn vielleicht mit dem Ende der politischen Wirren und Wehen, das freilich noch Niemand so leicht abzusehen im Stande sein dürfte, da Frankreich noch immer (und wie könnte es anders sein?) mit Revolutionen schwanger zu gehen scheint, auch ein neues Stadium für das geistige Leben des Volkes beginnen. Wohl ihnen, daß sie vorläufig zur nationalen Poësie zurückzukehren sich bestreben: das Uebrige wird sich vielleicht nach einigen Menschenaltern gleichfalls finden.

§. 119. Diese Bemerkungen mußten vorausgeschickt werden, da die ächtfranzösische Chanson wesentlich politischer Natur ist. Wenn Göthe mit Recht es aussprach:

Politisch Lied —

Pfui! schlechtes Lied,

so bedarf dies für Frankreich einer Einschränkung. Der Franzose sagte bekanntlich vor der Revolution: *La monarchie française est une monarchie absolue tempérée par des chansons*<sup>1)</sup>, ein Satz, welchen man unter der Restauration folgendermaßen umformte: *Le despotisme paternel des rois de France est un gouvernement absolu tempéré par les jésuites*<sup>2)</sup>. Aber selbst die Restauration hatte ihre Chansonniers und zwar bei dem lebhaften Parteienkampfe, wie ihn Frankreich kaum zu den Zeiten der Ligue oder Fronde gesehen hatte, vermöge



der Opposition, in welcher die ächtfranzösische Chanson stets zu den Machthabern steht, den größten aller Jahrhunderte Jean Pierre de Béranger, neben welchem Dichter wie Désaugiers u. a. m., die in anderen Epochen zu den bedeutendsten Erscheinungen gehört haben würden, völlig in den Hintergrund treten.

<sup>1)</sup> S. Handb., Bd. III, S. 298 (2. Ausg.).

<sup>2)</sup> Ein Ausdruck, dessen sich Dittmer und Cavé in den Stationnaires bedient haben. S. Mager, IV, 2, S. 659.

§. 120. Schon im XI. Jahrhundert finden sich erotische Lieder von mehreren Dichtern in der lingua vulgaris<sup>1)</sup>, und im XII. war diese Dichtgattung allgemein verbreitet. Die Frauen in der Normandie (dem Vaterlande der nordfranzösischen Dichter, s. oben §. 7, Anm. 5) sangen lustige Lieder (nugaces cantilenas), wenn die Geistlichkeit während der langen Prozessionen Athem schöpfte. Hauptsächlich sind aber hier der heil. Bernhard<sup>2)</sup> und Abälard<sup>3)</sup> zu erwähnen.

<sup>1)</sup> Mabillon, Annal. Ord. S. Bened. XI, p. 41. Acta SS. Ord. S. Bened. III, p. 378. S. die Abhandlung von La Ravailière, de l'ancienneté des chansons françaises in seiner Ausgabe der Poésies du Roi de Navarre, Tom. I, p. 183-262.

<sup>2)</sup> Er hatte in seiner Jugend leichte erotische und selbst dramatische Poësien angefertigt, wie aus den Worten des Béranger in der Apologie des Abälard gegen den heil. Abt von Clairvaux (Opp. Abael., p. 302) hervorgeht: *Cantiunculas mimicas et urbanos modulos sictitasti* u. s. w. Hist. littér. de la France, Tom. VII, Préf. p. L-LI.

<sup>3)</sup> La Ravailière, (a. a. O., I, p. 206 ff.) behauptete auch von diesen, daß sie lateinisch geschrieben gewesen seien, während schon Massieu (Histoire de la poësie française, p. 114) mit Recht annahm, daß sie französisch abgefaßt waren. Denn dies scheint deutlich hervorzugehen aus den Worten des Abälard (Opp. ep. 1): *Si qua invenire liceret carmina, essent amatoria, non philosophiae secreta. Quorum etiam carminum pleraque adhuc in multis frequentantur et decantantur regionibus, ab his maxime quos similis vita oblectat*; und der Heloise (ebendas., ep. 2): *Pleraeque amatorio metro vel rhythmocomposita reliquisti carmina; quae pro nimia suavitate tam dictaminis, quam cantus, tuum*

*in ore omnium nomen tenebant... frequenti carmine tuam in ore omnium Heloisam ponebas. Me plateae omnes, me domus singulae resonabant.* Vergl. die Hist. littér. de la France, Tom. IX, p. 173. Goujet, Bibliothèque française, Tom. VIII, p. 332. Roquefort, de l'état de la poésie française, p. 210. — In den Gesta Dei per Francos etc., Raimond de Agiles, p. 180, heisst es: *Eodem tempore Arnulfus Capellanus Normanniae Comitum a quibusdam in Patriarcham eligitur, contradicentibus bonis; tum quia non erat Subdiaconus, maxime etiam quia erat de genere Sacerdotali, et in itinere nostro de incontinentia accusabatur, adeo ut vulgares cantus de eo inhoneste composuissent.* S. auch Lettres d'Abailard et d'Héloïse, traduites du latin sur le Ms. no. 2923 de la bibliothèque du Roi; par M. Éd. Oddoul, précédées d'un Essai sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse jusqu'au concile de Sens, par Mme Guizot et continué par M. F. Guizot. P. 1837, 8. — Abélard et Héloïse, leurs amours, leurs malheurs et leurs ouvrages, par Villeneuve. P. 1834. (Auszug aus den von dem Verf. gehaltenen Vorlesungen im Athénée royal de Paris.)

§. 121. Von den älteren Liederdichtern erwähnen wir Maurice de Craon (XII. Jahrhundert) und seinen Sohn Pierre de Craon, welcher dem XIII. Jahrhunderte angehört<sup>1)</sup>; Quesnes (Coesne, Quennes) de Béthune (de la Biétune), einen Ahnen des Herzogs von Sully<sup>2)</sup> aus Arras<sup>3)</sup>, und Audefroy de Bastard, unbedingt den vorzüglichsten unter allen Chansonniers jener Zeiten<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> De la Rue, Trouvères, III, p. 192 ff.

<sup>2)</sup> Mémoires de Sully (Lond. 1747, 8 Volls. 8.) Tom. I, p. 11 not.

<sup>3)</sup> Hist. littér. de la France, XVIII, p. 845 ff. Paulin Paris, Romancero français, p. 77-110. Er nahm Theil am 3. u. 4. Kreuzzuge und starb um das J. 1224. Philippe Mouskes sagt von ihm bei dem J. 1224:

*La Terre fut pris en cest an;*

*Car li vieus Quesnes estoit mort.*

Vergl. die Ausgabe von Reiffenberg, v. 20451, Tom. II, p. 308 mit der Anm. Biographie universelle, LVIII, p. 203. LXI, p. 285.

<sup>4)</sup> P. Paris, Romancero, p. 2 ff. Hist. littér. de la France, XVIII, p. 849 ff. Auszüge aus seinen Romanzen gab schon Le Grand d'Aussy, Contes et Fabliaux, III, p. 168 ff.

§. 122. Thibaut, Graf von Champagne und später König von Navarra (1201—1253), ist von einigen Kritikern zu hoch geschätzt, von anderen zu tief herabgesetzt worden. Seine Lieder sind entweder Ausbrüche der sinnlichsten Liebe, wie sie sich nur bei den provenzalischen Sängern finden können, meist ohne alle Innigkeit und tieferes Gemüth; oder fromme Ergüsse über die Gnade Gottes, Hymnen an die heil. Jungfrau u. s. w., die in grellem Widerspruche mit den übrigen Frivolitäten stehen. Fauchet, Pasquier<sup>1)</sup>, u. v. a. nach ihm, haben behauptet, daß die von Thibaut besungene Dame keine andere als die Königin Blanka, Mutter Ludwig's IX., Tochter des Königs Alphons IX. von Castilien, gewesen sei, was dagegen La Ravallière, der Herausgeber der Gedichte des Königs<sup>2)</sup> als durchaus unbegründet nachzuweisen suchte. Allein in neuester Zeit ist diese Liebe mit völliger Evidenz dargethan worden<sup>3)</sup>. — Thibaut, wenn auch im Allgemeinen monoton, ist doch keinesweges arm an wahrhaft poetischen Stellen, so daß selbst Dante<sup>4)</sup> seiner mit verdienter Achtung gedachte. Einen Mangel an Originalität, wie er ihn an seinen Zeitgenossen tadelt<sup>5)</sup>, findet man auch bei ihm.

<sup>1)</sup> Recherches sur la France, VII, 3, p. 690.

<sup>2)</sup> P. 1742, 2 Bde 8. Einige früher nicht bekannt gemachte Gedichte des Königs finden sich bei Auguis, Poètes français, Vol. II, p. 11-14.

<sup>3)</sup> P. Paris, Romancero français, p. 167-181. Reiffenberg, Chron. de Mouskes, II, p. LXXXVII. Eine Anspielung darauf findet man auch in der Chronique de St. Magloire, v. 57 (Barbazan et Méon, II, p. 224), wo Thibaut sagt:

— — Je n'ai en nuli fiance,  
Fors qu'en la Roïne de France.  
Cele li fu loiale amie,  
Rien monstra qu'ele n'en haiet mie u. s. w.

<sup>4)</sup> II, 5.

<sup>5)</sup> Chanson XVII, 1, p. 38:

Feuille ne flors ne vaut riens en chantant,  
Fors ke por defaute sans plus de rimoier,  
Et pour faire souldas moienne gent,  
Qui mauvais mas font sovent abaier.

§. 123. Außer ihm zeichneten sich als Liederdichter in jener Zeit aus: Pierre Mauclerc, Herzog von Bretagne, der Graf Karl von Anjou, Bruder des heil. Ludwig, bekannt als Mörder Konradins, der Vidame von Chartres, der Chastelain de Coucy (dessen schon oben Kap. III, §. 58 gedacht worden ist), Jacques de Chison, ein Zeitgenosse des Königs von Navarra, der zu den besseren Dichtern des XIII. Jahrhunderts gerechnet werden muß<sup>1)</sup>, Gaces Brulez, Freund des Thibaut<sup>2)</sup>, Hugues de Bersy, Robert de Marberoles<sup>3)</sup>, Thierrri de Soissons<sup>4)</sup>, Monnier d'Arras, Robert de Rheims, Doète de Troyes, eine Dichterin, Jean Errars<sup>5)</sup>, Eustache li Peintre<sup>6)</sup>, der Comte de la Marche<sup>7)</sup>, Heinrich III. (Herzog von Brabant, der oben §. 24 erwähnte Beschützer des Adenez), Guillebert de Berneville<sup>8)</sup>, Dañs Helynand, der Hofdichter Philipp August's, dem homerischen Phemius oder dem virgilischen Iopas<sup>9)</sup> vergleichbar (s. oben §. 11, Anm. 5 u. §. 114), u. v. a.<sup>10)</sup>

<sup>1)</sup> Eine Probe s. unten B, §. 360.

<sup>2)</sup> S. über ihn La Ravallière, I, p. 233 ff. Er lebte am Hofe Johann's I., Grafen von Bretagne, welcher ein Sohn des unter Philipp August's Regierung viel genannten Pierre Mauclerc, Schwiegersohn Thibault's und auch Dichter war. Eine Chanson von Gaces (Gasses) Brulez s. B, S. 361.

<sup>3)</sup> S. La Borde, Essai sur la musique, II, p. 149-363. Massieu, Histoire de la poésie française, p. 152. Le Grand d'Aussy, II, p. 401. Roquefort, État de la poésie franç., p. 209 ff.

<sup>4)</sup> Begleiter Ludwigs des Heiligen auf seinen Kreuzzügen in das Heilige Land, auch als solcher bei Joinville erwähnt. Eine Chanson von ihm s. B, S. 362. — Verschieden von diesem Dichter war Raoul de Soissons, gleichfalls Begleiter Ludwigs des Heiligen und Freund des Königs von Navarra, der ihn den Sire de Vertus nannte. S. Auguis, a. a. O. Eine Chanson von ihm ist B, S. 363 mitgetheilt.

<sup>5)</sup> Es haben zwei Dichter dieses Namens gelebt, der eine am Ende des dreizehnten, der andere im vierzehnten Jahrhundert, wahrscheinlich Vater und Sohn. S. Mager, I, S. 303 ff.

<sup>6)</sup> Aus Rheims gebürtig, daher auch häufig Eustache de Rheims genannt, starb gegen das J. 1240 und war einer der berühm-

testen Trouvères seiner Zeit\*). Hier folgende Chanson von ihm (man kennt deren sieben):

*Cil qui chantent de fleur ne de verdure  
Ne sentent pas la doeur que je sent:  
Ainx sont amanz ausi com d'aventure,  
Quant il vuelent, si ont alégement.  
Mais je ne puis chanter joliment,  
Car tout adès maint mes cuers en torment,  
Et ma dame truis de merci si dure  
Qu'à pou ne dis qu'en son cuer faut nature.*

*Onques, je croi, nés une créature  
Not tant de mal pour amer loiaument:  
Si en morrai, se longuement me dure,  
Ou la bele de moi pitié ne prent.  
Merci, dame, vous entr'ai à garant:  
Ne doit morir qui de tout pris se rent:  
Non voir pas droit. Mès tele est m'aventure,  
Pour loiauté sui à desconfiture.*

*Douce dame, bele et vaillante et sage,  
Où tot biens sont assemblé pour manoir,  
Pour Dieu vous pri, nel tenex à outrage  
Si je vous aim, que ne m'en puis mouvoir.  
Ne je nel quier, ne je m'en ai valoir;  
Et sachiez bien, douce dame, de voir  
Que se je muir ensi de tel malage,  
Je di qu'amours pert son droit héritage.*

*Ors, ne lion n'est, ne beste sauvage  
Qui, tel fox est, ne fraigne son vouloir  
De fere mal et ennui et damage.  
Mès ma dame fet adès son pouvoir  
De moi grever et de fere doloir:  
N'autre merci ne puis de li avoir.*

\*) Er darf nicht mit Eustache Deschamps verwechselt werden, von welchem oben die Rede gewesen ist. Dieser letztere hat unter andern auch das bekannte Sujet von der Matrone d'Éphèse bearbeitet, über welches man meine Sage von dem Schufs des Tell, S. 62, vergleichen und noch hinzufügen kann: Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tom. XLI, p. 527. Méon, Contes et Fabliaux, III, p. 462. Loiseleur Deslongchamps, Essai sur les Fables Indiennes, p. 161 not. S. auch L'Éphésienne, tragi-comédie de Pierre Brinon. P. 1614. (Histoire du théâtre français, IV, p. 188 ff.)

*Si ne fait pus seneur ne vasselage,  
S'ele m'ocit, quand je li fis honnage.*

*Onques Tristan n'ama en tel manière,  
Li Chastelain, ne Blondiax autresi,  
Com je faz vous, très douce dame chière;  
Et encor aim c'onques nus n'amu si.  
Ne m'en creex pour ce se le [vous] di;  
Car ce qu'on voit ne doit estre en oubli:  
Qu'à moi pert bien au vis et à la chière,  
Que vostre amor m'est trop cruel et fiere."*

- 7) Graf Hugo de la Marche, geb. im J. 1172, war mit Isabelle von Angoulême versprochen, ehe diese den König von England Johann ohne Land heirathete. Nach dem Tode dieses Fürsten vermählte er sich mit seiner ehemaligen Braut. Mit Ludwig dem Heiligen führte er einen Krieg, in dem er den Kürzeren zog.

## CHANSON.

*Puisque d'amours m'estuet les maus souffrir,  
Merveilles est c'on les puis endurer;  
Car ensi sui du tout à son plésir  
Que nuit ne jor ne puis aillors penser.  
Mon cuer li ai lessié sanz recouvrer;  
Et s'il revient failli à amaïer,  
Pour ce li pris, pour Dieu, qu'il ne m'ocie.*

*Douce Dame, quant je primes vous vi  
Toux esbahiz le salu oubliai:  
N'est merveillès se je m'en esbahi,  
Car à mon cuer pas ne m'en conseillai:  
Si vous l'aviez, onc puis ne'l recouvrai,  
Tant le fustes de hele compaignie,  
Qu'ainz puis entrer ne vout en ma baillie.*

*Et puisqu'en vous a son repaire pris,  
N'a pas failli à son bien hebergier;  
Car vous avez pouvoir de garantir  
Contre touz çaus qui le voudront gréver.  
Et si avez seur toutes loz et pris;  
S'estes, dame, de biauté si garnie  
Que riens ne faut en vous, ma douce amie,*

*Fors que pitiez. Dont trop sui esbahiz:  
Si que j'en sui à mèsese mult grant;*

*Car à nul jor, si comme il m'est d'ois,  
Ne poi avoir de vous un biau senblant  
Ne sai pourquoi. S'onques en mon vivant  
Ne fs vers vous ne mal ne félonnie,  
Ne en penser, n'en dire vilanie.*

*Douce dame, quant de vous départi,  
Toz effréex d'ilucques m'en allai,  
Si c'onques puis, pour verté le vous di,  
Ne poi savoir quele part je tornai.  
Hé! las! qui set de moi que devendrai!  
Tant ai uu cuer d'angoisse et de haschie,  
Que je morrai, se pitié ne m'aie.*

<sup>b)</sup> Reiffenberg, a. a. O., I, p. CLXXXIV.

<sup>c)</sup> S. die Ausleger zu Virgil, Aen. I, 740.

<sup>14)</sup> Man vergleiche die Sammlungen von O. L. B. Wolff, Altfranz. Volkslieder. Leipzig 1831, 12. Fast nichts als ein Wiederabdruck der im J. 1821 zu Caen erschienenen Sammlung der Vaux de Vire des Olivier Basselin (s. unten) und anderer normannischen Volkslieder. Louisa Stuart Castello, Specimens of the early poetry of France from the time of the troubadours to Henri IV. London 1835, 8. Ritmes et refrains Tournésiens, poésies couronnées par le puy d'escole de rhétorique de Tournay (1477-1491). Publiés par la société des bibliophiles de Belgique. Mons 1837, 8.

§. 124. Indem wir nun hier die Geschichte der lyrischen Poësie bis auf Clément Marot verfolgen, haben wir Dichter von sehr verschiedenem Werthe und Verdienste neben einander zu stellen; unter denen sich manche befinden, welchen man den Namen eines lyrischen Dichters nicht ohne Unrecht streitig machen könnte. Wir wollten uns nur bei den bedeutenderen etwas länger verweilen, welche eine schöne Abendröthe am poëtischen Himmel Frankreichs heraufführten. Aber die Nacht brach unaufhaltsam hinein: selbst die wunderbare Rettung Frankreichs vom englischen Joche durch Jeanne d'Arc im J. 1429 brachte höchstens nur ein religiöses Erstaunen, aber keinen poëtischen Enthusiasmus hervor; denn erst am Schlusse des XV. Jahrhunderts erschien die matte Prosalegende: C'est de Jehane-la-Pucelle<sup>1)</sup>.

- 1) P. 1833, 2 Vols. 8. Hiernach könnten wir im Grunde die Geschichte der Jungfrau von Orleans als ein für die altfranzösische Literaturgeschichte völlig unwichtiges Moment mit Stillschweigen übergehen, wenn nicht der Stoff für folgende Jahrhunderte von hoher Bedeutsamkeit wäre, so sehr er auch, und namentlich in Frankreich selbst (von Voltaire, d'Avrigni, Lebrun de Charmettes u. v. a.) mishandelt worden ist. S. Handb. Th. II, S. 485. III, 445 ff. IV, 182. 422. — Man vergl. *Histoire de Jeanne d'Arc, vierge héroïne*, par Lenglet Dufresnoy. Amsterdam 1759. Fr. Schlegel, *Geschichte der Jungfrau von Orleans aus altfranzösischen Quellen*. Berl. 1802, 8. *Jeanne d'Arc, ou coup d'oeil sur les révolutions aux temps de Charles VI. et VII.*, par Berriat de St. Prix. P. 1817, 8. *Histoire de Jeanne d'Arc, tirée de sources authentiques* par Lebrun de Charmettes. P. 1817, 3 Bde 8. Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*. Tom. VI, p. 112 ff. *Histoire du siège d'Orléans*, contenant une dissertation où l'on s'attache à faire connaître la ville et ses environs, tels qu'ils existaient en 1428 et 1429 etc. par M. Jollois. P. 1833, fol., 7 pl. *Monumens anciens et modernes érigés en France à la mémoire de Jeanne d'Arc*. Recueil composé de 9 feuilles de dessins lithographiés par Ch. Pensée, avec un texte historique et descriptif par M. Jollois. Orléans 1834, fol. *Notice sur Jeanne d'Arc* par Michaud et Poujoulat. P. 1837, 8. und besonders die *Notices et Extraits des Mss. de la Bibl. du Roi*, Tom. III. P. 1790, 4., wo De l'Averdy die sämtlichen noch vorhandenen Processakten mitgetheilt hat, p. 1-604. (Dies ist die Hauptquelle.)

§. 125. Zuerst wäre hier Froissart zu erwähnen, dessen aber unten in Kapitel VII. gedacht werden muß. Wir gehen also sofort zu Karl, Herzog von Orleans, über, dem ausgezeichnetsten lyrischen Dichter aus der ersten Hälfte des XV. Jahrhunderts (geb. am 26. Mai 1391, gest. 1466). In der für die Franzosen so unglücklichen Schlacht bei Azincourt (am 25. October 1415, la jour des éperons) wurde er nach tapferer Gegenwehr gefangen genommen und mußte 25 Jahre, die schönste Zeit seines Lebens, in der Gefangenschaft zubringen. Erst im J. 1440 im 49. Jahre seines Lebens, erhielt er durch Vermittelung Philipp's des Gütigen, Herzogs von Burgund, seine Freiheit wieder. Er rief noch einmal die Klänge der provenzalischen Troubadours zurück, und neben ihm zeich-



neten sich seine Zeitgenossen und Freunde: Johann, Herzog von Bourbon; Philipp, Herzog von Burgund; Johann, Herzog von Lothringen; René d'Anjou, König von Sicilien, und einige andere aus, welche sämmtlich mit ihm in näherer Berührung gestanden zu haben scheinen <sup>1)</sup>).

- <sup>1)</sup> S. Goujet, Bibl. française, IX, p. 230-287. Ausgabe seiner Gedichte. Grenoble 1803, 8. Proben B, S. 342 ff. — Ich gedenke hier des Poème sur la bataille de Crécy (26. Aug. 1346) von Colim oder Colin, einem Dichter aus dem Hainault. S. Dinaux, Trouvères Cambrésiens, p. 20. Buchon, Collection, XIV, p. 279. Barante, Histoire des ducs de Bourgogne, édit. de Reiffenberg, II, p. 423.

§. 126. Eustache Deschamps, geboren zu Vertus in der Champagne unter der Regierung Karls des Schönen vor dem J. 1328 <sup>1)</sup>).

- <sup>1)</sup> S. Journal des Savans, 1831, Nov., p. 695 ff. Ausgabe von A. Crapelet, Poésies morales et historiques d'Eustache Deschamps, écuyer, huissier d'armes des rois Charles V. et VI., châtelain de Fismes et bailli de Senlis, publiées pour la première fois, d'après le Ms. de la bibliothèque du Roi, avec un précis historique et littéraire sur l'auteur. P. 1831, 8. Vergl. besonders die Recension von Raynouard im Journ. des Sav., 1832, Mars, p. 155-163. Hier einige Sprichwörter aus seinen Gedichten und ein kleines Bruchstück:

- p. 7. *Foulx est vieulx homs qui jeune femme prent.*
- p. 8. *Tien toudis vraie ta parole.*
- p. 11. *Fay ce qui doix et aviengne que puet.*
- p. 14. *Mieux vault honeur que honteuse richesce.*
- p. 18. *On ne congnoit aux robes la pensée.*
- p. 31. *Il n'est chose que femme ne consume.*
- p. 32. *Je ne di pas quanque je pence.*
- p. 45. *Trop de périlz sont à suir la court.*
- p. 49. *François perdent leur temps à conseillier.*
- p. 140. *Noble chose est de bon renom acquerre.*
- p. 138. *„Lors ne pourra que bien aler  
Quant les saiges gouverneront.“  
Qui pendra la sonnette au chat?  
Qui saiges est face ainsi pourvéance.  
(Moral der Fabel: La Cigale et la fourmi.)  
On se deçoit par légierement croire.*

\*

\*

*Il n'est délit, joie, feste, soulas,  
Joustes, tournois, déduit, eshatement,  
De quoy chascuns ne soit à la foix las,  
Combien que tout plaise au commencement;  
Continuer tels choses longuement  
Engendre ennuict en quelque déplaisance;  
Estudier n'a pas ce mouvement,  
Car tout deplaist, fors estude et science ....*

§. 127. Marguérite Éléonore Clotilde de Vallon-Chalys, später Madame de Surville, wurde zu Vallon, einem Schlosse auf dem linken Ufer der Ardèche, im J. 1405 geboren. Ihre Eltern waren Louis-Alphonse-Ferdinand de Vallon, von dem nichts weiter bekannt ist, als daß er ein tapferer Ritter war, und die schöne Pulchérie de Fay-Collan, eine Enkelin der Dichterin Justine de Lévis, welche mit Petrarka in näherer Verbindung stand. Pulcheria war von Froissart unterrichtet worden und ging in ihrem 17. Jahre nach Orthez an den Hof des Gaston-Phébus, Grafen von Foix und Béarn (s. oben §. 92), dessen Gemahlin Agnes von Navarra eine der größten Beschützerinnen der Literatur war. Zu Orthez befand sich eine Bibliothek, ein damals seltener Schatz. Pulcheria sammelte die ausgezeichnetsten französischen Gedichte zu einer Guirlande poétique, die sie nach dem Tode ihrer Gönnerin, als sie den Hof verließ, mit nach Vallon nahm. Clotilde, das dritte Kind der Pulcheria, entwickelte so frühzeitig bedeutende Anlagen, daß sie schon im 11. Jahre eine Ode des Petrarka übersetzte, eine Arbeit, über welche Christine de Pisan (§. 129) sich äußerte: „*Que de graces! que d'agrément! Cette muse naissante effacera son modèle; je lui remets tous mes droits au sceptre de cet Hélicon.*“ Obwol noch sehr jung, hatte Clotilde doch schon einen viel zu fein gebildeten Geschmack, um sich viel aus diesem Erbe zu machen; sie antwortete denen, welche ihr Glück dazu wünschten: „*Si du rhéteur, je ne le peux; si du poète, je n'en veux.*“ Damit man aber nicht glauben möchte, sie habe die Absicht, den Petrarka zu verdunkeln, ahmte sie nie wieder eines seiner Gedichte nach. Im Verein mit mehreren jungen, gleich geistreichen Mädchen verlebte sie ihre Jugend der Dichtkunst. In ihrem 16. Jahre (1421) heirathete sie Bérenger de Surville

(damals 22 Jahr alt), den sie durchgängig als einen der schönsten, liebenswürdigsten Männer schildert, und dem sie mit heifser Liebe zugethan war. Aber bald nach der Hochzeit mußte er sich von ihr trennen: er zog nach Puy en Velay, um zu der Armee Karl's VII., der damals noch Dauphin war, zu stoßen. Während seines dortigen Aufenthalts schrieb sie die (B, S. 131) mitgetheilte Heroïde, welche sie als Gattin und als Freundin ihres Vaterlandes in nicht minder achtbarem Lichte erscheinen läßt, denn als Dichterin. Dieses Meisterwerk wurde von ihren Zeitgenossen nicht begriffen: Alain Chartier erklärte sich gegen die Dichterin, und äußerte sich dahin: die Verfasserin besäße nicht l'air de la cour. Sie antwortete ihm in einem ebenfalls unten (B, S. 137) mitgetheilten Rondeau, das als ein Meisterstück betrachtet werden kann, und beurtheilte seine Dichtungen in mehreren anderen Gedichten, z. B. in der *Épître à Marguerite d'Écosse*, v. 94 ff., dem *Dialogue entre Apollon et Clotilde*, v. 145 ff. u. s. w. Sieben Jahre lebte sie in einer glücklichen Ehe mit Bérenger und in dieser Epoche vollendete sie ein großes Gedicht *Lygdamis*, einen Schäferroman *Châtel d'amour*, aus welchem unter andern die in der zweiten Abtheilung mitgetheilten Triolets entlehnt sind. Bérenger fiel im Kampfe vor Orléans; kurze Zeit darauf verlor sie ihre Freundinnen, die fern von ihr starben. Sie widmete sich nun ganz der Erziehung ihres Sohnes, Jean de Surville, und suchte Zerstreung und Genuß in der Abfassung von *Mémoires*, deren erste Bücher eine Geschichte der französischen Poësie enthielten. Noch einmal lächelte ihr das Glück auf eine freundliche Weise. Margarethe von Schottland, die Gemahlin des Dauphin, wurde durch einige kleine Spottgedichte, welche sie auf Alain Chartier gemacht hatte, auf sie aufmerksam und lud sie an ihren Hof ein: Karl von Orléans (s. §. 125), den sie nach seiner Befreiung aus der englischen Gefangenschaft in einem besonderen Gedichte bewillkommen hatte, vereinigte seine Bitten mit denen seiner Schwägerin und sendete ihr zwei junge Schottinnen zu, deren natürliche Anlagen er während seines Aufenthaltes in England ausgebildet hatte. Auch fiel in diese Zeit die Verheirathung ihres Sohnes mit einer schönen und geistreichen Dame. Allein nichts konnte die Dichterin vermögen, ihren Aufenthalt am

Hofe zu nehmen, wo vielleicht nur der Herzog von Orléans, dieser gristreiche und gefühlvolle Dichter, sie verstanden hatte. Sie richtete eine abschlägige Antwort an die Fürstin, welche ihr eine goldene, mit Perlen besetzte Lorbeerkrone übersendete mit dem Motto: Marguérite d'Écosse à Marguérite d'Hélicon. Ihre Enkelin Camilla pflegte sie bis zu ihrem späten Tode im J. 1495. Kurz zuvor hatte sie noch den Sieg der französischen Waffen in einem Chant royal<sup>1)</sup> besungen, den wir gleichfalls unten mitgetheilt haben, und der zu dem Vortrefflichsten gehört, was das damalige Jahrhundert, und sie selbst, die so hoch über demselben stand, hervorgebracht hatte. Ihre Gedichte blieben nicht bloß dem grössten Theile ihrer Zeitgenossen, sondern auch der Nachwelt, trotz ihrer Vortrefflichkeit, eben so unbekannt, als die des Herzogs von Orléans. Erst kurze Zeit vor der Revolution entdeckte sie ein Herr v. Surville in den alten Familienpapieren und beschäftigte sich mit der Herausgabe derselben. Die Originalhandschrift wurde ein Opfer des Revolutionstaumels, der sich in der Vernichtung der Papiere und Urkunden der alten Familien gefiel: es schien selbst, als ob auch die Abschriften, die Herr v. Surville gemacht hatte, verloren gegangen seien, als er im J. 1798 zu Puy de Vélai als Emigrant bei der Rückkehr in sein Vaterland verhaftet und erschossen worden war. Indessen fanden sich wenigstens diese Abschriften kurz nachher wieder auf und wurden im Auftrage der Familie von Ch. Vanderbourg (P. 1803, 8.) herausgegeben. Man zweifelte anfänglich an der Authentizität, was um so verzeihlicher war, als das Erscheinen der Poësie von so vielen, fast romanhaften Umständen begleitet war: aber es kann jetzt nach genauerer Prüfung kein Zweifel mehr darüber obwalten, daß die Gedichte selbst und die Berichte über die Dichterin völlig ächt und glaubwürdig sind. Ein Grund für jene Zweifel lag hauptsächlich in der vollendeten Form ihrer Gedichte, in denen männliche Reime mit weiblichen regelmäsig abwechseln, eine Regel, die selbst Marot noch nicht durchgängig beobachtete (s. oben §. 14), obwol sich auch Henri de Croie und Jean Molinet derselben schon unterworfen hatten. Sie selbst spricht sich darüber in ihrer *Épître à sa douce amye Rocca* (v. 129 ff.) aus. Ein anderer Grund des Zweifels lag in der oft ganz modernen

Sprache. Aber abgesehen davon, daß eine Dichterin wie Clotilde, die ihrer Muttersprache in so hohem Grade gewachsen war, leicht den Gang zu erfassen vermochte, welchen dieselbe im Laufe der Zeit nehmen würde, ist hier auch noch zu berücksichtigen, daß mehrere Gedichte der Sängerin von einer ihrer Nachkomminnen Jeanne de Vallon überarbeitet worden sind <sup>2)</sup>).

- <sup>1)</sup> Chant Royal ist ein Lied aus 6 Strophen bestehend, die Strophe von 12 Versen mit 3, höchstens 5 Reimen. Er wurde zum Theil als Odenform gebraucht, namentlich im XVI. und XVII. Jahrhundert.
- <sup>2)</sup> S. die Abhandlung: Romance dite de Clotilde, qui se chante dans les montagnes de la Lozère, communiquée par M. Cayx in den Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France, VIII, p. 225.

§. 128. Wir haben Alain Chartier und Christine de Pisan erwähnt, so mögen denn auch sie beide hier zunächst folgen. Ersterer, geboren 1386, gestorben um das J. 1458, Sekretär Karl's VI. und VII., ein höchst frostiger Reimer, ohne alles dichterische Gefühl, schrieb ein Breviaire des Nobles, ein Livre des quatres Dames und Débat de deux fortunés d'Amours. In sprachlicher Beziehung ist er nicht ganz ohne Werth. Man erzählt die Anekdote, daß Margarethe von Schottland, die nachmalige Königin von Frankreich, welche ihn einst in einer Königlichen Galerie eingeschlafen fand, ihm einen Kufs gegeben habe <sup>1)</sup>, mit der Bemerkung: *non à l'homme, mais à la précieuse bouche de laquelle sont isseus et sortis tant de bons mots et vertueuses paroles* <sup>2)</sup>).

- <sup>1)</sup> Bekanntlich begegnete einst etwas Aehnliches unserem Jean Paul, der dadurch eine Gattin fand.
- <sup>2)</sup> Auf diesen Kufs spielt Clotilde an in einem hübschen Rondeau, welches wir hier noch mittheilen:

RONDEL À MAISTRE ALAIN

du sien escript où diet le feu d'enfer luyre et  
pour ce non esclayer. 1440.

*Le feu d'enfer, sans notoire hablerie,  
Contex bien long comme luict, maistre Alain,  
Sanx esclayer: point n'est sorcellerie;*

*Dante cogneust, quax<sup>\*)</sup> en ung tour de main,  
Tous les secrets d'icelle diablerie.*

*Sur ce grand faict, plus on ne contrarie  
Ne vous ne luy, se treuvoit le prochain,  
Comme en ses vers, dans votre parlerie*

*Du feu.*

*Au demourant, bien est la resverie  
En cour; beau livre onc ne fist tant de train:  
Quand va vous veoir Apollo, je parie  
Vous bayxera; de quoy moult serez vain ....  
Mais quand l'oyra, grand' peur ay que s'escrie:  
„Au feu!“*

§. 129. Thomas von Pisa, der Vater der Christine de Pisan, stand geraume Zeit im Dienste der Republik Venedig, bis ihn Karl der Weise als Astrologen an seinen Hof zog, wo Christine sehr früh, aber glücklich an Estienne Castel verheirathet wurde. Ihr Vater starb bald nach dem Tode Karls V. und ihm folgte unmittelbar darauf ihr Mann im J. 1389. Erst in ihrem 35. Jahre trat sie als Schriftstellerin auf, mußte aber viel von der Verleumdung und falschen Auslegung ihrer erotischen Poësieu leiden. Richard III. lud sie nach England ein, was sie ausschlug, ebenso wie die Anerbietungen des Herzogs von Mailand, welcher sie nach ihrem Vaterlande zurückrief. Philipp der Gute, Herzog von Burgund, zog sie an seinen Hof und ließ ihren Sohn erziehen, und in seinem Auftrage schrieb sie die Lebensbeschreibung Karls des Weisen. Philipp starb jedoch schon im J. 1404 und mit ihm verlor die Wittve den letzten ihrer hohen Gönner. Der Verlust ihres Vermögens durch gewissenlose Gläubiger brachte sie in große Verlegenheiten, aus der sie selbst einzelne Unterstützungen, deren sie sich von Seiten Königs Karls VI. zu erfreuen hatte, nicht zu ziehen vermochten. Ihre Werke sind:

- a) in Versen: Hundert Balladen, Lays, Virelais, Rondeaux, Jeux à Vendre (oder Vente d'Amours); Epistre au dieu d'Amours; le Débat des deux amans; le Livre des trois Jugemens; le Livre du dit de Poissy; le Chemin de lonc

<sup>\*)</sup> quasi, presque.

Estude; les dits Moraulx ou les Enseignemens que Christine donne à son fils; le Roman d'Othea ou l'Épistre d'Othea à Hector; le livre de Mutacion de Fortune.

- b) In Prosa: Histoire du Roy Charles le Sage (ihr Hauptwerk); la Vision de Christine; la Cité des Dames; les Épistres sur le Roman de la Rose (schon oben erwähnt §. 87); le Livre des Faits d'Armes et de Chevalerie; Instructions des Princesses, Dames de Cour, et autres Lettres à la Reine Isabelle en MCCCCV; les Proverbes Moraulx et le livre de Prudence<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Vie de Christine de Pisan; et de Thomas de Pisan, son père, par M. Boivin le Cadet in den Mém. de l'Acad. des Inscript., II, p. 762 ff. Petitot, Collection de Mémoires, V, p. 203-244.

§. 130. Die übrigen Dichter dieses Zeitraumes, welche hier noch zu erwähnen sind, kann man alle mehr oder weniger im Grunde nur Reimschmiede nennen, wenn man etwa François Corbueil (Corbevil, Corbuel) genannt Villon<sup>1)</sup>, André de Vigne<sup>2)</sup> und Martial d'Auvergne<sup>3)</sup> ausnimmt. Von mehreren anderen haben wir in der zweiten Abtheilung Proben mitgetheilt, da ihre Gedichte theilweise wenigstens von sprachlicher Bedeutung sind: hier nennen wir nur ihre Namen: Guillaume Coquillart<sup>4)</sup>, Charles de Bordiné<sup>5)</sup>, Guillaume Crétin<sup>6)</sup>, Pierre Michault<sup>7)</sup>, Jean Molinet<sup>8)</sup>, dessen wir bei den Prosaisten (in Kap. VII.) näher gedenken werden, Martin Franc<sup>9)</sup>, Jean Regnier<sup>10)</sup>, Guillaume Alexis<sup>11)</sup>, Octavien de Saint-Gelais<sup>12)</sup>, Jean Bouchet<sup>13)</sup>, Roger de Collerye<sup>14)</sup>, François Garin<sup>15)</sup>, Jean le Maire<sup>16)</sup>, Jean de Castel<sup>17)</sup>, Olivier de la Marche<sup>18)</sup>, Jean Meschinot<sup>19)</sup>, Georges Chastellain<sup>20)</sup>, Laurent Desmoulins<sup>21)</sup>, Michel d'Amboise<sup>22)</sup>, u. v. a. Auch König Franz I. reimte<sup>23)</sup>, machte sich aber im Uebrigen um den Aufschwung der Wissenschaften in Frankreich so hoch verdient, daß ihm diese kleine Schwäche, auch selbst als Dichter glänzen zu wollen, gern verziehen sein mag<sup>24)</sup>. Und welchem Könige sollte es nicht einfallen wollen zu dichten, wenn er von so hochpoëtischen Kammerdienern, wie Clément Marot und dessen Vater, umgeben ist?

- 1) Geb. zu Paris im J. 1431, gest. nach 1461, von dem Boileau in seiner *Art poétique* (I, v. 117) sagte:

*Villon, sut le premier dans ces siècles grossiers  
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,*  
(Handb. Th. IV, S. 242.)

was in sprachlicher Beziehung vollkommen richtig ist. In seinem Lebrgedichte: *La repue franche* lehrt er die Kunst zu schmarotzen, oder wie man ohne Geld schmausen könne, eine Kunst, die er oft genug in seinem Leben geübt haben mag. Als Falschmünzer sollte er gehängt werden, scherzte aber mit grossem Gleichmuthen noch im Gefängnisse über seine Todesart:

*Le suis François, dont ce me poise,  
Né de Paris, auprès Pontoise.  
Or d'une corde d'une toise  
Scaura mon col, que mon cul poise.*

- Ludwig XI., der Gaunerkönig, begnadigte ihn auf Fürsprache des Parlamentes, welches in ihm den Dichter ehren wollte, schickte ihn aber, in das Exil. Villon ist der erste Dichter im sogenannten *style enjoué*. Vergl. über ihn Flügel, Geschichte des Groteskekommischen, S. 95 ff. Die *Repues franches* und der *Dialogue des Seigneurs de Malepaie et de Baillevant* sollen nicht von ihm herrühren (*Menagiana*, II, p. 75). Die ältere Ausgabe seiner Werke ist von Coustelier (P. 1723, 8.), dann folgte eine von Formey veranstaltete (à la Haye 1742, 8.), die ich benutzt habe; endlich die Ausg. von Prompsault (P. 1832, 8.), über die man den Artikel von Daunou in dem *Journal des Savans*, Septembre 1832, p. 552-564 vergleichen kann. S. noch die *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XIII, p. 580. Nicéron, *Mémoires*, V, p. 205-211. Goujet, *Bibliothèque franç.*, IX, p. 288-317. *Annales poétiques*, I, p. 143-182. Villenave in der *Biographie universelle*, XLIX, p. 104-109.

- 2) André de la Vigne war anfänglich Sekretär des Herzogs von Savoyen und lebte lange Zeit hindurch zu Chambéry. Man findet in seinen Werken viele, nur in jener Provinz gebräuchliche Ausdrücke. Späterhin wurde er in gleicher Eigenschaft bei der Königin Anna von Bretagne angestellt, begleitete Karl VIII. auf seinem Zuge nach Italien und schrieb sein poetisches Tagebuch (gemeinschaftlich mit Octavien de Saint-Gelais, Bischof von Angoulême, natürlichem Vater des Dichters Mellin de St. Gelais, s. Handb., Bd. II, S. 9 ff.) auf Befehl jenes Prinzen. Die Epoche seines Todes ist nicht genau bekannt; aber es ist sicher, daß er im J. 1527 nicht mehr lebte, da ihn Jean Bou-



chet (s. Anm. 13) unter die Zahl derjenigen versetzt, welche Jean d'Auton in den elysäischen Feldern empfangen. Als Geschichtschreiber hat er wegen seiner Detailschilderungen einigen Werth, geringeren als Dichter. Der Titel des Werkes lautet: Le Vergier d'honneur nouvellement imprimé à Paris. De l'entreprinse et voyage de Naples. Auquel est comprins comme le roy Charles huitiesme de ce nom a banriere desployee passa et repassa de iournees en iournee depuis Lyon jusques a Naples et de Naples iusques a Lyon. Ensemble plusieurs autres choses faictes et composées Par reuerend pere en Dieu Monsieur Octoiven de saint Gelais euesque Dangolesme. Et par maistre Audry de la Vigne secretaire de la Royne et de monsieur le duc de Savoye, avec autres. P. s. a. Sehr selten. Der von André de la Vigne herrührende Theil ist wieder abgedruckt worden in der Sammlung: Archives curieuses de l'histoire de France depuis Louis XI. jusques à Louis XVIII. Première Série, Tom. I, (P. 1834, 8.) p. 321-435.

- 3) Geboren zu Paris im J. 1440, gestorben daselbst 1508; Prokurator bei dem Parlamente in Paris, schrieb nach Karls VII. Tode (1461) die Lebensgeschichte dieses Fürsten chronikenartig in einfacher Sprache und in Form eines Trauergesanges (Vigilie) unter dem Titel: Le Vigiles de Charles VII. Wenn er gleich an den Mängeln seiner Zeit leidet, so steht er doch weit höher, als alle folgenden Reimer. Ueber die Jungfrau von Orléans (s. oben §. 123) sagt er:

*Comment la pucelle vint devers le roy.*

*Tost après en cette douleur,  
Vint au roy une bergerelle,  
Du vilain dit Vaucouleur,  
Qu'on nommait Jehanne la Pucelle.*

*C'estoit une pouvre bergiere,  
Qui grrdoit les brebis es champs,  
D'une doulte et humble maniere,  
De l'aage de dix-huit ans.*

*Devant le Roy on l'amena,  
Ung ou deux de sa cognoissance,  
Et alors elle s'inclina  
En luy faisant la révérence.*

*Le Roy par jeu si alla dire,  
A! ma mya ce me suis-je pas;*

*A quoy elle respondit: Sire,  
C'estex vous, ne je me fault pas.*

*Au nom de Dieu, si disoit elle,  
Gentil Roy, je vous meneray  
Couronner à Rheims qui que vueille,  
Et siège d'Orléans leveray.*

\*) Offizial der Kathedrale zu Rheims (le compositeur gallant, wie er von seinen Zeitgenossen genannt wurde), starb nach Cl. Marot aus Gram über seinen Verlust im Spiele:

*La morre est jeu pire qu'aux quilles,  
Ne qu'aux échecs ne qu'au quillart;  
A ce méchant jeu, Coquillart  
Perdit sa vie et ses coquilles —*

er führte nemlich drei Muscheln in seinem Wappen. Seine Droicts nouveaux sind, obwol selbst frivol, ein höchst ergötzliches Werk, welches die Frivolität seiner Zeit auf geistreiche Art schildert und verspottet. Die dem Gedichte gegebene Form eines Gesetzbuches verstärkt den komischen Eindruck, welchen es macht, bedeutend. Der Verfasser beginnt mit dem Jus naturale; der zweite Theil handelt de statu hominum; dann folgen regulae iuris; eine neue Rubrik handelt de praesumptionibus; eine andere de dolo, de impensis, de iniuriis u. s. w. und so wird die Maskerade mit trefflicher Laune bis ans Ende durchgeführt. S. Mager, I, S. 348. Die Titel der übrigen Werke sind: Le plaidoyer entre la simple et la rusée; Le blason des armes et des dames; Le Monologue de la botte de foing. — S. über ihn besonders die Menagiana der Ausgabe von De la Monnoye, II, p. 50 ff. und die Vorrede von Ménage zur zweiten Abtheilung seiner Observations sur la langue française.

\*) Priester zu Angers um das J. 1531, nicht zu verwechseln mit seinem Bruder Jean de Bordigné, welcher Chroniques d'Anjou in Prosa hinterlassen hat. Er schrieb in Villon's Manier, den er aber bei weitem nicht erreichte, ein Märchen von „Peter Feuermacher“ (La Légende de Maistre Pierre Faifeu, ou les Gestes et Dits joyeux de Maistre P. Faifeu, Écolier d'Angers), welches in den Kreis der Eulenspiegeleien (Espiegleries) gehört. Er meinte (als ächter Eulenspiegel), Homer und Virgil könne man nun weglegen und seinen Faifeu lesen.

\*) Sein eigentlicher Name war Dubois. Geboren zu Nanterre bei Paris, lebte er unter Karl VIII, Ludwig XII. und Franz I., welcher letztere ihn beauftragte, die Geschichte Frankreichs zu

schreiben. Die Arbeit besteht aus 12 Büchern gereimter Chroniken und bildet 5 Folianten, die sich unter den Manuskripten der Königl. Bibliothek zu Paris finden, aber nie gedruckt worden sind. — Wenn Mager, I, S. 350 sagt, daß er einer der Ersten gewesen, welche sich in der poetischen Epistel versucht haben, so ist dies unrichtig. S. oben §. 117.

7) Sekretär Karl's des Kühnen, erneuerte den alten Allegoriengeschmack in seinem Werke: *La danse des aveugles*. Die Menschen sind die Tänzer, das Glück und der Tod die Blinden, vor denen getänzt wird. Auch verfasste er ein *Doctrinal de la Cour*.

8) Georges Chastellain (gest. 1474) verfertigte als Dichter, Redner und Historiker in poetischer Form: Unterweisungen eines jungen Fürsten; Tempel des Untergangs einiger unglücklichen Edeln; Wunderbare Begebenheiten seiner Zeit; und ein mit Prosa untermischtes Gedicht mit dem sonderbaren Titel: *Les Épitaphes d'Hector fils de Priam, Roy de Troye, et d'Achilles fils de Peleus, Roy de Myrmidoine: et est contenu un procès de cestuy traictié les complaints d'iceux Chevaliers, présent Alexandre le Grant*. S. darüber Goujet, *Bibl. française*, Tom. IX, p. 401 ff. Dieses Werk setzte Jean Molinet fort, den wir in Kap. VII. auch als Prosaisten kennen lernen werden. Besonders stark war dieser als Dichter in der damals so beliebten Verschränkung des Reimes und des Sinnes. Hier ein Distichon von diesem Kanonikus in Valenciennes, dem Freunde des skurrilen Crétin:

*Molinet n'est sans bruit ni sans nom, non;*

*Il a son son et comme tu vois, vois.*

Ueber seine dramatischen Produkte s. die Gebr. Parfait, *Hist. du théâtre français*, II, p. 243 ff. Valère André, *Biblioth. Belgique*, p. 541. Guicciardin, *Description des Pays-Bas*, traduite en français par Belleforest, Amsterd. 1609, 8., p. 433, Artik. Valenciennes. (Dies ist Ludovico Guicciardini, über den und dessen Werke man das Italiän. Handb. Bd. I, S. 107 ff. vergleichen kann. Die hier citirte französische Uebersetzung hätte dort angeführt werden können.)

9) Um das Jahr 1450. Er unternahm es in seinem Gedichte: *Le Champion des Dames*, einem Gedichte, wodurch er besonders den Damen aus dem Hause Savoyen zu schmeicheln suchte, die Frauen gegen die Angriffe, im Roman de la Rose zu vertheidigen; aber obschon er kein gewöhnlicher Kopf war und, da er als Sekretär bei den Päpsten Felix V. und Nicolaus V. in Dien-

sten stand, die beste Gelegenheit hatte, sich nach Italiänischen **Mastern** zu bilden, so ist sein Gedicht doch eine triviale, frostige, prosaische Allegorie und der Styl so wenig gebildet, daß er mit Wilhelm von Lorris zu gleicher Zeit gelebt zu haben scheint. Er verfälschte auch noch ein mit Prosa untermischtes moralisches Gedicht: *L'Estrif de Fortune et de Vertu*. S. über ihn Goujet, IX, p. 187-230.

- 10) **Seigneur de Guerchi**, **Bailli d'Auxerre**, Rath Philipp's des Gütigen. Er hat die halbe Welt durchreist und die meisten seiner Gedichte in der Gefangenschaft geschrieben, in welche er als Diener des Herzogs von Burgund bei Karl VII. kam.
- 11) Genannt **Le bon Moine de Lyre**, ein Klostergeistlicher, der noch um das J. 1505 lebte. Er schrieb kleine Gedichte: *Le grant Blazon des faulx Amours*; *Le Passetemps de tout homme et de toute femme*; *Le Dialogue du Crucifix et du Pélerin*, im J. 1486 in Jerusalem geschrieben, und nicht völlig abgeschmackt; *Mirouer des moines*.
- 12) S. Anm. 2. Geb. zu Cognac im J. 1466, gest. 1502. Er war für das Studium der klassischen Literatur sehr thätig und hat seine gründliche Kenntniß des Alterthums durch seine Uebersetzungen der *Odyssee*, der *Aeneide* und der *Heroiden* des Ovid dargethan.
- 13) Geb. zu Poitiers 1476, gest. nach 1550. Er hat eine große Anzahl von prosaischen und poetischen Werken hinterlassen, jene von Wichtigkeit für die Geschichtsforscher, diese nicht ohne Anmuth, in einem leichten und gefälligen Style geschrieben. Auch ist bei ihm die Abwechslung der männlichen und weiblichen Reime zu bemerken.
- 14) Ob in England oder in Frankreich geboren, ist ungewiß. Er war Sekretär des Bischofs von Auxerre und selbst Geistlicher, und wenn er gleich sagt:

*Infortuné je suis, et pauvre prestre,*

*Privé des biens de ce monde terrestre,*

ein durchweg heiterer, an witzigen Einfällen überaus reicher Dichter.

- 15) **Oder Guérin**, geb. um 1413, ein Lyoner Kaufmann, schrieb in seinem 47. Jahre, nachdem er *banquerout* geworden und sich von seinen Freunden verlassen sah, gereimte Verhaltensregeln für seinen Sohn, worin er besonders darauf dringt, daß man nur geprüften Freunden trauen müsse.
- 16) Geb. 1473 (*Illustrations de la Gaule* und viele andere Erzählungen), soll nach *Le Fèvre* (*Les Muses en France*, etc. P. 1750,

- p. 69) der französischen Poësie einen besonderen Schwung gegeben haben, vielleicht weil er Panegyriker war und seine Zeitgenossen zu verewigen strebte.
- 17) Mönch; gab einen *Mirouer des Pécheurs et Pécheresses* heraus. Dieser Spiegel ist der Tod.
- 18) 1422-1501; machte sich als allegorischer und moralischer Dichter bekannt durch: *Le Chevalier délibéré* (Leben und Tod Karls des Kühnen von Burgund) und *Le Parement et Triomphe des Dames*.
- 19) 20) S. Anmerk. 8.
- 21) 22) S. Goujet, *Bibl. française*, Tom. X. (Dieser und der vorhergehende Band sind überhaupt über sämtliche französische Dichter von Dans Hélinard bis auf Marot zu vergleichen.) Für diejenigen, welche sich genauer mit dieser Spätflor von französischen Dichtern bekannt machen wollen, habe ich folgendes alphabetisches Register sämtlicher, in diesen beiden Bänden angeführten Dichter angefertigt: Blaise d'Auril, (X, 299) — Charles Bordigné (X, 32) — Simon Bourgoinc (X, 165) — Jean de Castel (IX, 321) — Symphorien Champier (X, 206) — Alain Chartier (IX, 155) — George Chastelain (IX, 396) — Jean de Collerye (X, 373) — Coquillart (X, 156) — Guillaume Crétin (X, 17) — Guillaume de Déguileville (IX, 71) — Laurent Desmoulins (X, 95) — Jean le Fevre (IX, 104) — Gaston de Foix (IX, 112) — Martin Franc (IX, 181) — Jean Froissart (IX, 121) — François Garin (IX, 317) — Robert Gobin (X, 177) — Pierre Grognet (X, 383) — Jean Regnier de Guerchy (IX, 324) — Guillaume Alexis (X, 103) — Dans Hélinand (IX, 2) — Charles de Hodic (X, 367) — Guillaume de Lorris (IX, 26) — Jean le Maire (X, 68) — Olivier de la Marche (IX, 372) — Matheolus (X, 129) — Jean Meschinot (IX, 404) — Jean de Meun (IX, 26) — Pierre Michault (IX, 345) — Michel d'Amboise (X, 327) — Guillaume Michel, dît de Tours (X, 313) — Jean Molinet (X, 1) — Philippe Mouske (IX, 23) — Martial d'Auvergne (X, 39) — Pierre Nesson (IX, 177) — Charles duc d'Orléans (IX, 230) — Jean du Riv (IX, 96) — Jean du Pré (X, 359) — Octavien de Saint-Gelais (X, 226) — Guillaume Telin (X, 325) — Jean de Venette (IX, 146) — André de la Vigne (X, 283) — François Villon (IX, 288).
- 23) Freilich waren seine Gedichte im Grunde nur poëtische Spiele. S. über ihn Auguis, *Poètes français jusqu'à Malherbe*, Tom. III, p. 1-30, welcher p. 3 sagt: *Les poésies de ce prince n'offrent rien de remarquable sous le rapport du style, qui manque*

*parfois de clarté; mais François Ier a été le père, l'ami, le protecteur des lettres, et il n'existera pas en France de recueil consacré au culte des Muses, sans que son nom glorieux, n'y soit offert pour perpétuer à jamais l'hommage et la connaissance qui lui sont dus.* Da wir dieses gekrönten Hauptes gedacht haben, so sei es erlaubt, hier auch Heinrich IV. zu erwähnen, obwohl er einer späteren Epoche angehört, weil seiner in Bd. II. keine Erwähnung geschehen ist. Einzelne seiner kleinen Gedichte sind allerliebste, so z. B. das folgende:

*Viens Aurore,  
Je t'implore,  
Je suis gai quand je te voi.  
La bergère  
Qui m'est chère,  
Est vermeille comme toi.*

*De rosée  
Arrosée,  
La rose a moins de fraîcheur;  
Une hermine  
Est moins fine;  
Le lait a moins de blancheur.*

*Pour entendre  
Sa voix tendre  
On déserte le hameau,  
Et Tityre  
Qui soupire,  
Fait taire son chalumeau.*

*Elle est blonde  
Sans seconde;  
Elle a la taille à la main;  
Sa prune  
Étincelle  
Comme l'astre du matin.*

*D'ambrosie,  
Bien choisie,  
Hébé la nourrit à part;  
Et sa bouche,  
Quand j'y touche,  
Me parfume de nectar.*

Im Munde des gesammten französischen Volkes ist noch jetzt sein Lied:

*Charmante Gabrielle,  
Percé de mille dards,  
Quand la gloire m'appelle  
A la suite de Mars,  
Cruelle départie!  
Malheureux jour!  
Que ne suis-je sans vie,  
Ou sans amour!*

*Si votre nom célèbre  
Sur mes drapeaux brilloit,  
Jusqu'au delà de l'Ebre  
L'Espagne me craindroit.  
Cruelle etc.*

*Partagez la couronne,  
Le prix de ma valeur;  
Je la tiens de Bellone,  
Tenex-la de mon coeur!  
Cruelle etc.*

Selbst die Marseillaise, Bertrand's Abschied und andere französische Nationalgesänge haben dies schöne Lied nicht in Vergessenheit bringen können.

- 24) War doch auch der große Richelieu von dieser Schwäche nicht frei! S. Mager, I, S. 50. Handb. IV, S. 423, wo Alfred de Vigny die Tragödien Europe und Mirame des Kardinals nennt. Seine Arbeiter waren, nachdem der Plan von ihm selbst ausgegangen, Boisrobert, P. Corneille, Rotrou, Colletet, L'Estoille, Desmarets. S. Beauchamps, Recherches sur les théâtres de France, II, p. 190.

§. 131. Ausführlicherer Erwähnung als die hier genannten Dichter, ist aber noch Olivier Basselin werth, welcher sich durch seine Vaux-de-Vire einen wohlverdienten Namen erworben hat. Er war geboren zu Vire in der Normandie um die Mitte des XIV. Jahrhunderts. Aus Vau-de-Vire LXI, p. 146, wo er sich offenbar auf die unter Heinrich VI. herandrückenden und die Normandie, namentlich Caen, bedrohenden Engländer bezieht, erhellt, daß dieses Gedicht im J. 1417 abgefaßt ist. Es scheint, als ob ihn die Engländer getödtet

haben, vielleicht bei der Einnahme von Vire durch den Herzog von Gloucester am 21. Februar 1418. Ein von Dubois (s. p. 169 ff.) aus der alten Handschrift bekannt gemachtes Gedicht lautet:

*Hellas! Olivier Vasselin,  
Norron nous poinct de vos nouvelles?  
Vous ont les Engloys mis à fin  
[Par une mort des plus cruelles\*]).*

*Vous souilliez gayment chanter  
Et desmener joyeulse vye,  
Et les bons compaignons hanter.  
Pour le pays de Normendye  
Jusqu'à Saint-Lo en Constantin\*\*),  
Oncques ne vy tel pellerin.*

*Les Engloys ont faict desraison  
Aux compaignons du Vau-de-Vire:  
Vous n'orrez plus dire chanson  
A ceux qui les soulloyent bien dire.*

*Nous prieron Dieu de bon cuer fin  
Et la doulce Vierge Marye,  
Qu'il doint aux Engloys malle fin,  
Dieu le pere sy les mauldye<sup>1)</sup>).*

Olivier Basselin war ein Walkmüller, und noch heutigen Tages heisst seine Mühle, die in einem äusserst romantischen Thale am Ufer der Vire belegen ist, Moulin Bâsselin<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Das Gedicht war schon früher in einer kleinen Sammlung gedruckt, welche den Titel führt: *S'ensuyvent plusieurs belles Chansons nouvelles et fort joyeuses.* P. 1537, 6. (goth.) Dort finden sich statt der letzten Strophe folgende Verse:

*Basselin faisoit les chansons:  
C'estoyt le maystre pour bien dire.  
Il hanta tant les compaignons  
Qu'il ne lui demoura que frire.  
Car fust<sup>\*\*\*)</sup> de sidre ou fust de vin  
Il en beuvoit jusqu'à la lye  
Et puy revenoyt au matin.  
Helas! Olivier Basselin!*

<sup>2)</sup> Ergänzung von Dubois. <sup>\*\*) Die Umgegend von Coustances im Département de la Manche. <sup>\*\*\*)</sup> futaile, tonneau.</sup>



Le Houx s'agit in einem Van-de-Vire (VI, 251 bei Dubois):

*Farin du Gast, tu es un honneste homme;  
Par mon serment, tu es un bon galois.  
Etois-tu point du temps que les Anglois  
A Basselin firent si grand' vergogne?  
Ma foy, Farin, tu es un habil homme.*

*Mais quoy? Farin, y a-t-il quelque chose  
Qui mieux que toy ressemble à Basselin?  
Premierement beuvoit soir et matin,  
Et toy, Farin, tu ne fais autre chose:  
Ne jour, ne nuit, chez toy on ne repose.*

*Onc Basselin ne voulut de laitage,  
Et toy, Farin, tu le hais plus que luy;  
Mais pour vuidier, s'il le falloit, un mufé,  
Tu le ferois et encor davantage.  
Si Farin meurt, ce seroit grand dommage.*

*Basselin fut de fort rouge visage,  
Illuminé comme est un Cherubin,  
Et toy, Farin, tu as tant heu de vin  
Que maintenant tout en toy le presage.  
Si Farin meurt, ce seroit grand dommage.*

*Rnoul Basselin fit mettre en curatelle  
Honteusement le bon homme Olivier<sup>\*)</sup>;  
Et toy, Farin, vois-tu point Le Soudier  
Qui en riant te fait mettre en tutelle?  
„Ça, dit Farin, par ma foy, j'en appelle.<sup>\*\*\*)</sup>*

*A Basselin ne demeura que frire<sup>\*\*\*)</sup>;  
Et toy, Farin, tu es bon mesnager.*

<sup>\*)</sup> Hierauf spielt Basselin selbst an (V. LVIII, 4, p. 142):

*O quintessence de pommier!  
Si-tousjours j'en beuvey de telle,  
Serait-ce sujet pour juger  
Qu'il me faut mettre en curatelle?*

<sup>\*\*) Anspielung auf das bekannte: J'en appelle von Villon, als dieser zum Galgen verurtheilt worden war. (S. Gouffé, Bibl. franç., Tom. IX, p. 296.) Bei den Franzosen sprichwörtlich geworden. <sup>\*\*\*)</sup> Auch dies erhellt aus den Gedichten Basselin's (V. LVI, 2, p. 139):</sup>

*Fin, tu me sembloy si bon  
Que m'as fait vendre mes clos  
Pour payer tous mes écots,  
Et engager ma maison.*

*Pour boire un peu, ce n'est pas grand danger:  
C'est de ton creu. Encore faut-il rire.  
Bois donc, Farin, et ne prens pas de pire.*

- 2) Eine Reihe von Citaten aus den Schriften des Belleforest, Bourgeoille de Bras, Du Chesne, Vauquelin de la Fresnaye, die sich auf die Existenz des Olivier Basselin beziehen, ohne weitere Aufschlüsse über seine Lebensgeschichte zu geben; findet man bei Dubois, a. a. O., p. 21-23. Aus mehreren Stellen seiner Gedichte erhellt, dafs er der alten Sprachen mächtig war, und dafs er sowohl Anakreon als Horaz kannte (XVII, 4, p. 75):

*Qui aime bien le vin est de bonne nature;  
Les morts ne boivent plus dedans la sepulture.  
Hé! qui sçait s'il vivra  
Peut-estre encor demain? Chassons melancholie  
Je vais boire d'autant à cette compagnie  
Suive qui m'aimera.*

Auch scheint es, als ob er der Astronomie kundig gewesen und selbst das Meer befahren habe, wie Dubois, a. a. O., p. 29, durch Zusammenstellung mehrerer Verse aus seinen Gedichten dargethan hat. Hat dies seine Richtigkeit, so kann unser Dichter immerhin identisch sein mit dem Olivier Bisselin des La Croix du Maine oder Olivier Bosselin des Verdier, welcher Verfasser von Deklinationstafeln war, welche zuerst 1559 zu Poitiers im Druck erschienen. — Die erste Sammlung der Vaux de Vire veranstaltete Jean Le Houx (geb. 1551, gest. 1616), Advokat zu Vire, der sie in der Form niederschrieb, in welcher sie sich im Munde des Volkes erhalten hatten. Die Ausgabe erschien wahrscheinlich im J. 1576: man kennt von ihr nur ein einziges Exemplar, woran wahrscheinlich die Geistlichkeit Schuld ist, welche den Herausgeber auf die feindseligste Weise verfolgte, so dafs er sogar genöthigt war, persönlich in Rom bei dem Papste um Absolution nachzukommen, die ihm auch zu Theil wurde. Eine zweite Ausgabe erschien um 1670 unter dem Titel: *Le livre des chants nouveaux de Vau-de-Vire, par ordre alphabétique corrigé et augmenté outre la précédente impression.* Vire, Jean de Cesne, imprimeur (s. a.). Auch von dieser Ausgabe ist nur Ein Exemplar bekannt. Einzelne Gedichte von Basselin wurden in mehrere ältere und neuere Werke und Sammlungen aufgenommen, von denen wir nur den *Essai sur l'Histoire du Bocage et de Vire* par M. Richard Séguin, Vire 1810, 18. nennen. Eine vollständige Ausgabe

veranstaltete Assélin unter dem Titel: *Les Vaudevires, poésies du XV<sup>e</sup> siècle par Olivier Basselin, avec un Discours sur sa vie et des notes.* Vire 1811, 8. Der Herausgeber beging aber durch sein Bestreben, die ursprüngliche Orthographie Basselin's wiederherzustellen, mehrfache Fehler. In den bisher genannten Ausgaben waren die Gedichte (62 an der Zahl) alphabetisch geordnet: Dubois wählte eine zweckmäßigere Reihenfolge, indem er die verwandten Gedichte vereinigte, stellte den Text durch Vergleichung von Handschriften wieder her und fügte eine Abhandlung über den Dichter, eine Reihe gediegener, sprachlicher, geschichtlicher und literar-historischer Anmerkungen und eine Sammlung von zum Theil bis dahin ungedruckten Liedern verschiedener Dichter aus der Normandie hinzu. Die Ausgabe führt den Titel: *Vaux de Vire d'Olivier Basselin, poète normand de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, suivis d'un choix d'anciens Vaux-de-Vire, de Bachanales et de Chansons, poésies normandes, soit inédites, soit devenues excessivement rares; publiés avec des dissertations, des notes et des variantes par M. Louis Du Bois.* Caen, Paris et Londres 1821, 8. Neueste Ausgabe von Julien Travers, P. 1831, 8.

## Kapitel VI.

### **Dramatische Pöësie.**

§. 132. Anklänge an dramatische Pöësie fanden wir schon oben (Kap. II, §. 13) in den Sirventes, Tensons und Jeux-mi-partis der provenzalischen Troubadours, von denen sich jedoch nur sehr wenige und erst in der späteren Epoche der Literatur mit eigentlich dramatischen Dichtungen beschäftigen<sup>1)</sup>. Viel thätiger waren für diesen Zweig die Nordfranzosen, bei denen sich eine überaus reiche Anzahl von Schauspielen, als *Mystères, Moralités, Farces, Sotties* findet. Eine ausführliche Geschichte des französischen Theaters bis auf Jodelle zu liefern, ist hier nicht möglich<sup>2)</sup>; wir müssen uns auf die nothwendigsten Andeutungen und eine Angabe der auf uns gekommenen Stücke, so weit uns dieselben bekannt geworden sind, beschränken.

<sup>1)</sup> Das älteste bekannte provenzalische Drama ist die *L'Hérégia dels Peyres* (*L'hérésie des Pères*) von Anselme Faydit

(gest. 1226). Zu erwähnen sind neben und außer ihm Arnaut Daniel (um 1190, Verfasser des Gedichtes: *Las Phanthauurias del paganisme* und mehrerer Tragödien und Komödien), Luce de Grimauld (gest. 1308 durch eigene Hand, nachdem ihm ein liebesüchtiges Mädchen ein Aphrodisiacum in entsetzlicher Quantität gegeben hatte; verfasste mehrere Tragödien gegen den Papst Bonifaz VIII.), René d'Anjou (König von Sicilien und Neapel und Graf von Provence, dichtete außer *Rondeaux* und *Balladen* auch einige Komödien), endlich der Troubadour Parasols, welcher fünf satirische Tragödien (eine *Pentalogie*) gegen die Königin Johanna I. von Neapel schrieb (*Andriasse*, *La Tharanta*, *La Malhorquina*, *L'Allamanda*, *La Johanela* oder *Joannada*), die er dem damals zu Avignon residirenden Papste Clemens VII. widmete.

2) Außer der schon in der Einleitung (S. 5.) angeführten *Histoire du Théâtre français* der Gebrüder Parfait verweisen wir noch auf folgende Werke:

*Recherches sur les théâtres de France depuis l'année onze cents soixante et un jusques à présent.* Par M. de Beauchamps, Tom. 1-3. P. 1735, 8.

*Bibliothèque du théâtre françois depuis son origine; contenant un extrait de tous les ouvrages composés pour ce théâtre, depuis les Mystères jusqu'aux pièces de Pierre Corneille; une Liste Chronologique de celles composées depuis cette dernière époque jusqu'à présent; avec deux tables alphabetiques, l'une des auteurs et l'autre des pièces.* Dresde 1768 (3 Tom. 8.), Tom. I, p. 1-130. — Der anonyme Verfasser ist der Duc de la Vallière.

*Recueil de farces, moralités, sermons joyeux, etc.* P. 1832, 12. (Wiederabdruck mehrerer alten Stücke.)

Taillandier, *Les Confrères de la Passion*, d'après les registres Mss. du parlement de Paris. P. 1834, 8.

*Le Roi de la Bazoche*, poème latin inédit (ungefähr 300 Hexameter) par Philibert Grinet; traduit en français avec des notes par M. C. Breghat du Lint. Lyon 1838, 8.

— Der Verfasser war ein Onkel des bekannten Papirius Masson.

*Mystères inédits du XV<sup>e</sup> siècle* par A. Jubinal. P. 1836, 2 Vols. 8. — S. die *Revue Retrospective*, 1834, p. 336 ff.

*Études sur les Mystères, monuments historiques et littéraires, la plupart inconnus, et sur divers manuscrits de Carson,*

y compris le texte primitif français de l'Imitation de Jesus-Crist, récemment découvert par Onésime Leroy. P. 1837, 8. — Vergl. die Recension von Villemain im Journal des Savans, 1838, Avril, p. 205-218.

Les Joyeusetés, facéties et folastres imaginations de Caresme-prenant, Gauthier, Garguille, Gillot Gorju, Roger Bontemps, Turlupin, Tabarin, Arlequin, Moulinet. P. 1831, 2 Bde 12.

Discours joyeux des friponniers et friponnières, ensemble la confrairie desdit friponniers, et les pardons de la dite confrérie. P. 1831.

Théâtre français au moyen âge, publié d'après les Mss. de la Bibliothèque du Roi par MM. Monmerqué et Michel (XIe-XIVe siècle). P. 1839, 8.

Histoire de la mise en scène depuis les Mystères jusqu'au Cid par M. Émile Maurice. P. 1835, 12.

Félibien et Lobineau, Hist. de la Ville de Paris, Livr. XIV, §. LXVI. Tom. II, p. 723-729.

§. 133. Die Mystères de la Passion wurden durch die im Mittelalter allgemeine Wallfahrtslust hervorgerufen<sup>1)</sup>. Die Pilger, welche von Jerusalem und aus dem Heil. Lande zurückkehrten, oder von St. Jacob de Compostella, oder Ste. Baume in der Provence, oder Ste. Reine, oder vom Mont St. Michel, von Notre-Dame de Puy u. s. w., verfassten geistliche Lieder auf ihren Fahrten, in denen sie Leben und Tod des Sohnes Gottes oder eine Schilderung des Jüngsten Gerichtes, freilich nur auf eine rohe Weise anbrachten, die aber in jener Zeit theils bei den geringeren Ansprüchen, welche man machte, theils durch die Gesangbegleitung hochpoëtisch erschienen. Da diese Wallfahrer in den Städten, durch welche sie kamen, sich längere Zeit aufhielten und ihre Lieder absangen, so verfiel man in Paris auf den Gedanken, ein stehendes Theater zu gründen, auf dem diese Mysterien zur Belehrung und Belustigung des Volkes an den Festtagen aufgeführt werden konnten. Zuerst traten sie zu Bonrg S. Maur in der Nähe von Paris auf. Der Prévôt der Hauptstadt erließ aber bald zu ihren Gunsten eine Ordonnanz (1. Juni 1398), worin allen unter seiner Gerichtsbarkeit stehenden Ortschaften untersagt wurde, dramatische Spiele (jeux de personnaiges) oder Heiligenleben aufzuführen, es wäre denn mit außerordentlicher

und ausdrücklicher Erlaubniß des Königs. Sie gewannen den besonderen Beifall des Königs Karl VI., welcher ihnen im J. 1402 einen Freibrief zu öffentlichen Vorstellungen in Paris selbst ertheilte. Sie ließen sich zuerst im Hôpital de la Croix de la Reine nieder, das späterhin Hôpital de la Trinité genannt wurde. Die Vorstellungen fanden bald so großen Beifall, daß ähnliche Schaubühnen zu Rouen, Angers, Mans und Metz errichtet wurden, denen allmählig andere in allen bedeutenderen Städten des Reiches folgten. Die Regierungen der Könige Karl VI., Karl VII. und selbst theilweise Ludwig XI., obwohl sie im höchsten Maasse durch bürgerliche Unruhen gestört wurden, hinderten den Fortbestand und die Ausbildung dieses neuen Theaters keinesweges; nicht allein erhielt es sich während jener stürmischen Zeiten fort, sondern es entstanden sogar neue Einrichtungen ähnlicher Art, welche von den Enfans sans Soucy und den Clercs de la Bazoche<sup>2)</sup> geleitet wurden. Diese Schauspiele wurden eine geraume Zeit hindurch fortgeführt: man ward aber der Mysterien endlich müde und satt, weil sie zum Theil zu ernsthaft waren, so daß die Schauspieler, um den Anforderungen ihres Publikums zu genügen, den geistlichen Schaustücken weltliche und sogar burleske Scenen beimischten, welche dem Volke vieles Vergnügen gewährten. Diese letzteren hießen anfänglich mit einem Volksausdrucke: Jeux de Pois Pilez. Allein die Confrères de la Passion waren zu gewissenhaft, diese Produktionen selbst aufzuführen und so vertrauten sie denn die Sotties (oder Sottises), so nannte man nelmlich jene Art neuer dramatischer Aufführungen, den Enfans sans Soucy an, deren Vorsteher den Titel: Prince des Sots oder de la Sotie annahm, welcher sich von den früheren Narrenfesten<sup>3)</sup> her datirte. Dies Theater erhielt durch Patentbriefe vom J. 1518 die Bestätigung sämtlicher Freiheiten, welche der Gesellschaft von dem Könige Karl VI. bewilligt worden waren. Sie setzten ihre Vorstellungen bis zum J. 1539 fort, wo die Maison de la Trinité abermals der ursprünglichen Bestimmung gemäß in ein Hospital verwandelt wurde. Der neue Ort für ihre Vorstellungen war das Hôtel de Flandres, wo sie bis zum J. 1543 verweilten, in welchem Franz I. den Verkauf und die Niederreißung desselben nebst der vieler benachbarten Häuser anbefahl.

1) Ueber die *Mystères* und deren Verbreitung auch in Deutschland s. die vorzugsweise auf Leipzig bezügliche Schilderung von dem zu früh verstorbenen Rud. Lor. Gräfe in Illgen's Zeitschrift für die historische Theologie, Jahrg. 1839, Heft I, S. 60 ff. und die dort auch angeführte Stelle aus Weber, Evangelisches Leipzig (2. Aufl. Leipzig 1698, 12.), S. 9 ff. — Als Vorbilder und Vorgänger der *Mystères* erscheinen die lateinischen geistlichen Lustspiele der Nonne Hroswitha zu Gandersheim. S. De Hrosuitha poetria scripsit et Comoediam Abraham inscriptam adiecit Dr. Gustavus Freytag. Vratislav. 1839, 8. — Uebrigens dauerte die Sitte, Mysterien aufzuführen, an einzelnen Orten bis zum Anfange des XVIII. Jahrhunderts fort. Noch im J. 1728 stellte man das Leben und das Märtyrerkthum der Heil. Regina bei der am 7. Septbr. in dem gleichnamigen Orte (Ste. Reine) dar. Vergl. *Mercur de France*, Décembre 1729, p. 2985. Ja, selbst noch in der jüngsten Zeit wurde eines dieser *Mystères*: *La Naissance de Jésus-Christ* in der Nieder-Bretagne aufgeführt. Von Frankreich aus wurden sie nach England verpflanzt. S. *A Collection of English miracle plays or mysteries*. Basel 1838, 8. Herausgeber ist Will. Marriot.

2) S. Parfait, a. a. O., II, p. 78-112. Unter der Regierung Philipp's des Schönen mehrte sich die Anzahl der Prozesse von Tage zu Tage, so daß die Königlichen Prokuratoren sich genöthigt sahen, eine Vorstellung bei dem Parlamente einzureichen des Inhalts, daß sie ohne weitere Beihülfe ihren Geschäften fernerhin vorzustehen nicht mehr im Stande wären. Der Gerichtshof gestattete ihnen daher, junge Leute anzunehmen, welche unter ihrer Aufsicht arbeiteten, sich auf diese Weise heranbildeten und in der Folge zu denselben Aemtern gelangen könnten. Sie erhielten den Namen Clercs (Studirende) und zeigten sich bald so brauchbar, daß Philipp der Schöne (um das J. 1303) ihnen einen Roi gestattete (s. Miraumont, *Traité des Jurisdictions Royales étant dans l'enclos de Paris*, p. 615), welcher eine Königsmütze (*bonnet royal*) tragen durfte, überdem einen Kanzler, einen *Maitre de requêtes*, Advokaten, Generalprokurator, Prokurator der Clercs-Gemeinde, vieler anderer den Großwürdenträgern des Reichs nachgebildeter Titel nicht zu gedenken. Sie erhielten auch selbständige Gerichtsbarkeit und sogar das Münzrecht mit besonderem Stempel und Gültigkeit für ihre Lieferanten, wobei es jedoch diesen letzteren freistand, die Münze zu nehmen oder nicht: Gerechtigkeiten, welche, wie sich leicht erachten läßt, mit der Zeit eine bei weitem größere Ausdehnung erlangten. —

Ueber die Beamten der Bazoche s. Parfait, a. a. O., II, p. 81 ff.  
 — Der Name Bazoche kommt her von Basilica (d. i. Hörsaal, Auditorium) im mittelalterlichen Latein.

- 2) Das Narrenfest ist höchst wahrscheinlich aus den Saturnalien der Römer hervorgegangen, welche XVI. Cal. Ianuar. (17. Dec.) gefeiert wurden, anfänglich nur einen Tag hindurch, seit Augustus aber fünf und späterhin sogar sieben Tage. Die Kirche selbst hat die Narrenfeste nie gebilligt, ja die Bischöfe thaten Alles, was in ihren Kräften stand, sie abzuschaffen, als der Unfug in allzu hohem Grade Ueberhand nahm. An die Stelle des Festes wurden Fasten gesetzt vom Concil zu Toledo im J. 633 und schon früher hatte sich Augustin gegen die uralte Sitte erhoben. (S. Sermon. CCXV., de tempore. Jean Savaron, *Traité contre les Masques*. P. 1611, 12.) Dagegen führte dasselbe Theophylaktus, Patriarch von Konstantinopel, im J. 956 in seiner Kirche ein. (S. Cedren., *Hist.* p. 639.) Die Narrenfeste waren eine Ergötzlichkeit, welche die Clercs, Diakonen und selbst die Priester in mehreren Kirchen während des Gottesdienstes anstellten, namentlich vom Weihnachtsfeste an bis zum Sonntage der Heil. drei Könige, mit besonderer Ausgelassenheit am Neujahrstage (daher heisst das Fest auch bisweilen *Festum Calendarum*). Man erwählte in der Kathedralkirche einen Narrenbischof oder Narrenerzbischof, dessen Wahl und feierliche Einsetzung von vielen lächerlichen Ceremonien begleitet waren (Du Cange, *Glossar. ad Script. med. et inf. Latinitatis*, Tom. I, p. 24, s. v. *Abbas Cornadorum*), worauf er die Messe las und dem Volke den Segen ertheilte. In der eximirten Kirche, welche von dem Heil. Stuhle unmittelbar abhing, erwählte man sogar einen Narrenpapst. Während der heiligen Handlung saßen die Priester und Geistlichen in den wunderlichsten Masken und Vermummungen umher, sangen obscöne Lieder, tanzten in Frauenkleidern, aßen Würste auf dem Altare, spielten vor den Augen des officiirenden Priesters Karten und Würfel, warfen in die Räucherfässer alte Lappen und andere Gestank erregende Substanzen, und was des argen Unfuges mehr war. Nach der Messe sangen, tanzten und sprangen sie, oft ganz nackt, zogen auf Wagen voll Koth, welchen sie unter die Volksmenge warfen, durch die Strassen, zeigten sich in den lascivesten Stellungen und brachten die unsittlichsten und unzüchtigsten Reden heraus. Auch weltliche Personen von besonderer Frechheit und Ausgelassenheit mengten sich unter die Geistlichen, wodurch der Unfug natürlicher Weise eine um so



abscheulichere Außenseite erhielt. S. Deslyons, *Trattés singuliers et nouveaux contre le Paganisme du Roi boiteux*. H. éd. P. 1670, 12., p. 296. Eine Hauptrolle bei diesem Feste spielte auch ein ausgeputzter Esel, vor welchem ein lateinisches Lied mit dem Volks-Refrain: *Hé, Sire Asne, hé* — hergesungen wurde. Ordonnanzen wurden gegen diese Feste sowol von Seiten der Geistlichkeit, namentlich zwei von Eudes de Sully, Bischof von Paris, im J. 1208 erlassen (bestätigt von seinem Nachfolger P. Cambius; s. Petri Blesensis, Bathoniensis in Anglia archidiaconi, Opera, ed. P. de Goussainville. P. 1667, fol. Not. recent., p. 778-788. Ueber Pierre de Blois s. die Hist. littér. de la France, XV, p. 341 ff.), als der bürgerlichen Obrigkeit. Vergl. das Arrêt des Parlements von Dijon vom 19. Januar 1552; die Recension der Werke des Peter von Blois im Journ. des Sav. vom 16 Mai 1667, wo mehrere hierauf bezügliche Aktenstücke mitgetheilt sind; Mézéray, *Abrégé de l'Hist. de France*, Tom. I, p. 578, édit. in 4. Lobineau, *Hist de Paris*, Tom. I, p. 224 ff. p. 500 ff. Marlot, *Hist. de la métropole de Rheims*, Tom. II, p. 769. (Mathurin de Neuré) *Querela ad Gassendum de parum Christianis Proviacialium suorum ritibus nimumque sanis eorundem moribus: ex occasione Ludicrorum, quae Aquis Sextiis in solemnitate Corporis Christi ridicule celebrantur*. S. l., 1645, 4., 61 pp. Lancelot in der Hist. de l'Acad. des Inscr., Tom. VII, p. 255, éd. in 4. (Tom. IV, p. 397, éd. in 12.) Du Tilliot, *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des Foux*, qui se faisoit autrefois dans plusieurs églises. Lausanne et Genève 1751, 8. — Hierher gehört auch der Roi des Ribauds. S. *Mélanges historiques concernant les Ribauds et la charge des Rois des Ribauds tant en France qu'aux Pays-Bas in dem Compte rendu des séances de la Commission Royale d'Histoire*, I, p. 380, no. 490 ff. Mme Clément, *Histoire des fêtes civiles et religieuses, des usages anciens et modernes du département du Nord*, Tom. I, 1836 (2. édit.), p. 395-398. — Als nun Odon de Sully dies Narrenfest zu unterdrücken sich durch alle ihm zu Gebote stehenden Mittel mindestens bemühte, und unter Zustimmung des Kirchenkapitels, wenigstens die zügellosesten Ausschweifungen unterdrückt hatte, ordnete er eine andere Art von Feier für künftige Zeiten an, wodurch er die schon früherhin, namentlich im XII Jahrhundert, gebräuchlichen *Épîtres farcies* (s. Martene, de ritibus ecclesiast. ed. Muratori. Mediolan. 1736-1738, 4 Voll. fol. I, 3, 2) sanctionirte. Von der Messe am Tage der Beschneidung sagte er: *Missa*

*cum caeteris horis ordinate celebrabitur ab aliquo praedicatorum* (einem Subdiakonus), *hoc addito, quod epistola cum farcia dicitur a duobus in cappis sericeis.* Der Subdiakonus, von zwei Klerikern in seidenen Kappen begleitet, stieg vor das Pult (ambon oder jubé genannt), von welchem die Epistel verlesen wurde, sang sie Vers für Vers ab, und die beiden Clercs sangen nach jedem einzelnen Verse der Vulgata die französische Erklärung (*farcia*) ab. Beispiele bei Lebeuf, *Traité du Chant ecclésiastique*, p. 122-138. *Histoire litt. de la France*, XIII, p. 108 ff. Vergl. Roquefort, *État*, p. 249 ff. Am Tage des heil. Stephanus z. B. begannen die beiden Cleriker:

*Entendez tuit à cest sermon,  
Et clerc et lai tot environ,  
Conter volons la passion  
De saint Estevene le baron,  
Comment et par quel mesproison,  
Le lapidèrent li félon,  
Por Jhesu-Crist et por son non,  
Jà l'orrez dire en la leçon.*

Der Subdiakonus.

*Lectio actuum Apostolorum.*

Die Cleriker.

*Ceste leçon c'on ci voust list,  
Sains Lus s'apele, qui la fist,  
Fust des apostres Jhesu-Crist,  
Suins esperis ces li aprist.*

— — — — —  
*Ce fust au tans çu en arriars  
Que Jhesu-Crist ot maint guerriers,  
Mescréant estoient en leur fei,  
Si despectoient nostre lei,  
Qui ci est à Dieu; or escout  
Verité fine, voire, et tout.*

„*In diebus illis*“ etc.

*Jhesu-Christ ot un champion  
Après la Sainte Ascension  
Qui premiers conquist à durs cos  
Ce que Adam perdit come fos.*

„*Stephanus plenus gratia*“ etc.

*Sainx Estevene sout et moult pot,  
Qui force et grâce de Dieu ot  
Au peuple fu tunt de Dieu dignes,  
Faisoit miracles et grant signes, etc.*

Das Stück schließt mit folgender Anrufung:

*Or prions tous le saint Martyr,  
Qu'il nous puist salver et garir,  
K'ensi puissions nos tot morir,  
Al regne Dieu parvenir.*

*Amen. — —*

Dies Eine Beispiel möge genügen. — Die Épitres farcies waren noch im Anfange des XVIII. Jahrhunderts in den Diöcesen von Meaux, Sens und Auxerre im Gebrauch. Zu Rheims, Dijon u. a. a. O. wurden sie erst im J. 1740 abgeschafft. — Eine Anzahl lateinischer Verse findet man auch der Passion beigemischt, welche sich handschriftlich auf der Königl. Bibliothek zu Paris befindet (no. 7209) und aus dem Anfange des XII. Jahrhunderts herrührt. Vergl. Hist. littér. de la France, Tom. VII, p. 40 ff. Der Titel lautet: Ceste est la Ystoire dou nostre Seignor Yhesus Crist, et coment il soufri passion et torment et mort por sauvement de la humaine génération, et por gieter les armes \*) hors du limbe d'enfer qui estoient enténébrés. Die Zahl der Verse ist 1442; der Anfang lautet:

*Celi ge sa ge tot est nient  
Se no à servir au roi omnipotent  
M'a fait garder en ma mémoire  
Dont ay eslit toutes les ystoire  
La plus veraye et la méilor;  
Ce est celle dou nostre Seingnor  
Jhesu Crist le doux fil Marie etc.*

Schluss:

*Hic finitur passio nostri Salvatoris  
Nostra est redemptio pena creatoris  
Ipsa resurrectio lux existat roboris  
Pro quam iusta concio vitat iter nemoris.  
Ci por fenist la grant ystoire  
De Yhesu Christ le roi de gloire;  
Comant il fu pris et liex,  
Ses mains, ses piex fu encloex,  
D'au destre laht \*\*) il fu feruz*

\*) d. i. Ámes. \*\*) dextrum latus, côté.

*Sus en la croiz d'als mescreüz.  
 Et por nostra redemption  
 Il soufri mort et passion,  
 Com il est voir et je le croi.  
 Hé! sire Diez, saintisme roi,  
 Perdonez moi toz mes pechiez  
 Et me gardez d'aversitez.*

§. 134. Auch in dem Mystère des Vierges sages et des Vierges folles, vielleicht dem ältesten aller vorhandenen, unterhalten sich die auftretenden Personen bald in lateinischer bald in romanischer Sprache<sup>1)</sup>. In der altfranzösischen Literatur ist das älteste, bisjetzt bekannte: La Résurrection du Sauveur<sup>2)</sup> aus dem Anfange des XIII. Jahrhunderts. Es war keinesweges zur Aufführung, sondern nur zum Vorlesen bestimmt, wie aus dem auch in anderer Beziehung (nehmlich für die scenische Anordnung) wichtigen Prologe hervorgeht<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Es ist noch nicht gedruckt; die Handschrift, in welcher es sich vorfindet, ist zuverlässig aus der ersten Hälfte des X. Jahrhunderts. Vergl. Raynouard, Choix des poésies originales des Troubadours, II, p. CXLV und den Auszug p. 139 ff.

<sup>2)</sup> Publié avec une traduction au regard, par A. Jubinal. P. 1834, 8.

<sup>3)</sup> — — — — *En ceste manière recitom  
 La Sainte Resurreccion:  
 Primièrement apareillons  
 Tus les lius et les mansions;  
 Le crucifix primièrement  
 Et puis après le monument;  
 Une jaiole\*) i deit aver  
 Por les prisons enprisoner:  
 Enfer seit mis de cele part,  
 Et mansions de l'altre part;  
 Et puis le ciel; et as estals\*\*)*

\*) prison; davon géolier. \*\*) étages, Gestelle. In dem Prologe du Mystère: Les Blasphémateurs du nom de Dieu à dix-sept (18) personagen (P. 1831) heisst es:

*Vous pouvez voir là sus en ces estaiges  
 La déité souveraine et divine  
 Et les anges plains d'honneüts et pages  
 Avec Marie la vierge très-benigne.*  
 (Signe A II, v. 5 suiv.)

*Primes Pilate od ces vassals;  
 Sis u set chivaliers aura;  
 Cayphas en l'autre séra,  
 Od lui séit la Juerie,  
 Puis Jospèhe d'Arunachie \*);  
 El quart liu seit dans Nickodems:  
 Chescons i ad od sei les soens;  
 El quint les deciples Chréist;  
 Les trois Maries saient el sist.  
 Si seit porvéu que l'om face  
 Galilée enmi la place;  
 L'Emaüs ancòre i seit fait,  
 U Jhesu fut al hostel trait.  
 Et cum la gent est tute asise  
 Et la pès de tutez parz mise,  
 Don Joseph, cil d'Arunachie,  
 Venge à Pilate, si lui die: u. s. f.*

§. 135. Seit den ersten Jahren des XIV. Jahrhunderts führte man auch scenische Darstellungen auf, deren Quelle nicht in der Heil. Schrift zu suchen war und auf die wir sogleich kommen werden. Selbst der Roman du Renart (s. oben §. 83) hat den Stoff zu einem dieser Stücke hergegeben. Zu Pfingsten des J. 1313 liefs Philipp der Schöne, welcher damals mit dem Papste Bonifazius VIII. im Kriege begriffen war, die Procession du Renart aufführen:

*Mestre Renart i fu évesque  
 Vêu et pape et arcevesque*

wie es in der Chronik des Godefroy de Paris heisst<sup>1)</sup>).

<sup>1)</sup> S. Jubinal, la Complainte et le Jeu de Pierre de la Broie, chambellan de Philippe le Hardi, qui fut pendu le 30. juin 1278. P. 1835, 8., p. 52. — S. über diese Schrift: Raynouard im Journ. des Sav., 1835, Mai, p. 320. — Pierre de la Broie, obwohl er die angeschuldigten Verbrechen sicherlich nicht begangen hatte, war jedenfalls als falscher Ankläger der Königin Marie (von Brabant) strafbar.

§. 136. Nicht blofs in Paris allein, auch in den Provinzen stellte man Mysterien dar, auf Theatern, welche aus dem Stegereife errichtet worden waren. Ein Trompeter zog durch

\*) *Arimathie.*

die Strafsen, um die Schauspieler „zusammenzublasen“ und dem Publikum den Beginn der Vorstellung anzuzeigen<sup>1)</sup>; der Maire und die Schöffen wohnten den Aufführungen bei, welche öfters mehrere Tage hindurch dauerten<sup>2)</sup>, und liefsen sich ihr Essen auf Kosten der Commune nach ihrem *houst* (*échafaud*) bringen. Während der Vorstellungen wurden die Thore von den *Gardes de jour et de nuit* und den *Sergents de la vingtaine* bewacht<sup>3)</sup>. Uebrigens wurde den Aufführungen jeder nur irgend ersinnliche Schein von Wahrheit zu geben versucht, wie man aus der Notiz ersieht, welche die Chronik von Metz mittheilt, dafs bei Darstellung der Passion in der Ebene von Veximiel einer der Priester beinahe am Kreuze seinen Geist aufgegeben, ein anderer, welcher den Schächer darstellte, nur mit Mühe gerettet werden konnte.

- 1) S. *Cry et proclamation publique: pour iouer le mistere des Actes des Apostres, en la ville de Paris, etc.* P. Denys Janot, 154f, 4 Bl. 8. (Copie figurée, 1830, bei J. Pinard.)
- 2) Diese Weise der Abtheilung nach Tagen dauerte auch noch späterhin nach Errichtung des regelmässigen Theaters fort. Hardy (unter Heinrich IV. und Ludwig XIII.) dichtete: *Les Amours de Théagène et de Chariclée* in 8 Journées; noch Durier (1605-1658) theilte die *Amours de Leucippe et de Clitophon* in 2 journées. Man glaube ja nicht, dafs unter *journée* so viel als Akt zu verstehen sei; die Aufführung der einzelnen Abtheilungen fand in der That an den verschiedenen angegebenen Tagen Statt, wie z. B. Schiller's „Wallenstein“. S. Parfait, *Histoire du Théâtre français*, Tom I, p. XV note. Das zu Mans, Angers, Tours und Paris aufgeführte *Mystère des Actes des Apôtres* umfasste 40 Tage!
- 3) Vergl. F. C. Louandre, *Histoire ancienne et moderne d'Abbeville et de son arrondissement*, p. 237 ff., wo auch der Preis angegeben ist, mit welchem man diese Dramen bezahlte (10 Goldthaler, d. i. wenigstens 111 frs. 60 cent. = 31 Thlr. 18 Sgr.). — Louandre hat, um dies beiläufig zu erwähnen, eine für die französische Literaturgeschichte nicht ganz unwichtige Biographie d'Abbeville herausgegeben. 1829, 8.

§. 137. Aufser den *Mystères* sind, wie schon bemerkt worden ist, die *Moralités*, allegorische Stücke, die *Farces*, komische Scenen, welche meistentheils bis zur *Licenziosität* aus-

arteten<sup>1)</sup>, und die Sotties oder Sottises zu erwähnen, letztere eine Gattung der Farcen, welche sich aber durch ein satirisches Element (und zwar war die Satire meist persönlicher Art) auszeichnete. Die Anzahl der auf uns gekommenen Sotties ist verhältnißmäßig sehr gering und ihr Verständniß wird durch vielfältige Anspielungen jetzt sehr erschwert<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Die berühmteste aller französischen Farcen ist der Maistre Pathelin (vergl. B, S. 174 ff.). — Verf. derselben ist Pierre Blanchet, geb. zu Poitiers im J. 1459. Er widmete sich früh dem Advokatenstande, dichtete Satiren, Rondeaux und Farcen. In seinem 40. Jahre wurde er Priester [wie neuerdings der Bar. de Génoude] und starb zu Poitiers im J. 1519. Ueber die verschiedenen Ausgaben s. die Bibliothèque du Théâtre français, I, p. 56 ff. Der Titel der Lateinischen Bearbeitung lautet: Pathelinus, nova Comoedia, alias veterator (Gevatterfreund) e vulgari lingua in latinam traducta per Alexandrum Connibertum u. s. w. P., Fr. Stephanus, 1543, 8. — Brueys brachte 1706 den Pathelin in etwas erneuerter Form auf die Bühne. David Auguste de Brueys, geb. zu Aix im J. 1640 aus einer alten, von Ludwig XI. geadelten Familie, war anfänglich Advokat, trat aber später in den geistlichen Stand, gleich als ob er seinen Vorgänger Blanchet habe nachahmen wollen. Er starb zu Montpellier am 25. Novbr. 1723. S. über ihn und seinen Freund Palaprat die Bibl. du Th. franç., III, p. 112-113.

<sup>2)</sup> So wurde in dem Jeu du Prince des sots et mère sottie, joué aux halles de Paris, le mardi gras, 1511, 8. von Pierre Gringore (dit Vaudemont oder Mère-Sotte, Wappenherold des Herzogs von Lothringen) der Papst Julius II., welcher damals mit Ludwig XII. in Streit lebte, unbarmherzig mitgenommen. Dies Stück bestand aus einer Sottie, einer Moralité (L'Homme obstiné) und einer Farce: Faire vaut mieux que dire. Man sieht hieraus, in welcher Verbindung (nach Art der griechischen Trilogien; man wird übrigens hier zugleich unwillkürlich an das Satyrdrama der griechischen Tragiker erinnert) die oben erwähnten dramatischen Arten standen. S. Biblioth. du Théâtre franç., I, p. 85-88. Gringore, bekannt aus Victor Hugo's „schönem Ungeheuer“, dem Romane Notre Dame de Paris (wo er, beiläufig bemerkt, ganz falsch aufgefaßt worden ist, da der Dichter den Titel Prince des Sots, Mère Sotte nicht verstanden zu haben scheint), war ein bedeutender Satiriker, wie seine Fantaisies und seine Menus propos darthun. Vergl. über ihn be-

sonders die Bemerkungen von Villemain im Journ. des Sav., 1838, Avril, p. 212 ff.

§. 138. Als Vorgänger von Jodelle, dem eigentlichen Schöpfer des regelmässigen Drama's in der bei den Franzosen beliebten Form dürften blos zu nennen sein: Octavien de Saint-Gelais, welcher den Terenz übersetzte (s. oben §. 129, Anmerk. 2. 12.), Guillaume Bouchetel, Thomas Sibillet, Uebersetzer der Tragödien des Sophokles und Euripides. Étienne Jodelle war der erste, welcher im J. 1552 eine Tragödie von eigener Erfindung, Cléopatra, aufführen liess. Der anti-kirchliche Sinn jener Zeit sprach sich in den frühesten regelmässigen Dramen noch deutlich aus <sup>1)</sup>).

- <sup>1)</sup> Man vergl. z. B. *Le Marchand Converti*, Tragédie nouvelle, en laquelle la vraie et fausse Religion au Parangon l'une de l'autre, sont au vif représentées, pour entendre quelle est leur vestu et effort au combat de la conscience, et quelle doit être leur issue au dernier jugement. Jean Crespin, 1558, 8. S. Bibliothèque du Théâtre français, III, p. 263 ff. — *Comédie du Pape malade et tirant à sa fin*, où ses regrets et complaints sont au vif représentés, les entreprises et machinations qu'il fit avec Satan et ses Suppôts, pour maintenir son Siège Apostolique et empêcher le cours de l'Évangile, sont cathégoriquement découvertes: traduits du vulgaire arabe en bon roman et intelligible par Trasibule. Rouen (Genève) 1561, 8. S. Bibliothèque du Théâtre français, III, p. 268 ff. Im Prologe findet sich der Vers:

*Ce Jeu-ci est pour ceux qui le Pape détestent,*  
welcher als Motto hätte dienen können. — *Colloque, duquel sont interlocuteurs, Monsieur notre maître Friquandouille, Frère Thibaud et Messire Nicaise*; steht in dem Bande: *Satyres chrétiennes de la cuisine papale*, imprimé par Conrad Badius, 1560. Weit abscheulicher als die beiden vorhergehenden; s. Biblioth. du Théâtre français, III, p. 273 ff.

§. 139. Es folgt hier ein Verzeichniß der mir bekannt gewordenen dramatischen Leistungen der Franzosen vor Jodelle.

*Vie et Miracle de St. Andry*, Mystère à 86 pp. P., Pierre Sergent, 4. goth.

*L'Assumption de la glorieuse Vierge Marie*. Myst. à 38 pp.



**La Vie de Madame Sainte-Barbe.** Myst. à 38 pp. Lyon, 16.  
**Bien-Advisé, Mal-Advisé.** Mystère à 59 pp. P., fol. goth.  
S. Parfait, II, p. 113 ff.

**Le Mirouer et l'Exemple des Enfants ingrats,** pour lesquels les peres et les meres se détruisent pour les augmenter, qui à-la-fin les descognoissent. Mor. à 8 pp. Lyon 1589, 16.  
Ein goth. Druck erschien schon früher.

**Moralité nouvelle très fructueuse de l'enfant de perdition.**  
P. 1833.

**Histoire de l'Enfant prodigue,** par laquelle est démontrée la vie misérable où parviendront ceux qui dépensent leurs biens prodigalement. Lyon s. a., 16.

\* \* \*

**Farce nouvelle du Medecin,** qui guarist de toutes sortes de maladies, et de plusieurs autres; aussi fait le nez à un enfant d'une femme grosse, et apprend à deviner, à 4 pp., s. l. et a.  
Wahrscheinlich Quelle von Lafontaine's Conte du Faiseur d'Oreilles.

**Farce de Colin,** fils de Thenot le Maire, qui revient de la guerre de Naples, et amène un pèlerin prisonnier, pensant que ce fut un Turc, etc. à 4 pp.

**Farce nouvelle,** contenant le débat d'un jeune Moine et d'un vieil Gendarme par devant le Dieu Cupidon pour une fille, fort plaisante et récréative, à 4 pp.

Diese drei Farcen stehen nebst vier anderen in dem Recueil de plusieurs Farces, tant anciennes què modernes, lesquelles ont été mises en meilleur ordre et langage qu'auparavant. P. 1612, Nicolas Rousset, 12. Sämmtlich vom Schluss des XV. Jahrhunderts.

\* \* \*

**Le Mystère de Grisélidis,** Marquise de Saluzes, à 35 pp. P., s. a., 4. goth. — Neuer Abdruck dieses ausgezeichnet schönen Mystère P. 1832, 4.

**L'Homme-pêcheur.** C'est à sçavoir, la terre et le limon qui gendre l'adolescent. Moralité jouée à Tours, à 60 pp. P., s. a., veuve Jehan Trepperel et Jehan Jannot, 4., goth. — Auch zu 60 pp. — Oefter wiederholt. Das Sujet ist fast dasselbe, wie in dem Mystère du Bien-advisé et Mal-advisé (s. oben).

**Le Mystère de la Sainte Hostie,** à 26 pp. P. s. a., 12. goth.  
Sensuyt un mystère de l'institution des frères-precheurs, et commence St. Dominique, lui étant à Rome, vêtu



et la Mort de Simon Magus, avec la perverse vie et mauvaise fin de l'Empereur Néron, comment il fit mourir sa mère, et comment il mourut piteusement, à 100 pp. P., Guill. Nyver, 8.  
 L'Histoire de Sainte Suzanne. Exemplaire de toutes sages-femmes et de tous bons Juges, à 14 pp. Troyes, Nic. Oudot, 12.  
 Moralité de la Vendition de Joseph, etc. à 49 pp. P., Pierre Sergent, fol. goth. — Neuer Abdruck, P. 1835, 4.

Vita vel Tragedia beatae Barbarae, filiae Dioscori regis sistentis in Palestina, sub Maximiniano imperatore in V. dies divisa, versibus gallicis, in fol. Manuskript. S. Bibl. du Théâtre franç., I, p. 34 ff. 98 pp. Um 1440 geschrieben. Vergl. Mager, I, S. 42.

Le Mystère du Roi Avenir, divisé en 3 journées, à plus de 100 pp. Manusk. Verfasser ist Jean du Prier, genannt le Prier, Hofmarschall des Königs René des Guten von Sicilien.

(Cy commence un Miracle de Nostre-Dame et de Sainte-Bautheuch, femme du roy Clodoveus, qui pour la rébellion de ses deux enfants, leur fist cuire les jambes, dont depuis se revestirent et devienderent religieux. Noch ungedruckt. Vergl. Miracle de Nostre-Dame, de Robert le Dyable (Rouen 1836), p. XXX. Der Gegenstand ist die Sage von den Énergés de Jumièges, über welche man vergleichen kann: Belleforest, Histoire de France, I, p. 104 ff. Mabillon, Annal. Bened., II, p. 313. Duplessis, Description de la Haute-Normandie, II, p. 236. Marchangy, Tristan le Voyageur, III, p. 58. 365. E. H. Langlois, Notice sur le tombeau des Énergés de Jumièges. Rouen 1825.)

\* \* \*

Le Mystère ou Passion de St. Étienne, à 15 pp.

La Vie ou Mystère de Monseigneur Saint-Fiacre, à 23 pp. (In der Mitte dieses Mysteriums findet sich eine nicht eben züchtige Farce zu 6 Personen)

Le Mystère de St. Denis et de ses compagnons, à 26 pp.

Mystère de la Vie et des Miracles de Madame Sainte-Geneviève, à 41 pp. Handschriftl. Bibl. du th. fr., I, p. 37 ff.

\* \* \*

L'Histoire de la destruction de Troies, mise par personnages et divisé en 4 journées. P., Jean Bonhomme, 1484, fol. goth. u. öfter. Verfasser ist Jacques Millet, nicht Jean de Meung. (Ueber den Stoff s. oben Kap. III, §. 80.)

\* \* \*

**Mystère du trépasement Notre-Dame, 4. Handschrift vom J. 1468.**

**La Patience de Job**, selon l'histoire de la Bible, comme il perdit tous ses biens à guerre et par fortune, et la grande pauvreté qu'il eust, et comme tout lui fut rendu par la grace de Dieu, à 49 pp. Handschrift vom J. 1478. Oft herausgegeben, z. B. Troyes, Nicolas Oudot, 1621, 4. (Vergl. auch *Les Vers de Job*. Fr. Michel, *La Chanson des Saxons*, I, p. LVIII ff.)

**L'Incarnation et Nativité de notre Seigneur Jesus-Christ**, laquelle fut montrée ainsi, que ci-après est écrit, l'an 1479, les Fêtes de Noël, en la Ville et Cité de Rouen, à 78 pp.

\*                      \*

**Le Mystère de la Conception; Nativité, mariage et annunciation de la Benoîte Vierge Marie**, avec la Nativité de Jesus-Christ et son enfance, contenant plusieurs belles matières, dont les noms sont en la table (à 97 pp.). P., Alain Lotrian, 4. goth.

**Le Mystère de la Passion Jesu-Christ**, en 4 journées, joué à Paris et à Angers. P., Driard, 1486, fol. goth. (oft wiederholt). S. Parfait, I, p. 73 ff.

**La Resurrection de Notre Seigneur Jesu-Christ**, par personnages (80), comment il s'apparut à ses Apôtres, et à plusieurs autres; et comment il monta es Cieux, le jour de son ascension. P., Alain Lotrian, 4. goth. Wiederabdruck von A. Jubinal besorgt. P. 1834, 8.

Verfasser dieser drei Mystères ist Jean-Michel, poète Angevin, Leibarzt des Königs Karl VIII., welcher in Piemont am 22. Aug. 1493 starb, und nicht mit Guillaume-Michel dit de Tours zu verwechseln ist. S. oben §. 130, Anm. 21. 22. — Sie erschienen auch zusammengedruckt: P., Jehan Petit, Geoffroi de Marnef et Michel le Noir, 1527, fol. goth. — Verschieden von dem letztgenannten Mystère ist ein gleichnamiges (composé par Jean Michel et joué à Angiers triomphamment devant le Roi de Cecile. P., Antoine Verard, fol. goth.), aber wahrscheinlich von demselben Verfasser. S. *La Croix du Maine*, Bibl., p. 248. Anderer Ansicht sind jedoch Beauchamp (*Recherches*, p. 122) und die Gebrüder Parfait (II, p. 238), welche Jean Michel, Bischof von Angers, für den Verfasser halten. Vergl. *Bibl. du Théâtre franç.*, I, p. 64 ff. — S. auch *Histoire de la Passion de Jésus Christ composée en 1490 par le R. P. Olivier Maillard*, publiée en 1828 par Gabriel Peignot, sec. édit. P. 1835, 8.

Aus dem ersten dieser Mysterien folgen hier zwei Proben:

1. Die Heil. Jungfrau spricht zu ihrem Kinde:

*Mon cher enfant, ma très-doulce portée,  
Mon bien, mon coeur, mon seul avancement,  
Ma tendre fleur que j'ay longtemps portée,  
Et engendré de mon sang proprement;  
Virginalement en mes flancs es conceux,  
Virginalement ton corps humain receux,  
Virginalement t'ay enfenté sans peine:  
Tu m'as donné cognoissance certaine  
Que à ton poonir ame ne se compere;  
Parquoi te adore, et te clume à voix plaine,  
Mon doulx enfant, mon vray Dieu et mon pere.*

2. Lucifer haranguirt seine höllischen Geister:

*Diabls d'enfer horribles et cornus,  
Gros et menus, ors regards bäsiliques,  
Infames chiens, qu'estes-vous devenus?  
Saillex tout nuds, vieulx, jeunes et chénus,  
Bossus tortus, serpens Diaboliques,  
Aspidiques, rebelles tyranniques,  
Vos pratiques de jour en jour perdex,  
Traîtres, larrons, d'enfer sortex, vuidex.  
Parles-tu point, Satan accusateur,  
Persécuteur de tout humain lignaige?  
Toy, Béliäl, nostre grand Procureur,  
Faulx rapineur, infame détracteur  
Et inventeur de larcin et piliuige?  
Diable d'enfer à vous je me complains:  
Ton courage canin rempli de raige  
De Cerbérus, traistre chien à trois testes,  
Tes apprestes fais de mauvaise sorte.  
Esperitx dampnex, desraisonnables bestes,  
Plains de déceptes, infames deshonneurstes,  
Faites vos questes: saillex hors de vos portes,  
Grande cohorte de nos diabllesses fortes,  
Droictes et tortes avecque vous traisnez;  
Venex à moy mauldir speritx dampnetz.*

\*

\*

\*

La Vengeance de Notre Seigneur Jesus Christ, 4 journ.,  
P., Antoine Verard, 1491, fol. goth., mehrmals im Druck wieder-  
holt, vor Karl VIII. aufgeführt. (S. Bibl. du théâtre fr., I, p. 66.)

Le Viel Testament, par personnages, auquel sont contenus plusieurs Mystères (der Zahl nach 23). P., Jehan Petit, fol. goth. Oft wiederholt. Um 1500.

Le Mystère du Chevalier qui donne sa femme au diable, à 10 pp. représenté en 1505, 12. goth. (Vgl. Parfait, II, p. 555.)

Moralité nouvelle de Mundus, Caro, Demonia, en laquelle verrez les durs assauts et tentations qu'ils font au Chevalier Chrétien; et comme par conseil de son bon esprit, avec la grace de Dieu, les vaincra, et à fin aura le Royaume de Paradis, à 5 pp. 1506. (Wiederabdruck P. 1838, 8.)

L'Homme juste et l'homme mondain, avec le jugement de l'âme dévote et l'exécution de la Sentence. Moralité à 82 pp. P., Verard, 1508, 4. goth. (Verfasser ist Simon Bourgovin oder Bourgoin, Kammerdiener Ludwigs XII.)

\*                      \*                      \*

La Condamnation des Banquets, à la louange de diette et sobriété pour le profit du corps humain, Moralité à 38 pp. von Nicole de la Chesnaye. P., Antoine Verard, 4. goth. S. Bibl. du Théâtre français, I, p. 89 ff.

Sottie à 10 pp. jouée à Genève, en la Place de Molard, le Dimanche des Bordes, l'an 1523.

Sottie à 9 pp. jouée le Dimanche après les Bordes en 1524, en la Justice, pour ce que le Dimanche des Bordes faisoit gros temps.

Die beiden letzteren 12, s. l. et a. et t.

\*                      \*                      \*

Moralité très-excellente à l'honneur de la glorieuse Assumption Notre Dame, jouée à Dieppe le jour du Puy de ladite Assumption, l'an de grace 1527. Maître Robert le Bouc, Bailli de ladite Ville, Prince du Puy, et maître de ladite Fête pour sa troisième année. P., rue de Sarbonne, 1531, 4. Moralité à 10 pp. Verfasser war Jean Parmentier, Bürger und Kaufmann zu Dieppe, geb. 1494, gest. 1530. (Ueber die Puy s. oben Kap. II, §. 14, Anm. 1.)

La Vie de St. Christophe, élégamment composée en rime Française, et par personnages, par Maître Chevalet, jadis Souverain Maître en telle composition. Grenoble 1530, fol. Moral. en 4 journées. — Von Neuem herausgegeben von der Société des bibliophiles de France, P. 1834.

Ordre de la triomphante et magnifique montre du Mystère des SS. Actes des Apôtres faite à Bourger le Dimanche dernier jour d'Avril 1536, von Arnoul Greban, Kanonikus zu Mans,

geboren zu Compiègne, beendigt von seinem Bruder Simon Greban, Mönch zu Saint-Richer in Ponthieu. Oefters wieder aufgelegt auch unter dem Titel: *Les Catoliques oeuvres et actes des Apôtres u. s. w.* P., Arnoul et Charles les Angeliers, 1541. 2 Volls. fol. Am Schlusse findet sich das *Mystère de l'Apocalipse* S. Jean Zébédée von Louis Choquet.

*Le Sacrifice d'Abraham*, à 8 pp., nouvellement corrigé et augmenté, et joué devant le Roi, en l'Hôtel de Flandres à Paris (s. oben §. 133), et depuis à Lyon, l'an 1539 in 12. goth.

\* \* \*

*Le Mystère de la Nativité*, par personnages, composé en imitation verbale et musicale de diverses chansons, in dem Buche: *Chant natal*, contenant sept Noëls, un Chant Pastoral et un Chant Royal etc. Lyon, Seb. Griphius, 1539, 4. goth. Auch in dem Werke: *Genethliac musical et historial de la Concepcion et nativité de Jesus-Christ*, sous mistique allusion, avec un Chant Royal pour chanter à l'acclamation des Rois. Lyon, Godefroi Beringa, 1559, 4.

*Lyon Marchand*, Satyre françoise sur la comparaison de Paris, Rome, Lyon et Orléans, jouée en 1541, imprimée en 1542 à Lyon chez Pierre de Tours. 4. goth.

Diese dramatischen Produkte sind von Barthélemy Aneau, geb. zu Bourges, welcher von den Burgemeistern und Schöffen zu Lyon zum Vorsteher des neu errichteten Gymnasiums dieser Stadt erwählt wurde. Er misbrauchte bald das in ihn gesetzte Vertrauen, indem er die lutherische Religion begünstigte. Der Ruf, welchen er sich durch seine Kenntnisse in den alten Sprachen erworben hatte, die Schwierigkeit, ihn genügend zu ersetzen, veranlassten den Magistrat, seiner zu schonen. Sie hielten ihm nur vor, wie er Murren bei der Bevölkerung erzeuge und forderten ihn auf, in Zukunft vorsichtiger zu sein. Eine Unschicklichkeit, welche im J. 1565 am Frohnleichnamsfeste begangen wurde, beendete seine Proselytenmacherei bei der Jugend und sein Leben auf eine tragische Weise. Als nemlich am 21. Junius die Procession vor seinem Gymnasium vorbeizog, wurde ein großer Stein aus einem der Fenster auf den Priester, welcher das Sakrament trug, hingeworfen: das Volk, überzeugt, daß Aneau Urheber dieses Attentates gewesen, wiewohl er völlig unschuldig ge-

wesen sein dürfte, drang in das Gymnasium ein und tödtete ihm auf der Stelle.

\*                      \*

Beau Mystère de Notre-Dame, à la louange de sa très-digne Nativité, d'une jeune fille, laquelle se voulut abandonner à péché pour nourrir son père et sa mère en leur extrême pauvreté, à 18 pp. Lyon, Olivier Arnoullet, 1543, 12. goth.

\*                      \*

Moralité et Figure sur la Passion de N. S. J. Chr., par personnages bien dévotes. Handschriftlich. S. Bibliothèque du Théâtre franç., I, p. 127 ff. Vom J. 1544. Verfasser ist Jean d'Abundance, Clerc de la Bazoche und Notaire au Pont de Saint-Espirit. (Am Schlusse dieses Stückes findet sich der berühmte Vers:

*Le corps s'en va; mais le coeur Vous demeure,*  
welchen Metastasio nachgeahmt hat:

*Partosi ma colte, resta il mio cor.)*

Von demselben Dichter rühren auch her:

Le Joyeux Mystère des Trois Rois, à 7 pp. Handschriftlich; nicht zu verwechseln mit dem gleichnamigen Drama der Königin Margarethe von Valois, Schwester des Königs Franz I.

Farce nouvelle très-bonne et très-joyeuse de la Cornette, à 5 pp. Handschriftl. Im Auszuge auch bei Le Grand d'Aussy.

\*                      \*

Die erwähnte Königin Margarethe hat verfaßt: Comédie de la Nativité de Jesus-Christ; Comédie de l'Adoration des trois Rois; Comédie des Innocens; Comédie du Désert; Comédie de deux filles et de deux mariées; Farce de Trop, Prou, Peu, Moins. Sie finden sich in den Marguerites de la Marguerite des Princesses, très-illustre Reine de la Navarre. Lyon, Jean de Tournes, 1547, 8. u. öfter.

(Da wir in dem folgenden Kapitel nicht von ihr sprechen, sondern eine nähere Charakteristik ihrer Schriften einer neuen Ausgabe des Handbuchs, Bd. I. überlassen, erwähnen wir nur, daß die beste Ausgabe ihres Heptameron zu Bern, 1780, in 3 Bden 8. erschienen ist, in welcher man den alten



Stil ohne die Modernisirungen findet, die sich andere Herausgeber haben zu Schulden kommen lassen; z. B. Amsterdam 1698, 2 Bde 8. Die erste vollständige Ausgabe erschien zu P. 1559, 4.)

\*

\*

\*

Dialogue moral, à 4 pp. von Guillaume des Autels, Edelmann aus Charolois, gestorben im J. 1529 zu Montcenis in Bourgogne: findet sich nebst einem anderen Dialogue moral in dem Werke: *Répos de plus grand Travail. Dédié par l'Auteur à sa santé et imprimé à Lyon, 1550, 8.*

Debat de Folie et d'Amour, Moralité, divisée en 5 discours et à 6 pp. von Louise Labé (Anagramm: *belle à soi*), die unter dem Namen: *La belle Cordière* bekannt ist. Steht in ihren Oeuvres, Lyon, Jean de Tournes, 1556, 8. Neuer Abdruck: Lyon 1824. (Da sie künftig einen Platz in Bd. II. des Handbuches erhalten muß, so vergl. man vorläufig über sie Mager, I, S. 407-414.)

Tragédie françoise du Sacrifice d'Abraham, nécessaire à tous Chrétiens pour trouver consolation au tems de tribulation et d'adversité. (Gen. XII. Rom. IV. *Abraham a cru à Dieu, et il lui a été réputé en justice.*) Lyon, François Dupré, 1551, 12. — Verfasser ist Théodore de Bèze, geb. zu Vezelay in Bourgogne am 24. Junius 1519, gest. zu Genf am 13. October 1605. Sehr häufig gedruckt.

\*

\*

\*

Mystère de St. Crespin et de St. Crespinien, herausgegeben von L. Dessalles und P. Chabaille. Ein Bruchstück aus demselben unten B, S. 253 ff. — S. noch die Recension von Raynouard im Journal des Savans, Juin 1836, p. 365-374.

\*

\*

\*

La Diablerie de Chaumont, ou recherches historiques sur le grand pardon général de cette ville, et sur les bizarres cérémonies et représentations à personnages auxquelles cette sollemnité a donné lieu depuis le XVe siècle; contenant les mystères de la nativité, de la vie et de la mort de Saint-Jean-Baptiste, publiée par Émile Jolibois. Chaumont 1838, 8.

S'ensuit le Mystère du très-glorieux Martir Saint-Cristophle, par personnages, nouvellement imprimé à Paris. P., Didot, 1838, 8.

Farce du Meunier de qui le diable emporte l'âme en enfer, und La Farce de Pippée in der Sammlung von Crapetet: Poésies gothiques françaises. P. 1832, 8. S. Raynouard im Journal des Savans, 1833, Juillet, p. 394 ff.

Tragédie française à huit personnages traitant de l'amour d'un serviteur envers sa maîtresse et de tout ce qui en advint; composée par M. Bretog de Saint-Sauveur. Chartres 1831, 8.

Moralité à 4 personnages; c'est à sçauvoir Chascun, Plusieurs, le Temps qui court, le Monde. P. 1836, 8.

Les Poures Déables, Farce nouvelle à 7 pp. P. 1834, 8.

La Farce des deux amoureux récréatifs et joyeux. P. 1835, 12.

## Kapitel VII.

### P r o s a.

§. 140. Indem wir in diesem Kapitel die altfranzösische Prosa abhandeln, bemerken wir gleich am Eingange, daß eine vollständige Aufzählung aller auf uns gekommenen theils schon gedruckten, theils noch ungedruckt liegenden Werke hier um so weniger verlangt werden kann, als die wenigsten derselben der Kunstprosa, welche uns in der Geschichte der Nationalliteratur ausschliesslich beschäftigen sollte, angehören. Daher findet man hier Namen, wie Molinet, Monstrelet u. a. kaum erwähnt, von denen wir jedoch, um sie dem Leser vorzuführen, Proben in der zweiten Abtheilung geben zu müssen glaubten; dagegen haben wir andere prosaische Schriftdenkmäler hier aufgeführt, welche von sprachlicher Wichtigkeit sind. (Mehrere derselben sind schon oben in Kap. I. genannt worden.)

§. 141. Aus dem XI. Jahrhundert soll die Uebersetzung der vier Bücher der Könige herrühren, welche vor der Revolution in der Bibliothek der Cordeliers zu Paris aufbewahrt wurde. Diese ist mit dem Manuskript während der Revolution vernichtet worden, man besitzt aber zwei Abschriften<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Das Manuskript soll nach Rußland gekommen sein. S. Roquefort, Gloss. de la langue Rom., II, p. 778. État, p. 42.

§. 142. Der Heil. Bernhard predigte in französischer Sprache. Die Handschrift, welche früher im Feuillantinerkloster<sup>1)</sup> zu Paris (jetzt Rue St. Honoré) aufbewahrt wurde, befindet sich jetzt auf der Königl. Bibliothek<sup>2)</sup>. — Auch der Stifter des Prämonstratenser Ordens, der Heil. Norbert und der Heil. Vitalis (Vital de Savigny) predigten französisch<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Handb. IV, S. 590, erste Ausgabe.

<sup>2)</sup> La Ravallière (Révol. de la langue Franç., p. 138) hat das Alter dieser Handschrift bestritten und behauptet, daß der Heil. Bernhard lateinisch gepredigt habe. S. dagegen Barbazan, Fabliaux et Contes, I, p. 9. Hist. litt. de la France, IX, p. 146. XIII, p. 193. Fragment der ersten Predigt über Advent bei Mabilion in der Ausgabe der sämtlichen Werke, Tom. II, p. 722; auch bei Roquefort, Essai histor. sur l'éloquence de la chaire vor dem Dict. biogr. et bibliogr. des prédicateurs (P. 1824, 8.), p. 27-31. Ein Bruchstück eines Briefes an die Karthäusermönche zu Mont-Dieu bei Rheims giebt Le Beuf, Recherches sur les plus anciennes traductions en langue française, in den Mémoires de l'Académie des Inscriptions, XVII, p. 721.

<sup>3)</sup> Bolland, Acta SS., 6. Jun., p. 827, no. 24. Fleury, Histoire ecclésiastique, livr. LXVII, no. 10.

§. 143. Auch die Exposition d'Haimon sur les Épîtres et Évangiles de la dernière semaine de carême<sup>1)</sup> findet sich in einer Handschrift aus dem XII. Jahrhundert, die ehemals in der Bibliothek des Prince de Soubise aufbewahrt wurde. Dieser Haimon ist wahrscheinlich der Bischof von Chalons-sur-Marne, von dem in der Histoire littéraire de la France, Vol. VII, p. 426 ff. die Rede ist. Aus derselben Zeit sind die Ystoire de li Normand und la Chronique de Robert Viscart (jede in 2 Büchern) von dem Mönche Aymé im Kloster des Monte-Casino geschrieben<sup>2)</sup>, besonders interessant als Denkmal des alten normannisch-französisch-unteritalischen Dialektes<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> S. Histoire littéraire de la France, Tom. XIII, p. 127 ff. Vergl. B, S. 19 ff.

<sup>2)</sup> Nach einer alten Handschrift aus dem XIII. Jahrhundert, befindlich auf der Kön. Bibliothek zu Paris, für die Société de l'histoire de France herausgegeben und mit wichtigen Prolegomenen.

nen begleitet von Champollion-Figeac. P. 1835, 8. Hier als Probe die auf das Prohème folgende Invocation:

*O Dieu père éternel, concordable avec lo Fill et avec li Saint-Esperit, et retient vénérable égalité de siège, de splendor et de somme honor de déité; tu sex la pensée des homes, tu commandes à la fontaine de geter l'eaue, et la terre stable de faire herbe florée; et à toi obéist lo solloil, et la soror de la sol, c'est la lune, laquelle selonc lo dit de li poëte est soror de lo sol pource qu'elle est enluminée de lo sol. A toi obéist la grandescence de lo ciel, et toutes les choses qui sont sur terre, et toutes les choses qui volent par l'air, et toutes les choses qui natent en l'aigue. Et autresi obéist à toi infer, et à toute home est manifeste que tuit le temporal t'obéissent. La premièrevaie<sup>3)</sup> fait li flor dont s'engendre toute chose; l'esté commande que li home taillent li labor; la autompne fait lo moust, et l'yver se sèminent li labor, et ensi fait lo monde coment ta main lo gouverne. Tu pitoux et saint! regarde nostre opération et que faisons chose dont soions amex, et aions mérite dont pur li aspre fait de li moult mal dont doions aler en enfer. La toe main sur tant grant poix fai estre fort; adont je abatus en terre pour lo péchié a demandé tot souveraine vertu. Quar, comme se dit en l'Évangile: li larron, c'est lo péchié, m'ont desrobé et levé la bonne grace et an ome ferute, débilisant la vertu sensitive. Adont tu me portez à l'estable, c'est à la mérite de sainte Église, et aies cure de moi que mon muire, et me concède li don que je te requier, et fai que je die chose véraie; et fai que je<sup>4)</sup> escrive chose juste; quar tu, Roy, conserves et gouvernes la rayson de li royaume, et destrui li superbe et hausce li humile; quar sanz toi nulle chos est digne, nulle cose est bénigne en cest monde. Et adont maintenant que est lo temps à ce que je puisse faire ce que je ai commencié, te pri que tu me doies benedicere et me fai dire cose dont la grace toe sempre remaingné avec moi. Amen.*

<sup>3)</sup> S. oben Kap. I, §. 7, Anm. 8. — Vergl. noch Raynouard im Journal des Savans, Janv. 1836, p. 22 ff.

<sup>4)</sup> *Le printemps.* <sup>5)</sup> Bei Champollion-Figeac steht hier e für je.

§. 144. Der Zeit nach möchten nun wol zunächst folgende Prosawerke zu nennen sein:

1) Die Uebersetzung der Dialoge des Heil. Gregor des Großen, seines Commentars über den Hiob und seiner Predigt über die Weisheit, handschriftlich auf der Kön. Bibliothek zu Paris. Der Codex ist aus dem XII. Jahrhundert, die Uebersetzung selbst aber wol noch älter<sup>1)</sup>.

2) Eine Uebersetzung des Solin von Simon de Boulogne, welcher noch im J. 1198 lebte, auf Veranlassung des Grafen Balduin II. von Flandern angefertigt<sup>2)</sup>.

3) Die älteste Chronik in halb provenzalischem, halb nordfranzösischem Dialekte von Nicolas de Senlis, handschriftlich auf der Kön. Bibliothek zu Paris<sup>3)</sup>.

4) Die Chronik von St. Denys, Les Grandes Chroniques de France genannt, fortgeführt bis auf Ludwig XI., mit dessen Regierungsantritt sie schließt<sup>4)</sup>.

<sup>1)</sup> Histoire littéraire de la France, VII, p. 6-18.

<sup>2)</sup> Reiffenberg, Chronique de Ph. Mouskes, I, p. CXLV.

<sup>3)</sup> Cod. no. 10307. Anfang: *Co est li començement de la gent daus Franx e de lor lignea. Daus fais deus reis. En Aisa [Asien] e una citez qui es dita Ylion. Ici regna li reis Heneas. Cela gent furent most fort combateor en contra lur veisins. Donques li rei Grescu se tornarent contre lui et ot grant ost, combaterent se encontre lui, ot grant batallie et mori grans gens etc.* S. P. Paris, I, p. XVI.

<sup>4)</sup> S. De la Curne Sainte-Palaye, Mém. concernant les principaux monumens de l'Histoire de France, avec la Notice et l'Histoire des Chroniques de Saint-Denis in den Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, XV, p. 580 ff. — Ausgabe: Les Grandes Chroniques de France, publiées par M. Paulin Paris. P. 1836, 2 Bde 8.

§. 145. Unter der Regierung Ludwig's IX., welcher sich wesentliche Verdienste um die Anordnung der Gerechtigkeitspflege und Administration in Frankreich erwarb, begann der damalige Prévôt von Paris, Estienne Boileau<sup>1)</sup>, die Registres des Métiers et Marchandises de la ville de Paris, welche

in sprachlicher Beziehung von nicht geringerer Wichtigkeit sind, als in geschichtlich-statistischer. Der verdienstvolle G. B. Depping hat sie zum ersten Male vollständig <sup>2)</sup> in der *Collection de Documents inédits sur l'histoire de France, publiés par ordre du Roi et par les soins du Ministre de l'instruction publique, I. Série, Hist. politique, P. 1837, 4.* herausgegeben. Beigefügt ist eine Sammlung der *Ordonnances sur le commerce et les métiers rendues par les prévôts de Paris depuis 1270 jusqu'à l'an 1300* <sup>3)</sup>.

- <sup>1)</sup> Ob dies ein Vorfahre des Dichters gewesen, mag eben so dahin gestellt bleiben, wie ich die Beantwortung der Frage unerledigt lasse, ob der Dichter Jean de la Fontaine von jenem Jean de la Fontaine abstamme, welcher im Processe der Jungfrau von Orléans eine Rolle spielte. S. *Notices et Extraits de la Bibliothèque du Roi, Tom. III, p. 16.*
- <sup>2)</sup> Schon früher waren sie benutzt worden von Lamare, *Traité de la Police, I, p. 361. II, p. 832. 835.* S. auch Isambert, *Anciennes loix françaises, I, p. 290-294.*
- <sup>3)</sup> S. besonders den Artikel von Daunou im *Journ. des Savans, Nov. 1837, p. 675-682.* — Hieher gehört auch das *Livre de la Taille de Paris de l'an 1313* in der *Collection de Buchon, Tom. IX. P. 1827, 8.* — Abgeschmackt ist es, sie mit dem englischen *Domesday-book* zu vergleichen, wie neuerdings geschehen ist. S. über dasselbe Roquefort, *État, p. 206.*

§. 146. Villehardouin ist eine historische Person; wir brauchen deshalb bei seiner Lebensgeschichte eben so wenig zu verweilen, wie bei der des Comines (§. 148). Geboren wurde er auf dem Schlosse seiner Familie in der Diöcese von Troyes zwischen Bar und Arcis-sur-Aube um 1160, erbte die Würde eines Marschalls der Champagne von seinem Vater und starb um 1218. Wenn Wieland sagt <sup>1)</sup>: „Man kann sich schlechterdings nichts Platteres denken, als seine Manier zu erzählen“, so hat er durch diesen Ausspruch nur einen abermaligen Beweis seines grundschlechten Geschmacks und seines durchaus einseitigen Urtheils geliefert <sup>2)</sup>. — Eine Fortsetzung des Werkes gab Henri de Valenciennes, wahrscheinlich der Kaiser Heinrich von Konstantinopel <sup>3)</sup>.

- <sup>1)</sup> Sämmtliche Werke, Ausgabe von Gruber, Leipzig 1826, 12. Bd. XLIX, S. 68-75.

- 2) Ed. pr. von Blaise de Vigenère, 1585. Ausgaben zu Lyon 1601, in *Outreman's Constantinopolis Belgica* vom J. 1643; bei Du Cange in der *Hist. Byzant.* vom J. 1657 und in der neuen Ausgabe (Venet. 1729, fol., p. 104 ff.); endlich in der Sammlung von Petitot, Vol. I, wo auch ausführlich über sein Leben und Wirken gesprochen ist. — Probe, s. B, S. 194-201.
- 2) Dom Brial, *Hist. franç.*, XVIII, p. 491-495. *Hist. littér. de la France*, XVII, p. 169. 198. Buchon, *Collection de Chroniques franç.*, III, p. 195-269. — Kaum Erwähnung verdienen als Chronikenschreiber Gilbert (Gisilbert), Prévôt von Mans, welcher über die Begebenheiten im Hainaut von 1030-1195 berichtete (s. *Recueil des Historiens de France*, XIII, p. 542-586. *Histoire littér. de la France*, XII, p. 236. XV, p. 129-134. XVII, p. 184) und Jean d'Oultremeuse, welcher seine *Chronik* selbst, wie er sagt, de latin en franchoy übersetzte. S. L. Polain, *Notice sur Jean d'Oultremeuse* in dem *Messenger des sciences et des arts en Belgique*, 1834, 3. Livrais., p. 379-384.

§. 147. Jean, Sire de Joinville stammte aus einer alten Familie der Champagne, welche im XIII. Jahrh. zu den berühmtesten gehörte: Geb. wurde er um das J. 1224, während seiner Jugendjahre war er im Dienste des Grafen Thibaut IV. von Champagne, dessen Seneschal und Haushofmeister er späterhin wurde. 1245 nahm er das Kreuz unter finanziellen Anstrengungen und Aufopferungen, welche seine Vermögensverhältnisse überstiegen. Innige Vertraulichkeit zwischen ihm und Ludwig IX., die sich während des Kreuzzuges bildete, veranlasste seine Theilnahme an der Gefangenschaft des Königs in Aegypten, dessen Begleiter er auch auf der Rückkehr über Syrien nach Frankreich war. 1255 schloß er die Ehepakten zwischen Isabelle, der Tochter Ludwigs IX., mit dem Grafen Thibaut IV. von Navarra. Wenn er sich in Paris aufhielt, übertrug ihm der König die Annahme der Bittschriften und häufig nahm er Antheil an den Urtheilsprüchen, welche Ludwig IX. unter freiem Himmel auszusprechen pflegte. (Man nannte dies, *donner plaits de la porte*.) Am zweiten Kreuzzuge Ludwigs konnte er, seiner zerrütteten Vermögensumstände halber, keinen Antheil nehmen. Philippe-le-Hardi schenkte ihm gleichfalls sein Vertrauen und übertrug ihm auch einstweilig die Verwaltung der Champagne, die er auch unter Phi-

lipp dem Schönen anfänglich beibehielt, als die Gräfin Jeanne Königin von Frankreich geworden war. In den letzten Regierungsjahren dieses Königs nahm er Antheil an der Revolution, welche die Barone gegen ihn erhoben: eine Empörung, welche erst Ludwig X., der Zänker (Hutin), im J. 1315 unterdrückte. 92 Jahr alt, stellte er sich noch zu dem Aufgebote des Königs gegen Flandern, und starb wahrscheinlich im J. 1319. Von dem Hause Joinville stammt die Familie der Herzöge von Guise in weiblicher Linie ab<sup>1)</sup>. Sein Hauptwerk ist die Geschichte Ludwigs des Heiligen<sup>2)</sup>. Angeblich soll noch ein Credo von ihm herrühren<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Biographie von Levesque de Ravallière in den *Mémoires de l'Académie des Inscript.*, XX, p. 310 ff. Petitot, *Mémoires hist.*, Vol. II. — Wieland's sämmtliche Werke, Ausgabe von Gruber; Bd. XLVIII, S. 19-29.

<sup>2)</sup> Hauptausgabe: *Histoire de S. Louys IX. du Nom Roy de France. Ecrite par Jean Sire de Joinville, Sénéchal de Champagne: enrichie de nouvelles Observations et Dissertations Historiques. Avec les Etablissements de S. Louys, le Conseil de Pierre de Fontaines, et plusieurs autres pièces contenant ce règne, tirées des Manuscrits. Par Charles du Fresne, sieur du Cange etc. P., chez Sebastian Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, 1668, fol.* Die Ed. pr. ist von Antoine-Pierre de Rieux, Poitiers 1547. Dann folgten die Ausgaben von Claude Menard (1617), von Melot, Sallier und Caperonnier (1761), welche die Annales du règne de St. Louis von dem schon oben erwähnten Guillaume de Nangis beifügten; endlich 1819 die Ausgabe von Petitot.

<sup>3)</sup> *Journal des Savans*, 1838, Mars, p. 191 ff. Es ist in den *Mélanges publiés par la Société des bibliophiles franç.* (P., Didot, 1837, 8. max.) herausgegeben worden.

§. 148. Jean Froissart und Philippe de Comines, obwohl Hauptschriftsteller der altfranzösischen Prosa, werden hier nur kurz berührt werden, da ihnen künftig ein Platz in dem Bd. I. des französischen Handbuchs gebühren muß, als Vorläufern und Begründern der mittelfranzösischen Nationalliteratur. Ersterer, geboren zu Valenciennes um das J. 1337, gestorben als Domherr zu Lille im J. 1401, durchschwärmte den größten Theil von Europa, der weltlichen Liebe huldigend



und dem Frohsinne, schrieb heitere Lieder<sup>1)</sup> und ein ernstes, reichhaltiges Geschichtswerk<sup>2)</sup>. Philippe de Comines, Sieur d'Argenton, Ritter des goldenen Vlieses, geboren im J. 1445 auf dem Schlosse Comines bei Menin in Flandern, besaß das Vertrauen der Herzöge von Burgund, Philipps des Guten und Karls des Kühnen, dessen Dienste er im J. 1464 verließ, und sich, nicht ohne den Vorwurf der Zweideutigkeit, in die Ludwigs XI. begab, dessen Nachfolger Karl VIII. und Ludwig XII. ihm nicht trauten. Er starb in der größten Zurückgezogenheit auf seinem Schlosse Argenton in Poitou am 17. October 1509<sup>3)</sup>.

1) S. B., S. 164. 313-317. Eine neue Ausgabe von Froissart von La Cabanne wird erwartet. S. Reiffenberg, *Chronique de Mouskes*, II, p. CCXCVII.

2) Reiffenberg, *Histoire de l'Ordre de la Toison d'Or*. Brux. 1833, 4., p. 515.

3) Die besten Ausgaben sind: Brux. 1706, 3 Volls. 8. Suppl. 1713. Londres 1747, 4 Volls. 4. Die von De la Fontenelle de Vaudoré angekündigte Ausgabe ist, so viel ich weiß, noch nicht erschienen. — S. B., S. 277 ff.

§. 149. Hieran schließt sich die *Chronique de Jean d'Auton*, publiée pour la première fois en entier, d'après les Mss. de la bibliothèque du Roi, avec les notes, par P. Lacroix. P. 1834-35, 4 Bde 8.; ferner die *Chronique scandaleuse des Jean de Troyes*, eine Regierungsgeschichte Ludwigs XI., die *Vie de Louis XII.* von Claude de Seyssel, welcher als Erzbischof von Turin im J. 1520 starb, und der Begründer der französischen Vaterlandskunde genannt werden muß. Ferner erwähnen wir die *Mémoires de Pierre de Fenin*, contenant le récit des événements qui se sont passés en France et en Bourgogne sous les règnes de Charles VI. et Charles VII. (1407-1427). Nouv. édit. par Mlle Dupont. P. 1837, 8. In historischer sowohl als in sprachlicher Beziehung ist dieses Werk und namentlich die erwähnte Ausgabe von größter Wichtigkeit<sup>1)</sup>. Ein anderer prosaischer Schriftsteller war Le Febvre de Saint-Remy, erster Waffenherald des Ordens vom Goldenen Vliese, geboren zu Abbeville um 1394, gestorben 1468<sup>2)</sup>.

- 1) Zuerst herausgegeben von Denis Godefroy 1663 hinter der *Histoire de Charles VI. par Juvenal des Ursins*, dann in der *Collection des Mém. relatifs à l'histoire de France*, Tom. V, p. 331 ff., édit. Perrin, oder Tom. V, p. 237-270, éd. Petitot. Eine fünfte Ausgabe befindet sich in der Sammlung von Michaud und Poujoulat.
- 2) Man hat von ihm: *Merveilleuses et piteuses adventures depuis 1407 jusqu'à l'an 1460*. Ausgabe hinter der *Geschichte des Monstrelet* in der *Collection* von Buchon. S. die *Notice historique sur le Febvre de Saint-Rémy* par Mlle Dupont. P. 1836, 8. *Journal des Savans*, Juillet 1837, p. 441 ff.

§. 150. Da wir oben in Kap. III. den Roman de *Mu-homet en vers du XIII. siècle* par Alexandre Dupont (herausgeg. von Reinaud und Franc. Michel, P. 1831, 8.) noch nicht erwähnen konnten, so holen wir ihn hier nach, da die Herausgeber die *Loi au Sarazin* von Raymond Lulle (Prosa aus dem XIV. Jahrhundert) beigefügt haben<sup>1)</sup>.

- 1) Das Gedicht giebt die Lebensgeschichte, die zweite Schrift die Doktrin des Propheten. S. die Recension von Raynouard im *Journal des Savans*, Sept. 1831, p. 512-522. Nov., p. 641-651. Die Zeit der Abfassung ist am Schlusse angegeben:

*Chi faut li romans de Mahon,  
Qui fu fais et mont de Loon,  
En l'an de l'incarnation  
De notre signor Jhesucrist  
Mil et CC cinquante et vit.*

— Ueber Raymond Lullus, den Verfasser der Prosa, s. *Acta SS.*, Iun., Tom. V, p. 638-736. Er war geboren zu Majorka, machte in seiner Jugend Gedichte in seiner katalonischen Muttersprache, war als Troubadour Schüler des ausgezeichneten Arnaut de Villeneuve, verheirathete sich früh, lebte aber höchst ausschweifend, fühlte dann plötzlich den Beruf, die Mahomedaner zu bekehren, lernte arabisch von einem mohammedanischen Sklaven, der ihn beinahe aus Glaubenshafs getödtet hätte. Lullus hatte schon mehrere Werke herausgegeben, als ihn der König von Majorka, welcher damals zu Montpellier Hof hielt, zu sich berief. Er sprach alsbald von seinen Missionsplänen und erlangte von dem Könige die Gründung und Dotirung eines Franziskanerklosters mit 13 Mönchen, welche sich vorzugsweise mit dem Arabischen beschäftigen sollten, um in

Afrika das Christenthum zu predigen. Darauf begab er sich nach Rom, um die Errichtung ähnlicher Anstalten von Seiten des Papstes zu bewirken, schiffte sich endlich selbst, nachdem er mehrere Male in seinem Vorsatze wankend gemacht worden war, von Genua nach Tunis ein, wo er sein Bekehrungsgeschäft begann. Doch bald des Landes verwiesen, ging er über Neapel nach Paris, von da nach Cypern, wo er, als sein Plan, den Chagan der Tartaren zu bekehren, fehlgeschlagen war, den Häresien der Jakobiten, Nestorianer u. s. w. durch Disputiren ein Ende setzen wollte. Wir sehen ihn bald wieder in Genua, Paris, Lyon, wie er sich von Majorka nach Afrika einschiffte, wo er alsbald nach seiner Landung in Bugia in das Gefängniß geworfen wurde. Auf Befehl des Herrschers von Konstantine des Landes verwiesen, litt er Schiffbruch an der Küste von Italien, wurde in Pisa gut aufgenommen, schlug die Bildung eines militärischen Ritterordens bis zur gänzlichen Vernichtung der Mohammedaner vor, ein Plan, welchen die Genueser lebhaft unterstützten, der Papst aber nicht billigte, verfolgte die Realisirung seiner Ideen auf dem Concile zu Vienne, indem er auf Errichtung von Lehranstalten für die orientalischen Sprachen, auf Vereinigung sämtlicher militärischen Ritterorden zu einem einzigen, Behufs einer wirksamen Bekämpfung der Ungläubigen und auf Verbot des Unterrichtes in der Lehre des Averroës auf den Schulen drang. Achtzig Jahre alt, kehrte Lullus nach Tunis zurück, wo er erkannt und gesteinigt wurde.

§. 151. *Histoire de Barlaam et de Josaphat, roy des Indes, composée par Saint-Jean-Damascène, et traduit par Jean de Billy. P. 1574, 12.<sup>1</sup>)*

<sup>1</sup>) Es ist das angebliche Werk des Johannes von Damaskus, gedruckt bei Boissonade, *Anecdota graeca*, Vol. IV, p. 112 ff. S. auch Ebert, *Bibliogr. Lexikon*, no. 1656. Wiener Jahrbücher für Literatur, Bd. XXVI, S. 26-34.

§. 152. Von den prosaischen Volksbüchern, Prosaübersetzungen griechischer und lateinischer Schriftsteller, Rhetoriken, Anweisungen, Verse zu machen u. s. w., welche schon sämtlich der Uebergangsperiode, oder vielmehr der modernen Literatur angehören, kann hier nicht weitläufig die Rede sein. Wer näheren Ausweis darüber wünscht, findet ihn in der *Bibliothèque française* von Goujet und in dem *Essai sur la*

langue française von François de Neufchateau. Wir erwähnen daher hier nur noch schliesslich die *Histoire de Gilion de Trasignyes et de Dame Marie sa femme*, welche sich handschriftlich auf der Universitätsbibliothek zu Jena befindet<sup>1)</sup>.

- <sup>1)</sup> S. O. L. B. Wolff, *Altfranz. Volklieder*, S. 167-200. Der Stoff ist der deutschen Sage vom Grafen von Gleichen und seiner Doppelheirath nahe verwandt. — Eine ähnliche Erzählung findet man im *Lai d'Éliduc* der Marie de France (s. oben §. 115).

## Druckfehler.

|       |     |       |          |  |
|-------|-----|-------|----------|--|
| Seite | 5   | Zeile | 29 v. o. | statt §. 141 lies §. 132.  |
| "     | 8   | "     | 9 v. o.  | füge hinzu: S. darüber besonders Heidelberger Jahrbücher, 1820, Nr. 2, S. 17-29.   |
| "     | 28  | "     | 3 v. o.  | st. <i>filius</i> l. <i>filiis</i> . ( <i>rege</i> in Z. 5 steht im Originale)   |
| "     | 28  | "     | 7 v. o.  | st. <i>indicibus</i> l. <i>iudicibus</i> .   |
| "     | 29  | "     | 11 v. o. | st. <i>praepositionem</i> l. <i>praepositionum</i> .   |
| "     | 37  | "     | 6 v. o.  | st. Selle l. Stelle.   |
| "     | 38  | "     | 8 v. o.  | st. ausgezeichnete l. ausgezeichneteter.   |
| "     | 39  | "     | 7 v. u.  | st. <i>estalge</i> l. <i>estatge</i> .   |
| "     | 40  | "     | 20 v. o. | st. sogar l. so gar,   |
| "     | 41  | "     | 14 v. o. | st. <i>et</i> l. <i>ot</i> .   |
| "     | 41  | "     | 24 v. o. | <i>en</i> ist wegzustreichen oder <i>connut</i> st. <i>reconnut</i> zu schreiben. Uebrigens steht die Stelle so, wie sie gegeben worden, im Originale.   |
| "     | 42  | "     | 23 v. o. | st. dos l. dou.  |
| "     | 45  | "     | 2 v. o.  | st. Foydide l. Faydide.  |
| "     | 48  | "     | 30 v. o. | Jongléor. Wenn hier und dort Jongléor geschrieben worden, so ist dies keinesweges Druckfehler. Die beiden Formen Jongléor und Jonglér kommen, wenn auch nicht in derselben Handschrift, doch in Handschriften eines und desselben Zeitalters neben einander vor. |
| "     | 50  | "     | 7 v. u.  | st. <i>sapérieures</i> l. <i>supérieures</i> .   |
| "     | 69  | "     | 10 v. o. | st. Hildebaand l. Hildebrand.  |
| "     | 71  | "     | 21 v. o. | st. <i>Cunt</i> l. <i>Cunte</i> .  |
| "     | 111 | "     | 7 v. u.  | st. <i>inédites</i> l. <i>inédits</i> .  |
| "     | 112 | "     | 12 v. o. | streiche die.  |
| "     | 121 | "     | 10 v. u. | st. Gaimur l. Gaimar.  |
| "     | 123 | "     | 19 v. o. | st. Kap. VII. l. Kap. VI.  |

|           |          |       |  |
|-----------|----------|-------|--|
| Seite 123 | Zeile 34 | v. o. | st. Γεώργη l. Γεώργη.                        |
| „ 165     | „ 26     | v. o. | nach lies setze einen Punkt.                 |
| „ 166     | „ 9      | v. u. | st. Desloiseur l. Loiseur.                   |
| „ 175     | „ 6      | v. o. | st. <i>waruis</i> l. <i>warais</i> .         |
| „ 177     | „ 12     | v. u. | st. Le Grand l. Le Grand d'Aussy.            |
| „ 182     | „ 4      | v. o. | st. <i>plusius</i> l. <i>plusiurs</i> .      |
| „ 189     | „ 9      | v. o. | st. <i>M'entremis</i> l. <i>M'entremis</i> . |
| „ 189     | „ 2      | v. u. | st. romanceïs l. romancoës.                  |
| „ 193     | „ 26     | v. o. | st. äufsert l. äufserst.                     |
| „ 195     | „ 14     | v. u. | st. <i>sictitasti</i> l. <i>dictitasti</i> . |
| „ 196     | „ 7      | v. u. | st. <i>pris</i> l. <i>prise</i> .            |
| „ 199     | „ 4      | v. o. | st. <i>doeur</i> l. <i>doleur</i> .          |
| „ 210     | „ 12     | v. o. | st. <i>Le</i> l. <i>Je</i> .                 |
| „ 210     | „ 15     | v. o. | st. <i>Scaura</i> l. <i>Sçaura</i> .         |
| „ 210     | „ 22     | v. o. | st. ältere l. älteste.                       |
| „ 211     | „ 22     | v. o. | st. <i>Le</i> l. <i>Les</i> .                |
| „ 211     | „ 9      | v. u. | st. <i>grrdoit</i> l. <i>gardeit</i> .       |
| „ 212     | „ 9      | v. o. | st. seinen l. einen.                         |
| „ 216     | „ 23     | v. o. | st. dieser l. dieser letztere.               |
| „ 215     | „ 13     | v. o. | st. Hélinard l. Hélinand.                    |
| „ 215     | „ 12     | v. u. | st. Meun l. Meung.                           |
| „ 216     | „ 1      | v. o. | st. <i>parfoir</i> l. <i>parfois</i> .       |
| „ 218     | „ 13     | v. o. | st. <i>Constantin</i> l. <i>Coustantin</i> . |
| „ 220     | „ 15     | v. o. | Nach <i>melancholie</i> setze ein Colon.     |
| „ 223     | „ 9      | v. o. | st. desdit l. desdits.                       |

# Sprachproben.







## ***Der Eid Karl's des Kahlen und Ludwigs des Deutschen.***

*Dieses älteste Schriftdenkmal ist erhalten von Nidhardt* Histor. Francor. ap. Duchesne, Tom. II, p. 274. *Vergl.* Aen. Sylv. III, p. 102. *Als die Vatikanische Handschrift des Nidhardt sich während Napoleon's Herrschaft zu Paris befand, calquirte Roquesfort die Stelle, und nach ihm* (Glossaire de la langue Romane, Tome I. Disc. Prélim. p. XX *folgd.*) *geben wir sie hier, mit Weglassung der deutschen Eide. Zur Vergleichung folgt die von Bonamy* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, Tom. XXVI, p. 640) *gegebene Übertragung in das Französische des zwölften Jahrhunderts.*

---

Cumque Karolus haec eadem romana lingua perorasset, Lodhuvicus quoniam maior natu erat, prior haec deinde se servaturum testatus est:

Pro Deo amur, et pro christian poplo, et nostro commun salvement, dist di en avant, in quant Deus savir et potir me dunat, si salvara jeo cist meon fradre Karlo, et in adjudha, et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altre si fazet, et ab Ludher nul plaid numquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.

Quod cum Lodhuvicus explesset, Karolus tendisca lingua, sic haec eadem verba testatus est:

*Es folgt der deutsche Eid.*

Sacramentum autem quod utrocumque populus quique propria lingua testatus est, romana lingua sic se habet:

Si Lodhuwigs sagrament que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos sendra de suo part non la stanit, si jo returnar non lint pois, ne jo, ne neuls cui eo returnar int pois in nulla adjudha contra Loduwig nun li juer.

Teudisca autem lingua: — — — —

Quibus peractis Lodhuvicus Reno tenus Spiram et Karolus juxta Wasagum per Vuizzunburg Warmaciam iter direxit.

---

Por Dex amor, et por christian pople et nostre commun salvement, de cest jor in avant en kant Deus saveir et pooir me done, si salverai jeo cist meon frere Karle, et en adjudhe servi en cascune cose si cum um per dreit sun frere salver dist en o ki il me altresí faset, et à Lothaire nul plaid n'onques prindrai qui par mon voil à cist moun frere Karle en damn seit.

Se Loois le sagrament ke sun frere Karle jure, cunserve, et Karles meon Senhor de sue part non lo tenist, se geo no l'en pois, ne jeo, ne nulz ki jeo retorner en pois, en nul adjudhe Loois nun li serai.

---

FRAGMENT DU POÈME SUR BOECE <sup>1)</sup>).

Nos jove omne, quandius que nos estam,  
De gran follia per folledat parllam,  
Quar no nos membra per cui viuri esperam,  
Qui nos soste, tan quan per terra annam,  
E qui nos pais que no murem de fam,  
Per cui salves m'esper, pur tan qu'ell clamam.

Nos jove omne menam ta mal jovent,  
Que us non o preza si s trada son parent.  
Senor, ni par, si 'll mena malament,  
Ni l'us vel l'autre, si s fai fals sacrament;  
Quant o fait, mica no s'en repent,  
E ni vers deu non fai emendament.

---

Nous jeunes hommes, si longtemps que nous sommes,  
De grande folie par erreur parlons,  
Parce que ne nous souvient par qui vivre espérons,  
Qui nous soutient, tant que par terre allons,  
Et qui nous paît enfin que ne mourions de faim,  
Par qui que je me sauvasse j'espère, en tant que l'invoquons.

Nos jeunes hommes menons si mal jeunesse,  
Que un ne cela prise, s'il trahit son parent,  
Seigneur, et pair, s'il le même méchamment,  
Et l'un voile l'autre, s'il fait faux serment;  
Quand cela fait, mie ne s'en repent.  
E ni vers diu ne fait amendement.

---

<sup>1)</sup> V. 1—71. RAYNOUARD, *Choix des Troubadours*, Vol. II. p. 5—15.  
*Die darunter gesetzte Verbalübersetzung ist von Raynouard.*

Pro non es gaigre, si penedenza 'n pren;  
 Dis que l'a bresa, mica nonqua la te;  
 Que eps l'or forfarz, e sempre fai epsamen,  
 Laisan deu le grant omnipotent  
 Ki'l mort et vius tot a in jutjamen:  
 Eps li satan son en so mandamen;  
 Ses deu licencia ja non faran torment.

Enfants, en dies foren ome fello;  
 Mal ome foren; a ora sunt peior.  
 Volg i Boecis metre quastiazo;  
 Auuent la gent, fazia en so sermo  
 Creessen deu qui sostenc passio,  
 Per lui aurién trastut redemcio.  
 Mas molt s'en penet, quar non i mes foiso;  
 Anz per eveia lo mesdrent e preiso.

Donz fo Boecis; corps ag bo e pro,  
 Cui tan amet Torquator Mallios <sup>1)</sup>;

Profit n'est guères, si pénitence en prend;  
 Dit qu'il l'a prise, mle jamais la tient;  
 Vù que même à l'heure forfait, et toujours fait de même,  
 Laissant Dieu le grand tout-puissant  
 Qui les morts et vivans tout a en jugement:  
 Même les satans sont en son mandement;  
 Sans de dieu licence jamais ne feront tourment.

Enfants, jadis furent hommes félons;  
 Mauvais hommes furent; à l'heure sont pires.  
 Voulut y Boèce mettre correction <sup>2)</sup>;  
 Oyant le peuple, faisait en son discours  
 Qu'ils crussent dieu qui souffrit passion,  
 Que par lui auraient trestous redemption.  
 Mais beaucoup s'en peina, car n'y mit foison;  
 Mais par envie le mirent en prison.

Seigneur fut Boece; corps eut bon et avantageux,  
 Lequel tant aima Torquator Mallius;

<sup>1)</sup> Boèce s'appelait ANICIUS MANLIUS TORQUATUS SEVERINUS BOETHIUS. Son bisaïeul portait le nom de MANLIUS TORQUATUS; c'est ce bisaïeul que l'auteur du poème désigne ici, ainsi qu'aux vers 35, 40 et 43. — RAYNOUARD. <sup>2)</sup> *Entsprechender wäre* châtement, *alt* castoïement.

De sapiencia no fo trop nuallos;  
 Tant en retenc que de tot non fo blos <sup>1)</sup>:  
 Tan bo essemple ex laiset entre nos,  
 No cuid qu'e Roma om de so saber fos.

Coms fo de Roma, e ac ta gran valor  
 Aprob Mallio lo rei emperador;  
 El era'l meler de tota la onor.  
 De tot l'emperi 'l tenien per senor,  
 Mas d'una causa u nom avian genzor  
 De sapiencia l'appellaven doctor.

Quan veng la fis Mallio Torquator,  
 Donc venc Boeci ta gran dolors al cor,  
 No cuid aprob altre dols li demor.  
 Morz fo Mallios Torquator dunt eu dig:  
 Ecvos a Roma l'emperador Teiric <sup>2)</sup>:  
 Del fiel <sup>3)</sup> deu no volg avec amig.

No credet deu lo nostre creator;  
 Per zo no'l volg Boecis a senor.

De sagesse ne fut beaucoup incapable;  
 Tant en retint que de tout ne fut privé:  
 Tant bon exemple en laissa entre nous,  
 Ne cuide qu'en Rome homme de son savoir fût.

Consul fut de Rome, et eut tant grande valeur  
 Après de Mallius le roi empereur;  
 Il était le meilleur de toute la dignité:  
 De tout l'empire le tenaient pour seigneur,  
 Mais d'une chose un nom avait plus gentil;  
 De sapience l'appelaient docteur.

Quand vint la fin de Mallius Torquator,  
 Alors vint à Boèce tant grande douleur au coeur,  
 Je ne crois qu'après autre deuil lui demeure.  
 Mort fut Mallius Torquator dont je dis:  
 Voici en Rome l'empereur Théodoric;  
 Du vrai dieu ne voulut avoir ami.

Il ne crut pas Dieu le notre créateur;  
 Par cela ne le voulut Boèce à seigneur,

<sup>1)</sup> *Das deutsche Wort blos.* <sup>2)</sup> *Theodorich.* <sup>3)</sup> *Von fidelis.*

Ni gens de lui no volg tener s'onor.  
 En lo chastia ta be ab so sermo,  
 E Teirics col tot e mal sa razo:  
 Per grant evea de lui volg for fello.  
 Fez u breu faire per gran decepcio;  
 E de Boeci escriure fez lo nom;  
 E si'l tramet e Grecia la regio:  
 De part Boeci lor manda tal raizo:  
 Que passen mar guarnit de contenco;  
 Eu lor redra Roma per traazo.  
 Lo sent Teiric miga no fo de bo,  
 Fez sos mes segre; si 'lz fez metre e preso.

El Capitoli lendema, al dia clar,  
 Lai o solien las altrás leis jutjar,  
 Lai veng lo reis sa felnia menar.  
 Lai fo Boecis, e foren i soi par.  
 Lo reis lo pres de felnia reptar <sup>1)</sup>;  
 Qu'el trametia los breus ultra la mar,  
 A obs los Grex Roma volia tradar.

---

Ni point de lui ne voulut tenir sa dignité.  
 Il l'enseigne si bien avec son discours,  
 Et Théodoric accueille tout en mal sa raison:  
 Par grande envie de lui voulut faire félon.  
 Fit un bref faire par grande tromperie,  
 Et de Boèce écrire fit le nom;  
 Et ainsi le transmit en de Grèce la région:  
 De part Boèce leur mande telle raison:  
 Qu'ils passent mer munis de guerre;  
 Il leur rendra Rome par trahison.  
 Le sentiment de Théodoric mie ne fut de bon.  
 Il fit ses messagers suivre; si les fit mettre en prison.

Au Capitole le lendemain au jour clair,  
 Là où soulaient les autres procès juger,  
 Là vint le roi sa félonie mener.  
 Là fut Boèce, et furent y ses pairs.  
 Le roi l'entreprit de félonie accuser;  
 Qu'il transmettait les lettres outre la mer,  
 Au profil des Grecs Rome voulait livrer.

---

<sup>1)</sup> Vom lateinischen reputare.

Pera Boeci anc no venc e pesat;  
 Sal el en estant, e cuidet s'en salvar,  
 L'om no'l laissez a salvament annar.  
 Cil li faliren qu'el solient ajudar;  
 Fez lo lo reis e sa charcer gitar.

Pourtant à Boèce onc ne vit en penser;  
 Se lève lui en séant, et pensa s'en sauver;  
 L'on ne le laissa à sauvement aller.  
 Ceux lui manquèrent qui le soulaient aider;  
 Fit le le roi en sa chartre jeter.

*Fragments aus einem sehr alten Liede auf  
 den heiligen Nicolaus <sup>1)</sup>.*

Seyntz <sup>2)</sup> vos ke alez par mer  
 De cet barun oiez parler,  
 Ke tant est par tut secorable  
 E ne en mer est tant aidable.

Sovent se claiment cheitiff e las  
 Sovent dient: Seint Nicolas  
 Sucurez nus, sein Nicolas, Sire  
 Si tel est, cum oum dire <sup>3)</sup>.  
 Atount <sup>4)</sup> uns houme lur aparutt  
 Ke en la nef juste <sup>5)</sup> se <sup>6)</sup> estutt.

Sein Nicolas s'en va ataunt  
 Li houmez remist leez <sup>7)</sup> et joiaunt <sup>8)</sup>  
 Ke turne <sup>9)</sup> fu de povertie  
 E ses files du mauveste.

<sup>1)</sup> HICKES, *Thesaurus linguarum septentrionalium*, p. 146. 149. 154. auch bei WOLFF, *Altfranzösische Volkslieder*, S. 153 folgd. — Es ist wahrscheinlich aus dem Ende des zehnten Jahrhunderts. <sup>2)</sup> Seigneur.  
<sup>3)</sup> Comme les hommes disent. <sup>4)</sup> Enfin, von tandem. <sup>5)</sup> Auprès, von juxta.  
<sup>6)</sup> Eux. <sup>7)</sup> Von laetus. <sup>8)</sup> Joyeux. <sup>9)</sup> Tourné, sauvé.

# Proben aus der Uebersetzung der Werke des heil. Gregor <sup>1)</sup>).

(XI. Jahrhundert.)

## Aus dem Kommentar über Hiob.

Un hom estoit en la terre Us, ki out nom Job. Par ce est dit u <sup>2)</sup> li sainz hom demoroit, ke li merites de sa vertut sont expresseiz <sup>3)</sup>; quar ki ne sacht <sup>4)</sup> ke Us est terre de Païens; e la païenie <sup>5)</sup> fut en tant plus enloie <sup>6)</sup> det visces, ke ele n'out <sup>7)</sup> la conissance de son faiteur <sup>8)</sup>. Dunkes diet lom u <sup>9)</sup> il demorat, par ke ses loz <sup>10)</sup> creisset <sup>11)</sup>, cant il fut bons entre les malvais; quar estre bon entre les bons n'est une chose ki mult <sup>12)</sup> facet à loer <sup>13)</sup>, mais estre bon entre les malz. Alsi <sup>14)</sup>, com ce est grevals <sup>15)</sup> pechiés nient <sup>16)</sup> estre bon entre les bons, alsi est ce grant loz estre bon entre les malz. De ce est ke li bieneurous Job de lui-mimes et si dist: je sui freres des dragons et compains <sup>17)</sup> des ostrusces <sup>18)</sup>.

Cremanz <sup>19)</sup> Deu et repairanz <sup>20)</sup> en sus del mal <sup>21)</sup>. Cremoir Deu est nul bien, ki a faire soit, trespasseir <sup>22)</sup>. De ce est dit parmi Salamon: „Cil ki crient <sup>23)</sup> Deu, ne met rien en négligence.“ Mais par ce ke li alkant <sup>24)</sup> font ensi alcuns biens, ke il ne soi ostent <sup>25)</sup> mie d'alcuns malz, si est bien, après Deu cremanz, repairanz en sus del mal, dit; car escrit est: „repaire del mal, et si fai lo bien.“ Car li bien ne sont mie plaisant à Deu, ni devant ses oez <sup>26)</sup> enboeit <sup>27)</sup> de la mellance <sup>28)</sup> des malz. De ce est dit parmi Salomon: „Qui en un forfait, pluisors biens perdrerat.“ On ce mimes tesmonget <sup>29)</sup> sainz Jakemes <sup>30)</sup>: „Qui en un forfait, culpables est de toz, mimes se il avoit gardeie tote la loi.“ De ce dist sainz Paules: „Un pan de levains mainet <sup>31)</sup> tote la masse.“ Dunkes, par ce ke mostreit soit com nès pur li bieneurous Job fut es biens, est sonieusement <sup>32)</sup> ensengiet <sup>33)</sup> cum estranges il fut des malz. Cou-

<sup>1)</sup> Histoire littéraire de la France, Tom. XIII, p. 7 fgd. <sup>2)</sup> où. <sup>3)</sup> exprimés. <sup>4)</sup> sait. <sup>5)</sup> le paganisme. <sup>6)</sup> liée, enlacée. <sup>7)</sup> n'a pas. <sup>8)</sup> créateur. <sup>9)</sup> disons leur où. <sup>10)</sup> louanges von laus. <sup>11)</sup> augmentassent. <sup>12)</sup> beaucoup. <sup>13)</sup> louer. <sup>14)</sup> De même. <sup>15)</sup> plus grave. <sup>16)</sup> non. <sup>17)</sup> compagnon. <sup>18)</sup> autruches. <sup>19)</sup> Crayant. <sup>20)</sup> Recedant. <sup>21)</sup> *Die Worte des Textes*: timens Deum et recedens a malo. <sup>22)</sup> passer outre, négliger. <sup>23)</sup> craint. <sup>24)</sup> quelques uns. <sup>25)</sup> ôtent. <sup>26)</sup> yeux. <sup>27)</sup> sont tâchés, souillés. <sup>28)</sup> mélange. <sup>29)</sup> témoignage, atteste. <sup>30)</sup> Jaques, *das engl. James*. <sup>31)</sup> corrompt. <sup>32)</sup> soigneusement. <sup>33)</sup> indiqué, fait connaître.

stume suet <sup>1)</sup> estre des reconteurs <sup>2)</sup> ke cant ils descript <sup>3)</sup> la bataille de la Palestre, premiers descript les membres des luiteors <sup>4)</sup>, cum larges soit li pis <sup>5)</sup>, e com forz e sains, com soient plain e gros li bras, e com li ventres desoz soit teis <sup>6)</sup> ke il ne soit pesanz de groissere ne floibes de teneuece <sup>7)</sup>; e cant il ont les membres convenables mostreiz à la bataille, dont primes recontent les cols <sup>8)</sup> de lur grand force. Dunkes, porce ke nostre champions soi devoit combattre encontre le dèable, si recontet alsì com à ceaz ki en la gravelle <sup>9)</sup> sunt por esgardeir <sup>10)</sup>, les reconteres de la sainte hystoire, les spiriteiz forces de cest champion alsì com uns membres de la pense <sup>11)</sup> quand il dist: „Cil hom estoit simples e cremans Deu, e repairans en sus del mal,“ ke cant on conoist le grant atnement <sup>12)</sup> de ses membres, de la fortièce des membres puist lom devant conoistre la victoire ki après vient.

*Über die Worte der Vulgata: Consurgens diluculo,  
offerebat holocausta pro singulis.*

Nos levons nos matin, cant nos avironeit <sup>13)</sup> de la lumiere de compunction, laissons la nuist de nostre humaniteit, et ovrons les oes <sup>14)</sup> de nostre pense az raiz <sup>15)</sup> del vrai soloilh; et dont offrons nos sacrefices por cascun, cant nos sacrefions a Deu sacrefice de priere por cascune vertut; ke la sapience ne nos ellievet; ke li entendemenz ne forvoiet ki subtilment cueil <sup>16)</sup>; ke li conselz ne soit confus, cant il soi multepliée; ke la force ne moient <sup>17)</sup> à trebuchement, cant ele donet fiance; ke la science, cant ele conoist c n'aiment mie, n'enflet; ke la pieteiz voist <sup>18)</sup> fors mesure, cant ele plus ke droit soi abaisset; ke la cremors <sup>19)</sup>, cant elle dotet <sup>20)</sup> plus ke ele ne deust, ne chaïet en la fosse de desperation. Dunkes cant nos offrons prieres à nostre sanior <sup>21)</sup> por cascune, ke ele pure soit, ke faisons altre chose se ce n'es ke nos, solune le nombre des fiz, offrons sacrefice cascun toz por cascuns? Et cele maniere de sacrefice ke Job offrit, si avoit nom holocaustes; holocaustes dit altant come toz ars <sup>22)</sup>: giers <sup>23)</sup> doneir holocaustes, ce est tote la pense del fou <sup>24)</sup> de compunction espandre, ke li cuers ardet en l'altier d'amor, e si ardet les laidéces <sup>25)</sup> des penseirs alsì cum les pechiez de sa

<sup>1)</sup> *Das lat. solet.* <sup>2)</sup> ceux qui racontent; raconteurs. <sup>3)</sup> décrivent.  
<sup>4)</sup> lutteurs. <sup>5)</sup> poitrine. <sup>6)</sup> tel. <sup>7)</sup> petitesse, maigreur. <sup>8)</sup> coups. <sup>9)</sup> l'arène. *Davon der Name Gravelingue.* <sup>10)</sup> regarder, considérer, décider.  
<sup>11)</sup> de la pensée, de l'esprit. <sup>12)</sup> position. <sup>13)</sup> environnés. <sup>14)</sup> yeux. <sup>15)</sup> rayons.  
<sup>16)</sup> court. <sup>17)</sup> mène. <sup>18)</sup> aille. <sup>19)</sup> crainte. <sup>20)</sup> subjugué, dompte. <sup>21)</sup> seigneur.  
<sup>22)</sup> brûlé. <sup>23)</sup> donc. <sup>24)</sup> fou. <sup>25)</sup> souillures.



propre esclate <sup>1)</sup>. Mais ce ne sevent faire, se cil n'es ki bien esgardent <sup>2)</sup> e tapressent <sup>3)</sup> lur deventriens <sup>4)</sup> movemenz, ains <sup>5)</sup> ke il eissent <sup>6)</sup> fors al oeuvre. Ce ne sevent faire, se cil n'es ki de bariu <sup>7)</sup> garde sevent guarir lur cuers. De ce est ke à droit est dit ke Hysboseth fut morz de une puere <sup>8)</sup> mort, de cui la scripture tesmonget ke il n'avoit mie en sa maison portier, mais portiere, ki dist ensi: Recha e Banafa li filh Renmon virent <sup>9)</sup>, si entront en la charlor del jor en la maison Hysboseth ki dormoit sor son lit en meidi; il i entront; et la chambriere ki portière etet e lo frument purgie vet, dormit.

### *Aus der Übersetzung der Dialoge.*

Il fut une vile <sup>10)</sup> Venantii, qui jadis fut patrices ès contreïes de Samnium, en laquelle vile ses ahaneues <sup>11)</sup> ot un filh Honoreit par nom, ki, del enfantils ans, arst <sup>12)</sup> par abstinence, à l'amor del celeste país, e quand il valoit de si grande conversation, e soi ja restraindoit meismes d'oisouse parole, e mult sa char dontoit par abstinence, alsi com ge ci devant ai parleit, en un jor, ses peires et sa mere firent un convive à lur voisins, el quel convive chars estoit appareilhée à mangier; laquelle char quant icil refusoit atochier à mangier, por l'amor de l'abstinence, dunks lo comencierent ses peres et sa mere à eschernir <sup>13)</sup> e dire: manjoué <sup>14)</sup>; apoterons-nos dunks à tei peissons en icez monz? Or en icel lui soloient <sup>15)</sup> li peisson estre oït, nient veut <sup>16)</sup>; mais quant Honoreit astoit escherniz de ces paroles, manès <sup>17)</sup> el convive defalit aigue <sup>18)</sup> al service. Or uns serjans <sup>19)</sup>, avoc une selge de fust <sup>20)</sup>, alsi com i lokes <sup>21)</sup> est coustume, s'en alat à la fontaine: quant il puisievit <sup>22)</sup> l'aigue, si entrat uns peissons en la selge; e retourneiz li serjanz, devant les boches des séans, un peisson espandit avec l'aigue, ki, al vivre de tot lo jor, à Honoreit poist estre asseis <sup>23)</sup>; e restot soi meruilherent; e toz icil eschernissemenz <sup>24)</sup> de son pere e de sa mere cessat.

### *Buch III, Kap. 3.*

Nient <sup>25)</sup> après mult de tens, demandant la cause des Gothes, li très bienheureus hom Agapitus, alsiment <sup>26)</sup> li eveskes de ceste ro-

<sup>1)</sup> race. <sup>2)</sup> regardent, considèrent. <sup>3)</sup> complimentent. <sup>4)</sup> précédens, antérieurs. <sup>5)</sup> avant. <sup>6)</sup> sortent; *das ital.* uscir. <sup>7)</sup> forte, puissante; *das griech.* βαρύς. <sup>8)</sup> mauvaise. <sup>9)</sup> vinrent. <sup>10)</sup> maison de campagne, villa. <sup>11)</sup> fermier. <sup>12)</sup> brûla, fut embrasé. <sup>13)</sup> plaisanter, railler. <sup>14)</sup> mange. <sup>15)</sup> avaient coutume. <sup>16)</sup> non vus. <sup>17)</sup> sur-le-champ. <sup>18)</sup> manqua l'eau. <sup>19)</sup> serviteur, esclave. <sup>20)</sup> un seau de bois. <sup>21)</sup> en ce lieu. <sup>22)</sup> puisait. <sup>23)</sup> pût être assez; pût suffire. <sup>24)</sup> acharnement. <sup>25)</sup> non. <sup>26)</sup> pareillement.

maine glise à cui ge serf, disposant Deu, il alat à Justinien lo prince. A cui encor alant, par un jor, ja ès contreies de Grece, por guarir fut offerz uns mueaz <sup>1)</sup> et clos <sup>2)</sup>, ki unkes <sup>3)</sup> ne pout, ne alcunes paroles fors metre, ne soi leveir de terre. Or quant li prochain <sup>4)</sup> de celui plorant l'eussent offert, li hom del sanior demandat sonious <sup>5)</sup> se il eussent la foid de cele guarison; à cui quant en la vertut de Deu, de l'auctoriteit sainz Pirre, dissent soi avoir ferme sperance de la santeit de celui, manès <sup>6)</sup> li honorables hom soi culchat <sup>7)</sup> en orison <sup>8)</sup>, e il commençant les sollempniteiz des messes, el regart del tot poissant Deu offrit sacrefice. Or quant il ot parfait lo sacrefice, il eissanz <sup>9)</sup> del alteil <sup>10)</sup>, tuit <sup>11)</sup> la main del clop, e là estisant <sup>12)</sup> lo pople e regardant, manès drezat sus celui de la terre en ses propres alemens <sup>13)</sup>; or quant il li mettoit en la boche lo cors del sanior, dunkes fut desloïé <sup>14)</sup> cette langue, longement muete <sup>15)</sup> à parleir, toz en orent merveilhe; si comencerent à ploreir de joie; e manès, corut en las penses cremors e reverence, quant il vivent quele chose poist Agapitus faire, en la vertut del sanior, par l'aide saint Pirre.

## *Anfang der Uebersetzung der Bücher der Makkabäer.*

(XI. Jahrhundert.)

Il avint puisque Alixandres, fiz de Philippe de Macédoine, qui premiers regna en Grece, issanz <sup>16)</sup> de la terre de Cethim, out oscis Daire <sup>17)</sup>, lo rei de Perse et de Medie, si fist plosors batailles, et prist les garnisons de toz, e oscit les rois de la terre, et ala jusque en la fin de la terre, et gaigna toz les trésors de la terre, et la terre fu en pais <sup>18)</sup> devant lui. Et assembla grant force, et graud ost <sup>19)</sup> trop, et sis cuers fu essaucez <sup>20)</sup> et enorgoeilliz, e prist totes les terres et les seignories, et tuit li rendirent treud <sup>21)</sup>; e après ço <sup>22)</sup>, si chay <sup>23)</sup> en maladie, et s'aperceut que il se moroit, et apela ses nobles barons qui estoient od <sup>24)</sup> lui norri dés enfance, e si lor departi son réaume, dementiers <sup>25)</sup> que il vivoit. Et regna Alixan-

<sup>1)</sup> muet. <sup>2)</sup> boiteux; claudus. <sup>3)</sup> jamais; unquam. <sup>4)</sup> parens.  
<sup>5)</sup> soigneusement. <sup>6)</sup> incontinent, sur-le-champ. <sup>7)</sup> se prosterna. <sup>8)</sup> oraison,  
 prière. <sup>9)</sup> sortant. <sup>10)</sup> autel von altus, *nicht von altare, Hochaltar.*  
<sup>11)</sup> tint. <sup>12)</sup> étant, astisant. <sup>13)</sup> pas, faculté d'aller, de marcher. <sup>14)</sup> délicé.  
<sup>15)</sup> muete *habe ich geschrieben statt muele, wie a. a. O. p. 11 steht.* <sup>16)</sup> sorti.  
<sup>17)</sup> eut tué Darius. <sup>18)</sup> paix. <sup>19)</sup> armée. <sup>20)</sup> exaltatum. <sup>21)</sup> tribut.  
<sup>22)</sup> cela. <sup>23)</sup> tomba. <sup>24)</sup> avec. <sup>25)</sup> pendant, tandis.

dres XII ans e muri soi; et ses chevaliers ourent son regne, chascun en son leu <sup>1)</sup>; e tuit se firent coronier, après sa mort, et lor fil en après eaus <sup>2)</sup>, et par mainz anz, et li mal furent acreu en la terre, et issi <sup>3)</sup> de lor racine de pecché.

## *Sprachproben aus den ältesten englisch-nor-mannischen Dichtern.*

### 1. *Aus dem Liber de Creaturis des Philippe de Than.*

Al busuin est trued,  
L'ami é eprued,  
Unches ne fud ami,  
Qui al busuign failli.  
Pur cel di ne targez,  
Mes ma raison oiez;  
Prei vus del esculter,  
E puis del amender.

### 2. *Aus dem Bestiaire desselben Dichters.*

*Er schildert die Geschicklichkeit eines Igels im Abreissen der Weinbeeren:*

El tems de vendenger,  
Lores munte alpalmes,  
Là ù la grappe veit,  
La plus méure seit <sup>4)</sup>,  
Sin abat le raisin,  
Mult li est mal veisin,  
Puis del palmes descent,  
Sur les raisins s'estent,  
Puis de sus de vulote <sup>5)</sup>,  
Ruunt comme pelote,  
Quant est tres ben charget,  
Les raisins enbrocet,  
Eissi porte pulture,  
A ses fiz par nature.

<sup>1)</sup> lieu. <sup>2)</sup> eux. <sup>3)</sup> sortit. <sup>4)</sup> coupe, cueille. <sup>5)</sup> Volutat. Im Original steht fälschlich volupe. Die Verbesserung rührt von Ginguenté her.

3. *Aus dem Prolog zur Übersetzung der Proverbien  
von Samson de Nanteuil.*

A tort se lait murir de faim  
 Ki assez at è blé et pain,  
 Turner li pot l'um à peresce  
 Se ne s'en paist u à feblesce;  
 S'il fameillet é ne se paise,  
 E par desdaing murir se laisse,  
 De cels est dune, si cum jeo crei,  
 Ki al mulin muerent de sei,  
 Pur neut irreit conquerre en France,  
 Ki suffraite at en habundance, etc.

---

4. *Aus der Histoire des rois Saxons von  
Geoffroy Gaimar.*

*Es ist von dem Ménestrel Taillefer die Rede:*

Armes aveit et bon cheval,  
 Si est hardiz é noble vassal,  
 Devant les altres cil se mist,  
 Devant Engleis merveilles fist;  
 Sa lance prist par le tuet,  
 Com si ço fust un bastunet,  
 Encontre mont halta la geta,  
 Et par le fer recéue l'a  
 Trais fez issi geta sa lance,  
 La quarte feiz mult pres s'avance;  
 Entre les Engleis la lança  
 Parmi le cors un en naffra.  
 Puis treist s'espee, arere vint,  
 Geta il s'espee k'il tint,  
 Encountre mont puis la receit,  
 L'un dit al altre ki ço veit,  
 Ke ço esteit enchantement,  
 Ke cil fesait devant la gent,  
 Quant treiz feiz out gete l'espee, etc.

---

5. *Aus der Histoire des ducs de Normandie von Benoît.*

*Beschreibung des Frühlings:*

Quant li ivers fu trepassez,  
 Vint li duls tens e li estez,

Venta l'aure suave e quoie,  
 Chanta li merles e la treie;  
 Bois reverdirent e prael,  
 E geat florirent li ramel,  
 Parut la rose buen olanz,  
 E altres flors de maint semblanz.

*Er schildert Heinrich's II. Vortiebe für die Wissenschaften und schließt seine Erzählung von dem ersten Einfall der Normannen mit folgenden Worten:*

Avantage ai en cest labur,  
 Que al souverain é al meillur,  
 Escrit, translat, truis e rimei,  
 Qui el mund sei de nule lei;  
 Qui meux conaist oevre bien dite,  
 E bienseant e bien escrite,  
 Deus mi dont faire son plaisir,  
 Kar cest la riens que plus desir.

---

**6. Aus der Aufforderung zum Kreuzzuge von demselben Dichter.**

Cunte ne duc, ne li rois corune,  
 Ne se poent de la mort destolir,  
 Kar quant il unt grant tresor amasse,  
 Plus lur convient a grant dolor guerpier,  
 Miels lur venist en bon vis departir,  
 Kar quant il unt en la terre bute,  
 Ne lus valt puis ne chatel ne cite.

---

**7. Aus der Histoire de la guerre de Troie desselben Dichters.**

*Schilderung des Frühlings, in welchem sich Jason einschiffte, das goldene Vlies zu erobern:*

Quant vint el tens qu'ivers devise,  
 Que l'erbe' vers point en la rise,  
 Lorsque florissent li ramel,  
 Et doucement chantent oisel,  
 Merle, mauvis et l'oriol,  
 Et Estornel et Rossignol;

La blanche flors pent en l'espine,  
 Et reverdoie la gaudine,  
 Quant li tens est douz et souez,  
 Lor partirent del port les nez, etc.

*Beschreibung der Rüstung eines Kriegers:*

Mès el rivage el sablonoi,  
 Prist ses armes et son convoi.  
 Primes cauça ses génoillieres;  
 Ains el siège n'ot fait si chieres;  
 D'or fin furent si esperon  
 Taillié de l'oeuvre Salemon.  
 Après a un auberg vestu  
 Onques meillor forgiez ne fu;  
 Taliez est bien à sa mesure  
 La maille en fut sérée et dure.  
 Pou li pesa quant l'ot vestu.  
 Après laça un aume agu  
 Resplandissant de boene talle;  
 Jà por armes ne fera falle.  
 Li cercles est d'or esmerez <sup>1)</sup>.  
 Di Dex i ot nons tos letrez.  
 Li nasel fu d'un chier onicle,  
 O front devant ot un bericle,  
 Cil que meillor ne plus belle quist,  
 De foille el s'entreméist <sup>2)</sup>.  
 Après a ceint un branc d'acier,  
 Onques nus hom ne vit si chier,  
 Si riche, ne de sa valor,  
 Clere, en tranchant come rasor.  
 Un escu ot d'os d'olifant,  
 Fort et bien fait et riche et grant.  
 La bocle en fu d'or espaignois  
 Et la guige <sup>3)</sup> toute d'orfrois <sup>4)</sup>;  
 Un grant espié cler et luisant  
 Li baillirent d'acier trunchant, etc.

---

<sup>1)</sup> Émaillé. <sup>2)</sup> *Im Original steht: de folie s'entreméist. Die Verbesserung ist von Ginguené, Hist. littér. de la France, XIII, p. 428.* <sup>3)</sup> Anse par laquelle on pendait le bouclier. <sup>4)</sup> Broderie, galon, frange d'or.

8. *Aus der Vie de St. Thomas de Cantorbéry  
von Guernes.*

*Der Anfang lautet:*

Tuit li physicien ne sont ades bon mire,  
Tuit clerc ne sevent pas bien chanter ne bien lire;  
Asquanz des Troveurs faillent tort à bien dire,  
Tel choisist le mielz qui le mielz quide eslire,  
E tel quide estre mieldre des altres est li pire.

*Von den übrigen Werken über denselben Gegenstand  
sagt er:*

Tut cil autre romanz qu'unt fait del martyr  
Clere u lai muine u dame mult les oi mentir,  
Ne le veir ne le plain ne les i oi furnir,  
Mais ci purrez le veir e tut le plain oir,  
N'isterai de verite pur perdre ne pur murir.

*Proben aus der Uebersetzung der Distichen des  
Cato von Everard.*

**C**um animadverterem quam plurimos homines graviter errare in via  
morum, succurendum et consulendum opinioni eorum fore existimavi;  
maxime ut gloriose viverent, et honorem contingerent.

|                      |                          |
|----------------------|--------------------------|
| Cum jeo aparsoie     | Pur ço maismement        |
| Plusurs de la voie   | Ke glorieusement         |
| De mors forvoier:    | El mont vesquissent,     |
| Avis pur m'estoit,   | E par tel afere          |
| E grant bien seroit, | Dignetez en terre,       |
| De voir cunsilier.   | En honors conquieissent. |

Nunc te, fili carissime, docebo, quo pacto mores animi tui componas.

|                           |                     |
|---------------------------|---------------------|
| Ore beaus fiz très chier, | Par quel covenant   |
| Toi voel jeo enseignier   | Purras en avant     |
| Ke tu soies plus sage;    | Aorner ton courage. |

Igitur mea praecepta ita legito, ut intelligas; legere enim et non intelligere, negligere est.

|                       |                            |
|-----------------------|----------------------------|
| Pur tels acheisons    | Mais nient entendre è lire |
| Fiz jeo te enjoignons | Ço est à despire           |
| Ke mes preceps lises; | Si voil ke t'en chastises. |

*Itaque Deo supplica, parentes ama, etc.*

|                          |                         |
|--------------------------|-------------------------|
| Deù amez,                | Pere et mere amez,      |
| E le requerez            | Parenz honurez          |
| De ço ke averois mestier | E mult le tenez chierz. |

*Si Deus est animus, nobis ut carmina dicunt,*

*Hic tibi praecepue sit pura mente colendus.*

|                     |                      |
|---------------------|----------------------|
| Si Deu à cultiver   | Là soit tun curage   |
| Est ou purpenser    | Ferm sans être remué |
| Come dient li ditié | En son estage.       |

*Si vitam inspicias hominum, si denique mores,*

*Cum culpes alios, nemo sine crimine vivit.*

|                      |                            |
|----------------------|----------------------------|
| Quant autre blameras | Kar nul n'est ki vit       |
| Tei meismes jugeras  | Ou ne soit grant ou petit, |
| Tut primerement.     | Ki soit ne mesprent.       |

*Noli homines blando nimium sermone probare:*

*Fistula dulce canit, volucrem dum decipit auceps.*

|                       |                         |
|-----------------------|-------------------------|
| Ne voilles losengier  | Bel chante le frestel   |
| Home ne trop loer     | Quant l'oiselor l'oisel |
| Fors sulunt le droit. | Tret à soi, é desçoit.  |

*Litem inferre cave, cum quo tibi gratia iuncta est;*

*Ira odium generat, concordia nutrit amorem.*

|                            |                        |
|----------------------------|------------------------|
| Ne muf jà à tençon         | Kar ire engendre haor, |
| Vers ton compaignun,       | Concorde nurit amur    |
| Ne vers ton bien-voillant. | Ke Deus prise tant.    |

*Telluris si forte velis cognoscere cultus,*

*Virgilium legito.*

|                       |                     |
|-----------------------|---------------------|
| Si tu vois savoir     | Virgille lisés      |
| Terre cultiver,       | E savoir purrés     |
| Ke blé ni faille mie; | Assez de gaignerie. |

*Quod si mage nosse laboras*

*Herbarum vires, Macer has tibi carmine dicet;*

|                      |                         |
|----------------------|-------------------------|
| Si uns fisicien      | Macré ki ne ment        |
| Volez estre, e bien  | Les granz vertuz aprent |
| Douer les médecines, | De erbes é racines.     |

*Si romana cupis et punica noscere bella,*

*Lucanum quaeras, qui Martis praelia dixit.*

|                          |                     |
|--------------------------|---------------------|
| Si vels ke tu ne failles | Lucran apren: Kar   |
| De savoir les batailles  | Illuec troveras     |
| D'Aufrike ou de Rome;    | De guerre la summe. |



Si quid amare libet, vel discere amare legendo,  
Nasonem petito.

|                           |                        |
|---------------------------|------------------------|
| Si vels savoir d'amors    | Dunc saveras tost amer |
| Come voillent li plusurs, | È après des-amer       |
| Lisez dunc Ovides.        | Melz ke tu ne quides.  |

Coniugis iratae noli tu verba timere;  
Nam struet insidias lacrimis, quum femina plorat.

|                          |                           |
|--------------------------|---------------------------|
| Quant ta femme irée      | Quant ele losenge é ploré |
| Te dit sa raponée        | Gar toi icele ore,        |
| N'en tieng jà nul plait. | Kar dunc est en aguait.   |

Miraris, verbis nudis me scribere versus?  
Hos brevitatis sensus fecit coniungere binos.

|                           |                          |
|---------------------------|--------------------------|
| En esmerveillez           | Mais ces est l'acheison  |
| Ço ke jeo aie ces         | Ke deisse ma reison      |
| Vers escrit issi nuement; | En dous vers brievement. |

*Die Uebersetzung schließt mit folgendem Epilog:*

|                         |                          |
|-------------------------|--------------------------|
| De danz Katon la trace, | Mès si jeo ai mespris    |
| Si près come la grâce   | Ou autre chose mis       |
| Deu m'a enseignié,      | Ke il ni doit avoir      |
| Ai par trestut suï      | Li sage qui l'orrunr,    |
| E les sens de lui       | Amender le putrunr,      |
| En romans tresturné;    | E jeo les en requier.    |
| Ne me doit blasmer,     | Trestut cil ki l'orrunr, |
| Home seculer            | E en quer retendrunr     |
| Ne nul crestien,        | Le sen quant l'unt oï,   |
| Kar c'est mun mestier   | O Dieu aient grand part, |
| De fere é de penser     | E del pescheo Everart    |
| Tuz-jurs sen é bien.    | Ait damne Deu merci.     |

*Bruchstück aus der Exposition sur les Epîtres  
et Evangiles de la dernière semaine de carême  
von Haimon <sup>1)</sup>.*

Dans encommencèrent li alquant <sup>2)</sup> scupir <sup>3)</sup> en lui et cuverre sa face, et batre à coleies <sup>4)</sup>, et dire à lui, devyne: e li ministre lo

<sup>1)</sup> Lebeuf, Mém. de l'Académ. des Inscriptions et belles-lettres, Tom. XVII, p. 725. <sup>2)</sup> Quelques-uns. <sup>3)</sup> cracher. <sup>4)</sup> soufflets.

battoient à facicies<sup>1)</sup>. Et quant Pieres estoit en la cort de lez, se vint une des ancelles<sup>2)</sup> le souverain prestre; et quant ille<sup>3)</sup> ot vent Pieron ki se chafieuet al feu, se lesvai ardeit, et se dist à lui: et tu estoies avec Ihesus de Galileie. Cil desnoieit davant toz, et se dit: ne ni sai na ni n'entent ce ke tu dis. Si ussit fuers davant la cort: se chanteit li jas<sup>4)</sup>. Lo parax<sup>5)</sup>, quant un altre ancele l'ot vent, se dist à céos ki lai encor esteivent, car cist é de céos. Lo parax, un petit après, dissent à Pieron cil ki lai esteivent: vraiment, tu es de céos, car tu es aussi Galileus. Et cil encommençoit excommunier et jurier ke ju ne sai ke cist hom soit, ke vos dites. Maintenant, lo parax, chanteit li jas: (car es ta parole te fait aparissant) se recorderit Pieres la parole Jhesu.

## BARBE DE VERRUE.

### STANCES.

Voyd sien hyvert venir li saiges  
Comme als fins biau jor, belle nuit;  
Scet que sont rozes por toz eaiges,  
Si pour toz eaiges sont ennuict.

De ma prime vere<sup>6)</sup> tempeste<sup>7)</sup>  
Ne me remembre sans plézir;  
Ainz qui dança molt à la feste,  
Au soir n'ha regret de gézir<sup>8)</sup>.

Dant que<sup>9)</sup> vy cheoir foilles d'altomne,  
Belle tretoz m'ont proclamé;  
Tretoz, adez<sup>10)</sup>, me dizem bonne;  
Ne sçay le nom qu'ay plus amé.

Heur<sup>11)</sup> ne despant<sup>12)</sup> de gentillesse;  
Contre li tams n'ay de rancœur<sup>13)</sup>;  
L'er m'ha changié; n'est de vieillesse,  
Por de qui n'ha changié le coeur.

---

<sup>1)</sup> face, visage. <sup>2)</sup> ancillae, servantes. <sup>3)</sup> celle-ci. <sup>4)</sup> gas, gallus. Barbazan, de ordine de Chevalerie, Paris 1759, 8., p. 84 *leitet davon jaser ab. Dies kommt aber vom italiänischen gaza, die Elster, her.* <sup>5)</sup> Aussitôt, sur-le-champ. <sup>6)</sup> printanière. <sup>7)</sup> saison. <sup>8)</sup> se coucher, jacere. <sup>9)</sup> avant que. <sup>10)</sup> à présent, adesso. <sup>11)</sup> bonheur. <sup>12)</sup> dépend. <sup>13)</sup> rancune.

Bien soye ung tantet jà vieillotte  
 Me duict <sup>1)</sup> la cort <sup>2)</sup> di jovancels;  
 Ains n'hay regret que gent' fillotte  
 M'emble, au sien tor <sup>3)</sup>, josnes ancels <sup>4)</sup>.

Me duict veoir doulces pastourettes  
 Maynant lor bergierot gentilz,  
 Coeillir aveline et flourettes,  
 Enmyeu fustayes et cortilz <sup>5)</sup>.

Me duict veoir, soubz vertes tonnelles,  
 Couplre adfyant <sup>6)</sup> les feulx du jor;  
 Me duict oyr chant des vilanelles <sup>7)</sup>  
 Appeller au combat d'amor.

Me duict (bien qu'avecque lor dames  
 Gabent <sup>8)</sup> di miens rescits longuetz),  
 Si conte plaids <sup>9)</sup> d'antiques flames,  
 Soubryer nos jolys friquetz <sup>10)</sup>.

Lor est adviz que rien ne mene <sup>11)</sup>;  
 Ont en pitié mes cheveux blans;  
 Riottent <sup>12)</sup>, si lor conte, esmeue,  
 Qu'heux <sup>13)</sup> lors pairs à mes pieds tremblants.

Et, de ma part, me rys sans faindre,  
 De veoir parpeillons esvolez  
 Sy narguillants <sup>14)</sup>, prest à s'esteindre  
 Flammel qui tant en ha bruslez!

## THIBAUT, ROI DE NAVARRE.

### CHANSON.

**L**es doulces dolours,  
 Et li mal plaisant.  
 Qui vient d'amors,  
 Sont dols et cuisants;  
 Et qui fait fol hardement,  
 A paines aura secors,  
 J'en fis un, dont la pavors <sup>15)</sup>  
 Me tient ou cors <sup>16)</sup>, ke je sans.

<sup>1)</sup> plait. <sup>2)</sup> cortège. <sup>3)</sup> à son tour. <sup>4)</sup> serviteurs. <sup>5)</sup> Hortulus, petit jardin. <sup>6)</sup> défiant. <sup>7)</sup> villageoises. <sup>8)</sup> raillent. <sup>9)</sup> récits, *des angl.* playds. <sup>10)</sup> galants. <sup>11)</sup> se ment; change. <sup>12)</sup> ricanent. <sup>13)</sup> que j'eus. <sup>14)</sup> Narguiller, diminutif *con* narguer. <sup>15)</sup> peur. <sup>16)</sup> au corps.

Bien est grans folors <sup>1)</sup>  
 D'amer loiaument,  
 Qui porroit aillors  
 Cangier <sup>2)</sup> son talent;  
 He Diex! j'en ai apris tant,  
 K'ançois seroit une tors,  
 Portée à terre de flors,  
 Ke m'en veist recreant.

Long respit <sup>3)</sup> m'ont mort <sup>4)</sup>,  
 Et grant desirier,  
 A ce qu'à son tort  
 Me velt corrocier <sup>5)</sup>;  
 Moins en sera à prisier,  
 Se je n'ai de li confort,  
 C'au mont n'a rien si fort,  
 Pour li, ne me fust legier.

Je chant et deport <sup>6)</sup>,  
 Pour moi solasier,  
 Et voi en mon sort  
 Anui et dongier;  
 Si porrai bien perillier <sup>7)</sup>,  
 Quant ne puis venir à port,  
 Ne je n'ai alors resort,  
 Sans ma ligence <sup>8)</sup> brisier.

Dame, j'ai tout mis,  
 Et cuer et penser  
 En vous ai asis,  
 Sans ja remuer;  
 Se je vouloie aconter,  
 Vostre biautés, vostre pris,  
 J'auroie trop d'enemis,  
 Pour cou ne m'en os meller.

#### ENVOI.

Dame, je n'i puis durer,  
 Car tout ades m'ira pis,  
 Tant ke vous dirés, amis  
 Je vous voil m'amor doner.

---

<sup>1)</sup> folie. <sup>2)</sup> ehangier. <sup>3)</sup> repentir. <sup>4)</sup> mordu. <sup>5)</sup> couroucer, fâcher.  
<sup>6)</sup> dépose. <sup>7)</sup> tomber dans un péril. <sup>8)</sup> foi.

## CHANSON

pour exciter à la croisade.

Signor, saciez, ki or ne s'en ira  
 En cele Terre, u Diex fu mors et vis;  
 Et ki la Crois d'outre mer ne prendra,  
 A paines mais <sup>1)</sup> ira en Paradis:  
 Ki a en soi pitié et ramembrance  
 Au haut Seignor, doit querre sa vengeance,  
 Et délivrer sa terre et son païs.

Tout li mauvais demorront par deça,  
 Ki n'aiment Dieu, bien, ne honor, ne pris,  
 Et chascuns dit, Ma feme que fera?  
 Je ne lairoie à nul fuer mes amis:  
 Cil sont assis en trop fole attendance,  
 K'il n'est amis fors, que cil sans dotance,  
 Ki pour nous fu en la vraie Crois mis.

Or s'en iront cil vaillant Bachelers,  
 Ki aiment Dieu, et l'onour de cest mont,  
 Ki sagement voelent à Dieu aler,  
 Et li morveus, li cendreus <sup>2)</sup> demourront.  
 Avugle sunt, de ce ne dout-je mie,  
 Ki un secours ne font Dieu en sa vie,  
 Et por si pot pert la gloire del mont.

Diex se laissa por nos en Crois pener <sup>3)</sup>,  
 Et nous dira au jour, où tuit venront,  
 „Vos, ki ma Crois m'aidates à porter,  
 „Vos en irez là, où li Angele sont.  
 „Là me verrez, et ma Mere Marie;  
 „Et vos, par qui je n'oi onques aie,  
 „Descendez tuit en infer le parfent <sup>4)</sup>.

Cascuns quide demourer toz haitiez <sup>5)</sup>,  
 Et que jamais ne doive mal avoir,  
 Ainsi les tient enemis et pechiez,  
 Que ils n'ont sens, hardement <sup>6)</sup>, ne pooir:  
 Biau Sire Diex ostez nos tel pensée,  
 Et nos metez en la vostre contrée  
 Si saintement, que vous puisse veoir.

<sup>1)</sup> jamais. <sup>2)</sup> hommes qui aiment la cendre, le coin du feu; lâches. <sup>3)</sup> tourmenter. <sup>4)</sup> profond. <sup>5)</sup> joyeux, heiter. <sup>6)</sup> hardiesse.

## ENVOI.

Douce Dame, Roine coronée <sup>1)</sup>,  
 Proiez pour nos, Virge bien eürée <sup>2)</sup>,  
 Et puis après ne nos puit mescheoir.

## CHANSON.

## Adieux à sa Dame.

**D**ame, ensi est qu'il m'en convient aler,  
 Et departir de la doce contrée,  
 Où tant ai mauz soffers et endurez,  
 Quant je vos lais <sup>3)</sup>, droiz est, que je m'en hée <sup>4)</sup>;  
 Dex! pourquoi fu la terre d'outremer,  
 Qui tant Amans aura fait desevrer <sup>5)</sup>,  
 Dont puis ne fu l'Amour reconforté  
 Ne ne porent lor joie remembrer?

Ja sans amor ne porroie durer,  
 Tant paritruis fermement ma pensée,  
 Ne mes fins cuers ne m'i laist retorer,  
 Ains suis à li là où il veut et bée <sup>6)</sup>,  
 Trop ai apris durement à amer,  
 Pour ce ne voi coment puisse durer  
 Sans joie avoir de la plus desirée,  
 C'oncques nus homs osast merci crier.

Je ne vois pas, quant de lui sui partiz,  
 Que je puisse avoir bien, ne solas <sup>7)</sup> ne joie,  
 Car oncques riens ne fis si à enviz,  
 Com vos laissier: se je jamés vos voie,  
 Trop par ensui dolant et esbahiz,  
 Par maintefois m'en serai repantiz,  
 Quant j'oncques voil aler en ceste voie,  
 Et je retors vos debonaires dis.

Beau Sire Dex, vers vos me suis guenchiz <sup>8)</sup>  
 Tout lais por vos, ce que je tant amoie,

<sup>1)</sup> *Man hat dies fälschlich auf Bianca bezogen: es ist die heilige Jungfrau, die er anruft.* <sup>2)</sup> Bienheureuse. <sup>3)</sup> Laisse. <sup>4)</sup> Soupire, pleure. *Das Zeitwort héeer ist von der Interjektion hé gebildet, wie man früher im Deutschen ein Wort achen hatte.* <sup>5)</sup> désunir, separer. <sup>6)</sup> desire. <sup>7)</sup> soulagement. <sup>8)</sup> Gau-chi, tourné.

Li guerredon <sup>1)</sup> en doit être floriz,  
 Quant por vos pert et mon cuer et ma joie;  
 De vos servir sui touz pres et garniz,  
 A vos me rent, beau pere Jhesus-Criz,  
 Si bon Seignor avoir je ne porroie;  
 Cil qui vos sert ne puet estre traïs.

Bien doit mes cueurs estre liés et dolanz;  
 Dolanz de ce que je part de ma Dame,  
 Et liés de ce que je sui desiranz  
 De servir Deu, qui est mes cuer et m'ame;  
 Iceste Amors est trop fine et poissanz,  
 Par là convient venir les plns saichanz <sup>2)</sup>,  
 C'est li rubis, l'émeraude et la jame <sup>3)</sup>,  
 Qui tout garist <sup>4)</sup> les viez pechiez puants.

#### ENVOI.

Dame des Cieus, grans Roine poissanz,  
 Au grant besoing me soiez secorranz,  
 De vos amer puisse avoir droite flame,  
 Quant Dame perc <sup>5)</sup>, Dame me soit aidanz.

### MARIE DE FRANCE.

#### LAI DES DEUX AMANZ <sup>6)</sup>.

Jadis avint <sup>7)</sup> en Normandie  
 Une aventure mut oïe  
 De deus amanz qui s'entr'amèrent  
 Par amur ambedeus <sup>8)</sup> finèrent;  
 Un Lai en firent li Bretun  
 Des Deux amanz reçoit le nun.

Vérités est ke en Neustrie  
 Que nus apelum Normandie  
 Ad un haut munt <sup>9)</sup> merveilles grant,  
 Là-sus gisent li Dui Enfant <sup>10)</sup>.

<sup>1)</sup> récompense. <sup>2)</sup> savana. <sup>3)</sup> pierre précieuse, *das lateinische gemma*.  
<sup>4)</sup> guérit. <sup>5)</sup> quand je pars de la Dame. <sup>6)</sup> Vol. I. p. 252—270 *der Ausgabe von Roquefort*. <sup>7)</sup> arriva. <sup>8)</sup> tous deux. <sup>9)</sup> moururent. <sup>10)</sup> Le prieuré des Deux Amans, l'une des plus anciennes fondations de la Normandie, est situé sur une montagne élevée de 350 pieds au-dessus de la Seine. Sa position lui donne une des vues les plus agréables de la France. Les poètes ont donné à ce prieuré une origine romanesque. — Roquefort.

Près de cel munt à une part  
 Par grant conseil è par esgart,  
 Une Cité fist faire un Reis  
 Qui estoit Sire des Pistreis <sup>1)</sup>;  
 Des Pistréins la fist numer,  
 Et Pistre la fist apeler.  
 Tuz-jurs ad puis duré li nuns  
 Uncore i ad vile è meisuns <sup>2)</sup>:  
 Nus savum bien de la Cuntrée.  
 Li val de Pistre est nomée.

Li Reis ot <sup>3)</sup> une fille bele  
 Mut curteise Daméisele;  
 Cunfortez fu par la Meschine  
 Puisque perdue ot la Rêine:  
 Plusurs à mal li aturnèrent  
 Li suen méisme le blasmèrent.  
 Quant il oï qu'hum en parla  
 Mut fu dolent, mut li pesa;  
 Cumença sci à purpenser  
 Cument s'en purrat délivrer,  
 Que nul sa fille ne quesist  
 E luinz, à près, manda et dist:  
 Ki sa fille vodreit avoir,  
 Une chose séust de veir,  
 Sortiz esteit è destiné  
 De sur le munt fors la cité  
 Entre ses bras la portereit  
 Si que ne se reposereit.  
 Quant la novele fu couneue  
 È par tute la contrée seue,  
 Assez plusurs si i allèrent  
 Qui nule rien n'i espleitèrent <sup>4)</sup>

---

<sup>1)</sup> Pistres, aujourd'hui Pîtres, en latin *Pistae*, *Pistis*, ancien château royal, situé sur les bords de la Seine, à trois lieues au-dessus de Rouen, vis-à-vis de la ville de Pont de l'Arche, au confluent de l'Andelle et de l'Eure. Charles-le-Chauve y avait tenu un parlement en 862; puis il y fit construire une forteresse pour arrêter les courses des Normands qui s'y étaient d'abord établis, et qui en avaient voulu faire leur place d'armes. — — — Sous la seconde race le château ou la ville de Pistres était assez considérable, puisqu'il s'y tint un concile en 861. — — Quant aux mots Pistreins, Pistriens, Pistrois, en latin *Pistrienses*, ils désignent non pas une nation, mais les habitants du château de Pistres, les chevaliers et les seigneurs qui y faisaient leur résidence. On sait que chez nos pères, presque toujours le Château désigne une ville, ayant des rues, des monuments, etc. — Roquesfort. <sup>2)</sup> maisons. <sup>3)</sup> avait. <sup>4)</sup> *Das latein. explore, ausgerichten.*



Et tuz ceus qui tant s'esforçoent  
 Qui enmi le munt la portoent,  
 Ne poeient plus avant aler,  
 Il leur estent laissier ester.  
 Lungtens remist cele à doner  
 Que nul ne la volt demander.

Al païs ot un Damisel  
 Fiz à un Cunte, gent è bel;  
 De ben faire, pur avoir pris,  
 Sur tuz autres s'est entremis.  
 En la Curt le Reis conversot,  
 Assez sovent i sujernot;  
 La fille al Réi ama  
 Et maintefeiz l'areisuna  
 Qu'ele s'amour li otréiast <sup>1)</sup>  
 E par france druerie <sup>2)</sup> l'amast  
 Pur ceo qu'il est pruz è curteis  
 E pur ceo le prisot li Reis;  
 Ensemble parlèrent sovent  
 E s'entr'amèrent léaument,  
 Et célereiënt à lur poeir  
 Que hum nes' puist aperceveir.  
 La suffrance mut lur greva <sup>3)</sup>  
 Mès li Vallez se purpensa  
 Que meuz en volt les maus souffrir,  
 Que trop haster é dunc faillir;  
 Mut fu par li amur destreiz,  
 Puis avient si qu'à une feiz  
 Qu'à s'Amie vient li Damiseas  
 Qui tant est sages, pruz è beas,  
 Sa plainte li mustra è dist:  
 Anguissussement li requist  
 Que s'en alast ensemble od lui,  
 Ne poeit mès souffrir l'enui;  
 Si à son Père la demandot  
 Il saveit bien que tant l'amot  
 Que pas ne li vodreit doner,  
 Si il ne la puist apoter  
 Entre ses braz enzum le munt.  
 La damisele li respunt:

<sup>1)</sup> accordât. <sup>2)</sup> fidélité, *Trens.* <sup>3)</sup> *Von* gravare.

Amis, fait-ele, jeo sai bien  
 Si ne me porteriez pur rien;  
 N'estes mie si vertueux,  
 Si jo m'en vois ensemble od vus,  
 Mi Pères auereit è doel <sup>1)</sup> è ire <sup>2)</sup>  
 Ne vivereit mie sanz martire.  
 Certes tant l'aim è si fais chier  
 Jeo nel' voderie curucier;  
 Autre conseil vus estuet <sup>3)</sup> prendre,  
 Kar cest ne voil-jeo pas entendre.

En Salerne ai une Parente  
 Riche femme, mut a grant rente;  
 Plus de trente ans i ad esté .  
 L'art de phisike <sup>4)</sup> ad tant usé,  
 Que mut est saines de mescines,  
 Tant cunust herbes è racines;  
 Si vus à li volez aler  
 E mes lettres od vus porter,  
 E mustrer li vostre aventure,  
 Ele en prendra conseil è cure.  
 Uns lettuaire <sup>5)</sup> vus dunrat  
 E teus beivres vus baillerat,  
 Que tut vus recunforterunt  
 E bone vertu vus dunrunt.  
 Quant en cest país revendrez  
 A mun Père me requèrez:  
 Il vus en tendrat pur enfant,  
 Si vus dirat le cunvenant,  
 Que à nul hum ne me dunrat  
 Jà cele peine ni mettrat,  
 Si al munt ne me peust porter  
 Entre ses braz sanz reposer.

Li Vallez oï la novele  
 E le conseil à la Pucele,  
 Mut en fu lié, si la mercie  
 Cungié demande à s'Amie.  
 En sa cuntrée en est alez,  
 Hastivement s'est atornez  
 De riches dras è de divers

---

<sup>1)</sup> deuil. <sup>2)</sup> colère. <sup>3)</sup> vous convient de prendre. <sup>4)</sup> médecine. <sup>5)</sup> Auch  
 laituaire, laitage; remède spécifique.

De palefreiz è de sumers <sup>1)</sup>,  
 De ses humes les plus privez <sup>2)</sup>  
 A li Danzeas od sei menez.  
 A Salerne veit séjurner <sup>3)</sup>  
 A l'Aunte s'Amie vet parler  
 De sa part li dunat un brief <sup>4)</sup>:  
 Quant el l'ot lu de chief en chief  
 Ensemble od li l'a retenu  
 Tant que sun estre ad tant séu.  
 Par mescines l'ad esforcié,  
 Un tel beivre <sup>5)</sup> li ad chargié,  
 Jà ne sera tant travailliez,  
 Ne si ataint, ne si chargiez,  
 Ne li resfrechit tut le cors,  
 Néis les vaines, ne les os,  
 Et qu'il n'en ait tele vertu  
 Si-tost cum il en aura bu,  
 Puis le remeine en sun país;  
 Le beivre ad en un vessel mis  
 Li Damiscas joios è liez.  
 Quant arière fu repeiriez  
 Ne séjurnat pas en la terre,  
 Al Rei ala sa fille quere,  
 Qu'il li donast, il la prendreit,  
 En-sum le munt la portereit.  
 Li Réis nel' escundist <sup>6)</sup> mie,  
 Mès mut le tint à grant folie,  
 Pur ceo qu'il iert de jéosne âge;  
 Tant produm, è vaillant è sage  
 Unt asaïé icele afaire  
 Ki n'en purent à nul chief traire.  
 Terme li a numé et pris,  
 Ses hume mande è ses amis  
 E tuz ceus k'il poeit avoir,  
 Ne ni laissa nul remaneir,  
 Pur sa Fille, pur le Vallet  
 Ki en aventure se met,

---

<sup>1)</sup> Bêtes de somme, *Saumthiere*. <sup>2)</sup> amis particuliers. <sup>3)</sup> La ville de Salerne dans le royaume de Naples fut long-temps célèbre par son école et ses principes de médecine; le grand nombre de charlatans qui, dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, remplissaient les différentes villes de France, et qui annonçaient y avoir étudié, fit tomber cette école dans le discrédit. — Roquefort. <sup>4)</sup> Brief, vom lateinischen breve. <sup>5)</sup> beuvrage. <sup>6)</sup> s'excusa.

De li porter en-sum le munt,  
 De tutes parz venus i sunt.  
 La Dameisele s'aturna  
 Mut se destreint, è mut juna <sup>1)</sup>  
 E à manger pur aléger  
 Qu'od sun ami voleit aler.  
 Al jur quant tuz furent venu  
 Le Dameisel premier i fu,  
 Sun beivre ni ublia mie  
 Devers Seigne <sup>2)</sup> en la prairie  
 Fu la grant gent tut assemblée,  
 Li Reis ad sa fille menée.  
 N'ot drap vestu fors la chemise;  
 Entre ses bras l'aveit cil prise,  
 La fiolette od tut sun beivre,  
 Bien seit qu'ele nel' vout déceivre;  
 En sa main porter li bille,  
 Mès jeo creim que poi li vaille,  
 Kar no't en lui point de mesure,  
 Od lui s'en veit grant aléure.  
 Le munt munta desi qu'en-mi;  
 Pur la joïe qu'il od de li  
 De sun beivre ne li membra <sup>3)</sup>:  
 Ele senti qu'il abaissa.  
 Amis, fet-ele, kar bevez  
 Jeo sai bien que vous vous lassez  
 Si recurrez vostre vertu.  
 Le Damisel a respondu:  
 Bele, jeo sens tut fort mun quer  
 Ne m'arestereie à nul fuër <sup>4)</sup>  
 Si lungement que jeo béusse  
 Pur quei treis pas aller péusse;  
 Ceste gens nus escriereient  
 De lur noise m'esturdireient,  
 Tos me porreient desturber <sup>5)</sup>  
 Jo nel' voil pas ci arester.  
 Quant les deus parz fu munté suz  
 Pur un petit qu'il ne chiet jus <sup>6)</sup>;  
 Sovent li prie la Meschine,  
 Ami, bevez vostre mescine.

<sup>1)</sup> jeuna. <sup>2)</sup> la Seine. <sup>3)</sup> Il ne se ressouvient pas de son breuvage. *Statt*  
*membrer ist gewöhnlicher remembrer.* <sup>4)</sup> manière, fois. <sup>5)</sup> déranger,  
*disturbare.* <sup>6)</sup> Il manquait à tomber en bas.

Jà ne la volt oïr ne creire,  
 A grand anguisse od tut l'eire <sup>1)</sup>  
 Sur le munt vint, tant se greva,  
 Ileoe <sup>2)</sup> chaï, puis ne leva;  
 Li quors <sup>3)</sup> del' ventre s'en parti.  
 La Pucele vit sun ami,  
 Quida qu'il fut en paumeisuns <sup>4)</sup>  
 Lez lui se met en genuilluns;  
 Sun beivre li voleit doner  
 Mès il ne pot od lui parler.  
 Issi murut cum jeo vus di,  
 Ele le pleint à mut haut cri;  
 Puis a jeté è espendu  
 Le veissel ù le beivre fu:  
 Li muns en fu bien avusez,  
 Mut en a esté amendez.  
 Tut le païs è la cuntrée  
 Meinte bone herbe i unt trovée,  
 Ki del' beivre orent racine.

Or vus dirai de la Mescine,  
 Puisque sun Ami ot perdu,  
 Unkes si dolente ne fu,  
 Lez lui <sup>5)</sup> se cuche è estent,  
 Entre ses braz l'estreint è prent,  
 Sovent li baise oïl è buche,  
 Li dols de li al quor la tuche:  
 Nec murut la Damiseile  
 Qui tant est pruz, è sage et bele.  
 Li Reis è cil lur atendeient  
 Quant unt vu que il ne veneient  
 Vunt après eus sis unt trovez,  
 Li Reis chiet à terre paumez.  
 Quant pot parler, grand dol démaine  
 Ki si firent la gent foreine <sup>6)</sup>.

Treis jurs les unt tenu sur terre  
 Sarcu <sup>7)</sup> de marbre firent quere:  
 Les deus Enfans unt mis dedenz.  
 Par le conseil de cele genz,

<sup>1)</sup> Chemin, *von* errare; *oder ob* air? <sup>2)</sup> illic. <sup>3)</sup> le coeur. <sup>4)</sup> pa-  
 moison, défaillance *von* pâmer. <sup>5)</sup> auprès de lui. <sup>6)</sup> *Von foraneus*, étranger.  
<sup>7)</sup> cercueil, *Sarg*.

Sur le munt si les enfulrent  
E puis à-tant se départirent.

Pur l'aventure des Enfantz  
Ad nun li Munz des Deus Amanz;  
Issi avint cum dit vus ai  
Li Bretun en firent un Lai.

FABLES DE MARIE DE FRANCE.

Dou Lion, dou Bugle <sup>1)</sup> et de un Leu <sup>2)</sup>

**J**adis esteit custume et lois,  
Ke li Léunz dut estre Rois  
Seur tutes les Bestes qui sunt,  
È ki cunversent en cest muns <sup>3)</sup>.  
Dou Bugle ot fait sun Sèneschal  
Car preu le tint et à loial;  
Au Leuz bailla sa Provosté.  
Tuit trois en sunt el bos alé,  
Un Cerf truvèrent è chacièrent,  
Qant pris l'orent, si l'escurchièrent;  
Le Lox <sup>4)</sup> au Bugle demanda  
Coment le Cerf départira <sup>5)</sup>?  
C'est bien, fet-il, à mon Sengnur  
Cui nus devuns porter henur.  
Li Léons a dit è jurei  
Ke tuit sevent par véritéi  
Ke la première part aureit  
Pur ce que Reiz è Sires esteit;  
Ke l'autre part pur lo gaaing,  
Il ot esté li tiers compaing <sup>6)</sup>,  
La tierca part ce dit aureit  
Car il l'ocist, raisuns esteit;  
E se nus d'eauz deux la preneit  
Ses anemis mortex sereit.  
Dunc ni osa nus atuchier <sup>7)</sup>  
Tut lur estut le Cerf laissier.

Moralité.

Autresi <sup>8)</sup> est n'en dutez mie;  
Se Povres hum prent cumpaignie

<sup>1)</sup> Buffle. <sup>2)</sup> Fabl. XI. *Vergl.* La Fontaine I, 6. <sup>3)</sup> monde. <sup>4)</sup> loup, *Luchs.* <sup>5)</sup> Comment l'on diviserait le Cerf. <sup>6)</sup> compagnon. <sup>7)</sup> toucher. <sup>8)</sup> *Von* alter similis; semblablement.

A plus Fort humme k'il ne seit,  
 Jà dou gaaing n'aura espleit <sup>1)</sup>;  
 Li Riches volt avoir l'ounur  
 U li Povres perdra s'amnr.  
 Se lur gaaing deivent partir <sup>2)</sup>  
 Li Riches velt tut retenir.

Dou Corbel è d'un Werpilx <sup>3)</sup>.

**E**nsi avint, è bien puet estre,  
 Ke par devant une fenestre  
 Ki en une despense <sup>4)</sup> feu <sup>5)</sup>,  
 Vola un Corb; si a véu  
 Furmaiges qui dedens esteient,  
 E seur une cloie <sup>6)</sup> giseient,  
 Un en a pris, à tot s'en va,  
 Un Vorpilx vint qui l'espia  
 Du fourmage ot grant désirier  
 Que il en puist sa part mengier;  
 Par engin <sup>7)</sup> volra essayer  
 Se le Corb putra engingnier <sup>8)</sup>.  
 Ha! Diex Sire, fet li Gorpix,  
 Cum est or cist oisiaus gentix,  
 U <sup>9)</sup> monde n'a si bel oisel,  
 Unc de mes elx ne vi si bel  
 Fust tieus <sup>10)</sup> ses chans cum est ses cors  
 Il vauroit mix <sup>11)</sup> que nul fins ors;  
 Li Corb s'ot si bien looer  
 Qu'en tut le monde n'ot sun per <sup>12)</sup>  
 Purpensez s'est qu'il cantera;  
 Pur canter sun lus ne perdra,  
 Son bec uvri, si cummenca,  
 Li furmaiges li escapa;  
 A la terre l'estat chéir  
 Et li Houpix le vet saisir,  
 Puis n'ot-il cure de son chant  
 Car del' fourmage ot sun talent.

<sup>1)</sup> Profit, avantage; von expletio. <sup>2)</sup> partager; partiri. <sup>3)</sup> Fabl. XIV. Vergl. La Fontaine I, 2. Man achte auf die verschiedene Orthographie des Wortes: gorpil, vulpes. <sup>4)</sup> Speisekammer. <sup>5)</sup> fut. <sup>6)</sup> claie. <sup>7)</sup> Ruse von ingenium. <sup>8)</sup> tromper, subtiliser. <sup>9)</sup> au. <sup>10)</sup> tel, semblable. <sup>11)</sup> mieux. <sup>12)</sup> pareil.

## Moralité.

Cis exemple est des orgueilleux  
 Ki de grant pris sont desirrox;  
 Par lusenger <sup>1)</sup> è par mentir,  
 Les puet-um bien a gré servir.  
 Le lur despendent folement  
 Pur fause <sup>2)</sup> loange de la gent.

D'un Lions qui malades fu <sup>3)</sup>).

**D**ou Léons cunte li escriz  
 Ki deffaiz ert et enveilliz;  
 Malades jut mult lungement  
 Del' relever <sup>4)</sup> ni ot noient <sup>5)</sup>.  
 Tutes les Bestes s'assablèrent,  
 Pur li véoir, à Curt alèrent,  
 Li plusur sunt pur lui dolant  
 E à aucuns n'en chaut noiant,  
 E tiex jà i vunt pur dun  
 A la devise dou Lion.  
 E saveir voelent li plusur  
 S'en lui a maiz point de retur:  
 Li Tors <sup>6)</sup> de ses cornes le bute,  
 Et li Asnes qui pas nel' dute  
 De sun pié le fiert seur le pis <sup>7)</sup>;  
 D'autre part i vint li Golpis,  
 As dens le mort pas les oroilles.  
 Dist li Léons, or voi mervoilles,  
 Bien me suviait k'en mun aé <sup>8)</sup>  
 Qant junes fu et en santé,  
 Que tutes Bestes me dutoient. <sup>9)</sup>  
 Et cume Seignur m'acroient <sup>10)</sup>;  
 Quant ère iriez <sup>11)</sup> mult se crémeient <sup>12)</sup>  
 Seur tute rien trop me duteient.  
 Or me veient mult affébloié,  
 Mult defulei et avillié,  
 Mult me semble gregnur <sup>13)</sup> vilté  
 De cex ki furent mi privé,

<sup>1)</sup> Louange von laus. <sup>2)</sup> tromperie. <sup>3)</sup> Fabl. XV. *Vergl.* La Fontaine III, 14. <sup>4)</sup> guérison. <sup>5)</sup> rien (néant). <sup>6)</sup> Taurus. <sup>7)</sup> pectus. <sup>8)</sup> temps von aevum. <sup>9)</sup> craignaient, redoutaient. <sup>10)</sup> honoraient. <sup>11)</sup> se colère. <sup>12)</sup> ils tremblaient. <sup>13)</sup> Von grandior.



A ki jeo fiz honur è bien.  
 Ki ne membre de nulle rien  
 Que des autres ki ge méfis.  
 Li nun-poissanz a po d'amis.

#### Moralité.

Par méismes ceste resun  
 Prenuns essanple dou Liun;  
 Quicunques chiet en nun poeis  
 S'il perd se force et sun avoir  
 Mult le tiennent à grant vilté  
 Neis li plusur qui l'unt amé.

#### Coment un Bretons ocist grant compeignie de brebis <sup>1)</sup>).

Jadis avint k'en un pasquis <sup>2)</sup>  
 Ot grans cumpengnies de Brebis.  
 Un Bret s'aleit esbanoier  
 Parmi le champs od sa Moulier <sup>3)</sup>.  
 Les Berbiz sans garde truva,  
 Une en ocist, si l'empurta;  
 E chascun jur i reveneit  
 Si les ocioit è porteit.  
 Les Berbis mult s'en currecièrent,  
 Entr'aus distrent et conseillièrent  
 Que ne se volrunt pas deffendre  
 Par droite iror se lerunt prendre  
 Ne jà ne se desturnerunt  
 Ne pur rien môt ne li dirunt.  
 Tant atendirent lor Berchun <sup>4)</sup>  
 Qe ni remest fors un Moutun,  
 Qui tus seus se vit sans cumpengné.  
 Ne pot tenir que ne s'en plengne.  
 Grant lasqueté, fet-il, féismes,  
 E mult mavaïs cunssel préismes,  
 Qant nus grant cumpaigne estiens  
 Et qant nus ne nus deffendiens  
 Verz chest Homme qui à grant tort  
 Nus a tus pris è trait à mort.

<sup>1)</sup> Fabl. XLV. *Vergl.* Le Grand d'Aussy, Fabliaux, Tom. IV. p.248, in 8.

<sup>2)</sup> paturage. <sup>3)</sup> femme; mulier. <sup>4)</sup> Berger.

## Moralité.

Pur ce dit-um en reprovier,  
 Plusour ne sevent damagier  
 Ne contrester lus anemis  
 Qu'il ne faient à auz le pis.

FRAGMENT DE LA BIBLE GUIOT DE PROVINS <sup>1)</sup>.

**L**e plus certain de mes chapitres  
 Covient torner sor les Legitres <sup>2)</sup>,  
 Qui deviennent fax plaideor,  
 Et de bone huevre trichéor <sup>3)</sup>;  
 Et les faux poinz traitent des bons.  
 Je sais bien se uns Rois, ou Cuens  
 Savoît des lois et des decrez,  
 Qu'il en seroit molt honorez.  
 Là sont li point, là sont li dit,  
 Et li biau mot et li escrit,  
 Dont en <sup>4)</sup> doit pueple gouverner,  
 Et droiture et raison garder.  
 Tiex <sup>5)</sup> mestiers avient bien à Prinde,  
 Cil netoie l'aigue et rance,  
 Le bon vessel, et molt l'amende;  
 Mès jà nus hom qui soit n'atende  
 A malvès vessel faire net:  
 Fox est qui son avoir i met.  
 Li malvais vessel tot empirent  
 Quant qu'en i met. Ici se mirent  
 Tuit cil qui foloient <sup>6)</sup> et musent <sup>7)</sup>  
 Es bones escolles, et usent  
 Lor tans por tricherie apenre <sup>8)</sup>.  
 Legierement puet-en <sup>4)</sup> entendre  
 Lor diz, lor mox et lor poinz fax <sup>9)</sup>,  
 De ce dont hom doit estre saux <sup>10)</sup>:  
 Se perdent tot apertement,  
 Cil respitent <sup>11)</sup> lor jugement.  
 Cist chapitres fu faiz sanz lose <sup>12)</sup>,

<sup>1)</sup> V. 2404—2691. Barbaux et Méon, Vol. II, p. 394—393. <sup>2)</sup> hommes de loi. <sup>3)</sup> trompeurs. <sup>4)</sup> on. <sup>5)</sup> tel. <sup>6)</sup> libertinent. <sup>7)</sup> s'adonnent à la nonchalance. <sup>8)</sup> apprendre. <sup>9)</sup> faux, fols. <sup>10)</sup> sauvé. <sup>11)</sup> évitent. <sup>12)</sup> louange, flatterie.

Mès il fera une fort glose  
 Au langues fausses desliées,  
 Qui déussent estre liées  
 De ce que j'oi dire es decrez.  
 Ceux tieng-je por desesperéz,  
 Qu'il n'ont et paor et vergoingne.  
 Cil Seignor vent-il à Boloingne,  
 As lois por les cors maintenir,  
 Plus les en voi jenglos <sup>1)</sup> venir,  
 Que n'est estorniax <sup>2)</sup> en jaiole <sup>3)</sup>.  
 Toute lor huevre tieng à fole,  
 Vers tricherie se retrait:  
 Il prennent de deus pars le plait <sup>4)</sup>.  
 Ce n'est pas lois, ainz est deslois,  
 Ce ne truevent-ils pas es lois.  
 En trait de miniere d'argent  
 Dont en fait maint bien vessel <sup>5)</sup> gent <sup>6)</sup>,  
 Et mainte autre huevre bele et chiere;  
 Et le verre de la fouchiere <sup>7)</sup>,  
 Dont je revoi maint biau vessel  
 Qui sont et cler et net et bel;  
 Et des hanz livres ennoiez <sup>8)</sup>,  
 Qu'en apelle lois et decrez,  
 Nous traient engin <sup>9)</sup> et barat <sup>10)</sup>.  
 Dex! com il sont estroit et mat <sup>11)</sup>.  
 En ce dont-il n'exploitent rien  
 Et com il sont plus ancien,  
 Lors ardent-il de covoitise.  
 Trop ont male costume aprise,  
 Toz jorz vuellent vivre de tort,  
 Qu'il quierent et chescent <sup>12)</sup> lor mort.  
 Por morz tieng-je et por periz  
 Les fax pledéors loéis.  
 Qui ait avoir trop bien s'en aide,  
 Mès l'uevre est molt cruiez et laide,  
 Quant li avoies le droit encombre.  
 Moult cueillent bien savoir le nombre.  
 Qu'en lor donra, soit torz, soit droiz,  
 Molt par est lor haraz destroiz.

1) Babillards. 2) étourneaux. 3) cage. 4) procès, débat. 5) vaisseau.

6) jol. 7) fougère. 8) honorés. 9) tromperie. 10) ruse. 11) abattus.

12) pourrissent.

Li uns sor l'autre a grant envie,  
 Li loiers <sup>1)</sup>, ne la symonie  
 Les a liez et avuglez:  
 S'uns loiax en estoit trovez,  
 En devroit fere de lui feste.  
 C'est uns tormenz, une tempeste,  
 D'aus <sup>2)</sup> oir, qant il sont en leu <sup>3)</sup>  
 Où il cuident faire los preu <sup>4)</sup>.  
 De ce font-il plus lor domaige,  
 Dont il cuident estre plus saige.  
 Trop sont-il soutil et agu <sup>5)</sup>,  
 Mès lor bon sanz ont-il perdu:  
 Autant aiment tort comme droit;  
 Mès que il facent lor exploit  
 Ne lor chant de quel part il pendent,  
 Mès a enviz le lor despendent.  
 Il sont coquin et jangléor,  
 Et trop hardi demandéor,  
 Et provendes <sup>6)</sup> et avoir quierent,  
 Coroitoux sont et trop conquierent.  
 Molt par aiment rente d'Eglise,  
 Mès pou lor membre dou servise.  
 Molt devroient bon fruit porter,  
 Et lor huevre si esmerer <sup>7)</sup>,  
 Qu'ele fust chiere et honorée:  
 Et bon senz et bone pensée  
 Ont-il, qant il sont escolier;  
 Molt feroient-il à proisier <sup>8)</sup>,  
 Es bones lois et es decrez,  
 Se lor sens estoit atornez  
 Vers clergie <sup>9)</sup> loiax et fine.  
 Molt sont-il en fole doctrine,  
 Qu'il puisent malvese science  
 En fontaine de sapience.  
 Ne sont mie bien abevré;  
 Il boivent ou ruissel troblé.  
 Aigue <sup>10)</sup> douce torne à amer,  
 Et si r'ai-je oï conter  
 C'on trait triacle <sup>11)</sup> de serpent,  
 Qui molt a grand mestier sovent

---

<sup>1)</sup> Les récompenses. <sup>2)</sup> eux. <sup>3)</sup> lieu. <sup>4)</sup> profit. <sup>5)</sup> fin, rusé. <sup>6)</sup> pré-  
 bendes. <sup>7)</sup> éparer. <sup>8)</sup> estimer. <sup>9)</sup> science. <sup>10)</sup> eau. <sup>11)</sup> contre-poison.

A cels qui sont envenimé.  
 Cil sont malement bestorné <sup>1)</sup>  
 Qui ou san puisent la folie;  
 Es loys aprennent tricherie  
 Por les poinz et por les biaux diz,  
 Que il quenoissent es escriz.  
 Baratent le siecle et engignent,  
 Il né compassent <sup>2)</sup> pas, ne lignent <sup>3)</sup>  
 Lor huevré si com il devroient,  
 Et com il enz <sup>4)</sup> es decrez voient  
 Or sachiez que bone clergie  
 Est en tiex <sup>5)</sup> genz morte et perie,  
 Por c'est perdu quant qu'en i met  
 Que li vessel ne sont pas net.

Des Fisiciens <sup>6)</sup> me merveil  
 De lor huevre et de lor conseil  
 R'ai-ge certes molt grant merveille:  
 Nule vie ne s'apareille  
 A la lor, trop par est diverse,  
 Et sor totes autres parverse.  
 Bien les nomme li communs nons,  
 Mès je ne cuit qui ne soit hons <sup>7)</sup>.  
 Qui ne les doie molt douter,  
 Il ne voudroient jà trover  
 Nul homme sanz aucun mechaing <sup>8)</sup>  
 Maint oingnement <sup>9)</sup> font et maint baing  
 Où il n'a ne sanz ne raison.  
 Cil eschape d'orde <sup>10)</sup> prison.  
 Qui de lor mains puet eschaper.  
 Qui bien set mentir et guiler <sup>11)</sup>,  
 Et faire noble contenance,  
 Tout ont trouvé, fors la créance  
 Que les genz ont lor fet à bien.  
 Tiex mil se font Fisicien  
 Qui n'en sevent voir ne que gié <sup>12)</sup>:  
 Li plus mestre sont molt changié  
 De grant envie, n'il n'est mestiers  
 Dont il soit tant de mençongiers.  
 Il ocient molt de la gent,

<sup>1)</sup> Corrompus. <sup>2)</sup> ajustent. <sup>3)</sup> alignent. <sup>4)</sup> dedans. <sup>5)</sup> tels. <sup>6)</sup> mé-  
 decins. <sup>7)</sup> homme. <sup>8)</sup> maladie. <sup>9)</sup> onguent. <sup>10)</sup> sâle. <sup>11)</sup> guiller;  
 tromper. <sup>12)</sup> moi.

Jà n'ont ne ami, ne parent  
 Que il volsissent trover sain,  
 De ce resont-il <sup>1)</sup> trop vilain.  
 Molt a d'ordure en ces liens:  
 Qui en main a Fisiciens,  
 Se met par els; ils m'ont éu  
 Entre lor mains; onques ne fu,  
 Ce cuit, nule plus orde vie.  
 Je n'aim mie lor compaignie,  
 Si m'aît Dex, quant je suis sains:  
 Honiz <sup>2)</sup> est qui chiet en lor mains.  
 Par foi qant je malades fui,  
 Moi covint soffrir lor ennui:  
 Qui les orroit qant ils orinent,  
 Com il mentent, com il devinent,  
 Com il jugent lo pasceret <sup>3)</sup>  
 Par mos qui ne sont mie net,  
 En chascun homme trovent têche <sup>4)</sup>;  
 S'il a fievre, ou la touz seche,  
 Lors dient-il qu'il est tistiques <sup>5)</sup>,  
 Ou enfonduz <sup>6)</sup> ou ydropiques  
 Melancolicus ou ficus,  
 Ou corpeus nu palazineus.  
 Qui les orroit de colerique  
 Pledoier, ou de fleumatique,  
 Li uns a le foie eschauffé,  
 Et li autres ventouseté.  
 Trop par sont lor huevres repostes,  
 Et lor paroles si enpostes <sup>7)</sup>,  
 N'i a se vilonnie <sup>8)</sup> nom  
 Et par ce commence lor non:  
 Fisicien sont apelé,  
 - Sanz fi ne sont-il pas nommé.  
 Por ce a fi ou commencement  
 Por le vilain definement;  
 De fi doit tote lor huevre estre,  
 Et de fi doit Fisique nestre:  
 Sanz fi ne les puet-on nommer,

<sup>1)</sup> sont. <sup>2)</sup> déshonoré. <sup>3)</sup> patient. <sup>4)</sup> mauvaise qualité. <sup>5)</sup> qu'il a la phtisie. <sup>6)</sup> Maigre. *Es scheint aber auch zur Bezeichnung einer Krankheit gedient zu haben: vielleicht der Abzehrung. Man sieht, dass im folgenden der medizinische Galimathias der damaligen Zeit lückerlich gemacht wird.* <sup>7)</sup> mensongers. <sup>8)</sup> méchanceté.

Ainsinc ne s'i, doit nus fier,  
 De fi Fisique m'edefie  
 Fox est qui en tel art se fie  
 Où il n'a rien qu'il n'i ait fi:  
 Dont sui-je fox se je m'i fi,  
 Uns boins truanz bien enparlez,  
 Ne mès qu'il soit un pou letrez,  
 Feroit fole gent herbe pestre,  
 Tuit sont Fisicien et mestre:  
 Li uns de l'autre molt bien guile  
 Là où il sont à bone vile,  
 Que li meillor Fisicien  
 Prisent celui qui ne set rien,  
 Li miaures <sup>1)</sup> le poior <sup>2)</sup> consent,  
 Por ce ont-il l'or et l'argent,  
 Et por ce qu'il le tiegne en pais,  
 Li rachous <sup>3)</sup> consent le pugnaiz <sup>4)</sup>,  
 Et li pugnaiz bien lo rachat <sup>5)</sup>.  
 Certes trop i a de barat;  
 Li rachaz, le punais molt bien,  
 Ne se desconfortent de rien,  
 Pour ce que l'uns et l'autre put.  
 Ainz fussé-je pris et batuz,  
 Que Fisicien me gardassent  
 Un an entier et governassent.  
 Trop sont costous et trop se vendent,  
 Et les meillors morsiaus deffendent.  
 Je lor claim quite lor piletes,  
 Certes qu'eles ne sont pas netes:  
 S'il revienent de Montpellier,  
 Lor leitnaire sont moult chier.  
 Lors dient-ils, ce m'est avis,  
 Qu'ils ont gigimbraz et pliris,  
 Et diadragum et rosat,  
 Et penidoin et violat,  
 Do Diadaro Julii,  
 Ont-il maint prodome menti.  
 Trop sont prisié <sup>5)</sup>, trop sont loé,  
 Il a gigimbre et aloé  
 En lor dya margareton,

<sup>1)</sup> Le meilleur.   <sup>2)</sup> le pire.   <sup>3)</sup> galeux, teigneux.   <sup>4)</sup> penais, puant  
<sup>5)</sup> estimé, cherché.

Ce dient; mès un cras chapon  
 Ameroie miex que lor boistes,  
 Qui trop sont corouses <sup>1)</sup> et moistes <sup>2)</sup>.  
 Icil qui vient devers Salerne <sup>3)</sup>,  
 Lor vent vesie por lanterne:  
 Ils vendent noir brun et syphoine  
 Por espices de Babyloine;  
 Que s'uns hons en passe le col,  
 Il aura si le ventre mol,  
 Que maintenant l'estuet honit.  
 As sainz mengiers m'estuet tenir,  
 Et as clers vins et as forz sauses,  
 Que trop par sont les huevres fauses.  
 Il ne sont mie tuit igal  
 Li boen Fisicien loial;  
 Li prodomme, li bien letré  
 Ont maint vrai conseil donné:  
 Maintes genz qui se desconfortent,  
 En lor conseil se reconfortent.  
 Quant uns hom a paor de mort,  
 Grant mestier a de bon confort.  
 Li bon conseil ont conforté  
 Maint prodomme desconforté;  
 Et qant bone huevre est connéue,  
 Bien devroit estre chier tenue;  
 Mais par toutes ces bones viles  
 Ont si espandues lor guiles,  
 Li guiléor, li mençongier,  
 Que li prodomme en sont mains chier.  
 Sovent se voient et assemblent,  
 Mès les huevres pas ne se semblent:  
 Les huevres sont bien departies,  
 Les roses selonc les orties  
 Ne perdent mie lor biauté,  
 Ne lor flairor <sup>4)</sup>, ne lor bonté.  
 J'ai véu delez l'ortier  
 Florir et croistre lou rosier;  
 Se les ortiers sont poingnanz,  
 Et annuiouses et puanz,  
 Les roses sont beles et chieres.

<sup>1)</sup> Qui fait soulever le coeur. <sup>2)</sup> moite, tiède. <sup>3)</sup> *S. die Ann. zu dem Lai*  
*des deux Amans von Marie de France.* <sup>4)</sup> odeur.



Les bones huevres et entieres  
 Les veraies et les loiax  
 Sont ausi comme li metax,  
 Qui se sevra <sup>1)</sup> dou malvès fer.  
 Molt son bien quenéu li ver  
 Qui font la soie, c'est-à-dire,  
 Que la malvaise huevre n'empire  
 La bone huevre de nule rien.  
 Li loial Clerc Fisicien  
 Doivent estre molt annoré,  
 Et molt servi et molt amé.  
 Li bel loial ai-ge molt chier  
 Certes, qant j'en ai grant mestier,  
 Et molt desir qu'en le m'amaint  
 Qant maladie me destraint <sup>2)</sup>:  
 Grant confort et grant bien me feit,  
 Et qant m'enfermetez me leit,  
 Et je ne sent ma maladie,  
 Lors voldroie c'une galie <sup>3)</sup>  
 L'emportast droit à Salenique,  
 Et lui et toute sa fisique:  
 Lors vueil que il tiengne sa roie  
 Si loing que jamais ne le voie.

## AGNÈS DE BRAGELONGNE DE PLANCY.

TENSON.

**O**re <sup>4)</sup> en déduict <sup>5)</sup>, ores en lermes,  
 Vos pri me dire, ô cuers infermes,  
 (Se tant en est, comm' est li miens)  
 Amors est-il malz? est-il biens? ...

S'est malz, d'où vient que nuz <sup>6)</sup> l'empesche  
 D'enchaèner tendre josnesche <sup>7)</sup>?  
 Sçay contre li siens carreletz <sup>8)</sup>  
 Foiblent <sup>9)</sup> escus, casques, borletz <sup>10)</sup>;  
 Mais n'est-il plante qu'en guarisse  
 Ny d'encantor qui le jorisse <sup>11)</sup>?

<sup>1)</sup> Servira. <sup>2)</sup> tourmente. <sup>3)</sup> galère. <sup>4)</sup> tantôt — tantôt. <sup>5)</sup> plaisirs.  
<sup>6)</sup> nul. <sup>7)</sup> jeunesse. <sup>8)</sup> demain, von carrel, flèche. <sup>9)</sup> foiblissent. <sup>10)</sup> bour-  
 relets. <sup>11)</sup> bannisse par ses conjurations, *der ihn beschwören können*.

Le maugréer <sup>1)</sup>? .... ha l'air si douz!  
 Le fuyr? ... cort plus viste que nous!

S'est biens, pourquoy tosors le creindre,  
 Et mesimes quant sobrit, se pleindre  
 De son délitabile pover? ...  
 Ha! ne gronce <sup>2)</sup>, qui peult avoir  
 Déduict enmyeu paynes qu'endure!  
 Car n'est pas de gieux <sup>3)</sup> qui mains <sup>4)</sup> dure;  
 Tote seyzon ne pond <sup>5)</sup> li flours;  
 Emprez deiz riz viegnent deiz plours.

Ore en déduict, ores en lermes  
 Vos pri me dire, ô cueurs infermes,  
 (Se tant en est comm' est li miens)  
 Amors est-il malz? est-il biens?

## THIBAUT, ROI DE NAVARRE.

### CHANSON.

**L**i douz pensers et li douz sovenirs,  
 M'i fait mon cuer esprendre de chanter,  
 Et fine Amors, qui ne m'i lait durer,  
 Qui fait les suens <sup>6)</sup> en joie maintenir,  
 Et met ès cuers la douche ramembrance;  
 Por c'est Amors de trop haute poissanee,  
 Qui en esmai <sup>7)</sup> fait home resjoir,  
 Ne por dolour ne laist de li partir.

Sens et honor ne puit nus maintenir,  
 S'il n'a en soi sentis les maus d'amer,  
 N'a grant valor ne puet por rien monter,  
 N'oncques encor ne vit nus avenir:  
 Por ce vos pri d'Amors douche semblanche,  
 L'on ne s'en doit partir por esmaianche,  
 Ne ja de moi net verrez avenir,  
 Que tout parfais vueul en amour mourir.

Dame, se je vos osasse proier,  
 Moult me seroit, je cuit, bien avenu;

<sup>1)</sup> Maudire. <sup>2)</sup> murmur, *das deutsche grenzen*. <sup>3)</sup> jeu. <sup>4)</sup> moins.  
<sup>5)</sup> produit. <sup>6)</sup> les siens. <sup>7)</sup> effroi.

Mais il n'a pas en moi tant de vertu,  
 Que devant vos vos os bien avisier:  
 I ce me font et m'ochist <sup>1)</sup> et m'esmaie;  
 Vostre beautés fait à mon cuer tel plaie,  
 Que de mes iex seul ne me puis aidier,  
 Dou regarder, dont je ai desirier.

Quant me covient, Dame de vous loignier <sup>2)</sup>,  
 Oncques certes plus dolant hom ne fu,  
 Et Dex feroit por moi, je croi, vertu,  
 Se je jamés vos pooie aprochier;  
 Que tous les biens et tous les maus, que j'aie,  
 Ai-je de vous, douce Dame veraie,  
 Ne ja sans vos nul ne me puet aidier,  
 Non fera il, qu'il n'i auroit mestier.

Des granz beautez, dont nus hom n'a pooir,  
 Qu'il en desist la cinquantiesme part,  
 Li dis plaisant, li amorous regart,  
 Ml font sovent resjoir et doloir;  
 Joie en atent, que mes cuers à ce bée,  
 Et la pavours c'est dedans moi entrée;  
 Ensi m'estuet <sup>3)</sup> morir par estovoir <sup>4)</sup>,  
 En grant esmai, en joie et en voloir.

#### ENVOI

Dame, de cui est ma granz désirée,  
 Saluz vous mant d'outre la mer salée,  
 Come à chelie <sup>5)</sup>, où je pens main et soir,  
 N'autres pansers ne me fait joie avoir.

---

FRAGMENT DU ROMAN DE ROU ET DES DUCS DE NORMANDIE,  
 par Robert Wace <sup>6)</sup>.

Taillefer, ki mult bien cantout,  
 Sor un cheval ki tost alout,  
 Devant li Dus alout cantant  
 De Karlemaine è de Rollant,

---

<sup>1)</sup> Tue, *vom lat. occidere*. <sup>2)</sup> de m'éloigner de vous. <sup>3)</sup> il me convient.  
<sup>4)</sup> nécessité. <sup>5)</sup> celle. <sup>6)</sup> Tiré de la description de la bataille de Hastings  
 (14. Oct. 1066), v. 13145 — 13427, Vol. II, p. 214 — 227, éd. de Pluquet.

E d'Oliver è des vassals  
 Ki morurent en Renchevals <sup>1)</sup>.  
 Quant il orent chevalchié tant  
 K'as Engleis vindrent aprismant <sup>2)</sup>:  
 Sires, dist Taillefer, merci,  
 Jo vos ai lungement servi,  
 Tut mon servise me debvez;  
 Hui se vos plaist me le rendez  
 Por tut guerredun <sup>3)</sup> vos requier <sup>4)</sup>,  
 E si vos voil forment préier:  
 Otréiez <sup>5)</sup> mei, ke jo n'i faille,  
 Li primier colp de la bataille.  
 E li Dus respont: Je l'otrei.  
 E Taillefer point à descerei <sup>6)</sup>,  
 Devant toz li altres se mist;  
 Un Engleis féri, si l'ocist;  
 De soz le pis <sup>7)</sup> parmie la pance  
 Li fist passer ultre la lance;  
 A terre estendu l'abati,  
 Poiz trait l'espée, altre féri,  
 Poiz a crié: Venez, venez;  
 Ke fetes vos? Férez, férez.  
 Dunc l'unt Engleiz avironé;  
 Al secund colp k'il ont doné,  
 Eis vos <sup>8)</sup> noise levé è cri,  
 D'ambedui pars <sup>9)</sup> pople estormi <sup>10)</sup>.  
 Normanz à assaillir entendent,  
 E li Engleiz bien se defendent;  
 Li uns fierent <sup>11)</sup>, li altres botent <sup>12)</sup>,  
 Tant sunt hardi ne s'entre dotent.  
 Eis vos la bataille assemblée,  
 Dunc encore est grant renomée;  
 Mult oïssiez grant cornéiz <sup>13)</sup>  
 Et de lances grant froisséiz <sup>14)</sup>  
 De machues grant feréiz <sup>15)</sup>  
 Et d'espées grant chapléis <sup>16)</sup>.

<sup>1)</sup> Roncevaux. — Malgré les conjectures de Paulmy, Tressan et Laravallière, et les savantes recherches de mon compatriote M. l'abbé de La Rue, on peut regarder la chanson de Roland comme perdue. Pluquet. — *Man sehe, was hierüber oben im Texte gesagt worden ist. Die Herstellungsversuche von Paulmy und Tressan folgen unten.* <sup>2)</sup> approchant. <sup>3)</sup> récompense. <sup>4)</sup> je vous demande. <sup>5)</sup> accorder. <sup>6)</sup> pique au galop. <sup>7)</sup> la poitrine. <sup>8)</sup> voilà. <sup>9)</sup> des deux parts. <sup>10)</sup> en émotion. <sup>11)</sup> frappent. <sup>12)</sup> poussent. <sup>13)</sup> bruit des cors. <sup>14)</sup> choc. <sup>15)</sup> frappe-mens. <sup>16)</sup> cliquetis.

A la feie <sup>1)</sup> Engleiz ruserent <sup>2)</sup>,  
 Et à la feie retournerent,  
 E cil d'ultre mer assailleient,  
 E bien sovent se retraeient.  
 Normanz escrient: Dex aïe <sup>3)</sup>;  
 La gent englesche: Ut <sup>4)</sup> s'escrie:  
 Lors véissiez entre serjanz <sup>5)</sup>;  
 Gelde <sup>6)</sup> d'Engleiz è de Normanz,  
 Granz barates <sup>7)</sup> è granz medlées,  
 Buz de lances è colps d'espées.  
 Quant Engleiz cheient, Normanz crient,  
 De paroles se cuntrialient,  
 E mult sovent s'entre défient,  
 Maiz ne sevent ke s'entre dient;  
 Hardiz fierent, cuarz s'esmaient <sup>8)</sup>;  
 Normanz dient k'Engleiz abaient <sup>9)</sup>,  
 Por la parole k'il n'entendent.  
 Cil empierent è cil amendent,  
 Hardiz fierent, cuarz gandissent <sup>10)</sup>  
 Come hoems font ki escremissent <sup>11)</sup>.  
 A l'assaillir Normanz entendent,  
 E li Engleiz bien se defendent,  
 Hauberz <sup>12)</sup> percent et escuz <sup>13)</sup> fendent,  
 Granz colps reçoivent, granz colps rendent;  
 Cil vunt avant, cil se retraient;  
 De mainte guise s'entre assaient <sup>14)</sup>.

En la champaigne out un fossé;  
 Normanz l'aveient adossé;  
 En belliant <sup>15)</sup> l'orent passé,  
 Ne l'avaient mie esgardé.  
 Engleiz unt tant Normanz hasté,  
 E tant empeint <sup>16)</sup> è tant boté,  
 El fossé les unt fet ruser <sup>17)</sup>,  
 Chevals è homes jambeter <sup>18)</sup>:  
 Mult véissiez homes tumber,

<sup>1)</sup> Parfois. <sup>2)</sup> se retirent. <sup>3)</sup> dieu aide. <sup>4)</sup> hors d'ici. On écrit out.  
<sup>5)</sup> hommes de guerre. <sup>6)</sup> Gens de pied armés de lances, et quelquefois de bâtons  
 ferrés. <sup>7)</sup> ruses. <sup>8)</sup> se troublent. <sup>9)</sup> aboient, jappent. <sup>10)</sup> les couarts s'es-  
 quivent. <sup>11)</sup> gens effrayés. <sup>12)</sup> Cette de mailles qui couvrait la poitrine jusqu'au  
 défaut des côtes, et descendait jusqu'aux genoux: les nobles et les chevaliers avaient  
 seule le droit de la porter; elle se mettait sur le gambeçon. — Roquefort.  
<sup>13)</sup> scutum. <sup>14)</sup> s'entr'attaquent. <sup>15)</sup> en combattant; *con bellare*. <sup>16)</sup> char-  
 gés. <sup>17)</sup> reculer. <sup>18)</sup> tomber, culbuter.

Li uns sor li altres verser,  
 E tresbuchier et adenter <sup>1)</sup>);  
 Ne s'en poeient relever.  
 Des Engleiz i moreit asez,  
 Ke Normanz unt od els tirez <sup>2)</sup>.  
 En tut li jor n'out mie tant  
 En la bataille occiz Normant,  
 Com el fossé dedenz périrent,  
 Ço distrent ki li moorz virent.  
 Vasletz ki as herneiz <sup>3)</sup> esteient,  
 E li herneiz garder debreient,  
 Voldrent guerpîr tut li herneiz.  
 Por li damage des Franceiz,  
 K'el fossé virent tresbuchier,  
 Ki ne poeient redrecier;  
 Forment furent espoenté,  
 Par poi k'il ne s'en sunt torné;  
 Li herneiz voleient guerpîr,  
 Ne saveient kel part garir <sup>4)</sup>.  
 Quant Odes <sup>5)</sup> li bœen corunez <sup>6)</sup>,  
 Ki de Baïeues ert sacrez <sup>7)</sup>,  
 Pointst, si lor dist: Estez, estez <sup>8)</sup>;  
 Séiez en paiz, ne vos movez;  
 N'aiez poor de nule rien,  
 Kar se Dex plaist nos veincron bien.  
 Issi furent asséuré,  
 Ne se sunt mie remué.  
 Odes revint puignant <sup>9)</sup> arière  
 U la bataille estoit plus fière,  
 Forment i a li jor valu  
 Un haubergeon aveit vestu,  
 De sor une chemise blanche,  
 Lé <sup>10)</sup> fut li cors, juste la manche;  
 Sor un cheval tot blanc séeit,  
 Tote la gent le congnoisseit.  
 Un baston teneit en son poing;  
 Là à véeit li grant besoing,  
 Fascit li chevaliers torner,  
 E là les faseit arrester;

<sup>1)</sup> Tomber à dents, le visage contre terre. <sup>2)</sup> ont entraînés avec eux.  
<sup>3)</sup> bagages. <sup>4)</sup> se mettre à l'abri, en sûreté. <sup>5)</sup> *Bruder Wilhelm's des Eroberers*. <sup>6)</sup> couronné, tonsuré. <sup>7)</sup> qui de Bayeux était évêque. <sup>8)</sup> restez, restez.  
<sup>9)</sup> galopant. <sup>10)</sup> large.

Sovent les faseit assaillir,  
 E sovent les faseit féir.  
 Dez ke tierce del jor entra <sup>1)</sup>,  
 Ke la bataille comença,  
 De si ke none trespasa <sup>2)</sup>  
 Fust si de si, fust si de là,  
 Ke nus ne sout le quel veincreit,  
 Ne ki la terre cunquerreit.  
 De tutes parz si se teneient,  
 E si sovent se cumbateient,  
 Ke nus ne saveit deviner  
 Ki debreit l'autre sormonter.  
 Normanz archiers ki ars teneient,  
 As Engleiz mult espez traeient <sup>3)</sup>,  
 Mais de lor escuz se covreient,  
 Ke en char féir nes' poeient;  
 Ne por viser, ne por bien traire,  
 Ne lor poeient nul mal faire.  
 Cunseil pristrent ke halt traireient;  
 Quant li saetes <sup>4)</sup> descendreient,  
 De sor lor testes dreit charreient <sup>5)</sup>,  
 Et as viaires <sup>6)</sup> les ferreient.  
 Cil cunseil ont li archier fait,  
 Sor li Engleis unt en halt trait;  
 Quant li saetes reveneient,  
 De sor les testes lor chaeient,  
 Chiés è viaires <sup>7)</sup> lor perçoent,  
 Et à plusors les oilz crevoent;  
 Ne n'osoent les oilz ovrir,  
 Ne lor viaires descovrir,  
 Saetes plus espesement  
 Voloent ke pluie par vent;  
 Mult espès voloent saetes  
 Ke Engleiz clamoent wibetes.  
 Issi avint k'une saete,  
 Ki de verz li ciel ert chaete,  
 Féri Heraut <sup>8)</sup> de sus l'oïl dreit,  
 Ke l'un des oilz li a toleit;  
 E Heraut l'a par aër traite <sup>9)</sup>,

<sup>1)</sup> Neuf heures du matin. <sup>2)</sup> jusqu'à trois heures passées. <sup>3)</sup> tiraient très épaïs aux Anglais. <sup>4)</sup> flèches, *von sagitta*. <sup>5)</sup> sur leurs têtes droit tomberaient. <sup>6)</sup> visages. <sup>7)</sup> têtes et visages <sup>8)</sup> Harold. <sup>9)</sup> par colère arrachée.

Getée a les mains, si l'a fraite <sup>1)</sup>.  
 Por li chief ki li a dolu <sup>2)</sup>  
 S'est apuié sor son escu.  
 Por ço soleient dire Engleiz,  
 E dient encore as Franceiz  
 Ke la saete fu bien traite <sup>3)</sup>  
 Ki à Heraut fu en halt traite,  
 E mult les mist en grant orgoil,  
 Ki al Rei Heraut creva l'oïl.  
 Normanz aperchurent è virent  
 Ke Engleiz si se desfendirent,  
 E si sunt fort por els desfendre,  
 Peti poeient sor els prendre.  
 Privéement unt cunseillié,  
 Et entrels unt aparailié  
 Ke des Engleiz s'esluignereient,  
 E de fuir semblant fereient,  
 Tant que Engleiz les porsivront  
 E par les chams s'espärtiront <sup>4)</sup>.  
 Si les poeient despartir <sup>5)</sup>,  
 Miex les porreient assaillir,  
 E lor force sereit mult pierre <sup>6)</sup>,  
 Si porreient miex descunfiere.  
 Si com il l'orent dit, si firent,  
 E li Engleiz les porsivrent <sup>7)</sup>;  
 Poi e poi <sup>8)</sup> vunt Normanz fufant,  
 E li Engleiz les vont suiant.  
 Tant cum Normanz plus s'eslaignierent,  
 E li Engleiz plus s'aprechierent.  
 Par l'esluignement des Franceiz  
 Kuidèrent è distrent Engleiz,  
 Ke cil de France s'enfueient,  
 Ne jà mez ne retornereient.  
 La feinte fuie les dechat,  
 Par la fuie grant mal lor crut;  
 Kar se il se fussent tenu,  
 Ke il ne se fussent méu,  
 Mult se fussent bien desfendu,  
 A grant paine fussent vaincu;

<sup>1)</sup> Brisée. *Die Stelle ist korrumpirt. Eine andere Lesart: Getée, mais ains l'out fraite — giebt keinen bessern Sinn.* <sup>2)</sup> A cause de la tête qui lui faisait mal.  
 — Doloir oder douloir von dolere. <sup>3)</sup> tirée. <sup>4)</sup> s'éparpilleraient. <sup>5)</sup> désunir. <sup>6)</sup> beaucoup affaiblie. <sup>7)</sup> les poursuivirent. <sup>8)</sup> peu à peu.



Maiz come fol se despartirent <sup>1)</sup>,  
 E come fol les porsivirent.  
 Mult véissiez par grant veisdie <sup>2)</sup>  
 Retraire cels de Normendie;  
 Lentement se vunt retraiant  
 Por fere Engleiz venir avant.  
 Normanz fuient et Engleiz chacent,  
 Lances aloignent, haches haucent.  
 Quant il furent bien esbaudi,  
 E par la champaigne esparti,  
 Engleiz les aloent gabant <sup>3)</sup>  
 Et de paroles leidissant <sup>4)</sup>.  
 Cuarz, font-il, mar <sup>5)</sup> i venistes,  
 Ki nos terres avoir volsistes;  
 Nostre terre avoir kuidastes,  
 Folz fustes quant vos i entrastes;  
 Normendie vos iert trop luing,  
 N'i vendrez mie à cel besuing;  
 Nient iert mez d'arrière aler <sup>6)</sup>;  
 S'à un saut n'i poez voler.  
 Filz e filles perduz avez  
 Se la mer tote ne bevez.  
 Cil escotoent è soffreient;  
 Ne saveient ke il diseient,  
 Ço lór ert vis k'il glatisseient <sup>7)</sup>,  
 Kar lor langage n'entendeient.  
 Al arester et al torner  
 Ke Normant voldrent recovrer,  
 Oïssiez Baronz rapeler,  
 E Dex aïe en halt crier.  
 Lor erre <sup>8)</sup> unt Normanz repris,  
 Torné lor sunt emmi le vis <sup>9)</sup>;  
 Dunc véissiez Normanz torner,  
 E ès Engleiz entremesler;  
 Li uns li altres encuntrer,  
 E cels férir è cels bôter.  
 Cil fiert, cil faut <sup>10)</sup>, cil fuit, cil chace,  
 E cil assome, è cil manace;  
 Normanz encuntre Engleiz s'aresten

<sup>1)</sup> Se séparèrent. <sup>2)</sup> ruse, artifice. <sup>3)</sup> plaisantant. <sup>4)</sup> offensant. <sup>5)</sup> à la male heure; mal à propos. <sup>6)</sup> cela ne vous servira de rien d'aller en arrière. <sup>7)</sup> qu'ils aboyaient. <sup>8)</sup> leur route. <sup>9)</sup> ils se sont alors tournés en face d'eux. <sup>10)</sup> manque son coup.

E de ferir Normanz s'aprestent.  
 Mult véissiez par plusurs places  
 Beles fuies è beles chaces;  
 Grant fu la gent, la place lée <sup>1)</sup>,  
 Estur espez <sup>2)</sup>, dure meslée;  
 De tutes parz bien se cumbatent,  
 Granz sunt li colps, bien s'entrebaten.  
 Bien le faseient li Normant,  
 Quant un Engleiz vint acorant;  
 En sa compaigne out chent armez,  
 De plusors armes atornez.  
 Hache noresche <sup>3)</sup> out mult bele,  
 Plus de plain pié out l'alemele <sup>4)</sup>,  
 Bien fu armé à sa manière,  
 Grant ert è fier, o bele chiere.  
 En la bataille el primer front,  
 La ù Normanz plus espez sont,  
 En vint saillant plus tost ke cers <sup>5)</sup>;  
 Maint Normant mit li jor envers <sup>6)</sup>  
 Od sa cumpaigne k'il aveit.  
 A un Normant s'en vint tot dreit,  
 Ki armé fu sor un destrier;  
 Od la hache ki fu d'acier,  
 Et helmé férir le cuida <sup>7)</sup>,  
 Mais li colp ultre escorlorja <sup>8)</sup>;  
 Par devant l'arcon glacéia <sup>9)</sup>  
 La hache ki mult bien trencha;  
 Li col del cheval en travers  
 Colpa k'a terre vint li fers <sup>10)</sup>,  
 E li cheval chaï avant  
 Od tot son mestre à terre jus <sup>11)</sup>.  
 Ne sai se cil le féri plus,  
 Mais li Normanz ki li colp virent,  
 A grant merveille s'esbahirent.  
 L'assalt aveient tot guerpi,  
 Quant Rogier de Montgomeri  
 Vint poignant <sup>12)</sup>, la lance beissie;  
 Onc ne leissa por la coignie

<sup>1)</sup> Large. <sup>2)</sup> le combat épais, *Sturm*. <sup>3)</sup> du nord. <sup>4)</sup> le fer. *Alumelle* signifie aujourd'hui une mauvaise lame de couteau. <sup>5)</sup> plus vite qu'un cerf.  
<sup>6)</sup> On dit encore mettre l'âme à l'envers, pour tuer, faire un mauvais parti. <sup>7)</sup> Il crut le frapper sur le casque. <sup>8)</sup> vacilla. <sup>9)</sup> glissa. <sup>10)</sup> le fer de la hache. <sup>11)</sup> resta couché. <sup>12)</sup> galopant, piquant des deux.

K'il aveit sus el col levée,  
 Ki mult esteit lonc enhanstée <sup>1)</sup>,  
 Ke il Engleiz si ne ferist,  
 K'à la terre platir <sup>2)</sup> le fist;  
 Dunc s'écria: Ferez, Franceiz <sup>3)</sup>;  
 Nostre est li champ sor les Engleiz.  
 Dunc véissiez dure meslée,  
 Maint colp de lance è maint d'espée.  
 E véissiez Engleiz desfendre,  
 Chevals tuer et escuz fendre. — —

## CHRISTINE DE PISAN.

### BALLADES.

#### I.

**T**ant me prie très doucement  
 Cellui qui moult bien le scet faire,  
 Tant a plaisant contenment,  
 Tant a beau corps et doulz viaire,  
 Tant est courtois et debonnaire,  
 Tant oy de lui de grans biens dire  
 Qu'à peine le puis escondire <sup>4)</sup>.

Il me dist si courtoisement,  
 En grant doubtaunce de meffaïre,  
 Comment il m'aime logaument,  
 Et de dire ne se peust taïre,  
 Que néant seroit du retraire;  
 Et puis si doucement souspire  
 Qu'à peine le puis escondire.

Si suys en trop grant pensement  
 Que je feray de cest affaire;  
 Car son plaisant gouvernement  
 Vueille ou non amours me fait plaïre  
 Et si ne le veuil mie actraïre;  
 Mais mon cuer vers lui si fort tire  
 Qu'à peine le puis escondire.

<sup>1)</sup> Emmanchée. <sup>2)</sup> s'étendre, se coucher. <sup>3)</sup> Français, frappez. <sup>4)</sup> congédier.

## II.

Seulete suis et seulete veuil estre,  
 Seulete m'a mon doulz ami laissée,  
 Seulete suis sens compaignon ne maistre,  
 Seulete suis dolente et courroucée,  
 Seulete suis en langour mésaisée  
 Seulete suis plus que nulle esgarée,  
 Seulete suis senz ami demourée.

Seulete suis à huiz ou à fenestre,  
 Seulete suis en un anlet mucée <sup>1)</sup>,  
 Seulete suis pour moy de pleurs repaistre,  
 Seulete suis doulente ou appaisée  
 Seulete suis riens n'est qui tant me siée,  
 Seulete suis en ma chambre enserrée,  
 Seulete suis senz ami demourée.

Seulete suis partout et en tout estre,  
 Seulete suis ou je voise ou je siée,  
 Seulete suis plus qu'autre rien terrestre,  
 Seulete suis de chascun delaissée,  
 Seulete suis durement abaissée,  
 Seulete suis souvent tout explorée  
 Seulete suis senz ami demourée.

---

 DICTS MORAUX A SON FILS.

**F**ils, je n'ai mie grand trésor  
 Pour t'enrichir. Mais au lieu d'or,  
 Aucuns enseignemens montrer  
 Te veuil, si les veuilles noter.

Ayme Dieu de toute la force,  
 Crains le, et de servir t'efforces;  
 Là sont, se bien les as apprins,  
 Les dix commandemens comprins.

Tant d'estudies à enquerre,  
 Que prudence puisse acquerre,  
 Car elle est des vertus la mere,  
 Qui hait fortune l'amere.

---

<sup>1)</sup> Cachée.

Dès ta jeunesse pure et monde <sup>1)</sup>,  
 Apprends à cognoître le monde  
 Si que tu puisses par apprendre  
 Garder en tous cas de mesprendre.

En quelque estat que soyes  
 Par fortune où tu es soubmis,  
 Gouverne toi si en tel ordre,  
 Que de vivre en sens ayes ordre.

Se tu veux en sens eslire,  
 Ton estat par les liures lire,  
 Fais tant et par suivre l'estude,  
 Qu'entre les clerics ne soyes rude.

Manuais maistre ne sers pour riens,  
 Car bon fruyt n'est de mal merrains <sup>2)</sup>  
 En ses moeurs il conuient le suiure;  
 S'il te fauldroit ses moeurs ensuiure.

Se as bon maistre, sers le bien,  
 Dys bien de lui, garde le sien,  
 Son secret scelles, quoi qu'il fasse,  
 Soyes humble deuant sa face.

Trop conuoiteux ne soyes mye,  
 Car conuoitise est ennemye.  
 De chasteté et de sagesse,  
 Te gard'aussy de foll' largesse.

Se d'armes auoir renommée  
 Tu veulx; si poursuis mainte armée,  
 Gard' qu'en bataille ne barriere  
 Ja ne soyes véu derriere.

Se tu es capptaine de gent,  
 N'ayes renom d'amer argent;  
 Car à peine pourras trouuer  
 Bons gens d'armes si en veulx louer.

Se pays as à gouverner,  
 Et longuement tu veulx regner,  
 Tiens justice et cruel ne soyes,  
 Ne de greuer gens ne quiers voyes.

<sup>1)</sup> Von muudus, rein. <sup>2)</sup> Bois de charpente.

Se tu as estat ou office,  
Dont tu te mêles de justice,  
Garde comment tu jugeras,  
Car deuant le grant juge iras.

Se tu viens en prospérité,  
A grant cheuance et herité,  
Gardes qu'orgueil ne te surmonte,  
Pense qu'à Dieu fault rendre compte.

Tiens toi à table honnestement,  
Et t'habilles de vestement  
En tel atour qu'on ne s'en mocque,  
Car on congnoist l'oeuf à la coque.

Ayes pitié de pauvres gens  
Que tu voys nuz et indigens,  
Et leur aydes quant tu porras;  
Souuiegne-toy que tu morras.

Aymes qui te tient amy,  
Et te gard de ton ennemy;  
Nul ne peut auoir trop d'amys  
Il n'est nulz petits ennemys.

Tiens ta promesse et très peu jure,  
Gardes que sois trouué parjure;  
Car le menteur est mescreu  
Et quand vrai il dit, il n'est creu.

Se tu veulx vivre à court en paix,  
Voy et escoute, et si te tais,  
Ne te courrouce de legier,  
Ja que dangereux ne soit ton mangier.

Ne soyes decepueur de femmes  
Honoure les, ne les diffames,  
Souffise toi d'en amer une,  
Et ne prends cointance à chacune.

N'ayes en dedain nul chastoy <sup>1)</sup>.  
Ne desprises moindre que toy.  
Car il est de tels mal vestus,  
Ou plus qu'en toy a de vertus.

---

<sup>1)</sup> Avis.

Se tu prends femme acorte <sup>1)</sup> et sage,  
 Croy la du fait de ton mesnage;  
 Adjoutes foy à sa parole,  
 Mais ne te confesse à la folle.

Souuent ne menasse de battre,  
 Des teste rompre ou bras abbatre,  
 Car c'est signe de couardise,  
 Personne ou folle ou pou hardie.

S'une personne en toy se fie,  
 Posons qu'après il te deffie,  
 Ce qu'il t'a dit ne dois gèhir <sup>2)</sup>,  
 Tant puisses greuer ne hair.

Se tu veulx fouir le dangier,  
 D'amour et du tout l'estrangier,  
 Esloigne toi de la personne  
 A qui ton cueur le plus s'adonne.

Se bien veulx et chastement viure,  
 De la Rose ne lis liure,  
 Ne Ovide de l'Art d'amer,  
 Dont l'exemple sert à blasmer.

Ne tiens mesgnie <sup>3)</sup> à ton loyer <sup>4)</sup>,  
 Si grant que ne penser poyer,  
 Souuent par trop mesgnie auoir,  
 On despent la terre et l'auoir.

Se tu te sens de chaude colle,  
 Fai que raison à son escolle  
 T'appregne à son sens ordonner;  
 Par ce te pourras refrener.

Ne rapportes parolles aucunes,  
 De quoy il pust sourdre rancunes,  
 Ton amy rappaises en son ire,  
 Se tu peulx par doucement dire.

Se est par fortune desmis  
 D'office, et à poureté mis,  
 Pense qu'on se mourt en pou d'heure,  
 Et qu'au ciel est notre demeure.

<sup>1)</sup> Adroite. <sup>2)</sup> avouer, confesser. <sup>3)</sup> maison, domestiques. <sup>4)</sup> gage.

Selon ton pouuoir vests ta femme  
 Honnestement; et si soit dame  
 De l'ostel après toi, non serue,  
 Et que ta mesguie la serue.

Tiens tes filles trop mieux vestues,  
 Que bien aornées soient veues;  
 Fais leur apprendre bel maintien;  
 Jamais oyseuses ne les tien.

Se tu sçays que l'on te diffame  
 Sans cause, et que tu ayes blasme,  
 Ne t'en courrouc's. Fay toujours bien,  
 Car droit vaincra, je te dys bien.

S'aucun parle à toy bien, prends garde,  
 La fin que le parlant regarde,  
 Et se c'est requeste ou semonce,  
 Pense ung petit auant la responce.

N'entreprends, sans conseil des sages,  
 Grands frais ne perilleux passages,  
 Ne chose où il chée grand doubte,  
 Fol est qui peril ne redoubte.

Bonne exemple et bonne doctrine  
 Dys voulontiers et t'endoctrine.  
 Car pour néant son oreille ouure,  
 Pour ouir, qui ne met en oeuvre.

Ne laisse pas que Dieu servir,  
 Pour au monde trop asseruir;  
 Car biens mondains vont à defin,  
 Et l'ame durera sans fin.

---

#### FLOIRES ET BLANCEFLORS <sup>1)</sup>.

**F**loires revient sous de Montoire  
 Que fine amors a pris au las;

---

<sup>1)</sup> S. Wolf, *Altfranz. Heldengedichte*, S. 71. Der in dieser rückrenden Romanze dargestellte Moment der Geschichte beginnt mit der Rückkunft des Floires von dem Hofe des Königs von Montoire (Montoria), an welchen er verbannt war, in die väterliche Residenz Murcia, wo er erfährt, dass sein Vater todtkrank sei, und dass seine Milchschwester und Geliebte Blancheflours, die man fälschlich der Vergiftung desselben beschuldigte, deshalb eben hingerichtet werden soll.



Ses duels et ses pensers avoir  
 De que ses pere est en porchas.  
 Mais s'il i va dolent et mas,  
 Sans duel li vet encore acroire,  
 Que si cruel li fera boire  
 Dont il n'atendra nul soulas.

Floires demande à sa venue  
 Cele qu'il aime par amors:  
 „Belle mère, qu'est devenue  
 Ma douce dame Blanceflors?“  
 — „Bels-fils, grans duels nos en est cors ....“  
 Floires l'entent, de duel tressue,  
 S'amie cuide avoir perdue,  
 Sans recouvrer et sans secors.

„Or puis avoir nom chante-pleure  
 „Qui de duel chante et de tristor;  
 „Moult à Diex au monde, en pou d'eure,  
 „Tolu quanqu'il avait d'onor.  
 „Escous en a tote la flor;  
 „Et nature se desonore,  
 „Quant la mors seule est au desore,  
 „Et qu'elle emporte la meillor.

„A toz amans envoi ma plainte,  
 „Et de la mort me veuil clamer.  
 „Atant, doit estre amors estainte,  
 „Et nuns ne s'i doit plus fier.  
 „Bien puet li Diex d'amors jurer,  
 „S'il a cesti et s'il l'emporte,  
 „Que jamais jor, dedens sa porte,  
 „Ne verra sa paroille entrer.“

---

FRAGMENS DU CHASTOIEMENT D'UN PÈRE A SON FILS.

Conte XIII <sup>1)</sup>

D'un home qui comanda <sup>2)</sup> son avoir <sup>3)</sup>, et cil à qui il le  
 comanda li nia.

**D'**un Espaignol oï conter  
 Qui vers Meque voloit aler;

---

<sup>1)</sup> Barbazan, Vol. II, p. 107 — 113. *Vergl.* Bocaccio, Decamerone, Giorn. VIII, Nov. X. <sup>2)</sup> confia. <sup>3)</sup> son bien.

Par Égypte l'estut <sup>1)</sup> aler  
 Et parmi les deserz passer.  
 Quant en Égypte est parvenu,  
 Il a très bien aperceu  
 Que ne seroit mie savoir <sup>2)</sup>  
 Par les deserz porter avoir.  
 Ainz qu'es deserz poïst entrer,  
 De son avoir volt comander  
 En Égypte une partie;  
 Du tot <sup>3)</sup> porter seroit folie.  
 D'un loial home a demandé <sup>4)</sup>;  
 Et la gent cel li ont mostré  
 Uns hom qui est de grant aage,  
 Et qui estoit leal et sage.  
 L'Espagnol de lui s'acointa <sup>5)</sup>,  
 Deux mile besanz <sup>6)</sup> li bailla,  
 En son voiage s'en ala,  
 Si tost com il pot repaire <sup>7)</sup>,  
 Sa commandise demanda  
 A celui qui il les bailla.  
 Cil rendre nel' volt, ainz li dit  
 Que il onques mais <sup>8)</sup> ne le vit.  
 L'autres a sa plainte monstrée  
 As Preudomes de sa contrée.  
 Ne trouva nul qu'il le créist <sup>9)</sup>  
 De chose nule qu'il déist <sup>10)</sup>,  
 Tant estoit li autres loez  
 Et de si grand bonté provez;  
 Nel' porent <sup>11)</sup> croire en nulle fin  
 Que sosist <sup>12)</sup> faire larrecin.  
 Li Espaignox jure sovent,  
 Et requeroit molt bonement  
 A la justise, qu'el féist  
 Que cil son avoir li rendist.  
 Tant ala et tant eschaufa,  
 Que li autres le menaça,  
 Et dist que mar i venist mais <sup>13)</sup>,  
 Bien li laisast avoir sa pais:  
 Et s'il ne se se voloit retraire,

<sup>1)</sup> Lui convint. <sup>2)</sup> sagesse. <sup>3)</sup> tout. <sup>4)</sup> s'est informé. <sup>5)</sup> se lui confia.  
<sup>6)</sup> *Byzantiner, eine Münze 1000 Livres an Werth.* <sup>7)</sup> reparut. <sup>8)</sup> jamais.  
<sup>9)</sup> croyait. <sup>10)</sup> disait. <sup>11)</sup> parent. <sup>12)</sup> aurait voulu; vouluisset, auch  
 vousist. <sup>13)</sup> Et dit que mal-à-propos il s'adresserait davantage à lui.

I li feroit grand anui faire.  
 Li Espaignox quant ce oï,  
 Mas et marris <sup>1)</sup> se departi:  
 Une bone feme encontra  
 Qui de par Diex le salua;  
 Un baton en sa mein tenoit,  
 Foible estoit, si s'en sustenoit.  
 Quand ele vit celui dolent,  
 Demanda lui privéement  
 Dont il ert <sup>2)</sup>, et que il avoit,  
 Que si mate <sup>3)</sup> chiere <sup>4)</sup> faisait.  
 Et sil li a tot connéu <sup>5)</sup>,  
 Comment il li est avénu.  
 El le comence à conforter,  
 Et dit, amis, laissez ester,  
 Ne soyez mie si dolent,  
 Quar s'il plaist Diex omnipotent,  
 Aucun <sup>6)</sup> bon conseil te dirai,  
 Porqoi ton avoir te rendrai.  
 Dame, dit-il, et vos coment?  
 Cele li dit molt bonement:  
 Va-t-en, dit-el, en ton païs,  
 Si ameine de tes amis  
 Trois ou quatre hastivement  
 Qui semblent cstre bone gent;  
 Dix coffres faites apporter,  
 Qui soient bien bendé de fer;  
 De gravele <sup>7)</sup> les fai enplir,  
 Et pense tost du revenir.  
 Et cil de rien ne s'atarja <sup>8)</sup>,  
 Tot fist quanqu'ele comanda;  
 Et quant il ot <sup>9)</sup> tot apresté,  
 Si come el avoit devisé <sup>10)</sup>,  
 Dix homes a fait aprestier  
 Qui les coffres puissent porter:  
 Vers la maison s'en vet tot droit  
 Où li avoïrs dedenz estoit;  
 La bone feme li monstra  
 Com faitement <sup>11)</sup> se contendra.

<sup>1)</sup> Triste et abattu. <sup>2)</sup> d'où il était. <sup>3)</sup> triste. <sup>4)</sup> mine, visage. <sup>5)</sup> avoué.  
<sup>6)</sup> quelque. <sup>7)</sup> Sable de mer. *Daher der Name Gravelingen.* <sup>8)</sup> tarda.  
<sup>9)</sup> eut. <sup>10)</sup> ordonné. <sup>11)</sup> avec prudence.

Les coffres fist donques porter,  
 L'un après l'autre et aroter <sup>1)</sup>;  
 Puis l'apela, si le garni <sup>2)</sup>  
 Que belement se contenist.  
 Va t'en, dist-ele, pas por pas,  
 Et quant un coffre entré verras,  
 Tantost après lui entreras,  
 Et tes besanz demanderas.  
 Quant ele l'ot bien devisé,  
 Adonc s'en sont avant alé.  
 A la maison sont aresté,  
 Où li avoires fu comandé;  
 La bone feme i est entrée,  
 Sa compaignie i a menée.  
 Le vielz hom molt bel l'apela,  
 Cele sa raison li contr:  
 Ci a, dist ele, bone gent,  
 Et molt i a or et argent;  
 D'Espagne sont, la bone terre,  
 Si vuelent sains aler requerre <sup>3)</sup>:  
 Lor avoir vuelent ci laissier  
 En dusques <sup>4)</sup> à lor repairier <sup>5)</sup>.  
 Molt très bien sai que tricherie <sup>6)</sup>  
 N'ot onques en voz compaignie;  
 Ainz avez esté molt loez,  
 De droiture et de léalté <sup>7)</sup>.  
 Por ce les ai ci amenez,  
 Dix coffres plains ont aportez,  
 Qui sont tuit plein d'or et d'argent;  
 Or vos requier molt bonement  
 Que vos les gardiz sauvement  
 [Jusques à lor retournement.]  
 Si feroiz vos, ce sai-ge bien,  
 De vos ne dout-ge nule rien,  
 Tant vos conois en léauté,  
 Jà n'iert de vos apeticié.  
 Quant li premiers coffres entra,  
 Lors vint cil qui l'avoir bailla.  
 Quant le vit venir li viellarz,  
 Qui plains estoit de males arz,

---

<sup>1)</sup> Arouter, conduire. <sup>2)</sup> Enseigna à prendre garde. <sup>3)</sup> Aller en pèlerinage, invoquer les Saints. <sup>4)</sup> jusques. <sup>5)</sup> retour. <sup>6)</sup> fourberie. <sup>7)</sup> loyauté.

Pensast que cil riens demandast,  
 Et de r'avoir le sien plaidast;  
 Ala vers lui, bel l'apela,  
 Et bonement li demanda:  
 Où avez-vous tant demoré,  
 Que pieça <sup>1)</sup> n'estes retourné?  
 Ge quidoie <sup>2)</sup> que mors fussiez,  
 Quant encois n'estes repairez.  
 Tantot son avoir li rendi,  
 Et cil s'en est joianz parti.  
 Quant la bone feme ce vit,  
 Le Borjois apela, et dit:  
 Pensez de ces cofrez garder,  
 Nos irons les autres haster;  
 Encontre les autres <sup>3)</sup> irons,  
 Atendez tant que nos venrons.  
 Mais que il encor attendist,  
 La bone feme ne venist.  
 Cil d'Espaigne s'en sont torné,  
 A grand joie s'en sont alé.  
 La feme olt molt bien trové  
 Parquoi l'avoir fu recovré.

#### Conte XV <sup>4)</sup>.

D'un home qui portoit grant avoir.

Uns hons qui grand avoir portoit,  
 Par une cité trespassoit,  
 En un sac portoit mil besanz:  
 Molt estoit riches marcheanz,  
 Et un serpent d'or si portoit  
 Qui les elz <sup>5)</sup> de jagonce <sup>6)</sup> avoit.  
 Li marcheanz son sac perdi;  
 Quand il le sot <sup>7)</sup> molt fu marri.  
 Uns povres hom par là passa  
 Qui le sac à l'avoir trova:  
 Cil à sa feme le bailla,  
 Et ele Diex en mercia.

<sup>1)</sup> Pièce a: Il y a long-temps. <sup>2)</sup> je m'imaginai. <sup>3)</sup> à la rencontre des autres. <sup>4)</sup> p. 120 — 124. <sup>5)</sup> yeux. <sup>6)</sup> une sorte de grenat; *auch* jargons *ge-nanti*. <sup>7)</sup> sut.

A tant vint li bedeax <sup>1)</sup> corant,  
 Et si fait avoir demandant,  
 Et dit que cil qui le rendroit,  
 Cent besanz quitement auroit.  
 Quant li troveres ce entent,  
 A sa feme dist simplement:  
 Rendon cest avoir à bon gré,  
 S'en aurons, et serons loé;  
 De ce méisme cent besanz,  
 S'en serons riches et mananz <sup>2)</sup>.  
 Et dit sa feme, non feron,  
 Cest avoir pas ne li rendron,  
 Quar icil pas ne le perdist,  
 Se Diex consentir le vosist:  
 Puisque Dieu le nos a doné,  
 Gardon le, si l'en saichon gré.  
 Li Preudom rendre le voloît,  
 La feme le contredisoit;  
 Mais qui chaut que ele déist,  
 Ne laissa pas ne li rendist,  
 Puis demande le covenant <sup>3)</sup>,  
 Que li bedeax ala crient.  
 Li Borgoï fu plain de voidie <sup>4)</sup>,  
 Dit li qu'il ne li rendroit mie,  
 Quant deux serpens d'or i avoit,  
 Et son avoir tot ne rendoit.  
 Li povres hom assés jura,  
 Que tant en ot, plus n'i trova.  
 Li richome de la cité,  
 Tot ont encontre lui parlé,  
 Se tienst vers le marchéant,  
 Por ce qu'il ert riche et manant.  
 Devant le Juge s'en alerent,  
 Et le povre home i amenerent;  
 Li povres hom dit bonement,  
 Tot le rendrai au marcheant.  
 Tant aloient entr'ax plaidant,  
 Et à cel povre home estrivant <sup>5)</sup>  
 Que la parole vint au Roi,  
 Si le fait venir devant soi.

<sup>1)</sup> Bedeau, *Büttel*. <sup>2)</sup> puissamment riches. <sup>3)</sup> la récompense. <sup>4)</sup> ruse.  
<sup>5)</sup> querellant.

Et quant il sont tuit assanblé,  
 Li Filosofes est mandé  
 Dont nos avons fait mencion,  
 AÏDE A BESOIGNEUS a non.  
 Li Rois bonement li requist  
 Que il la parole entendist,  
 Et puis en feïst jugement  
 Selonc le sien entendement.  
 Le Filosofe li granta:  
 Le povre home à soi apela,  
 Comanda li en privauté <sup>1)</sup>  
 Qu'il li conéust verité.  
 Cil jure Dieu et sa vertu,  
 Que il n'en a riens retenu.  
 Li Filosofes bien le croit,  
 Et puis vers le Roi se tornoit,  
 Et dit que s'il bien li plaisoit,  
 Loial jugement en feroit.  
 Li Rois bonement le requist;  
 Cil commença donques et dist:  
 Cist riches hom a bon semblant,  
 Bien resamble home voir disant <sup>2)</sup>,  
 Ne demanderoit, Sire Roi,  
 Que il n'eüst perdu, ce croi.  
 De l'autre part, ce m'est avis,  
 Loiax hom est icil chaitis <sup>3)</sup>;  
 Quar s'il fust home mal faisant,  
 Il ne rendit ne tant ne quant,  
 Ençois l'eüst tot retenu,  
 Un seul besant n'eüst rendu;  
 Assez sanble bien verité  
 Ce que l'un et l'autre a conté.  
 Sire Rois, cest avoir prenez,  
 Et à cest povre home rendez  
 Lcs cent besans qu'il li pramist,  
 Porquoi l'avoir rendre vosist:  
 L'avoir gardez, quar ce est droiz,  
 Tant qu'à un viegne qui i soit.  
 Cil riches hom i a mespris,  
 Quar il demande, ce m'est vis,  
 Un sachet où a deux serpenz;

<sup>1)</sup> En particulier. <sup>2)</sup> qui dit la vérité. <sup>3)</sup> chétif.

Nos n'en trovons c'un ci dedenz.  
 Li riches hom voist au bedel,  
 Face demandes son sachel,  
 O mil besans, o deus serpenz,  
 Ce m'est vis, c'est droiz jugemenz.  
 Li Rois et toz comunalement  
 Loent assez ce jugement.  
 Li riches hom, quant l'entendu,  
 Dame-Diex jure et sa vertu,  
 Que cil saichelez siens estoit  
 Que cist bons hom trové avoit;  
 Mais il disoit que plus i ot,  
 Por ce que riens doner ne volt.  
 Li Rois itel conseil en fist  
 Com li Filosofes li dist.

## CORTEBARBE.

### DES TROIS AVUGLES DE COMPIENGNE <sup>1)</sup>.

Une matere ci dirai  
 D'un fabel que vous conterai:  
 On tient le menestrel à sage,  
 Qu'il met en trover <sup>2)</sup> son usage  
 De fere biaux dis et biaux contes  
 C'on dit devant Dus <sup>3)</sup>, devant contes.  
 Fables sont bon à escouter,  
 Maint duel maint mal font mesconter <sup>4)</sup>,  
 Et maint anui <sup>5)</sup> et maint meffet <sup>6)</sup>.  
 Cortebarbe a cest fabel fet,  
 Si croi bien qu'encor l'en soviiegne.  
 Il avint jà defors <sup>7)</sup> Compiengne  
 Trois avugle un chemin aloient  
 Entre eus, ni uns garçon n'avoient  
 Qui les menast ne conduisist,  
 Ne le chemin lor apresist;  
 Chascuns avoit son hanepel <sup>8)</sup>,  
 Moult povre estoient lor drapel,

<sup>1)</sup> Auguis, Vol. I, p. 398 — 409. <sup>2)</sup> Inventer (des fabliaux et contes).  
<sup>3)</sup> ducs. <sup>4)</sup> se tromper dans un effet; échouer. <sup>5)</sup> chagrin, ennui. <sup>6)</sup> mau-  
 vaise action. <sup>7)</sup> dehors. <sup>8)</sup> dimin. *cos hanap*, petit vase à boire.



Quar vestu furent pourement <sup>1)</sup>;  
 Tout le chemin si fetement <sup>2)</sup>  
 S'en aloient devers Senlis.  
 Uns clers qui venoit de Paris,  
 Qui bien et mal assez savoit,  
 Escuier et sommier <sup>3)</sup> avoit,  
 Et beſ palefroï <sup>4)</sup> chevauchant.  
 Les avugles vint aprochant,  
 Quar grant ambléure venoit,  
 Si vit que nus ne les menoit;  
 Si pense que aucuns n'en voie  
 Coment alaissent-il la voie.  
 Puis dist, el cors me fiere <sup>5)</sup> goute,  
 Se je ne sai s'il voient goute.  
 Li avugle venir l'oïrent,  
 Erraument <sup>6)</sup> d'une part se tindrent,  
 Si s'escrient, fetes-nous bien,  
 Povre somes sor toute rien;  
 Cil est moult povres qui ne voit.  
 Li clers esraument <sup>7)</sup> se porvoit,  
 Qui les veut aler falordant <sup>8)</sup>;  
 Vez ici, fet-il, un besant  
 Que je vous done entre vous trois.  
 Diex vous le mire <sup>9)</sup> et sainte Croiz,  
 Fet chascuns, ci n'a plus dou lait,  
 Chascuns cuide ses compains l'ait.  
 Li clers maintenant s'en départ,  
 Puist dist qu'il veut yir lor départ:  
 Esraument à pié descendi,  
 Si escouta et entendī  
 Coment les avugle disoient,  
 Et coment entr'eus devoient <sup>10)</sup>.  
 Li plus mestres des trois a dit,  
 Ne nous á or mie escondit <sup>11)</sup>  
 Qui à nous cest-besant dona,  
 En un besant moult biau don a.  
 Savez, fet-il, que nous ferons,  
 Vers Compiegne retorerons,  
 Grant tens a ne fumes aise <sup>12)</sup>,

<sup>1)</sup> Pauvrement. <sup>2)</sup> follement, d'une manière ridicule. <sup>3)</sup> bête de somme.  
<sup>4)</sup> cheval de parade. <sup>5)</sup> frappe. <sup>6)</sup> promptement. <sup>7)</sup> erraument. <sup>8)</sup> fa-  
 lorder, falozar: se moquer. <sup>9)</sup> récompense. <sup>10)</sup> causaient, conversaient.  
<sup>11)</sup> rebuté. <sup>12)</sup> Il y a long temps que nous ne fumes pas à notre aise.

Or est bien droiz que chascuns s'aise.  
 Compiegne est de toz bien plentive.  
 Com ci a parole soutive <sup>1)</sup>,  
 Chascuns des autres li respout,  
 C'or éussons passé li pont!  
 Vers Compiegne sont retorné,  
 Ainsi come il sont atorné <sup>2)</sup>;  
 Moult furent lie <sup>3)</sup>, baut <sup>4)</sup> et joiant.  
 Li clers les va adès <sup>5)</sup> sivant,  
 Et dist que adès les sivra  
 De si adonc que il saura  
 Lor fin. Dedenz la vile entrerent,  
 Si oïrent et escouterent  
 C'on crivit parmi le chastel <sup>6)</sup>,  
 Ci a bon vin frés et novel,  
 Ça d'Auçoire, ça de Soissons,  
 Pain et char, et vin et poissons;  
 Céens <sup>7)</sup> fet bon despendre argent,  
 Ostel i a à toute gent,  
 Céens fet moult bon herbregier <sup>8)</sup>.  
 Cele part vont tout sanz dangier.  
 Si s'en entrent en la meson;  
 Li borgois ont mis à reson,  
 Entendez ça à nous, font-il,  
 Nē nous tenez mie por vil  
 Si nous somes si povrement:  
 Estre volons priveement,  
 Miex vous paieront que plus <sup>9)</sup> cointe <sup>10)</sup>,  
 Ce li ont dit, et li acointe,  
 Quar nous volons assez avoir.  
 L'ostes pense qu'il dient voir <sup>11)</sup>,  
 Si fete gent ont deniers granz,  
 D'aus aaisiér <sup>12)</sup> fu moult engranz <sup>13)</sup>,  
 En la haute loge les maine:  
 Seignor, fet-il, une semaine  
 Porriez ci estre bien et bel,  
 En la vile n'a bon morsel <sup>14)</sup>  
 Que vous n'aiez si vos volez.  
 Sire, font-il, or tost alez,

<sup>1)</sup> Subtile, adroite. <sup>2)</sup> équipé: tout comme ils étaient. <sup>3)</sup> *Von laetus*; joyeux. <sup>4)</sup> *Von validus*; gai, alerte. <sup>5)</sup> dès ce moment, toujours. <sup>6)</sup> bourg.  
<sup>7)</sup> ici dedans; en cet endroit. <sup>8)</sup> auberge. <sup>9)</sup> maint. <sup>10)</sup> comte. <sup>11)</sup> vrai,  
 la vérité. <sup>12)</sup> satisfaisant. <sup>13)</sup> empressé. <sup>14)</sup> morceau.

Si nous fetes assez venir.  
 Or m'en lessiez dont convenir,  
 Fet li borgois, puis si s'en torne.  
 De cinq més pleniars lor atorne  
 Pain, et char, pasteuz et chapons,  
 Et vins, mès que ce fu des bons:  
 Puis si lor fist là sus trametre,  
 Et fist du charbon el feu metre;  
 Assis se sont à haute table.  
 Li vallés au clers en l'estable  
 Tret ses chevaus, l'ostel a pris:  
 Li clers qui moult ert bien apris  
 Et bien vestuz et cointement <sup>1)</sup>,  
 Avoec l'oste moult hautement  
 Sist <sup>2)</sup> au mengier la matinée,  
 Et puis au souper la vesprée.  
 Et li avugle du solier <sup>3)</sup>  
 Furent servi com chevalier:  
 Chascuns grant paticle menoit <sup>4)</sup>,  
 L'uns à l'autre le vin donoit;  
 Tien, je t'en doing, après m'en done,  
 Cis crut sor un vingue bone.  
 Ne cuidiez pas qu'il lor anuit.  
 Ainsi jusqu'à la mienuit.  
 Furent en solaz <sup>5)</sup> sanz dangier.  
 Le lit son fet, si vont couchier  
 Jusqu'au demain qu'il fu bele eure;  
 Et li clers tout adès demeure,  
 Por ce qu'il veut savoir lor fin.  
 Et l'ostes fu levez matin  
 Et son vallés, puis si conterent  
 Combien char et poisson cousterent:  
 Dist li vallés, en vérité,  
 Li pains, li vins et li pasté  
 Ont bien cousté plus de dix saus,  
 Tant out-il bien éu entre aus.  
 Li clers en a cinq sols pour lui.  
 De lui ne puis avoir anui,  
 Va là sus, si me fai paier.  
 Et li vallés sanz delaier

<sup>1)</sup> Proprement. <sup>2)</sup> s'assit. <sup>3)</sup> chambre haute, *vom deutschen Söller*,  
*nicht von sol, wie Roquesfort will.* <sup>4)</sup> se divertit. <sup>5)</sup> récréation.

Vint aux avngles, si lor dist  
 Que chascuns errant <sup>1)</sup> se vestit,  
 Ses sires veut estre paiez.  
 Font-il, or ne vous esmaiez <sup>2)</sup>,  
 Quar moult très bien li paierons:  
 Savez, font-il, que nous devons?  
 Oïl, dist-il, dix sols devez,  
 Bien le vaut: chascuns s'est levez,  
 Tuit trois sont aval <sup>3)</sup> descendu.  
 Li clers a tout ce entendu,  
 Qui se chauçoit devant son lit.  
 Li trois avngles à l'oste ont dit:  
 Sire, nous avons un besant,  
 Je croi qu'il est molt bien pesant,  
 Quar nous en rendez le sorplus,  
 Ainçois que du vostre aions plus.  
 Volentiers, li ostes respont.  
 Fait li uns, quar li baille dont,  
 Liquels l'a? be! je n'en ai mie;  
 Dont l'a Robers barbe-florie?  
 Non ai, mès vous l'avez, bien sai:  
 Par le cuer bieu mie n'en ai.  
 Liquels l'a dont? tu l'as, mès tu.  
 Fetes, ou vous serez batu,  
 Dist li ostes, seignor truant <sup>4)</sup>,  
 Et mis en longaingne <sup>5)</sup> puant  
 Ainçois que vous partez de ci.  
 Il li crient por Dieu merci:  
 Sire, moult bien vous paierons.  
 Donc recomence lor tençons <sup>6)</sup>.  
 Robers, fet l'uns, quar li donez  
 Le besant devant nous menez,  
 Vous le regustes premerains.  
 Mès vous qui venez daarains <sup>7)</sup>,  
 Li bailliez <sup>8)</sup>, quar je n'en ai point.  
 Or sui je bien venuz à point,  
 Fet li ostes, quant on me truffe <sup>9)</sup>:  
 L'un va doner une grant buffe <sup>10)</sup>,  
 Puis fait apporter deux lingnas <sup>11)</sup>.  
 Li clers qui fu à biaü harnas <sup>12)</sup>,

<sup>1)</sup> Sur-le-champ <sup>2)</sup> inquiétez. <sup>3)</sup> en bas. <sup>4)</sup> gueux. <sup>5)</sup> long. <sup>6)</sup> querelle.  
<sup>7)</sup> le dernier. <sup>8)</sup> donnez. <sup>9)</sup> friponne. <sup>10)</sup> soufflet. <sup>11)</sup> bâtons. <sup>12)</sup> ornement.

Qui le conte forment <sup>1)</sup> amoit,  
 De ris en aise se pasmoit.  
 Quant il vit le ledengement <sup>2)</sup>.  
 A l'oste vint isnelement <sup>3)</sup>,  
 Se li demande qu'il avoit,  
 Quel chose ces gens demandoit.  
 Fet l'ostes, du mient on éu  
 Dix sols c'ont mangié et béu,  
 Si ne m'en font fors escharnir <sup>4)</sup>;  
 Mais de ce les vueil bien garnir,  
 Chascuns aura de son cors honte.  
 Ainçois le metez sur mon conte,  
 Fet li clers, quinze sols vous doi,  
 Mal fet povre gens fere anoi <sup>5)</sup>,  
 L'oste repont, moult volentiers,  
 Vaillanz clers estes et entiers.  
 Li avugle s'en vont tout cuite <sup>6)</sup>.  
 Or oicz come fete refuite  
 Li clers porpenssa <sup>7)</sup> maintenant;  
 On aloit la messe sonant,  
 A l'oste vint, si l'aresone <sup>8)</sup>.  
 Ostes, fet-il, vostre personne  
 Du moustier dont ne conissiez?  
 Ces quinze sols bien li croiriez,  
 Se por moi les vos voloit rendre?  
 De ce ne sui mie à aprendre,  
 Fet li borgois, par saint Silvestre.  
 Que je croiroie nostre prestre,  
 S'il voloit, plus de trente livres.  
 Dont dites j'en soie delivres,  
 Esraument com je revendrai,  
 Au moustier paier vous ferai.  
 L'ostes le comande esraument,  
 Et li clers ensi fetement  
 Dist son garçon qu'il atornast  
 Son palefroï, et qu'il troussast  
 Que tout soit prest quant il reviegne;  
 A l'oste a dit que il s'en viegne.  
 Anbedui el moustier en vont,

<sup>1)</sup> Fortement. <sup>2)</sup> les outrages. <sup>3)</sup> promptement, *wie es scheint vom deutschen schnell*. *Roquefort leit et von igniter ab.* <sup>4)</sup> railler, insulter. <sup>5)</sup> chagrin, douleur. <sup>6)</sup> à force, bien vite. <sup>7)</sup> médita. <sup>8)</sup> s'adressa.

Dedenz le chancel entré sont;  
 Li clers qui les quinze sols doit,  
 A pris son oste par le doit,  
 Si l'a fet delez lui assir.  
 Puis dist je n'ai mie loisir  
 De demorer dusq'après messe;  
 Avoir vous ferai vo promesse,  
 Je l'irai dire qu'il vous pait  
 Quinze sols trestout entresait  
 Tantost que il aura chanté.  
 Fetes-en vostre volonté,  
 Fet li borgois qui bien le croit.  
 Li prestres revestuz estoit,  
 Qui maintenant devoit chanter.  
 Li clers vint devant lui ester,  
 Qui bien sot dire sa reson,  
 Bien sanbloit estre gentiz hon;  
 N'avoit pas la chiere reborse.  
 Douze deniers tret de sa borse,  
 Le prestre les met en la main:  
 Sire, fet-il, por saint Germain.  
 Entendez ça un poi à mi.  
 Tuit li clers doivent estre ami,  
 Por ce vieng-je près de l'autel.  
 Je giut anuit à un ostel  
 Chiés à un borgois qui moult vaut:  
 Li douz Jhesu Criz le consaut,  
 Quar preudom est et sanz boisdie;  
 Mès une cruel maladie  
 Li prist evsoir dedenz sa teste,  
 Entrués que nous demeniens feste,  
 Si qu'il fu trestoz marvoiez.  
 Dieu merci, or est ravoiez,  
 Mès encore li deut li chiez;  
 Si vous pri que vous li lisiez,  
 Après chanter, une Evangille  
 Desus son chief. Et par saint Gille  
 Fet li prestres, je li lirai.  
 Au borgois dist, je le ferai  
 Tantost com j'aurai messe dite.  
 Dont en claime-je le clers cuite,  
 Fet li borgois, miex ne demant.  
 Sire prestre, à Dieu vous comant,

Fet li clers, adieu, biaux douz mestre.  
 Li prestres à l'autel va estre,  
 Hautement grant messe comence,  
 Par un jour fu de Diemenche,  
 Au moustier vindrent moult de genz.  
 Li clers qui fu et biaux et genz,  
 Vint à son oste congié prendre;  
 Et li borgois, sanz plus atendre.  
 Dusqu'à son ostel le convoie.  
 Li clers monte, si va sa voie,  
 Et li borgois tantost après  
 Vint au moustier: moult fu engrés  
 De ses quinze sols recevoir:  
 Avoir les cuide tout por voir.  
 Enz el chancel tant atendi,  
 Que li prestres se devesti,  
 Et que la messe fu chantée.  
 Et li prestres, sanz demorée,  
 A pris le livre et puis l'estole,  
 Si a huchié sire Nichole:  
 Venez avant, agenoilliez.  
 De ces paroles n'est pas liez  
 Li borgois, ainz li respondi.  
 Je ne ving mie por ceci,  
 Mès mes quinze sols me paieiz.  
 Voivement est-il marvoiez,  
 Dist li prestres, nomini Dame,  
 Aidiez à cest preudome à l'ame,  
 Je sai de voir qu'il est dervez.  
 Oez, dist li borgois, oez  
 Com cis prestres or m'escharnist,  
 Por poi que mes cueurs du sens n'ist,  
 Quant son livres m'a ci tramis.  
 Je vous dirai, biaux douz amis,  
 Fet li prestres, coment qu'il praigne.  
 Tout adès de Dieu vous souviagne,  
 Si ne poez avoir meschief:  
 Li livre li mist sor le chief,  
 L'Evangille li voloit dire.  
 Et li borgois comence à dire,  
 J'ai en meson besoingne à fere.  
 Je n'ai cure de tel afere,  
 Mais paieiz-moi tost ma monoie.

Au prestre durement anioie,  
 Toz ses parochiens apele,  
 Chascuns entor lui s'atropele;  
 Puis dist, cest hom me tenez,  
 Bien sai de voir qu'il est dervez.  
 Non sui, fet-il, par saint Cornille,  
 Ne par la foi que doi ma fille,  
 Mes quinze sols me paieriez  
 Jà ainsi ne me gaberez.  
 Prenez-le tost, le prestre a dit.  
 Li paroschiens sâns contredit  
 Le vont tantost moult fort prenant,  
 Les mains li vont trestuit tenant,  
 Chascuns moult bel le reconforte.  
 Et li prestres le livre aporte,  
 Se li a mis deseur son chief,  
 L'Evangille de chief en chief  
 Li lut, l'estole entor le col,  
 Mès à tort le tenoit por fol;  
 Puis l'espraha <sup>1)</sup> d'eue benoite.  
 Et li borgois forment covoitte  
 Qu'à son ostel fust revenuz.  
 Lessiez fu, ne fu plus tenuz;  
 Li prestres de sa main le saine,  
 Puis dist, avez esté en paine.  
 Et li borgois s'est toz cois tens,  
 Corouciez est et moult honteus  
 De ce qu'il fu si atrapez,  
 Liez fu quant il fu eschapez;  
 A son ostel en vint tout droit.  
 Cortebarbe dist or endroit,  
 C'on fet à tort maint home honte.  
 Atant definerei mon conte.

#### LES DEUX BORDEORS RIBAU<sup>2)</sup>.

#### Fabliau.

**D**iva <sup>3)</sup> qar lai ester ta jangle <sup>4)</sup>  
 Si te va séoir en cel angle;

<sup>1)</sup> Vom deutschen sprengen, besprengen, besprudeln. <sup>2)</sup> S. Roquefort, de l'état de la poésie française dans le XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, p. 290-305, von dem auch die untergelegten Anmerkungen herrühren. <sup>3)</sup> Sorte d'exclamation, dame, bonté divine.. <sup>4)</sup> Discours Inconsidéré, médisance, raillerie, mensonge.



Nos n'avons de ta jangle cure:  
 Qar bien est raison et droiture,  
 En toz les lieux que cil se tese  
 Qui rien ne set dire qui plese.  
 Tu ne sez vaillant deus festuz,  
 Vez <sup>1)</sup> com es ore bien vestuz  
 De ton gaaige d'an <sup>2)</sup>;  
 Voiz quex sollers de Cordoan <sup>3)</sup>,  
 Et com beles chauees de Bruges.  
 Certes ce n'est mie de druges <sup>4)</sup>  
 Que tu es si chetiz et las;  
 Ge cuit <sup>5)</sup> bien par saint Nicolas  
 Que tu aies faim de forment <sup>6)</sup>.  
 Comment es tu si pauvrement?  
 Que ne gaaignes tu deniers.  
 Jà es tu uns granz pautoniers <sup>7)</sup>,  
 Tu n'es pas mendres d'un frison  
 Or déusses en garnison <sup>8)</sup>  
 Avoir deux pourpoinz endossez  
 O à une nevre de fossez;  
 Déusses porter une hote,  
 Tant que d'aucune povre cote,  
 Péusses iluec amender.  
 Mès tu aimes mienz truander  
 Le chretien que estre à hennor.  
 Or esgardez por Dieu, Seignor,  
 Cil homme com richement se prueve;  
 Jamais à nul cor cote nueve  
 N'aura por chose que il die <sup>9)</sup>.  
 Véez or en quel hiraudie <sup>10)</sup>  
 Il s'est iluec entorteilliez?  
 Moult est or bien apareilliez  
 De qantque chaitis <sup>11)</sup> doit avoir  
 Si t'aïst Diex or me di voir <sup>12)</sup>;  
 Quex hom es, tu or me di quex.  
 Tu n'es mie menesterex,  
 Ne de nule bone oevre ovriéis.

<sup>1)</sup> Vois. <sup>2)</sup> Le profit d'une année. <sup>3)</sup> Souliers de Cordoue. <sup>4)</sup> Bruit, vacarme. <sup>5)</sup> Je pense. <sup>6)</sup> Froment, pain, aliment. <sup>7)</sup> Malheureux, misérable.  
<sup>8)</sup> Provision, parure, vêtement. <sup>9)</sup> Jamais tes talens ne te feront obtenir une riche robe du grand-seigneur qui t'aura entendu. <sup>10)</sup> Casaque, souquenille, mauvais habit. <sup>11)</sup> Misérable, malheureux. <sup>12)</sup> Que Dieu t'aide, mon ami; fais-moi la grâce de me dire quelle sorte d'homme tu peux être.

Tu sanble un vilains bouviéi  
 Ausi contrefez com un bugles <sup>1)</sup>;  
 Tu sanbles menéor d'avugles,  
 Mielz que tu ne faces autre home.  
 Ge ne prise pas un trox <sup>2)</sup> de pome  
 Ne toi, ne tot quanque <sup>3)</sup> tu as,  
 Se Diex t'aïst c'onques tu as  
 Onques nul home si se tue,  
 Que tu ne vals une letue,  
 Ne chose que tu saiches faire.  
 Por desì te devroies taire,  
 Ne doiz pas paller contre moi.  
 Que t'ai-ge dit, or me di quoi?  
 Tu ne sez à nul bien respondre.  
 Por ceci te devroit-on tondre  
 Trestot autresi com un sot.  
 Tu ne sez dire nul bon mot  
 Dont tu puisses en pris monter.  
 Mais ge sai ausi biex conter  
 Et en roumanz et en latin <sup>4)</sup>,  
 Ausi au soir com au matin  
 Devant Contes et devant Dus.  
 Et si resai bien faire plus  
 Quant je suis à Cort ou à feste  
 Qar ge sai de chançon de geste;  
 Canteres sui quel' mond n'a tel.  
 Ge sai de Guillaume au Tinel <sup>5)</sup>.  
 Si com il arriva as nez;  
 Et de Renoart au Cort-nez,  
 Sai-ge bien chanter com ge veuil;  
 Et si sai d'Aie de Nonteuil <sup>6)</sup>,  
 Si com ele fu en prison;  
 Si sai de Garnier d'Avignon <sup>7)</sup>  
 Qui-moult estore bon romans.  
 Si sai de Guion d'Aleschans,  
 Et de Vuïen de Borgoigne <sup>8)</sup>  
 Si sai de Bonart de Saisoigne <sup>9)</sup>

<sup>1)</sup> Boeuf. <sup>2)</sup> Trognon, queue. <sup>3)</sup> Tout ce que tu possèdes. <sup>4)</sup> Il est à remarquer que voilà un ménestrier qui se vante de savoir conter en roman et en latin.

<sup>5)</sup> Le poète s'amuse à intervertir les noms et surnoms des héros dont il annonce connaître les histoires. Il veut parler des romans de Guillaume au Court-Nez et de Renard. <sup>6)</sup> Roman de Charlemagne. <sup>7)</sup> *Gleichfalls*. <sup>8)</sup> Romans de Charlemagne qui ne nous sont pas parvenus. <sup>9)</sup> Bonard de Saxe, roman de Charlemagne.

Et de Guiteclin de Brebant <sup>1)</sup>;  
 Si sai d'Ogier de Montaubant <sup>2)</sup>.  
 Si com il conquist Ardenois;  
 Si sai de Renaut le Danois;  
 Mais de chanter n'ai-ge or cure.  
 Je sai des Romans d'aventure  
 De cels de la Reonde-table,  
 Qui sont à oïr délitables.  
 De Gaine <sup>3)</sup> sai le mal parler,  
 Et de Gauvain <sup>4)</sup> le bon chevalier.  
 Si sai de Perceval de Blois,  
 De prince noble le Galois <sup>5)</sup>  
 Sai-ge plus de quarante laisses <sup>6)</sup>;  
 Mais tu chaitif, morir te laisses  
 De mauvaistié et de peresce;  
 En tot le monde n'a proesce  
 De quoi tu te puisse vanter.  
 Mais ge sai aussi bien conter  
 De Blancheflor comme de Floire <sup>7)</sup>;  
 Si sai encor mult bon estoire,  
 Chançon mult bone et ancienne.  
 Ge sai de Tibaut de Viane <sup>8)</sup>  
 Si sai de Girart d'Aspremont <sup>9)</sup>,  
 Il n'est chançon en tot le mont <sup>10)</sup>;  
 Que ge ne saiche par nature <sup>11)</sup>  
 Grant despit ai com tel ordure  
 Com tu es, contre moi parole;  
 Sez-tu nul riens de citole,  
 Ne de viele, ne de gigue <sup>12)</sup>,  
 Tu ne sez vaillant une figue  
 De toi n'est-il nus recovriers?  
 Mais ge suis moult très bon ovriers  
 Donc ge me puis bien recovrer.  
 Se de ma main voloie ovrer <sup>13)</sup>

---

<sup>1)</sup> Roman de Charlemagne. <sup>2)</sup> Le poète continue à intervertir les noms et surnoms. Il prête à Oger le Danois les actions de Reynoult de Montauban. <sup>3)</sup> Ganelon de Mayence, qui trahit Charlemagne. <sup>4)</sup> Neveu du roi Artus, et l'un des meilleurs chevaliers de la Table-Ronde. <sup>5)</sup> Perceval le Gallois, l'un des plus vaillans chevaliers de la Table-Ronde, qui avoit pour amie la belle Blanchefleur. <sup>6)</sup> Lays. <sup>7)</sup> *Der neuerdings erschienene Roman von Flore und Blancheflour*. <sup>8)</sup> Tibaut de Vienne, roman de Charlemagne. <sup>9)</sup> Autre roman de Charlemagne. <sup>10)</sup> Le monde, la terre. <sup>11)</sup> Chanter en musique. *Ich glaube die wahre Bedeutung ist hier: aus dem Kopfe wissen*. <sup>12)</sup> Instrumens de musique. <sup>13)</sup> Travailler; faire des tours d'adresse, escamoter.

Ausi com jé voi mainte gent,  
 Je conquerroie assez argent.  
 Mais à nul tems ge ne faz oeuvre.  
 Ge sui cil qui les maisons cuevre  
 Avec friz de torteaux en paële <sup>1)</sup>;  
 Il n'a homme jusqu'à Néele  
 Qui mielz les cuevre com ge faz.  
 Ge sui bons seignerres <sup>2)</sup> de chaz,  
 Et bons ventoussieres <sup>3)</sup> de bués;  
 Si sui bons relieirres d'ués <sup>4)</sup>,  
 Li mielres qui el monde saches.  
 Si sai bien faire frains à vaches,  
 Et ganz à chiens, coifes à chievres;  
 Si sai faire haubert à lievres  
 Si forz, qu'il n'ont garde de chiens.  
 Il n'a el monde, el siècle, riens  
 Que ge ne saiche faire à point.  
 Ge sai faire broches à oint <sup>5)</sup>  
 Mielz que nus hom qui soit sor piez.  
 Si faz bien forreax à trepiez <sup>6)</sup>,  
 Et bones gaines à carpes;  
 Et se ge avoie deux harpes,  
 Ge nel' lairai que ne vos die  
 Ge feroie une méloudie  
 Ainz ne fu oïe si granz.  
 Et tu diva, di, fox noianz,  
 Tu ne sez pas vaillant un pois.  
 Je conois toz les bons borgois,  
 Et toz les bons serjans du monde.  
 Ge conôis Gautier Tranche-fonde <sup>7)</sup>  
 Si conois Guillaume Gros-groing  
 Qui assomma le buef au poing.  
 Et Tranche-fer et Runge-foie,  
 Qui ne doute home que il voie;  
 Mache-buignet et Guinement.  
 Et tu, conois tu nule gent <sup>8)</sup>  
 Qui onques te faissent bien.

<sup>1)</sup> Le ménestrier finit l'énumération de ses talens par des plaisanteries qui pou-  
 vaient être bonnes lorsqu'il composa son Fabliau. Il couvre les maisons, dit-il, avec  
 des omelettes et des tourneaux frits à la poêle. <sup>2)</sup> Seigneur de chats. <sup>3)</sup> Ventou-  
 seur de boeufs. <sup>4)</sup> Il sait très-bien cercler un oeuf. <sup>5)</sup> Pour faire rôti de la  
 graille, mettre du beurre à la broche. <sup>6)</sup> Fourreaux pour trépieds. <sup>7)</sup> Noms ri-  
 dicules que se donnaient les ménestriers. <sup>8)</sup> Personnage, homme.

Nenil voir; tu ne connois rien  
 Que riens vaille en nule saison.  
 Or me di donc par quel raison  
 Tu te venis ici cumbatre.  
 Près va que ne te faz tant batre  
 D'un tinel ou d'un bâton grès,  
 Tant que tu fusses ausi mox  
 Qu'une coille de mouton.  
 Ainc mais par la croiz d'un vouton  
 N'ot parler de tel fouet.  
 Vez quel vuidéor de broet <sup>1)</sup>,  
 Et quel humerre de henas <sup>2)</sup>;  
 A bien poi se tient que ta n'as  
 Du mien, se ne fust por pechié.  
 Mais il ne m'ert j'à reprouchié  
 Que tel chetif fiere ne bate;  
 Quar trop petit d'ennor achate  
 Que sor tel chétif met sa mein.  
 Mais se tu ne voies demain  
 Entre nos quel somes de geste,  
 Tu te plaindroies de la feste.  
 Or t'en va beax amis, va t'en;  
 Esté avons en autre anten.  
 Fui deci, si feras que saiges <sup>3)</sup>;  
 Ou tu auras parmi les naiges <sup>4)</sup>  
 D'une grosse aguille d'acier.  
 Nos ne te volons pas chacier  
 Vilement et por nostre honte,  
 Nos savons bien que honor monte.

#### La Response de l'un des deux ribauz.

Tu m'as bien dit tot ton voloir;  
 Or te ferai apercevoir  
 Que ge sai plus de toi assez.  
 Et ci sui mieldres menestrez <sup>5)</sup>  
 De toi, moult me vois merveillant,  
 Nel' dirai pas et conseillant.  
 Ainz vueil moult bien que chascun l'oie  
 Se Diex me doint henor et joie,  
 De tex menesterex bordons,

<sup>1)</sup> Lècheurs de plats. <sup>2)</sup> Videur de verres. <sup>3)</sup> Tu feras sagement. <sup>4)</sup> Le  
 derrière. <sup>5)</sup> Est-suis meilleur ménestrier.

A qui en done moult beax dons,  
 A hautes Cort menuement.  
 Qui bien sordit et qui bien ment,  
 Cil est sires des chevaliers.  
 Plus donent-ils as mentéors,  
 As cointerax <sup>1)</sup>, as mal parliers,  
 Qu'il ne font as bons trovéors  
 Qui contruevent <sup>2)</sup> ce que il dient,  
 Et qui de nului ne mesdient <sup>3)</sup>.  
 Assez voi souvent maint ribaut <sup>4)</sup>  
 Qui de parler se font si baut <sup>5)</sup>  
 Que go en ai au cuer grant ire <sup>6)</sup>.  
 Et tu, bordons, que sez tu dire  
 Qui por menestere te contes?  
 Sez tu ne beax diz, ne beax contes,  
 Por qoi tu doies riens conquerre <sup>7)</sup>!  
 De qoi sers tu à-val sur terre <sup>8)</sup>.  
 Ce me devroies tu retraire <sup>9)</sup>,  
 Ge te dirai que ge sai faire.  
 Ge sui <sup>10)</sup> jugleres de vièle,  
 Si sai de muse <sup>11)</sup> et de frestele <sup>12)</sup>,  
 Et de harpe et de chifonie <sup>13)</sup>,  
 De la gigue <sup>14)</sup>, de l'armonie;  
 Et el salteire <sup>15)</sup> et en la rote <sup>16)</sup>,  
 Sai-ge bien chanter une note <sup>17)</sup>.  
 Bien sai joer de l'escanbot,  
 Et faire venir l'escharbot,  
 Vif et saillant desus la table;  
 Si sai meint béau gen de table <sup>18)</sup>;  
 Et d'entregiet <sup>19)</sup> et d'artumaire <sup>20)</sup>;  
 Bien sai un enchantement faire.  
 Je sai moult plus que l'en ne cuide <sup>21)</sup>,  
 Quant gi vueill mestre mon estuide,  
 Et lire et chanter de clergie,  
 Et parler de chevalerie,

<sup>1)</sup> Flatteurs. <sup>2)</sup> Inventent. <sup>3)</sup> Et qui ne médisent de personne. <sup>4)</sup> Mauvais sujet. <sup>5)</sup> Fier, hautain. <sup>6)</sup> Colère, indignation. <sup>7)</sup> Mériter. <sup>8)</sup> Ici-bas sur la terre. <sup>9)</sup> Discontinuer, abandonner. <sup>10)</sup> Joueur de violon. <sup>11)</sup> Cornemuse. <sup>12)</sup> Flûte de pan. <sup>13)</sup> Sorte de vielle. <sup>14)</sup> Espèce de flûte. <sup>15)</sup> Psal-térion. <sup>16)</sup> Vielle. <sup>17)</sup> Chanson, romance. <sup>18)</sup> Ce jeu est fort ancien; car il en est fait mention dans Grégoire de Tours, dans Aimoin et autres. C'était une espèce de trictrac, et l'on se servait de dés pour en jouer. <sup>19)</sup> D'adresse. <sup>20)</sup> De magie. <sup>21)</sup> J'en sais beaucoup plus que l'on ne pense, que l'on ne présume.

Et les pseudomes raviser,  
 Et lors armes bien deviser.  
 Ge connois monseignor Hunaut,  
 Et monseignor Rogier Ertaut  
 Qui porte un escu à quartiers,  
 Tozjors est il sains et entiers  
 Quar onques ni ot cop feru.  
 Si conois monseignor Begu  
 Qui porte un escu à breteles,  
 Et sa lance de quinze ateles,  
 Au tornoiement à la haie.  
 C'est li hons du mont qui mielz paie  
 Menesterex à haute feste.  
 Si conois Renaut Brise-teste  
 Qui porte un chat en son escu;  
 Cil au maint tornoi veincu.  
 Et monseignor Giefroi du Maine  
 Que tosjorz pleure au diemaine <sup>1)</sup>.  
 Et monseignor Gibout Cabot <sup>2)</sup>,  
 Et monseignor Augis Rabot;  
 Et monseignor Auger Poupée,  
 Que à un seul cop de s'espée  
 Coupe bien à un chat l'oreille.  
 A toz vos sanbleroit merveille  
 Se ceus voloie raconter  
 Que je conois tant q'à la mer.

Ge sai plus de toi quatre tanz,  
 Ge conois tos les bons serjanz,  
 Les bons champions affaitiez;  
 Si en dois estre plus proisiez.  
 Je conois Hebert Tue-buef <sup>3)</sup>,  
 Q'à un seul cop brise un huf.  
 Errache-cuer et Runge-foie,  
 Qui ne doute hom qu'il voie.  
 Et Heroart et Dent-de-fer,  
 Et Hurtaut et Tierri d'enfer.  
 Abat-paroi, fort pautonier,  
 Et Jocelin Torne-mortier.  
 Et Ysenbart le Vireglé;  
 Et Espaulart le fils Raiché,

<sup>1)</sup> Dimanche. <sup>2)</sup> Ce ménestrier répond à son confrère par d'autres plaisanteries. <sup>3)</sup> Noms de guerre et sobriquets ridicules que se donnaient les ménestriers.

Et Brise-barre <sup>1)</sup> et Godefroi,  
 Et Gauquelin Abat-paroi,  
 Et Osoart et Tranche-fonde,  
 Et toz les bons serjanz du monde.  
 Et deça et dela la mer  
 Vos sauroie bien aconter,  
 Ge sai tant et si sui itex <sup>2)</sup>;  
 Ge conois toz les menestrex,  
 Cil qui plus sont amé à Cort,  
 Dont li grans renons par tot cort.

Je conois Hunbaut Tranche-coste,  
 Et Tiecelin et Porte-hote;  
 Et Torne-en-fuie et Brise-voirre,  
 Et Bornicant ce est la voire;  
 Et Fier-à-braz et Tuterel,  
 Et Male-branche et Mal-querrel,  
 Songe-feste à la grant viele,  
 Et Grimoart qui chalemele,  
 Tirant, traiant et enbatant.  
 Des menestrex conois si tant,  
 Que me vorroit mestre à essai,  
 Que plus de mil nomer en sai.  
 Ge sai bien servir un prudome,  
 Et de beau diz tote la some.  
 Ge sai contes, ge sai flabeax <sup>3)</sup>,  
 Ge sai conter beax dix nouveaux,  
 Rotruenges <sup>4)</sup> viez et noveles,  
 Et servantois et pastoreles <sup>5)</sup>;  
 Ge sai le flabel du Denier <sup>6)</sup>,  
 Et du Foutéor à loier <sup>7)</sup>;  
 Et de Gobet et de dame Erme,  
 Qui ainz des elz ne plora lerne <sup>8)</sup>;  
 Et si sai de la coille noire <sup>9)</sup>.  
 Si sai de Perceval l'estoire <sup>10)</sup>;  
 Si sai du Provoire gaint,

---

<sup>1)</sup> Ce nom de Brise-Barre a depuis appartenu à un poète mort vers 1330, dont on a le roman du Restor du Paon, l'Escole de la foi et le Tresor de Nostre Dame. <sup>2)</sup> Tel, semblable, pareil. <sup>3)</sup> Fabliaux. <sup>4)</sup> Chansons qu'on accompagnait avec la vielle. <sup>5)</sup> Sorte de Chansons. (*Wir theilen unten einige Lieder von dieser Gattung mit.*) <sup>6)</sup> Le fabliau de Dant Denier (*handschriftlich*). <sup>7)</sup> Autre fabliau, imprimé dans Barbazan, Tom. IV, p. 204. <sup>8)</sup> *Unbekanntes Fabliau*. <sup>9)</sup> Fabliau du Vilain à la Coille noire, imprimé dans Barbazan, Tom. III, p. 140. <sup>10)</sup> Le Roman de Perceval.



Qui o les crucefiz fu pains <sup>1)</sup>.  
 Du prestre qui menja les meures;  
 Quant il devoit dire ses heures <sup>2)</sup>.  
 Si sai Richalt <sup>3)</sup>, si sai Renard <sup>4)</sup>,  
 Et si sai tant d'enging et d'art.  
 Ge sai joer des baasteax <sup>5)</sup>,  
 Et si sai joer des costeax <sup>6)</sup>,  
 Et de la corde et de la sonhe <sup>7)</sup>,  
 Et de toz les beax giex <sup>8)</sup> du monde.  
 Ge sai bien chanter à devise  
 Du roy Pepin <sup>9)</sup>, de saint Denise <sup>10)</sup>.  
 Des Loherans tote l'estoire,  
 Sai ge por sens et por memoire <sup>11)</sup>.  
 De Charlemaine et de Roulant,  
 Et d'Olivier le combatant.  
 Ge sai d'Ogier, si sai d'Ainmuon <sup>12)</sup>,  
 Et de Girart de Roxillon <sup>13)</sup>;  
 Et si sai du roi Loeis <sup>14)</sup>,  
 Et de Buevons de Commarchis <sup>15)</sup>,  
 De Faucon <sup>16)</sup> et de Renoart <sup>17)</sup>.  
 De Guielin <sup>18)</sup> et de Girart <sup>19)</sup>  
 Et d'Orson de Beauvez la some <sup>20)</sup>.  
 Si sai de Florance de Rome <sup>21)</sup>,  
 De Fernagu <sup>22)</sup> à la grant teste.  
 De totes les chançons de geste  
 Que tu sauroies aconter  
 Sai-ge par cuer dire et conter;  
 Ge sai bien la trompe bailler <sup>23)</sup>.  
 Si sai la chape au cul tailler,

---

<sup>1)</sup> Fabliau du Prestre crucifié (*handschriftlich*). <sup>2)</sup> Fabliau von Guérin, welches unter der folgenden Nummer mitgetheilt wird. <sup>3)</sup> Roman de Richard. <sup>4)</sup> Roman du Renard. <sup>5)</sup> Des bâtons. <sup>6)</sup> Des couteaux. <sup>7)</sup> De la fronde. <sup>8)</sup> Les beaux jeux. <sup>9)</sup> Le roman de Pepin et de Berthe sa femme, par Adenez le Roi. <sup>10)</sup> J'ignore ce que le poète veut dire; peut-être parle-t-il d'une Histoire de Saint-Denis qui ne nous serait pas parvenue. <sup>11)</sup> Le roman de Garin de Lorrain par Jehan de Flagy. <sup>12)</sup> Les romans de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, d'Oger le Danois, des quatre Fils Aimon. <sup>13)</sup> Roman de Gérard de Roussillon. <sup>14)</sup> J'ignore du quel roi Louis le poète veut parler. <sup>15)</sup> Héros de la cour de Charlemagne. <sup>16)</sup> Le Dit du Faucon (Barbazan, Tom. IV, p. 407. Le Grand d'Aussy, Guillaume au faucon, Tom. III, p. 41.) <sup>17)</sup> Nom d'un personnage du roman de Guillaume au Court-Nez. <sup>18)</sup> Roman de Guiteclin de Brabant. <sup>19)</sup> Roman de Girard de Vienne. <sup>20)</sup> Roman d'Orson de Beauvais. <sup>21)</sup> *Handschriftlich vorhanden*. <sup>22)</sup> Géant qui joue un grand rôle dans les romans de Charlemagne. <sup>23)</sup> Sonner de la trompe.

Si sai porter consels d'amors <sup>1)</sup>,  
 Et faire chapelez de flors <sup>2)</sup>,  
 Et cainture de druerie <sup>3)</sup>  
 Et beau parler de cortoisie <sup>4)</sup>,  
 A ceus qui d'amors sont espris.  
 Et tu, donc, quides avoir pris  
 Ne parler mais là où ge soie.  
 Mais fui de ci, et va ta voie;  
 Va aprendre, si feras bien,  
 Que contre moi ne sez tu rien.  
 Beax seignor, vos qui estes ci,  
 Qui nos paroles avez oï,  
 Se j'ai auques mielz dit de li  
 A toz ge vos requier et pri  
 Que le metez fors de c'anz  
 Qui bien pert ce que c'est un noienz <sup>5)</sup>.

Du Provoire <sup>6)</sup> qui menja les Mores.

FABLIAU PAR GUERIN <sup>7)</sup>.

**Q**ui qu'en ait ire ne desprit <sup>8)</sup>,  
 Sanz terme prenre, ne respit <sup>9)</sup>,  
 Vos dirai d'un Provoire un conte,  
 (Si com Guerins le nos raconte)  
 Qui au marchier voloit aler:  
 Sa jument a fait ensseler,  
 Qui granz estoit et bien péüe <sup>10)</sup>;  
 Deux ans l'ot li prestres tenue:  
 N'avait gaires ne soi <sup>11)</sup> ne fain,  
 Assez avoit aveine et fain <sup>12)</sup>,  
 Li prestre son chemin atorne,  
 Ne fait que monter, si s'entorne  
 Vers le marchié sor la jument,  
 Se l'estoire ne nos en ment;  
 Pour icele saison me membre <sup>13)</sup>,  
 Bien sai que ce fu en Setembre;

<sup>1)</sup> Donner des conseils aux amans. <sup>2)</sup> Faire une couronne galante de fleurs.  
<sup>3)</sup> Nouer une ceinture avec grâce. <sup>4)</sup> Enseigner à tenir des discours agréables.  
<sup>5)</sup> Il paraît bien n'être qu'un misérable. <sup>6)</sup> Prêtre. <sup>7)</sup> Barbazan et Méon,  
 Tom. I, p. 95. *Vergl.* Le Grand d'Aussy. Tom. I, p. 222. <sup>8)</sup> Qui que ce  
 puisse être qui ait. <sup>9)</sup> Délai. <sup>10)</sup> Nourrie. <sup>11)</sup> Soif. <sup>12)</sup> Foin. <sup>13)</sup> Res-  
 souvient.

Qu'il estoit grant plenté <sup>1)</sup> de meures.  
 Li prestres vait disant ses eures,  
 Ses matines et ses vigiles,  
 Mais à l'entrée de la vile,  
 Plus loing que ne giete une fonde <sup>2)</sup>.  
 Avoit une rne parfonde <sup>3)</sup>  
 En un buisson avoit garde <sup>4)</sup>,  
 Des meures i vit grant plenté,  
 Grosses et noires et méûres,  
 Et li prestres tot à droiture <sup>5)</sup>  
 Dist que se Jhesu Christ li aïst <sup>6)</sup>  
 Si beles meures mais <sup>7)</sup> ne vist.  
 Grant fain <sup>8)</sup> en ot, si ot talent <sup>9)</sup>.  
 La jument fait aler plus lent,  
 Si arrestut tot à estal <sup>10)</sup>;  
 Mais une chose li fist mal,  
 Que les espines li neürent <sup>11)</sup>,  
 Et les meures qui se halt furent  
 Les plus beles el front devant.  
 Que venir n'i pot en seant.  
 Adonc est li prestres dreciez  
 Sor la sele monte à deux piez,  
 Sor le buisson s'abaisse et cline <sup>12)</sup>,  
 Puis menjue de grant ravine <sup>13)</sup>  
 Des plus beles qu'il i eslut,  
 Ainz la jument ne se remut,  
 Et quant il ot mengié assez  
 Tant que il en fut tot lassez,  
 Vers terre garde, et ne se mut,  
 Et vit la jument qui s'estut  
 Vers le roschoi <sup>14)</sup> trestote quie <sup>15)</sup>,  
 S'en ot li prestres molt grant joie  
 Qui à deux piez est sus montéz;  
 Diex, fait-il, qui or diroit, Héz.

<sup>1)</sup> Abondance; plenitas. <sup>2)</sup> Fonde, fronde; espèce de petit panier de ficelle dans lequel on met une pierre; aux deux bouts de ce petit panier sont deux morceaux de ficelle, que l'on agite, après quoi on lâche un bout pour faire jaillir la pierre. <sup>3)</sup> Chemin creux, et escarpé des deux côtés. <sup>4)</sup> Regardé dans une buisson, une touffe d'épines et de ronces. <sup>5)</sup> à propos. <sup>6)</sup> aide. <sup>7)</sup> jamais. <sup>8)</sup> Le mot fain est ici pour envie, besoin, car ce mot n'a pas seulement signifié, et ne le signifie pas encore dans bien des provinces, fain, fames; mais encore toutes sortes de besoin, comme fain de dormir, de pisser, etc., encore usité à Blois et en Bourgogne. <sup>9)</sup> désir. <sup>10)</sup> à l'instant. <sup>11)</sup> nuisirent. <sup>12)</sup> s'incline. <sup>13)</sup> rapidité. <sup>14)</sup> rocher. <sup>15)</sup> quieta; tranquille.

Il le pensa, et dist ensamble;  
 Et la jument de poor tranble,  
 Un saut a fait tot à bandon <sup>1)</sup>,  
 Et li prestres chiet <sup>2)</sup> el buisson,  
 En tel maniere entre les roncea,  
 Qui d'argent li donast cent onces  
 N'alast arriere ne avant,  
 Et la jument s'en vait fuiant,  
 Chez le provoire est revenue,  
 Quant li serjant <sup>3)</sup> l'ont conneüe  
 Chascun se maudit et se blasme,  
 Et la feme au prestre se pasme,  
 Qu'ele quide que il soit morz,  
 Ci fut molt granz li desconforz.  
 Corant s'en vont vers le marchié,  
 Tant ont alé et tant marchié,  
 El buisson vienent très-tot droit  
 Oû le preste en malaise estoit.  
 Et quant il les ot <sup>4)</sup> dementier <sup>5)</sup>,  
 Commença lors à escrier:  
 Diva, Diva, où alez-vous,  
 Ge sui ici molt doulerox,  
 Pensis, dolens, molt esmaiez,  
 Quar trop sui malmis et bleciez,  
 Et poinz <sup>6)</sup> de ronces et d'espines  
 Dont j'ai sanglentes les eschines.  
 Li serjant li ont demandé,  
 Sire qui vos a la monté?  
 Pechié, fait-il, m'i embati <sup>7)</sup>;  
 Hui matin quant ge ving par ci,  
 Que j'aloie disant mes ores,  
 Si me pais molt grant fain de mores  
 Que por rien nule avant n'alasse  
 Devant que assez en mengasse;  
 Si m'en est ainsi avenu,  
 Que li buissons m'a retenu:  
 Quar m'aidiez tant que fors en soie,  
 Quar autre chose ne querroie,  
 Mais que je fusse à garison,  
 Et à repos en ma maison.

<sup>1)</sup> Sans delai, sans que rien la puisse retenir.    <sup>2)</sup> cheoit, tombe.    <sup>3)</sup> valet.  
<sup>4)</sup> entendit.    <sup>5)</sup> plaindre.    <sup>6)</sup> piqué; punctus.    <sup>7)</sup> fourré, précipité.

Par cest fabel poez savoir,  
 Que cil ne fait mie savoir <sup>1)</sup>,  
 Qui tot son pensé dit et conte,  
 Quar maint domaige en vient et honte  
 A mainte gent, ce est la voire <sup>2)</sup>,  
 Ainsi com il fist au Provoire.

Cest li testament de l'asne  
 par RUTEBEUF <sup>3)</sup>.

**Q**ui vuet au siècle à honeur vivre,  
 Et la vie de seux ensuyre  
 Qui beent <sup>4)</sup> à avoir chevance <sup>5)</sup>,  
 Mout trueve au siècle de nuisance,  
 Qu'il at mezdisans davantage,  
 Qui de ligier li font damage,  
 Et si est tous plains d'envieux;  
 Jà n'iert tant biaux ne gracieux,  
 Se dix en sont chiez lui assis,  
 Des mesdizans i aura six,  
 Et d'envieux i aura nuef.  
 Par derrier ne prisent un oés,  
 Et par devant li font teil feste.  
 Chascuns l'encline de la teste.  
 Coument n'auront de lui envie  
 Cil qui n'amandent de sa vie,  
 Quant cil l'ont qui sont de sa table  
 Qui ne li sont ferm ne metable?  
 Ce ne puet estre, c'est la voire.  
 Je le vos di por un prouvoire  
 Qui avoit une bone esglise;  
 Si ot toute s'entente <sup>6)</sup> mise  
 A lui chevir et faire avoir.  
 A ce ot tornei son savoir.  
 Asseiz <sup>7)</sup> ot robes et deniers,  
 Et de bleif <sup>8)</sup> toz plaius ces greniers,  
 Que li prestres savoit bien vendre;  
 Et pour la vendue attendre  
 De Paques à la Saint Remi,

<sup>1)</sup> Prudemment. <sup>2)</sup> vérité. <sup>3)</sup> Auguis, Poètes français, I, p. 336 ff.  
<sup>4)</sup> désirent. <sup>5)</sup> possession, biens. <sup>6)</sup> intention. <sup>7)</sup> aider. <sup>8)</sup> blé.

Et si n'eüst si boen ami,  
 Qui en péüst riens née traire,  
 S'om ne li fait à force faire.

Un asne avait en sa maison,  
 Mais teil asne ne vit mais hom,  
 Qui vint ans entiers le servi;  
 Mais ne sai s'onques teil serf vi.  
 Li asne mourut de viellesce,  
 Qui mout aida à la richesce.  
 Tant tint li prestres son cors chier,  
 C'onque nou laissast accorchier,  
 Et l'enfuï où semetiere;  
 Ici lairai ceste matiere.  
 L'evesques ort d'autre maniere,  
 Que covoteux ne eschars <sup>1)</sup> n'iere,  
 Mais cortois et bien afaitiez <sup>2)</sup>.  
 Que cil fust jà bien deshaitiez <sup>3)</sup>,  
 Et véist preudome venir,  
 Nuns nel péüst el lit tenir.  
 Compaignie de boens crestiens  
 Estoit ces droiz fisiciens,  
 Touzjours estoit plainne sa sale,  
 Sa maignie n'estoit pas male;  
 Mais quanque li sires voloit,  
 Nuns de ces sers ne s'en doloit:  
 Cil ot mueble, ce fut de dete,  
 Car qui trop despent, il s'endete.

Un jour grant compaignie avoit  
 Li preudons, qui toz biens savoit,  
 Si parla-l'en de ces clers riches,  
 Et des prestres avers et chiches,  
 Qui ne font bonteï ne honour  
 A evesque ne a seignour.  
 Cil prestres i fut emputeiz <sup>4)</sup>,  
 Qui tant fut riches et monteiz <sup>5)</sup>;  
 Ainsi bien fut sa vie dite  
 Con ci la véissent escrite,  
 Et li dona-l'en plus d'avoir  
 Que troi n'em péüssent avoir:

<sup>1)</sup> Avere, chiche. <sup>2)</sup> poli, affable. <sup>3)</sup> infirme. <sup>4)</sup> accusé; imputatus.  
<sup>5)</sup> élevé en fortune.

Car hom dit trop plus de la choze  
 Que on n'i trueve à la parcloze <sup>1)</sup>.  
 Ancor a-t-il teil choze faite,  
 Dont granz monoie seroit traite,  
 S'estoit qui la méist avant,  
 Fait cil qui wet servir devant,  
 Et c'en devroit grant guerredon.  
 Et qu'a-il fait? dit li preudon.  
 Il a pis fait c'un beduyn,  
 Qu'il at son asne bauduyn  
 Mis en la terre benéioite.  
 Sa vie soit la maléioite,  
 Fait l'esvesques, se ce est voir,  
 Honiz soit-il, et ces avoirs.  
 Gautier, faites le nos semondre,  
 Si orrons le prestre respondre  
 A ce que Robers li mest seüre;  
 Et je di, se Dex me secourre,  
 Se c'est voirs, j'en aurai l'amende:  
 Je vos otroi que l'on me pande <sup>2)</sup>,  
 Se ce n'est voirs que j'ai contei,  
 Si ne vos fist onques bonteï.

Il fut semons, li prestres vient,  
 Venuz est, respondre convient  
 A son evesques de cest quas <sup>3)</sup>,  
 Dont li prestres doit estre quas <sup>4)</sup>.  
 Faux, desleaux, Deu anemis,  
 Où aveiz-vos vostre asne mis?  
 Dist l'esvesques, mout aveiz fait  
 A sainte Eglise grant meffaict;  
 Onques mais nuns si grant n'oï,  
 Qui aveiz vostre asne enfoï,  
 Là où on met gent crestienne.  
 Par Marie l'Egyptienne,  
 C'il puet estre chose provée.  
 Ne par la bone gent trovée,  
 Je vos ferai metre en prison,  
 C'onques n'oy teil mesprison.  
 Dit li prestres, biax très-dolz sire,  
 Toute parole se lait dire;  
 Mais je demant jor de conseil,

1) A la fin. 2) pende. 3) cas. 4) cassé.

Qu'il est droiz que je me conseil,  
 De ceste chose, c'il vos plait,  
 Non pas que je i bée en plait.  
 Je wel bien le conseil aiez,  
 Mais ne me tieng pas apaiez  
 De ceste chose c'ele est voire.  
 Sire, ce ne fait pas à croire.

Lors se part li vesques dou prestre,  
 Qui ne tient pas le fait à feste;  
 Le prestre ne s'esmaie mie,  
 Qu'il set bien qu'il a bone amie,  
 C'est sa borce qui ne li faut  
 Por amende ne por deffaut.

Queque foz dort et termes vient,  
 Li terme vint, et cil revient,  
 Vingt livres en une corroie <sup>1)</sup>,  
 Tous sés et de bonne monoie  
 Aporta li prestres o soi,  
 N'a garde qu'il ait fain ne soi.  
 Quant l'evesque le voit venir,  
 De parler ne se pot tenir.  
 Prestres, consoils avez éu,  
 Qui avez vostre sens béu?  
 Sires, conseil oi-ge sans faille,  
 Mais à consoil n'afiert bataille,  
 Ne vos en devez mervillier,  
 Qu'à consoil doit-on concillier,  
 Dive vos weil ma conscience,  
 Et c'il i afiert penitence,  
 Ou soit d'avoirs, ou soit de cors,  
 Adonc si me corrigiez lors.

L'evesques si de li s'aprouche  
 Que parler i pout bouche à bouche,  
 Et le prestres lieve la chiere,  
 Qui lors n'out pas monoie chiere,  
 Desoz sa chape tint l'argent,  
 Ne l'ozat montreur pour la gent,  
 En concillant conta son conte.  
 Sire, ci n'afiert plus lonc conte,

---

<sup>1)</sup> Ceinturon.



Mes asnes at lonc tans vescu,  
 Mout avoie en li boen escu;  
 Il m'at servi et volentiers,  
 Moult loiaument vingt ans entiers,  
 Se je soie de Dieu assoux,  
 Chascun an gaaignoit vingt sols,  
 Tant qu'il ot espargnié vingt livres,  
 Pour ce qu'il soit d'enfer delivres,  
 Les vo laisse en son testament.  
 Et dist l'esvesques, Diex l'ament,  
 Et si li pardoint ses meffais,  
 Et toz les pechiez qu'il at fais.

Ensi con vos aveiz oy,  
 Dou riches prestres s'esjoy  
 L'evesque, por ce qu'il mesprist  
 A bonteï faire li aprist  
 Rutebuef nos dist et enseigne,  
 Qui deniers porte à sa besoigne,  
 Ne doit douteir mauvais lyens,  
 Li asnes remest crestiens.  
 A tant la rime vos en lais,  
 Qu'il paiat bien et bel son lais.

### DU PREVOST D'AQUILÉE

ou

D'un Hermite que la Dame fist baigner  
 en aigné<sup>1)</sup> froide<sup>2)</sup>.

Quant Dame Dieu<sup>3)</sup> le monde fist,  
 Et toutes les choses i mist,  
 Et raison en toute nature<sup>4)</sup>,  
 Chascune selonc sa nature,  
 Tous les biens du monde por voir<sup>5)</sup>  
 De merre et de terre à pooir<sup>6)</sup>  
 Fist et Diex et estora<sup>7)</sup> por home  
 Toute riens et à une some<sup>8)</sup>,  
 Et sens et reson li donna,

<sup>1)</sup> Eau. <sup>2)</sup> Barbaxan et Méon, T. II, p. 187 — 201. *Wieland hat dies Fabliau in seiner Wasserkufe nachgeahmt.* <sup>3)</sup> le Seigneur Dieu. <sup>4)</sup> être, créature. <sup>5)</sup> pour vrai, pour sûr. <sup>6)</sup> le mieux qu'il put. <sup>7)</sup> arrangea. <sup>8)</sup> chaque chose, tout ensemble.

Et à sa forme le forma.  
 Por nous fu de la Virge nez <sup>1)</sup>  
 Et en la sainte croiz penez <sup>2)</sup>  
 Et d'enfer nous racheta-il  
 Où tuit <sup>3)</sup> alions à escil <sup>4)</sup>,  
 Ausi le bon comme le mal,  
 Touz estiommes par ygal <sup>5)</sup>.  
 Qu'a il fet por nous? en quel guise <sup>6)</sup>  
 -Li poons soudre <sup>7)</sup> son servise?  
 Petit guerredon <sup>8)</sup> nous demande,  
 Ensemble nous prie et commande  
 De bien fere et de mal lessier <sup>9)</sup>.  
 S'à ce volons nos cuers plessier <sup>10)</sup>,  
 Rendu li auron guerredon,  
 Et de s'amor <sup>11)</sup> nous fera don.  
 A fol et à mauvès s'encuse <sup>12)</sup>  
 Qui ceste requeste <sup>13)</sup> refuse:  
 Son preut <sup>14)</sup> li doit bien eslongnier <sup>15)</sup>  
 Qui de son preu se fet proier <sup>16)</sup>.  
 Dame Diex nous semont <sup>17)</sup> et prie  
 De bien fere tant com <sup>18)</sup> en vie  
 Demorons, car après la mort  
 N'arons aide ne confort <sup>19)</sup>,  
 S'ainçois <sup>20)</sup> la mort ne porchassons <sup>21)</sup>  
 Par quoi la chose avoir doions <sup>22)</sup>.  
 As <sup>23)</sup> bons devons exemple prendre,  
 Et le bien oïr et entendre:  
 Car qui n'entent ce qu'en <sup>24)</sup> li dist  
 Son liséur <sup>25)</sup> gabe et despit <sup>26)</sup>,  
 Si comme Chatons <sup>27)</sup> le temoigne;  
 Dès or vous dirai sanz aloigne <sup>28)</sup>.

Un Hermites fu qui`Diex quist <sup>29)</sup>  
 Par les oeuvres qu'en terre fist.  
 Longuement <sup>30)</sup> fu en hermitage

<sup>1)</sup> Né de la Vierge. <sup>2)</sup> accablé de douleurs; penez: peiner, tourmenter.  
<sup>3)</sup> tous. <sup>4)</sup> peine, affliction. <sup>5)</sup> nous étions tous égaux. <sup>6)</sup> de quelle manière.  
<sup>7)</sup> pouvons-nous payer, rendre. <sup>8)</sup> prix, récompense. <sup>9)</sup> laisser, omettre, éviter.  
<sup>10)</sup> plier, prêter. <sup>11)</sup> de son amour. <sup>12)</sup> celui s'accuse comme fou etc. <sup>13)</sup> demande. <sup>14)</sup> profit, avantage. <sup>15)</sup> être éloigné, être peu à coeur. <sup>16)</sup> prier.  
<sup>17)</sup> invite. <sup>18)</sup> tant que. <sup>19)</sup> nous n'aurons ni secours ni soulagement. <sup>20)</sup> avant.  
<sup>21)</sup> poursuivons, cherchons. <sup>22)</sup> devons. <sup>23)</sup> aux. <sup>24)</sup> on. <sup>25)</sup> lecteur.  
<sup>26)</sup> raille et méprise. <sup>27)</sup> Caton. <sup>28)</sup> sans retard. <sup>29)</sup> chercha Dieu. <sup>30)</sup> long-temps.

Bien les deux pars <sup>1)</sup> de son aage,  
 En jeunes <sup>2)</sup>, en oroisons <sup>3)</sup>,  
 Et en souffrir temptacions <sup>4)</sup>  
 Qui par maintes fois le greverent <sup>5)</sup>;  
 Mès onc où <sup>6)</sup> fet ne le menerent,  
 Tant que un jour à Dieu requist  
 Que par sa pitié. li féist <sup>7)</sup>  
 Demonstrance, si li plesoit,  
 Quiez ses pareus el monde estoit <sup>8)</sup>.  
 En bien fere et en guerredon.  
 A Dame Dieu requist <sup>9)</sup> ce don.  
 Dame Dieu respons li donna,  
 En responnant <sup>10)</sup> li enseigna  
 Que li Justisiers <sup>11)</sup> d'Aquilée,  
 Qui mainte ame ot du cors jetée <sup>12)</sup>,  
 Qui n'estoit reclus <sup>13)</sup> ne hermite,  
 Estoit ses pareus <sup>14)</sup> en merite.

Cil <sup>15)</sup> du respons moult s'esbahi <sup>16)</sup>,  
 Tout son bien-fet en enhaï <sup>17)</sup>,  
 Et dist: La folie me moine <sup>18)</sup>,  
 Pour noient <sup>19)</sup> ai esté en poine <sup>20)</sup>,  
 Ne pris <sup>21)</sup> pas ma vie un ongnon <sup>22)</sup>,  
 Quant pareus sui à un larron  
 Murtrier qui les autres defet.  
 Moult ai mal employé mon fet,  
 En reclus plus ne demorrai <sup>23)</sup>,  
 Ainz <sup>24)</sup> irai tant que <sup>25)</sup> trouverai  
 Celui dont j'ai oï la vie,  
 Tenir <sup>26)</sup> ne men porroie mie,  
 Et que Diex mes peres <sup>27)</sup> me gart,  
 Si que <sup>28)</sup> de mort n'aie regart.  
 Le bien qu'il ot fet ne volt <sup>29)</sup> mie  
 Perdre por entrer en folie;  
 Selonc son Ordre s'atorna <sup>30)</sup>  
 Nuz piez <sup>31)</sup> en lenges <sup>32)</sup> s'en ala,

<sup>1)</sup> Parties, tiers. <sup>2)</sup> jeunes. <sup>3)</sup> prières. <sup>4)</sup> tentations. <sup>5)</sup> tourmentèrent. <sup>6)</sup> mais jamais au. <sup>7)</sup> fît. <sup>8)</sup> qui au monde étoit son pareil. <sup>9)</sup> demanda. <sup>10)</sup> répondant. <sup>11)</sup> juge, gouverneur. <sup>12)</sup> qui avait mis à mort beaucoup de personnes. <sup>13)</sup> moine. <sup>14)</sup> pareil, rival. <sup>15)</sup> celui-ci. <sup>16)</sup> s'étonna. <sup>17)</sup> il haï, prit en aversion. <sup>18)</sup> mène, gouverne. <sup>19)</sup> pour rien, en vain. <sup>20)</sup> peine. <sup>21)</sup> prise, estime. <sup>22)</sup> oignon. <sup>23)</sup> demeurerai. <sup>24)</sup> mais. <sup>25)</sup> jusqu'à ce que. <sup>26)</sup> m'abstenir. <sup>27)</sup> Dieu mon père. <sup>28)</sup> autant que, à proportion. <sup>29)</sup> voulut. <sup>30)</sup> se disposa, para. <sup>31)</sup> nu-pieds. <sup>32)</sup> fror.

Sa cure <sup>1)</sup> mist en Jhesu-Christ,  
 En sa garde du tout se mist,  
 Que bien sot <sup>2)</sup> que bien li rendroit,  
 Tant comme il en bien se tendroit <sup>3)</sup>.  
 N'en porta ne or ne <sup>4)</sup> argent,  
 En aumosnes de bonne gent  
 Fu la bource et fu li hernois <sup>5)</sup>,  
 El chemin se mist demanois <sup>6)</sup>.

Lonc tans erra par ses journées  
 Où il fist de granz consirrées <sup>7)</sup>,  
 Qu'en toute la voie delit  
 N'ot de viande ne de lit <sup>8)</sup>,  
 Por sa char mestir <sup>9)</sup> et fouler,  
 Qu'à pechié ne poïst <sup>10)</sup> monter,  
 Tant que il vint en Aquilée,  
 En une moult très bele prée <sup>11)</sup>.  
 Lès les murs de près d'une archie <sup>12)</sup>  
 Aparçut une chevauchie <sup>13)</sup>  
 Qui de la cité hors issoit <sup>14)</sup>.  
 Il demanda que ce estoit;  
 Un pauvres hons certain l'en fist <sup>15)</sup>,  
 Qui li aconta <sup>16)</sup> et li dist:  
 Biau preudons, c'est li Justisiers  
 Qui les larrons et les murtriers  
 De ceste contrée fet pendre,  
 Et si vous faz bien à entendre <sup>17)</sup>,  
 Un en a pris, pendre le vet <sup>18)</sup>.  
 Or me dites lequel ce est.  
 Véez <sup>19)</sup> le sus ce cheval ferant <sup>20)</sup>,  
 Ce seigneur qui si va riant,  
 Qui a cele robe vermeille.  
 Li Hermites moult se merveille  
 Quant il le vit en tel noblois <sup>21)</sup>  
 Et de robes et de hernois.  
 A li vint, mès grant poine <sup>22)</sup> i mist  
 Pour la presse, si li requist

<sup>1)</sup> Soin. <sup>2)</sup> sut. <sup>3)</sup> il se tiendrait bien. <sup>4)</sup> ni -- ni. <sup>5)</sup> équipage.  
<sup>6)</sup> à l'instant. <sup>7)</sup> privations, preuves d'abstinence. <sup>8)</sup> il ne jouit ni. <sup>9)</sup> dompter.  
<sup>10)</sup> pût. <sup>11)</sup> prairie, pré. <sup>12)</sup> à côté des murs à la distance d'un trait d'arc.  
<sup>13)</sup> une compagnie de gens à cheval. <sup>14)</sup> sortoit. <sup>15)</sup> l'instruisit. <sup>16)</sup> raconta.  
<sup>17)</sup> je vous fais savoir, bien à entendre. <sup>18)</sup> va. <sup>19)</sup> voyez. <sup>20)</sup> fringant.  
<sup>21)</sup> appareil, pompe. <sup>22)</sup> peine.

Son hostel, et cil l'otroia <sup>1)</sup>;  
 Un anelet <sup>2)</sup> d'or li bailla <sup>3)</sup>  
 Si li dist: Frere, vous irez  
 A ma fame, et si li direz  
 Que de vous face <sup>4)</sup> en bone foi  
 Autant com el feroit de moi,  
 Ne qu'elle mie ne s'en faigne <sup>5)</sup>  
 L'anel li bailliez à enseigne.  
 Li preudons atant <sup>6)</sup> s'en ala.  
 Cil en la cité s'en entra;  
 La maison li fu enseigne <sup>7)</sup>.  
 Celle qui fu de bien garnie  
 Le reçut moult très hieement <sup>8)</sup>,  
 Quant l'anelet vit en present.  
 Moult <sup>9)</sup> l'acola et conjoï <sup>10)</sup>.  
 Et li Hermites s'esbahi <sup>11)</sup>  
 De la joie qu'elle li fist,  
 Et du noblois que leanz <sup>12)</sup> vit.  
 En son cuer dist: Pere celestre  
 Jhesu-Christ, comment puet ce estre  
 Que cest haut hom ait paradis,  
 Qui en cest monde a son devis <sup>13)</sup>  
 De fame <sup>14)</sup>, de chevax <sup>15)</sup>, de robes,  
 De vallés <sup>16)</sup>, et de poilles <sup>17)</sup> nobles,  
 Et si pent <sup>18)</sup> la gent et afole <sup>19)</sup>.  
 En hermitage muse et fole <sup>20)</sup>  
 Reclus, si est drois qu'en <sup>21)</sup> le tonde;  
 Se cist hons <sup>22)</sup> a Dieu et le monde,  
 Que ci maine <sup>23)</sup> si noble vie,  
 Je tieng touz bien fès <sup>24)</sup> à folie.

Longuement fu en tel penser,  
 Tant que il fu tans de souper.  
 La viande fu aprestée;  
 Telle comme el fu commandée:  
 Dui damoiseil <sup>25)</sup> l'eve <sup>26)</sup> donnerent,  
 La dame et le preudon laverent,

1) Accorda. 2) anneau. 3) donna. 4) fasse. 5) se ménage, se gêne.  
 6) alors. 7) montrée. 8) gaiement. 9) embrassa. 10) fêta. 11) s'étonna.  
 12) là, en cet endroit. 13) plaisir, jouissance. 14) femme. 15) de chevaux.  
 16) valets. 17) manteaux, tapis. 18) pend. 19) estrupie, perd. 20) se con-  
 tente de bagatelles et de folies. 21) on. 22) si cet homme. 23) qui mène ici.  
 24) faits, actions. 25) deux jeunes gentilshommes. 26) eau.

Et li autre qui mengier <sup>1)</sup> durent  
Maintenant à l'eve corurent.

La dame premiere s'assist,  
Son hoste lez lui <sup>2)</sup> séoir fist,  
Car mengier voloit avec lui.

- Li autre furent dui et dui:  
Viandes orent à foison <sup>3)</sup>,  
Poissons, oisiax <sup>4)</sup>, et venoison <sup>5)</sup>,  
Et orent vins clers et rians  
Fors et aspres et bien bruians <sup>6)</sup>.  
Et li Hermites géunoit <sup>7)</sup>  
Por ce qu'à mengier n'avoit,  
Et la dame selonc sa vie  
Jéunoit por sa compaignie,  
Que li <sup>8)</sup> et son seigneur avoient  
A coustume qu'il ne mangeoient,  
Ainz <sup>9)</sup> fust la mesnie <sup>10)</sup> servie.  
Bien voloient avoir envie  
Des biens que devant eus véoient <sup>11)</sup>,  
Dont il por Dieu se consirroient <sup>12)</sup>,  
Tant c'uns serganz au chief de piece <sup>13)</sup>  
Leur aporta une grant piece  
De pain noir de dure saison <sup>14)</sup>,  
Et de fontaine plain poçon <sup>15)</sup>.  
Li tiers mes <sup>16)</sup> si fu de chou crus.  
Devant eus mengeoient les lus <sup>17)</sup>,  
Et les grans venoisons pevrées <sup>18)</sup>,  
Dont il bévoient <sup>19)</sup> les fumées,  
C'onques <sup>20)</sup> la dame n'en tasta <sup>21)</sup>.  
L'Ermite tout ce regarda  
Ce qu'il ot reçut <sup>22)</sup> bonnement <sup>23)</sup>.  
Cele l'efforça liement,  
Et tant qu'à la dame requist  
Que de la viande préist <sup>24)</sup>,  
Et elle dist que non feroit,  
Dix ans tenue <sup>25)</sup> s'en estoit  
De char <sup>26)</sup>, de vins et de poissons;

<sup>1)</sup> Manger. <sup>2)</sup> à côté d'elle. <sup>3)</sup> eurent en abondance. <sup>4)</sup> oiseaux. <sup>5)</sup> venaison, gibier. <sup>6)</sup> forts, fumeux, mousseux. <sup>7)</sup> jeûnait. <sup>8)</sup> elle. <sup>9)</sup> avant que. <sup>10)</sup> la suite. <sup>11)</sup> voyaient. <sup>12)</sup> s'abstenaient. <sup>13)</sup> domestique enfin. <sup>14)</sup> bien dur. <sup>15)</sup> un pot plein d'eau de fontaine. <sup>16)</sup> mets. <sup>17)</sup> les autres mangeaient les brochets. <sup>18)</sup> poivrées, apprêtées de sauces. <sup>19)</sup> absorbaient. <sup>20)</sup> sans que. <sup>21)</sup> y touchât. <sup>22)</sup> eût reçu. <sup>23)</sup> volontiers. <sup>24)</sup> prit. <sup>25)</sup> abstenu. <sup>26)</sup> viande.

Autant avoit fet ses barons <sup>1)</sup>  
 Ne jamais jor <sup>2)</sup> n'en mengeroit,  
 Ensi à Dieu voé <sup>3)</sup> l'avoit.

Cil se blasma moult et resprit  
 De ce qu'il en avoit mesdist;  
 A l'atinance <sup>4)</sup> connut bien  
 Qu'en eus avoit assez de bien.

Quant orent mengié par loisir  
 Si fu heure d'aler gesir <sup>5)</sup>  
 Li preudons qui fut travailliez <sup>6)</sup>  
 D'errer <sup>7)</sup>, vousist <sup>8)</sup> estre couchiez.  
 La dame qui moult l'onнора  
 Denz ses chambres <sup>9)</sup> l'en mena  
 Qui toute fu encortinée <sup>10)</sup>,  
 En une couche basse et lée <sup>11)</sup>  
 Qui moult fu riche <sup>12)</sup> et moult fu cointe  
 De covretoir <sup>13)</sup>, de coute pointe <sup>14)</sup>  
 Et d'autres garnemens <sup>15)</sup> de lis.  
 Pour avoir repos sanz delis <sup>16)</sup>  
 Fist la dame couchier son hoste,  
 Et elle tout maintenant oste  
 Sa robe et delez <sup>17)</sup> lui se couche,  
 Que grant et large estoit la couche;  
 Dont li preudons se correça <sup>18)</sup>,  
 Et à son pooir <sup>19)</sup> s'efforça  
 De lever <sup>20)</sup> et elle li dist  
 Qu'il n'aroit léanz <sup>21)</sup> autre lit.  
 Il li cria pour Dieu merci <sup>22)</sup>,  
 Dame, levez en sus de ci,  
 Ou maintenant me leverai  
 Et hors de ceanz m'en irai.  
 Sachiez que trop mal feriez  
 S'en cest pechié m'enbatiez <sup>23)</sup>,  
 Je n'ai pas tel folie aprise.  
 Cele qui fu en bien aprise  
 Li dist: Frere, or vous reposez,  
 Et vostre atinance esprovez,

<sup>1)</sup> Son mari. <sup>2)</sup> un jour. <sup>3)</sup> voué, promis. <sup>4)</sup> abstinence. <sup>5)</sup> coucher.  
<sup>6)</sup> fatigué. <sup>7)</sup> du voyage. <sup>8)</sup> voulut. <sup>9)</sup> sa chambre. <sup>10)</sup> tapissée. <sup>11)</sup> large.  
<sup>12)</sup> parée. <sup>13)</sup> couverture. <sup>14)</sup> courte-pointe. <sup>15)</sup> garnitures, ornemens.  
<sup>16)</sup> plaisir. <sup>17)</sup> à côté de. <sup>18)</sup> se courrouça. <sup>19)</sup> autant qu'il put. <sup>20)</sup> se  
 lever et s'éloigner. <sup>21)</sup> aurait, en cet endroit. <sup>22)</sup> demande grâce. <sup>23)</sup> entraînâtes.

Tant li dist qu'il se reposa;  
 Moult esprist et moult embrasa <sup>1)</sup>,  
 Quant nue lez et lui la senti.  
 En pechié tantost s'embati <sup>2)</sup>  
 Et s'apensa <sup>3)</sup> qu'à lui gerroit <sup>4)</sup>,  
 Quant si aprestée la voit.  
 De son penser se ressorti <sup>5)</sup>;  
 Diex, fet-il, que demeure ci <sup>6)</sup>?  
 Bien me veil <sup>7)</sup> tenir pour musart <sup>8)</sup>,  
 Quant ci veil metre en un essart <sup>9)</sup>  
 Quanque <sup>10)</sup> j'ai ouvré en ma vie,  
 Quant de cest fel me prent envie,  
 Dont le voloir si petit dure  
 Et la merite <sup>11)</sup> en est si dure.  
 Jà, se Dieu plest, ne m'avendra <sup>12)</sup>,  
 Jà Déables ne me tendra  
 Tant que ce face tel outrage  
 Où je metroie m'ame en gage.  
 Musart seroie par Saint Po <sup>13)</sup>,  
 Se Diex perdoie por si po <sup>14)</sup>.  
 Lors dist que il se leveroit,  
 Et cele dist que non feroit;  
 Vers lui se tret, si l'embrança,  
 Et li a dit: Traiez-vous ça.  
 Celle qui ainsi l'atisoit  
 Por lui esprover <sup>15)</sup> le fesoit  
 Qu'el ne soufrist sa vilanie <sup>16)</sup>,  
 Qui li donnait <sup>17)</sup> toute Hermenie.  
 Quant cil vit qui <sup>18)</sup> fu embrasciez <sup>19)</sup>  
 De luxure <sup>20)</sup> fu enlaciez <sup>21)</sup>,  
 Aguillons <sup>22)</sup> de la char le point  
 Si que d'atenence n'a point.  
 La dame prist, fere li volt,  
 Mès elle l'entrée li clost,  
 Et li dist: Preudom, attendez,  
 Levez sus, avec moi venez  
 Jusques ci; quant vous revendrez,

<sup>1)</sup> Il fut enflammé et voluptueux. <sup>2)</sup> tomba. <sup>3)</sup> médita. <sup>4)</sup> coucherait.  
<sup>5)</sup> se retira, changea. <sup>6)</sup> demeure-je. <sup>7)</sup> veux. <sup>8)</sup> fou. <sup>9)</sup> perdre, ruiner.  
<sup>10)</sup> tout ce que. <sup>11)</sup> récompense, punition. <sup>12)</sup> arrivera. <sup>13)</sup> Saint Paul.  
<sup>14)</sup> si peu de chose. <sup>15)</sup> pour l'éprouver, mettre à l'épreuve. <sup>16)</sup> car elle  
 n'aurait pas souffert un affront. <sup>17)</sup> si on lui eût donné. <sup>18)</sup> qu'il. <sup>19)</sup> embrassé.  
<sup>20)</sup> volupté. <sup>21)</sup> surpris. <sup>22)</sup> aiguillon.



De moi vostre plesir ferez.  
 Levez sus, et cil se leva;  
 Celle au piez du lit le mena,  
 Une cuve de marbre froit  
 Au piez de cele couche avoit  
 Qui estoit d'eve froide plaine;  
 Enz <sup>1)</sup> le fist entrer à grant paine  
 Celui et tant i demora <sup>2)</sup>  
 Qu'à poi que de froit n'acora <sup>3)</sup>:  
 Tant qu'il cria: Por Dieu merci,  
 Dame, je muir <sup>4)</sup> à glaive ci.

Cele par la main hors le mist,  
 Et couchier arriere <sup>5)</sup> le fist;  
 Bien le couvri, bien l'aaisa <sup>6)</sup>,  
 Après delez lui se coucha.  
 Si li dist: Frere, vous ferez  
 Vostre vouloir quant vous voudrez.  
 Por ce li dist que bien savoit  
 Que du fere talent <sup>7)</sup> n'avoit,  
 Que <sup>8)</sup> de froit trembloit dent à dent,  
 Par le froit perdi son talent,  
 Et sa musardie <sup>9)</sup> oublia.  
 Cele de ses bras le lia,  
 Si lui rechauffa tout le cors  
 Tant que la froidure en fu hors.  
 Quant eschauffez fu, si revolt <sup>10)</sup>,  
 Gesir à la dame tantost.  
 Mès la dame qui l'amusa,  
 Sa musardie refusa,  
 Ne n'ot cure de son acost <sup>11)</sup>.  
 A la cuve le fist tantost,  
 Ou il vousist ou non <sup>12)</sup> entrer,  
 Pour le mal des rains oublier.  
 Plus fu angoisseus et destrois <sup>13)</sup>  
 Qu'il n'ot esté à l'autre fois.  
 Trois foiz ou quatre, sanz mentir,  
 Le fist entrer enz et issir.

<sup>1)</sup> Dedans. <sup>2)</sup> demeura. <sup>3)</sup> qu'il s'en fallait peu. — acorer vient de cœur (cor): mourir. <sup>4)</sup> meurs. <sup>5)</sup> de nouveau. <sup>6)</sup> mit à son aise, soulagea. <sup>7)</sup> désir. <sup>8)</sup> puisque. <sup>9)</sup> folie. <sup>10)</sup> voulut de nouveau. <sup>11)</sup> ni ne se soucia de son approche. <sup>12)</sup> bon gré mal gré. <sup>13)</sup> embarrassé, chagrin.

Enssi cele le demena <sup>1)</sup>  
 Jusqu'au demain qu'il ajorna <sup>2)</sup>:  
 Si se leva et cil et cele  
 Qui de l'Hermite fu pucele.  
 La dame le mist à reson,  
 Ainz qu'il <sup>3)</sup> issist de la meson;  
 De son estre <sup>4)</sup> moult li enquist  
 Li bons hons certaine l'en fist,  
 Mot avant autre li conta.  
 Cele volentiers l'escouta.  
 Dame, en hermitage ai esté  
 Bien a trente anz en cest esté,  
 Où j'ai soufert mainte mesaise <sup>5)</sup>.  
 Tout prenoie en gré et en aise  
 Quant je en mon cuer remembroie <sup>6)</sup>  
 Que je pour Dieu ces maus souffroie:  
 Car qui bien sert à bon seigneur,  
 Ne puet faillir à <sup>7)</sup> grant honneur.  
 Qui Diex sert, Diex le guerredonne <sup>8)</sup>,  
 Qu'à cent doubles <sup>9)</sup> li rent et donne.  
 En ce penser me refesoie <sup>10)</sup>,  
 Si qu'à mal terre m'aaisoie <sup>11)</sup>  
 Et tant qu'à une nuit m'avint,  
 Par un penser qui sus me vint,  
 Que je reqnis à Jhesu-Christ  
 Que demonstrence me féist  
 Qui au monde estoit mes parex <sup>12)</sup>,  
 Et il le m'a moustré <sup>13)</sup>; mès miex  
 Vault de <sup>14)</sup> moi; je n'apareil <sup>15)</sup> mie  
 Mes oeuvres à sa sainte vie.  
 Plus seuffre <sup>16)</sup> en un an mal et tret  
 Que je ne faz <sup>17)</sup> en dix et sept,  
 Et vous, dame, dont <sup>18)</sup> paradis  
 Et coronne aurez à touz diz <sup>19)</sup>.

Lors requist après à la dame  
 Qu'ele li déist voir <sup>20)</sup> par s'ame,

---

<sup>1)</sup> Traits, tourmenta. <sup>2)</sup> commença à faire jour. <sup>3)</sup> avant qu'il. <sup>4)</sup> état, manière de vivre. <sup>5)</sup> désagrément. <sup>6)</sup> me rappelais. <sup>7)</sup> manquer de. <sup>8)</sup> récompense. <sup>9)</sup> au centuple. <sup>10)</sup> je me remis, je me rassurai. <sup>11)</sup> tellement que je me disposais à tout souffrir. <sup>12)</sup> pareil, égal. <sup>13)</sup> montré. <sup>14)</sup> que. <sup>15)</sup> compare. <sup>16)</sup> souffre. <sup>17)</sup> fais. <sup>18)</sup> donc, ainsi. <sup>19)</sup> à jamais, pour toujours. <sup>20)</sup> dit en vérité.

S'ele ainsi son seigneur servoit  
 Comme la nuit servi l'avoit.  
 Et cele li dist: Oïl voir <sup>1)</sup>,  
 Quant il veult fere son voloir,  
 En la cuve le faiz baignier  
 Por son voloir entr'oublier;  
 Et sachiez bien qu'il n'en a cure <sup>2)</sup>,  
 Et si maine vie aspre et dure,  
 Ne ne mengue autre mengier  
 Fors itel com <sup>3)</sup> je mengai hier.  
 Les maufetors <sup>4)</sup> afole et pent,  
 Et en fet ce qu'à lui apent <sup>5)</sup>.  
 Se justise en terre n'estoit,  
 Li mondes à honte seroit;  
 La loi juge, non pas li rois <sup>6)</sup>,  
 Droite justise si est lois.  
 Por ce di je qu'aumosne fet <sup>7)</sup>  
 Qui de droit jugier s'entremet.  
 Einsi celle conta et dist  
 Au frere ce qu'il li requist.

Cil loa <sup>8)</sup> leur vie et leur fet,  
 Merci li requist <sup>9)</sup> du forfet  
 De ce que leur vie ot blasmée  
 Que de Dieu devoit estre amée.  
 Maintenant congié demanda  
 Et cele à Dieu le commanda.  
 Volentiers retenu l'eüst <sup>10)</sup>.  
 Se le demourer li pléust <sup>11)</sup>.  
 Mès li'estres pas ne li sist <sup>12)</sup>.  
 Maintenant au chemin se mist,  
 Embronchiés, dolens et pensis <sup>13)</sup>,  
 Et dist: Diex! por coi sui-je vis <sup>14)</sup>  
 Que onques bien ne fis nul jor?  
 Se je sui raongniez <sup>15)</sup> entor  
 Et j'ai blanche cote vestue,  
 Et la haire emprès la char nue.  
 Ai-ge por ce Dieu gaignié?

<sup>1)</sup> Oïl certainement. <sup>2)</sup> il ne s'en soucie, ni ne s'en fâche pas. <sup>3)</sup> que celui que. <sup>4)</sup> malfaiteurs. <sup>5)</sup> convient. <sup>6)</sup> le roi. <sup>7)</sup> celui fait une bonne oeuvre. <sup>8)</sup> loua. <sup>9)</sup> demanda pardon. <sup>10)</sup> elle l'aurait r. v. <sup>11)</sup> s'il avait voulu rester. <sup>12)</sup> cette manière de vivre ne lui plaisait pas. <sup>13)</sup> triste, morne, pensif. <sup>14)</sup> vif, en vie. <sup>15)</sup> tonsuré.

Nenil <sup>1)</sup>, ainçois <sup>2)</sup> serai jugié  
 Que j'ai perdu miséricorde,  
 S'à mes dras mon fet ne s'acorde,  
 Dont sui-ge par maufés <sup>3)</sup> homis,  
 Et de l'amour de Dieu hors mis.  
 N'est-il donc verité certaine  
 Que j'ai annuit <sup>4)</sup> mis force et paine  
 De fere deus vilainz pechiez;  
 Tost fui amors et aluchiez <sup>5)</sup>  
 En luxure et en avoltire <sup>6)</sup>,  
 Soufert en ai paine et martire;  
 Mès le souffrir ne me vaut rien,  
 Car je nel' souffri pas pour bien,  
 Ainz fu pour mon bon acomplir,  
 Où je ne puis pas avenir <sup>7)</sup>;  
 Car mieudre de moi m'en retret <sup>8)</sup>  
 Jà soit ce que vers li m'atret <sup>9)</sup>.  
 Mès bien sai qu'ele m'esprouva  
 Tant que à musart <sup>10)</sup> me trouva,  
 Et je la trouvai en plevine <sup>11)</sup>,  
 De tous maus vices nete et fine;  
 Einsi comme bone la lès <sup>12)</sup>,  
 Et je m'en vois <sup>13)</sup> comme mauves.  
 Petit pris quanque j'ai ouvré <sup>14)</sup>  
 A ce que j'ai anuit trouvé;  
 Que se trestout le monde cerchasse  
 Dens itieux trouver n'en cuidasse <sup>15)</sup>,  
 Qui sont riche de grant avoir <sup>16)</sup>.  
 L'avoir ont mis en nonchaloir  
 Et jeune sont, en leur jonece <sup>17)</sup>  
 Malfé nes semont ne ne <sup>18)</sup> blece  
 Tant qu'à mal fere soient pris,  
 Et si sont de bien fere espris <sup>19)</sup>.  
 Selonc Dieu, selonc reson vivent,  
 Leurs cuers de touz bien fere avivent <sup>20)</sup>  
 Je cuit <sup>21)</sup> qu'en eus de biens a plus,

---

<sup>1)</sup> Non. <sup>2)</sup> mais. <sup>3)</sup> le démon, le diable. <sup>4)</sup> cette nuit. <sup>5)</sup> tenté et entraîné. <sup>6)</sup> adultère. <sup>7)</sup> arriver, atteindre. <sup>8)</sup> étant meilleure que moi elle m'en préserva. <sup>9)</sup> quoiqu'elle m'attirât. <sup>10)</sup> faible et fou. <sup>11)</sup> en sûreté, ferme, garantie. <sup>12)</sup> je la laisse. <sup>13)</sup> je m'en vais. <sup>14)</sup> je fais peu de cas de tout ce que j'ai fait. <sup>15)</sup> je ne croirais pas trouver deux personnes semblables. <sup>16)</sup> biens. <sup>17)</sup> jeunesse. <sup>18)</sup> le diable ne les séduit, ni. <sup>19)</sup> ardents, enclins. <sup>20)</sup> accouraient. <sup>21)</sup> je pense.

Plus voir, je croi, qu'en dix reclus,  
 Tant soient ore d'aspre vie,  
 Qu'il sont el feu, si n'ardent mie <sup>1)</sup>.  
 Qui fame ne voit, ne ne sent  
 Quiex <sup>2)</sup> vertus est-ce s'il n'esprent <sup>3)</sup>?  
 Legierement <sup>4)</sup> se puet garder  
 Qui se fet clorre et enmurer <sup>5)</sup>,  
 Qu'il ne connoisse ne ne voie  
 Le soulaz <sup>6)</sup> du monde et la joie.  
 Poi pris <sup>7)</sup> de tiex gens le pooir,  
 Mès cil doivent coronne avoir  
 Qui pueent <sup>8)</sup> fere leur talent <sup>9)</sup>  
 El monde, et il n'en font noiant <sup>10)</sup>;  
 Ainz se tiennent por Dieu servir  
 Et por sa grace deservir <sup>11)</sup>.

Einsi s'ala cil repentant  
 Par ses journées ala tant  
 Qu'il vint là dont <sup>12)</sup> estoit venus:  
 Moult fu à bien fere esméus,  
 Vers Dame Diex tant se plessa <sup>13)</sup>,  
 De ses pechiez se confessa,  
 Sa vie enforça <sup>14)</sup> durement  
 Et pria assiduellement  
 Jhesu-Christ par sa grant pitié  
 Que il li donnast s'emistié.  
 Diex l'entendist et seconrust  
 Qu'il eut s'ame, quant il mourust,  
 Et en saint paradis le mist,  
 Pour ce qu'à bone fin le prist <sup>15)</sup>.

Quiconques set reson entendre  
 Doit toz jors à bonne fin tendre:  
 Car se la bonne fin li faut <sup>16)</sup>,  
 Quanqu'il a ouvré riens ne vaut:  
 La fin si esprouvé le fet  
 Et tiex comme chascuns le fet.  
 Por ce nous devons destorner

---

<sup>1)</sup> Au milieu des flammes, ils ne brûlent point; ils résistent aux tentations.  
<sup>2)</sup> quelle. <sup>3)</sup> entre en flammes. <sup>4)</sup> facilement. <sup>5)</sup> enfermer, entourer de murs.  
<sup>6)</sup> divertissement. <sup>7)</sup> je prise, j'estime peu. <sup>8)</sup> peuvent. <sup>9)</sup> volonté. <sup>10)</sup> point.  
<sup>11)</sup> mériter. <sup>12)</sup> d'où. <sup>13)</sup> s'humilia. <sup>14)</sup> fortifia. <sup>15)</sup> parce qu'il lui vit  
 prendre une bonne fin. <sup>16)</sup> manque.

De mal et à bien atorner,  
 Qu'à bone fin puissions venir,  
 Et l'amor <sup>1)</sup> Dame Diex sentir,  
 Ausi com cist Hermites fist  
 Qui par bone fin Diex conquist.

### Du Roi

qui volt fere ardoir le filz de son seneschal <sup>2)</sup>).

Un autre conte vos devis <sup>3)</sup>  
 D'un Roi qui jà fu en Egypte:  
 Briément <sup>4)</sup> vos iert <sup>5)</sup> l'estoire dite,  
 Car je n'ai cure <sup>6)</sup> de delai.  
 Un seneschal ot entor sai <sup>7)</sup>  
 Cil Rois, qui tant servi l'avoit,  
 Que grant guerredon l' <sup>8)</sup> en devoit.  
 À bien servir covient <sup>9)</sup> savoir  
 Bien et mal, et éur <sup>10)</sup> avoir.  
 Un filz avoit cil seneschal <sup>11)</sup>  
 Qui de chevex <sup>12)</sup> ne fu pas chaux <sup>13)</sup>,  
 Ainz <sup>14)</sup> ot bele cheveléure,  
 Biau <sup>15)</sup> cors, simple chiere <sup>16)</sup> et séure <sup>17)</sup>,  
 Par semblant <sup>18)</sup> et bele façon <sup>19)</sup>,  
 Qui bien sist avec la façon <sup>20)</sup>.  
 D'entor <sup>21)</sup> quinze ans fu ses aages <sup>22)</sup>;  
 De <sup>23)</sup> son aage fu mout sages,  
 Qu' <sup>24)</sup> en Dieu amer fu tout son sens.  
 Einsi emploia bien son tens,  
 Qu'amor, fors cele seulement <sup>25)</sup>,  
 N'est qu'une bousée de vent,  
 Tant que ses peres acoucha <sup>26)</sup>  
 Malades, qui mout deffroncha <sup>27)</sup>  
 Por la maladie qu'il ot.

<sup>1)</sup> De. <sup>2)</sup> Barbazan et Méon, T. II, p. 331. *Quelle der Ballade von Schiller: der Gang nach dem Eisenhammer. S. Schmidt, Taschenbuch der Romanzen, Berlin 1806, 8. S. 191 ff.* <sup>3)</sup> je récite, je réciterai. <sup>4)</sup> sur-le-champ. <sup>5)</sup> sera. <sup>6)</sup> soin. <sup>7)</sup> autour de soi, de lui. <sup>8)</sup> récompense lui. <sup>9)</sup> convient. <sup>10)</sup> bonheur, grâce. <sup>11)</sup> sénéchal. <sup>12)</sup> cheveux. <sup>13)</sup> chauve. <sup>14)</sup> mais. <sup>15)</sup> beau. <sup>16)</sup> mine. <sup>17)</sup> assurée. <sup>18)</sup> expressive. <sup>19)</sup> forme. <sup>20)</sup> toute la tournure. <sup>21)</sup> environ. <sup>22)</sup> son âge. <sup>23)</sup> à proportion de. <sup>24)</sup> parce que. <sup>25)</sup> tout autre amour hors celui-là. <sup>26)</sup> jusqu'à ce que son père tombât. <sup>27)</sup> languit, dépérit.

Quant li Rois noveles en sot <sup>1)</sup>  
 A qui il avoit fait homage,  
 Mout fu dolenz de son malage <sup>2)</sup>  
 Comme cil qui mout l'avoit chier <sup>3)</sup>,  
 Tant qu'un jor de la Saint Richier  
 Li Rois le vint véoir <sup>4)</sup> et sist <sup>5)</sup>  
 Devant lui, tant que <sup>6)</sup> cil li dist:  
 Sire, je vos ai mout servi  
 Dès lors qu'en enfance vos vi <sup>7)</sup>,  
 Bien a passé <sup>8)</sup> trente et cinq anz  
 Que primes fui vostre serganz <sup>9)</sup>;  
 De cest mal ne puis respasser <sup>10)</sup>,  
 Outre m'en estuet <sup>11)</sup> à passer,  
 Car je me sent <sup>12)</sup> mout foiblement,  
 Si <sup>13)</sup> ne puis vivre longuement <sup>14)</sup>,  
 Si vos voil <sup>15)</sup> demander un don,  
 Por Dieu, biau Sire, en guerredon <sup>16)</sup>  
 Del servise que fet vos ai,  
 Où mon jovent <sup>17)</sup> tout usé ai,  
 Qu'à mon filz bien fere entendez,  
 Et mon servise li rendez:  
 Si ferez bien et vostre enneur <sup>18)</sup>,  
 Jel' vos requier <sup>19)</sup> com à seigneur.

Li Rois li respondi: Amis,  
 Seur ma loiauté vos plevis <sup>20)</sup>  
 Que touz les jors que je vivrai  
 Entor moi vostre filz aurai,  
 Et le ferai mestre <sup>21)</sup> et seigneur  
 De ma terre, sauve <sup>22)</sup> m'enneur,  
 Et sauve l'onneur de mon hoir <sup>23)</sup>.  
 Tant li donrai rente et avoir <sup>24)</sup>,  
 Ou soiez morz, ou soiez vis <sup>25)</sup>,  
 Que riches sera à touz dis <sup>26)</sup>.  
 Par foi, sire, Diex le vos mire <sup>27)</sup>!  
 Illec ot failli à bon mire <sup>28)</sup>.

1) Sut la nouvelle. 2) attristé de sa maladie. 3) cher. 4) voir. 5) s'assit.  
 6) jusqu'à ce que. 7) je vis. 8) il y a plus de. 9) je devins votre serviteur.  
 10) me rétablir, revenir. 11) il faut. 12) sens. 13) ainsi. 14) long-tems.  
 15) je veux. 16) récompense. 17) jeunesse. 18) ce qui sera honorable pour  
 vous. 19) je vous en prie. 20) je garantis. 21) maître. 22) sauf. 23) hé-  
 ritier. 24) biens, richesses. 25) vif, en vie. 26) pour toujours. 27) rende,  
 récompense. 28) ce pays manquait de bons médecins.

Que vos conteroie? Tant jut <sup>1)</sup>,  
 Que de l'enfermeté <sup>2)</sup> morut.  
 Li Rois, qui ama loiauté,  
 Se tint bien en sa fermeté,  
 Vers l'enfant ne volt riens mesprendre  
 Mestre li bailla <sup>3)</sup> por aprendre,  
 Et avec un sien filz <sup>4)</sup> le mist,  
 Et ensemble aprendre les fist.  
 Li Rois chascun jor les véoit <sup>5)</sup>  
 Et ses presenz leur envéoit <sup>6)</sup>.  
 Mout les avoit chiers ambedeus <sup>7)</sup>,  
 Et lo dui damoiseil <sup>8)</sup> entr'eus  
 Comme joene gent s'entr'amoient,  
 Qui ensemble nourri <sup>9)</sup> estoient.  
 Leur mestres, par grant felonie <sup>10)</sup>  
 Ot corrouz <sup>11)</sup> ensemble et envie  
 De ce que li Rois tant amoit  
 Celui qui riens ne li estoit <sup>12)</sup>.  
 En son cuer dist par grant folage <sup>13)</sup>:  
 Je ne tieng pas le Roi à sage,  
 Qui un garçon venu d'essil <sup>14)</sup>  
 Tient ausi chier comme son fil;  
 A moi déust <sup>15)</sup>-il joie fere,  
 Et mon sens li déust bien plere,  
 Car je sui bons clers esprovez <sup>16)</sup>  
 Des arz, des lois et des decrez;  
 N'il ne m'aime, ainz aime néent <sup>17)</sup>  
 Qui ne set reson ne entent.  
 S'il aime son fiz, il fet bien,  
 Mès en cestui <sup>18)</sup> ne voi-je rien  
 Pur quoi il tant amer le doie <sup>19)</sup>,  
 Qu' <sup>20)</sup> en lui n'a pas de bien dens doie <sup>21)</sup>.  
 Mès ceste amor depecerai <sup>22)</sup>,  
 Et à touz jors d'effacerai <sup>23)</sup>.  
 A l'enfant mal fere pensa,  
 Et en mal son sens despensa.  
 Un jor à parole le mist,

---

<sup>1)</sup> Il coucha, fut au lit. <sup>2)</sup> infirmité, maladie. <sup>3)</sup> donna un maître. <sup>4)</sup> un de ses fils. <sup>5)</sup> voyait. <sup>6)</sup> envoyait. <sup>7)</sup> tous les deux. <sup>8)</sup> les deux jeunes hommes. <sup>9)</sup> nourris. <sup>10)</sup> méchanceté. <sup>11)</sup> courroux. <sup>12)</sup> qui ne lui était attaché par aucun lien. <sup>13)</sup> folie. <sup>14)</sup> exil, étranger. <sup>15)</sup> dû, devrait. <sup>16)</sup> savant, initié. <sup>17)</sup> un homme de rien. <sup>18)</sup> celui-là. <sup>19)</sup> doive. <sup>20)</sup> parce que. <sup>21)</sup> doigts. <sup>22)</sup> je mettrai fin à. <sup>23)</sup> abolirai, détruirai.



Si com en chastiant <sup>1)</sup> li dist:  
 Biau filz, quant li Rois ça vendra <sup>2)</sup>,  
 Et entre ses bras vos tendra <sup>3)</sup>,  
 Tornez le chief <sup>4)</sup>, car vostre alaine <sup>5)</sup>  
 Ne li est pas bone ne saine;  
 Il s'en plaint, si n'oubliez mie  
 Que vos ne li tornez l'oe <sup>6)</sup>,  
 Quant il sera liex et mestiers <sup>7)</sup>.  
 Biau mestre, fist-il, volentiers,  
 Sachiez que bien m'en memberra <sup>8)</sup>:  
 Vos dites bien, or i perra <sup>9)</sup>.

Li Rois un jor véoir <sup>10)</sup> les vint,  
 Andens <sup>11)</sup> entre ses braz les tint,  
 Et li filz à <sup>12)</sup> son seneschal,  
 Que n'i entendi à nul mal,  
 Torna le chief, et eschivoit <sup>13)</sup>  
 Le Roi, car grever le cuidoit <sup>14)</sup>.  
 Einsi le fist cinq foiz ou sis,  
 Qu'à son seigneur tornoit son vis <sup>15)</sup>,  
 Quant entre ses braz le tenoit,  
 Et d'aucunes riens l'aresnoit <sup>16)</sup>:  
 Tant que li Rois s'en aperçut,  
 Qui dedenz son cuer s'en esmut.  
 A son mestre vint, si li dist  
 Que du fet certain le féist <sup>17)</sup>,  
 Ne por riens ne lessast à dire <sup>18)</sup>.  
 Li mestres li respondi: Sire,  
 La vérité vos en diroie <sup>19)</sup>,  
 Se coroucier ne vos cuidoie <sup>20)</sup>.  
 Moi ne poez vos coroucier <sup>21)</sup>,  
 Aingois <sup>22)</sup> vos en aurai plus chier.  
 Plus chier, Sire, et jel' vos diré <sup>23)</sup>.  
 Li enfès <sup>24)</sup> m'a dit et juré  
 Que vos avez si forte alaine  
 Que seur li n'a ne nerf de vaine <sup>25)</sup>

<sup>1)</sup> Donnant des avis. <sup>2)</sup> viendra. <sup>3)</sup> tiendra. <sup>4)</sup> tête. <sup>5)</sup> haleine.  
<sup>6)</sup> ouïe. <sup>7)</sup> lieu et besoin, convenable et nécessaire. <sup>8)</sup> il m'en souviendra.  
<sup>9)</sup> cela se montrera (de paroir). <sup>10)</sup> voir. <sup>11)</sup> tous les deux. <sup>12)</sup> de.  
<sup>13)</sup> évitait. <sup>14)</sup> croyait l'incommoder. <sup>15)</sup> visage. <sup>16)</sup> et qu'il lui adressait  
 quelques paroles. <sup>17)</sup> rendit certain, instruisit. <sup>18)</sup> et pour tout au monde ne  
 lui cachât rien. <sup>19)</sup> je dirais. <sup>20)</sup> si je ne pensais vous courroucer. <sup>21)</sup> vous  
 ne pourrez me mettre en colère. <sup>22)</sup> au contraire. <sup>23)</sup> dirai. <sup>24)</sup> enfant.  
<sup>25)</sup> veine.

Qui ne li griet <sup>1)</sup>, quant il la sent,  
 Si que li cuers tout l'en desment <sup>2)</sup>.  
 Li Rois qui du dist s'esbahi <sup>3)</sup>  
 Et qui le vallet en haï  
 De quanqu'il pot <sup>4)</sup> et jura bien,  
 Que jamès ne li feroit bien;  
 Si s'en ala còm forsenez <sup>5)</sup>.  
 Et li mestres qui mal fu nez,  
 Qui puis compera <sup>6)</sup> son forfet,  
 Ot joie de ce qu'il ot <sup>7)</sup> fet.  
 Li Rois, qui n'oublia pas s'ire <sup>8)</sup>,  
 Ne à nule ame nu <sup>9)</sup> volt dire,  
 Fist querre <sup>10)</sup> jusqu'à cinq puceles,  
 Gentilz femmes, joenes et beles,  
 Avec elles volt dognoier <sup>11)</sup>,  
 Por s'alaine fere essoier <sup>12)</sup>,  
 Qui doutoit qu'el ne fust punaise <sup>13)</sup>,  
 Dont il estoit mout à malaise.  
 Tant que par ces puceles sot  
 Que de ce vice tache n'ot.  
 Bien en fu mout asséurez,  
 Mès por ce ne fu pas curez <sup>14)</sup>  
 Ses cuers que celui ne haïst,  
 Por ce que le mestres li dist.  
 Tout adès encontre cuer l'ot <sup>15)</sup>,  
 N'onques puis véoir ne le pot <sup>16)</sup>  
 Que li veoirs ne le grevast <sup>17)</sup>,  
 Et que son sanc ne remuast.  
 Si dit qu'il s'en deliverroit <sup>18)</sup>  
 Et que jamès ne le verroit.

Ire, qui maint home desvoie <sup>19)</sup>,  
 Cel Roi mist hors de bonne voie  
 Et du sentier de verité:  
 Toute oublia sa loiauté  
 Por sa felonnie venchier <sup>20)</sup>  
 Seur celui que point n'avoit cliër,  
 Tant qu'un sien forestier manda.

<sup>1)</sup> Fasse mal. <sup>2)</sup> se plaint, se tourmente. <sup>3)</sup> s'étonna. <sup>4)</sup> tant qu'il put, de tout son coeur. <sup>5)</sup> hors du sens. <sup>6)</sup> paya cher. <sup>7)</sup> eut. <sup>8)</sup> sa colère. <sup>9)</sup> ne le. <sup>10)</sup> chercher. <sup>11)</sup> s'amuser. <sup>12)</sup> essayer. <sup>13)</sup> puante, mauvaise. <sup>14)</sup> guéri. <sup>15)</sup> toujours il l'eut en aversion. <sup>16)</sup> put. <sup>17)</sup> que son aspect se le fâchât, sans se fâcher. <sup>18)</sup> délivrerait. <sup>19)</sup> égare. <sup>20)</sup> venger.

Cil vint, et il li commanda  
 Qu'en son bois un grand feu fëist <sup>1)</sup>,  
 Et que le premier i méist  
 Qui de sa part à li vendroit <sup>2)</sup>,  
 Sitost com as poinz <sup>3)</sup> le tendroit,  
 Et si fust la chose couverte  
 Que par lui ne fust descouverte,  
 Si chier comme son cors avoit,  
 Et seur la foi qu'il li devoit.  
 Cil li otroia son commant <sup>4)</sup>,  
 Qui de lui se parti atant.

Li forestiers à lendemain  
 Atorna <sup>5)</sup> le feu de sa main,  
 Si comme li Rois li ot dit.  
 Li Rois, quant le damoiseil <sup>6)</sup> vit,  
 Commanda que tantost montast <sup>7)</sup>  
 Et qu'un message li portast,  
 Si li dist quel part il iroit,  
 Et que <sup>8)</sup> au forestier diroit.  
 Li damoiseil atant <sup>9)</sup> monta  
 Qui tost de l'errer se hastà <sup>10)</sup>.  
 Jusqu'au bois deus liues avoit <sup>11)</sup>  
 De là où le vallez moveit <sup>12)</sup>,  
 Qui à Dieu ses pensées ot <sup>13)</sup>.  
 Les heures <sup>14)</sup> Nostre Dame sot <sup>15)</sup>,  
 Et tant qu'à dire les emprist <sup>16)</sup>;  
 De cors virge <sup>17)</sup> et de cuer les dist,  
 Et por la Dame et por son Fill  
 Qu'il le gardassent de perill.  
 Sachiez, qui ces heures maintient  
 Et qui à Dieu de cuer se tient,  
 Que jà à dampnement <sup>18)</sup> n'ira  
 Le jor <sup>19)</sup> que de cuer les dira.  
 Li vallez chevaucha <sup>20)</sup> et dist  
 Ce que à dire mout li sist <sup>21)</sup>,  
 Et tant qu'un saint <sup>22)</sup> oï sonner,

<sup>1)</sup> Fît. <sup>2)</sup> viendrait. <sup>3)</sup> aux poings. <sup>4)</sup> promet de remplir son ordre.  
<sup>5)</sup> fit et attisa. <sup>6)</sup> le jeune homme. <sup>7)</sup> monta à cheval. <sup>8)</sup> ce que. <sup>9)</sup> le  
jeune homme alors. <sup>10)</sup> se hâta de faire son chemin. <sup>11)</sup> lieues... il y avait.  
<sup>12)</sup> le jeune homme partait. <sup>13)</sup> eut. <sup>14)</sup> de. <sup>15)</sup> sut. <sup>16)</sup> entreprit, se  
mit à. <sup>17)</sup> vierge, pur. <sup>18)</sup> damnation. <sup>19)</sup> jour. <sup>20)</sup> alla à cheval. <sup>21)</sup> con-  
vint. <sup>22)</sup> une cloche.

Si dist: Se je puis assener <sup>1)</sup>  
 Au saint et au mostier irai <sup>2)</sup>,  
 Et ilec <sup>3)</sup> mes heures dirai,  
 Et s'il i a messe apprestée,  
 Assez l'aurai tost escoutée,  
 Car je n'ai mie grant besoing.  
 Lors torna du cheval le groing <sup>4)</sup>  
 Devers destre <sup>5)</sup>, et tant s'en ala  
 Que un petit tertre avala <sup>6)</sup>,  
 Et li sainz adès <sup>7)</sup> li sonoit  
 Qui à son grant preu <sup>8)</sup> le menoit.  
 Maintenant vint à la chapele,  
 Si li fu l'aventure bele,  
 Qu'il vit un Harmite aprestier  
 Por la messe sainte chanter.

L'Ermite la messe chanta  
 Et le vallez si l'escouta.  
 Si comme au sacrement estoit,  
 Et sa corpe en plorant batoit <sup>9)</sup>,  
 Un colons <sup>10)</sup> blancs devant lui vint  
 Qui un brief <sup>11)</sup> dedenz son bec tint;  
 Seur l'autel le lessa chéoir <sup>12)</sup>  
 Si que cil le pot bien véoir.  
 Quant il ot son servise dit,  
 Si regarda dedenz l'escrit,  
 Mès ainçois <sup>13)</sup> trois fois le besa;  
 Et li escriz li devisa <sup>14)</sup>  
 Que le damoiseil retenist <sup>15)</sup>,  
 Et par paroles detenist  
 Tant qu'eure de midi passast,  
 Et après aler le lessast,  
 Car Nostre Sires le voloit  
 Sauver, qui en garde l'avoit.  
 Cil de devestir se hasta  
 Qu'il ot poor et se douta <sup>16)</sup>  
 Que li vallez ne s'en alast,  
 Ainçois que <sup>17)</sup> à lui ne parlast,

---

<sup>1)</sup> Arriver, parvenir. <sup>2)</sup> église, chapelle. <sup>3)</sup> là. <sup>4)</sup> groin, cou. <sup>5)</sup> à droite. <sup>6)</sup> descendit. <sup>7)</sup> cloche toujours. <sup>8)</sup> bonheur. <sup>9)</sup> regrettoit sa faute en pleurant. — corpe, colpa (culpa). *Ob aber hier nicht vielleicht corpus?*  
<sup>10)</sup> colombe, pigeon. <sup>11)</sup> lettre, écrit. <sup>12)</sup> tomber. <sup>13)</sup> avant, auparavant.  
<sup>14)</sup> l'informa, avertit. <sup>15)</sup> de retenir le. <sup>16)</sup> eut peur et craignit. <sup>17)</sup> avant que.

Qui jà montoit isnelement <sup>1)</sup>.  
 Li Hermites vint erraument <sup>2)</sup>,  
 Si li dist: Amis, attendez,  
 Et à mon conseil entendez  
 Dont bien vos vendra, ce vos di <sup>3)</sup>,  
 Ainz que <sup>4)</sup> passe heure de midi:  
 Venez céens <sup>5)</sup> à moi parler.  
 Li vallez, qui se volt haster,  
 Li dist: Sire, por Dieu merci <sup>6)</sup>  
 Jo ne puis pas demorer ci <sup>7)</sup>;  
 Li Rois m'envoie en un message.  
 Certes vos i lerez <sup>8)</sup> le gage,  
 Se tant au moins ne demorez  
 Qu'avecques moi soiez disnez <sup>9)</sup>.  
 Remanez <sup>10)</sup>. Je non. Si ferez,  
 Tout à tens el message irez.  
 Par foi, Sire, je remaindrai,  
 Et à vostre los me tendrai <sup>11)</sup>.  
 Vos avez dit comme senez <sup>12)</sup>,  
 Descendez et avant venez.

Li Damoisiax à pié se mist,  
 Et li preudom le cheval prist  
 Et de l'herbe vert li donna.  
 Celui tint tant et sermonna  
 Par bian parler, par losengier <sup>13)</sup>,  
 Quant un petit l'ot fet mengier,  
 Qu'il fu entre none et midi.

De son mestre après ci vos di  
 Qu'il ne sot où alez <sup>14)</sup> estoit,  
 Et por ce de lui se doutoit <sup>15)</sup>;  
 Au Roi vint, si li demanda.  
 Li Rois tantost li commanda;  
 Mestre, montez tout orendroit <sup>16)</sup>,  
 Et à cel bois alez tout droit,  
 Et demandez au forestier  
 S'il a fet ce que li dis hier:

---

<sup>1)</sup> Promptement. <sup>2)</sup> à l'instant. <sup>3)</sup> vous vous en trouverez bien, je vous le dis. <sup>4)</sup> avant que. <sup>5)</sup> céans. <sup>6)</sup> pour la grâce de Dieu. <sup>7)</sup> demeurer ici. <sup>8)</sup> laisserez. <sup>9)</sup> ayez dîné. <sup>10)</sup> restez. <sup>11)</sup> conseil . . . me tiendrai. <sup>12)</sup> sensé, sage. <sup>13)</sup> en disant des choses agréables et obligeantes. <sup>14)</sup> allé. <sup>15)</sup> s'inquiétoit. <sup>16)</sup> tout-à-l'heure.

Bien crois que de sa bouche orroiz <sup>1)</sup>;  
 Tant que celui mès ne verroiz <sup>2)</sup>.  
 Li mestres monta demanois <sup>3)</sup>  
 Tant chevaucha qu'il vint el bois.  
 Li forestiers li vint devant <sup>4)</sup>.  
 Li mestres li dist maintenant:  
 Li Rois m'envoie ci savoir  
 Se vos avez fait son voloir.  
 Non, fet-il, mès tost sera fet.  
 Li forestiers sans nul arest <sup>5)</sup>  
 De lui embracier <sup>6)</sup> se hasta  
 Et tout plat el feu le rua <sup>7)</sup>.  
 Tost fu mors, que <sup>8)</sup> grans fu li fens.  
 Einsi morut com envieus.  
 Et li enfès vint erraument <sup>9)</sup>  
 Qui son mestre vit el torment,  
 Mès connoistre ne le pot <sup>10)</sup> pas.  
 Li forestiers isnel le pas <sup>11)</sup>  
 Li dist: Bien sai que vos volez,  
 Alez vos en et si parlez  
 Au Roi, si li dites briément  
 Que j'ai fet son commandement.  
 Et li vallez, sans plus atendre,  
 S'en torna son message rendre.

Quant li Rois sot qu'il fu venuz,  
 Mout fu pensis et esméuz <sup>12)</sup>  
 De ce qu'il estoit retornez:  
 De voir cuida <sup>13)</sup> qu'il fust finez <sup>14)</sup>.  
 Mout avisa <sup>15)</sup>, que ce pot estre  
 Et tant qu'il s'apensa del mestre <sup>16)</sup>  
 Et que ses serganz <sup>17)</sup> ot mespris,  
 Et le mestre por celui pris.  
 Le vallet devant lui manda,  
 En corouçant li demanda  
 Où ot si longuement esté.  
 Cil li conta la verité,  
 Comment à la chapele vint,

---

<sup>1)</sup> Entendra. <sup>2)</sup> v. ne verrez plus celui-là. <sup>3)</sup> sur le champ. <sup>4)</sup> au-devant de lui. <sup>5)</sup> délai. <sup>6)</sup> l'embrasser, saisir. <sup>7)</sup> le jeta au feu. <sup>8)</sup> puisque.  
<sup>9)</sup> vite, au même moment. <sup>10)</sup> pus. <sup>11)</sup> promptement. <sup>12)</sup> pensif et ému.  
<sup>13)</sup> crut fermement. <sup>14)</sup> mort. <sup>15)</sup> réfléchit. <sup>16)</sup> pensa au maître et soupçonna que etc. <sup>17)</sup> son serviteur, le foretier.

Comment li preudom le retint,  
 Quant la messe li ot chantée,  
 Del sermon et de la disnée  
 Tout li aconta l'errement <sup>1)</sup>.  
 Li Rois sot de voir erraument <sup>2)</sup>  
 Que Diex l'ot garanti de mort,  
 Et l'autre dampné à son tort.

A lendemain monta li Rois  
 Soi quart <sup>3)</sup> sanz plus s'en vint au bois,  
 Si sot du mestre l'aventure,  
 Que reson ot fet et droiture.  
 Après à l'Ermite s'en vint,  
 Grant piece <sup>4)</sup> à parole le tint,  
 Tant que li Hermites li dist  
 Et du colon et de l'escrit  
 Qu'en son bec li ot aporté.  
 Lors sot li Rois la verité  
 Que li mestres menti li ot.  
 Le vallet fist mander tantost  
 Devant lui et devant l'ermite;  
 Tost li ot la verité dite  
 Du mestre qui dit li avoit  
 Que li Rois de lui se plaingnoit  
 De ce qu'il avoit forte alaine,  
 Si qu'à lui parloit à grant paine,  
 Et por ce mon chief <sup>5)</sup> vos tornoie,  
 Sire, que grever vos cuidoie  
 Par le chastiment <sup>6)</sup> mon mestre  
 Qui connoissoit moi et mon estre <sup>7)</sup>.  
 Et il me disoit le contraire,  
 Fet li Rois, mès miex fez à croire <sup>8)</sup>  
 Que li traitres <sup>9)</sup> ne fesoit  
 Qui est dampnez et à bon droit.  
 S'il ne fust morz, je l'océisse <sup>10)</sup>  
 Que ja réançon n'en préisse <sup>11)</sup>.

Li Rois se parti de l'Ermite  
 Quant cil la verté li ot dite,

<sup>1)</sup> La marche. <sup>2)</sup> se persuada d'abord. <sup>3)</sup> lui quatrième. <sup>4)</sup> long temps.  
<sup>5)</sup> ma tête. <sup>6)</sup> d'après l'avis de. <sup>7)</sup> caractère, conduite. <sup>8)</sup> tu mérites mieux  
d'être cru. <sup>9)</sup> que ce traître. <sup>10)</sup> tuerais. <sup>11)</sup> car je ne prendrais point de  
râçon.

L'enfant o lui en amena,  
 Moult l'ot chier et moult li donna  
 Et moult ama sa compaignie.  
 Li vallez qui n'oublia mie  
 Le bien que Diex fet li avoit  
 Où il chascun jor se miroit,  
 Dist qu'el monde ne seroit plus, etc. <sup>1)</sup>

De l'Ermite qui senivra. Conte devot<sup>2)</sup>.

Vielz péchiez fet nouvele honte,  
 Si com li proverbe raconte;  
 Por ce nos devons deschargier  
 De péchié, que trop avons chier.  
 Qui son péchié nourrist et couve,  
 L'aiguel ressemble qui la louve  
 Heberge, si ne garde de l'ouvre  
 Quelle ocist et dévore.  
 Et autresi <sup>3)</sup> fet li péchiez  
 Com plus le tient et li akeut <sup>4)</sup>,  
 Tant si oublie qu'il s'en delt <sup>5)</sup>,  
 Tant si oublie et amort <sup>6)</sup>,  
 Que li péchiez le tret à mort:  
 A mort qui jamais ne faudra <sup>7)</sup>,  
 Ne jamais bien ne li vendra <sup>8)</sup>,  
 Qu'en face por lui geter hors,  
 Qu'enfer ne li arde le cors.  
 Por ce loié <sup>9)</sup> tant conjurons  
 Que nos cuers de biens avirons <sup>10)</sup>,  
 Et par confession veroie <sup>11)</sup>  
 Fesoms et le pont et la voie,  
 Par coi à Deu puisson venir.  
 Quant il nos convendra morir.  
 Nostre sire si done et lest <sup>12)</sup>  
 Sa grace là où li plest,  
 Et sa grace de-légier <sup>13)</sup> vient,

<sup>1)</sup> Qu'il se retirerait du monde, et qu'il irait se faire religieux. <sup>2)</sup> Von Roquesfort aus einm in seinem Besitze befindlichen Handschrift mitgetheilt (de l'état de la poésie française au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, p.334-352). Vergl. Le Grand d'Aussy, Vol. IV, p.68. <sup>3)</sup> pareillement. <sup>4)</sup> lui plaît, convient. <sup>5)</sup> Von douloir. <sup>6)</sup> s'y adonne. <sup>7)</sup> faillira. <sup>8)</sup> viendra. <sup>9)</sup> salaire. <sup>10)</sup> rendons vifs. <sup>11)</sup> vraie. <sup>12)</sup> laisse. <sup>13)</sup> aisément.



Cil confession maintient  
 Par la bone confession,  
 Vien la bele remission,  
 Par la bone repentance.  
 Si devons nous avoir fiance <sup>1)</sup>  
 De près garder et tenir,  
 Qu'en itel preu <sup>2)</sup> nous puet venir;  
 Cil qui à Dam le Deu mesprenent,  
 De maintenant qui se repent  
 De son péchié et il l'amende  
 Et fait par pénitance amende;  
 A-tant <sup>3)</sup> de son meffet en face  
 Mais qui cil plus ne li mefface <sup>4)</sup>.  
 Core se prent chascuns par soi  
 Qui tuit somes ci à l'essai.  
 Et par l'essai nos jugera,  
 Dex qui à juges nos aura,  
 — — — — — <sup>5)</sup>  
 Qui nos tel jugement oïons.

Ci enprès vos dirai la vie  
 D'un hermite qui grant envie  
 Avoit moult de s'ame sauver;  
 Et moult si voloit esprouver  
 En abstinence, tant que femme,  
 Fut de son cors mestrece et dame.  
 Li cors avoec l'ame hante  
 Puisque li cors l'ame dante <sup>6)</sup>,  
 Si est l'ame prise et alée <sup>7)</sup>  
 Taut qu'en enfer en est alée.  
 Ensi cil sa vie mena  
 Qui s'ame sa char domina <sup>8)</sup>;  
 Si que sa char fu au dessouz  
 Por que il ne fu mie glous <sup>9)</sup>.  
 De bons moisiaus, ne de mos liz <sup>10)</sup>;  
 Ainz fouz de tot les deliz.  
 Qui la char requiert et covoit  
 Tant que la lasse Dame aboit  
 Voirement <sup>11)</sup> l'abête et traîne <sup>12)</sup>.

<sup>1)</sup> Confiance. <sup>2)</sup> qu'en pareil avantage. <sup>3)</sup> alors. <sup>4)</sup> commette un péché.  
<sup>5)</sup> Le manuscrit est défectueux. <sup>6)</sup> perd, damne. <sup>7)</sup> menée, conduite. <sup>8)</sup> dont  
 l'ame gouvernait le corps. <sup>9)</sup> glouton, gourmand. <sup>10)</sup> de bons lits. <sup>11)</sup> vraie-  
 ment. <sup>12)</sup> excite et entraîne.

Tant que d'enfer li fait gaine.  
 Bien se sot <sup>1)</sup> cil contregarder  
 Qui tendoit à s'ame sauver.  
 Li énemis <sup>2)</sup> grand duel <sup>3)</sup> en ot  
 Por ce qu'il bien vit et sot  
 Que à s'ame failli avoit  
 Se par engin nel' décevoit.  
 Meinte fois li ala entor  
 Et li livra maint dur estor;  
 Et cil qui en Deu bien créoit,  
 Par bien croire se recreoit.  
 Tant c'un jour en semblance d'ors <sup>4)</sup>,  
 Vint à sa geule <sup>5)</sup> tout le cors,  
 Criant, ullant <sup>6)</sup> et effondrez,  
 La bouche et les iex enflambez.

Quant cil le vit, moult se dota <sup>7)</sup>,  
 Moult s'éprent et si se cura,  
 Que grant peur ot de mourir;  
 Com il le vit vers li venir,  
 Que meson fieble et basse avoit,  
 Oroisons que de Dieu savoit  
 Dist de bon cuer, et se seigna <sup>8)</sup>.  
 Et li maufez li rechicha <sup>9)</sup>  
 Que tantost se mist au repeïre.  
 Que à celui vint la croiz fere.  
 A lendemain la tierce passée <sup>10)</sup>,  
 Retorna cil geule baée <sup>11)</sup>  
 En la figure de lupart <sup>12)</sup>,  
 Chose ressemble où Dex n'a part.  
 Et se deména come beste  
 Qui le diable a en la teste.  
 Com il conut que vers li vint  
 Tel peur ot que ne li souvint  
 De saint Pierre, ne de croiz fere;  
 Maugré suen li convint atrere <sup>13)</sup>  
 Et fu si pris et trespensez <sup>14)</sup>.  
 Qu'à la terre chaï pasmez <sup>15)</sup>.  
 Com il revint de pamoisons,

<sup>1)</sup> Sat. <sup>2)</sup> diable. <sup>3)</sup> chagrin. <sup>4)</sup> sous la figure d'un ours. <sup>5)</sup> cellule.  
<sup>6)</sup> hurlant. <sup>7)</sup> fut effrayé. <sup>8)</sup> fit le signe de la croix. <sup>9)</sup> lui fit une grimace.  
<sup>10)</sup> la troisième heure après le coucher du soleil. <sup>11)</sup> ouverte. <sup>12)</sup> léopard.  
<sup>13)</sup> ne s'étant pas préparé. <sup>14)</sup> il eut une si grande frayeur. <sup>15)</sup> tomba évanoui.

Si commença ses oraisons,  
 Et la singne de la croiz fist.  
 Et quant li enemis <sup>1)</sup> le vit  
 Aitant <sup>2)</sup> en pès le lessa,  
 Qu'à cel jor plus ne l'empressa <sup>3)</sup>.  
 A lendemain sus <sup>4)</sup> li revint,  
 En fourme de lyon se tint;  
 Bien sembla que il fussent cent  
 Quar come foudre qui descent  
 Il vint bruïant par la bruiere,  
 En feu, en vent, et en poudriere <sup>5)</sup>.  
 Et quant cil le sentit venir,  
 Ne se sot en quel contenir;  
 Nus jenolz <sup>6)</sup> à terre se mist,  
 Et son père des cielz requist,  
 Que par sa pitié le gardast,  
 Que le lions ne dévourast;  
 Quar si cruelment revenoit  
 Que tot li lieus retentissoit.  
 Cil li avint à mains d'une lance <sup>7)</sup>;  
 Cil qui ot en Dieu sa fiance  
 Li requist de cuer et de voiz,  
 Et fit le singne de la croiz  
 Sur son pis <sup>8)</sup> et sor son visage  
 Por péur du lion sauvage,  
 Non pas lions, mais un maufez <sup>9)</sup>  
 Qui tantost fu défigurez;  
 Et en sa forme retorna,  
 Et cil à-tant le conjura  
 De par Dieu qu'il s'en finast.  
 Mais ainz la vérité deïst  
 Por quoi il l'aloit apressant;  
 E cil li respondi à-tant:  
 Sachiez que entor toi irai,  
 Et que je tant te mefferai <sup>10)</sup>  
 Que je te mettrai hors du sens.  
 Si ne demarra pas lonctens,  
 Se tu ne m'otroies un fet.  
 Ore me di donques que c'est

<sup>1)</sup> Le diable. <sup>2)</sup> dès lors. <sup>3)</sup> inquiéta. <sup>4)</sup> sur. <sup>5)</sup> poussière. <sup>6)</sup> genoux. <sup>7)</sup> à la distance d'une lance. <sup>8)</sup> poitrine. <sup>9)</sup> diable, démon. <sup>10)</sup> tourmenterai.

Et se je le frai sans delai,  
 Ainçois que <sup>1)</sup> tu ci m'ocies,  
 Et je voil <sup>2)</sup> que tu le me dies.  
 Je dis, quar tu t'en jureras,  
 Ou fornication feras.  
 Se tu de ces trois choses ne fès,  
 Cele où il aura mendre fès <sup>3)</sup>,  
 Et que plus volentiers feras;  
 Ou jà vis <sup>4)</sup> n'en echaperas <sup>5)</sup>,  
 Ou homicide, c'est le trois;  
 Or en puès bien prendre à toi.

Cil qui durement se dota  
 Trois jors de respit <sup>6)</sup> demanda;  
 Et autres jors li respondroit  
 Lequel de ces trois il prendroit.  
 Celui respit li otroia <sup>7)</sup>,  
 De lui tantost se desvoia <sup>8)</sup>,  
 Riant que celui dégaboit,  
 Porce que décéu l'avoit.  
 Et autres jors li vint devant,  
 Si demanda son convenant <sup>9)</sup>;  
 Cil dit que il s'enyvreroit,  
 Mais en tel manière seroit  
 Qu'il s'enyvreroit en tel point  
 Que du blâme n'i auroit point.  
 Le maufès à-tant le lessa,  
 Qui le bois devant li plessa;  
 Et cil remest <sup>10)</sup> touz entrepris <sup>11)</sup>  
 Por le don qu'il li ot pramis  
 Et come il pramis avoit;  
 A aquitier l'en convenoit.  
 Desoz la sele <sup>12)</sup> où il estoit,  
 Une eve <sup>13)</sup> et un moulin avoit;  
 Un prodome i ot à monier <sup>14)</sup>,  
 Qui cil hermite avoit moult chier,  
 Par la bonté qu'en li savoit,  
 Son compère fet en avoit <sup>15)</sup>.  
 Ensemble sovent repéroient <sup>16)</sup>

<sup>1)</sup> Avant que. <sup>2)</sup> veux. <sup>3)</sup> peine, fardeau. <sup>4)</sup> vif, vivant. <sup>5)</sup> Hier ist  
*offenbar eine Lücke von zwei Versen.* <sup>6)</sup> délai. <sup>7)</sup> accorda. <sup>8)</sup> se mit en route,  
 le quitta. <sup>9)</sup> de tenir ses conventions. <sup>10)</sup> resta. <sup>11)</sup> confonda. <sup>12)</sup> cellule.  
<sup>13)</sup> ruisseau. <sup>14)</sup> meunier. <sup>15)</sup> il en avait fait son ami. <sup>16)</sup> demeuraient.

Come voisin qui s'entramoient.  
 Si avint à un venredi  
 Que li hermites descendi  
 De son reclus <sup>1)</sup>, et ala droit  
 Là où ses compères estoit.  
 Ne fu pas pour ce qu'il pensast  
 Que il avecques s'en jurast,  
 Cele nuit devant ot toné  
 Et moult ot pléu et venté.  
 Si ot li moniers pris poissons  
 Qui ot avalé ses penchons <sup>2)</sup>;  
 A son compart dit: Par foi  
 A disniez remaindrez o moi,  
 Et je vous convoierai <sup>3)</sup> bien.  
 Non ferai, je n'en ferai rien,  
 Quar li ordres nel' requiert <sup>4)</sup> pas;  
 Et cil dist isnele-le-pas <sup>5)</sup>  
 Si ferez: et tant li pria  
 Que li prodrom li otroia.  
 Que du diable li sovint  
 Vers qui aquiter li covint,  
 Et ilueques s'aquiteroit  
 Mais que outrage n'en feroit.

Cil fist le disner aprester,  
 Et por son compere haster;  
 A lor mangier anguiles ot  
 En brouet, en paste, et en vot,  
 Dont richement se convéerent;  
 Et de boivre si s'efforcèrent  
 Qu'il orent vins frès et noviaus  
 Qui lor effroia les cerviaus <sup>6)</sup>.  
 Il burent, si sont aisié,  
 Et li prodroms se senti liez,  
 Quar li un avoit mie apris  
 Si en fu de légier surpris,  
 Et dit qu'en aler s'en voloit.  
 De la table sus se leva,  
 Esterdis fu, si chancela  
 Si que avant aler ne pot.  
 Li moniers comanda tantost

<sup>1)</sup> Ermitage.    <sup>2)</sup> instrument propre à la pêche.    <sup>3)</sup> traitierai.    <sup>4)</sup> permet.  
<sup>5)</sup> sur-le-champ.    <sup>6)</sup> qui leur porta au cerveau.

A sa feme qu'el se levast  
 Et que belement l'enmenast,  
 Tant qu'il venist en son reclus.  
 Maintenant se leva sus.  
 Qu'il refu tote coquillée <sup>1)</sup>  
 Sa cote entor lui se cortiée <sup>2)</sup>,  
 Et prist l'ermite par la main:  
 Si s'en alerent par un plain.  
 Et après la roche montèrent,  
 Puis en la roche reposèrent.  
 Et cele maintenant dormi <sup>3)</sup>  
 Qui du vin a fet son ami <sup>4)</sup>;  
 Et cil qui estoit forsenéz <sup>5)</sup>,  
 Qu'il ne cuidait pas qu'il fut nez,  
 Prist sa comere et à li jut <sup>6)</sup>  
 Et come en son molin séoit  
 Dusqu'al reclus celi véoit;  
 Si, dist-il, m'est avis par m'ame,  
 Que cil yvres gist à ma feme.  
 Une coignie en sa main prist,  
 El cors come ja los se mist.  
 Cele part vint et vit la chose  
 Apertement faire sans glose;  
 Quant li hermites l'aparçut  
 Sus se leva, mais cil corut;  
 De la coignie <sup>7)</sup> qu'il porta  
 El chief assener <sup>8)</sup> le cuida.  
 Mais li hermites li guenchi <sup>9)</sup>  
 E li moniers adens <sup>10)</sup> chaï;  
 Quar li cous <sup>11)</sup> à soi le tira,  
 Et la coignie li vola  
 Des poins, et li freres la prist,  
 Et fiers li moniers, si l'ocist  
 Come cil qui son sens n'ot mie  
 La moniere fu endormie,  
 Que de la chose rien ne sot;  
 Li hermites si come il sot,  
 Tumbant, chancelant, exploita  
 Tant, qu'à son reclus se bota <sup>12)</sup>

<sup>1)</sup> Coiffée. <sup>2)</sup> elle met sa cotte. <sup>3)</sup> s'endormit. <sup>4)</sup> qui avait bu largement. <sup>5)</sup> hors de raison. <sup>6)</sup> coucha avec elle. <sup>7)</sup> cognée. <sup>8)</sup> frapper. <sup>9)</sup> évita le coup. <sup>10)</sup> adonc; alors. <sup>11)</sup> coup. <sup>12)</sup> se plaça, arriva.

Et se vint sus un poi <sup>1)</sup> de fain <sup>2)</sup>  
 Et se dormi jusqu'al lendemain.

Quant à son mémoire revint  
 De ce qu'il ot fet li sovint,  
 Li cuers et ventre le serra <sup>3)</sup>,  
 Et de ses poins son vis <sup>4)</sup> frappa,  
 Et tot son cors mit à cissil <sup>5)</sup>,  
 Tot ot cors <sup>6)</sup> et ame vil.  
 Et dist, las! qu'est-ce que j'ai fait!  
 Et qu'atent Deu qu'il ne me met  
 En enfer avoec les felons <sup>7)</sup>,  
 Quant ait fait trois mesprisons <sup>8)</sup>,  
 Yvresse, homicide, luxure;  
 Bien m'a maufés <sup>9)</sup> mis à sa cure <sup>10)</sup>  
 A perte de mes énemis,  
 Que tel merveille m'a fet fere  
 Que je ne puis jamès deffere <sup>11)</sup>.  
 Dont perdu ai Deu sans mentir!  
 Qu'atent-je donc que ne m'ocir.  
 Je n'ai pas forfet. Si ai las!  
 Fet l'ai-je! je nel' reni pas.  
 Que je nel' puis pas renoier <sup>12)</sup>  
 Donques me devroit-on noier,  
 Ou-trainer et puis ardoir <sup>13)</sup>;  
 Et j'otroi c'on le face voir  
 Quant je ai perdu en un jor  
 Mon bien-fet, et la Deu amor.  
 Ha las! où pourrai-je fouir <sup>14)</sup>  
 Por avoir de moi la venjance,  
 Quar bien sai que par penitance  
 Venjance à mon voloir n'avoie  
 Dont-je jamès eusse joie.  
 Donques vois-je, si m'ocirai  
 Com plus m'arai, si arai duel  
 Ensi le ferai à mon vueil.  
 Mon duel i doi-je porchacier <sup>15)</sup>  
 Et je le voil querre <sup>16)</sup> et trachier <sup>17)</sup>.  
 Maintenant d'iluec s'entorna <sup>18)</sup>

<sup>1)</sup> Peu. <sup>2)</sup> foin. <sup>3)</sup> il eut le coeur serré. <sup>4)</sup> visage. <sup>5)</sup> soumis aux plus rudes châtimens. <sup>6)</sup> coeur. <sup>7)</sup> traîtres. <sup>8)</sup> crimes. <sup>9)</sup> le diable. <sup>10)</sup> disposition. <sup>11)</sup> Dont je ne puis jamais me laver. <sup>12)</sup> renier. <sup>13)</sup> brûler. <sup>14)</sup> fuir. <sup>15)</sup> poursuivre. <sup>16)</sup> chercher avec soin. <sup>17)</sup> suivre à la trace. <sup>18)</sup> abandonner son ermitage.

Et sa voie à Rome atorna <sup>1)</sup>;  
 Tot estoit nus com un desvez <sup>2)</sup>,  
 Moult fu arochiez <sup>3)</sup> et gabez <sup>4)</sup>,  
 En toz les liex où il venoit,  
 Mès en son cuer ne li chaloit <sup>5)</sup>.  
 Tant exploita qu'il vint à Rome,  
 De nule part ne trouva home  
 Ne feme qui ne l'escriast,  
 Vez le fol, vez, et nel' criast.  
 Li uns de torchons l'arachoient <sup>6)</sup>,  
 Li autre de près le féroient <sup>7)</sup>;  
 Cil par derrière l'abotoit <sup>8)</sup>,  
 Li autres de soi l'enpaignoit <sup>9)</sup>,  
 Tant, que li enfant l'aparçurent,  
 Qui après lui tant corurent.  
 Gardez le fol, gardez le fou,  
 Qui tient la maque de fou.  
 Tant le suirent <sup>10)</sup> et chacierent  
 Qu'en pès par ennui le lesserent.  
 Cil en une boée <sup>11)</sup> se mist,  
 Son lit d'un poi de fuerre <sup>12)</sup> fist,  
 Que dedens la boue trova  
 Bon lit, onc ne meilleur trova.  
 Desjeunez se fu de pain  
 Que l'en li ot mis en la main.  
 Tele vie longuement meintint  
 Tant que de lui novele vint  
 A le Pape qui le manda  
 Et sa vie li demanda.  
 Cil li conta tot son fet  
 En la manière qu'il l'ot fet,  
 Dont li Pape se merveilla.  
 Tote voies <sup>13)</sup> il s'asséura  
 Qu'il chaïst en désesperance;  
 Si li charcha en pénitance  
 La vie qu'il avoit enprise  
 Si que por cholor, ne por bise,  
 Ne por honte, ne le lachast,  
 Devant que Dex le demonstrast

<sup>1)</sup> Dirigea. <sup>2)</sup> fou. <sup>3)</sup> accablé. <sup>4)</sup> raillé. <sup>5)</sup> peu lui importait. <sup>6)</sup> lui jetaient de vieux linges. <sup>7)</sup> frappaient. <sup>8)</sup> battait. <sup>9)</sup> repoussait. <sup>10)</sup> suivirent.  
<sup>11)</sup> un bourbier, fosse à fumier. <sup>12)</sup> paille. <sup>13)</sup> toutesfois.



Qu'il fust quites de toz péchiez,  
 Cil qui durement fu liez  
 Li otroia moult bonement;  
 De lui se parti erraument <sup>1)</sup>  
 Pour querre en son cors anui  
 Tant que venjance éust de lui.  
 Cil par les rues ala fuiant,  
 E li pueples après huant,  
 Et disant cist hom est desvez,  
 Bien s'est maufez en lui provez  
 Qui ainsi va sanz fil de robe,  
 De sa folie pas ne lobe <sup>2)</sup>  
 Ains est fous hom qui ainsi vet,  
 Et quant cil à eissil le met.

Einsi de lui lor plet tenoient  
 Et de ses oeuvres se rioient;  
 Moult fu escopiz <sup>3)</sup> et moilliez <sup>4)</sup>,  
 Ferus et batus, et soillis <sup>5)</sup>,  
 En croiz tondus et bertaudez <sup>6)</sup>,  
 Et picoul et fol et pelez <sup>7)</sup>.  
 En bone penitance prist  
 Touz les anuis que l'en li fist;  
 Com plus ot de mal, plus fu liez:  
 Enfin en fu Deu merciez.  
 Cil par lor gieu mal li fesoient,  
 Mais à mal faire se lassoient;  
 El mal souffrir se délitoit  
 Por son péchié qu'il aquitoit.  
 Be son pis querre se pena,  
 Deus ans ceste vie mena;  
 Il fu las, meigres et atains <sup>8)</sup>,  
 Et en color de cire tains <sup>9)</sup>;  
 Et Dex qui sot sa repentance,  
 Qui ot véu sa pénitance,  
 De ses péchiez li fist pardon,  
 Et fist par révélation,  
 Que li Apostoile <sup>10)</sup> le sot,  
 Que le fist amener tantot  
 Devant lui Si le fist baignier,

<sup>1)</sup> Sur-le-champ. <sup>2)</sup> ne se moque. <sup>3)</sup> insulté. <sup>4)</sup> mouillé; on lui crachait à la figure. <sup>5)</sup> souillé. <sup>6)</sup> rasé irrégulièrement. <sup>7)</sup> il fut battu et traité de fou et de pelé. <sup>8)</sup> défait. <sup>9)</sup> pâle. <sup>10)</sup> le pape.

Et vestir et bien aaisier;  
 Il le tint chier, si l'énora,  
 Et de joie sor lui bien plora  
 De ce que Dex l'ot visité <sup>1)</sup>,  
 Et hors de son péchié geté;  
 Et après vesqui <sup>2)</sup> longuement,  
 A Rome fu moult seintement,  
 Onques puis ne s'en vost <sup>3)</sup> partir,  
 Ilueques li plot à morir,  
 Tant que Dex le mist à sa fin,  
 Et por ce qu'il le trova fin,  
 Mansion li fist à toz-dis <sup>4)</sup>,  
 Avec les bons en paradis.  
 Par cest conte ci voil prouver  
 Que nus ne se doit d'espérer  
 Por péchié qu'il face, amis doit querre  
 A son cors pénitance et guerre  
 Tant que li cors ait gucrredon  
 Et loier de sa mesprison,  
 Ausi com cil hermite fist  
 Qui son cors à dampnement mist,  
 Por s'ame de dampnement traire  
 Que li cors i voloît atraire <sup>5)</sup>.

## CHANSONS DU CHATELAIN DE COUCY.

### I.

**P**or verdure, ne por préee,  
 Ne por fueille ne por flor,  
 Nulle chançon ne m'agrée,  
 S'el ne vient de fine amor;  
 Mès li faignant proieor  
 Dont jà dame n'iert amée  
 Ne chantent fors qu'en pascor <sup>6)</sup>,  
 Lors se plaignent sans dolor.

Dame ting à esgarée  
 Qui croit faus druz <sup>7)</sup> menteor:

<sup>1)</sup> *Dafs ihn Gott heimgesucht hätte.* <sup>2)</sup> vécu. <sup>3)</sup> voulut. <sup>4)</sup> tous-jours. <sup>5)</sup> y attirer. <sup>6)</sup> temps où les pâturages repoussent, et où l'on mène les bestiaux dans les champs. <sup>7)</sup> galan, amant.

Car joie a corte durée,  
 Qui avient par tel folor;  
 Et joie a povre savor  
 Qui en tel lieu est gastée,  
 S'en li a tant de vigor  
 Qu'el hee <sup>1)</sup> sa deshonor.

Fausse drue abandonnée  
 Veut les noz et puis les lor:  
 Ne jà amor n'iert enblée  
 Qu'il ne le saichent plusor;  
 Mès à dame de valor,  
 Bele et bone et acesmée <sup>2)</sup>  
 Qui ne croit losengeor <sup>3)</sup>,  
 Doit-on pencer nuit et jor.

Mult m'a Amors atornée  
 Douce poine et biau labor,  
 Quant jà por riens qui soit née  
 N'oublierai cest honor  
 D'amer toute la meillor  
 Qui soit par les bons loée;  
 Mès de ce sui en error,  
 C'onques n'amai sans poor.

Tant s'est Amours affermé  
 En mun cuer à lonc sejour  
 Que j'ai plus haute pensée  
 Que tuit li autre ameor;  
 Mès li faus enqueoreor  
 Font d'euvre maléurée  
 Enging de mainte color  
 Por torner joie en tristor.

Dame, cela part me tor,  
 Que m'amour ne soit doubteé,  
 Et mi desconfort greignor  
 Dont je morrai sanz retor,  
 Se par vos ne sont menor

---

<sup>1)</sup> Pleure; von der Interjektion hé! <sup>2)</sup> ornée, parée. <sup>3)</sup> louangeur, flatteur.

## II.

Li nouviaux tanz <sup>1)</sup> et mais et violete  
 Et lousseignolz <sup>2)</sup> me semont <sup>3)</sup> de chanter  
 Et mes fins cuers me fait d'une amorete  
 Si douz present que ne l'os refuser.  
 Or me lait Diex en tel honor monter  
 Que cele où j'ai mon cuer et mon penser  
 Tiegne une foiz entre mes bras nuete,  
 Ainz que j'aille outremer.

Au commencer la trovai si doucete,  
 Qu'onc ne cuidai par li maus endurer;  
 Mais son cler vis et sa fresche bouchete,  
 Et si bel oeil, ver et riant et cler,  
 M'orent ainz pris que m'osaïsse doner.  
 Se ne me veut retenir ou quiter,  
 Mieux aim à li faillir, si me promete,  
 Qu'à une autre achever.

De mil soupirs que je li doi par dete  
 Ne m'en veut pas un seul quite clamer <sup>4)</sup>,  
 Ne fausse amors ne veut que s'entremete  
 De moi laisser dormir ne reposer;  
 S'ele m'ocit, moins aura à garder.  
 Je ne m'en sai vengier fors au plorer;  
 Car qui amors destruit et deshirete <sup>5)</sup>  
 Ne l'en doit-on blasmer.

Sor tote joie est cele couronnée  
 Que j'ai d'Amours: Dex! i faudrai-je donc?  
 Oïl, par Dieu, tels est ma destinée,  
 Et tel destin m'ont doné li felon <sup>6)</sup>.  
 Si savent bien qu'il font grant mesprison;  
 Car qui ce tolt ne puet faire don,  
 Il en conquiert enemis et mellée <sup>7)</sup>;  
 N'i fait se perdre non.

Las! pourquoi l'ai de mes cuz regardée  
 La douce riens <sup>8)</sup> qui faussé amie a non,

<sup>1)</sup> Saison. <sup>2)</sup> rossignols, vom lat. lusciniola. <sup>3)</sup> il somme, commande.  
<sup>4)</sup> déclarer. <sup>5)</sup> deshélite. <sup>6)</sup> les méchants; vom lat. fallax, wie man aus den  
 verschiedenen Formen ersieht, unter denen es erscheint, als fel, falon u. s. w.,  
 nicht von fello, wie La Ravalliére wollte. <sup>7)</sup> querelle, dispute, mêlée.  
 Nach Roquefort von miscellanea (!). <sup>8)</sup> chose, von res.

Quant de moi rit, et je l'ai tant plorée!  
 Si doucement ne fu trahiz nuls hon.  
 Tant con fu miens, ne me fist se bien non;  
 Mais or sui sienz, si m'ocit sanz raison,  
 Et c'est por ce que de cuer l'ai amée:  
 N'i set autre achoison.

Si coiemment <sup>1)</sup> ai ma dolor menée,  
 Qu'à mon semblant ne la reconnoist-on;  
 Se ne fussent la gent maléurée,  
 N'eusse pas souspiré en pardon.  
 Amours m'eüst doné son guerredon <sup>2)</sup>;  
 Mais en cel point que dui avoir mon don,  
 Lors fut m'amors descouverte et monstrée:  
 Jà n'aient-ils pardon!

### III.

Quant li estez et la douce saisons  
 Font foille et flour et les prés raverdir,  
 Et li douz chans des menus oizillons  
 Fait as plusours de joie souvenir,  
 Las! chascuns chante, et je pleur et souspir,  
 Et si n'est pas droiture ne raisons;  
 Car c'est adès toute m'ententions,  
 Dame, de vous honorer et servir.

Se j'avoie le sens qu'ot Salemons,  
 Si me feroit Amours pour fol tenir;  
 Quar tant est fort et cruenz sa prisons  
 Qu'ele me fait assaier et sentir:  
 Si ne me veult à son eus retenir  
 Ne enseigner quele est ma guarisons;  
 Car, j'ai amé longuement en prudons,  
 Et amerai tos jors sans repentir.

Mout m'esmerveill quele est li ochoisons <sup>3)</sup>  
 Qu'ele me fait si longuement languir.  
 Je sai mout bien qu'ele croit les félons,  
 Les losengiers, que Diex puist maléir <sup>4)</sup>!

<sup>1)</sup> Tranquillement, quiete. <sup>2)</sup> salaire. <sup>3)</sup> accusation. <sup>4)</sup> maudire.

Toute lor painne ont mise en moi trahir;  
 Mais ne lor vaut lor mortenz trahisons,  
 Quant il sauront queus <sup>1)</sup> iert li guerredons,  
 Dame, de vous qui ainc ne seu mentir.

Ainc ne la seu losengier ne flater,  
 Ne jà Diex sens ne m'en doinst ne talent!  
 Mais ma dame servir et honorer,  
 Et faire adès à son comandement.  
 Et sachiez bien, se bianz servirs ne ment,  
 Ou li miens cuers qui bien me puet grever,  
 Que touz les biens c'on puet avoir d'amer  
 Aura mes cuers qui adès s'i atent.

Si vous daigniez ma proière escouter,  
 Douce dame, je vous proie et demant  
 Que vous pensez de moi guerredonner;  
 Je penserai de bien servir avant.  
 De tous les maus que j'ai ne m'est noiant,  
 Douce dame, se me volés amer:  
 En poi de tens poés guerredonner  
 Les biens d'amors ke j'ai atendus tant.

---

 IV.

Quant voi venir le bel tanz et sa flour,  
 Que l'erbe vers respient aval la prée,  
 Lors me souvient d'une douce dolour  
 Et du douz lieu où mes cuers tent et bée <sup>2)</sup>.  
 S'ai tant de joie et s'ai tant de dousour,  
 Que partir n'en porroie à nul jour;  
 Et quant je pluz sui loinz de sa contrée,  
 Tant est mes cuers pluz près et ma pensée.

Voir, il n'est rienz dont je soie en tristour  
 Quant me souvient de la très bele née,  
 Et si cuit bien que je faiz grant folour:  
 Quar maintes foiz, l'avoï dure trouvée;  
 Mais biaux samblanz me remet en vigour.  
 S'emploierai mout bien la grant amour  
 Dont je l'ai tant dedenz mon cuer amée,  
 Se loiautez me puet avoir durée.

---

<sup>1)</sup> Quels. <sup>2)</sup> aspire; rom lat. beare.

Diex! tant mar vi ses vairs ieuз et son vis <sup>1)</sup>,  
 Par quoi mes cuers se mist en l'acointance:  
 Ce est la rienз dont je plus sui espris,  
 Se devers li ne vient ma délivrance,  
 Doucement sui engigniez et soupris:  
 Car s'ele veut, longuement serai pris.  
 Nel di pour ce que soie en repentance:  
 Ne Diex voloir ne m'en doint ne poissance!

Dame, merci, se je sui fins amis;  
 N'esprovez pas sœur moi vostre vengeance:  
 Car vostre sui et serai à tous dis,  
 Ne requerrai pour mal ne pour grevance.  
 Et si je sui de vostre amour espris,  
 Douce dame, ne m'en doit estre pris;  
 Et se pour vous ai et painne et pesance,  
 Ne me doit pas trop tourner à grevance.

Biaüz sire Diex, comment porrai avoir  
 Vraie merci que tant aurai requise?  
 Jà nel déust ne souffrir ne voloir  
 La douce rienз qui tant est bien aprise,  
 Puiz qu'ele m'a du tout à son vouloir.  
 Ne me fëist si longuement doloir,  
 S'ele séust con s'Amors me justise,  
 Jà ne faussist pitiez ne l'en fust prise.

## V.

La douce voiz du louseignol sauvage,  
 Qu'oi nüt et jour contoier et tentir <sup>2)</sup>  
 Me radoucist le cuer et rassouage <sup>3)</sup>:  
 Lors ai talent que chant por esbaudir.  
 Bien doit chanter, puis qu'il vient à plaisir,  
 Cele que j'ai de cuer fait lige-hommage <sup>4)</sup>;  
 Si doi avoir grant joie en mon corage  
 S'ele me doigne à son oes <sup>5)</sup> retenir.

Onques vers li n'eu faus cuer ne volage,  
 Si m'en devoit pour tant mieuz avenir;  
 Ainz l'aim et verf et aor <sup>6)</sup> par usage,  
 Si ne li os mon penser descouvrir.

<sup>1)</sup> Visage. <sup>2)</sup> rétentir. <sup>3)</sup> soulage. <sup>4)</sup> soumission pleine, et entière d'un vassel à son seigneur. <sup>5)</sup> gré, volonté. <sup>6)</sup> Adore.

Quar sa biautez me fait tant esbahir  
 Que je ne sai devant li nul langage,  
 Ne regarder n'os son simple visage,  
 Tant en redout mes ieuz à départir.

Tant ai en li ferm assis mon corage,  
 Qu'ailleurs ne pens; et Diex m'en laist joïr!  
 C'onques Tristans, cil qui but le breverage <sup>1)</sup>,  
 Plus loiaument n'ama sanz repentir:  
 Car g'i met tout cuer et cors et desir,  
 Sens et savoir, ne sai se faiz folage;  
 Ainçois me dout qu'en trestout mon aage  
 Ne puisse assez li et s'amour servir.

Je ne di pas que je face folage,  
 Ni se pour li me devoie morir;  
 Qu'el mont ne truis <sup>2)</sup> tant bele ne si sage,  
 Ne nule rienz n'est tant à mon desir.  
 Mout aim mes ieuz qui me firent choisir:  
 Lors que la vi, li laissai én hostage  
 Mon cuer, qui puiz i a fait lonc estage <sup>3)</sup>;  
 Ne jà nul jour ne l'en quier départir.

Chançon va-t-eu pour faire mon message  
 Là où je n'os trestourner <sup>4)</sup> ne guenchir <sup>5)</sup>,  
 Que tant redout la male gent ombrage;  
 Mais j'ai de ce mout cruel avantage,  
 Qu'il les m'estuet seur mon cuer obéir,  
 Qui devinent ains que puist avenir  
 Les bienz d'amours. Diex les puist maléir!  
 A maint amant ont fait ire et damage.

---

<sup>1)</sup> „Argius (roi d'Irlande) avait une très belle fille, nommée Yseult; Tristan fut chargé de la demander en mariage pour son oncle Marc. Elle lui fut accordée, et, sitôt que les cérémonies furent achevées, Tristan s'embarqua avec la fille d'Argius. Avant leur départ, la reine d'Irlande remit entre les mains de Brangien, l'une des suivantes de la jeune femme, un vase rempli d'une liqueur propre à exciter le gieu d'amour, et lui commanda d'en donner à boire au roi de Cornouailles et à sa belle épouse, la première nuit de leur noces. Dans la traversée, un jour que Tristan et la belle Yseult jouaient aux échecs, ils éprouvèrent une soif violente et demandèrent à boire. Brangien, sans y penser, leur donna le breuvage, qui était dans le vase d'argent. Ils buvent avec avidité; mais ils furent embrasés d'un violent amour, et l'auteur dit, que Tristan fit sa volonté d'Yseult et lui tolut le dous nom de pucelle.” ROQUEFORT, de l'état de la poésie française dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, p. 152. <sup>2)</sup> trouve. <sup>3)</sup> séjour. <sup>4)</sup> retourner. <sup>5)</sup> aller à gauche, s'écarter.



**CLOTILDE DE VALLON-CHALYS,**  
**MADAME DE SURVILLE.**

HEROÏDE A SON ESPOULX BÉRENGER.

**C**lotilde au sien amy douce mande accolade,  
A son espoux, salut, respect, amour!  
Ah! tandis qu'explorée et de coeur si malade,  
Te quier <sup>1)</sup> la nuit, te redemande au jour,  
Que deviens, où cours-tu? loing de ta bien-aymée  
Où les destins entraînent donc tes pas?  
Faut que le dise, hélas! s'en <sup>2)</sup> croy la Renommée,  
De bien long-temps ne te revoyrai pas!

Bellone, au front d'arhain <sup>3)</sup>, ravage nos provinces;  
France est en proie aux dents des léoparts:  
Banny par ses subjects, le plus noble des princes  
Erre, et proscript en ses propres remparts,  
De chastels en chastels et de villes en villes,  
Contrainct de fuyr lieux où devoit régner,  
Pendant qu'hommes félons, clerks et tourbes serviles  
L'ozent, ô crime! en jusement <sup>4)</sup> assigner! ....  
Non, non; ne peult durer tant coupable vertige:  
O peuple Franc, reviendraz à ton roy!  
Et, pour te rendre à luy, quand faudroit d'ung prodige,  
L'attends du ciel en ce commun desroy <sup>5)</sup>.  
De tant de maulx, amy, ce penser me console;  
Onc n'a pareils vengié divin secours:  
Comme desgatz de flolz, de volcans et d'École,  
Plus sont affreux, plus croy que seront courts.

L'az donc veu ce daulphin! ne s'esloigne du Rosne  
Qui roule encor ondes franches d'horreurs!  
Par luy, puyssse Valoys reconquister ung trosne  
Qu'ont esbranlé séquaniques fureurs <sup>6)</sup>!  
Pour toy, né d'un héroiz si digne de ta race,  
Que, de son sang, mon siecle a veu payer  
L'heur <sup>7)</sup> de luy retracer le triomphe d'Horace  
Qui fist Albainz soubz les aigles ployer;

<sup>1)</sup> Cherche. <sup>2)</sup> si j'en. <sup>3)</sup> airain. <sup>4)</sup> jugement. <sup>5)</sup> désordre. <sup>6)</sup> *Die Schandthaten an der Seine (Sequana), wo die Engländer hausten.* <sup>7)</sup> le bonheur.

Pour toy, dis-je, nos luys suibve ou non la victoire,  
 (Ne peult que trop, las! encor balancer!)  
 Sçay <sup>1)</sup>, ne resterez moins fidelle qu'à la gloire  
 Au maistre seul qui peult la dispenser.  
 Est en péril <sup>2)</sup>: ah! tout, et, s'est besoing <sup>3)</sup>, moy-mesme  
 Doibz immoler à ce surgéon <sup>4)</sup> royal!  
 Te l'escrrips à regret; mais plus sens que je t'ayme,  
 Plus rougiroy de t'y veoir déloyal.  
 Jà, dict-on, ta beaulté, ta supresme vaillance,  
 Loing de nos bordz, a porté ton renom;  
 Bedford, de tes pareils va querrant alliance;  
 Plus qu'ung, séduicts, ont desmenty leur nom . . .  
 De vergongne estouffez, qu'à deffaut de la fouldre  
 Péririssent touz soubz le faix des remords!  
 François qui veult la France ayder à se dissouldre  
 N'a-t-il, responds, mérité mille morts?  
 Ainsy permets le ciel telles mésadventures  
 Et laysse ourdÿr si noyres factions,  
 Pour que soyent, humains, vos diverses natures  
 En ung plain jour myses par actions!  
 Tel, avecques la terre, escloz soubz ses entrailles,  
 L'or confondu, n'en diffère en couleur;  
 Mais, au feu s'espurant, enmyeu <sup>5)</sup> viles scorailles,  
 Tout son esclat reprent et sa valeur:  
 Telz, en ces temps de feu, voyrons François fidelles,  
 Comme l'or pur, entre escume, apparoir;  
 Et lira l'advenir, sur leurs nobles rondelles:  
 „Mouïr plustost que trahyr son debvoir!“  
 N'ay doubte, amy, que soiet tienne icelle devise;  
 Rien qu'à ce prîlx n'auray trefve ou repos . . .  
 Mais, que dye? eh! d'où vient orguillouze t'advise <sup>7)</sup>  
 Toy l'escolier, toy l'enfant des héros?  
 Pardonne maintz soulcys à ceste qui t'adore!  
 A tant d'amour est permys quelqu'effroy:  
 Ah! dèz chasque matin que l'olympe se dore,  
 Se me voyoiz montant sur le beffroy <sup>8)</sup>,  
 Pourmenant mes regards tant que peuvent s'estendre,  
 Et me livrant à d'impuissans désirs!

<sup>1)</sup> Je sais.   <sup>2)</sup> s'il est.   <sup>3)</sup> le maître est en péril.   <sup>4)</sup> s'il est besoin.  
<sup>5)</sup> rejeton.   <sup>6)</sup> au milieu de, *immitten*.   <sup>7)</sup> d'où vient, que moi orgueilleuse je te conseille . . .   <sup>8)</sup> tour de veille avec une cloche qui servait à sonner l'alarme et le tocsin.

Folle que suis, hélas! m'est advis de t'attendre;  
 Illusion me tient lieu de playzirs!  
 Lors nul n'est estrangier à ma vive tendresse;  
 Te cuyde veoir <sup>1)</sup>; me semble te parler:  
 „Là, me dis-je, ay receu sa dernière caresse ....“  
 Et jusqu'aux oz soudain me sens brusler.  
 „Icy, lez <sup>2)</sup> ung ormeil cerclé <sup>3)</sup> par aubespine  
 „Que doulx printemps jà coronait de fleurs,  
 „Me dict adieu;“ sanglotz suffoquent ma poitrine,  
 Et dans mes yeux roulent torrents de pleurs.  
 D'autres foiz escartant ces cruelles imaiges,  
 Croy, m'enfonçant au plus dense des bois,  
 Mesler des ressignolz aux amoureux ramaiges,  
 Entre tes braz, mon amoureuse voix:  
 Me semble oyr, echappant de ta bouche rosée,  
 Ces mots gentils que me font tressaillir;  
 Ainz voyds, au mesme instant, que me suis abusée,  
 Et, souspirant, suis preste à desfaillir.  
 Soubvient aussy le soir, lorsque la nuict my-sombre  
 Me laisse errer au-long des prez penchantz,  
 De tels soirs me soubvient, où libres, grace à l'ombre,  
 L'ung près de l'autre assiz en mesmes champs,  
 Doucement s'esgarer layssoiz mes mains folastres  
 Sur le contour de tes aymables traicts,  
 Tandis que de mon seyn tes levres idolastres  
 En meyssonnaient les pudiques attraicts.  
 Lors n'avoit tendre amour de tant secret mystere  
 Que pust céler à nos dezirs croissantz;  
 Playzir, dont espuysons la bruslante cratere <sup>4)</sup>  
 Rien qu'en ung seul congloboit tous nos sens.  
 T'iray-je rappelant ces nocturnes extases,  
 Du lict d'hymen fruitz tant délicieux?  
 Ah! ceste que, si loing, de touz les feulx embrases,  
 Moins pouvoiz-tu qu'emblem <sup>5)</sup> vivante aux cieulx?  
 Quand revoyray, diz-moy, ton si duyçant <sup>6)</sup> vizage?  
 Quand te pourray face à face myrer?  
 T'entacer tellement à mon frément corsage,  
 Que toy, ni moy, n'en puyssions respirer?  
 Mieulx qu'ores <sup>7)</sup> ne convient, te diray mainte chose  
 Qu'oultre ne sçait contenir mon ardeur:

<sup>1)</sup> Je crois te voir.    <sup>2)</sup> près de.    <sup>3)</sup> entouré.    <sup>4)</sup> coupe.    <sup>5)</sup> enlever.  
<sup>6)</sup> charmant.    <sup>7)</sup> à présent.

Amy, se tout d'un coup s'espandoyoit la roze  
 Plustost cherrait <sup>1)</sup> sans vie et sans odeur.  
 Non creigne, à tes beaux yeulx, oncques cesser de plaire!  
 Assez m'ont dict que n'avoye à doubter:  
 Bien soyent, à jamaiz, le Phare qui m'esclayre,  
 Au mien bonheur que peuvent adjouster?  
 Vouldroy bailler <sup>2)</sup> au tien d'heure en heure croysance;  
 Et quand tary l'aurois jusqu'à l'essor <sup>3)</sup>,  
 D'icel, fust-ce à mon dam <sup>4)</sup>, t'oster réminiscence,  
 Pour, au mien gré, t'en assouvyr encor!

Ne sçay, jusques à toy, comme adira <sup>5)</sup> ma lettre;  
 Charles ont dict vers Poictiers cheminant:  
 Par fraudeleuses mains, risque est de la tramettre;  
 Foy ne pitié ne treuvons maintenant.  
 Errent par tout pays désastreuses phalanges,  
 Quierrant butin, sans arroy <sup>6)</sup> ne sans chiefs;  
 Plus n'ont de seureté borgs, villages, ne granges;  
 Et, chasque jour, soyent nouveaulx meschiefs <sup>7)</sup>.  
 Hé Dieu! quand fin auront nos cures <sup>8)</sup> lamentables!  
 Ne reviendra tomps où, seures de brouts <sup>9)</sup>,  
 Brebiettes, au sortir de leurs chauldes estables,  
 D'autre ennemy ne creignoient que nos loups?  
 Ah! ne sont loups rapalx qu'aux Bourguignonnes tourbes  
 Comparager <sup>10)</sup> on puyse deshormaiz!  
 Champz en brugues <sup>11)</sup> réduicts et prez flouris en bourbes  
 Leurs brigandatz marqueront à jamaiz.  
 Combien que boutions <sup>12)</sup> touz au Daulphin de fiance <sup>13)</sup>,  
 Tant est profond gouffre de nos revers,  
 Qu'eust mesme de Salmon fortune et sapience,  
 Pour le combler, n'a trop de vingt hyvers.

Encor, se centre luy n'eust qu'Albion superbe,  
 Bedford, à tout le royal enfançon <sup>14)</sup>!  
 Au moinz de nostre sang, cilz n'ont rongy que l'herbe  
 N'ont guerroyé que de noble façon ....  
 Sy <sup>15)</sup> tousjours envers nous fust l'Anglais sans reproche,  
 Ses droits soustient; sont faulx; ne les croit telz:

<sup>1)</sup> Tomberait. <sup>2)</sup> donner. <sup>3)</sup> la source. <sup>4)</sup> dommage. <sup>5)</sup> arrivera, vom lateinischen adire. <sup>6)</sup> ordre <sup>7)</sup> dégâts. <sup>8)</sup> inquiétudes. <sup>9)</sup> pâture. <sup>10)</sup> comparer. <sup>11)</sup> broussailles. <sup>12)</sup> mettions. <sup>13)</sup> confiance. <sup>14)</sup> Heinrich VI. <sup>15)</sup> cependant, oui. *Starke Affirmation, dem italiänischen ei, unserem so entsprechende.*

Ainçois <sup>1)</sup> poincte l'honneur chascuns traicts qu'il descoche  
 Sans oultragier les roys ne les autels.  
 Faut qu'en son propre seyn France te donnast l'estre  
 Prince félon <sup>2)</sup>, l'opprobre de Valoys!  
 Montre ésgorgé trop tard <sup>3)</sup>, et qui n'aurois dû l'estre  
 Qu'enmyeu torments et par glaive des loix!  
 Eust ton juste guerdon <sup>4)</sup>, eussent tes longs supplices,  
 Ors que <sup>5)</sup>, sans peur, touz crimes sont commys,  
 Possible <sup>6)</sup>, esmen le coeur de tant d'affreux complices  
 Par qui Brittons nostre Gaule ont soubmys.  
 Ainsy fourbes Troyens, heureux de son désastre,  
 Aux soldats grecs vendirent lhion;  
 Ainsy François, plus vile, que soldoya Lancastre <sup>7)</sup>,  
 Ouvrent Lutece aux vaultours d'Albion.

Te le redys, ami; jà l'entrevoiy ceste heure  
 Où, triomphant de si noirs attentatz,  
 Charles de ses ayeulx va purgeant la demeure,  
 Et libérer ses coupables estatz!  
 L'Éternel d'un regard brize enfin mille obstacles,  
 Des cieulx ouverts veille encor sur nos lys:  
 Eust-il au monde engtier desnyé des miracles,  
 Il en debvroit au trosne de Clovis.  
 Puysses l'auguste paix du sien <sup>8)</sup> icy descendre ....  
 Ah! se rompost ton funeste sommeil,  
 Quand de voyrax marchier sur taz fumants de cendre,  
 Peuple esgaré .... quel sera ton réveil? ...  
 Ne m'entend <sup>9)</sup>; se complaist à s'abreuver de larmes,  
 Tyze <sup>10)</sup> les feulx qui le vont dévorans ....  
 Mieulx ne vauldroit, hélas! repos que tant d'alarmes,  
 Et roy si preulx que cent lasches tyrans?

Où que suyves ton roy, ne mets ta doulce amye  
 En tel oubly qu'ignore où gist ce lieu:  
 Jusqu'alors en souley, de calme n'aura mye.  
 Plus ne t'en dy: que t'en soubviennet! Adieu.

<sup>1)</sup> Au contraire. <sup>2)</sup> Der Herzog von Burgund. <sup>3)</sup> Bekanntlich wurde derselbe auf der Brücke von Montereau von den Begleitern des Dauphin ermordet.  
<sup>4)</sup> récompense. <sup>5)</sup> à présent que. <sup>6)</sup> peut-être. <sup>7)</sup> Heinrich V. <sup>8)</sup> de son trône. <sup>9)</sup> il (le peuple) ne m'entend pas. <sup>10)</sup> attise.

## BALLADE A MON ESPOUX,

lors, quand tornoit emprez un an d'absence, miz en  
ses bras nostre fils enfançon.

**A**ux premiers jours du printemps de mon aage,  
Me pavanoy, sans craincte et sans dezir;  
Rozes et lys yssoient <sup>1)</sup> sur mon vizage,  
Tous de mirer, et nul de les coeillir:  
Maiz quand l'auteur de mon premier souspir  
Les fust livrant au plus tendre ravage,  
Lors m'escriay, me sentant frémollir:  
„Faut estre deulx pour avoir du playzir;  
„Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage!“

Tousjours despuys, caressant le servage  
Que par tes yeulx l'amour m'a fait subir,  
Se ne te voy, me seroit affolage <sup>2)</sup>  
Joye espérer, fors de ton soubvenir:  
Maiz se reviens, soudain de tressaillir,  
De te presser à mon tremblant corsage,  
Et m'esgarer, pour trop bien le sentir,  
Qu'il n'est qu'à deux d'espuyzer le playzir;  
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage!

Or toutesfois, de ce triste rivage,  
S'alloiz partant, emportoit le zéphir  
Mes longs regrets; et ce précieux gage  
De tant d'ardeurs, ne les souloit blandir:  
Mais, grace à luy, plus ne scauroy languir;  
Lors qu'en mes bras serreray ton ymage,  
Entre les tiens me cuyderay tollir <sup>3)</sup>:  
Ung tiers si doulx ne faict tort au playzir;  
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

## ENVOY.

Gentil espoux, si Mars et ton courage  
Plus contraignoient ta Clotilde à gesmir,  
De luy monstrier, en son petiot langage,  
A t'appeler, feray tout mon playzir.  
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

<sup>1)</sup> Sortaient, naissaient. <sup>2)</sup> folie. <sup>3)</sup> je me croirai enlevée. Tollir vom  
lat. tollere.

## RONDEL A MAISTRE ALAIN.

De sienne flour de belle rhétorique où laisse oïr  
que n'ay mye air de cour.

L'air de la cour, vous le diray-je? entesle  
Chier maistre Alain; c'est ung dogme receu  
Despuys le jour que vous cuydez poëste,  
En cheveulx gris, et qu'on s'est apperceu  
Que d'Hélicon projectiez la conqueste.

Ainz <sup>1)</sup> comme offriez vos oeuvres pour requeste  
Au blond Phoebus, devinez veoir ung peu  
Ce qu'y treuva, quand en eust fait l'enqueste?

De l'air <sup>2)</sup>.

S'en esbayoit; à bien rire estoit preste  
Toute sa cour; quand moult fort entenden  
Phesycien <sup>3)</sup>, lors présent à la feste,  
Dict: „N'en gabez <sup>4)</sup>; ung jour de lune indeu,  
„Par fascheux cas, il s'endormist nud-teste  
„A l'air.“

## RONDEL A LA DAMOISELLE D'ONS.

Que dizoit tant qu'est facile de lucter encontre  
le tout-puissant Amour.

Il est ung dieu, dont ne fais la paincture;  
Jeunes et vieulx, garçons, filles, espoulx,  
Qui tost, qui tard, sont de droict sa capture;  
La suys enfin: bien faut reigner sur nous  
Quand de ses feux embraze la nature.

Or dans sa geole <sup>5)</sup>, ung tantet soït obscure,  
Que vay risquant? pour avengles tretouz <sup>6)</sup>;  
Enfantz et folz, quoi que chante Épicure,

Il est ung dieu.

Ainz du premier onc n'a craint le courroulx  
Qui s'apploya <sup>7)</sup>, comme fais, sans murmure;  
Et dust playzir n'en guerdonner <sup>8)</sup> les coulpz,  
Avec ses pairs on gagne à filer doux:  
Car que suys moy? ... chestive créature;

Il est ung dieu.

<sup>1)</sup> Mais. <sup>2)</sup> du vent. <sup>3)</sup> médecin. <sup>4)</sup> raillez. <sup>5)</sup> prison. <sup>6)</sup> tous.  
<sup>7)</sup> se plia. <sup>8)</sup> récompenser.

## TRIOLETS.

Tant au loing du roy de mon coeur  
 C'est trop, hélas! languir seulette!  
 N'ay plus ny parler, ny couleur,  
 Tant au loing du roy de mon coeur!  
 N'a donc pitié de ma langueur  
 Luy qui n'oyoit que sa poulette?  
 Tant au loing du roy de mon coeur  
 C'est trop, hélas! languir seulette!

Du jour qu'ay veu mon roy partir,  
 Voyle des nuicts couvre le monde:  
 Aisles du temps croy s'allentir,  
 Du jour qu'ay veu mon roy partir;  
 Ne peulx rester, ne peulx sortir,  
 Qu'entour de moy tout ne responde:  
 „Du jour qu'a veu son roy partir,  
 „Voyle des nuicts couvre le monde.“

Il me disoit: „Je vy pour toy;  
 „Que la mort seule nous sépare!“  
 Je respondoy, „Sy fais je moy.“  
 Quand me disoit, „Je vy pour toy:“  
 Ors qu'est si loing, maugré sa foy,  
 Sçay-je le sort qu'il me prépare?  
 Luy que disoit, „Je vy pour toy;  
 „Que la mort seule nous sépare!“

N'est pour l'aymer, que de le voir;  
 Qui le vist, onc ne fust vottage:  
 Dust on l'adôrer sans espoir,  
 N'est pour l'aymer, que de le voir:  
 Tant fiere qu'acteint son pouvoir,  
 Se complaist en si doux servage:  
 N'est pour l'aymer, que de le voir;  
 Qui le vist, onc ne fut vottage.

Les fleurs esclozent soubz ses pas;  
 Parfum de roz est sur sa bousche;  
 Tout s'embellist des siens appas;  
 Les fleurs esclozent soubz ses pas:  
 Est-il des graces qu'il n'ayt pas,  
 Ou qu'il ne preste à ce qu'il tousche?



Les fleurs esclozent soubz ses pas;  
 Parfum de roze est sur sa bouche.  
 Tant au loing du roy de mon coeur,  
 C'est trop, hélas! languir seulette! etc. etc.

CHANT ROYAL A CHARLES VIII <sup>1)</sup>.

Qui fait enfler ton cours, fleuve bruyant du Rosne?  
 Pourquoi roulent si fiers tes flots tumultueux?  
 Que la nymphe de Sayne, au port majestueux,  
 De ses bras argentins aille entourant le trosne:  
 Tu luy faiz envyer tes bonds impetueux!  
 Les fleuves, tes esgaulx, coulent en assurance  
 Parmi des champs flouris, des plaines et des bois;  
 Toy qu'un gouffre profond absorbe à ta nayssance,  
 Mille' obstacles divers combattant ta puyssance;  
 Tu triomphes de tous. Tel, vengeur de ses droists,  
 Charles brave l'Europe et fait dire à la France,  
 „Rien n'est tel qu'ung héroiz soubz la pourpre des roys!“

Où courent ces guerriers dont la tourbe foyzonne <sup>2)</sup>  
 Entour du Pô, d'effroy soudain tourmentueux?  
 Naguere ils courbaient touz un front respectueux  
 Devant l'ost <sup>3)</sup> où des lyz la trompette rezonne:  
 Pistent donc t'arrester, conquérant vertueux?  
 De tes haults faits rescents la seule remembrance  
 Desjà, par la terreur, n'enchaîne leurs exploits?  
 N'a donc assez cogneu leur parjure alliance  
 Que pour desconforter nos preulx et ta vaillance,  
 Alpes, voire Apennins sont fragiles paroys?  
 Va! les frappe d'ung coup! parte icel cry de France,  
 „Rien n'est tel qu'ung héroiz soubz la pourpre des roys!“

Tel, des dieulx, qu'Hésios <sup>4)</sup> et cygne de Sulmone <sup>5)</sup>  
 (Trop souvent deshontez <sup>6)</sup> plus que voluptueux)  
 Ont despainct vindicteurs <sup>7)</sup>, poltrons, incestueux,  
 L'arbitre soubverain qu'eust sien temple à Dodone,  
 De la terre écraza les enfantz monstrueux.  
 En vain ils menaçoient l'auguste demourance;

<sup>1)</sup> Schlacht bei Fornoue 1495. <sup>2)</sup> abonde. <sup>3)</sup> l'armée, *wahrscheinlich vom latein. hostis*. <sup>4)</sup> rebuter. <sup>5)</sup> remparts, *vom latein. paries*. <sup>6)</sup> Hesiod. <sup>7)</sup> Ovid. <sup>8)</sup> effrontés. <sup>9)</sup> vindicatifs.

En vain sur Pélion, Ossa jusqu'à trois fois  
Entassé, surmontoit l'Olympe en apparence.  
Ainz se rist Jupiter de leur persévérance;  
Et, des montz fouldroyés les broyant soubz le poids,  
Apprit à l'univers ce qu'ores voyd la France,  
„Rien n'est tel qu'un héroiz soubz la pourpre des roys!“

Aux armes, paladins! vostre sang ne bouillone!  
Des Romains desgradez l'Aigle tempestueulx,  
Le Griffon, la Licorne aux palaiz somptueulx,  
L'Ours blanc, et de Saint-Marc la superbe Lyonne,  
Soustiennent de Milan de Dragon tortueulx.  
L'Éridan, de vos bras, attend la délivrance;  
Hastez-vous! disputez ces passages estroits!  
Ne vous aurait le ciel confié sa vengeance,  
Si de vos devanciers portant vaine semblance,  
Vons ne sçaviez jouter qu'en spacieulx tournoys ....  
Aux mains! n'oyez quel sont rendent échoz de France,  
„Rien n'est tel qu'un héroiz soubz la pourpre des roys!“

Ainsy, bravant la mort qui jà vous environne,  
Fondez sur l'ennemi lache et présomtueulx.  
Tu ne t'attendois pas, pontife fastueulx,  
Aux affronts qu'en ce jour, sur ta triple couronne,  
Verseroient tes efforts tousjours infructueulx!  
Quoy! se peult-il encor que Victoire balance?  
Dieulx seroient incertains où se montre Valoys?  
Non, non: sur l'hydre mesme, en Hercule il s'eslance;  
Perfide Mantouan, rompz ta derraine <sup>1)</sup> lance!  
L'air au loing en mugist: Ludovic <sup>2)</sup>, aux aboys,  
Paslit, tombe et s'escrye: „O trop heureuse France,  
„Rien n'est tel qu'un héroiz soubz la pourpre des roys!“

#### ENVOY.

Prince, en qui luit <sup>3)</sup> valeur, sagesse et tempérance,  
Du premier de ton nom <sup>4)</sup>, qu'en despriz <sup>5)</sup> du grégeois <sup>6)</sup>,  
A l'empyre romain comme au reigne gaulois  
Rendist, en deulx hyvers, leur prime transparence,  
T'offre les derniers sons qu'échappent à ma voix,  
Fiere que de tel chant retentisse la France,  
„Gloire à Charles héroiz soubz la pourpre des roys!“

.. <sup>1)</sup> Dernière. <sup>2)</sup> Ludwig Sforza. <sup>3)</sup> luit, brille. <sup>4)</sup> Karl der Grosse *ist* *gemeint*. <sup>5)</sup> dépit. <sup>6)</sup> de l'empire grec.

## VERSELETS

à mon premier né.

## REFRAIN.

**O** cher enfantelet, vray pourtraict de ton pere,  
 Dors sur le seyn que ta bouche a pressé!  
 Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ma mere,  
 Tien doux oeillet par le somme oppressé.

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre  
 Gouste ung sommeil qui plus n'est fait pour moy!  
 Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre ....  
 Ainz qu'il m'est doux ne veiller que pour toy!

Dors, mien enfantelet, mon souley, mon idole!  
 Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté!  
 Ne m'esjouit encor le son de ta parole,  
 Bien ton soubreiz cent fois m'aye enchanté.

O cher enfantelet, etc.

Me soubriaz, amy,\* dez ton réveil peut-estre:..  
 Tu soubriraz à mes regards joyeuxl ....  
 Jà prou <sup>1)</sup> m'a dict le tien que me savois cognestre,  
 Jà bien appriz te myrer dans mes yeulx.

Quoy! tes blancs doigtelets abandonnent la mamme,  
 Où vingt puyzer ta bouchette à playzir! ....  
 Ah! dusses la sechier, cher gage de ma flamme,  
 N'y puyzeroiz au gré de mon desir!

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore!  
 Cher enfançon, mon souley, mon amour!  
 Te voy toujours; te voy et veulx te veoir encòre:  
 Pour ce trop brief me semblent nuict et jour.

O cher enfantelet, etc.

Estend ses brasselets; s'espand <sup>2)</sup> sur lui le somme;  
 Se clost son oeil; plus ne bouge ... il s'endort ...  
 N'estoit ce tain <sup>3)</sup> floury des couleurs de la pomme,  
 Ne le diriez dans les bras de la mort? ...

Arreste, cher enfant! ... j'en frémy toute engtiere! ...  
 Réveille-toy! chasse ung fatal propoz <sup>4)</sup>! ...

<sup>1)</sup> Assez. <sup>2)</sup> se repand. <sup>3)</sup> teint. <sup>4)</sup> idée.

Mon fils! ... pour ung moment ... ah! revoy la lumière! ...  
 Au prîlx tu tien, rends-moy tout mon repoz! ...

Doulce erreur! il dormoit ... c'est assez, je respire;  
 Songes légiers, flattez son doulx sommeil!  
 Ah! quand voyray cestuy pour qui mon coeur souspire,  
 Aux miens costez, jouir de son réveil?

O cher enfantelet, etc.

Quand te voyra cestuy dont az receu la vie,  
 Mon jeune espoulx, le plus beau des humains?  
 Oui, desjà cuyde voir ta mere aux cieulx ravie  
 Que tends vers luy tes innocentes mains!

Comme ira se duysant <sup>1)</sup> à ta prime caresse!  
 Aux miens bayzers com' t'ira disputant!  
 Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyser sa tendresse,  
 A sa Clotilde en garde bien autant ....

Qu'aura playzir, eu toy, de cerner <sup>2)</sup> son ymaige,  
 Ses grands yeulx vairs <sup>3)</sup>, vifs, et pourtant si doulx!  
 Ce front noble, et ce tour gracieulx d'ung vizaige  
 Dont l'amour même eut fors <sup>4)</sup> esté jaloux!

O cher enfantelet, etc.

Pour moy, des siens transportz onc ne seray jalouse  
 Quand fero y moinz qu'avec toy les partir:  
 Faiz amy, comme luy, l'heur d'ugne tendre espouse,  
 Ainz, tant que luy, ne la fasses languir! ...

Te parle, et ne m'entends ... eh! que dis-je? insensée!  
 Plus n'oyroit-il, quand fust moult esveillé ....

---

<sup>1)</sup> Se complaisant. <sup>2)</sup> voir, vom latein. cernere. <sup>3)</sup> verds, verdâtres. Yeux vairs, ὀμματα γλαυκά, yeux pers. Man vergl. über den Ausdruck yeux vairs: La Ravallière, Poésies du Roi de Navarre, I, p. 231. FRANCISQUE MICHEL, Chansons du Châtelain de Coucy, p. 139 not. führt einen Vers aus den Fabliaux de Barbazan et Méon, Vol. III, p. 424, v. 481 an: Com faucons vairs iex et rians, woraus hervorgeht, dass man darunter allerdings dasselbe verstanden hat, was die Alten unter oculi glauci. Wolff scheint also Unrecht zu haben, wenn er (Altfranz. Volkslieder, S. 75) vair von varius herleitet, so sinnreich die Etymologie auch übrigens sein mag. Ist sie die richtige, so ersieht man hieraus, zu welchen Irrthümern bei Erklärung der altfranzösischen Sprachüberreste die Homonymie Veranlassung giebt, was von Diez (Poésie der Troubadours, S. 308 folgte) mit Beispielen belegt worden ist. <sup>4)</sup> peut-être, vom lat. fortasse.

Povre chier enfançon! des filz de ta pensée  
L'eschevelet n'est encor débroillé ....

Tretouz avons esté, comme ez toy, dans ceste heure;  
Triste rayzon que trop tost n'advindra!  
En la paix dont jouys, s'est possible, ah! demeure!  
A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.

O cher enfantelet, etc.

## VAUX-DE VIRE *von* OLIVIER BASSELIN.

### LES PÉRILS DE MER <sup>1)</sup>).

Compagnon marinier,  
Grande et pleine est la mer:  
Le flot bat au rivage.  
Il faut prendre ce bord <sup>2)</sup>,  
Car le vent est trop fort.  
Ne perdons point courage

Las! je crains bien que l'eau  
N'ait dedans ce bateau  
Entré durant l'orage.  
Sus! compagnons, tirons  
La pompe, et la vuidons.  
Ne perdons point courage.

N'ayant plus rien, sinon  
Le trinquet <sup>3)</sup>, qui soit bon,  
Sa voile et son cordage,  
Il nous la faut hausser  
Pour mauvais temps passer.  
Ne perdons point courage.

Le vaisseau trop chargé  
Est beaucoup soulagé.  
La charge et l'équipage  
Sont prespue dans le port:  
C'est un grand reconfort.  
Ne perdons point courage.

<sup>1)</sup> V. III, p. 51 *folgd.* <sup>2)</sup> Courir cette bordée. <sup>3)</sup> C'est ainsi qu'on désigne, dans la Méditerranée, le second arbre enté sur le maître mat. — Du Bois.

Compagnon marinier,  
N'allons plus sur la mer  
Car je crains le naufrage.  
Mais si le bateau plein  
Fait trafic de ce vin,  
Ne perdons point courage.

Ce qui nous est resté  
Est ore <sup>1)</sup> en seureté.  
Si <sup>2)</sup>, refaisons voyage.  
Faut le vaisseau tourner  
Pour le recalfeutrer <sup>3)</sup>,  
Ne perdons point courage.

#### RESOLUTION DE BOIRE <sup>4)</sup>.

**L**as <sup>5)</sup>! je voy bien que m'a quitté m'Amie;  
Elle m'a dit que je boy trop souvent  
Et que cela m'abregeroit la vie.  
Je m'en vay donc en un desert sauvage  
Où, sidre et vin ne beuvant nullement,  
Je passeray le reste de mon aage.

Si je n'y boy que de l'eau toute pure,  
Bien tost ainsi je finiray mes jours;  
Car tel boire est contraire à ma nature.  
Ce me sera tres dure penitence.  
Ainsi mourray, regrettant mes amours,  
Comme un hermite, en faisant abstinence.

Puis que au desert on ne boit rien qui vaille,  
Laisser ne veux ce bon vin dans le pot.  
J'en boy à vous, premier que <sup>6)</sup> je m'en aille.  
Après ma mort faut sur ma tombe escrire:  
„Ci gist qui a bien aimé le piot <sup>7)</sup>;  
„C'est grand dommage aus taverniers de Vire.“

<sup>1)</sup> A cette heure, maintenant, vom lat. hora. *Daher* dorénavant d.i. d'ore en avant. <sup>2)</sup> d. h. ainsi. <sup>3)</sup> calfeutrer. <sup>4)</sup> V. VI, p. 57. <sup>5)</sup> d. i. Hélas, noch bei Marot. <sup>6)</sup> avant que. <sup>7)</sup> Vom lat. potus, häufig bei Rabelais und noch jetzt in der Normandie gebräuchlich. *Daher* se pioter d. h. s'enivrer.

LA GUERRE ET LE VIN<sup>1)</sup>.

Hardy comme un Cesar, je suis à ceste guerre  
Où l'on combat armé d'un grand pot et d'un verre.  
Plus tost un coup de vin me perce et m'entre au corps  
Qu'un boulet qui cruel rend les gens si tost morts.

Le cliquetis que j'aime est celuy des bouteilles.  
Les pipes, les bereaux<sup>2)</sup> pleins de liqueurs vermeilles,  
Ce sont mes gros canons qui battent sans faillir  
La soif qui est le fort que je veux assaillir.

Je trouve quant à moy que les gens sont bien bestes  
Qui ne se font plus tost au vin rompre les testes  
Qu'aux coups de coutelas en cherchant du renom:  
Que leur chant<sup>3)</sup>, estant morts, si l'on en parle ou non?

De trop boire frappée, une tête en reschappe;  
Sent bien un peu de mal lorsque le vent la happe;  
Mais, quand on a dormy, le val s'en va soudain.  
A ces grands coups de Mars tout remede y est vain.

Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grand verre:  
Il est mieux assuré qu'en un casque de guerre.  
Pour cornette ou guidon suivre plus tost on doit  
Les branches d'hier<sup>4)</sup> ou d'if qui monstrent où l'on doit.

Il vaut mieux pres beau fen boire la muscadelle  
Qu'aller sur un rempart faire la sentinelle.  
J'aime mieux n'estre point en taverne en défaut  
Que suivre un capitaine à la bresche, à l'assaut.

Neantmoins tout excez je n'aime et ne procure;  
Je suis beuveur de nom et non pas de nature.  
Bon vin, qui nous fais rire et hanter nos amis,  
Je te tiendray toujours ce que je t'ay promis.

ÉLOGE DE NOÉ<sup>5)</sup>.

Que Noé fut un patriarche digne!  
Car ce fut luy qui nous planta la vigne  
Et beut premier le jus de son raisin.  
O le bon vin!

<sup>1)</sup> V. X. p. 64 *folgd.* <sup>2)</sup> *Vom lat. bibere, italienisch bere, boire. Hier ist es soviel als tonneaux.* <sup>3)</sup> que leur importe, *von dem alten Zeitwort chaloir, entsprechend dem italiänischen calere.* <sup>4)</sup> hierre oder hierre vom lat. hedera. *Aus l'hierre ist das neuere lierre entstanden.* <sup>5)</sup> V. XIV, p. 70 *folgd.*

Mais tu estais, Lycurgue, mal habile,  
 Qui ne voulus qu'on beust vin en ta ville.  
 Les beuveurs d'eau ne font point bonne fin.  
 O le bon vin!

Qui boit bon vin, il fait bien sa besongne.  
 On voit souvent vieillir un bon yvrongne,  
 Et mourir jeune un savant medecin.  
 O le bon vin!

Le vin n'est point de ces mauvais beuvrages  
 Qui, beus par trop, font faillir les courages:  
 J'ay, quand j'en boy, le courage Herculin.  
 O le bon vin!

Puisque Noé, un si grand personnage,  
 De boire bien nous a appris l'usage,  
 Je boiray tout. Fay comme moy, voisin!  
 O le bon vin!

#### A SON NEZ <sup>1)</sup>).

Beau nez, dont les rubis ont cousté mainte pipe  
 De vin blanc et clairer,  
 Et duquel la couleur richement participe  
 Du rouge et violet;

Gros nez! qui te regarde à travers un grand verre  
 Te juge encor plus beau:  
 Tu ne ressembles point au nez de quelque here  
 Qui ne boit que de l'eau.

Un Coq d'Inde sa gorge à toy semblable porte.  
 Combien de riches gens  
 N'ont pas si riche nez! Pour te peindre en la sorte,  
 Il faut beaucoup de temps.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine;  
 Le vin est la couleur  
 Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guisne <sup>2)</sup>,  
 En beuvant du meilleur.

<sup>1)</sup> V. XVIII, p. 76. <sup>2)</sup> guisne.



On dit qu'il nuit aux yeux: mais seront-ils les maistres?

Le vin est guarison.

De mes maux: j'aime mieux perdre les deux fenestres  
Que toute la maison.

#### LE VIN REND ÉLOQUENT <sup>1)</sup>.

**C**ertes, *hoc vinum est bonus*.

De mauvais latin ne vous chaille <sup>2)</sup>.

Si bien congru <sup>3)</sup> n'estoit ce jus,

Le tout ne vaudroit rien qui vaille.

Escolier j'appris que bon vin

Aide bien au mauvais latin.

Cette sentence pratiquant,

De latin je n'en appris guere

Y pensant estre assez sçavant,

Puisque bon vin aimoy à boire.

Lorsque mauvais vin on a beu,

Latin n'est bon, fust-il congru.

Fi du latin! Parlons françois;

Je m'y recognoy davantage.

Je veux boire une bonne fois,

Car voici un maistre beuvrage.

Certes, si j'en beuvoy souvent,

Je deviendroy fort eloquent.

Durant que ce vin j'avaloy,

Qui me chatouilloit sous la langue,

Me sembloit-il que je faisoy

En court quelque belle harangue.

J'avoy bien du contentement.

Las! il s'est passé vistement.

#### LE BUVEUR ET LE HARENG <sup>4)</sup>.

**J'**ay grand' peur d'une maladie:

Une heure y a que je n'ay beu.

Tant tarder, las! comme ay-je pu?

Desja ma face en est blesmie.

<sup>1)</sup> V. XXI, p. 80 *folgd.*    <sup>2)</sup> ne vous importe.    <sup>3)</sup> convenable, *con lat. congruere.*    <sup>4)</sup> V. XXVII, p. 89 *folgd.*

Le harenc bientost perd la vie  
 Quand il se sent hors de la mer.  
 De mesme je ne puis durer,  
 Lorsque la boisson m'est faillie.  
 J'ay grand peur d'une maladie:  
 Une heure y a que je n'ay beu.  
 Tant tarder, las! comme ay-je pu?  
 Desja ma face en est blesmie.

Mais, comme au harenc, ne faut mie <sup>1)</sup>  
 Que tousjours le bec aye en l'eau;  
 Mesme faut tenir le museau  
 Tousjours en bonne malvoisie.  
 J'ay grand' peur d'une maladie:  
 Une heure y a qui je n'ay beu.  
 Tant tarder, las! comme ay-je pu?  
 Desja ma face en est blesmie.

Perdrons-nous, pour femme et mesgnie <sup>2)</sup>,  
 De boire à tire-la-Rigault <sup>3)</sup>?  
 Faut-il laisser tout plein le pot?  
 Voici si bonne compagnie.  
 J'ay grend' peur d'une maladie:  
 Une heure y a que je n'ay beu.  
 Tant tarder, las! comme ay-je pu?  
 Desja ma face en est blesmie.

#### IL FAUT TRINQUER <sup>4)</sup>.

**H**é! qu'avons-nous affaire  
 Du turc ni du sophy,  
 Don Don?  
 Pourveu que j'aye à boire,  
 Des grandeurs je dy: Fi!  
 Don Don.

<sup>1)</sup> Nullement, *vom lat. minime.* <sup>2)</sup> *d. i. ménage.* <sup>3)</sup> L'origine de cette locution proverbiale est fort clairement exposée dans le passage suivant du Recueil des antiquités et singularités de la ville de Rouen, par Taillepiéd. Rouen 1587, 8. p.153. L'auteur parle de l'archevêque Rigault qui, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, fit don à la cathédrale de Rouen d'une très grosse cloche. Il ajoute: „Et pour ce que le temps passé il échœoit de bien boire avant que de la sonner, le proverbe commun est venu qu'on dit d'un bon buveur qu'il boit à tire la Rigault,“ c'est-à-dire de manière à acquérir assez de force pour bien tirer la Rigault, la cloche de Rigault. — DUBOIS. *In dem XXV. Vaudevire endigt jedes Couplet mit dem Refrain: Et vaide le pot, Tire-la-Rigault!* <sup>4)</sup> V. XLVII, p. 134 *folgd.*

Trinque, Seigneur: le vin est bon.

*Hoc acuit ingenium.*

Qui songe en vin ou vigne,

Est un presage heureux,

Don don.

Le vin à qui reschigne

Rend le coeur tout joyeux,

Don don.

Trinque, Seigneur: le vin est bon.

*Hoc acuit ingenium.*

Meschant est qui te brouille,

[Je parle aux taverniers,]

Don don.

Le beuvrage à grenouille

Ne doit estre aux celliers,

Don don.

Trinque, Seigneur: le vin est bon.

*Hoc acuit ingenium.*

Que ce vin on ne coupe;

Ainçois <sup>1)</sup> qu'on boive net,

Don don.

Je prie toute la troupe

De cuider le godet,

Don don.

Trinque, Seigneur: le vin est bon.

*Hoc acuit ingenium.*

#### ÉLOGE DE L'HÔTE <sup>2)</sup>.

Louons nostre hostel,

*[Bibimus satis]*

Et l'hoste, lequel

*Nos pavit gratis*

Et sans reschigner,

*Onerans mensas*

De mets délicats.

Il nous aime bien,

*Hoc patet nobis;*

<sup>1)</sup> De contrainte, des Italiens, ainsi, etc. <sup>2)</sup> p. XLVIII, p. 136 folg. etc.

Car son meilleur vin  
*Deprompait cadie,*  
 Et nous en a fait  
*Usque ad oras*  
 Remplir nos hanaps <sup>1)</sup>).

Les frals ne soyent grands  
*Coram amicis,*  
 Nous entre-hantans  
*Sumptibus paucis;*  
 Mais tousjours le vin  
*Lavet gingivas*  
 Après le repas.

Qu'on en donne donc  
*Cunctis convivis;*  
 A l'hoste beuvons  
*Pateris plenis;*  
 Le remerciais.  
 A vingt ans d'ici  
 Pussions faire ainsi!

#### ÉLOGE DU VIEUX TEMPS <sup>2)</sup>).

Qui est comme moy bon beuveur,  
 Ne craint tant trouver un robeur <sup>3)</sup>)  
 Comme un mauvais beuvrage.  
 Car d'un robeur on se défend;  
 Mais celui qui mauvais vin prend,  
 Bien tost perd tout courage.

Je voudroy, beuvant mauvais vin,  
 Me voir la gorge tout soudain  
 Bien courte devenue;  
 Mais, quand le bon vin je boiroy,  
 Que le col j'eusse encor trois fois  
 Aussi long qu'une grue.

Quant à l'eau, ne me parlez point  
 D'en boire, si n'y suis contraint,  
 Ou si ne suis hermite;

<sup>1)</sup> Ehrenbecher, wahrscheinlich vom griech. ἀγανίσκειν. <sup>2)</sup> V. LII, p. 134.  
<sup>3)</sup> Das deutsche Räuber. Auch im italienischen heißt rubare stehlen.

Encor faudrait-il quelquesfois  
Que vin je beusse dans les bois,  
Ou je mourroy bien viste.

Je sçay bien que je boy des mieux;  
Mais j'en ressemble à mes ayeux:  
Il faut suivre nos peres.  
S'on <sup>1)</sup> laisse les vieilles façons,  
Jamais, si bien que nous pensons,  
N'iront droict nos affaires.

CHANSON NORMANDE <sup>2)</sup>.

L'amour de moy sy est enclose  
En ung jolly jardinet,  
Ou croist la rose et le muguet,  
Et aussy faict la passeroise,

Mon jardinet est si playsant  
Et garny de toute flour;  
Et s'y est gardé d'ung amant  
Aultant la nuict comme le jour.

Hellas! il n'est si douce chose  
Que de ce doux roussignolet,  
Qui chante clair au matinet.  
Quand il est las, il se repose.

Je la veis l'autre jour cueillant  
En ung vert pré la violette,  
Et me sembla sy advenant <sup>3)</sup>  
Et de beaulté la tres parfaicte.

Je la regarday une pose <sup>4)</sup>;  
Elle estoyt blanche comme let  
Et douce comme ung aignellet,  
Vermeillette comme un rose.

<sup>1)</sup> Si on. <sup>2)</sup> *Bel Du Bois*, a. a. O., S. 195. <sup>3)</sup> agréable. <sup>4)</sup> pause, un instant.

FRAGMENTS DU REGIME DE FORTUNE  
par Alain Chartier <sup>1)</sup>.

**J**e Constance fais a tous assavoir  
Qui jusques cy ont au monde vescu  
Que chascun s'arme ou face son devoir  
Pour resister de boucler et escu  
Contre fortune en qui mains est vaincu,  
Ainsi qu'elle est coustumiere de faire  
Car pouoir a d'honneur faire et deffaire  
Et de richesse en poureté muer,  
Preigne qui veult à ses fraictz exemplaire.  
Telz sont les ieux dont elle scet iouer.

Gloire et honneur, renommée et avoir  
Ce sont ses biens, car elle sont deu.  
Quant il luy plaist elle les peult rauoir:  
A moins les a donnez et retollu  
Par sa roe <sup>2)</sup> qui ses faictz a tout leu.  
Des biens mondains fait ce qu'elle veult faire:  
Aux ungs donne aise, aux autres peine haire;  
Aux ungs honneur sans les diminuer,  
Aux autres honte a qui en doye desplaire.  
Telz sont les ieux dont elle scet iouer.

Les plus grans fait trebuscher et cheoir:  
Et ceulx qui sont de petit lieu venu  
Aucunesfoi es haults sieges asseoir:  
Puis tout à coup dont ilz sont esperdu  
Sans dire qui n'a gaigné ne perdu  
Cheoir les fait aussi bas qu'emmy Loire.  
Et aussitost ung roy que ung populaire  
Hue apres luy qui y voudra huer,  
D'elle n'aura iamais autre salaire.  
Telz sont les ieux dont elle scet iouer.

Fortune est fiel avec lectuaire  
Doulce à la fin, et puis plaine d'amer;  
Amye aus ungs, aux autres adversaire:  
Telz sont les ieux dont elle scet iouer.

<sup>1)</sup> Wir geben den Text der Pariser Ausgabe vom Jahre 1529 mit Verbesserung der offenbaren Fehler. <sup>2)</sup> roue.

Les biens mondains, les honneurs et les gloires  
 Qu'on ayme tant, desire, prise et loue  
 Ne sont qu'abus et choses transitoires,  
 Plustost passans que le vol d'une aloue <sup>1)</sup>.  
 Fortune en tient le compte en son escrope <sup>2)</sup>  
 Et les depart à l'ung plus, l'autres moins;  
 Et puis leur tolt et oste hors des mains.  
 Et pour ce dy et sur cela me fonde  
 A tous propos que de soir et de mains <sup>3)</sup>:  
 Ce n'est que vent de la gloire du monde.

Fortune donc assiet en haults pretoires  
 Et les eslieue au plus hault de sa roe  
 Tous ceulx qui ont honneurs et territoires,  
 Et puis les fiert de sa paulme en la ioe  
 Et du sommet les abat en la boe,  
 Par quoy ilz sont de poureté attains.  
 Dont quant on est de ses sieges haultains  
 Mis en la chartre où poureté redonde  
 A iugemens faire vrays et certains  
 Ce n'est que vent de la gloire du monde.

Trop bien appert <sup>4)</sup> par anciens hystoires  
 Que les espritz desveloppe et desnœe  
 Qui donne assez triumphes et victoires  
 A qui luy plaist, ains que le pas leur cloe:  
 Mais en la fin leur appointe autelz bains  
 Quelle iadis appointa a gens mainctz.  
 Pourtant est fol qui se plonge en son onde;  
 Car par ses faiz mal seurs et incertains  
 Ce n'est que vent de la gloire du monde.

Fortune a biens muables et soubdains,  
 Et plus escorche d'assez qu'elle ne tonde  
 Prise qui veult biens et honneurs mondains:  
 Ce n'est que vent de la gloire du monde.

Sur lac de deuil, sur riuere ennuyeuse,  
 Plaine de crys, de regretz et de clains <sup>5)</sup>;  
 Sur pesant sourse et melencoliense,  
 Plaine de plours, de souspirs et de plains:

<sup>1)</sup> Alauda. <sup>2)</sup> pièce de drap, *in ihrer Schürze*. <sup>3)</sup> matin. <sup>4)</sup> connu.  
<sup>5)</sup> Von clamor.

Sur grans estanz d'amertume tout plains  
 Et de douleur, sur abisme profonde  
 Fortune là sa maison tousiours fonde  
 A lung des lez de roche espouventable:  
 Et en pendant affin que plustost fonde,  
 En demonstrant qu'elle n'est pas estable.

D'une part clere et d'autre tenebreuse  
 Est la maison aux douloureux meschans;  
 D'une part riche et d'autre souffreteuse:  
 C'est du costé ou les champs sont prochains.  
 Et d'autre part a assez fruicts et grains:  
 Là siet fortune où tout en air habonde.  
 D'une part noire et de l'autre elle est blonde,  
 D'une part ferme et d'autre tresbuchable,  
 Muette, sourde, auengle et sans faconde,  
 En demonstrant qu'elle n'est pas estable.

Et la endroit par sa dextre orgueilleuse  
 Qui retenir ne veult brides ne frains  
 En sa maison doubtable et perilleuse  
 Sont les meschiefs tous mouslez et emprains,  
 Dont les delictz sont rompuz et enfrains,  
 Et les honneurs et gloire de ce monde.  
 Car par le tour de sa grant roe ronde  
 Fait à la fois d'ung palais une estable,  
 Et aussitost que le vol d'une aronde <sup>1)</sup>,  
 En demonstrant qu'elle n'est pas estable.

Que voulez vous que ie dye et responde:  
 Sa fortune est une fois dilectable,  
 Elle sera amere à la seconde,  
 En demonstrant qu'elle n'est pas estable.

Comme printemps de belles flours aorne  
 La terre et fait le beau boys reuerdir:  
 Fortune fait par sa roue qui torne  
 De richesse reluyre et resplendir  
 Ceux qu'elle veult a flater et blandir.  
 Et quant ilz sont par degrez et espace

---

<sup>1)</sup> Hirondelle; hirundo.



Si hault montez que iamaiz on les passe,  
 Luyt dessus eulx et tourne autre richesse  
 Ce bien qu'ilz ont attrapé en leur masse.  
 A ung hasart tout se change et se cesse.

Le beau soleil s'en va quant il adiourne  
 Tout droit son cours autant qu'il pent luisir:  
 Mais fortune tousiours tourne et destourne,  
 Sans nul repos et sans faire loisir;  
 Et du tout prent esbanoy et plaisir,  
 A transmuer choses haultes et basses.  
 Et pour ce fait entendz tu qui amasses,  
 Apprens les tours de la vielle deesse;  
 Car quant on a d'or acqueste grans masses,  
 A ung hasart tout se changé et se cesse.

Moult de chemin va que nul ne retourne;  
 Et quant on voit le bien a soy venir,  
 On sesiouyst, on se vest, on s'atourne,  
 Pour pensement, sans rien souuenir  
 Du preterit et du temps aduenir.  
 Et mangent on à coup ses soupes grasses:  
 Et tant qu'il dure et qu'on y est en graces,  
 On a bon temps et vit on en lyesse.  
 Mais par fortune a ses faulces fallaces,  
 A ung hasart tout se change et se cesse.

O folz des folz, et les folz mortelz hommes  
 Qui vous fiez tant és biens de fortune,  
 En celle terre és pays où nous sommes,  
 Y auez vous de chose propre aucune?  
 Vous n'y auez chose vostre nesune,  
 Fors les beaulx dons de grace et de nature.  
 Se fortune donc par cas d'aventure  
 Vous toult les biens que vostres vous tenez,  
 Tort ne vous fait, aingois vous fait droicture:  
 Car vous n'aviez riens quant vous fustes nez.

Ne laissez plus le dormir a grans sommes  
 En vostre lict par nuyt obscure et brune,  
 Pour acquester richesses a grans sommes  
 Ne connoitez chose dessoubz la lune,  
 Ne de Paris jusques à Pampelune,

Fors ce qui fault sans plus à créature,  
 Pour reconurer sa simple nourriture.  
 Souffise vous d'estre bien renommez  
 Et d'enporter bon loz en sepulture:  
 Car vous n'aviez riens, quant vous fustes nez.

Les joyeux fructs des arbres et les pommes,  
 Au temps que fut toute chose commune,  
 Le beau miel, les glandes et les gommess  
 Souffisoient bien à chascun et chascune;  
 Et pour ce fut sans noise et sans rancune.  
 Soyez contens des chaulx et de froidure,  
 Et ne prenez fortune douce et seure;  
 Pour voz pertes griefue dueil ne menez,  
 Fors à raison, à point et à mesure:  
 Car vous n'aviez rien, quant vous festes nez.

Se fortune vous fait aucune iniure,  
 C'est de son droit, jà ne l'en reprenez,  
 Et perdissiez jusques à la vesture:  
 Car vous n'aviez rien, quant vous fustes nez.

---

FRAGMENT DU GRAND TESTAMENT  
 de François Villon <sup>1)</sup>).

**O**r est vray qu'après plainctz et pleurs,  
 Et angoisseux gemissemens,  
 Apres tristesses et douleurs,  
 Labeurs et griefz cheminemens,  
 Travail mes lubres <sup>2)</sup> sentemens  
 Aguisa (rondz comme pelote),  
 Me monstrant plus que les commens <sup>3)</sup>  
 Sur le sens moral d'Aristote.

Combien <sup>4)</sup> au plus fort de mes maux,  
 En chevauchant <sup>5)</sup> sans croix ne pille <sup>6)</sup>,

---

<sup>1)</sup> Huitain XII-XLI. *Die untergelegten Anmerkungen sind größtentheils aus der Ausgabe von Formey entlehnt, Der Text ist nach Mare's Recension.*

<sup>2)</sup> *Statt lugubres, wie urine statt origine in dem unten mitgetheilten Bruchstück aus der Farce des Patheins.* <sup>3)</sup> commentateurs. <sup>4)</sup> toutesfois. <sup>5)</sup> cheminant.

<sup>6)</sup> Ces termes ont été pris des Mosquées de St. Louis, dans lesquelles il y avait d'un côté une croix et de l'autre de pilles, que quelques-uns croient avoir été des bernicles, c'est-à-dire des instrumens de bois, dans lesquels on faisait entrer les jambes des prisonniers, à qui l'on faisait ainsi souffrir de grands tourmens dans l'Orient. Voyez la XIX<sup>e</sup> dissertation de M. du Cange sur Joinville, p. 256 à la fin.

Dieu que les Pellerins d'Esmaux <sup>1)</sup>  
 Conforta, ce dit l'Evangile,  
 Me monstra une belle ville,  
 Et pourveut du don d'esperance:  
 Combien que le pecheur soit vile,  
 Dieu ne hayt que perseverance.

Je suys pecheur, je le sçay bien.  
 Pourtant, ne vult pas Dieu ma mort,  
 Mais convertisse, et vive en bien,  
 Et tout autre que peché mord.  
 Combien que en peché soye mort,  
 Dieu vit, et sa misericorde;  
 Et si ma coulpe me remord,  
 Par sa grace pardon m'accorde.

Et comme le noble Romant  
 De la Rose dit et confesse  
 (En son premier commencement),  
 Qu'on doit jeune cuer en jeunesse  
 (Tant qu'il soit meury par vieillesse)  
 Excuser. Hélas! il dit voir <sup>2)</sup>.  
 Ceulx donc, qui me font telle oppresse,  
 En meure <sup>3)</sup> ne me vouldroient veoir,

Si pour ma mort le bien publique  
 D'aucune chose vaulsist myeulx,  
 A mourir (comme ung homme inique)  
 Je me jugeasse, ainsi m'aid' Dieux.  
 Grief ne faiz à jeune ne vieulx,  
 Soye sur pied, ou soye en biere:  
 Les montz ne bougent de leurs lieux,  
 Pour ung pauvre n'avant n'arriere.

Au temps qu'Alexandre regna,  
 Ung hom nommé Diomedes  
 Devant luy on luy amena,  
 Engrilloné poulces et detz,  
 Comme ung larron, car il fut des  
 Escumeurs, que voyons courir.  
 Se fut mys devant les Cadetz <sup>4)</sup>,  
 Pour estre jugé à mourir.

---

<sup>1)</sup> Emmaus. <sup>2)</sup> vérité. <sup>3)</sup> statt meureté, mûreté. <sup>4)</sup> Dies Wort bietet eine poetische Lizenz und einen Anachronismus dar. Es steht nemlich für Cadi, Plural von Cadi, Richter bei den Arabern.

L'Empereur si l'arraisonna:  
 „Pourquoy es tu larron de mer?“  
 L'autre response luy donna:  
 „Pourquoy larron me saiz nommer?  
 „„Pour ce qu'on te voit escumer  
 „„En une petiote fuste.““  
 „Si comme toy me peusse armer,  
 „Comme toy Empereur je fusse.“

„Mais que veux tu? De ma fortune,  
 „(Contre qui ne puis bonnement,  
 „Qui si durement m'infortune).  
 „Me vient tout ce gouvernement.  
 „Excuse moy aucunement,  
 „Et sçaches qu'en grand' pauvreté  
 „(Ce mot dit on communement)  
 „Ne gist pas trop grand' loyauté.“

Quand l'Empereur eut remiré  
 De Diomedes tout le dict:  
 „Ta fortune je te mueray  
 „Mauvaise en bonne“ (ce luy dit).  
 Si fist-il. Onc puis ne mesprit <sup>1)</sup>  
 Vers personne, mais fut vray homme.  
 Valere (pour vray) nous l'escript,  
 Qui fut nommé le Grand à Romme.

Si Dieu m'eust donné rencontrer  
 Ung autre piteux Alexandre,  
 Qui m'eust faict en bon heur entrer,  
 Et puy qu'il m'eust veu condescendre  
 A mal; estre ards et mys en cendre,  
 Jugé me fusse de ma voix.  
 Necessité faict gens mesprendre,  
 Et faim saillir le loup des boys.

Je plains le temps de ma jeunesse,  
 Au quel j'ay (plus qu'autre) gallé <sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Pécha. <sup>2)</sup> Ce fait ne se trouve point dans Valere Maxime, mais dans ce fragment de Cicéron de Republica libr. III, conservé par Nonius Marcellus: „Nam quum quaereretur ex eo, Quo scelere compulsi mare haberet infestum uno Myoparone! Eodem inquit, quo tu orbem terrae.“ C'est tout ce qu'on sait de cette aventure. Ce qui peut avoir trompé Villon, c'est que Valere Maxime (II, 8, 5) se sert des mots: Myoparonum piraticis rostris. — *Vergl.* Augustin, de civit. dei IV, 4. Freinsheim ad Curt. VII, 8. <sup>3)</sup> je me suis réjoui.

Jusque à l'entrée de vieillesse;  
 Car, son partement m'a celé.  
 Il ne s'en est à pied allé,  
 Ne à cheval. Las! et comment don <sup>1)</sup>?  
 Soudainement s'en est vollé,  
 Et ne m'a laissé quelque don.

Allé s'en est, et je demeure  
 Pauvre de sens et de sçavoir,  
 Triste, failly <sup>2)</sup>, plus noir que meure <sup>3)</sup>.  
 Je n'ay ne cens <sup>4)</sup>, rente ne avoir:  
 Des miens le moindre (je dy voir)  
 De me desavouer s'avance;  
 Oublyans naturel devoir  
 Pour faulte d'ung peu de chevance <sup>5)</sup>.

Si ne crains j'avoir despendu  
 Par friander ne par lescher,  
 Ne par trop aymer riens vendu,  
 Qu'amys me acussaient reprocher,  
 Au moins qui leur couste trop cher.  
 Je le dy, et ne crains mesdire:  
 De ce me puy je revenger <sup>6)</sup>.  
 Qui n'a meffaict, ne le doit dire.

Bien est il vray que j'ay aymé,  
 Et aymeroye voulentiers.  
 Mais, triste-cucur, ventre affamé,  
 Qui n'est rassasié au tiers,  
 M'oste des amoureux sentiers.  
 Au fort quelqu'un s'en recompense,  
 Qui est remply sur les chantiers <sup>7)</sup>;  
 Car de la panse vient la danse.

Hé Dieu! se j'eusse estudié,  
 Au temps de ma jeunesse folle,  
 Et a bonnes meurs dedié,  
 J'eusse maison et couche molle.  
 Mais quoy! je fuyoye l'escole,  
 Comme faict le mauvais enfant.  
 En escrivant cette parolle,  
 A peu que le cueur ne me fend.

<sup>1)</sup> *Stat* donques, donc. <sup>2)</sup> découragé. <sup>3)</sup> mûre. <sup>4)</sup> rente foncière *von cens*. <sup>5)</sup> bien, possession. <sup>6)</sup> revenger. <sup>7)</sup> qui a sa maison pleine de tous biens.

Le dictz du saige (tres beaulx dictz)  
 Favorable (et bien en puis mais)  
 Qui dit: „Esjouys toy, mon filz,  
 „Et ton adolescence metz  
 „Ailleurs, sert bien d'ung autre mectz;  
 „Car jeunesse et adolescence“  
 (C'est son parler, ne moins ne mais)  
 „Ne sont qu'abbus et ignorance <sup>1)</sup>“.

„Mes jours s'en sont allez errant“  
 Comme dit Job <sup>2)</sup>, „d'une touaille <sup>3)</sup>  
 „Et des filetz, quand tisserant.  
 „Tient en son poing ardente paille;“  
 Car s'il y a nul bout qui saille,  
 Soudainement il le ravist.  
 Si ne crains plus que rien m'assaille,  
 Car à la mort tout s'assouvyst.

Où sont les gracieux gallans,  
 Que je suyvoye au temps jadis,  
 Si bien chantans, si bien parlans,  
 Si plaisans en faictz et en dictz?  
 Les aucuns sont mortz et roydiz,  
 D'eulx n'est il plus rien maintenant.  
 Repos ayent en paradis,  
 Et Dieu sauve le remenant <sup>4)</sup>).

Et les aucuns sont devenuz,  
 Dieu mercy, grans Seigneurs et Maistres:  
 Les autres mendient tous nudz,  
 Et pain ne voyent qu'aux fenestres.  
 Les autres sont entrez en cloistres  
 De Celestins et de Chartreux,  
 Bottez, housez <sup>5)</sup>, com pescheurs d'oystres <sup>6)</sup>.  
 Voyla l'estat divers d'entre eulx.

Aux grans maistres Dieu doit bien faire,  
 Vivans en paix, et à recoy <sup>7)</sup>.  
 En eulx il n'y a que refaire:  
 Si s'en fait bon taire tout coy <sup>8)</sup>.  
 Mais aux autres, qui n'ont de quoy,  
 (Comme moy) Dieu doit patience.

<sup>1)</sup> *Pred. Salom. XI, 9. 10.* <sup>2)</sup> *VII, 6.* <sup>3)</sup> étoffe de soie. <sup>4)</sup> le demeurant.  
<sup>5)</sup> guêtrés. <sup>6)</sup> huîtres. <sup>7)</sup> secrètement, en cachette. <sup>8)</sup> calme; repos.

Aux autres ne fault qui ne quoy,  
Car assez ont pain et pitance.

Bon vins ont souvent embrochez <sup>1)</sup>,  
Saulces, brouët, et gras poissons;  
Tartres, fians, oeufs, fritz et pochez,  
Perduz <sup>2)</sup>, et en toutes façons.  
Pas ne ressemblent les maçons,  
Que servir fault à si grand' peine:  
Ils ne veulent nulz eschançons <sup>3)</sup>,  
Car de verser chascun se peine.

En cest incident me suys mys,  
Qui de rien ne sert à mon faict.  
Je ne suys juge, ne commis,  
Pour punyr n'absoudre meffaict.  
De tous suys le plus imparfaict.  
Loué soit le doux Jésus-Christ.  
Que par moy leur soit satisfaict.  
Ce que j'ay escript est escript.

(Laissons le monstier où il est:)  
Parlons de chose plus plaisante.  
Ceste matière à tous ne plaist:  
Ennuyeuse est, et desplaisante.  
Pauvreté, chagrine, dolente,  
Tousjours despitense et rebelle,  
Dit quelque parolle cuysante:  
S'elle n'ose, si le pense elle.

Pauvre je suis de ma jeunesse,  
De pauvre et de petite extrace <sup>4)</sup>  
Mon pere n'eut onq' grand' richesse,  
Ne son ayeul nommé Erace.  
Pauvreté tous nous suyt et trace <sup>5)</sup>.  
Sur les tombeaulx de mes ancestres  
(Les armes desquelz Dieu embrasse)  
On n'y voit couronnes ne sceptres.

De pauvreté me guemetant <sup>6)</sup>,  
Souventesfois me dit le cueur:

<sup>1)</sup> Mis en perce et bouchés d'une broche. <sup>2)</sup> C'est un manger Florentin.  
*Vergl. den Pantagruel von Rabelais IV, 60.* <sup>3)</sup> *Das deutsche Schenk,*  
*Mundschenk.* <sup>4)</sup> extraction; origine. <sup>5)</sup> traque; marche sur nos traces.  
<sup>6)</sup> complaignant, souriant.

„Homme, ne te doulouse <sup>1)</sup> tant  
 „Et ne demaine tel duleur,  
 „Si tu n'as tant que Jacques Cueur <sup>2)</sup>.  
 „Myeux vault vivre sous gros bureaux <sup>3)</sup>  
 „Pauvre, qu'avoir esté Seigneur,  
 „Et pourrir soubz riches tombeaux.“

Qu'avoir esté Seigneur! Que dys?  
 Seigneur, hélas! ne l'est il mais <sup>4)</sup>:  
 Selon les auctentiques dictz <sup>5)</sup>,  
 Son lieu ne congnoistra jamais.  
 Quant du surplus je m'en desmectz;  
 Il n'appartient à moy pecheur.  
 Aux theologiens le remectz,  
 Car c'est office de prescheur.

Si ne suys (bien le considere)  
 Filz d'ange portant dyademe  
 De estoille me d'autre sydere.  
 Mon pere est mort: Dieu en ayt l'ame;  
 Quant est du corps, il gyst soubz lame <sup>6)</sup>.  
 J'entends que ma mere mourra;  
 Et le sçait bien la pauvre femme:  
 Et le filz pas ne demourra.

Je congnoys que pauvres et riches,  
 Sages et folz, prebstres et laiz,  
 Nobles, vilains, larges et chiches,  
 Petiz et grans, et beaulx et laidz,  
 Dames à rebrassez colletz <sup>7)</sup>,  
 De quelconque condicion,  
 Portant attours et bourreletz <sup>8)</sup>,  
 Mort saisit sans exception.

Et meure Paris où Helene,  
 Quiconque meurt, meurt à douleur.  
 Celluy, qui perd vent et alaine,  
 Son fiel se creve sur son cueur;

<sup>1)</sup>-Afflige. <sup>2)</sup> Grant Argentier de France. Ayant été accusé d'exaction et de concussion en 1452, il fut condamné à faire amende honorable, et à perdre tous ses biens, en 1453: mais, que de temps après, il fut rétabli par le parlement. <sup>3)</sup> étoffes de bure; grosses étoffes. <sup>4)</sup> plus. <sup>5)</sup> Ps. XXXVII, 10. *Hiob* XX, 9. <sup>6)</sup> sous tombeau. <sup>7)</sup> L'habit des dames du temps de Villon: Collats retroussés fort haut, et au milieu desquels la tête était comme dans une niche. Cette mode a long-tems été en usage, comme il paraît par les tapisseries et les tableaux du tems. <sup>8)</sup> chaperons



Puys sue, Dieu sçait quel sueur:  
 Et n'est qui de ses maulx l'allege;  
 Car enfans n'a, frere, ne soeur,  
 Qui lors voulsist estre son pleige <sup>1)</sup>.

La mort le faict fremir, pallir,  
 Le nez courber, les veines tendre,  
 Le col enfler, la chair mollir,  
 Jointes <sup>2)</sup> et nerfs croistre et estendre.  
 Corps feminin, qui tant est tendre,  
 Polly, soüef, si gracieux,  
 Fauldra il à ces maulx entendre?  
 Ouy, ou tout vif aller es cieulx.

---

FRAGMENT DES REPUES FRANCHES <sup>3)</sup>.

La repue franche des gallans sans soulcy.

Une assemblée de compaignons  
 Nommez les gallons sans soulcy,  
 Se trouverent entre deux pontz  
 Près le palays il est ainsi;  
 D'autres y en avoit aussi  
 Qui aymoyent bien besoigne faicte,  
 Et estoient franc cueur aussi,  
 Et l'abbé de sainte souffrette.

Ces compaignons ainsi assemblez  
 Ne demanderent que repas;  
 D'argent ils n'estoyent pas comblez,  
 Non pourtant ilz ne donnoynt pas,  
 Ils se bourerent tous à tas,  
 A l'enseigne du plat d'estaing,  
 Ou ilz repurent pas compas,  
 Car ilz en avoyent grant besoing.

Quant ce vint à l'escot <sup>4)</sup> compter,  
 Je croy que nully ne ce cource <sup>5)</sup>,  
 Mais le beau jeu est au paier  
 Quant il n'y a denier en bource,

---

<sup>1)</sup> Payer pour lui. <sup>2)</sup> jointures. <sup>3)</sup> p. 32-34 *der Ausgabe von Couste-lier*, 1723, 8. <sup>4)</sup> Ce que chacun paie pour sa part à un repas. <sup>5)</sup> courrouce.

Nul d'eulx n'avoit chere rebourse  
 Pour de l'escot venir au bout.  
 Dist ung gallant de plaine source,  
 Il n'en fault qu'ung pour payer tout.

Ilz appointerent tous ensemble,  
 Que l'ung d'iceulx on banderoit,  
 Par ainsi selon qui me semble  
 Le premier qui empoigneroit,  
 Estoit dit que l'escot payeroit,  
 Mais en iceulx eut grant discord,  
 Chascun bandé estre vouloit,  
 Dont ne peurent estre d'acord.

Le varlet voyant ces debatz  
 Leur dit, nul de vous ne s'esmoye<sup>1)</sup>,  
 Je suis content que par compas  
 Tout maintenant bandé je soye.  
 Les gallans en eurent grant joye,  
 Et le banderent en ce lieu,  
 Puis chascun d'eux si print lavoye,  
 Pour s'en aller sans dire à dieu.

Le varlet qui estoit bandé  
 Tournoit parmy la maison.  
 Il fut de l'escot prebendé  
 Par ceste subtile chaysion.  
 Affin d'avoir provision  
 De l'escot, l'hoste monte en hault,  
 Quant il vit ceste invention,  
 A peu que le cuer ne luy fault.

En montant l'hoste fut happé.  
 Par son varlet sans dire mot,  
 Disant je vous ay atrapé,  
 Il fault que vous payez l'escot,  
 Ou vous laisserez le surcot.  
 Dequoy il ne fut pas joyeux,  
 Cuydant qu'il fust mathelineux.

Quant le varlet se desbenda,  
 Et la tromperie peult bien congnoistre,

---

<sup>1)</sup> S'afflige.

Fut estonné quant regarda,  
 Et vit bien que c'estoit son maistre,  
 Pensés qu'il en eut belle lettre,  
 Car il parla lors à baston,  
 Et pour sa peine sans rien mettre,  
 Il eut quatre coups de baston.

Ainsi furent sans rien payer,  
 Les povres gallans delivrez  
 De la maison du tavernier  
 Où ilz s'estoyent presque enyvrez  
 De vin qu'on leur avoit livrez,  
 Pour boire à plain gobelet,  
 Que paya le povre varlet.

Et ce soyt vray ou certain,  
 Ainsi que m'ont dit cinq ou six,  
 Le cas advint au plat d'estain  
 Pres saint Pierre de Assis;  
 Bien escheoit ung grant mercis  
 A tout le moins pour ce repas,  
 Et si ne payerent pas.

Aussi fut si bien avenglé,  
 Le povre varlet malheureulx,  
 Qui fut de tout cela sanglé,  
 Et fallust qu'il payast pour eulx;  
 Et s'en allerent tous joyeulx  
 Les mignons torchant leur visaige  
 Qui avoyent disné d'aventaige.

#### BALLADE DE GUILLAUME COQUILLART.

**E**cho querant ses mondaines plaisances,  
 Cuidant venir de son fait au dessus,  
 Non regardant les très dures vengeancees,  
 Que les haux Dieux contre elle avoient conceuz;  
 Fut surprise de l'amour Narcisus,  
 Par quoy depuis endura maintz travaux:  
 Desir d'aymer passe tous autres maulx.

Tant y ficha son cueur et son courage,  
 Et tellement à l'aymer s'employa,

Que sans garder d'autres dames l'usage  
 D'estre priée, elle mesme pria;  
 Vers Narcissus assez se humilia,  
 Mais rien ne fit pour son humilité;  
 Grand' privaulté engendre vilité.

Après plusieurs amoureux passemens,  
 Regards, eueillades, petis charivaris,  
 Qui tous servent aux grans embrasemens,  
 De cueurs humains, et mondains esperitz;  
 Echo sans plus après plusieurs soubzris,  
 Ung seul baiser requist à Narcisus:  
 Riens n'est si dur en amours que reffus.

Par son orgeüil fier, et presumption,  
 Depit, outrage, et felonnie nature,  
 En se mirant par grant elacion,  
 A sa beaulté et plaisante stature,  
 Eust en desdaing la povre creature,  
 Sans la laisser parvenir à son esme<sup>1)</sup>:  
 C'est bien congneu qui se congnoit soy-mesme.

Et en effet par l'inhumanité  
 De Narcisus qui le baiser desnie,  
 La povre Echo par grande austerité,  
 Usa en pleurs le surplus de sa vie;  
 En gemissant fut en voix convertie,  
 Et endura mutation subite:  
 Ung cuer piteux en larmes se delite<sup>2)</sup>.

Ce Narcisus après considerent  
 Que par sa Dame avoit esté prié,  
 S'en orgueillit, et tout en se mirant,  
 Après qu'il eust glorifié,  
 Pour le vouloir des deux fut tost mué  
 En une fleur, qui es fontaines croist:  
 Orgueilleux cuer soy-mesme se deçoit.

Notez enfans; car comme la beaulté  
 De la fleur est incontinent passée,  
 L'honneur du monde qui n'est que vanité  
 En un moment est aussi abaissée;

<sup>1)</sup> Désir, volonté.    <sup>2)</sup> se délecte.

Si a esté ceste histoire brassée<sup>1)</sup>,  
 Pour ceulx qui fiers et trop orgueilleux sont:  
 Dieu et Nature sans cause riens ne font.

### L'ÉCOLE D'AMOUR.

(Fragment des Droicts Nouveaux.)

**N**e suivons plus d'Amour l'escole:  
 On n'y lit que des tromperies;  
 La science est folle parole;  
 Les grands juremens, menteries;  
 Les statuts, ce sont joncheries<sup>2)</sup>;  
 L'université, c'est malheur;  
 Les bedeaux, lardons, mocqueries;  
 Faute de sens, c'est le recteur;  
 Trahison en est un docteur;  
 Fausseté en est le notaire;  
 Avarice, conservateur;  
 Suspersion, c'est le greffier;  
 Dire tout, c'est le secrétaire;  
 Desdain, c'est un premier huissier,  
 Qui garde les huis<sup>3)</sup> et fenestres;  
 Refus est le grand chancelier;  
 C'est celui qui passe les maistres.

### MORCEAUX CHOISIS DE MARTIAL D'Auvergne.

#### I.

Les avantages de l'adversité.

**P**rinces qui ont de la misère,  
 Si sont plus enclins de moitié  
 A soulager le populaire,  
 Et en ont plus grand pitié.

La peur qu'on a d'y retourner,  
 Si fait souvent esviter guerre,  
 Nourrir paix, se bien gouverner,  
 Et garder seurement sa terre.

<sup>1)</sup> Brasser (con brachium); remuer, susciter: *hier spiet als' composée.*

<sup>2)</sup> mensonges, <sup>3)</sup> portes; non ostium.

Quant pauvreté regnoit à Rome,  
Chacun avoit le cœur entier:  
Mais quant richesse y vint, tout homme  
Si devint orgueilleux et fier.

Quant aux princes vient pauvreté,  
Et du mal au commencement,  
C'est signe de bienheureté  
Et d'avoir des biens largement.

## II.

Sur les gens d'église du XV<sup>e</sup> siècle.

**A**u temps heureux, où vécurent nos peres,  
On ne vit onc de ces Prothé-notaires,  
Qui ont huit, neuf dignités ou prébendes,  
Grans abbayes, prieurés et commandes.  
Mais qu'en font-ils? Ils en font bonne chere.  
Qui les dessert? Il ne s'en soucient guere.  
Qui fait pour eux? Un autre tient leur place.  
Mais où vont-ils? Ils courent à la chasse.  
Et qui lors chante? Un ou deux pauvres moines.  
Et les abbés? Ils auroient trop de peine.  
De contempler? Ce n'est pas la manière  
Et du service? Il demeure derriere.  
Où va l'argent? Il va en gourmandise.  
Et du compte? Sont les biens de l'Église.  
Et les offrandes? En chiens et en oyseaux.  
Et des habits? Il sont tous damoyseaux.  
Et les rentes? En bains et en luxure.  
De prier Dieu? De cela l'on n'a cure.  
Et pauvres gens? Ceux-là meurent de faim;  
Pour leur donner pas un n'ouvre la main.  
Où charité? Est en pèlerinage.  
Où est aumosne? Elle va en voyage.  
Hé que fait Dieu? Il est bien aise ès cieux.  
Hé quoi! dort-il? L'on n'en fit pis ni mieux.  
Au monastère, en lieu de librairie,  
Qu'y a-t-il donc? Une fauconnerie.  
Et où estoient perchés voeux et flambeaux,  
Ils ont juché maintenant les oyseaux.  
Les fondateurs? Ils sont bien loin de compte.

Et leurs *obits*? Tant que l'argent se monte.  
 Réparent-ils cloîtres et lieux si beaux?  
 Ils attendront qu'on les fasse nouveaux.  
 Que font évesques? Ils sont de biens remplis,  
 Et sont honteux de porter leur surplus.

## III.

## Le bon temps.

Chacun vivoit joyeusement  
 Selon son estat et mesnage;  
 L'on pouvoit par-tout seurement  
 Labourer en son héritage,  
 Si hardiment que nul outrage  
 N'eust été fait en place ou voye;  
 Sur peine d'encourir dommage:  
 Hélas! le bon temps que j'avoye!

Lors estoye en la sauve-garde  
 De paix et de tranquillité;  
 De mal ou danger n'avois garde;  
 Justice avoit autorité;  
 Le pauvre estoit autant porté  
 Que le riche plain de monnoye;  
 Blez et vins croissoient à planté;  
 Hélas! le bon temps que j'avoye!

Il n'estoit en ceste saison  
 De logier par fourrier nouvelles,  
 N'ez hostels mettre garnison;  
 Mais de faire chere à merveilles,  
 Boire à deux mains, à grans bouteilles,  
 Le gras fromage par la voye  
 Qu'on mangeait à grosses rouëlles:  
 Hélas! le bon temps que j'avoye!

Hé! cuidez-vous qu'il faisait bon  
 En ces beaux prés, à table ronde,  
 Et avoir le beau gras jambon,  
 L'escuelle de poreaux profonde,  
 Diviser <sup>1)</sup> de Margot la blonde  
 Et puis danser sous la saussoyé <sup>2)</sup>?

<sup>1)</sup> Faire un devis. <sup>2)</sup> saule.

Il n'estoit d'autre joye au monde:  
Hélas! le bon temps que j'avoie!

Du temps du feu roi trespasé,  
Ne doutois brigans d'un festu;  
Je fusse passé, rapassé,  
Mal habillé, ou bien vestu,  
Qu'on ne m'eust pas dit, d'où viens-tu?  
Ni demandé que je portoye;  
Chemin estoit de gens bastu:  
Hélas! le bon temps que j'avoie!

## IV.

## Le règne de Charles VII.

**D**u temps du feu roy,  
N'estois en esmoy <sup>1)</sup>,  
Qui me grevast guere;  
J'allois à part moy  
Donner le beau moy,  
A quelque bergiere;  
Douce chasonettes,  
Plaisans bergerettes,  
Toutes nouvelletes  
Pas ne s'y celoient;  
Bouquets de violettes,  
A brins d'amourettes,  
Et fleurs joliettes,  
Cà et là voloient:  
Oyseaux gazouilloient,  
Qui nous réveilloient  
Et rossignolloient,  
Ainsi qu'allouettes;  
Baisers se bailloient,  
Coeurs s'amolloient,  
Et puis s'acolloient  
En ces entrefaites.

Il n'est tel plaisir  
Que d'estre à gésir <sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Émotion, chagrin. <sup>2)</sup> être couché; passer.



Parmi les beaux champs,  
 L'herbe verd choisir,  
 Et prendre bon temps;  
 Avec ma houlette  
 Et cornemusette,  
 Sur la belle herbette  
 Je m'éjouissoye  
 Avec bergerette,  
 Plaisant joliette,  
 Baisant la bouchette,  
 Si douce que soye;  
 Dieu sçait quelle joye!  
 En l'air je sautoye,  
 Et chansons chantoye,  
 Comme une allouette.

Mieux vault la liesse,  
 L'amour et simplesse  
 De bergiers pasteurs,  
 Qu'avoir à largesse,  
 Or, argent, richesse,  
 Ni la gentillesse  
 De ces grans seigneurs;  
 Car ils ont douleurs,  
 Et des maux greigneurs;  
 Mais pour nos labours  
 Nous avons sans cesse  
 Les beaux prés et fleurs,  
 Fruitaiges, odeurs,  
 Et joye à nos coeurs,  
 Sans mal qui nous blesse.

Vivent pastoureux,  
 Brebis et agneaux!  
 Cornez, chalumelles;  
 Filles et pucelles,  
 Prenez vos chappeaux  
 De roses vermeilles,  
 Et dansez sous treilles,  
 Au chant des oyseaux.

Depuis quarante ans,  
 L'on ne vist les champs  
 Tellement fleurir,

Régner si bon temps  
 Entre toutes gens,  
 Que jusqu'au mourir,  
 Du roy trespasé,  
 Qui pour resjouir  
 Et nous secourir,  
 A maint mal passé.

Si pour peine prendre,  
 Boeufs et brebis vendre,  
 Ravoir je pouvoye.  
 Le feu roy de cendre,  
 Et sur pieds le rendre,  
 Tout le mien vendroye,  
 Et ne cesseroye,  
 Que ne lui auroye  
 La vie retournée,  
 Pour la douce voye,  
 Le bien et la joye,  
 Qu'il nous a donnée.

## V.

COMPLAINTÉ DES MARCHANDS  
 sur la mort de Charles VII.

Nous tous marchans devons biens lacrimier  
 Pour le feu roy, qui faisait à aymer  
 De nous garder par paix en terre et mer,  
     En nos franchises,  
 Trestous larrecins et pilleries bas mises.  
 Marchans gaignoient en toutes marchandises,  
 Draps de soye, et pierreries exquises,  
     Voyre à planté.  
 L'en eust ou poing or et argent porté  
 Par tous pays, reporté, raporté,  
 Si seurement, sans estre inquiété  
     Qu'on eust voulu;  
 Et si hardy que nul si eust tolu  
 Le pris ou gaing que la chose eust valu;  
 Chascun vendoit à son mot absolu ;  
     Selon sa togue.

Marchandise estoit alors en sa vogue,  
 En son grant bruyt, tryumphe, et en gogue,  
 Et tellement que l'en devenait rogue  
     Pour les grans biens  
 Que l'en gaignoit pour soy et pour les siens.  
 Celiers, garniers estoient combles et plains  
 De vins, bledz, foingz, advoines, et tous grains,  
     Pour en garnir  
 Villes, gens d'armes, qui eust voulu fournir  
 Farines, chairs à ung ost soutenir,  
 Que l'en faisoit arriver et venir  
     Diligemment.

---

FRAGMENT DE LA FARCE DE MAISTRE PIERRE PTHELIN.

Le Bergier.

**D**ieu y soit! dieu y puist advenir!

Pathelin.

Dieu te gard, compains! Qu'il te faut?

Le Bergier.

On me piquera en défaut,  
 Si je ne vois à ma journée,  
 Mon seigneur, à de relevée,  
 Et, s'il vous plaist, vous y viendrez,  
 Mon doux maistre; et me defendrez  
 Ma cause: car je n'y sçay rien.  
 Et je vous payeray tres bien,  
 Pourtant si je suis mal vestu.

Pathelin.

Or vien ça, parle. Qu'es tu?  
 Ou demandeur? ou défendeur?

Le Bergier.

J'ay à faire à un entendeur.  
 Entendez vous bien? Mon doux maistre,  
 A qui j'ay long temps mené paistre  
 Ses brebis, et les lui gardoye;  
 Par mon serment, je regardoye  
 Qu'il me payoit petitement.  
 Diray je tout?

Pathelin.

Dea surement.

A son conseil doit on tout dire.

Le Bergier.

Il est vray et vérité, sire,  
 Que je les luy ai assommées;  
 Tant que plusieurs se sont pasmées  
 Maintesfois, et sont cheutes mortes,  
 Tant fussent elles saines et fortes:  
 Et puis je luy fesoie entendre,  
 Afin qu'il ne m'en peust reprendre,  
 Qu'ils mouroient de la clavelée <sup>1)</sup>.  
 Ha! faict-il; ne soit plus meslée  
 Avec les autres: gelte la.  
 Voulentiers, fais je. Mais cela  
 Se faisoit par une autre voye;  
 Car, par saint Jean, je les mangeoye,  
 Qui sçavoye bien la maladie.  
 Que soulez vous que je vous die?  
 J'ai cecy tant continué,  
 J'en ay assommé et tué  
 Tant, qu'il s'en est bien aperçu.  
 Et, quant il s'est trouvé deçu,  
 Maist <sup>2)</sup> dieu, il m'a fait espier:  
 Car on les ouyt bien crier,  
 Entendez vous? quand on le sçait.  
 Or, j'ay esté prins sur le faict;  
 Je ne le puis jamais nier.  
 Si vous voudroye bien prier  
 (Pour du mien, j'ay assez finance)  
 Que nous deux luy baillons l'avance.  
 Je sçay bien qu'il a bonne cause:  
 Mais vous trouverez bien clause,  
 Se voulez, qui l'aura mauvaise.

Pathelin.

Par ta foy, seras tu bien aise?  
 Que donras tu, si je renverse  
 Le droit de ta partie adverse,  
 Et si je t'en envoie absouz?

<sup>1)</sup> *Klauenseuche.* <sup>2)</sup> m'aide.

## Le Bergier.

Je ne vous payeray point en soulz,  
Mais en bel or à la couronne.

## Pathelin.

Donc auras tu ta cause bonne.  
Et, fust elle la moytié pire,  
Tant mieux vaut, et plustot l'empire,  
Quant je veux mon sens aplicquer.  
Que tu m'orras bien descliquer <sup>1)</sup>,  
Quand il aura fait sa demande!  
Or, vien ça: et je te demande,  
Par le saint sang bien précieux,  
Tu es assez malitieux  
Pour entendre bien la cautelle:  
Comment est ce que l'en t'appelle?

## Le Bergier.

Par saint Maur, Thibault l'Aigaelet.

## Pathelin.

L'Aigaelet! Maint aigneau de lait  
Tu as cabassé à ton maistre.

## Le Bergier.

Par mon serment, il peut bien estre  
Que j'en ay mangé plus de trente  
En trois ans.

## Pathelin.

Ce sont dix de rente,  
Pour tes dez et pour ta chandelle.  
Je croy que luy bailleray belle.  
Pense tu qu'il puisse trouver  
Sur pieds, ces faicts par qui prouver?  
C'est le chief de la playderie.

## Le Bergier.

Prouver, sire! sainte Marie!  
Par tous les saints de paradis,  
Pour un, il en trouvera dix  
Qui contre moy deposeront.

---

<sup>1)</sup> Parler rapidement.

Pathelin.

C'est un cas qui bien fort desrompt  
Ton fait. Vecy que je pensoye:  
Je faindray que point je ne soye  
Des tiens, ne que je te visse onques.

Le Bergier.

Ne ferez, dieux!

Pathelin.

Non rien, quelconques.

Mais vecy qui te conviendra:  
Se tu parles, on te prendra,  
Coup à coup, aux positions;  
Et, en telz cas, confessions  
Sont si tres prejudiciables,  
Et nuisent tant, que ce sont dyables.  
Pour ce, vecy que tu feras:  
Ja tost, quant on t'appellera  
Pour comparoir en jugement,  
Tu ne respondras nullement,  
Fors Bée, pour rien que l'on te die.  
Et, s'il advien qu'en te mauldie,  
En disant, Hé, cornart puant;  
Dieu vous met en mal truant;  
Vous moquez vous de la justice?  
Dy, Bée. Ha! feray-je; il est nice<sup>1)</sup>;  
Il cuide parler à ses bestes.  
Mais, s'ils devoient rompre leurs testes,  
Que autre n'yse de ta bouche;  
Garde t'en bien.

Le Bergier.

Le fait me touche.

Je m'en garderay vrayement,  
Et le feray bien proprement;  
Je le vous promets et afferme.

Pathelin.

Or t'en garde; tiens toy bien ferme.  
A moy mesme, pour quelque chose  
Que je te die, ne propose,  
Si ne respondz point autrement.

<sup>1)</sup> Ignorant, fou.

Le Bergier.

Moy! nenny. Par mon sacrement,  
Dictes hardiment que j'affolle,  
Se je dy huy autre parble  
A vous, ne à autre personne,  
Pour quelque mot que l'on me sonne,  
Fors, Bée, que vous m'avez apprins.

Pathelin.

Par saint Jean, ainsi sera prins  
Ton adversaire par la moe <sup>1)</sup>.  
Mais aussi fais que je me loe,  
Quant ce sera faict, de ta paye.

Le Bergier.

Mon seigneur, se je ne vous paye  
A vostre mot, ne me croyez  
Jamais. Mais, je vous pry, voyez  
Diligemment à ma besongne.

Pathelin.

Par nostre Dame de Boulogne,  
Je tiens que le juge est assis;  
Car il se siet tousiours à six  
Heures, ou illec environ.  
Or vien apres moy. Nous n'iron  
Pas tous deux par une voye.

Le Bergier.

C'est bien dit: afin qu'on ne voye  
Que vous soyez mon advocat.

Pathelin.

Nostre dame, moquin, moquat  
Se tu ne payes largement.

Le Bergier.

Diex! à vostre mot vrayement,  
Mon seigneur; n'en faictes nul doubte.

Pathelin.

Hé dea, s'il ne pleut, il dégoute.  
Au moins auray je une espinoche:

<sup>1)</sup> Moue, grimace.

J'auray de luy, s'il chet en coche,  
 Un escu ou deux pour ma peine.  
 Sire, dieu vous doint bonne estreine,  
 Et ce que vostre cueur desira.

Le Juge.

Vous soyez le bien venu, sire:  
 Or vous couvrez. Ça, prenez place.

Pathelin.

Dea, je suis bien, sauf vostre grace:  
 Je suis ici plus à delivre.

Le Juge.

S'il y a riens, qu'on se delivre.  
 Tantost, affin que je me lieve.

Le Drappier.

Mon advocat vient, qui achieve  
 Un pou de chose qu'il faisait;  
 Mon seigneur; et, s'il vous plaisoit,  
 Vous feriez bien de l'attendre.

Le Juge.

Hé dea! j'ay ailleur à entendre.  
 Si vostre partie est presente,  
 Delivrez vous, sans plus d'attente.  
 Et n'estes vous pas demandeur?

Le Drappier.

Si suis.

Le Juge.

Où est le defendeur?  
 Est il cy present en personne?

Le Drappier.

Ouy: vééz le là qui ne sonne  
 Mot; mais dien scet qu'il en pense.

Le Juge.

Puisque vous estes en presence  
 Vous deux, faites vostre demande.

Le Drappier.

Vecy donques que luy demande,  
 Mon seigneur. Il est vérité



Que, pour dieu et en charité,  
 Je l'ay nourry en son enfance;  
 Et, quant je vy qu'il eut puissance  
 D'aller aux champs, pour abregier,  
 Je le fis estre mon bergier,  
 Et le mis à garder mes bestes:  
 Mais, aussi vray comme vous estes  
 Là assis, mon seigneur le juge,  
 Il en a faict un tel deluge  
 De brebis et de mes moutons,  
 Que sans faulte ....

Le Juge.

Or, escoutons:

Estoit il point vostre aloué <sup>1)</sup> ?

Pathelin.

Voire: car, s'il s'estoit joué  
 A le tenir sans alouer ....

Le Drappier.

Je puisse dieu desavouer,  
 Si n'estes vous, sans nulle faulte.

Le Juge.

Comment vous tenez la main haute?  
 A' vous mal aux dents, maistre Pierre?

Pathelin.

Ouy: elles me font telle guerre,  
 Qu'oncques mais ne senty tel' raige:  
 Je n'ose lever le visaige.  
 Pour dieu, faites les proceder.

Le Juge.

Avant, achevez de plaider.  
 Suz, concluez appartement.

Le Drappier.

C'est il, sans autre, vrayement,  
 Par la croix où dieu s'estendy.  
 C'est à vous à qui je vendy  
 Six aulnes de drap, maistre Pierre.

<sup>1)</sup> Mercénaire.

Le Juge.

Qu'est ce qu'il dit de drap ?

Pathelin.

Il erre.

Il cuide à son propos venir ;  
Et il n'y scet plus advenir,  
Pour ce qu'il ne l'a pas apprins.

Le Drappier.

Pendu soie, se autre l'a prins  
Mon drap, par la sanglante george !

Pathelin.

Comme le meschant homme forge  
De loing, pour fournir son libelle !  
Il veut dire, il est bien rebelle,  
Que son bergier avoit vendu  
La laine, je l'ay entendu,  
Dont fut faict le drap de ma robe,  
Comme il dict qu'il le desrobe,  
Et qu'il luy a emblé la laine  
De ses brebis.

Le Drappier.

Male semaine

M'envoye dieu, se vous ne l'avez.

Le Juge.

Paix, par le dyable ! vous bavez.  
Et ne sçavez vous revenir  
A vostre propos, sans tenir  
La court de telle bavarie ?

Pathelin.

Je sens mal, et faut que je rie.  
Il est desia si empressé,  
Qu'il ne scet où il l'a laissé :  
Il faut que nous luy reboutons.

Le Juge.

Suz, revenons à nos moutons :  
Qu'en fut il ?

Le Drappier.

Il en print six aulnes  
De neuf francs <sup>1)</sup>).

Le Juge.

Sommes nous bejaunes <sup>2)</sup>),  
Ou cornarts <sup>3)</sup>? Où cuidez vous estre?

Pathelin:

Par le sang bien! il vous fait paistre  
Qu'est il bon homme par sa mine:  
Maist, je le loz <sup>4)</sup>), qu'on examine  
Un bien peu sa partie adverse.

Le Juge.

Vous dictes bien: il le converse  
Il ne peut qu'il ne le cognoisse.  
Vien çà, dy.

Le Bergier.

Bée.

Le Juge.

Vecy angoisse.  
Quel Bée est ce cy? Suis je chievre?  
Parle à moy.

Le Bergier.

Bée.

Le Juge.

Sanglante fievre  
Te doint dien! et te mocques tu?

Pathelin.

Croyez qu'il est fol, ou testu,  
Ou qu'il cuide estre entre ses bestes.

Le Drappier.

Or regnie je bien, se vous n'estes  
Celuy, sans autre, qui avez  
Eu mon drap. Ha! vous ne sçavez,  
Mon seigneur, par quelle malice . . . .

<sup>1)</sup> Der Franc war eine alte Münze, im Werthe von 20 Sous. <sup>2)</sup> Bec jaune (Gelbschnabel), ignorant, sot. <sup>3)</sup> Hahurei; dann in ähnlicher Bedeutung als das vorige. <sup>4)</sup> je loue, préfère, conseille.

## Le Juge.

Et taisez vous. Estez vous nice?  
 Laissez en paix cest accessoire,  
 Et venons au principal.

## Le Drappier.

Voire,

Mon seigneur; mais le cas me touche:  
 Toutesfois, par ma foy, ma bouche  
 Meshuy <sup>1)</sup> un seul mot n'en dira.  
 Une autre fois il en yra  
 Ainsi qu'il en pourra aller.  
 Il le me convient avaller  
 Sans mascher. Or çà, je disoie  
 A mon propos, comment j'avoie  
 Baillé six aulnes .... doy je dire  
 Mes brebis. Je vous en prie, sire  
 Pardonnez moy. Ce gentil maistre,  
 Mon bergier, quand il devoit estre  
 Aux champs, il me dist que j'auroie  
 Six escus d'or, quant je viendroie ....  
 Dy je: depuis trois ans en çà,  
 Mon bergier me convenança <sup>2)</sup>  
 Que loyaument me garderoit  
 Mes brebis, et ne m'y feroit  
 Ne domaige ne villenie:  
 Et puis, maintenant il me nie  
 Et drap et argent plainement.  
 Ah! maistre Pierre, vraiment  
 Ce ribaut cy m'embloit les laines  
 De mes bestes; et, toutes saines,  
 Les fesoit mourir et perir,  
 De gros baston sur la cervelle ....  
 Quant mon drap fut soubz son aisselle,  
 Il se mist en chemin grant erre,  
 Et me dist que j'allasse querre  
 Six escus d'or en sa maison.

## Le Juge.

Il n'y a rime ne raison  
 En tout quan que vous rafardez.

<sup>1)</sup> Aujourd'hui, dorénavant. <sup>2)</sup> prometta.

Qu'est cecy! Vous entrelardez  
 Puis d'un, puis d'autre. Somme toute,  
 Par le sang bieu, je n'y voy goute!  
 Il brouille de drap, et babille  
 Puis dé brébis, au coup la quille.  
 Chose qu'il die ne s'entretient.

Pathelin.

Or, je m'en fais fort qu'il retient  
 Au povre bergier son salaire.

Le Drappier.

Par dieu! vous en pèussiez bien taire  
 Mon drap, aussi vray que la messe.  
 Je sçay mieux où le bas m'en blesse  
 Que vous ne un autre ne sçavez.  
 Par la teste bien! vous l'avez.

Le Juge.

Qu'est ce qu'il a?

Le Drappier.

Rien, monseigneur.

Certainement, c'est le greigneur  
 Trompeur .... Holà! je m'en tairay,  
 Si je puis, et n'en parleray  
 Meshuy, pour chose qu'il advienne.

Le Juge.

Et non; mais qu'il vous en souvienne.  
 Or, concluez appertement.

Pathelin.

Ce bergier ne peut nullement  
 Respondre aux fais que l'on propose,  
 S'il n'a du conseil; et il n'ose,  
 Ou il ne scet en demander.  
 S'il vous plaisoit moy commander  
 Que je fusse à luy, je y seroye.

Le Juge.

Avecques luy? Je cuideroye  
 Que ce fust trestoute froidure:  
 C'est peu d'acquest <sup>1)</sup>).

---

<sup>1)</sup> Acquisition, profit.

Pathelin.

Mais, je vous jure

Qu'aussi ne vueil rien avoir:  
 Pour dieu soit. Or, je vois sçavoir  
 Au pauvret qu'il voudra me dire,  
 Et s'il me sçaura point instruire  
 Pour respondre aux fais de partie.  
 Il aurait dure departie  
 De ce, qui ne le secourroit.  
 Vien çà, mon amy. Qui pourroit  
 Trouver? Entens.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Quel Bée, dea!

Par le saint sang que dieu crea,  
 Es tu fol? Dy moy ton affaire.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Quel Bée! Oys tu tes brebis braire?  
 C'est pour ton prouffit: entens y.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Et dy, Ouy ou Nenny,  
 C'est bien faict. Dy tousjours, feras.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Plus haut; ou tu t'en trouveras  
 En grande depens, ou je m'en doute.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Or est il plus fol cil qui boute  
 Tel fol naturel en procès.

Ha! sire, renvoyez l'en à ses  
Brebis; il est fol de nature.

Le Drappier.

Est il fol? Saint Sauveur d'Esture!  
Il est plus saige que vous n'estes.

Pathelin.

Envoyez le garder ses bestes,  
Sans jour que jamais ne retourne.  
Que maudit soit-il qui adjourne?  
Tels folz ne fault adjourner.

Le Drappier.

Et l'en fera l'en retourner,  
Avant que je puisse estre ouy?

Pathelin.

M'aist dieu, puiqu'il est fol, ouy.  
Pourquoy ne fera?

Le Drappier.

Hé dea, sire,  
Au moins laissez moy avant dire  
Et faire mes conclusions,  
Se ne sont pas abusions  
Que je vous dy, ne mocqueries.

Le Juge.

Ce sont toutes tribouilleries  
Que de plaider à folz ne à folles.  
Escoutez: à mains de parolles  
La court n'en sera plus tenue.

Le Drappier.

S'en iront-ilz, sans retenue  
De plus revenir?

Le Juge.

Et quoy donques?

Pathelin.

Revenir? Vous ne veistes onques  
Plus fol, n'en faict, ne en response:  
Et si ne vault pas mieux une once.

Tous deux sont folz et sans cervelle :  
 Par sainte Marie la belle,  
 Eux deux n'en ont pas un quarat.

**Le Drappier.**

Vous l'emportastes par barat <sup>1)</sup>  
 Mon drap sans payer, maistre Pierre.  
 Par la chair bien, ne par saint Pierre,  
 Ce ne fut pas faict de preud'homme.

**Pathelin.**

Or, je regny saint Pierre de Romme,  
 S'il n'est fin fol, ou il affolle.

**Le Drappier.**

Je vous cognois à la parolle,  
 Et à la robbe, et au visaige.  
 Je ne suis pas fol; je suis saige,  
 Pour congnoistre qui bien me fait.  
 Je vous comptera tout le faict,  
 Mon seigneur, par ma conscience.

**Pathelin.**

Hé, sire, imposez luy silence.  
 N'avous honte de tant debattre  
 A ce bergier, pour trois ou quatre  
 Vieilz brebiailles ou moutons  
 Qui ne valent pas deux boutons?  
 Il en faict plus grand kirielle .....

**Le Drappier.**

Quelz moutons? C'est une vielle:  
 C'est à vous mesme que je parle,  
 A vous. Et me le rendrez, par le  
 Dieu qui vout à noel estre né.

**Le Juge.**

Véz-vous? Suis-je bien assené?  
 Il ne cessera huy de braire.

**Le Drappier.**

Je luy demande .....

---

<sup>1)</sup> Tromperie.



Pathelin.

Faictes le taire.

Et, par dieu, c'est trop flageollé.  
 Prenons qu'il en ait affollé  
 Six ou sept, ou une douzaine,  
 Et mangez en sanglante estraine,  
 Vous en estes bien mehaigné <sup>1)</sup>!  
 Vous avez plus que tant gagné  
 Au temps qu'il les vous a gardez.

Le Drappier.

Regardez, sire; regardez.  
 Je luy parle de drapperie,  
 Et il respond de bergerie.  
 Six aulnes de drap, où sont elles,  
 Que vous mistes soubz vos aisselles?  
 Pensez vous point de me les rendre?

Pathelin.

Ha! sire, le ferez vous pendre  
 Pour six ou sept bestes à laine?  
 Au moins, reprenez vostre halaine:  
 Ne soyez pas si rigoureux  
 Au povre bergier douloureux,  
 Qui est aussi nud comme un ver.

Le Drappier.

C'est tres bien retourné le ver.  
 Le dyable me fist bien vendeur  
 Le drap à ung tel entendeur.  
 Dea, mon seigneur, je lui demande ....

Le Juge.

Je l'absoulz de vostre demande,  
 Et vous deffens le proceder.  
 C'est un bel honneur de plaider  
 A ung fol! Va t'en à tes bestes.

Le Bergier.

Bée.

Le Juge.

Vous monstrez bien quel vous estes,  
 Sire, par le sang nostre dame.

---

<sup>1)</sup> Mehaigner, blesser et offenser aucun en sa personne et en son corps, tellement qu'il y ait quelque membre perdu.

**Le Drappier.**

Hé dea, mon seigneur, bon gré m'ame,  
Je luy vueil .....

**Pathelin.**

S'en pourroit il taire?

**Le Drappier.**

Et c'est à vous que j'ay affaire.  
Vous m'avez trompé faulcement,  
Et emporté furtivement  
Mon drap, par vostre beau langaige.

**Pathelin.**

J'en appelle à mon couraige:  
Et vous l'oyez bien, mon seigneur.

**Le Drappier.**

M'aist dieu, vous estes le greigneur  
Trompeur. Mon seigneur, quoy qu'on die ...

**Le Juge.**

C'est une droicte cornardie  
Que de vous deux: ce n'est que noise.  
M'aist dieu, je loz que je m'en voise.  
Va t'en, mon amy; ne retourne  
Jamais, pour sergent qui t'ajourne.  
La court t'absout: entens tu bien?

**Pathelin.**

Dy grand mercy.

**Le Bergier.**

Bée.

**Le Juge.**

Dis je bien.  
Va t'en, ne te chault; autant vaille.

**Le Drappier.**

Est ce raison qu'il s'en aille  
Ainsi?

**Le Juge.**

Ouy. J'ai affaire ailleurs.

Vous estes par trop grands railleurs:  
 Vous ne m'y ferez plus tenir:  
 Je m'en vois. Voulez vous venir  
 Souper avec moy, maistre Pierre?

Pathelin.

Je ne puis.

Le Drappier.

Ha! qu'es tu fort lierre <sup>1)</sup>!

Dictes: seray je point payé?

Pathelin.

De quoy? Estes vous desvoyé?  
 Mais qui cuidez vous que je soye?  
 Par le sang! de moy je pensoye  
 Pour qui c'est que vous me prenez.

Le Drappier.

Bée dea.

Pathelin.

Beau sire, or vous tenez.

Je vous diray, sans plus attendre,  
 Pour qui vous me cuidez prendre:  
 Est ce point pour escervellé?  
 Voy: nenny, il n'est point pellé,  
 Comme je suis, dessus la teste.

Le Drappier.

Me voulez vous tenir pour beste?  
 C'estez vous en propre personne,  
 Vous mesme: vostre loix le sonne,  
 Et ne le croyray aultrement.

Pathelin.

Moy, dea? moy? Non suis vrayement.  
 Ostez en vostre opinion.  
 Seroit ce point Jehan de Noyon?  
 Il me ressemble de corsaigne.

Le Drappier.

Hé dea! il n'a pas le visaige  
 Ainsy potatif, ne si fade.

---

<sup>1)</sup> Larron.

Ne vous laissé je pas malade  
Orains dedens vostre maison?

Pathelin.

Ha! que vecy bonne raison!  
Malade? et quelle maladie?  
Confessez votre cornadie:  
Maintenant est elle bien clere?

Le Drappier.

C'estes vous, je regnie saint Pierre:  
Vous, sans aultre. Je le sçay bien,  
Pour tout vray.

Pathelin.

Or n'en croyez rien;  
Car, certes, ce ne suis je mye.  
De vous onc aulnes ne demye  
Ne prins: je n'ay pas le loz tel.

Le Drappier.

Ha! je vois voir en vostre hostel,  
Par le sang bieu, se vous y estes.  
Nous n'en debatrons plus nos testes  
Icy, se je vous treuve là.

Pathelin.

Par nostre dame, c'est cela:  
Par ce point le sçaurez vous bien.  
Dy, Aignelet.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Vien çà, vien.  
Ta besogne est elle bien faicte?

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Ta partie est retraicte:  
Ne dy plus Bée; il n'y a force.

Luy ay je baillé belle estorse <sup>1)</sup>?  
T'ay je point conseillé à point?

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Hé dea! On ne te orra point.  
Parle hardiment: ne te chaille.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Il est ja temps que je m'en aille:  
Paye moy.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

A dire voir,  
Tu as tres bien faict ton devoir,  
Et aussy bonne contenance.,  
Ce qui luy a baillé l'avance,  
C'est que tu t'es tenu de rire.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Quel Bée? Il ne le fault plus dire.  
Paye moy bien et doucement.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Quel Bée? Or parle sagement,  
Et me paye: si m'en iray.

Le Bergier.

Bée.

---

<sup>1)</sup> Pressurage.

Pathelin.

Scés tu quoy je te diray?  
Je te prie, sans plus m'abayer,  
Que tu penses de moy payer.  
Je ne vueil plus de bavarie.  
Paye moy.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Est ce moquerie?  
Est ce quan que tu en feras?  
Par mon serment, tu me payeras,  
Entends tu? se tu ne t'envoles.  
Ça argent.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Tu te rigoles!  
Comment! N'en auray je autre chose?

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Tu fais le rimeur en prose.  
Et à qui vends tu tes coquilles?  
Scés tu qu'il est. Ne me babilles  
Meshuy de ton Bée, et me paye.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

N'en auray je autre monnaie?  
A qui cuides tu te jouer?  
Et je me devoye tant louer  
De toy: or fay que je m'en loë.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Me fais tu manger de l'oë?  
 Maugré bien! ay je tant vescu,  
 Qu'un bergier, un mouton vestu,  
 Un vilain paillart, me rigolle?

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

N'en auray je autre parole?  
 Se tu le fais pour toy esbatre,  
 Dy le: ne m'en fais plus debatre.  
 Vien t'en souper à ma maison.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Par saint Jean, tu as bien raison:  
 Les oysons menent les oes paistre.  
 Or cuydois je estre sur tous le maistre  
 Des trompeurs d'icy et d'ailleurs,  
 Des fors corbineurs <sup>1)</sup>, et des bailleurs  
 De paroles en payement,  
 A rendre au jour du jugement:  
 Et un bergier des champs me passe!  
 Par saint Jacques! se je trouvasse  
 Un bon sergent, te feisse prendre.

Le Bergier.

Bée.

Pathelin.

Heu, Bée! l'en me puisse pendre,  
 Se je ne vois faire venir  
 Un bon sergent. Mesavenir  
 Luy puisse, s'il ne t'emprisonne.

Le Bergier.

S'il me treuve, je luy pardonne.

---

<sup>1)</sup> Corbiner, attraper.

FRAGMENT DE LA CHRONIQUE DE VILLE-HARDOIN <sup>1)</sup>.

**O**r otez une des plus grant merveilles et des greignors aventures que vos onques oïssiez. A cel tens ot un empereor en Constantinople qui avoit à nom Sursac <sup>2)</sup>; et si avoit un freres qui avoit à nom Alexis, que il avoit rachaté de prison de Turs. Icil Alexis si prist son frere l'empereor; si li traist les yaux de la teste, et se fist empereor en tel traïson com vos avez oï. Ensi le retint longuement en prison, et un suen fil qui avoit nom Alexis. Icil filz si echapa de la prison, et si s'en fï dans un vassel, trosque à <sup>3)</sup> une cité sur mer qui a nom Ancone. Enqui s'en alla al Roi Phelippe d'Alemaigne qui avoit sa seror à fame; si yint à Verone en Lombardie et herbeja en la ville, et trova des pelerins assez qui s'en aloient en l'ost. Et cil qui l'avoient aidï à eschaper, qui estoient avec lui, li distrent: „Sire, véez-ci un ost <sup>4)</sup> en Venise près de nos, „de la meillor gent et des meillors chevaliers del monde qui vont „oltre mer; quar lor criez merci, que il aient de toi pitié et de ton „père, qui à tel tort y estes deserité; et se il te volent aidier, tu „feraz quanque il deviseront. Je donc espoir que lor en prendra „pitiez.“ Et il dist que il le fera mult volentiers, et que cist conseil est bons.

Ensi prist ses messages; si les envoya al marchis Boniface de Montferrat qui sires ere de l'ost, et as autres barons. Et quant le baron les virent, si s'en merveillerent mult, et respondirent as messages: „Nos entendons biens que vos dites; nos envoïrons al roi „Phelippe avec lui, où il s'en va. Se cist nos vielt aidier la terre „d'oltremer à recovrer, nos li alderons la soe terre à conquerre, que „nos savons qu'ele est tolue lui et son père à tort.“ Ensi furent envoïé li message en Alemaigne al valet <sup>5)</sup> de Constantinople et al roy Phelippe d'Alemaigne.

Devant ce que nos vos avons ici conté, si vint une novelle en l'ost, dont il furent moult dolent li baron et les autres genz, que messire Folques li bons hom, li saint hom, qui parla premierement des croiz, fina et mori <sup>6)</sup>. Et après ceste aventure lor vint une compagnie de mult bone gent de l'empire d'Alemaigne, dont il furent molt lie. Là vint li évesque de Havestat <sup>7)</sup>, et li cuens Beltons de Chassenele et de Boghe <sup>8)</sup>, Garniers de Borlande, Tierris de Loz,

<sup>1)</sup> P. 29 folgd. der Ausgabe von Buchon. Vergl. den Artikel Michaud im dritten Theile des Handbuchs. <sup>2)</sup> Statt Kyr (κύρος, κύριος) Isaac.

<sup>3)</sup> Jusques à. <sup>4)</sup> camp, armée. <sup>5)</sup> Jeune enfant qui n'était pas encore élevé au rang de Chevalier. <sup>6)</sup> Der Bischof starb zu Neuilly im Mai 1202. <sup>7)</sup> Halberstadt. <sup>8)</sup> D. i. Katzenellenbogen.



Henri d'Orme, Tierris de Diès <sup>1)</sup>, Rogiers de Suïcre <sup>2)</sup>, Alixandres de Villers, Olris de Tone <sup>3)</sup>, et mainte autre bone gent qui ne sont mie retraits el livre.

Adonc furent departies les nés et les vissiers <sup>4)</sup> par les barons. Ha Diex! tant bon destriers y ot mis! Et quant les nés furent chargiés d'armes et de viandes et de chevaliers et de serjans, et li escus furent portendu environ des bordz <sup>5)</sup> et des chaldeals <sup>6)</sup> des nés, et les banieres dont il avoit tant de belles. Et sachiez que il porterent es nés de perrieres <sup>7)</sup> et de mangoniaux <sup>8)</sup> plus de trois cents, et toz les angiens qui ont mestiers à vile prendre, à grant plenté. Ne onques plus belles estoires <sup>9)</sup> ne parti de nul port; et ce fu as octaves S. Remi <sup>10)</sup> en l'an de l'incarnation Jésus-Christ mille deux cens ans et deux. Ensi partirent del port de Venise com vos avez oï.

La veille Saint-Martin vindrent devant Jadres <sup>11)</sup> en Eslavonie, et virent la cité fermée de halz murs et de haltes tors; et por noiant demandesiez plus bele, ne plus fort, ne plus riche. Et quant li pelevin la virent, il se merveillèrent mult et distrent li uns as autres: „Coment porroit estre prise tel ville par force, se Diex meismes nel „fait!“ Les premiers nés vindrent devant la ville et avancrèrent, et attendirent les autres; et al maitin fist mult bel jor et mult cler; et vinrent les galies totes et li vissiers et les autres nés qui estoient en arrieres, et pristrent le port par force, et rompirent la chaïne qui mult ere fors et bien atornée <sup>12)</sup>, et descendirent à terre, si que li porz fu entr'aux et la ville. Lors veissiez maint chevalier et maint serjanz issir des nés; et maint bon destriers traire des vissiers; et maint riche tref <sup>13)</sup> et maint paveillon. Ensi se loja l'ost, et fu Jadres assiegie le jor de la Saint-Martin. A cele fois ne furent mie venu tuit li baron; car encores n'ere mie venuz le marchis de Montferrat qui ere remés arriere por affaire que il avoit <sup>14)</sup>. Estienes del Perche fu remés malades en Venise, et Mahius de Mommorenci; et quant il forent gari, si s'en vint Mahius de Mommorenci après l'ost à Jadres; mes Estienes del Perche ne fist mie si bien, quar il guerpi l'ost et s'en alla en Puille sejourner. Après lui s'en alla Rotro de

<sup>1)</sup> Diest in Brabant. <sup>2)</sup> Schwedt; wenn anders die Vermuthung von Buchon richtig ist, was ich nicht glaube. <sup>3)</sup> Wader Torna in Ungarn, noch Torna in Böhmen, sondern Tonna in Sachsen. <sup>4)</sup> Barques; vaisseaux de transport pour les chevaux. <sup>5)</sup> Les chevaliers avaient coutume de ranger leurs grands boucliers ou pavois de long et au-dessus des bords du vaisseau pour se tenir à couvert des traits des ennemis. <sup>6)</sup> Châteaux ou tours de bois qu'on plaçait au haut des mûrs. <sup>7)</sup> Sorte de filet. <sup>8)</sup> Machine de guerre propre à jeter des pierres dans les villes assiégées; ballistes; vom griech. μάγγανον. <sup>9)</sup> Flotte, armée navale. <sup>10)</sup> Am 8. October 1202. <sup>11)</sup> Zara. <sup>12)</sup> 10. November. <sup>13)</sup> Les ports de mer étaient alors habituellement fermés par des chaînes. <sup>14)</sup> Valet. <sup>15)</sup> Voile de vaisseau. <sup>16)</sup> Innocent III. avait défendu au marquis Boniface de se rendre avec les croisés à Zara.

Montfort, et Iye de Laval, et maint autre qui mult en furent blasmé, et passerent au passage de mars en Surie<sup>1)</sup>.

Lendemain de la Saint-Martin issirent de cels de Jadres, et vindrent parler al duc de Venise qui ere en son paveillon, et li distrent que il li randroient la cité et totes les lor choses, sals lor cors, en sa merci; et li dux dist qu'il n'en prendroit mie cestui plait ne autre, se par le conseil non as contes et as barons, et qu'il en iroit à els parler. Endementiers que<sup>2)</sup> il alla parler as contes et as barons, icele partie dont vos avez oï arrieres, qui voloit l'ost depecier<sup>3)</sup>, parlerent as messages et distrent lor: „Porquoy volez-vous „rendre vostre cité? li pelerin ne vos assailliront mie, ne d'aus „n'avez-vous garde. Si vos vos poez defendre des Venisiens, dont „estes-vous quites.“ Et ensi pristrent un d'aus meismes qui avoit nom Robert de Bove, qui alla as murs de la ville et lor dist ce meismes. Ensi rentrerent le message en la ville, et fu li plais<sup>4)</sup> remés.

Li dux de Venise, com il vint as contes et as barons, si lor dist: „Seignor, ensi voelent cil de là dedens rentre la cité, sals lor „cors, à ma merci, ne je n'en prendroie plait cestuy ne autre, se „par vos conseil non.“ Et li baron li respondirent: „Sire, nos vos „loons que vos le preigniez, et si le vos prion.“ Et il dit que il le feroit, et il s'en retournerent tuit ensemble al paveillon le duc por le plait prendre; et troverent que li message s'en furent allé par le conseil à cels qui voloient l'ost depecier. Adonc se dreça unz abbés de Vals<sup>5)</sup> de l'ordre de Cistial<sup>6)</sup>, et lor dist: „Seignor, je vos „deffent de par l'Aposttoille de Rome, que vos ne assailliez ceste „cisté; car ele est de chrestiens, et vos y estes pelerins.“ Et quant ce oï li dux, si fut mult iriez et destroiz; et dist as contes et as barons: „Seignors, je avoie de cette ville plait à ma volenté et vostre „gent le m'ont tolu, et vos m'aviez convent que vos le m'aideriez à „conquerre; et je vous semond<sup>7)</sup> que vos le façois.“

Maintenant li conte et li baron parlerent ensemble, et cil qui à lor partie se tenoient, et distrent: „Mult ont fait grant oltrage cil „qui ont ceste plait desfait, et il ne fu onques jors que il ne meissent „peine à ceste ost depecier. Or somes nos honi, si nos ne l'aidons

---

<sup>1)</sup> Depuis les croisades il se faisait régulièrement deux passages de guerriers et de pèlerins dans la terre-sainte aux deux saisons les plus favorables de l'année. L'un appelé le Passage de mars, *Passagium martii* ou *Passagium vernalis*, et l'autre Passage d'été ou d'août, appelé aussi *Passagium Iohannis*, parce qu'il se faisait ordinairement vers la Saint-Jean. <sup>2)</sup> tandis que. <sup>3)</sup> déchirer, rompre, désunir. <sup>4)</sup> la convention. <sup>5)</sup> Guy, abbé de Vaux Sernay, qui fut ensuite évêque de Carcassonne, et se rendit fameux dans la guerre contre les Albigeois. <sup>6)</sup> cîteaux. <sup>7)</sup> Invite, prie.

„à prendre.“ Et ils viennent al duc, et li dient: „Sire, nos le vos „aiderons à prendre, por mal de cels qui destorné l'ont.“ Ensi fu li conseil pris; et al matin alerent logier devant les portes de la ville; et si drecierent lors piersieres et lor autres engins <sup>1)</sup> dont il avoient assez; et devers la mer drecierent les eschieles sor les nés. Lors comencierent à la ville à jeter les pierres as murs et as tors. Ensi dura cel assals bien por cinq jors; et lors se mistrent li trenchours à une tour, et cil commencerent à trenchier le mur; et quant cil de dedens virent ce, si quistrent plait, tot altre-tel com il l'avoient refusé par le conseil à cels qui l'ost voloient depecier.

Ensi fu la ville rendue en la merci le duc de Venise, sals lor cors; et lors vint li duc as contes et as barous, et lor dist: „Seignior, nos avons ceste ville conquise, par la Dieu grace et par la „vostre. Il est yvers entrés, et nos ne poons mais movoir de ci „tresque à la Pasque; car nos ne troveriens mie marchié en autre „leu, et cette vile si est mult riche et mult bien garnie de toz biens; „si la partirons par mi, si en pseudomes la moitié, et vos l'autre.“ Ensi com il fut devisé, si fu fait. Li Venisien si orent la partie devers le port où les nés estoient, et li François orent l'autre. Lors furent li ostel departi à chascun endroit soi, tel com il afferi <sup>2)</sup>; si se desloja l'ost et vindrent hergier en la ville. Et com il furent herbergiés, al tiers jor après, se avint une mult grande mes aventure en l'ost, en droit hore de vespres, que une meslée commença des Venisiens et des François mult grant et mult fiere, et corurent as armes de totes pars; et fu si grauz la meslée, que poi y ot des rues où il n'eust grant estorz <sup>3)</sup> d'espées et de lances et d'arbalestes <sup>4)</sup> et de darz <sup>5)</sup>, et mult y ot gens navrez et morz. Mais li Venisiens ne porent mie l'estor endurer. Si commencerent mult à perdre; et li prud'ome qui ne voloient mie le mal, vindrent tot armée à la meslée, et commencerent à dessevrer <sup>6)</sup>; et com il l'avoient dessevré en un leu, lors commençoit en un autre. Ensi dura, trosque à grant piece de nuit; et à grant travail et à grant martire le departirent tote-voye. Et sachiez que ce fut la plus grant dolors qui onques avenist en l'ost, et par poi que li ost ne fu tote perdue; mais Diex nel volt mie soffrir. Mult y ot grant domage d'ambedeux pars. Là si fu morz uns haulz hom de Flandre qui avoit nom Gilles de Lan-

<sup>1)</sup> Instrumens. <sup>2)</sup> convennit. <sup>3)</sup> conflit. <sup>4)</sup> Ancienne arme composée d'une monture ou fût de bois, au haut duquel est un arc de fer, une corde et une fourchette; elle se bandoit avec effort par le secours d'un fer (espère de clef), propre à cet usage; arcus balistra. — Roquefort. <sup>5)</sup> Tout ce qui peut s'employer pour jeter, comme pierre, flèche, pique, javelot. — Roquefort. <sup>6)</sup> Es scheint deseverer d. h. dissiper, séparer, *geschrieben werden zu müssen*. Dessevrer entspricht dem lat. deserere, abandonner.

daz, et feru parmi l'uel, et de cop fu morz à la meslée, et maint autre dont il ne fu mie si grant parole. Lors orent li dux de Venise et li baron grant travail, tote cele semaine, de faire pais de cele meslée, et tant y travaillerent que pais en fu, Dieu mercy!

Après cele quinzaine vint li marchis de Montferrat, qui n'ere mie encore venuz, et Mahius de Mommorenci, et Pierres de Braicuel, et maint autre prod'ome. Et après une autre quinzaine revindrent li messages d'Alemaigne qui estoient al roi Philippe et al valet de Constantinople; et assemblèrent li baron et li dux de Venise en un palais où li dux ere à ostel. Et lors parlerent li message et distrent: „Seignor, le roi Phelippe nos envoye à vos, et li fils l'em-pereor de Constantinople qui frere sa fame est.“ — „Seignor, fait „li rois, je vos enverrai le frere ma femme; si le mets en la Dieu „main qui la gart de mort, et en la vostre. Por ce que vos allez „por Dieu, et por droit et por justice, si devez à cels qui sont „deshérité à tort rendre lor heritages, si vos poez; et si vos fera la „plus haut convenance qui onques fut faite à gent, et la plus riche „aie à la terre d'oltremer conquerre. Tot premierement se Diex done „que vos le remetez en son heritage, il metra tot l'empire de Ro-manie <sup>1)</sup> à la obediencia de Rome, dont elle ere partie pieçe <sup>2)</sup>. „Après il set que vos avez mis le vostre, et que vos y estes povre, „si vos donra deux cent mil mars d'argent, et viande à tous cels de „l'ost, à petiz et à granz; et il ses cors ira avec vos en la terre de „Babiloine, ou envoira, se vos cuidiez que mielz sera, à toz dix mil „homes à sa despense, et ses services vos fera par un an; et à toz „le jor de sa vie tendra cinq cens chevaliers en la terre d'oltremer, „qui garderont la terre; si les tendra al suen.“

— „Seignor, de ce avons-nos plains pooir, font li message, „d'asseurer ceste convenance, si vos la volez asseurer devers vos. „Et sachiez que si halte convenance ne fu onques mès offerte à „gent. Hé! n'a mie grant talant de conquerre, qui cesti refusera!“ Et il dient que il en parleront; et fu pris un parlement à lendemain; et quant il furent ensemble, si lor fust ceste parole mostrée. Là ot parlé en maint endroit; et parla l'abbé de Vaulx de l'ordre de Cistiaus, et cele partie qui voloit l'ost depecier, et distrent qu'il ne s'y accorderoient mie; que ce ere sor chrestiens, et il n'estoient mie por ce meu, ainz voloient aller en Surie. Et l'autre parti lor respondi: „Bel Seignor, en Surie ne poez-vos rien faire, et si le ver-roiz bien à cels meismes qui nos ont deguerpis, et sont allés as „autres parz. Et sachiez que par la terre de Babiloine ou par Grece „y ert recovrée la terre d'oltremer, s'el jammais est recovrée; et si

<sup>1)</sup> L'empire de l'Orient. <sup>2)</sup> Depuis long-temps.

„nos refusons ceste convenance, nos sommes honi à toz jors.“ Ensi ere en discorde l'ost, et ne vos merveillez mie se la late gent ere en discorde, que li blanc moine de l'ordre de Cistaus etent altresi en discorde en l'ost. Li abbés de Loces <sup>1)</sup>, qui mult ere sains home et prod'om, et li altre abbé qui à lui se tenoient, prochoient et crioient mercy à la gent, que il por Dieu tenissent l'ost ensamble, et que il receussent ceste convenance; car ce est la chose par quoy on puet mielx recovrer la terre d'oltre-mer; et l'abbé de Vaux et cil qui à lui se tenoient, repreechoient mult sovent, et disoient que tot ce ere mals; mais alassent en la terre de Surie, et feissent ce que il pourroient.

Lors vint le marchis Boniface de Montferrat et Baudouins li cuens de Flandres et Hennaut, et li cuens Loeys, et li cuens Hue de Saint-Pol, et cil qui à els se tenoient; et distrent que il feroient ceste convenance, que il seroient honi, se il la refusoient. Ensi s'en alerent à l'ostel le duc, et mandé furent li messages, et asseurerent la convenance, si com l'avez oï arriere, par sairement <sup>2)</sup> et par chartres pendanz <sup>3)</sup>. Et tant vos retraits li livres, que il ne furent que douze qui les sairemens jurerent de la partie des François; ne plus n'en pooient avoir. De cels si fu li uns li marchis di Montferrat, li cuens Baudouins de Flandres, li cuens Loeys de Blois et de Chartain, et li cuens de Saint-Pol, et huit autres qui à els se tenoient. Ensi fu la convenance faite et les chartres baillies, et mis li termes quant li vallet viendroit; et ce fu à la quinzaine de Pasques après <sup>4)</sup>.

Ensi séjourna l'ost des François à Jadres toz cel hyver contré le roi de Hongrie; et sachez que li cuer des genz ne furent mie en pais; que l'une des parties se travailla à ce que l'ost se departist; e li autre à ce qu'ele se tenist ensemble. Maint s'en emblerent des menuz genz es nés des marcheans. En une nef s'en emblerent bien cinq cens; si noierent tuit et furent perdu. Une autre compagnie s'en embla par terre, et si s'en cuida aller par Eslavonie, et li passant de la terre les assallirent et en ocistrent assez, et li autre s'en reparièrent fuiant arriere en l'ost; ensi s'en aloient forment en amenuisant <sup>5)</sup> chascun jor. En cel termine se travailla tant un halz hom de l'ost qui ere d'Alemaigne, Garniers de Borlande, que il s'en alla en une nef de marcheans, et guerpist l'ost, dont il reçut grant blasme. Après ne tarda gaires que un haut bec <sup>6)</sup> de France qui a nom Renauz de Monmirail pria tant, par l'aie <sup>7)</sup> de conte Loeys, que il fu envoie en Surie en message en une des nées de l'estoire; et si jura sor sains de son point destre, et il le tuit li chevaliers qui

<sup>1)</sup> Locedo, dans le Mont-Ferrat. L'abbé se nommait Pierre. <sup>2)</sup> Serment.

<sup>3)</sup> Sceaux pendus aux chartres par un fil de soie. <sup>4)</sup> An 1203. <sup>5)</sup> Diminuant.

<sup>6)</sup> baron. <sup>7)</sup> l'aide.

avec lui alerent, que dedans la quinzaine que il seroient en Surie, et auroient fait lors message, que il repareroient arrieres en l'ost. Par ceste convenance se departi de l'ost, et avec lui Henris del Castel ses niers <sup>1)</sup>, Guilliernes le visdames de Chartres, Geoffroi de Belmont, Johan de Froeville, Pierres ses freres, et maint altre: et li sairement que il firent ne furent mie bien tenu, que il ne repairerent pas en l'ost.

Lors revint une nouvelle en l'ost qui fut volentiers oïe: que li estoire de Flandres dont vos avez oï arrieres, ere arrivez à Marseille. Et Johans de Neele chastelains de Bruges qui ere chevetaines de cel ost, et Tierris qui fut filz le conte Phelippe de Flandres, et Nichole de Mailli, manderent le conte de Flandres lor seignor que il iverneroient à Marseille, et que il lor mandast sa volonté, que il feroient ce que il lor manderoit. Et il lor manda, par le conseil le duc de Venise et des autres barons, que il meussent à l'issue de mars, et venissent encontre lui au port de Modon en Romanie. Ha-las! il l'attendirent si malvaisement, que onques covenz ne lor tiendrent, ainz s'en alerent en Surie, où il savoient que il ne feroient rien nul esloit.

Or poez savoir, seignor, que se Diex ne amast cette ost, qu'elle ne peust mie tenir ensemble à ce que tant de gent lui queroient mal. Lors parlerent li barons ensemble. Si distrent qu'il envoierent à l'apostolle, porce qu'il lor savoit mal gré de la prise de Jadres; et eslirent messages deux chevaliers et deux clers, tels qu'ils savoient, qui bon fussent à cest message. Des deux clers fu li uns Nevelon li evesque de Soissons, et maistre Johan de Noyon qui ere cancelliers le conte Baudouins de Flandres; et des chevaliers fu li uns Johans de Friaise et Robert de Bove: et cil jurerent sor sains loialment que il feroient li message en bone foy, et que il repaireroient à l'ost. Mult le tindrent bien li trois, et li quarz malvaisement, et ce fu Robert de Bove; car il fist le message al pis que il pot, et s'en parjura, et s'en alla en Surie après les autres; et li autres trois le firent mult bien et distrent lor message ensi com manderent li baron, et distrent à l'apostolle: „Li baron vos merci crient de la „prise de Jadres; que <sup>2)</sup> il le fistrent com cil qui mielz ne pooient „faire, por la defaute de cels qui estoient allé aux autres porz, et „que autrement ne pooient tenir ensemble; et sor ce mandent à vos „come à lor bon pere, que vos lor commandoiz vostre commande- „ment que il sont prest de faire.“ Et li apostoles dist aux messages, qu'il savoit bien que, par la defaute des autres, lor convint il grant neschief à faire; si en ot grant pitié, et lors manda as barons et as

<sup>1)</sup> Neveu. <sup>2)</sup> Que a en vieux français l'acception de car ou et ils, aussi bien qu'en Italien.

pelerins Saluz, et qu'il les assolt come ses filz, et lor commandoit et prioit que il tenissent l'ost ensemble; car il savoit bien que sanz cel ost ne pooit li services de Diex estre fais; et dona plain pooir à Nevelon l'evesque de Soissons et maistre Johan de Noyon, de lier et deslier les pelerins trossu'adonc que li cardonax vendroit en l'ost.

Ensi fu ja del tens passé que li Quaresme fu; et atornerent lor navile <sup>1)</sup> por mover à la Pasque. Quant les nés furent chargies, lendemain de la Pasque, si se logierent li pelerins fors de la ville sor le port; et li Venisiens firent abatre la ville et les tors et les murs. Et dont avint une aventure dont mult pesa à cels de l'ost, que uns des halz barons de l'ost, qui avoit nom Simon de Montfort, ot fait son plait al roy de Ungrie qui anemis estoit à cels de l'ost, qu'il s'en alla à lui et guerpit l'ost. Avec lui alla Guis de Montfort ses freres, Simon de Neaule <sup>2)</sup> et Robert Malvoisins, et Druis de Cressonessart, et l'abbés de Vals qui ere moine de l'ordre de Cistiaus et maint autre. Et ne tarda guaires après, que s'en alla uns autre halz hom de l'ost, qui Engelrans de Boves ere appelez, et Hues ses freres, et les genz de lor país ce que il en porent mener. Ensi partirent cil de l'ost com vos avez oï: mult fu granz damages à l'ost et honte à cels qui esirent. Lors commencerent à mover les nés et les vissiers; et fu devisé que il prendroient port à Corfol, une yale en Romenie, et li premiers attendroient les darraiens que il seroient ensemble; et il si fistrent.

Ainz que li dux ne li marchis partissent del porz de Jadres, ne les galies, vint Alexis le fils l'empereor Sursac de Constantinople, et l'y envia le rois Phelippe d'Alemaigne; et feu recens à mult grant joie et à mult grant honor; et ensi bailla li dux les galies et les vassials tant comme lui convint. Et ensi partirent del port de Jadres, et orent bon vent; et alerent tant que il pristrent porz à Duraz. Enqui rendirent cil de la ville la ville de lor seignor, quant il le virent, mult volentiers et li firent fealté; et d'enqui s'en partirent et vindrent à Corfol, et retroverent l'ost qui ere logié devant la ville, et tenduz trez et paveillons, et les chevaus traiz des vissiers por rafraichir. Et cum il oïrent que li filz de l'empereor de Constantinople ere arrivez al port, si veissiez maint bon chevalier et maint bon serjans aller encontre et mener maint bel destrier. Ensi le receurent à mult grant joie et à mult grant honor; et il fist son tré tendre en-mi l'ost, et li marchis de Montferrat le suen de lez, en cui garde <sup>3)</sup> le roi Phelippe l'avoit commandé, qui sua soror avoit à fame. —

---

<sup>1)</sup> Flotte. <sup>2)</sup> Néaule était un bourg de l'ancien pays de Vexin. <sup>3)</sup> En la garde duquel.

## FRAGMENT DE L'HISTOIRE DU ROY SAINT LOYS

par Iean, Sire de Joinville <sup>1)</sup>.

**L**e Roi saint Loys fut l'omme du monde, qui plus se travailla à faire et mectre paix et concorde entre ses subjectz: et par especial entre les Princes et Seigneurs de son Royaume, et des voisins, mesmement entre le Conte de Chalons mon oncle, et le Conte de Bourgoigne son filz, qui avoient grant guerre ensemble, au retour que fusmes venus d'oultre mer. Et pour la paix faire entre le pere et le filz, il enuoia plusieurs gens de son Conseil en Bourgoigne à ses propres conotz et despens: et finalement fist tant, que par son moien la paix des deux parsonnages fut faite. Semblablement pour son pourchaz <sup>2)</sup> la paix fut faite entre le second Roy Thibault de Nauarre et les Contes de Chalons et de Bourgoigne, qui avoient dure guerre ensemblément les ungs contre les autres: et y enuoya pareillement des gens de son Conseil, qui en firent l'accord et les apaiserent.

Après celle paix commença une autre grant guerre entre le Conte Thibault de Bar et le Conte de Luxembourg, qui avoit sa seur à femme. Et lesquelz se combattirent l'un contre l'autre main à main dessoubz Pigny. Et print le Conte de Bar le Conte de Luxembourg, et après gaigna le chasteau de Ligny, qui est au Conte de Luxembourg à cause de sa femme. Pour laquelle guerre appaiser le Roy y enuoia Monseigneur Perron le Chambellan, qni estoit l'omme du monde, en qui le Roy croioit plus, et aux despens du Roy. Et tant se y trauailla le Roy, que leur paix fut faicte. Les gens de son grant Conseil le reprenoient aucune foiz, pour ce qu'il prenoit ainsi grant paine à appaiser les estrangiers: et qu'il fait mal, quant il ne les laissoit guerroyer, et que les appointemens s'en feroient mieulx après. A ce leur respondit le Roy, et leur dist, qu'ilz ne disoient pas bien. „Car, ce faisoit-il, si les Princes et grans Seigneurs, qui „sont voisins de mon Royaume, veoient que je les laissasse guerroyer „les ungs aux autres, ilz pourroient dire entr'eulx, que le Roy de „France par sa malice et ingratitude nous lesse guerroyer. Et par „ce pourroient-ilz conquerir hayne contre moy, et me pourraient „venir courir sus. Dont je pourroye bien souffrir mal, et dommaige „à mon Royaume: et dauantaige encourir l'ire de Dieu, qui dit que „benoist soit celui, qui s'efforce de mectre vnion et concorde entre „les discordans.“ Et saichez, que pour le bien que les Bourguignons et les Lorrains veoient en la personne du Roy, et pour la grant

<sup>1)</sup> P. 119 — 125. *der Ausgabe von Du Fresno, Seigneur Du Cange.* <sup>2)</sup> *Sollicitation von proquassatio.*



paine qu'il auoit prinse à les mectre à vnion, ilz l'amoient tant, et l'obeïssaient, qu'ilz furent tous contens de venir plaider devant lui des discords, qu'ilz auoient les uns vers les autres. Et les y vy plusieurs foiz à Paris, à Reims, à Melun, et ailleurs, là où le Roy estoit.

Le bon Roy ayma tant Dieu, et sa benoïste Mere, que tous ceulx qu'il pouoit actaindre d'auoir fait aucun villain serement, ou dit quelque autre villaine chose, et deshoneste, il les faisoit griefuement pugnir. Et vis vne foiz à Cesaïre <sup>1)</sup> oultre mer, qu'il fist eschaller <sup>2)</sup> ung orfeure en braies et chemise moult villainement à grant deshonneur <sup>3)</sup>. Et aussi ouy dire, que depuis qu'il fut retourné d'oultre mer, durant que j'estois à Ionuille allé, qu'il auoit fait brusler et mercher <sup>4)</sup> à fer chault le neys et la baulieure <sup>5)</sup> d'un bourgeois de Paris, pour ung blapheme qu'il auoit fait. Et ouy dire au bon Roy de sa propre bouche, qu'il eust voulu auoir esté seigné d'un fer tout chault, et il eust peu tant faire, qu'il eust ousté <sup>6)</sup> tous les blaphemes et juremens de son Royaume.

En sa compaignie ay-je bien esté par l'espace de vingt-deux ans. Mais onques en ma vie, pour quelque courroux qu'il eust ne lui ouy jurer ne blaphemes Dieu, ne sa digne Mere, ne aucun Saint. ne Sainte. Et quant il vouloit affermer quelque chose, il disoit: „Vraiment il est ainsi,“ ou: „Vraiment il n'en va pas ainsi.“ Et bien apparut, que pour nulle rien il n'eust voulu regnier ne jurer Dieu; quant le Souldan et les Admiraulx d'Egipte lui voulurent faire regnier <sup>7)</sup> Dieu pour la foy bailler, ou cas qu'il ne tenoit l'appointement de paix qu'ils vouloient faire. Car le saint Roy, quant il y fut ainsi rapporté, que les Turcs vouloient qu'il fist tel serement, jamés ne le voulut fuire; ains plustoust eust amé mourir, comme est dist deuant. Iamais ne lui ouy nommer ne appeller le deable, si n'auoit esté en aucun Liure, là où il le faillist nommer par exemple. Et est vne tres-honteuse chose au Royaume de France de celui cas, et aux Princes de le souffrir ne oyr nommer. Car vous verrez, que l'un ne dira pas trois motz à l'autre par nial, qu'il ne die: Va de par le deable, ou en autres langaiges. Le saint Roy me demanda vne foiz, si je lauoy les pieds aux pources le jour de leudi absolu en Karesme. Et je luy respondy, que non, et qu'il ne

<sup>1)</sup> Caesarea. <sup>2)</sup> Mettre au pilori. <sup>3)</sup> *In dem Manuscript* (Roquefort, Glossaire de la langue Romane, v. Eschiale, Vol. I, p. 499, a) *und in der Pariser Ausgabe vom Jahre 1761* (p. 144) *lautet die Stelle folgendermaßen*: Je vi que il fist metre un orfevre en l'echielle à Cesaïre, en braies et en chemise, les boiaux et la fressure d'un port entour le col, et si grant foison, que elle li auenoient jusqu'au nez pour auoir juré. — *Wir sind immer dem Texte von Du Cange gefolgt.* <sup>4)</sup> marquer. <sup>5)</sup> les lèvres et le menton. <sup>6)</sup> faire l'aoult, moissonner; ôter. <sup>7)</sup> renier.

me sembloit mye estre chose honneste. Adonc le bon Roy me dist: „Ha! Sire de Ionuille, vous ne deuez pas auoir en desdaing et despit „ce que Dieu a fait pour nostre exemple, qui les loua à ses Apous- „tres, lui qui estoit leur Maistre et Seigneur. Et croy que bien à „tort feriez ce que le Roy d'Angleterre, qui à present est, fait. Car „à celui jour du lundi saint il laue les piedz aux mezeaux <sup>1)</sup>, et puis „les baise.“

Auant que le bon Seigneur Roy se couchast, il auoit souuent de coustume de faire venir ses enfans deuant lui, et leur recordoit les beaux faitz et ditz des Roys et autres Princes anxiens: et leur disoit que bien les deuoient sauoir et retenir, pour y prandre bon exemple. Et pareillement leur remonstroit les faitz des mauuais hommes, qui par luxures, rapines, auarices, et orgueilz auoient perdu leurs terres et leurs Seigneuries; et que mauuaisement leur en estoit aduenue. Et ces choses, disoit le Roy, vous en gardez de faire ainsi comme ilz ont fait, et que Dieu n'en preigne courroux contre vous. Il leur faisoit à semblable apprendre les Heures de nostre Dame, et leur faisoit oir chacun jour, et dire deuant eulx les Heures du jour, selon le lemps; affin de les accoustumer à ainsi le faire quant ilz seroient à tenir leurs terres. C'estoit un tres-large aumosnier. Car par tout où il alloit en son Royaume, il visitoit les pources Eglises, les Malladeries, et les Hospitaux. Et s'enqueroit des pources Gentilz hommes, des pources femmes venfues, des pources filles à marier. Et par tous les lieux, où il sauoit auoir nécessité, et estre souffreteux, il leur faisait largement donner de ses deniers. Et à pources mendiens faisoit donner à boire et à menger. Et lui ay veu plusieurs foiz lui-mesmes leur couper du pain, et leur donner à boire. En son temps il a fait faire et edifier plusieurs Eglises, Monasteres, et Abbaies. C'est assauoir Reaumont, l'Abbaie de saint Anthoine lez Paris, l'Abbaie du Lis, l'Abbaie de Malboisson, et plusieurs autres Religions de Prescheurs et de Cordeliers. Il fist semblablement faire la Maison-Dieu de Ponthoise, celle de Vernon, la Maison des Quinze-vingts de Paris, et l'Abbaie des Cordelieres de saint Clou, que Madame Ysabel sa seur fonda à la requeste de lui. Les benefices des Eglises, qui escheoient en sa donaison, auant qu'il en vouldust pourueoir aucun, il s'enquerroit à bonnes personnes de l'estat et condicion de ceulx qui les demandoient, et sauoir s'ils estoient clerks et lectrez. Et ne vouloit jamais que ceulx, à qui il donnoit les benefices, qu'ilz en tiensissent plus d'autres, que à leur estat n'appartenoit, et tousjours les donnoit par grant conseil de gens de bien.

<sup>1)</sup> Lépreux.

Cy-après verrez comment il corrigea ses Baillifs, Juges, et autres Officiers; et les beaux establemens nouveaux, qu'il fist et ordonna estre gardez par tout son Royaume de France, qui sont telz:

„Nous Loys par la grace de Dieu Roy de France, Establissons „que tous Baillifs, Prevostz, Maires, Juges, Receneurs, et autres, en „quelque office qu'il soit, que chascun d'eulx dorenavant fera sere- „ment; que tandis qu'ilz seront esdits offices, ils feront droit et „justice à ung chascun, sans avoir aucune acception de personnes, „tant à pources comme à riches, à l'estrangier comme au priné. Et „garderont les vs et constumes, qui sont bondes et approuvées. Et „si par aucuns d'eulx est fait au contraire de leur serement, nous „voulons et expressement enjoignons, qu'ilz en soient pugniz en biens „et en corps, selon l'exigence des cas. La pugnicion desquelz nos „Baillifz, Prevostz, Juges, et autres Officiers, nous reserurons à nous „et à nostre congnoissance: et à eulx, de leurs inferieurs et subgetz, „Noz Tresoriers, Receueurs, Prevostz, Auditeurs des Comptes, et „autres Officiers et entremecteurs de nos finances jureront, que bien „et loiaument ilz garderont noz rentes et dommaines avecques tous „et chascuns nos droiz, libertez, et preheminences, sans lesser ne „souffrir en estre riens souctrait, ousté, ne amenusé. Et avecques „ce, qu'ilz ne prandront, ne laisseront prandre, eulx ne leurs gens „et Commis, aucuns dons ne presens, qu'on leur vueille faire, à eulx „ne à leurs femmes et enfans, ne à autres, pour et en leur faueur. „Et si aucun don en est receu, qu'ilz le feront incontinant et sans „delay rendre et restituer. Et semblablement, qu'ilz ne feront faire „aucuns dons ne presens à nulles personnes, dont ilz soient sub- „getz, pour quelque faueur ou support. Et avecques ce jureront, „que là où ilz sçauront, et congnoistront aucuns Officiers, Sergens, „ou autres, qui sont rapineurs, et abuseurs en leurs offices et nostre „service, qu'ilz ne les soustiendront ne celeront, par don, faueur, „promesse, ne autrement: ains qu'ilz les pugniront et corrigeront „selon que le cas le requerra, en bonne foy et equité, et sans au- „cune hayne ne rancune. Et voulons, jacioit ce que <sup>1)</sup> lesdiz sere- „mens soient prins deuant nous, que ce nonobstant ils soient publiez „deuant les Clercs, Cheualiers, Seigneurs, et toutes autres gens de „Commune: affin que mieulx, et plus fermement ilz soient tenuz et „gardez, et qu'ilz aient crainte d'encourir le vice de parjures, non „pas seulement pour la crainte et pugnicion de noz mains, et de la „honte du monde: mais aussi de la pueur, et pugnicion le Dieu. „En après nous deffendons et prohibons à tous nosditz Baillifs, Pre- „vostz, Maires, Juges, et autres noz Officiers, qu'ilz ne jurent ne

<sup>1)</sup> Malgré que; quoique.

„blaphement le nom de Dieu, de sa digne Mere, et benoistz Saints  
 „et Sâintes de Paradis: et à semblable, qu'ilz ne soient joieux de  
 „dez, ne frequentans les tauernes et bordeaux, sur paine de priva-  
 „cion de leur office, et de pugnicion telle, que au cas appartiendra.  
 „Nous voulons à semblable, que toutes les folles femmes de leurs  
 „corps, et communes, soient mises hors des maisons priuées, et se-  
 „parées d'avecques les autres personnes: et que on ne leur louëra  
 „ne affermera quelques maisons ne habitacions, pour faire et entre-  
 „tenir leur vice et pechié de luxure, Après ce, nous prohibons, et  
 „deffendons, que nulz de noz Baillifz, Prevostz, Iuges et autres Of-  
 „ficiers et administrateurs de Iustice, ne soient tant hardiz de con-  
 „querir ne achapter, par eulx ne par autres, aucunes terres ne pos-  
 „sessions és lieux, dont ilz auront la justice en main, sans nostre  
 „congié, licence, et permission, et que soions premierement acertai-  
 „nez de la chose. Et si au contraire le font, nous voulons et enten-  
 „dons lesdites terres et possessions estre confisquées en nostre main.  
 „Ne à semblable ne voulons point que noz dessusdiz Officiers supe-  
 „rieurs, tant qu'ilz seront en noustre service, marient aucuns de  
 „leurs filz, filles, ne autres parens qu'ilz aient, à nulle autre per-  
 „sonne, que en leurs Bailliages et ressors, sans nostre congié especial.  
 „Et tous ce desdiz acquestz et mariages deffenduz ne entendons point  
 „avoir lieu entre les autres Iuges et Officiers inferieurs, ne entre  
 „autres mineurs d'office. Nous deffendons aussi, que Baillif, Preuost,  
 „ne autre, ne tiengne trop grant nombre de Sergens de Bedeaux, en  
 „façon que le commun peuple en soit greué. Nous deffendons pa-  
 „reillement, que nulz de noz subgetz ne soient prins au corps, ne  
 „emprisonnez pour leurs debtes personnelles, fors que pour les nos-  
 „tres: et que il ne soit leué amende sur nul de nosdiz subgetz pour  
 „sa dette. Auecques ce, nous establissons, que ceulx qui tiendront  
 „nos Preuostez Vicontes ou autres nos Offices, qu'ilz ne les puissent  
 „vendre ne transporter à autre personne, sans nostre congié. Et  
 „quant plusieurs seront compaignons en ung Office, nous voulons  
 „que l'un la exerce pour tous. Nous deffendons aussi, qu'ilz ne des-  
 „saisissent homme de saisine <sup>1)</sup> qu'il tienne, sans congnoissance de  
 „cause, ou sans nostre especial commandement. Nous ne voulons  
 „qu'il soit leué aucunes exactions, pilleries, tailles, ne coustumes  
 „nouuelles. Aussi nous voulons, que noz Baillifz, Prevostz, Maires,  
 „Vicontes, et autres noz Officiers, qui par aucun cas seront mis hors  
 „de leurs Offices et de nostre service, qu'ilz soient, après ce qu'ilz  
 „seront ainsi depousez, par quarante jours residans ou pais desdictes  
 „Offices, en leurs personnes, ou par procureur especial: affin qu'ilz

<sup>1)</sup> Possession.

„respondent aux nouveaux entrez esdictes Offices, à ce qu'ilz leur „voudront demander de leurs meffaitz, et de leurs plaintes.“

Par lesquels establissemens cy-dessus le Roy amenda grandement son Royaume, et tellement que chacun vivoit en paix et en tranquillité. Et saichez, que ou temps passé l'Office de la Preuosté de Paris se vendoit au plus offrant. Dont il aduenoit, que plusieurs pilleries et malefices s'en faisoient; et estoit totalement justice corrompuë par faueurs d'amys, et par dons et promesses. Dont le commun ne ouzoit habiter ou Royaume de France, et estoit lors presque vague. Et souuentefois n'auoit-il aux pletz de la Preuosté de Paris, quant le Preuost tenoit ses assises, que dix personnes au plus: pour les injustices et abusions qui se y faisoient. Pourtant ne voulut-il plus que la Preuosté fut venduë, ains estoit Office, qu'il donnoit à quelque grant sage homme, auecques bons gaiges et grans. Et fist abolir toutes mauuaises coustumes, dont le pouure peuple estoit greué auparavant. Et fist enquerir par tout le païs, là où il trouueroit quelque grant sage homme, qui fust bon justicier, et qui pugnist estroictement les malfaiteurs, sans auoir esgard au riche plus que au pouure. Et luy fut amené ung, qu'on appelait Estienne Boyleauë, auquel il donna l'Office de Preuost de Paris: lequel depuis fist merueilles de soy maintenir oudit Office. Tellement que desormais n'y auoit larron, murtrier, ne autre mal-faiteur, qui ozast demourer à Paris, que tantoust qu'il en auoit cognoissance, qui ne fust pendu, ou pugny à rigueur de iustice, selon la quantité du mal-faict. Et n'y auoit faueur de parenté, ne d'amys, ne or, ne argent, qui l'en eust peu garentir: et grandement fist bonne justice. Et finalement par laps de temps le Royaume de France se multiplia tellement, pour la bonne justice et droicture qui y regnoit; que le domaine, cenceifz, rentes, et reuenuz du Royaume croissoit d'an en an de moitié, et en amenda moult le Royaume de France.

Dés le temps de son jeune eage fut-il piteux des pouures et des souffreteux: et tellement se y accoustuma, que quant il fut en son regne il auoit tousiours communément six-vingt pouures qui estoient repeuz <sup>1)</sup> chacun jour en sa Maison, quelque part qu'il fust. Et en Karesme le nombre des pouures croissoit. Et souuentefois les luy ai veu seruir lui mesmes: et leur faisoit donner de ses propres viandes. Et quant ce venoit aux festes annuelles, le jour des vigiles, auant qu'il beust ne mengeast, il les seruoit. Et quant ilz estoient repeuz, ilz emportoient tous certaine somme le deniers. Et à bref dire, faisoit le Roy saint Loys tant d'aumosnes, et de si grandes, que à paine les pourroit-on toutes dire et declairer. Dont

<sup>1)</sup> *Das lateinische repleti.*

y eut aucuns de ses familiers, qui murmuroient de ce qu'il faisoit si grans dons et aumosnes: et disoient, qu'il y despendoit moult. Mais le bon Roy respondoit, qu'il aimoit mieulx faire grans despens à faire aumosnes, que en boubans <sup>1)</sup>) et vanitez. Ne pour quelque grans aumosnes qu'il feist, ne laissoit-il à faire grant despence et large en sa Maison, et telle qu'il appartenoit à tel Prince. Car il estoit fort liberal. Et aux Parlemens et Estatz, qu'il tint à faire ses nouveaux establissemens, il faisoit tous servir à sa Cour les Seigneurs, Cheualiers, et autres, en plus grant habondance, et plus haultement, que jamais n'auoient fait ses predecesseurs. Il ayroit moult toutes manieres de gens, qui se mectoient au service de Dieu. Dont il a depuis fondé et fait plusieurs beaux Monasteres et Maisons de Religion par tout son Royaume. Et mesmement ennironna-il toute la ville de Paris de gens de Religion, qu'il y ordonna, logea, et fondea à ses deniers.

---

Enseignemens que Louis IX, au lit de mort, donna  
à son fils Philippe <sup>2)</sup>).

**B**eau filz, la premiere chose que je t'enseigne et commande à garder, si est, que de tout mon cuer, et sur toute rien, tu aymes Dieu. Car sans ce nul homme ne peult estre sauué. Et te garde bien de faire chose, qui lui desplaise: c'est assauoir pechié. Car tū deuerois plustost desirer à souffrir toutes manieres de tourmens, que de pecher mortellement. Si Dieu t'enuoie aduersité, reçoyla benignement, et lui en rends graces: et pense, que tu l'as bien desservy, et que le tout te tournera à ton preu <sup>3)</sup>). S'il te donne prosperité, si l'en remercie tres-humblement, et gardes que pour ce tu n'en soies pas pire par orgueil, ne autrement. Car l'on ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons, qu'il nous fait. Confesse toy souuent, et eslis Confesseur ydone <sup>4)</sup>), qui preudomme soit, et qui te puisse seulement enseigner à faire les chouses qui sont necessaires pour le salut de ton ame, et aussi les choses dont tu te dois garder: et que tu soies tel, que tes Confesseurs, tes parens et familiers te puissent hardiement reprendre de ton mal, que tu auras fait, et aussi à t'enseigner tes faitz. Escoute le service de Dieu et de nostre mere sainte Eglise, deuotement, de cuer et de bouche; et par especial à la Messe, depuis que la consecracion du corps nostre Seigneur sera, sans bourder <sup>5)</sup>), ne truffer <sup>6)</sup>) avecques autrui. Aies le cuer doux

---

<sup>1)</sup> Faste; pompa. <sup>2)</sup> *Ebendas.* p. 126 — 128. <sup>3)</sup> gain; profit. <sup>4)</sup> idoneus. <sup>5)</sup> railler, plaisanter. <sup>6)</sup> calomnier, médire.

et piteux aux poures, et les conforte et aide en ce que pourras. Maintien les bonnes coustumes de ton Royaume, et abbaisse et corrige les mauuaises. Garde-toy de trop grant conuoitise, ne ne boute pas sus trop grans tailles ne subcides à ton peuple; si ce n'est par trop grant necessité, pour ton Royaume defendre. Si tu as en ton cuer aucun malaise, dy-le incontinent à ton Confesseur, ou à aucune bonne personne, qui ne soit pas plain de villaines parolles. Et ainsi legerement pourras pourter ton mal, par le reconfort qu'il te donnera. Prens toy bien garde, que tu aies en ta compagnie preudes gens et loiaux, qui ne soient point plains de conuoitise: soient gens d'Eglise, de Religion, seculiers, ou autres. Fuy la compagnie des mauuais, et t'efforce d'esconter les parolles de Dieu, et les retien en ton cuer. Pourchasse continuellement prieres, oraisons et pardons. Ame ton honneur. Gardes toy de souffrir autrui, qui soit si hardy de dire deuant toi aucune parolle, qui soit commencement d'esmouuoir nully à peché: ne qui mesdie d'autrui darrieres, ou deuant, par detractiō. Ne ne souffre aucune villaine chose dire de Dieu, de sa digne Mere, ne de Saint ou Saincte. Souuent regracie Dieu les biens, et de la prosperité qu'il te donnera. Aussi fais droiciture, et justice à chascun, tant au poure comme au riche. Et à tes seruiteurs sois loial, liberal et roide de parolle; ad ce qu'ilz te craignent, et ayment comme leur Maistre. Et si aucune contro- versité ou action se muent, enquieris toy jusques à la verité, soit tant pour toy que contre toy. Si tu es aduertit d'auoir aucune chose de l'autrui, qui soit certaine, soit par toy, ou par tes predecesseurs; fay la rendre incontinant. Regarde o toute diligence, comment les gens et subgetz viuent en paix et en droiciture dessoubz toy, par especial es bonnes villes et citez, et ailleurs. Maintien les franchises et libertez, esquelles tes anxien<sup>1)</sup> les ont maintenuz et gardez, et les tiens faueur et amour. Car par la richesse et puissance de tes bonnes villes, tes annemys et aduersaires doubteront de te assaillir, et de mesprandre enuers toy, par especial tes pareilz, et tes Barons, et autres semblables. Ayme et honnore toutes gens d'Eglise et de Religion, et garde bien qu'on ne leur tollisse leurs reuenuz, dons, et aumosnes, que tes anxien<sup>1)</sup> et dauanciers leur ont lessez et donnez. On racompte du Roy Phelippes mon ayeul, que vne foiz l'un de ses Conseillers lui dist, que les gens d'Eglise lui faisoient perdre et amenuser les droiz et libertez, mesmement ses justices; et que c'estoit grant merueille, comment il le souffroit ainsi. Et le Roy mon ayeul lui respondit, qu'il le croioit bien: mais que Dieu lui auoit tant fait de biens et de gratuitez, que il aimoit mieulx lesser aller son bien,

<sup>1)</sup> Ancêtres.

que d'auoir debat ne contens aux gens de sainte Eglise. A ton pere et à ta mere pourte honneur et reverence, et garde de les courrouser par desobeissance de leurs bons commandemens. Donne les benefices, qui te appartiendront, à bonnes persones et de nette vie: si le fay par le conseil de preudes gens et sages. Gardes toy d'esmonuoir guerre contre homme Chrestien sans grant conseil, et que autrement tu n'y puisses obuier. Et si aucune guerre y as, si garde les gens d'Eglise, et ceulx qui en riens ne t'auront meffait. Si guerre et debat y a entre tes subgetz, appaise les au plustot que tu pourras. Prent garde souuent à tes Baillifz, Preuostz, et autres tes Officiers, et t'enquiers de leur gouuernement: affin que si chose y a en eulx à reprendre, que tu le faces. Et garde, que quelque villain peché ne regne en ton Royaume, mesmement blapheme ne heresie: et si aucun en y a, fay-le tollir et ouster. Et garde toy bien, que tu faces en ta maison despence raisonnable, et de mesure. Et te supply mon enfant, que en ma fin tu aies de moy souuenance, et de ma poure ame: et me secoures par Messes, oraisons, prieres, aumosnes et biensfaiz, par tout ton Royaume. Et me octroie part et porcion en tous tes biensfaiz, que tu feras. Et je te donne toute benediction, que jamais pere peut donner à enfant. Priant à toute la Trinité de Paradis, le Pere, le Filz, et le saint Esperit, qu'il te garde, et deffende de tous maulx, par especial de mourir en pechié mortel. Ad ce que nous puissions vne foiz, après ceste mortelle vie, estre deuant Dieu ensemble, à lui rendre graces et louenges sans fin en son Royaume de Paradis, amen.

## FRAGMENS DES MÉMOIRES DE PHILIPPE DE COMINES.

### I.

#### Prologue à M. l'archevesque de Vienne <sup>1)</sup>).

**M**onseigneur l'archevesque de Vienne, pour satisfaire à la requeste qu'il vous a pleu me faire de vous escrire, et mettre par memoire ce que j'ai sçeu, et connu des faits du feu roy Louïs onziesme, à qui Dieu face pardon, nostre maistre et bienfaicteur, et prince digne

<sup>1)</sup> Cette archevêque de Vienne était Angelo Catto. Né à Tarente, dans le royaume de Naples, il avait embrassé le parti de la maison d'Anjou, et avait été obligé de s'expatrier avec elle. Lorsque le duc de Calabre eut l'espoir d'épouser Marie, fille de Charles-le-Téméraire, il fut chargé de suivre les négociations à la cour de Bourgogne. Après la mort du duc de Calabre, Charles, qui avait été frappé du mérite d'Angelo Catto, le retint à son service, et lui fit une pension; ce fut alors qu'il se lia d'amitié avec Philippe de Comines.



de très-excellente memoire, je l'ay fait le plus près de la vérité que j'ay pu et sceu avoir la souvenance.

Du temps de sa jeunesse ne scauroye parler, ainon pour ce que je luy en aye ouy parler et dire: mais depuis le temps que je vins en son service, jusques à l'heure de son trespas, où j'estoye present, ay fait plus continuelle residence avec luy, que nul autre de l'estat à quoy je le servoye: qui pour le moins ay tousjours esté des chambellans, ou occupé en ses grandes affaires. En luy et en tous autres princes, que j'ay connu ou servy, ay connu du bien et du mal: car ils sont hommes comme nous. A Dieu seul appartient la perfection. Mais, quand en un prince la vertu et bonnes conditions precedent <sup>1)</sup> les vices, il est digne de grand' memoire de louange: veu que tels personnages sont plus enclins en choses volontaires qu'autres hommes, tant pour nourriture et petit chastoy qu'ils ont eu en leur jeunesse, que pour ce que venans en l'age d'homme, la pluspart des gens tachent à leur complaire, et à leurs complexions et conditions.

Et pour ce que je ne voudroye point mentir, se pourroit faire qu'en quelque endroit de cet escrit, se pourroit trouver quelque chose, qui du tout ne seroit à sa louange: mais j'ay esperance que ceux qui liront, consideront les raisons dessus dites. Et tant osay-je bien dire de luy à son loz, qu'il ne me semble pas que jamais j'aye connu nul prince, où il y eust moins qu'en luy, à regarder le tout. Si ay-je eu autant de connoissance des grands princes, et autant de communication avec eux, que nul homme qui ait esté en France de mon temps, tant de ceux qui ont regné en ce royaume, que en Bretagne, en ces parties de Flandres, Allemagne, Angleterre, Espagne, Portugal et Italie, tant seigneurs spirituels que temporels, que de plusieurs autres dont je n'aye eu la vuë, mais connoissance par communication de leurs ambassades, par lettres, et par leurs instructions. Parquoy on peut assez avoir d'information de leurs natures et conditions. Toutesfois je ne pretends en rien, en le louant en cet endroit, diminuer l'honneur et bonne renommée des autres: mais vous envoie ce dont promptement m'est souvenu, esperant que vous le demandez pour le mettre en quelque oeuvre, que vous avez intention de faire en langue latine, dont vous estes bien usité. Par laquelle oeuvre se pourra connoistre la grandeur du prince dont vous parleray, et aussi de vostre entendement. Et là où je faudroye, vous trouverez monseigneur du Bouchage et autres, qui mieux vous en scauroient parler que moy, et le coucher en meilleur langage. Mais pour obligation d'honneur, et grandes privautez et bienfaitz, sans jamais entrerompre, jusques à la mort, que l'un ou l'autre n'y fust,

<sup>1)</sup> L'emportent sur ...

nul n'en devroit avoir meilleure souvenance que moy : et aussi pour les pertes et douleurs que j'ay reçues depuis son trespas. Qui est bien pour faire reduire à ma memoire les graces que j'ay reçues de luy : combien que c'est chose assez accoustumée, qu'après le décès de si grands et puissans princes, les mutations sont grandes : et y ont les uns pertes, et les autres gain. Car les biens et les honneurs ne se departent point à l'appetit de ceux qui les demandent.

Et pour vous informer du temps dont ay eu connoissance dudit seigneur, dont faites demande, m'est force de commencer avant le temps que je vins à son service : et puis par ordre je continueray mon propos, jusques à l'heure que je devins son serviteur, et continueray jusques à son trespas.

## II.

### Digression sur quelques vices et vertus du roy Louis onziesme.

(Livre I. Chap. X.)

Je me suis mis en ce propos, parce que j'ay veu beaucoup de tromperies en ce monde, et de beaucoup de serviteurs envers leurs maistres, et plus souvent tromper les princes et seigneurs orgueilleux, qui peu veulent ouyr parler les gens, que les humbles qui volontiers les escoutent. Et entre tous ceux que j'ay jamais connu, le plus sage pour soy tirer d'un mauvais temps, en temps d'adversité, c'estoit le roy Louis XI, nostre maistre : le plus humble en paroles et en habits : et qui plus travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir, ou qui luy pouvoit nuire. Et ne s'ennuyoit point d'estre refusé une fois d'un homme qu'il pretendoit gagner : mais y continuoit, en luy promettant largement, et donnant par effet l'argent et estats qu'il connoissoit qui luy plaisoient. Et ceux qu'il avoit chassés et deboutez en temps de paix et de prosperité, il les rachetoit bien cher, quand il en avoit besoin, et s'en servoit : et ne les avoit en nulle haine pour les choses passées. Il estoit naturellement ami des gens de moyen estat, et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer de luy. Nul homme ne presta jamais tant l'oreille aux gens, ny ne s'enquist de tant de choses, comme il faisoit, ne qui vouloit jamais connoistre tant de gens : car aussi veritablement il connoissoit toutes gens d'autorité et de valeur, qui estoient en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie, et és seigneuries du Duc de Bourgogne, et en Bretagne, comme il faisoit ses sujets. Et ses termes et façons qu'il tenoit, dont j'ay parlé cy-dessus, luy ont sauvé la

couronne, ven les ennemis qu'il estoit luy-mesme acquis à son advenement au royaume. Mais sur tout luy a servi sa largesse: car ainsi comme sagement il conduisoit l'adversité, à l'opposité des ce qu'il cuidoit estre asseur, ou seulement en une trêve, se mettoit à mescontenter les gens, par petits moyens, qui peu luy servoient et à grand' peine pouvoit endurer paix. Il estoit leger à parler des gens, et aussi tost en leur presence qu'en leur absence; sauf de ceux qu'il craignoit, qui estoit beaucoup: car il estoit craintif de sa propre nature. Et quand pour parler il avoit receu quelque dommage, ou en avoit suspicion, et le vouloit reparer, il usoit de cette parole au personnage propre: „Je sçay bien que ma langue m'a „porté grand dommage, aussi m'a-elle fait quelquefois du plaisir „beaucoup: toutes-fois c'est raison que je repare l'amende.“ Et n'usoit point de ces privées paroles, qu'il ne fist quelque bien au personnage à qui il parloit, et n'en faisoit nuls petits.

Encore fait Dieu grand' grace à un prince quand il sçayt le bien et le mal, et par especial quand le bien precede, comme au Roy nostre maistre dessusdits. Mais à mon avis, que le travail qu'il eut en sa jeunesse, quand il fut fugitif de son pere, et fuit sous le duc Philippe de Bourgogne, où il fut six ans, luy valut beaucoup: car il fut contraint de complaire à ceux dont il avoit besoin: et ce bien, qui n'est pas petit, lui apprit adversité. Comme il se trouva grand et roi couronné, d'entrée ne pensa qu'aux vengeance, mais tost luy en vint le dommage, et quand et quand la repentance. Et repara cette folie et cette erreter, en regagnant ceux aux quels il faisoit tort, comme vous entendrez cy-aprés. Et s'il n'eust eu la nourriture autre que les seigneurs que j'ay veu nourrir en ce royaume, je ne croy pas que jamais se fut ressours: car il ne les nourrissoient seulement qu'à faire les fols en habillemens et en paroles. De nulles lettres ils n'ont connoissance. Un seul sage homme on ne leur met à l'entour. Ils ont des gouverneurs à qui on parle de leurs affaires, à eux rien, et ceux-là disposent de leurs affaires; et tels seigneurs y en a qui n'ont que treize livres de rente en argent, qui se glorifient de dire: Parlez à mes gens: cuidans par cette parole contrefaire les trèsgrands seigneurs. Aussi ay-je bien veu souvent leurs serviteurs faire leur profit d'eux, et leur donner à connoistre qu'ils estoient bestes. Et si d'aventure quelqu'un s'en revient, et veut connoistre ce qui luy appartient, c'est si tard qu'il ne luy sert plus de gueres: car il faut noter que tous les hommes, qui jamais ont esté grands et fait grandes choses, ont commencé fort jeunes. Et cela gist à la nourriture, ou vient de la grace de Dieu.

## III.

Digression sur l'avantage que les bonnes lettres, et principalement les histoires, font aux princes et aux grands seigneurs.

(Livre II, Chap. VI.)

C'est grand' folie à un prince de se soumettre à la puissance d'un autre, par especial quand ils sont en guerre: et est grand avantage aux princes, d'avoir veu des histoires en leur jeunesse: esquelles se voyent largement de telles assemblées, et de grandes fraudes, tromperies, et parjuremens, qu'aucuns des anciens ont fait les uns vers les autres: et pris et tuez ceux qui en telles seuretez s'estoient fiez. Il n'est pas dit que tous en ayent usé: mais l'exemple d'un est assez pour en faire sages plusieurs, et leur donner vouloir de se garder: et est, ce me semble (à ce que j'ay veu plusieurs fois par experience de ce monde, où j'ay esté autour des princes l'espace de dix-huit ans ou plus, ayant claire connoissance des plus grandes et secretes matieres, qui se soient traitées en ce royaume de France, et seigneuries voisines) l'un des grands moyens de rendre un homme sage, d'avoir leu les histoires anciennes, et apprendre à se conduire et garder, et entreprendre sagement par icelles, et par les exemples de nos predecesseurs. Car nostre vie est si brieve, qu'elle ne suffit à avoir de tant de choses experience. Joint aussi que nous sommes diminuez d'age, et que la vie des hommes n'est si longue comme elle souloit, ny les corps si puissans. Semblablement que nous sommes affaibles de toute foy et loyauté les uns envers les autres: et ne scaurois dire par quel lien on se puisse asseurer les uns des autres: et par especial des grands princes, qui sont assez enclins à leur volonté, sans regarder autre raison: et qui pis vault, sont le plus souvent environnez de gens qui n'ont l'oeil à nulle autre chose, qu'à complaire à leurs maistres, et à louer toutes leurs oeuvres, soit bonnes ou mauvaises: et si quelqu'un se trouve qui veuille mieux faire, tout se trouvera brouillé.

Encore ne me puis-je tenir de blâmer les seigneurs ignorans. Environ tous seigneurs se trouvent volontiers quelques clerics et gens de robbes longues (comme raison est) et y sont bien seans, quand ils sont bons: et bien dangereux, quand ils sont autres. A tous propos ont une loy au bec, ou une histoire: et la meilleure qui se puisse trouver, se tourneroit bien à mauvais sens: mais les sages, et qui auroient lû, n'en seroient jamais abusez: ny ne seroient les gens si hardis, de leur faire entendre mensonges. Et croyez que Dieu n'a point estably l'office de roy ny d'autre prince, pour estre exercé

par les beates; ny par ceux qui par voire gloire diene: „Je ne suis „pas clerc, je laisse faire mon conseil, je me fie en eux.“ Et puis, sans assigner autre raison, s'en vont en leurs esbats. S'ils avoient esté bien nourris en la jeunesse, leurs raisons seroient autres: et auroient envie qu'on estimast leurs personnes et leurs vertus. Je ne veux point dire que tous les princes se servent de gens mal conditionnez: mais bien la pluspart de ceux que j'ay connus, n'en ont pas tousjours esté desgarnis. En temps de necessité ay-je bien veu que les aucuns sages se sont bien sceu servir des plus apparens: et les chercher sans y rien plaindre: et entre tous les princes, dont j'ay eu la connaissance, le Roy nostre maistre l'a le mieux sceu faire, et plus honorer et estimer les gens de bien et de valeur. Il estoit assez lettré, il aimoit à demander, et entendre de toutes choses: et avoit le sens naturel parfaitement bon: lequel precede toutes autres sciences, qu'on sauroit apprendre en ce monde: et tous les livres qui en sont faits ne serviroient de rien, si ce n'estoit pour ramener en memoire les choses passées: et qu'aussi plus on voit de choses en un seul livre en trois mois, que n'en scauroient voir à l'oeil, et entendre par experience, vingt hommes de rang, vivans l'un après l'autre. Ainsi pour conclure cet article, me semble que Dieu ne peut envoyer plus grande playe en un pays, que d'un prince peu entendu: car de là procedent tous autres maux. Premièrement en vient division et guerre: car il met tousjours en main d'autrui son autorité, qu'il devoit plus vouloir garder, que nul autre chose: et de cette division procede la famine et mortalité, et les autres maux qui dépendent de la guerre. Or regardez doncques, si les sujets d'un prince ne se doivent point bien doulpir, quand ils voyent ses enfans mal nourris, et entre mains de gens mal conditionez.

#### IV.

Digression sur ce que quand deux grands princes s'entrevoient pour cuider appaiser differends, telle vuë est plus dommageable que profitable.

(Livre II. Chap. VIII.)

**G**rant folie est à deux grands princes, qui sont comme esgaux en puissance, de s'entrevoir, sinon qu'ils n'ont autres pensées qu'à leurs plaisirs: mais depuis le temps que l'envie leur est venuë d'accroistre les uns sur les autres, encore qu'il n'y eut peril de personnes (ce qui est presque impossible) si accroist leur malveillance, et leur envie. Parquoy voudroit mieux qu'ils pacifiassent leurs differends par sages

et bons serviteurs, comme j'ay dit ailleurs plus au long en ces Memoires: mais encore en veux-je dire quelques experiences que j'ay veuës et sceuës de mon temps.

Peu d'années après que nostre Roy fut couronné, et avant le Bien Public, se fit une veuë du roy de France et du roy de Castille <sup>1)</sup>: qui sont les plus alliez princes qui soient en la chrestienté: car ils sont alliez de roy à roy, et de royaume à royaume, et d'homme à homme, et obligez sur grandes maledictions de les bien garder. A cette veuë vint le roy Henry de Castille, bien accompagné, jusques à Fontarabie, et le Roy estoit à Saint-Jean-de-Luz, qui est à quatre lieues; chacun estoit aux confins de son royaume. Je n'y estois pas: mais le Roy m'en a conté, et monseigneur du Lau. Aussi m'en a esté dit en Castille par aucuns seigneurs, qui y estoient, avec le roy de Castille: et y estoit le grand-maistre de Saint-Jaques, et l'archevesque de Toledé, les plus grands de Castille pour lors. Aussy y estoit le conte de Lodesme, son mignon, en grand triomphe; et toute sa garde, qui estoient quelques trois cens chevaux de Maures de Grenade, dont il y en avoit plusieurs negrins. Vray est que le roy Henry valoit peu de sa personne, et donnoit tout son heritage, ou se laissoit oster à qui le vouloit ou pouvoit prendre. Nostre roy estoit aussi fort accompagné, comme avez veu qu'il en avoit bien constume, et par especial sa garde estoit belle: à cette veuë se trouva la reyne d'Arrayon, pour quelque differend qu'elle avoit avec le roy de Castille, pour Estelle, et quelques autres places assises en Navarre. De ce differend fut le Roy juge.

Pour continuer ce propos, que la veuë des grands princes n'est point necessaire: ces deux icy n'avoient jamais eu differend, ny rien à departir, et se virent une fois ou deuz seulement, sur le bord de la riviere, qui depart les deux royaumes, à l'endroit d'un petit chasteau appelé Heurtebise: et passa le roy de Castille du costé de deça: ils n'arrestèrent guerre, sinon autant qu'il plaisoit à ce grand-maistre de Saint-Jaques, et à cet achevesque de Toledé. Parquoy le Roy chercha leur accointance, et vinrent devers luy à Saint-Jehan-de-Luz: et prit grande intelligence et amitié avec eux, et peu estima leur Roy. La pluspart des gens des deux roys estoient logez à Bayonne, qui d'entrée se battirent très-bien, quelque alliance qu'il y eust: aussi sont-ce langues differentes. Le comte de Lodesme passa la riviere en un batteau, dont la voile estoit de drap d'or: et avoit des brodequins fort chargez de pierreries: et vint vers le Roy. Toutesfois il n'estoit pas vray comte: mais avoit largement

<sup>1)</sup> Die Zusammenkunft mit König Heinrich von Kastilien fand im Jahre 1462 Statt.

biens, et depuis je l'ay veu duc d'Albourg, et tenir grande terre en Castille. Aussi se dressaient moqueries entre ces deux nations si alliées. Le roy de Castille estoit laid, et ses habillemens déplaisans aux François, qui s'en moquerent. Nostre roy s'habilloit fort court, et si mal que pis ne pouvoit: et assez mauvais drap portoit aucunes-fois, et un mauvais chapeau, different des autres, et une image de plomb dessus. Les Castellans s'en moquoient et disoient que c'estoit par chicheté: en effet se départit cette assemblée pleine de moquerie, et de pique: oncques-puis ces deux rois ne s'entr'aymerent: et se dressa de grands brouillis entre les serviteurs du roy de Castille, qui ont duré jusques à sa mort, et long-temps après: et l'ay veu le plus pauvre roy, abandonné de ses serviteurs, que je vis jamais. La reyne d'Arragon se doulut de la sentence que le Roy donna au profit du roy de Castille. Elle en eut le Roy en grande hayne, et le roy d'Arragon aussi: combien qu'un peu s'ayderent de luy contre ceux de Barcelonne en leur nécessité: toutesfois peu dura cette amitié, et y eut dure guerre entre le Roy et le roy d'Arragon, plus de seize ans, et encore dure ce differend.

Il faut parler d'autres. Le duc de Bourgogne Charles, s'est depuis ven à sa grande requeste, avec l'empereur Federic, qui encore est vivant et y fit merveilleuse despence, pour monstrier son triomphe, ils traillerent de plusieurs choses à Treves, où cette veuë se fit: et entr'autres choses, du mariage de leurs enfans, qui depuis est advenu: comme ils eurent esté plusieurs jours ensemble, l'Empereur s'en alla sans dire adieu, à la grand'honte et folie dudit duc: oncques-puis ne s'entraymerent, ny eux, ny leurs gens. Les Allemands meprisoient la pompe et parole dudit duc, l'attribuant à orgueil. Les Bourguignons meprisoient la petite compagnie de l'Empereur, et les pauvres habillemens. Tant se demena la question, que la guerre qui fut à Nuz en advint.

Je vis aussi ledit duc de Bourgogne se voir à Saint-Paul en Artois, avec le roy Edoüard d'Angleterre [en janvier 1470], dont il avoit espousé la soeur: et estoient freres d'ordre: ils furent deux jours ensemble. Les serviteurs du Roy estoient fort bandez. Les deux parties se plaignoient audit duc. Il presta l'oreille aux uns plus qu'aux autres: dont leur hayne s'accroit. Toutesfois il ayda audit Roy, à recouvrer son royaume; et lui bailla gens, argent et navires. Car il en estoit chassé par le comte de Warvich. Et non-obstant ce service (dont il recouvra ledit royaume) jamais depuis ils ne s'entr'aymerent, ny ne dirent bien l'un de l'autre.

Je vis venir vers ledit duc, le comte Palatin du Rhin [Philippe] pour le voir. Il fut plusieurs jours à Bruxelles, fort festoyé, recueilly, honoré et logé en chambres richement tenduës. Les gens

dudit duc disoient que ces Allemands estoient ords, et qu'ils jettoient leurs housseaux sur ses lits si richement parez, et qu'ils n'estoient point honnestes comme nous, et l'estimerent moins qu'avant les connoistre: et les Allemands, comme envieux, parloient et médisoient de cette grande pompe. En effet onques-puis ne s'aymerent, ny ne firent service l'un à l'autre.

Je vis aussi venir vers ledit duc, le duc Sigismund d'Autriche qui luy vendit la comté de Ferrette, assise auprès la comté de Bourgogne, cent mille florins d'or, pour ce qu'il ne la pouvoit deffendre des Suisses. Ces deux Seigneurs ne plurent gueres l'un à l'autre: et depuis se pacifia ce duc de Sigismund avec les Suisses, et osta audit duc ladite comté de Ferrette, et retint son argent: et en advindrent des maux infinis audit duc de Bourgogne. En ce temps propre y vint le comte de Warvich: qui onques-puis semblablement ne fut ami du duc de Bourgogne, ny ledit duc le sien.

Je me trouvay present à l'assemblée qui se fit au lieu de Pecquiny près la ville d'Amiens, entre nostre Roy et le roy Edoüard d'Angleterre: et en parleray plus au long où il servira. Il se tint bien peu de choses entr'eux qui y furent promises: ils besongnerent en dissimulation. Vray est qu'ils n'eurent plus de guerre (aussi la mer estoit entre eux deux), mais parfaite amitié n'y eut-il jamais. Et pour conclusion, me semble que les grands princes ne se doivent jamais voir, s'ils veulent demeurer amis, comme je l'ay dit: et voicy les occasions qui font les troubles. Les serviteurs ne se peuvent tenir de parler de choses passées. Les uns ou les autres le prennent en dépit. Il ne peut estre que les gens ou le train de l'un ne soit mieux accoustré que celui de l'autre: dont s'engendrent des moqueries: qui sont choses qui desplaisent merveilleusement à ceux qui sont moquez. Et quand ce sont deux nations differentes, leurs langages et habillemens sont differens: et ce qui plaist à l'un, ne plaist pas à l'autre. Des deux princes, il advient souvent que l'un a le personnage plus honneste et plus agreable aux gens, que l'autre: dont il a gloire, et prend plaisir qu'on le loüe: et ne se fait point cela sans blâmer l'autre. Les premiers jours qu'ils se sont departis, tous ces bons contes se disent en l'oreille, et bas: et après par accoustumance, inadvertence et continuation s'en parle, en disant, en souppant, et puis est rapporté de deux costez. Car peu de choses y a secrettes en ce monde: par especial de celles qui sont dites. Icy sont parties de mes raisons, que j'ay veües et sceües, touchant ce propos de dessus.



## V.

Caractère du peuple français et du gouvernement de ses rois: considerations sur les malheurs qui arrivent aux grands et aux petits.

(Livre V, Chap. XIX.)

**D**oncques pour continuer mon propos, y a-t'il roy ne seigneur sur terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de mettre un denier sur ses subjets: sans octroy et consentement de ceux qui le doivent payer, sinon par tyrannie ou violence? On pourroit respondre qu'il y a des saisons qu'il ne faut pas attendre l'assemblée, et que la chose seroit trop longue à commencer la guerre, et à l'entreprendre: je reponds à cela qu'il ne se faut point tant haster, et l'on a assez temps: et si vous dis que les roys et princes en sont trop plus forts, quand ils entreprennent quelque affaire du consentement de leurs subjets, et en sont plus craints ennemis. Et quand ce vient à se deffendre, on voit venir cette aüée de loin, et specialement quand c'est d'estrangers: et à cela ne doivent les bons sujets rien plaindre ne refuser: et ne scauroit advenir cas si soudain où l'on ne puisse bien appeller quelques personages, tels que l'on puisse dire, Il n'est pas faict sans cause: et en cela n'user point de fiction, ny entretenir une petite guerre à volonté, et sans propos, pour avoir cause de lever argent. Je sçay bien qu'il faut argent pour deffendre les frontieres, et les environs garder, quand il n'est point de guerre, pour n'estre surpris: mais il faut faire le tout moderement: et à toutes ces choses sert le sens d'un sage prince: car s'il est bon, il connoît qu'il est un Dieu, et qu'il est un monde; et ce qu'il doit et peut faire ou laisser. Or selon mon advis, entre toutes les seigneuries du monde, dont j'ay connoissance, où la chose publique est mieux traitée, et où regne moins de violence sur le peuple, et où il n'y a nuls édifices alibatus, n'y demolis pour guerre, c'est Angleterre: et tombe le sort et le malheur sur ceux qui font la guerre.

Nostre Seigneur est le roy du monde, qui le moins a cause d'user de ce mot: J'ay privilege de lever sur mes subjets ce qui me plaist: car ny lui ny autre l'a: et ne luy font nul honneur ceux qui ainsi le dient, pour le faire estimer plus grand, mais le font haïr et craindre aux voisins, qui pour rien ne voudroient estre sous sa seigneurerie: et mesme aucuns du royaume s'en passeroient bien qui en tiennent. Mais si nostre Roy, ou ceux qui le veulent eslever et agrandir, disoient: „J'ay des subjets si bons „et si loyaux, qu'ils ne refusent chose que je leur demande, et suis „plus craint, obey et servy de mes subjets; qui nul autre prince qui

„vive sur la terre, et qui plus patiemment endure tous maux et „toutes rudesses, et à qui moins il souvient de leurs dommages „passez:“ il me semble que cela luy seroit grand los (et en dis la verité) que non pas dire: Je prends ce que je veus, et en ay le privilege: il le me faut bien garder. Le roi Charles-Quint ne le disoit pas: aussi ne l'ay-je point ouy dire aux roys, mais je l'ay bien ouy dire à aucuns de leurs serviteurs, auxquels il sembloit qu'ils faisoient bien la besogne: mais selon mon advis, ils mesprenoient envers leur seigneur, et ne le disoient que pour faire les bons valets, et aussi qu'ils ne sçavoient ce qu'ils disoient.

Et pour parler de l'experience de la bonté des François, ne faut alleguer de nostre temps que les trois Estats tenus à Tours, après le decés de nostre bon maistre le roy Louis XI (à qui Dieu face pardon) qui fut l'an 1483. L'on pouvoit estimer lors que cette bonne assemblée estoit dangereuse: et disoient quelques-uns de petite condition et de petite vertu, et ont dit par plusieurs fois depuis que c'est un crime de leze majesté que de parler d'assembler les Estats, et que c'est pour diminuer l'autorité du Roy: et ce sont ceux qui commettent ce crime envers Dieu et le Roy, et la chose publique: mais servoient ces paroles, et servent à ceux qui sont en autorité et en credit, sans en rien l'avoir mérité, et qui ne sont propres d'y estre, et n'ont accoustumé que de flageoler et fleureter en l'oreille, et parler de choses de peu de valeur, et craignent les grandes assemblées, de peur qu'ils ne soient connus, ou que leurs oeuvres ne soient blasmées. Lors que je dis, chacun estimoit 'le royaume estre bien content, tant les grands que les moyens, et petits, pour ce qu'ils avoient porté et souffert, vingt ans ou plus, de grandes et horribles tailles: qui ne furent jamais si grandes à trois millions de francs prés, j'entends à lever tous les ans, car jamais le roy Charles VII ne leva plus de dix-huicts cens mille francs par an: et le roy Louys, son fils, en levoit, à l'heure de son trespas, quarante et sept cens mille francs, sans l'artillerie et autres choses semblables: et seurement c'estoit compassion de voir ou sçavoir la pauvreté du peuple. Mais un bien avoit en luy nostre bon maistre: c'est qu'il ne mettoit rien en thresor: il prenoit tout, et despendoit tout: il fit de grands edifices, à la fortification et deffense des villes et places de son royaume: et plus que tous les autres roys qui ont esté devant luy: il donna beaucoup aux eglises: en aucunes choses eust mieux valu moins: car il prenoit des pauvres, pour le donner à ceux qui n'en avoient aucun besoin. Au fort en nul n'y a mesure profonde en ce monde.

• Or en ce royaume tant foible et tant oppressé en mainte sorte, après la mort de nostre Roy y eut-il division de peuple contre celuy

qui regne? Les princes et les sujets se mirent-t'ils en armes contre leur jeune Roy? et en voulurent-t'ils faire un autre? Luy voulurent-t'ils qster son autorité? et le voulurent-t'ils brider qu'il ne pût user d'office et d'autorité de roy et commander? My dieux nenny. Et comment aussi le pouvoient-t'ils faire? Si en y a-t'il eu d'assez glorieux pour dire qu'ouy. Toutesfois ils firent l'opposite de tout ce que je demande: car tous vindrent devers luy, tant les princes et les seigneurs, que ceux des bonnes villes. Tous le reconnurent pour leur Roy, et luy firent serment et hommage: et firent les princes et seigneurs leurs demandes, humblement, les genoux à terre en baillant par requeste ce qu'ils demandoient: et dresserent conseil, où ils se firent compagnons de douze qui y furent nommez: et dès lors le Roy commandoit, qui n'avoit que treize ans, à la relation de ce conseil. A ladite assemblée des Estats dessusdits, furent faites aucunes requestes et remonstrances en la presence du Roy et de son conseil, en grande humilité, pour le bien du royaume, remettant tous-jours au bon plaisir du Roy, et de sondit conseil: luy octroyerent ce qu'on leur vouloit demander; et ce qu'on leur monstra par escrit estre necessaire pour le fait du Roy, sans rien dire à l'encontre: et estoit la somme demandée de deux millions cinq cens mille francs (qui estoit assez et à cœur soul, et plus trop que peu, sans autres affaires) et supplierent lesdits Estats qu'au bout de deux ans ils fassent r'assemblez: et que si le Roy n'avoit assez argent, qu'ils luy en bailleroient à son plaisir: et que s'il avoit guerres, ou quelqu'un qui le vousist offenser, qu'ils y mettroient leurs personnes et leurs biens, sans rien luy refuser de ce qui luy seroit besoin.

Est-ce donc sur tels sujets que le Roy doit alleguer privilege de pouvoir prendre à son plaisir, qui si liberalement luy donnent? Ne seroit-il pas plus juste envers Dieu et le monde, de lever par cette forme, que par volonté désordonnée? car nul prince ne le peut autrement lever, que par octroy, comme j'ay dit, si ce n'est par tyrannie, et qu'il ait excuse: mais il en est bien d'assez bestes pour ne sçavoir ce qu'ils peuvent faire ou laisser en cet endroit. Aussi bien il y a des peuples qui offensent contre leur seigneur, et ne luy obeyssent pas, ny ne le secourent en ses necessitez: mais en lieu de luy aider, quand le voyent empesché en quelques affaires, ils le mesprisent, ou se mettent en rebellion et desobeyssance contre luy, en commettant offence, et vont contre le serment de fidelité qu'ils luy ont fait. Là où je nomme roys et princes, j'entends eux et leurs gouverneurs: et pour les peuples, ceux qui ont les prééminences et maistrises soubz eux.

Les plus grands maux viennent volontiers des plus forts: car les foibles ne cherchent que patience. Icy je comprends aussi bien

les femmes, comme les hommes, qui quelquefois, et en aucuns lieux, ont autorité ou maistrise, ou pour l'amour de leurs maris, ou pour avoir administration de leurs enfans, ou que les seigneuries viennent de par elles. Si je voulois parler des moyens estats de ce monde, et des petits, ce propos continueroit trop; et me suffit alleguer les grands: car c'est par ceux-là où l'on connoist la puissance de Dieu, et sa justice: mais pour mescheoir à un pauvre homme ou à cent, mal ne s'en advise: on attribué tout à sa pauvreté, ou à avoir esté mal pensé: ou s'il s'est noyé ou rompu le col, c'est pour ce qu'il estoit seul: à grande peine en vent-on ouyr parler. Quand il meschet à une grande cité, on ne dit pas ainsi: mais encore n'en parle-t-on point tant que des princes. On pourroit demander pourquoy la puissance de Dieu se monstre plus grande contre les princes et les grands, que contre les petits; c'est que les petits et les pauvres trouvent assez qui les punissent, quand ils font le pourquoy: et encores sont assez souvent punis, sans avoir rien mesfait: soit pour donner exemple aux autres, ou pour avoir leurs biens, ou pour aventure par la faute du juge: et aucunesfois l'ont bien desservy, et faut bien que justice se face. Mais des grands princes ou des grandes princesses, de leurs grands gouverneurs, et des conseillers des provinces et villes desordonnées, et desobeissantes à leur seigneur, et de leurs gouverneurs, qui s'informeront de leur vice? L'information faite, qui la portera au juge? Qui sera le juge, qui en prendra la connoissance, et qui en fera la punition? Je dis des mauvais, et n'entens point des bons: mais il en est peu. Et quelles sont les causes pourquoy ils commettent et eux, et tous autres, tous ces cas dont j'ay parlé ci-dessus, et assez d'autres, dont je me suis teu pour brieveté.

Sans referer la chose à la consideration de la puissance divine et de sa justice, en ce cas je dis que c'est faute de foy, et aux ignorans faute de sens et de foy ensemble: mais principalement faute de foy: dont il me semble que procedent tous les maux qui sont par le monde: et par especial les maux qu'ont partie de ceux qui se plaignent d'estre grevez et soulez d'autrui, et des plus forts. Car l'homme pauvre ou riche (quel qu'il soit) qui auroit vraye et bonne foy, et qui croiroit fermement les peines d'enfer estre telles que veritablement elles sont: qui aussi aurois pris de l'autrui à tort, on que son pere ou son grand pere l'eut pris, et luy le possedast (soient duchez, comtez, villes ou chasteaux, meubles, pré, estang ou moulin, chacun en sa qualité) et qu'il crent fermement, comme le devons croire, je n'entreray jamais en paradis, si je ne fais entiere satisfaction, et si je ne rends ce que j'ay d'autrui à mon vray escient, il n'est possible qu'il y ent roy ne royne, prince ne princesse, ny autre personne quelconque, de quelque estat

ou condition qu'ils soient en ce monde, tant grands que petits, tant hommes que femmes, gens d'églises, prelates, évesques, archevesques, abbez, abbesses, prieurs, curez, receveurs des eglises, et autres vivans sur terre, qui à son vray et bon escient, comme dit est dessus, voussist n'en retenir de son sujet ou subjects n'y d'autres personnes quelsconques, soit prochain, ne de son voisin ou autre, ne qui voussist faire mourir nul à tort, indeuement et contre raison, ne le tenir en prison, ny oster aux uns pour donner aux autres, et les enrichir: ne (qui est le plus ord mestier qu'ils facent) procurer choses des-honnestes contre ses parens et serviteurs pour leurs plaisirs, comme pour femmes ou cas semblables: par ma foy non, au moins n'est pas croyable: car s'ils avoient ferme foy, et qu'ils creussent ce que Dieu et l'Eglise nous commande, sur peine de damnation, connoissans leurs jours estre si briefs, les peines d'enfer estre si horribles, et sans nulle fin ne remission pour les damnez, ils ne feroient pas ce qu'ils font. Il faut conclure que non, et que tous les maux viennent de faute de foy.

Et pour exemple, quand un roy ou un prince, est prisonnier, et qu'il a peur de mourir en prison, a-t'il rien si cher au monde qu'il ne baillast pour sortir? Il bailla le sien et celui de ses subjects, comme avez veu du roy Jehan de France, pris par Edoüard prince de Galles, à la bataille de Poitiers, en l'an 1356, le 19 septembre, qui paya trois millions de francs, et bailla toute Aquitaine (en moins ce qu'il en tenoit) et assez d'autres citez, villes et places, et comme le tiers du royaume, et mit le royaume en si grande pauvreté, qu'il y courut long-temps monnoye comme de cuir, qui avoit un petit clou d'argent: et tout cecy bailla le roi Jehan, et son fils le roi Charles le Sage, pour la delivrance dudit roy Jehan, et quand ils n'eussent rien voulu baillér, si ne l'eussent point les Anglois fait mourir: mais au pis venir, l'eussent mis en prison: et quand ils l'eussent fait mourir, si n'eust esté la peine semblable à la cent millesme partie de la moindre peine d'enfer. Pourquoy donques balloit-t'il tout ce que j'ay dit, et destruisoit ses enfans, et subjects de son royaume, sinon pour ce qu'il croyoit ce qu'il voyoit et qu'il sçavoit bien qu'autrement ne seroit delivré? Mais par aventure en commettant les cas pourquoy cette punition luy advint, et à ses enfans, et à ses subjects, il n'avoit point ferme foy, et crainte de l'offense; qu'il commettoit contre Dieu et son commandement. Or n'est-t'il prince, ou peu, que s'il tient une ville de son voisin, qui pour nulle remonstrance ne pour nulle crainte de Dieu la voussist bailler, ny pour eviter les peines d'enfer: et le roy Jehan bailla si grande chose pour seulement sortir sadite personne de prison. Je dis doncques que c'est faulte de foy.

J'ay donc demandé en un article precedent, qui fera l'information des grands: et qui la portera au juge, et qui sera le juge qui punira le mauvais? Je responds à cela que l'information sera la plainte et clameurs du peuple qu'ils foulent et oppressent en tant de manieres, sans en avoir compassion ne pitié: les douloureuses lamentations de veufves et orphelins, dont ils auroient fait mourir les maris et peres, dont ont souffert ceux qui demeurent après eux: et generalement tous ceux qu'ils auront persecutez, tant en leurs personnes, qu'en leurs biens. Cecy sera l'information, et leurs grands cris, paour, plaintes et piteuses larmes les presenteront devant nostre Seigneur; lequel en sera le vray juge: qui par adventure ne voudra attendre à les punir jusques à l'autre monde: mais les punira en cettuy-ci. Donc faut entendre qu'ils seront punis pour n'avoir rien voulu croire, et pour ce qu'ils n'auront eu ferme foy et croyance és commandemens de Dieu.

Ainsi faut dire qu'il est force que Dieu leur monstre de tels points et de tels signes, qu'eux, et tout le monde croient que les punitions leur adviennent pour leurs mauvaises croyances et cruelles offences: et que Dieu monstre contr'eux sa force et sa vertu et justice: car nul autre n'en a le pouvoir que luy en ce monde. De prime-face, pour les punitions de Dieu, ne se corrigent point, de quelque grandeur qu'elles soient, à traict de temps: mais nulle n'en advient à un prince, ou à ceux qui ont gouvernement sur ses affaires, ou à ceux qui gouvernent une grande communauté, que l'issuë n'en soit bien grande et bien dangereuse pour ses sujets. Je n'appelle point en eux malesfortunes, sinon celles dont leurs sujets se sentent: car de tomber jus d'un cheval, et se rompre une jambe, et avoir une fievre bien aspre, l'on s'en guerit, et leur sont telles choses propices, et en sont plus sages. Les mal-adventures sont, quand Dieu est offensé, qu'il ne le vent plus endurer: mais veut monstre sa force et sa divine vertu: et alors premierement, il leur diminue le sens: qui est grande playe pour ceux à qui il touche: il trouble leur maison, et la permet tomber en division et en murmure. Le prince tombe en telle indignation envers nostre Seigneur, qu'il fuit les conseils et compagnies des sages, et en esleve de tout neufs mal sages, mal raisonnables, violens, flatteurs, qui luy complaisent à ce qu'il dit. S'il veut imposer un denier, ils disent deux: s'il menace un homme, ils disent qu'il le faut prendre: et de toutes autres choses, le semblable; et que sur tout il se face craindre: et se monstrent fiers et orgueilleux eux-mesmes, esperans qu'ils seront craints par ce moyen, comme si autorité estoit leur heritage. Ceux que tels princes auront ainsi avec ce conseil chassez et deboutez, et qui par longues années auront servy, et ont accointance et amitié

en sa terre, sont mal contens: et à leur occasion quelques autres de leurs amis et bien-veillans: et par aventure en les voudra tant presser, qu'ils seront contraints à se deffendre, ou de fuir vers quelque petit voisin, par aventure ennemy et mal-vueillant de celuy qui les chasse: et ainsi, par division de ceux de dedans le pays, y entreront ceux de dehors. Est-il nulle playe ne persecution si grande, que guerre entre les amis et ceux qui se connoissent, ne nulle haine si horrible et mortelle? Des ennemis estrangers, quand le dedans est uny, on s'en deffend aisément: car ils n'ont nulles intelligences, n'y accointances à ceux du royaume. Cuidez vous qu'un prince mal sage, folement accompagné, connoisse venir cette mal-fortune de loin, que d'avoir division entre les siens? ne qu'il pense que cela lui puisse nuire? ne qu'il vienne de Dieu? Il ne s'en trouve point pis disné, ne pis couché, ne moins de chevaux, ne moins de robes, mais beaucoup mieux accompagné: car il tire les gens de leur pauvreté, et leur promet et depart les despoüilles et les Estats de ceux qu'il aura chassés, et donne du sien pour accroistre sa renommée. A l'heure qu'il y pensera le moins, Dieu luy fera soudre un ennemy, dont par aventure jamais ne se fut advisé: lors luy croistrent les pensées et les grands suspicions de ceux qu'il aura offensés: et aura crainte d'assez de personnes, qui ne luy veulent aucun mal faire. Il n'aura point son refuge à Dieu, mais preparera sa force.

## VI.

### Conclusion de l'Auteur.

**O**r voyez-vous la mort de tant de grands hommes, en si peu de temps, qui tant ont travaillé pour s'accroistre, et pour avoir gloire, et tant en ont souffert de passions et de peines, et abrégé leur vie: et par aventure leurs ames en pourront souffrir. En cecy ne parle point dudit Turc: car je tiens ce point pour vuidé, et qu'il est logé avec ses predecesseurs. De nostre roy j'ay esperance (comme j'ay dit) que nostre Seigneur ait en misericorde de luy, et aussi aura des autres, s'il luy plaist. Mais à parler naturellement (comme homme qui n'a aucune literature, mais quelque peu d'experience et sans naturel) n'eut-il point mieux valu à eux, et à tous autres princes, et hommes de moyen estat, qui ont vescu sous ces grands, et vivront sous ceux qui regnent, eslire le moyen chemin en ces choses? C'est à sçavoir moins se soucier, et moins se travailler, et entreprendre moins de choses, et plus craindre à offenser Dieu, et à persecuter le peuple, et leurs voisins, par tant de voyes cruelles, que j'ay assez déclarées par cy-devant, et prendre des aises et plaisirs honnestes?

Leurs vies en seroient plus longues. Les maladies en viendroient plus tard : et leur mort en seroit plus regrettée, et de plus de gens, et moins désirée : et auroient moins à douter la mort. Pourroit-on voir de plus beaux exemples pour cognoistre que c'est peu de chose, que de l'homme, et que cette vie est miserable et briefve, et que ce n'est rien des grands. Dés qu'ils sont morts, tout homme en a le corps en horreur et vitupere, et qu'il faut que l'ame sur l'heure se separe d'eux, et aille recevoir son jugement. Et à la verité, en l'instant que l'ame est separée du corps, ja la sentence est donnée de Dieu, selon les oeuvres et merites du corps : laquelle sentence s'appelle le jugement particulier.

FRAGMENT DU RENARD CONTREFAIT <sup>1)</sup>.

Conte.

Un haut hom, Chevalier estoit,  
 Qui une damoiselle amoit  
 Plus assez qu'il ne fut raison.  
 Ce Chevalier fut très-laid hom,  
 Laid fut de corps et de tout membre,  
 Comme l'histoire le ramembre.  
 Saiges étoit parfaitement  
 Fors que d'amer tant seulement.  
 La damoiselle qu'il amoit,  
 Bestiaux, sote et niche étoit;  
 Mais elle étoit belle à devis  
 De façon, de corps et de vis.  
 Plus belle ne pourroit on querre  
 Par le pays, ne par la terre.  
 Le Chevalier veut celle avoir  
 Qu'il ama plus que nul avoir  
 Pour ce que belle lui sembla.  
 Tous ses amis en assembla,  
 Et leur dit : je veuil avoir cette,  
 Nulle autre femme ne me haite <sup>2)</sup>.  
 Lors ses amis luy répondirent,  
 Et tretous proprement lui dirent :  
 „Sire vous savez sa maniere.“  
 Je sais bien que belle et sote iere.

<sup>1)</sup> D. i. représenté. S. Le roman du Renart par Méon, Tom. I, p. XIV *folgd.*  
*Futleht aus den Menagiana*, p. 47 *folgd.* <sup>2)</sup> Ne me plaît, ne m'est agréable.



Si vous dirai qu'en avendra,  
 Véoir le peut qui l'entendra:  
 Pour voir, enfans aura de moi,  
 Et savez-vous que je y voi?  
 Très beaux pour cause de la mere  
 Et saiges pour cause du pere,  
 Si qu'ils seront et bel et saige,  
 Avoir ne peuvent mendre usaige,  
 Sur ce sorts et sur cet espoir  
 Veut cil la Damoiselle avoir.  
 Ensemble en mariage furent  
 Enfans eurent tels comme ils durent  
 Laid et hideux de par le pere,  
 Sots et niches de par la mere,  
 Tretout le contraire lui vint  
 De ce que pour vérité tint.

FRAGMENS DU ROMAN DU RENART.

I.

Si coume Renart manja le poisson aus charretiers <sup>1)</sup>.

Seignor, ce fu en cel termine  
 Que li doz tens d'esté define  
 Et yver revient en saison,  
 Que Renart fu en sa maison.  
 Sa garison a despendue,  
 Ce fu mortel desconvenue:  
 N'ot que doner ne qte despendre,  
 Ne ses detes ne pooit rendre;  
 N'a que vendre ne qu'acheter,  
 Ne s'a de coi reconforter.  
 Par besoing s'est mis à la voie,  
 Tot coiemment que nus nel' voie  
 S'en vet parmi une jonchiere  
 Entre le bois et la riviére.  
 A tant fet et tant a erré,  
 Qu'il entre en un chemin ferré:  
 El chemin se croupi Renarz,  
 Si coloie de toutes parz;

<sup>1)</sup> Vol. I, p. 29 — 35 der Ausgabe von Moe; v. 749 — 916.

Ne set sa garison où querre,  
 Et la fain li fet sovent guerre,  
 Ne set que fere, si s'esmaie.  
 Lors s'est couchiez lez une baie,  
 Illec atendra aventure.  
 Atant ex-vos grant aléure  
 Marchéanz qui poisson menoient,  
 Et qui de vers la mer venoient.  
 Harenz frès orent à plenté,  
 Que bise avoit auques venté  
 Trestoute la semaine entiere;  
 Et bons poissons d'autre maniere  
 Orent assez granz et petiz  
 Dont lor paniers furent garniz.  
 Que de lamproies et d'anguilles  
 Qu'il orent acheté as villes  
 Bien fu chargie la charrete.  
 Et Renart qui le siecle abete,  
 Fu bien loing d'eus près d'une archie,  
 Qant vit la charrete chargie  
 Et d'anguilles et de lamproies.  
 Fichant musant parmi ces voies  
 Cort au devant por els deçoivre,  
 Ainz ne s'en porent aparçoivre.  
 Lors s'est couchiez enmi la voie:  
 Or oez comment les desvoie.  
 En un gason s'est ventrilliez,  
 Et comme mort apareilliez  
 Renart qui tot le monde engingne,  
 Les eulz clot et les denz rechingne,  
 Si tenoit s'alaine en prison.  
 Oïstes mès tel traïson!  
 Illeques est remès gesanz.  
 Atant es-vos les marchéanz,  
 De ce ne se prenoient garde.  
 Le premier le vit, si l'esgarde,  
 Si apela son compaignon,  
 Vez là ou Gorpil ou Tesson.  
 Li uns le voit, si s'escria,  
 C'est un Gorpil, va, sel' pren, va,  
 Filz à putain, gart ne t'eschat.  
 Or saura-il trop de barat  
 Renart s'il ne lesse l'escorce.

Li marchéant d'aler s'esforce,  
 Et ses compains venoit après.  
 Qant il furent de Renart près,  
 Le Gorpil trovent enversé,  
 De toutes parz l'ont reversé,  
 Pinent le col et puis la coste,  
 Il n'ont pas péor de tel oste.  
 Li uns a dit, quatre sols vaut,  
 Li autre a dit, assez plus vaut,  
 Ainz valt cinc sols à bon marchié.  
 Ne somes mie trop chargié,  
 Jetons le en nostre charete;  
 Vez con la gorge a blanche et nete.

A cest mot se sont avancié,  
 En la charete l'ont chargié,  
 Et puis se sont mis à la voie.  
 Li uns à l'autre en fait grant joie  
 Et dient jà n'en feront el,  
 Mès enquenuit à lor ostel  
 Li reverseront la gonele.  
 Or ont-il auques la favele,  
 Mès Renart n'en fet que sourire,  
 Que moult a entre fere et dire.  
 Sor les paniers se gist adenz  
 Si en a un overt as denz,  
 Et si en a, bien le sachiez,  
 Plus de trente harenz sachiez.  
 Auques fu vuidiez li paniers,  
 Qu'il en menja moult volentiers.  
 Onques n'i quist ne sel ne sauge,  
 Encor ançois que il s'en auge  
 Getera-il son ameçon,  
 Il n'en ert mie en soupeçon.  
 L'autre panier a asailli,  
 Son groig i mist, n'a pas failli  
 Qu'il n'en traisist fors des anguiles.  
 Renart qui sot de tantes guiles,  
 Troi hardiaus mist entor son col,  
 De ce ne fist-il pas que fol.  
 Son col et sa teste passe outre,  
 Les hardeillons moult bien acoutre  
 Desor son dos que bien s'en cuevre:  
 Dès or puet-il bien lessier treve.

Or li estuet enging porquerre,  
 Comment il vendra jus à terre;  
 N'i troye planche ne degré,  
 Agenoilliez s'est tot de gré  
 Por esgarder à son plaisir  
 Comment il puisse jus saillir.  
 Lors s'est un petit avanciez,  
 Des piez devant s'estoit lanciez  
 De la charete enmi la voie,  
 Entor son col porte sa proie.

Après qant il ot fet son saut,  
 As marchéanz dist, Diex, vos saut;  
 Cil hardel d'anguilles sont nostre,  
 Et li remanant si est vostre.  
 Et qant li marchéant l'oïrent,  
 A merveilles s'en esbaïrent,  
 Si escrient, vœz le Gorpil.  
 Cil saillirent au charretil.  
 Où il cuidèrent Renart prendre,  
 Mès il ne volt pas tant atendre.  
 Li premier dist, qant ce regarde,  
 Si m'aïst Diex, mauvese garde  
 En avomes pris, ce me semble.  
 Tuit fierent lor paumes ensemble,  
 Las! dis li uns, con grant damage.  
 Avons éu par nostre outrage!  
 Moult estion fol et musart  
 Trestuit qui créïon Renart.  
 Les paniers a bien soufaichiez,  
 Si les a auques alegiez,  
 Que deus granz anguilles emporte:  
 La male passion le torde!

Ha! font li marchéant, Renart,  
 Moult par estes de male part:  
 Mau bien vos puissent eles fere!  
 Et Renart lor prist à retriére,  
 Vos dites ce qu'il vos plera,  
 Je sui Renart qui s'en taira.  
 Li marchéant vont après lui,  
 Mès il nel' bailleront mès hui,  
 Car il ot trop ignel cheval.  
 Ainz ne fina parmi un val  
 Tant que il vint à son plaissié.

Lors l'ont li marchéant lessié,  
 Qui por mauvès musart se tiennent,  
 Recréant sont et si s'en viennent,  
 Et cil s'en va plus que le pas,  
 Qui passé ot maint mauvès pas,  
 Et vint à son ostel tout droit  
 Où sa mesnie l'atendoit  
 Qui assez avoit grant mesese.  
 Renart i entre par la hese,  
 Encontre lui sailli sa fame  
 Hermeline la preude dame,  
 Qui moult estoit cortoise et franche,  
 Et Percehaie et Malebranche  
 Qui estoient ambedui frère.  
 Cil se lievent contre lor pere  
 Qui s'en venoit les menuz sauz,  
 Gai et joienz et liez et bauz,  
 Les anguilles entor son col;  
 Mès qui que le tiegne por fol,  
 Après lui a close la porte  
 Por les anguilles qu'il enporte.

## II.

C'est de la Jument et de Ysangrin<sup>1)</sup>.

**O**r vos dirai comment avint  
 A Ysengrin quant la nuit vint;  
 Parmi ces bos s'en va corant,  
 Et si aloit ce porpensant  
 Que fox est li hons et li Leus  
 Qui onques va nule part seus  
 Puis qu'il puist avoir compaignie,  
 Que mestier a souvent d'aïe;  
 Et tiex puet-on acompaignier  
 Dont l'en a puis grant ensonbrier.  
 Quant ce pensoit en son corage,  
 Atant issi de tel boscage  
 Une jument vit en un pré  
 Où ele pessoit près d'un blé.  
 Li Leus s'en va grant aléure

<sup>1)</sup> Vol. I, p. 281 — 284; v. 7521 — 7610.

Droit au jument par la costure:  
 Quant à lui vint, si la salue,  
 Diex saut, fait-il, Rainsant ma drue!  
 Et Diex vos saut, sire Ysengrin!  
 Dont venez-vos issi matin?  
 Dame, dist-il, eschapez sui  
 De males mains où anuit fui:  
 Prestre Martin un engin fist  
 Por prendre moi et si me prist;  
 Toute une nuit fui en prison.  
 Se i eüsse un compaignon,  
 D'iluec m'eüst bientost jeté,  
 Por ce le vos ai raconté,  
 Se volez estre ma compaignue,  
 Nos ferion moult grant gaaigne:  
 Assez vos donré à mengier  
 Duquel que auriez plus chier,  
 Ou bon froment, ou bone avaine,  
 Ou bone orge à quel que paine.  
 Vos m'auriez moult grant mestier,  
 Car je iroie por chacier:  
 No compaignie seroit bele,  
 Car vos porpensez, Damoisele,  
 De cel vilain qui si vos tue  
 Et vos fet trere à la charrue:  
 Vos gaaigniez trestot son bien,  
 Ne vos n'en aurez jà rien  
 Fors le nouax que il aura  
 Et ce dont il cure n'aura.  
 Haï! Rainsant ma douce amie,  
 Qar venez en ma compaignie,  
 Si serez fors d'autrui dangier,  
 Ne vos estovra charroier,  
 Ne çà ne là porter nul fais,  
 A toz jors mès vivrez en pais.  
 Sire Ysengrin, se je péusse,  
 Vo compaignie chiere eüsse,  
 Mès je ne puis corre n'aler,  
 Por ce voil-je ci pasturer:  
 De mon pté destre par deriere  
 Passai hier en une chariere,  
 Une espine me feri enz;  
 Se la me traïiez as denz,

A nul jor ne seroit partie  
 De vos amor la druerie <sup>1)</sup>,  
 Grant mestier vos porré avoir,  
 Qar je feré tot vo voloir,  
 Qar s'en vos velt gaingnons huer  
 Je sauré moult bien rejeter,  
 Mordre des denz, ferir des piez:  
 Qui consuivré toz ert jugiez;  
 Cui ge porré bien asener  
 N'aura talent de regiber.  
 Dist Ysengrin, le piez mostrez,  
 Celui où l'espine sentez,  
 Tost la vos auré esrachie,  
 Jà mar i aurez autre mire.  
 Le pié li lieve, et il s'acrot,  
 O ses ongles li vuide tot.  
 Que qu'Ysengrin à vuidier brunche,  
 Et il le pié nestie et furche,  
 Rainsant le pié a destendu  
 Et Ysengrin a si feru  
 Entre le pis et le musel,  
 Tqut coi le jeta el prael.  
 Rainsant s'en torne regibant,  
 Que levée va fuiant,  
 Et Ysengrin tot coi se gist  
 Grant piece après et puis si dist:  
 Haï! maléureus chaitis!  
 Se j'oi hier mal, or ai hui pis;  
 Ne me sai mès en qui fier,  
 Ne puis en nelui foï trover.  
 Issi se demente Ysengrin,  
 Ici prent ceste branche fin.

---

### III.

Ci commence le Pelerinage Renart, si con  
 il ala à Rome <sup>2)</sup>.

**J**adis estoit Renart en pès  
 A Malpertuis son fort palès;

---

<sup>1)</sup> Eine andere Lesart ist: De vos la moie compaignie. Druerie: fidélité, attachement. <sup>2)</sup> Vol II, p. 127 — 144; v. 12987 — 13464.

Lessié avoit le guerroier,  
 Ne voloit mès de tel mestier  
 Vivre con il avoit vescu:  
 Tant avoit de l'autrui eu  
 Par male reson et à tort,  
 Que bien le haoient de mort  
 Plus d'omes qu'il n'a en l'an festes,  
 Et autretant, ce cuit, de bestes.  
 Or avint-il jadis issi  
 Par un matin d'un vendredi  
 Issi Renart de sa testniere,  
 Si s'eslessa par la bruiere:  
 Ne coroit pas si tost d'assez  
 Con il soloit, moult fu laaséz.  
 Ha! las, dist-il, n'ai mès mestier  
 De mal fere ne de pechier:  
 Par la fiance de mes piez  
 Ai-ge fet de moult granz pechiez.  
 Je soloie corre si tost  
 Que trestuit li cheval d'un ost  
 Ne m'atainsissent en un jor  
 Por que vosisse fere un tor;  
 En ceste terre n'a mastin  
 Qui me rescossist un pocin  
 Por que je l'eusse engolé.  
 Hé! Dex, tant bon en ai emblé,  
 Tant chapon et tante geline!  
 Onc n'i ot savør de cuisine,  
 Ne vert sance, ne ail ne poivre,  
 Ne cervoise ne vin por boivre;  
 Toz jors ai esté pantoniers  
 Et aloie moult volentiers  
 Là où je savoie hantins  
 De gelines et de pocins:  
 Il me venoient poaillier  
 Et entre les jambes bechier.  
 Quant une en pooie tenir  
 O moi là covenoit venir!  
 Ne li avoit crier mestier,  
 A la mort l'estovoit luitier.  
 Mainte en ocis en tel maniere,  
 Une en fis-ge porter en biere  
 Devant Dant Noble le Lion.



Que je ocis en traison;  
 Mès icele me fu tolue,  
 S'en dut ma gole estre pendue.  
 Onc vaillant l'éle d'un pignon  
 N'oi-je voir se de l'autrui non:  
 Ce poise moi, or m'en repent,  
 Biax sire Diex omnipotent,  
 Aiez merci de cest chaitif,  
 Ce poise moi que je tant vif.

Si con Renart se dementoit  
 Es-vos un Vilain qui venoit  
 Par mi la lande tot à pié,  
 En son chaperon enbrunchié.  
 Renart le voit tot sol venir,  
 Encontre vet, ne volt foïr:  
 Vilain, ce dist Renart, ça vien,  
 Meines-tu ayes toi nul chien?  
 Nenil, ne t'estuet à doter:  
 Renart que as-tu à plorer?  
 Que j'ai? fet Renart, ne sez-tu  
 Jà n'a-il jone ne chanu.  
 En ceste terre, que l'en sache,  
 C'onques ne fui en tele place  
 Où je poïsse nul mal fere,  
 C'onques m'en vosisse retrere;  
 Mès or le veil enfin lessier,  
 Que j'oi dire un sermonier.  
 Que par vraie confession  
 Qui merci crie aura pardon.  
 Renart, viaus-tu te confesser?  
 Oïl, se péusse trover  
 Qui la penitance me doingne.  
 Dist li Vilein, Renart, ne hoingne.  
 Tu sez tant de guile et de fart,  
 Bien sai tu me tiens por musart.  
 Non faz, dist Renart, tien ma foi  
 Que je n'ai mal penser vers toi,  
 Mès je te pri por Deu et quier  
 Que me meines à un mostier,  
 Où je puisse prestre trover,  
 Car enfin me voïl confesser.  
 Dist li Vileins, ça en cest bois  
 En a un, vien i, qar g'i voia:

Et li Vileins moult bien savoit  
 C'uns bons crestiens i avoit.  
 Tant ont erré par le boschage  
 Qu'il sont venu à l'ermitage.  
 A la porte par de devant  
 Le maillet i truevent pendant:  
 Li Vilains hurta durement  
 Et l'Ermite vint erraument;  
 Le fermal <sup>1)</sup> oste de la reille,  
 Qant vit Renart, moult se merveille.  
 Nomini Dame, dist li Prestre,  
 Renart, que quiers tu en cest estre?  
 Dex le set que puis n'i fus-tu  
 A cest porpris de mieuz en fu.  
 Ha! sire, dist Renart, merci,  
 Que que j'aie fet or sui ci:  
 De quanque j'ai vers vos mespris  
 Et vers mes autres anemis  
 Vos cri-ge merci et pardon.  
 As piez li chiet à oroison,  
 Et l'Ermite l'a redrecié,  
 Puis li dist, Renart, or te sié  
 Ci devant moi, si me descuevre  
 Tot de chief en chief ta mal oevre.

Sire, dist Renart, volentiers.  
 Quant iere bachelers legiers  
 Volentiers gelines menjoie,  
 En ces haies où ges trovoie  
 Je les tuoie en traïson  
 S'es menjoie comme gloton.  
 A Ysengrin pris compaignie  
 Qant je li oi ma foi plevie  
 De léaument vers lui ovrer.  
 Par amor li fis esposer  
 Hersent la bele ma seror,  
 Mès ançois que passast tiers jor  
 Li rendi-je maveis loier,  
 Qar gel' fi moine en un mostier,  
 Et si le fis devenir prestre,  
 Mès au partir n'i voustist estre  
 Por une teste de sengler,

---

<sup>1)</sup> *Andere Lesart*: L'encreuil.

Qar je li fis les sainz soner,  
 Si vint li prestres de la vile  
 Et de vileins plus de deus mile  
 Qui le batirent et fusterent,  
 A bien petit que nel' tuerent.  
 Et puis li fis-je en un vivier  
 Tote une nuit poissons pechier  
 Dusqu'au matin que un vilain  
 I vint sa coingnie en sa main,  
 Si li refist mal peliçon,  
 Qar avec lui ot un gaingnon  
 Qui li repeliça la pel:  
 Sachiez de voir moult m'en fu bel.  
 Puis le refis prendre à un piege  
 Où il garda trois jors le siege;  
 Au partir i lessa le pié,  
 Dex moie cope del pechié,  
 Puis liai ma Dame Hersent  
 A la coue d'une jument,  
 Si l'amors et fis reparier  
 Tant qu'à honte la fis livrer <sup>1)</sup>.  
 Moult ai fet autres felonies,  
 De larecins, de roberies;  
 Bien sai qu'escomeniez sui,  
 Certes je ne vos auroie hui  
 Dit la moitié de mes pechiez,  
 Ce que vodroiz si m'en cargiez,  
 Qar je vos ai dite la some.  
 Renart, aler t'estuet à Rome,  
 Si parlera à l'Apostolle  
 Et li conteras ceste estoire  
 Et te feras à lui confés.  
 Par foi, dist Renart, c'est grant fés.  
 Dist l'Ermite, mal estuet trere  
 A qui penitance veut fere:  
 Or voit Renart fere l'estuet,  
 Escrepe et bordon prent, si muet,  
 Si est entrez en son chemin,  
 Moult ressemble bien pelerin,  
 Et bien li sist l'escrepe au col;  
 Mès de ce se tint-il por fol

<sup>1)</sup> Ce tour que Renard fit à Hersent n'est point dans le Roman.

Qu'il est mēuz sanz compaignie.  
 Le grant chemin n'ira-il mie,  
 Qar il se crient moult de sa pel:  
 Tost passeroit par tel chastel  
 Où il covendroit herbergier  
 Et de sa pel gage lessier.  
 Le grant chemin lessa à destre,  
 Une sente prist à senestre,  
 Garda aval en la champaigne  
 Et vit une moult grant compaignie  
 De berbiz qui pessent gān  
 Et entre le fou Dan Belin  
 Le Moton qui se reposoit,  
 Tant ot mengié que las estoit.  
 Belin, dist Renart, que fez-tu?  
 Ci me repos tot recréu.  
 Par foi cist repos est mavès.  
 Et dist Belins, je n'en puis mès,  
 Je serf à un vilein felon  
 Qui onc ne me fist se mal nōn:  
 Einz puis que soi bele ne muire  
 Ne finai de ses berbīs luire.  
 Ces berbīs li ai-je enjendrées  
 Que tu vois ici atūnées;  
 Mal ai mon service employé,  
 Qar li vileins m'a btroïé  
 A ses soieors à lōr prise,  
 Et si a-il ma pel promise  
 A housiaus fere à un prodome  
 Qui les en doit porter à Rome.  
 A Rome! Par Dieu, dist Renart,  
 Jā en la voie n'auras part:  
 Miex là te vendroit-il porter  
 Ta pel que toi fere tuer,  
 Et se iceste mort t'alasche,  
 Si revendras après la pasque  
 Le joedi de rovoisons  
 Que l'en menjue les motons.  
 Or es à la mort, bien le voi,  
 Se tu n'en prens hastif conroi,  
 Se tu n'en tornes d'autre part.  
 Par amor Deu, sire Renart,  
 Pelerins estes, bien le voi,

Conseilliez moi en bone foi;   
 Pelerins sui-je voirement,   
 Mès tu n'en crois ore noient   
 Por le mal cri que j'ai éu;   
 Mès je m'en sui or repentü.   
 J'ai esté à un home feél   
 Qui m'a doné moult bon conseil;   
 Par cui serai saus, se Dex plest.   
 Dex a commandé que l'en leste   
 Pere et mere, frere et seror,   
 Et terre et herbe por s'amor;   
 Cist siecles n'est fors un trespas,   
 Moult par est cil chaitis et las.   
 Qui aucune foiz ne méure.   
 J'à trovons-nos en l'Ecriture   
 Que Diex est plus liez d'un felon,   
 Qant il vient à repentison,   
 Que de justes nonante neuf.   
 Cist siecles ne vaut pas un oel;   
 A l'Apostolle voil aler   
 Por conseil querre et demander.   
 Comment je me doi meinteoir:   
 S'avec moi voloies venir,   
 L'en ne feroit ouan usel   
 Ne chaucement de ta pel,   
 Ne ne tondroit-on ta toison,   
 Ainz aroies à grant foison   
 Herbes et de bois et de prés,   
 Et ne seroies pas tués.   
 L'en ne deçoit pas pelerin,   
 Je vois o toi, ce dist Belin.   
 En lor chemin en sont entré,   
 Mès il n'orent gueres erré   
 Qant trovent Bernart l'Arche-prestre   
 En un fossé les chardons pestre.   
 Bernart, dist Renart, Dex te saut!   
 Et cil lieve la teste en haut:   
 Dex te benéie, dist-il!   
 Ies-tu ce Renart le Gorpil?   
 Oïl, ce sui-ge voirement.   
 Por le cuer bé quex mantalent   
 T'a fet devenir pelerin.   
 Entre toi et sire Belin?

Ce ne fu mautalent ne ire,  
 Ençois volons soffrir martire  
 Et travail por nos amender  
 Et por Dame Deu achater;  
 Mès de ce n'as-tu or corage,  
 Ne d'aler en pelerinage?  
 Ainçois aimes miex ouan mès  
 De la busche porter grant fès  
 Et granz sachies de charbon,  
 Et si auras de l'aguillon  
 Tot le crepon desus pelé;  
 Et qant ce vendra en esté,  
 Que de moches sera grant nombre,  
 Lors n'i garras néis en l'ombre.  
 Fai le bien, si vien avec nos,  
 Tu ne seras ja sofretos  
 De rien dont te puisson aidier,  
 Tu auras assez à mengier.  
 Dist l'asne, volentiers iroie  
 Se assez à mengier avoie.  
 Si auras, ce t'afi par foi.  
 Or en vont ensemble tuit troi,  
 En un grant bois en sont entré  
 Où il troverent grant plenté  
 De Cers, de Bisses et de Deins,  
 Mès de-ceus pristrent-il le meins:  
 Tote jor ajornée errerent  
 Par la forest, ainc n'i troverent  
 Recet ne vile ne meson.

Seignor, dist Belin, que feron?  
 De herbergier est assez tart.  
 Voirs est, ce dist sire Bernart.  
 Renart respont, biau compaignon,  
 Et nos quel ostel querriion  
 Fors la fresche herbe soz cest arbre?  
 Miex l'aim que un palès de marbre.  
 Par foi, dist Belin li Moton,  
 J'aim trop miex gesir en meson:  
 Tost se vendroient ci enbatre  
 Ci entre nos trois leu ou quatre  
 Dont il a assez en cest bois,  
 Si seron honiz demanois.  
 Renart lor respont sans orgoil,

Seignor, ce que volez je voil;  
 Ci delez est l'ostel Primaunt  
 Mon compere qui ne nos faut:  
 Alons i, nos i serons ja,  
 Bien sai qu'il nos herbergera.  
 Tant ont fet que là sont venu,  
 Mès i seront moult irascu  
 Ainz qu'il s'en partent, se Renart  
 Ne les en giete par son art.  
 Li Leus ert alez en la lande  
 Et Hersent por querre viande.  
 Li pelerin pristrent l'ostel,  
 Assez troverent un et el,  
 Char salée, formache et oés,  
 Et quanqu'a pelerin est oés.  
 Et si trovent bonne cervoise.  
 Tant but Belins que il s'envoise,  
 Si a comincié à chanter  
 Et l'Arche-prestre à orguener,  
 Et Dant Renart chante en fauset.  
 Jà féissent bien lor feret  
 Se il fussent lessié en pès;  
 Mès li Leus vint à tot son fès  
 Qu'il aportoit dedenz sa gole,  
 Et Hersent qui n'ert pas saole,  
 Dont ele estoit tote desvée.  
 Qant il oïrent la criée  
 Des pelerins qui léenz erent,  
 Un petitet s'en aresterent,  
 Et dist li Leus, j'oi léenz gent.  
 G'irai véoir, ce dist Hersent:  
 Tantost a geté son fez jus,  
 Lors esgarda par le pertuis  
 Si vit les pelerins au feu,  
 Et puis s'en revint à son Leu.  
 Sire Ysengrin, dont ne sez-tu  
 Con il nos est bien avenu;  
 Ce est Renart, Belins et l'Asne,  
 Cez avons-nos en nostre glane,  
 Or te puès vengier de ton pié;  
 Dist Ysengrins, si ferai-gié.  
 Par grant aïr a l'uis hurté,  
 Mès il le trovent bien fermé;

Ovrez, dist-il, ovrez, ovrez.  
 Tesiez, dist Renart, ne genglez.  
 Renart, n'i a mestier tesir,  
 Il vos estuet cest huis ouvrir,  
 Fel traitres, fal renoié,  
 Par vos ai-ge perdu le pié:  
 Vos estes tuit livré à mort,  
 Mar arrivastes à cest port,  
 Vos et Bernars et li Moton.  
 Ha! las, dist Belin, que feron?  
 Tuit somes pris sanz nul retor.  
 Et dist Renart, n'aiez paor,  
 Qar bien istrans de cest trepeil  
 Se volez croire mon conseil.  
 Si ferons-nos, dist l'Arche-prestre,  
 Renart, jà es-tu nostre mestre  
 Qui en cest leu nos amenas.  
 Or dont, Bernart, qui fors rains as,  
 Va, si t'acule à cel huiset  
 Et si l'entr'ovre un petitet.  
 Tant que li Leus i puisse entrer,  
 Si li lai la teste boter,  
 Puis reclo l'uis par grant vertu,  
 A lui jostera cest cornu.  
 L'Asne s'est à l'uis aculé,  
 Un petitet l'a esbaé:  
 Li Leus bota la teste avant,  
 Et cil clot l'uis de maintenant,  
 Assez fu pis que en prison.  
 Qui donques véist le Moton  
 Con il ruoit les cops d'air  
 Et reuloit por miex ferir.  
 Renart le semont et apele,  
 Belin, espan li la cervele,  
 Garde que vis ne s'en estorde.  
 Onques encore à nule porte  
 Ne véistes si fier asaut  
 Comme Belin fet à Primaut.  
 Tant a feru et chapelé,  
 Que le Leu a escervelé,  
 Hersent qui par dehors estoit,  
 Et qui aidier ne li pooit,  
 Parmi le bois s'en vet hulant



Et les autres Leus amassant.  
 En poi d'ore en i asambla  
 Plus de cent que o lui mena  
 A l'ostel por Primant vengier;  
 Mès oïl se sont mis au frapier,  
 Et les Leus les suënt par trace,  
 Hersent devant moult les manace,  
 Et jurent qu'il les menageront,  
 Jà en cel leu nes troveront.  
 Renart oï les Leus uler,  
 Ses compaignons prist à haster:  
 Seignor, dist-il, venez grant oïre.  
 L'Arche-prestre comence à poïre,  
 Qu'il n'avoit pas apris à corre.  
 Renart voit qu'il nes puet rescorre  
 Ne garder se par engin non.  
 Seignor, dist Renart, que feroñ?  
 Tuit somes mort et confondu,  
 Montons en cest arbre ramu,  
 S'auront nostre trace perdue:  
 Hersent est forment irascue  
 Por son seignor que mort avon.  
 Par foi, dist Belin le Moton,  
 Je n'apris onques à ramper.  
 Dist Bernars, je ne sai monter.  
 Seignor, besoing fet moult aprendre  
 Et tel chose sevent emprendre  
 Dont l'en jà ne s'entremetroit  
 Se li besoing si grant n'estoit.  
 Fetes, Seignor, montez, montez,  
 Se vos volez, de vos pensez.  
 Renart monta en l'arbre sus,  
 Quant il virent qu'il n'i a plus,  
 A quelque paine sus monterent,  
 Desus les branches s'encroerent.  
 Es-vos poignant des esperons  
 Hersent o toz ses compaignons:  
 Quant il sont venu en la place,  
 Si en orent perdu la trace.  
 Ne sevent mès où aler querre,  
 Et dient qu'entré sont en terre:  
 Lassé furent et travaillié,  
 Desoz l'arbre se sont cochié.

Belins qui les Leus esgarda,  
 N'est merveille s'il s'esmaia:  
 Ha! las, dist-il, con sui chaitis!  
 Or vousisse estre o mes berbis.  
 Par foi, dist Bernart, je me doil,  
 Tel ostel pas avoir ne soil:  
 Je me voil d'autre part torner.  
 Renart le commence à blasmer,  
 Vos porrez encui tel tor fere  
 Qui vos tornera à contrere.  
 Dist Bernart, je me tornerai.  
 Dist Belins, et je si ferai.  
 Or tornés dont, qar je vos lès.  
 Cil se tornent tuit à un fès,  
 Qu'il ne se sorent sostenir,  
 A terre les estuet venir.  
 Bernart esquacha qatre Leus,  
 Et Belins en retua deus,  
 Et li autre Leu moult s'esmaient.  
 Por les conpaignons que mort voient,  
 Fuit s'en l'un chà et l'autre là,  
 Et Renart qui les esgarda,  
 Si s'escria, la hart! la hart!  
 Tien les Belin, pren les, Bernart,  
 Pren les, Bernart l'Arche-provoire.  
 Lors s'en tornent li Leu grant oire,  
 Que por cinquante mars d'argent  
 N'en retornast un por Hersent.  
 Renart qui fu en l'arbre sus,  
 A ses conpaignons descent jus:  
 Seignor, dist-il, que fetes-vos?  
 Ai vos bien de la mort rescès,  
 I a-il nul de vos blecié?  
 Dist Bernart, ge sui mehaingnié,  
 Je ne puis mès avant aler,  
 Arière m'estuet retorner.  
 Dist Belins, et ge si ferai,  
 Jamès pelerins ne serai.  
 Seignor, dist Renart, par mon chief,  
 Cest errer est pesant et grief;  
 Il a el siecle meint prodome  
 Qui onques ne furent à Rome:  
 Tiex est revenuz des sept sainz

Qui est pires qu'il ne fu ainz.  
 Je me voil metre en mon retor,  
 Et si vivrai de mon labor  
 Et gaignerai léelment,  
 Si ferai bien à povre gent.  
 Lors ont crié: outrée, outrée!  
 Si ont fete la retournée.

---

FRAGMENT DU RENART LE NOUVEL.

Einsi com Belins li moutons vint devant le Roi et aporta  
 son aignel mort, et si vint Beline la berbis et Chantecler  
 le coc et Pelez li ras et Chenue la soriz <sup>1)</sup>.

Aingois que cascuns fust assis  
 Leva par le sale uns grans cris,  
 Car Belins li moutons aporte  
 Giermete se fille k'ot morte,  
 Ce dist, Ysengrins et mordrie:  
 Au Roi en fist grant crierie,  
 Biéline li feme au mouton  
 En vait belant par le maison.  
 Atant es le coc Cantecler <sup>2)</sup>  
 C'au Roi commença à crier  
 Venjance dou laron cuiviert,  
 C'on nomme l'escoufle Hubiert,  
 Ki tous mes poucins a tués,  
 Et avoec tous mes oés humés.  
 Empriès le coc Pelés li ras  
 En vint à Court criant belas,  
 Il et Kenue li soris  
 De lor fil ke lor ot ocis  
 Mitous li cas, li fias Tibiert.  
 Li Rois en jure Saint Lambiert.

---

<sup>1)</sup> V. 3055 — 3166 *der Ausgabe von Méon, Vol. IV, p. 247 — 251.*

<sup>2)</sup> *Eine andere Lesart:* Atant es Cantecler le coc  
 C'au Roi en vint criant cor, coc,  
 Et si disoit, vengeance, Rois;  
 De duel est mes cuers si destrois  
 De Hubert qu'est leres provés  
 Qui tous mes poucins a tués.

Cist forfait seront amendé.  
 Lors commande l'enprisouné  
 Soient cil de cui on se plaint.  
 Fait fu, juré en a maint Saint  
 Li Rois que faite en sera loie  
 Et jugemens loiaus et droia.

Renart Rois Noblon regarda,  
 Et dedens son cuer se pensa  
 C'orendroit se puet bien vengier  
 D'Ysengrin k'il n'a mie cier.  
 Renart dist au Roi, entendés,  
 Sire Rois, por quoi atendés  
 Que vous ne pendés ces mordreurs?  
 S'il vivent, plus c'ert grans douleurs;  
 Lor jugemens est trestous fais,  
 Car sor eaus est provés li fais.  
 Li Rois fist Mitoul ateler  
 Et Hubiert et puis traîner.  
 Et prendre. Ysengrin ot respit,  
 Mais ce li valut moult petit,  
 Car bien matin fu traînés  
 Dusqu'as fources et fu montés  
 Amont l'eskiele au caaignon,  
 N'i faloit se l'eskiele non  
 A tourner k'il ne fust pendus,  
 Se ne fust çou c'au Rois venus  
 En est li corbiaus Tiesselins  
 C'au Roi a dit: Sire, Ysengrins  
 N'a coupes où fait, mès ses fuis  
 Pincars le fist, si m'ait Dieus.  
 Lors fu Ysengrins delivrés  
 Et Pincars ses fuis traînés  
 Et pendus en haut au gibet  
 C'on ot boine preuve dou fait.

Ensi com li Cours departi  
 Et que Canteclers s'en issi  
 Et li pluseur autre baron,  
 Renart coiement à laron  
 Se mist où bos et s'enbusca,  
 Et si que Cantecler passa,  
 L'ainsné fil le coc Cantecler  
 Couru lués Renars estranler,  
 Et si netement le menga

Que nule essaie n'i laissa  
 Fors les plumes et les ostiaus.  
 Encor fist plus li desloiaus,  
 Si qu'Ysengrins s'en dut aler,  
 Li fist sa plice descirer  
 A Grignart et à Roeniel,  
 Ces deus mastins, car lor caiel  
 Furent par Ysengrin ocis,  
 Ce li ot Renart seure mis,  
 Dont Ysengrins s'en combati  
 Encontre Griguart puissedi  
 Devant le Roi en camp mellé;  
 Et fu séu par verité  
 La traïsons que faite en ot  
 Renart, c'ainc tenir ne se pot  
 De mal faire et de trufison.  
 Hiersens li leuve de randon  
 S'en fuit, Ysengrins d'autre part;  
 Mais il a laissié bien grant part  
 Des peus de son gris pelïçon,  
 Qu'el camp en gisent li flocon.  
 Et Hiersens où bos s'en fat,  
 Et Renars toudis le sivi,  
 Et de courre tant se lassa  
 Hiersens, k'ens où bos se pasma.  
 Quant Renars le vit si menée,  
 Si en a fait sa destinée,  
 Et puis le laissa toute coïe,  
 De li se part et tint sa voie.  
 Enmi le bos Tibiert le cat  
 Trouva ki de dolour debat  
 S'en pis, ains tel doel ne vit nus.  
 Pour son fil ki estoit pendus,  
 Et s'iert de fain sj esragiés,  
 C'à paines pot estre sour piés.  
 Renars le voit, sel' salua  
 Et Tybiers respondu li a:  
 Renart, toi hé et tes salus,  
 Car par toi fu mes fîus pendus.  
 Et Renart d'un et d'el dit a  
 Tant que Tiebers li pardouna,  
 Si qu'il cuida qu'il n'eüst coupes  
 En çou. Renart li fist cent loupes

En derriere, et tant le blada  
 Que trestout de doel oublia  
 De son fil, mais sa fain ne pot  
 Oublier, que si très grant ot.  
 A Renart dist, bien mengeroie.  
 Renart respont, jou si feroie.

FRAGMENT DU ROMAN DE LA ROSE <sup>1)</sup>.

**O**r soit, dist-il, adonc parole  
 A tous une brieve parole.  
 Por Jalousie desconfire  
 Qui nos Amans met à martire,  
 Vous ai, dist-il, ci fait venir,  
 Qui contre moi bée à tenir  
 Ce fort chastel qu'ele a drecié,  
 Dont j'ai forment le cuer blecié.  
 Trop l'a fait fierement horder,  
 Moult i convendra béhorder  
 Ains que de nous puist estre pris.  
 Si sui dolent et entrepris  
 De Bel-Acueil qu'el i a mis,  
 Qui tant avançoit nos amis.  
 S'il n'en ist, ge sui mal-baillis,  
 Puisque Tibulus m'est faillis,  
 Qui congnoissoit si bien mes tesches,  
 Por qui mort ge brisai mes flesches,  
 Cassai mes ars, et mes cuiries  
 Traînai toutes desciries,  
 Dont tant ai d'angoisses et teles,  
 Qu'à son tombel mes lasses esles  
 Despenai toutes desrompuës,  
 Tant les ai de duel debatues,  
 Por qui mort ma mere plora

<sup>1)</sup> V. 10522 — 10714 der *Aufgabe von Méon*, Vol. II, p. 300 — 308. Dem Bruchstück entsprechen in der Ausgabe von Lenglet du Fresnoy, v. 10965 — 11152, Vol. II, p. 133 — 142. Der Inhalt ergibt sich aus der Ueberschrift:

Comment Amours dit à son ost  
 Qu'il veult faire ung assault tantost  
 Au chastel, et que c'est son vueil  
 Pour en mettre hors Bel - Accueil.

Bel - Accueil ist in der symbolischen Genealogie der Sohn von Dame Courtoisie.

Tant, que presque ne s'acora;  
 N'onc por Adonis n'ot tel paine,  
 Quant li sanglers l'ot mors en l'aine,  
 Dont il morut à grant hascie.  
 Onques ne pot estre lascie  
 La grant dolor qu'ele en menoit;  
 Mès por Tibulus plus en oit:  
 N'est nus pui pitié n'en préist,  
 Qui por li plorer nous véist.  
 En nos plors n'ot ne frains, ne brides:  
 Gallus, Catulus et Ovides,  
 Qui bien sorent d'amors traitier,  
 Nous réussent or bien mestrier;  
 Mès chascuns d'eus gist mors porris.  
 Vés ci Guillaume de Lorris,  
 Cui Jalousie sa contraire  
 Fait tant d'angoisse et de mal traire,  
 Qu'il est en péril de morir.  
 Se ge ne pens du secorir.  
 Cil me conseillast volentiers,  
 Com cil qui miens est tous entiers,  
 Et drois fust; car por li-mêmes  
 En ceste poine nous méismes  
 De tous nos barons assembler  
 Por Bel-Acueil toldre et embler.  
 Mais il n'est pas, ce dit, si sage,  
 Si seroit-ce moult grant dommage,  
 Se si loial serjant perdoie,  
 Com secorre le puisse et doie,  
 Qu'il m'a si loiaument servi,  
 Qu'il a bien vers moi deservi,  
 Que je saille et que je m'atour  
 De rompre les murs de la tour,  
 Et du fort chastel asséoir  
 A tout quanque j'ai de pooir.  
 Et plus encor me doit servir,  
 Car por ma grace deservir  
 Doit-il commencer li Romans  
 Où seront mis tuit mi commans,  
 Et jusques-là le fournira  
 Où il à Bel-Acueil dira,  
 Qui languist ores en prison  
 A dolor et sans mesprison:

Moult sui durement esmaïés  
 Que entr'oblié ne m'alés,  
 Si en ai duel et desconfort,  
 Jamès n'iert riens qui me confort,  
 Se ge pers vostre bien-voillance,  
 Car ge n'ai mès aillors fiance;  
 Ci se reposera Guillaume,  
 Le cui tombel soit plain de baume,  
 D'encens, de mirre et d'aloé,  
 Tant m'a servi, tant m'a loé.

Puis vendra Jehan Clopinel,  
 Au cuer jolif, au cors isnel,  
 Qui nestra sor Loire à Méun,  
 Qui à saoul et à géun  
 Me servira toute sa vie,  
 Sans avarice et sans envie,  
 Et sera si très-sages hon,  
 Qu'il n'aura cure de Raison  
 Qui mes oignemens het et blasme,  
 Qui olent plus soef que basme;  
 Et s'il avient, comment qu'il aille,  
 Qu'il en aucune chose faille,  
 (Car il n'est pas homs qui ne peche,  
 Tous jors a chascun quelque teche),  
 Le cuer vers moi tant aura fin,  
 Que tous jors, au mains en la fin,  
 Quant en cope se sentira,  
 Du forfet se repentira,  
 Ne me vodra pas lors trichier.  
 Cis aura le Roman si chier,  
 Qu'il le vodra tout parfenir,  
 Se tens et leu l'en puet venir:  
 Car quant Guillaume cessera,  
 Jehans le continuera  
 Après sa mort; que ge ne mente,  
 Ans trespasés plus de quarante,  
 Et dira por la meschéance  
 Por paor de desesperance,  
 Qu'il ait de Bel-Acueil perdus  
 La bien-voillance avant eü:  
 Et si l'ai-ge perdue, espoir,  
 A poi que ne m'en desesper;,  
 Et toutes les autres paroles,



Quequ'el soient, sages ou foles,  
 Jusqu'à tant qu'il aura coillie  
 Sus la branche vert et foillie  
 La très-bele Rose vermeille,  
 Et qu'il soit jor et qu'il s'esveille,  
 Puis vodra si la chose espondre,  
 Que riens ne s'i porra repondre;  
 Se cil conseil metre i péussent,  
 Tantost conseillié m'en éussent;  
 Mès par celi ne puet or estre,  
 Ne par celi qui est à nestre;  
 Car cil n'est mie ci presens.  
 Si rest la chose si pesans,  
 Que certes quant il sera nés,  
 Se ge n'i viens tous empenés  
 Por lire li nostre sentence,  
 Si tost cum il istra d'enfance,  
 Ce vous os jurer et plevir  
 Qu'il n'en porroit jamès chevir.  
 Et por ce que bien porroit estre  
 Que cis Jehans qui est à nestre,  
 Seroit, espoir, empéeschiés,  
 Si seroit-ce duel et péchiés  
 Et damages as amoreus,  
 Car il fera grans biens por eus,  
 Pri-ge Lucina la déesse  
 D'enfantement, qu'el doint qu'il nesse  
 Sans mal et sans encombrement,  
 Si qu'il puist vivre longuement:  
 Et quant après à ce vendra  
 Que Jupiter vif le tendra,  
 Et qu'il devra estre abevrés,  
 Dès ains néis qu'il soit sevrés,  
 Des tonneans qu'il a tous jors doubles,  
 Dont l'ung est cler et l'autre troubles,  
 Li uns est dous, et l'autre amer  
 Plus que n'est suie, ne la mer,  
 Et qu'il où bersuel sera mis,  
 Por ce qu'il iert tant mes amis,  
 Ge l'afublerai de mes esles,  
 Et li chanterai notes teles,  
 Que puis qu'il sera hors d'enfance  
 Endoctriné de ma science,

Il flétera nos paroles  
 Par quarrefours et par escoles,  
 Selonc le langage de France,  
 Par tout le regne en audience,  
 Que jamès cil qui les orront,  
 Des dous maus d'amer ne morront,  
 Por qu'il le croient fermement;  
 Car tant en lira proprement,  
 Que tretuit cil qui ont à vivre,  
 Devroient apeler ce livre  
 Le miroer as amoureux,  
 Tant i verront de biens por eus;  
 Mès que Raison n'i soit créue,  
 La chétive, la recreue.  
 Por ce m'en voil ci conseiller,  
 Car tuit estes mi conseiller.  
 Si vous cri merci jointes paumes  
 Que cis las dolereus Guillaumes  
 Qui si bien s'est vers moi portés  
 Soit secorus et confortés.  
 Et se por li ne vous prioie,  
 Certes prier vous en devroie  
 Au mains por Jehan alegier,  
 Qu'il escrive plus de legier;  
 Que cest avantage li faites.  
 Car il nestra, g'en sui prophètes;  
 Et por les autres qui vendront,  
 Qui dévotement entendront  
 A mes commandemens ensivre,  
 Qu'il troveront escript où livre,  
 Si qu'il puissent de Jalousie  
 Sormonter l'engaigne et l'envie,  
 Et tous les chastiaus despecier  
 Qu'el osera jamès drecier.  
 Conseillés-moi quel là feron,  
 Comment nostre ost ordeneron,  
 Par quel part miex lor porrons nuire,  
 Por plus-tost lor chastel destruire.

RONDELS DU MIRACLE DE SAINT-IGNACE <sup>1)</sup>.

Dieu.

**O**r entendez; attornez-vous  
 A aler à cel hermitage,  
 Et en alant, selon l'usage,  
 De voiz angélique chantez  
 Chant qui de vous soit fréquentez  
 Et bien scéu.

Michiel.

Vraiz Dieux, puisqu'il vous a pléu  
 A commander, il sera fait.  
 — Sus, Gabriel, disons de fait,  
 Si que ne façons à blasmer.

Rondel.

Vraiz Dieux, en qui n'a point d'amer,  
 Qui vous et vostre Mère sert  
 Pardurable gloire en dessert;  
 Pour ce vous doit chascun amer,  
 Voire en secret et en appert,  
 Vraiz Dieux, etc.  
 Et dire et en terre et en mer  
 Que nulz son servise ne pert  
 Qui le met en vous mains appert,  
 Vraiz Dieux en qui n'a point d'amer.

Les anges reprennent un peu plus loin le demi-rondel: *Et dire  
 et en terre et en mer*, etc.

Rondel.

Venez-vous-ent, bénéurez,  
 Lassus ou royaume de Dieu;  
 En gloire sans fin mis serez;  
 Venez-vous-ent, bénéurez,  
 Et touzjours sans mort viverez.  
 Trop y a delitable lieu:  
 Venez-vous-ent, etc.

<sup>1)</sup> S. den Avant-propos zu der Ausgabe des Mystère de Saint-Crespin et St. Crespinien von Dessalles und Chabaille, p. XVI-XVII. Sie erinnern lebhaft an den „Prolog im Himmel“ vor Göthe's „Faust.“

## Premier ange.

C'est voir; pardisons, ami doulx,  
Nostre chant, tant qu'il soit finez.

## Rondel.

Et touzjours sans mort viverez;  
Trop y a delitable lieu:  
Venez-vous-ent, bénéurez.

FRAGMENS DU MYSTÈRE DE ST. CRESPIN ET ST. CRESPINIEN <sup>1)</sup>.

## I.

## Saint Crêspin.

Vray Dieu, en ycestuf labit <sup>2)</sup>  
Vueillez-nous reconfort donner,  
Si vray, Sire, qu'abandonner  
Te voulons et l'ame et le corps.  
Vierge et glorieux trésors,  
Mère de nostre Créatour,  
Je te suppli, par ta douceur,  
Que pour nous ton chier Enfant prie,  
Si voir, doulce Vierge Marie,  
Que le conceus virginalment  
En ton corps précieusement,  
Et au jour de Noël nasqui  
De toy sans douleur et sans cri;  
Vierge, si comme je dy voir,  
Priez-lui que cy apparoir  
Face sa grace et sa vertu,  
Par quoy nous soyons secouru  
Ou tourment que souffrir nous fault.  
Vierge, qui mains ès cieulx là hault,  
Où ton doulz Filz t'a couronnée,  
Et là où tu es honnourée  
D'angelz, d'archangelz et de sains  
Et de saintes, à jointes mains,  
De cuer parfait, je te supplie,  
Dame, ne nous oublie mie  
Ou tourment qu'il nous fault souffrir.

<sup>1)</sup> *Ausgabe* von L. Dossalles et P. Chabaillé, Paris 1886, pag. 30 — 37.

<sup>2)</sup> Chute, malheur.

Ha, Vierge! vueillés requérir  
S'il vous plaist, vostre Filz pour nous!

Saint Crespinien.

Mère au fruit de vie très doux,  
Du cuer vous suppli et requier  
Que ne vous vueillez oublier  
Sà jus, on sommes en périlz;  
Se de la grace de ton Filz  
Et de toy ne sommes pourveus,  
Vierge, Dame des cieux lassus,  
Vueilles pour nous ton Filz prier  
Que de ce tourment, qui est fier,  
Qu'il nous convient ycy souffrir,  
Que par son doux et vray plaisir  
De le soustenir nous doint grace,  
Et que veoir nous puissions sa face  
En la gloire qui point ne fine,  
Et que son saint nom, qui est digne,  
Puissons soustenir et garder.  
Vierge, vueillez nous regarder  
En pitié par ton doux plaisir;  
Et si nous convient cy mourir,  
Dame, vueillez nos amez prendre  
Et les secourir et deffendre  
Des ennemis et de leur las;  
Et ces poures maleureux las  
Qui cy nous vueillent tourmenter,  
Que leur vueillez grace donner  
D'avoir connoissance et advis  
De ton très doux glorieux Filz;  
Nous t'en supplions, si te plaist.

II. <sup>1)</sup>

Saint Crespin.

Vray Dieu, puissant roy celestre,  
Qui de tout es seigneur et maistre,  
Louer te devons et servir,  
Et celle dont tu voulds ysaïr

<sup>1)</sup> *Anfang der Journées IV, p. 153—157.*

Sans virginité entamer;  
 Vray Sire, que devons amer  
 Et regracier humblement  
 De l'honneur qu'avons cy présent  
 Qu'en ta gloire sommes venus.  
 Roy puissant, seigneur de sà sus,  
 Sages est qui t'ayme et te sert;  
 Mout grant loyer il en desert,  
 Car des cieux il en a la joye  
 On toute paix est; n'em pourroye  
 Dire le vray.

#### Saint Crespinien.

Ha, glorieux Dieu puissant et vray,  
 Bien te devons remercier  
 De l'honneur qu'avons, Sire chier.  
 Sages est, Sire, qui se paine  
 De toy servir; car il n'est paine  
 Nulle c'om puist à tes servans  
 Faire, glorieux Roy puissans.  
 Se ceulx qui nous ont fait martire  
 Savoyent ou oyssent dire  
 La joye on tu nous as mis  
 En toy auroient leurs cuers mis  
 En loant ton nom et de celle  
 Qui te porta vierge pucelle,  
 Sans virginité entamer,  
 Laquelle nous devons amer  
 Et requérir.

#### Dieu.

Crespin, j'ay veu tout le desir  
 De toy et de Crespinian;  
 Or apparcevés-vous le bien  
 Et la joye que mes amis  
 Ont, et le lieu on ilz sont mis.  
 Trestous ceulx qui me serviront  
 Ceste gloire deserviront,  
 Pour ce que vous m'avés servi  
 Et ma Mère, avés desservi  
 La joye du ciel qui ne fine;  
 Ma volenté sera encline  
 Envers ceulx qui vous serviront

Et qui de cuer vous requerront;  
 Leur péticion et prière,  
 Pour vostre amour, à lye chièr  
 Leur ottroyeray.

Saint Crespin.

Bien vous en devons du cuer vray  
 Remercier, souverain Père.  
 Et vostre glorieuse Mère  
 Qui à vostre destre est assise,  
 De l'onneur, Sire, que promise  
 Vous nous avés.

Saint Crespinien.

A Sire! par qui fut sauvés  
 Et racheté lignie humaine  
 Et délivré de toute paine,  
 Toy et ta Mère mercions  
 Humblement et glorifions,  
 Roy souverain.

Nostre - Dame.

Biau doux Filz, qui tout en ta main  
 Tiens et tendras à ton vouloir,  
 Plaise-toy, chier Filz, à vouloir  
 A moy accorder ma requeste;  
 C'est, chier Filz, que là-bas soit faite  
 Remembrance et solennité,  
 Par ta sainte et haute bonté,  
 De ces deux martirs qui, cy sont,  
 Qui maint tourment enduré ont  
 Pour soustenir ta sainte foy.  
 Je te pry, chier Filz, plaise-toy,  
 De faire les corps eslever  
 Par quoy on les puist saluer  
 Ou nom de toy.

Dieu.

Mère, ce don je vous ottroy:  
 Eslevés seront, c'est droicture;  
 Et mainte pource créature  
 Recouvreront par eulx santé.  
 — Gabriel, n'ayes arresté;  
 Là val à Sir tu t'en yras,

Et à l'évesque tu diras  
 Qui voit <sup>1)</sup> les ossemens querir  
 Des corps sains, car c'est mon plaisir.  
 Et puis t'en yras à Eloy,  
 Et si luy diras de par moy  
 Que il y voit.

Gabriel.

Père puissant, qui partout voit,  
 En ciel, en terre et en abysme,  
 Vostre commandement saintctisme  
 Vois acomplir, je y suis tenus:  
 Or me fault descendre là jus,  
 Puisqu'à Dieu plaist.

Dieu.

Raphael, sans plus faire arrest,  
 A Romme aussy tu t'en yras,  
 Et au pape Clément diras  
 Qu'à Soissons voit, car il m'agrée,  
 Sans faire longue demourée  
 Pour les deux corps sains eslever,  
 Et si les y vueille nommer,  
 Car c'est mon vueil.

Raphael.

Doux Père puissant, je m'escueil <sup>2)</sup>  
 A faire tout vostre vouloir:  
 Je m'en vois faire mon debvoir  
 Quant vous le m'avés commandé;  
 Par moy ne lui sera mandé,  
 Mais dit de bouche.

(Hic angeli descendunt, et vadunt ad sanctum Sirium et inde ad sanctum Eligium.)

# RÉCIT DE LA MORT DE TURPIN

tiré de la Chanson de Roland <sup>1)</sup>.

A l'arcevesque que Diex avait tant chier  
 Totes les plaies commencent à saigner.

<sup>1)</sup> Qu'il aille. <sup>2)</sup> Je m'applique. <sup>3)</sup> Paris, Romans des XII pairs de France, I, p. YXXVIII—XL.



Lors li comence la color à muer  
 Et tuit li membre li prirent à froissier:  
 Emmi le camp s'alla agenouiller.  
 Rolans lo vit; sel corut aaidier.  
 Son elme à or li prist à deslacier,  
 Puis li a trait le blanc auber legier.  
 Parmi les flans le corut embracier,  
 Sor l'erbe vert le fait soëf cochier.  
 „Sire,“ fait-il, „gisez, por refroidier.“  
 Dist l'arcevesques: „Pensés à l'exploitier,  
 „Li champs est nostres! bien nos devons prisiier.  
 „La mort m'aproce, n'i a nul recouvrer.  
 „En paradis où sont li aumonier  
 „Sunt li lit fait, ô <sup>1)</sup> nos devons cochier.“

Rolans ot duel, or ne m'en merveil mie:  
 Trois fois se pasme de sor l'erbe florie.  
 Quant il revint, à haute voix escrie:  
 „Dame-Dieu pere <sup>2)</sup>! Dame Sainte-Marie!  
 „Où est la mort, quant ne me tolt la vie?  
 „O douce France! tant estes déguerpie,  
 „Des bons vassaux vuidiée et apauvrie!“  
 Lors li remembre d'Aude <sup>3)</sup> qui fut sa mie,  
 Si la regrete o parole serie:  
 „Ahi! ma douce, com dure de partie!  
 „Mès ne serez de tel home servie.  
 „Que que je face Jhesus vos benéie  
 „Qui en enfer ala por Jeremie,  
 „Fors en gita le prophete Isaie!“  
 Lors vint as Contes, si nes mechoisi <sup>4)</sup> mie,  
 Tos, un à un, les porta, sans aïe  
 Devant Turpin, qui mout sot de clergie.  
 Turpins en plore, lors n'a talent qu'il rie,  
 De Deu les seigne en qui il molt se fie,  
 Que lor otroie la pardurable vie!

Puis l'Arcevesque cui Diex doint beneïçon  
 Batit sa colpe, par voire entencion.  
 La boche ot pleine de sanc et de limon,  
 Si ot enfié le vis et le menton.

<sup>1)</sup> Où. <sup>2)</sup> Domine Deus pater! *Man vergt. Vidame für Vicomte, Dam-martin u. s. w.* <sup>3)</sup> *Vergl. meine Ausgabe des Einhard, I, S. 171.* <sup>4)</sup> Méconnut; ital. male colse. — Les Contes sind die auf dem Schlachtfelde gebliebenen Barone.

Li cueurs li bat, le foie et le poumon;  
 Près est de mort, n'en ara garison.  
 Contre li ciel tint ses mains à bandon,  
 Puis proie Deu qui par anoncion  
 Vint en la Virge, si soffri passion,  
 Qu'en paradis le mete en sa maison.  
 Mors est Turpin au servise Charlon,  
 En grant bataille et en grant orison.  
 Contre Païens fu tous tens champion;  
 Dex li otroie sainte benéïçon!

FRAGMENT DU ROMAN DE „BERTE AUX GRANS PIÉS.“ <sup>1)</sup>

XLIV.

**B**erte la debonaire a moult grant meschief ere,  
 Qu'à l'ajorner fist temps de moult froide matiere:  
 „Ha! Diex,“ fait-ele, „sire, vrais rois, vrai gouvernere,  
 „De mon cors et de m'ame soiez vous hui gardere.  
 „Car la nuit qu'ai passée ai trouvé moult amere;  
 „De moi faire assouffrir n'a pas esté avère:  
 „Ahi! vieille,“ fait-ele, „et Tybers mauvais lere <sup>2)</sup>,  
 „Vostre grant traïson convient que je compere.  
 „Diex doint par sa pitié que encontre vous pere <sup>3)</sup>.  
 Ainz que gueres de jour là endroites apère,  
 S'en depart la royne, car la lune luist clere.

XLV.

Par la forest du Mans, dès qu'il fu ajourné,  
 S'en va Berte as grans piés, ni a plus demouré.  
 Une fontaine treuve, si en but à plenté;  
 Après et si grant froit qu'ele a forment <sup>4)</sup> tremblé,  
 Ne sait comment le froit puit avoir eschivé.  
 Un petit sentier a la royne treuvé,  
 En ce sentier s'en va, si com il plot à Dé,  
 Si l'a tant porsivi et tant acheminé,  
 Qu'un hermitage treuve, Dieu en a aouré;  
 Bien sembloit l'ermitage de vieil antiquité.

<sup>1)</sup> XLIV-LVI. p. 63-79. — *Über die Sage von Bertha der Spinnerin, der Mutter Karl's des Großen, s. J. Grimm, über die Kerlingische Ahnmutter Berta in den Altdutschen Wäldern, Bd. III, S. 43-48, und meine Ausgabe des Einhard, I, S. 134 fgd. II, S. 6 fgd. mit der Anmerkung.*  
<sup>2)</sup> latro; voleur. <sup>3)</sup> Se montre contre vous, vous punisse. <sup>4)</sup> fortement.

Cele part est alée s'a à l'uisset hurté.  
 D'un maillet qui là pent a sus l'uis assené.  
 Et li hermites vint qui fu plains de bonté.  
 Un très petit huisset a tantost desfermé;  
 Quant Berte voit l'ermitte, de Dieu l'a salué:  
 „Franshons,“ fait-ele, „ouvrez, par sainte charité!  
 „Tant que mon cors éusse un petit eschaufé;  
 „Car moult fui travaillie et pleine de lasté.“  
 „Quant cil la vit si bele, le cuer et trespensé,  
 „Forment fu esbahis de sa très grant biauté:  
 „Diex,“ fait-li, „je vous tien à mon droit avoué <sup>1)</sup>,  
 „Ne souffrez qu'anemy ait sus moy poesté <sup>2)</sup>.  
 „Dont vient si bele dame parmi cest bois ramé?  
 „Onc mes ne vi tant bele en trestout mon aé.  
 „Le déable me cuide bien avoir engané;  
 „Mais ni aura pooir, si Diex me dont santé!“  
 Devant son vis fist crois, puis lui a demandé  
 S'ele estoit de par Dieu <sup>3)</sup> moult l'en a conjuré:  
 „Sire,“ fait-ele, „oïl, mon cuer li ai donné.  
 — „Et dont estes vous née? dites en vérité.“  
 — „Sire, une fame sui plaine de povreté,  
 „Laissez m'entrer léans, tout vous sera conté  
 „Qui suis et qui je quiers jà ne vous ert celé.  
 — „Bele,“ ce dist l'ermites, „ne l'ai pas enpensé  
 „Que céens entre fame, n'en yver n'en esté:  
 „Qu'ainsi ont no ministre cest ordre devisé;  
 „Il a passé maint an, qu'ainsi fu ordené.  
 „Vous ni enterrez pas, quant ainsi l'ai voué.“  
 Quant Berte l'entendi, tendrement a plouré;  
 Et l'ermitte li a de son pain présenté,  
 Noirs ert et plains de pailles, ne l'ot pas beluté;  
 Berte le prent et dit que Diex l'en sache gré,  
 Mais tant fut travaillie que point n'en a gousté.  
 Nes un tout seul morsel n'en a-ele avalé.  
 Quant l'ermites le voit si en a soupiré,  
 Ne s'en pot astenir, des yeux en a lermé:  
 De bonne part <sup>4)</sup> li semble, si en a grant pité.  
 Il l'eüst ens menée, jà n'en fust trestourné;

<sup>1)</sup> C'est-à-dire, je vous reconnais pour mon droit et légitime souverain. Avoué se prenait presque toujours dans ce sens au XIII<sup>e</sup> siècle. — P. <sup>2)</sup> Po-  
 testas. <sup>3)</sup> Rabelais écrit dans le même cas: de part Dieu, et il a raison. Ils sont  
 la traduction de de parte Dei. De par le roi, de parte regis. — P. <sup>4)</sup> C. à d.  
 de la part de Dieu.

Mais il avoit le cuer si plain de loyauté,  
Qu'il se doutoit por ce n'eüst son veu fausé.

## XLVI.

„Bele,“ dist li preudoms, „ne soiez si irée:  
„Bien vous est venu à ceste matinée;  
„Se croire me voulez, bien serez assenée.  
„A la maison Symon soit voie aprestée,  
„Et Constance sa fame qui est sage et senée <sup>1)</sup>;  
„Bone gent sont et sage et de grant renomée,  
„Là serez hesbergie et très bien eschaufée,  
„Onc ne vit meillor gent, si soit m'ame sauvée!“  
— „Sire,“ ce a dit Berte, „je sui mout très pensée,  
„Car je n'i sai la voie, s'ele ne m'est monstrée.“  
— „Bele,“ ce dist l'ermite, „ne soiez esfrée,  
„Entrez en cest sentier, n'en issiez pour riens née.“  
— „Sire Diex le vous mire, qui fit ciel et rousée,  
„Car je sai vraiment, morte sui et alée  
„S'encore gis à nuit en la forest ramée.  
„Qu'en nuit y ai esté porcement ostelée.  
„Si j'avoie cent vies par la virge honnourée,  
„Ne me pourroit pas estre une seule eschapée.“  
Quant l'ermite l'entent la porte a desfermée,  
En la voie la met, à Dieu l'a commandée:  
De la pitié qu'en a mainte lerne a plourée;  
Et Berte rentre el bois dolente et tourmentée.  
Quant ele ot une piece la sentelete alée,  
Une ourse a encontrée en une grant valée.  
Qui vers li s'en venoit, courant gueule baée.  
Quant Berte l'aperçut, moult fu espoventée:  
„Aïde Diex,“ fait-ele, „qui féis mer salée,  
„Père de paradis, or est ma vie alée.“  
De la paour qu'ele a est chéue pasmée,  
Et l'ourse l'eschiva, autre voie est tournée.  
Moult tost eüst Bertain mengie et estranglée;  
Mais Diex l'a garanti et la virge honnourée:  
Ne leur plot qu'ainsi fust Berte à la fin alée.  
Quant vint de pasmoison, tant fu dessurée  
Que à poi qu'ele n'ot la voie entroublée.  
A l'aïde de Dieu sa voie a-rasée,  
Car ce que ne voit l'ourse l'a moult assurée.

<sup>1)</sup> Senée.

La mere Dieu de li fu souvent reclamée.  
 Ne pooit mès aler, car forment ert lassée,  
 Car la fain et le froit l'avoit si adoulée  
 Que se Diex nel fèist, c'est vérité prouvée,  
 Ne péust vers tel paine avoir nule durée,  
 Selonc la nourreture dont ele ert gouvernée.  
 A ce point l'a Symons li Voiers encontrée  
 Si tost com l'achois, a sa resne tirée.  
 Grant pitié ot pour ce qu'ele ert espoventée;  
 Quant voit son mantel gris dont ele ert afublée,  
 Et sa cote qui ert en maint lieu despanée <sup>1)</sup>,  
 Des ronces qui l'avoient ens el bois descirée;  
 Et vit Berte si blanche et si encolourée,  
 Forment se merveilla qui l'ot là amenée,  
 Ne où si bele fame pooit estre trouvée.  
 Quant Berte l'achois, tantost s'est arrestée;  
 Symons li vient devant, de Dieu l'a saluée.  
 Son salu li rend Berte, comme sage et senée:  
 „Sire que la vostre ame soit de Dieu couronnée,  
 „Car me montrez la voie, s'il ne vous desagrée,  
 „A la maison Symon, qu'on la m'a moult loée.  
 „Si aurez fait aumosne, car moult sui esgarée;  
 „Je ne menjai pieça, toute sui afamée,  
 „Et de froit en ce bois sui vilment englée.“

## XLVII.

Quand Symons oy Berte parler si faitement,  
 Bien semble gentil fame, moult grant pitié l'emprent,  
 Si que l'éau du cuer sur sa face en descent:  
 „Bele, qui estes vous, dites séurement?“  
 — „Sire,“ ce dist la dame, „je vous dirai briement,  
 „Devers Aussi <sup>2)</sup> sui née, sachiez, certainement;  
 „Moult a'eu grant guerre on <sup>3)</sup> païs longuement  
 „Fille un vavasseur sui qu'on apeloit Clement  
 „Qui en perdi sa terre et tout son chasement.  
 „Tous fumes essiliés, et tout nostre parent;  
 „Par estrange païs quiers mon chevissement <sup>4)</sup>.  
 „Une marrastre avoie, le cors Dieu la gravent!  
 „Qui tousjours me batoit moult doulereusement,

<sup>1)</sup> Dont le tissu (pannus) était arraché. <sup>2)</sup> Alsace. Froissart nomme encore ainsi cette province. — P. <sup>3)</sup> *Man sieht, dass on als Dativ nicht bloß bei Rabelais vorkommt, wie C. v. Orell, Altfranz. Grammatik, S. 7 sagt, sondern bedeutend älter ist.* <sup>4)</sup> Auch chevance, d. i. entretien.

„Et de poins et de piés, et menu et souvent.  
 „Je n'el poi plus souffrir, ne me vint à talent,  
 „D'eus m'emblai l'autre jour, moult forment m'en repent,  
 „Car puis en ai soufert grant paine et grief tourment.  
 „Uns hermites me dist, orains <sup>1)</sup> moult doucement,  
 „Que se venir poois par nul assenement  
 „Chés Symon le Voier, moult y a bonne gent,  
 „Herbegie seroie et bien et richement.  
 „Mais je n'i sai la voie, s'en pleure moult souvent:  
 „Gentis hons deboneres, pour Dieu car la m'apprent;  
 „Si ferez grand aumosne par Dieu omnipotent.“  
 — „Bele,“ ce dist Symons, „or ne plourez noient,  
 „Cil suis que demandez, sachiez le vraiment.“  
 Quant Berte l'entendi, ses mains à Dieu entent;  
 Ne pot parler de joie, quand le preudomme entent,  
 En sa maison l'enmaine, le passet <sup>2)</sup> belement.  
 Symons huche sa fame, Constance o le cors gent:  
 „Dame esgardez,“ fait-il, „dont je vous fais present.  
 „Trouvé l'ai en ce bois trop merveilleusement;  
 „Conté m'a son afaire et tout son errement.  
 „De bon lieu est venue, par amour pensez ent;  
 „A nuit a jut el bois moult perilleusement:  
 „Donc forment me merveil par le cor saint Vincent,  
 „Comment est eschapée des bestes telement:  
 „Ele est toute engelée, et s'a faim moult forment;  
 „Or soiez bien soigneuse de son respassement.“  
 — „Sire, si serai-je, ce vous ai en couvent.“  
 Par la main saisi Berte, moult très courtoisement.  
 Berte pleure du froit et du mal qu'ele sent,  
 Et Constance en lermoie moult très piteusement.  
 En sa chambre l'enmaine delez le feu l'estent;  
 Et ses deux beles filles, sachiez, moult humblement  
 La frottent et eschaufent de cuer soigneusement.  
 Et de pitié en pleure chascune tendrement.  
 Quand Berte sent le feu à Dieu graces en rent.

## XLVIII.

En la maison Symon, ne quiers que vous en mente,  
 Fu Berte la royne <sup>3)</sup>, forment li atalente  
 Ce qu'ele est eschapée de si male tourmente;  
 De son meschief estoit Constance moult dolente,

<sup>1)</sup> *Das ital. ora, d. i. tout - à - l'heure.* <sup>2)</sup> *Au petit pas.* <sup>3)</sup> *roïne, d'aristocratie.*

Et ses filles aussi, chascune s'en gamente;  
 L'une ot non Ysabel, et l'autre ot non Ayglente.  
 Bonez erent et beles et de joene jouvente,  
 Chascune ert de maniere et bonne et bele et gente.  
 A Bertain aaisier met chascune s'entente,  
 A mengier li aportent, chascune l'en presente.  
 Mais ele avoit el bois reçu trop male rente,  
 Que de plusieurs mechiés ot éu plus de trente <sup>1)</sup>,  
 Si que ne pot mengier, tant fu et foible et lente.  
 „Ah! hermite,“ fait-ele, „Diex l'ame o lui asente,  
 „Quant pour venir droit ci méis en la sente;  
 „Car mon cors estoit moult à douloureuse vente,  
 „Ens el bois où fait froit, car il pluet et vente.“  
 Tout en pleurant de joie, delez le feu s'adente <sup>2)</sup>.

## XLIX.

Grant pitié ot Constance, quant vit plorer Bertain,  
 Et Symons et ses fille chascuns ot cuer certain,  
 Et dous et debonnere, piteus et fin et sain.  
 A Bertain aaisier met chascune la main,  
 Et Symons fait le feu, n'ot pas le cuer vilain.  
 Entour li font estendre tapis et blanc estrain <sup>3)</sup>  
 Tonnailles eschaufées li boutent en son sain:  
 „Constance,“ dit Symons, „je croi que ele ait fain?“  
 — „Sire, si mengera, par le cor saint Germain.“  
 — „Dame,“ ce li dist Berte, „miex aim le chauffe sain <sup>4)</sup>:  
 „Nonpourquant me donna l'ermite de son pain:  
 „Car je n'en poi mengier tant ert le mien cuer fain <sup>5)</sup>.“

## L.

Ce fu par un lundi, au chief de la semaine,  
 Que Berte fu trouvée en la forest du Maine.  
 Où elle ot moult souffert de travail et de paine.  
 Mais Diex qui est donnerres de joie souveraine  
 Li a cestui lundi envoyé bone estraine,  
 Selonc ce qu'ele estoit de ses amis lointaine;  
 Car Diex maint desvoió bien à voie ramaine.  
 Symons ist de la chambre, toute la gent enmaine:  
 Fors Constance et ses filles, Berte leur fu prochaine <sup>6)</sup>.  
 De li bien aaisier chascune moult se paine.

<sup>1)</sup> C. à d. Car elle avait eu plus de trente accidens dans la forêt. <sup>2)</sup> s'avance;  
 vom lat. anteire. <sup>3)</sup> Vom lat. stramen; natte. <sup>4)</sup> Auch chevessin; chevet,  
 lit. <sup>5)</sup> Auch saint d. i. faible; im Englischen beibehalten. <sup>6)</sup> D. i. proxima.

La char avoit plus blanche que ne soit blanche laine,  
Et les cheveux plus blons que onques n'ot Helaine.

## LI.

Berte fu chiés Symon ens el grant bois ramu,  
Constance et ses deux filles en ont pitié éu.  
Bien en monstre semblant et bien y a paru  
Que ce que eles font à Bertain mout valu.  
Un petit a mengié: quant à reposer fu,  
„Bele,“ ce dist Constance, „par Dieu le roi Jhesu  
„Mal fustes conseillie taot vous en a chalu.  
„Quant pour vostre marrastre vo pere avez perdu,  
„Sachiez, vous en avez mauvais conseil créu.“  
— „Dame,“ vous dites voir, ainsi m'est meschéu.  
„Je crois qu'à moi requere ont moult petit tendu,  
„Ne donroient de moi la monte d'un festu.“  
Par ceste escusion a bien son veu tenu:  
Qu'onques tant qu'ele pot ne fu par li séu.  
Cel jour s'est bien chauffée Berte delez le fu,  
Et à son plaisir a et mengié et béu.

## LII.

„Bele,“ ce dit Constance, „ne soiez esperdue:  
„Comment avez à non que bien soiez venue?“  
— „Dame, j'ai à non Berte, si soit m'ame assolue.“  
— „Ce soit à vostre joie que vous soit avenue!  
„Ainsi a non la dame qui à Pepin est drue,  
„Fille au roy de Hongrie, n'a mieudre sous la nue,  
„Chascuns dit qu'onc ne fu plus bele riens véue.“  
Quant Berte l'entendi, tous li sans li remue.  
Poise-li que du non ne s'est desconnée.  
„Bele,“ ce dist Constance, „mesaise avez éue;  
„Que longuement avez ès bois esté perdue?“  
— „Dame dès hier matin, toute en sui confondue,  
„Ennuit me sui el bois toute seule géue.  
„Mainte ronce y trouvai et mainte espine ague  
„Qui m'ont toute ma robe dépecie et rompue;  
„Mainte trace m'ont faite par dessus ma char nue:  
„Car de paour fuioie, comme une beste mue<sup>1)</sup>.  
„L'amour que m'avez faite vous soit de Dieu rendue.  
„Bien a Diex et sa mère hui esté en m'aïue

<sup>1)</sup> Alarmée, poursuivie par les chasseurs, etc.



„Quant je si matin sui de la forest issue.  
 „Bien m'avez reschaufée et moult bien repéne;  
 „Grant mestier en avoie, tout estoie vaincue.

## LIII.

Forment se repent Berte que son non leur a dit:  
 Elle amast assez mieux que elle éüst mentit.  
 „Constance,“ dit Symons, „faites-li faire un lit,  
 „Tant qu'un petit éüst reposé et dormit,  
 „Car el bois a éu ennuist <sup>1)</sup> poi de delit <sup>2)</sup>.“  
 — „Sire,“ ce a dit Berte, „de Dieu vous soit merit!  
 „Or ne pui-je pas dire que m'éüst en despit  
 „Li bons preudoms hermites, qui huit si main <sup>3)</sup> me vit,  
 „Qui m'enseigne la voie: de s'ame ait Diex mercit!  
 „S'il ne fut, morte fusse, n'i éüst contredit.“  
 Puis dist entre ses dens, que nus ne l'a oït:  
 „Cil Diex, qui de la Virge en Belleem naquit,  
 „Il confonde Tybert le mauvai, le faillit,  
 „Et Margiste la vieille, qui ainsi m'a traît,  
 „Ne cuida par mes pères li rois au cuer hardit,  
 „De Blanchefleur ma mère, cui Dame-Dieu aît,  
 „Que pour tèle aventure me donnassent marit.  
 „Bien sai, s'il le savoient, que maint, cuer alentit <sup>4)</sup>  
 „Avoit en leur royaume, et dolent et marrit.“  
 Lors commence à plourer, le cuer ot abosmit.

## LIV.

„Berte,“ ce dist Constance, „ne soiez desconfite:  
 „Vostre marrastre vous a et feme et laidite;  
 „Sachiez qu'ele en a fait que mauvaie et despite.  
 „Diex l'en rendra encore, sachiez tout son mérite.  
 „De mauvaie marrastre est l'amour moult petite.  
 „Laissez tout ce aler, n'en soit parole dite,  
 „Car dedens cest ostel ne serez pas sougite;  
 „Un mois vous dois l'ostel trestout à vostre eslite,  
 „De riens que commandez, ne serez jà desdite.“  
 — „Dame,“ ce a dit Berte, „cest don ne claim pas quite;  
 „Dame-Dien le vous mire et le pseudom hermite;  
 „Que dou Père et dou Fils et dou Saint-Esperite  
 „Soit vostre ame et la sève <sup>5)</sup> en cest jour benéite!“

<sup>1)</sup> In nocte. <sup>2)</sup> *Das ital. diletto.* <sup>3)</sup> *Das lat. mane; matin.* <sup>4)</sup> *an-*  
*helitus; ital. anelito.* <sup>5)</sup> *Vom lat. sava; sva ausgesprochen.*

## LV.

En la bèle forest où ert maint haut sapin,  
 En la maison Symon et Constance au cuer fin  
 Fu Berte la royne: moult ot le chief enclin,  
 Moult souvent proie Dieu qu'il envoit bone fin  
 Celui qui cèle part la mist ens el chemin;  
 Moult empense Constance de vrai cuer enterin <sup>1)</sup>,  
 Et ses filles andeuls, Diex leur doint bon destin.  
 Li une li aporte à mengier d'un poucin,  
 Et l'autre li retrempe de fresche eaux en son vin;  
 Puis la recuevrent chaut et de gris et d'ermin;  
 Moult se painent de cuer, à soir et à matin:  
 Diex! que ne sèvent ore qu'elle est fame Pepin!

## LVI.

En la maison Symon en la chambre perrine <sup>2)</sup>  
 Se gist Berte as grans piés desous une courtine.  
 Diex! que ne sait Constance que ce soit la royne  
 Que on eüst ainsi lessie en la gaudine <sup>3)</sup>!  
 Se ele le séust, moult fust à li encline <sup>4)</sup>,  
 Quant, orendroit, li est si prochaine voisine.  
 Berte se fait amer com celle qui ne fine  
 De servir plus à gré qu'une povre meschine,  
 Car elle ert apensée et bone et sage et fine;  
 Ne briserait son veu pour souffrir discepline,  
 Aincois se lairoit traire le cuer sous la poitrine;  
 Com cele qui ert plaine de foy très entérine.  
 Bien li monstre Constance qu'à li n'a pas haïne;  
 Plus l'aime que ses filles pour sa bone doctrine.

FRAGMENT DU ROMAN „GARIN LE LOHERAIN.“ <sup>5)</sup>

## I.

Vielle chanson voire volez oïr  
 De grant istoire et de mervilloux pris  
 Si com li Wandre <sup>6)</sup> vinrent en cest país.  
 Crestienté ont malement bailli <sup>7)</sup>,  
 Les homes morts et art <sup>8)</sup> tout le país;

<sup>1)</sup> Sincère, loyal, *com lat. integer.* <sup>2)</sup> de pierre. <sup>3)</sup> feuillée, *Diminut.*  
*com Worte gaud, Wald.* <sup>4)</sup> soumise, inclinée. <sup>5)</sup> Ch. I, Coupl. 1 — 3. <sup>6)</sup> *Vand-*  
*alén.* <sup>7)</sup> mal-mené. <sup>8)</sup> ravagé; *com lat. ardere.*

Destruirent Rains <sup>1)</sup> et assisrent <sup>2)</sup> Paris,  
 Et sains Nicaïses de Rains i fut ocis <sup>3)</sup>,  
 Et sains Morises <sup>4)</sup> de Cambrai la fort cit <sup>5)</sup>,  
 Uns grans seigneurs, si com la chanson dit,  
 En sa compaignie de chevaliers sept mil <sup>6)</sup>  
 Qui par Jesu furent verai martir.  
 Hui mès <sup>7)</sup> commence la chanson à venir.

Charles Martiaus ne les pot plus soffrir <sup>8)</sup>;  
 Mort sont li père, petit furent li fil.  
 Quant il preudons se gisoit en son lit  
 Et il avoit grant paour de morir,  
 Ne regardoit son frère ne son fil,  
 Ne ses parens, ne ses germaines cosins:  
 Aus moines noirs que sains Bénéois fist  
 Donnoit sa terre et rentes et molins:  
 N'en avoit riens la fille ne li fils.  
 Partant, en fu li mondes apanvris,  
 Et li clergiés si en fu enrichis  
 Qu'en déüst Gaule estre mise à déclin,  
 Se Dame-Diex conseil n'i éüst mis.

Charles Martiaus fu forment entrepris.  
 A l'Apostole en avoit un jour pris.  
 Droit à Lyons qui sor le Rosne sist  
 Vint l'Apostoles contre <sup>9)</sup> Charlon son fil <sup>10)</sup>.  
 Là véissiez de clers plus de trois mils,  
 De chevaliers i ot plus de vins mils;  
 Mais ils n'avoient palefrois, ne roncins <sup>11)</sup>,  
 Ne destriers, ne bons muls Arabis,  
 Escu, ne heaume, ne bon haubert treslis <sup>12)</sup>,  
 Ne arméure, fors les brans acerins <sup>13)</sup>.  
 Des anciens homes i avoit mout petit.  
 Et les paroles comencent à venir <sup>14)</sup>:

„Sire Apostoles,“ Charles Martiaus a dit,  
 „Pour cel Signour qui en la crois fu mis,  
 „Aiez pitié et de moi et de ti,

<sup>1)</sup> Rheims. <sup>2)</sup> assiégèrent. <sup>3)</sup> St. Nicaise fut en effet massacré par les Vandales vers l'an 408, et sa mort fut le prélude de la ruine de Reims. <sup>4)</sup> St. Maurice, von dem die Geschichte nichts weifs. <sup>5)</sup> La forte cité. <sup>6)</sup> C. à d. : Et sept mille chevaliers en la compaignie de St. Maurice de Cambray. <sup>7)</sup> Maintenant va commencer notre chanson. <sup>8)</sup> dompter, surmonter. <sup>9)</sup> A l'encontre, au-devant. <sup>10)</sup> Im geistlichen Sinne. <sup>11)</sup> Cheval-à-transport, Klepper, Packpferd. Wer kennt nicht Don Quixote's Rosinante? <sup>12)</sup> Maille treillissée. <sup>13)</sup> Glaives d'acier. <sup>14)</sup> D. A. Et voici quelles furent les premières paroles.

„En tel manière que ne soions honnis.  
 „Ne sais quel gent ont vers moi envai,  
 „Arse <sup>1)</sup> ont ma terre et destruit mon país.  
 „Par devant moi font mes chastiaus croiasir <sup>2)</sup>,  
 „Que je ne puis endurer, ce m'est vis <sup>3)</sup>.  
 „Car ès moustiers font les chevaus gésir,  
 „Où Diex gloire déust estre servis;  
 „Et les Prévoires escorchent-ils tous vis;  
 „Sont Archevesques et Evesques ocis;  
 De chevaliers autressi tels vint vil <sup>4)</sup>:  
 „N'avoient armes, palefrois ne roncins.  
 „Prenez conseil bon et loïal et fin <sup>5)</sup>,  
 „Que il se puissent sauver et garentir:  
 „Ou, se ce non, je vous rens le país,  
 „Si m'en irai come un autre chétif.“  
 Cil sont dolent qu'ont la parole oï,  
 Ni ot celui qui n'en fust esbahis,  
 Ou ne plourast des beaus iex de son via.

## II.

Li Apostoiles s'en est en piés levé,  
 Tendrement plore; s'a sa gent <sup>6)</sup> appelé:  
 „Seignior clergie, quel conseil me donez?  
 „Il est bien drois que du vostre i metez,  
 „Et faites tant que il soient armés  
 „De biaux chevaus courans et abrivés <sup>7)</sup>.  
 „Vous estes riche, bien souffrir le pouvez.“  
 Li archevesques de Rains s'en est levés:  
 — „Sire Apostoiles, qu'est ce que dit avez?  
 „Ne devriez, pour mil mars d'or, penser  
 „Qu'i méissions trois deniers monées;  
 „Car à-tousjours seroit acoustumés.“  
 Tuit se descordent <sup>8)</sup>; du conseil sont tourné.  
 Quant l'Apostoiles les a tous apelés <sup>9)</sup>:  
 „Charles Martiaus, biaux fils, avant vènez;  
 „Si m'aïst Diex, ja n'i puis rien trouver  
 „Que il i metent un dénier monéé;  
 „Que ferai donc, pour Dieu de majesté?  
 „Or est perdue sainte Crestientés.“

<sup>1)</sup> Envahi, brûlé. <sup>2)</sup> écrouler. *Noch im 15. Jahrh. sagte man in gleichem Sinne crouser.* <sup>3)</sup> Hoc mihi visum est. <sup>4)</sup> environ, à-peu-près au nombre de vingt mille. <sup>5)</sup> fidèle, affectueux. <sup>6)</sup> le clergé. <sup>7)</sup> *Non abri; couverte, armée, comme les chevaux de bataille.* <sup>8)</sup> Se séparent et sont sortis du conseil. <sup>9)</sup> *Il. t. rappelés.*

## III.

Adonc parla li Loherens Hervis:

„Sire Apostoiles, qu'est ce qu'avez dit?

„Ci a vins mils de chevaliers gentis

„Dont li Cler ont les fours et les moulins <sup>1)</sup>.

„Si, est bien drois qu'autre conseil soit pris;

„Où, se ce non, il puet mener à pis.“

Dist l'arcevesques: „Je vous ai bien oï.

„Nous sommes cler, si devons Dieu servir.

„Nous prirons Dieu por tretous vos amis

„Qu'il les deffende de mort et de péril.

„Chevalier estes, nostre sires vous lit

„Et comanda et de bouche vous dit

„De sainte église salver et garantir.

„Qu'en celeroie? Foi que dois Saint-Martin,

„Jà n'i mettroie vaillant un Angevin <sup>2)</sup>.“

Adonc parla li abbés de Clugni:

„Tort en avez, arcevesques gentis,

„Qui les bienfais <sup>3)</sup> volez oster de ci.

„Nous somes riche, (la Dame-Dieu merci!)

„Des bones terres que lor ancestres tint:

„Mout est or mieus, si come il m'est avis,

„Chascuns i mete du sien un sol petit,

„Que perdissions ce dont somes saisis.“

Mais l'arcevesques par ire respondit

Mieuz se lairroit traîner à roncins,

Que jà i mete vaillant deus Angevins.

Et l'Apostoiles durement s'en marri <sup>4)</sup>

Par mautalent <sup>5)</sup> à son clergié a dit:

„Par Saint-Sépulcre, il n'ira mie ainsi,

„Venez avant, Charles Martiaus, beaus fis:

„Je vous otrois et le vair et le gris <sup>6)</sup>

„L'or et l'argent dont li Cler sont saisi,

„Les palefrois, les muls et les roncins;

<sup>1)</sup> Les principales redevances seigneuriales, dans le moyen-âge, étaient fondées sur le droit exclusif que se réservaient les barons de moudre le blé et de cuire le pain des hommes de leur terre. <sup>2)</sup> Petite monnaie frappée à Angers. <sup>3)</sup> les dons, les offrandes. <sup>4)</sup> s'en affligea. <sup>5)</sup> mauvaise volonté, malveillance. <sup>6)</sup> Expression fort commune dans tous les romans monorimes. Le menu-voir et le petit-gris étaient les deux espèces de fourrures employées dans le costume ordinaire des cours. A chaque solennité qui conviait près de nos rois les chevaliers et barons de la terre de France, il y avait des distributions de manteaux et de pelletteries. Elles étaient surtout rigoureusement exigées par l'usage, quand le roi ou quelque haut baron armait de jeunes varlets chevaliers.

„Si prenez tout, jel vous otroie et quit,  
 „Dont vous puissiez les soudoiers tenir  
 „Qui vous deffendent, vous et votre païs.  
 „Et si vous prest les dimes, sire fils,  
 „Jusqu'à sept ans," fait-il, „et un demi.  
 „Quant vous aurez vaincu les Sarrasins,  
 „Rendez des dimes; ne les porez tenir."  
 „Charles Martiaus li dit: „Vostre mercis!"  
 — „Or est assez" li dux Hervis a dit,  
 „Or aus églises, aus chevaus, aus roncins!"

La véissiez prendre et vair et gris,  
 L'or et l'argent, et les coupes d'or fin,  
 Et arméures dont li Cler sont saisi.  
 La véissiez chevaliers revestir;  
 En poi de terme, com l'istoire dit,  
 Et véissiez plus de quarante mil <sup>1)</sup>.

Mais li glouton <sup>2)</sup> ont trois sièges assis,  
 Rains ont destruit et Soissons ont jà pris;  
 Et devant Troies en ont plus de cent mil,  
 Et autretant <sup>3)</sup> en ont devant Paris.  
 Fossés <sup>4)</sup> fonderent, si com la chanson dit.

---

FRAGMENT DU ROMAN DE LA CHARRETTE OU DE LANCELOT  
 von Chrestien de Troyes <sup>5)</sup>.

*Abenteuer auf dem verzauberten Schlosse.*

**A** micnuit devers les lates  
 Vint une lance come foudre,  
 Le fer desoz, et cuida coudre  
 Le chevalier parmi les flancs  
 Au covertor et as dras blans,  
 Et au lit là où il gisoit.  
 En la lance un panon avoit  
 Qui estoit toz de feu espris;  
 El covertor est li feus pris

---

<sup>1)</sup> Man vergl. über Karl Martell's Besteuerung der Kirchengüter meine Ausgabe des Einhard, Bd. I, S. 107, Anm. 2. Bd. II, S. 356 folgd. <sup>2)</sup> Expression injurieuse fort libéralement employée dans les romans de geste, surtout à l'égard des mécréans. <sup>3)</sup> autant; italiän. altrettanto. <sup>4)</sup> Ein Dorf in der Nähe von Paris, welchem die Sage in der That den hier erwähnten Ursprung giebt. <sup>5)</sup> Hist. littér. de la France, Vol. XV, p. 257.

Et es dras, et el lit amasse,  
 Et li fers de la lance passe  
 Au chevalier lèz le costé,  
 Si qu'il li a del cuir osté  
 Un po, mès n'est mie bleciez,  
 Et li chevaliers s'est dreciez  
 S'estaint le fen et prant la lance  
 Enmi la sale la balance,  
 Ne por ce son lit ne guerpi  
 Einz se recoucha et dormi  
 Tout autresi séurement  
 Com il ot fet premierement.

VIEUX PROVERBES FRANÇAIS,  
 tirés du Roman du Renard.

- V. 39 **A** desenor muert à bon droit  
 Qui n'aime livre ne ne croit.  
 177 ..... Le fel lier ne sera  
 Le jor qu'autrui n'engingnera.  
 185 .... Envie est telle racine  
 Où touz li max prenent orine.  
 732 Ce qui est fet n'est mie à fere.  
 832 ..... Moult a entre fere et dire.  
 1186 Ci qui tot convoite tot pert.  
 1616 .... Fox ne crient tant qu'il soit pris.  
 1679 N'est si sage qui ne foloit.  
 2058 Encontre vezié recuit <sup>1)</sup>.  
 2160 ..... Cil en porte la colée  
 Qui s'entremet d'autre engingnier.  
 2175 ..... Il est viz et mal venuz  
 Qui de riens ne se puet aidier.  
 2284 Moult vaut un poi d'afaitement  
 Que ne fet assez vilanie  
 Ne plain un val de lecherie.  
 2704 Moult vaut hons qui set de baraz.  
 4077 ..... Entre bouche et quillier  
 Avient sovent grant enconbrier.  
 4100 De pecheor misericorde.

<sup>1)</sup> Vergl. das Sprichwort: Fin contre fin n'est pas bon à faire doubler.

- V. 4905 Besoing si fet vielle troter.  
 5150 Tant grate chievre que mal gist.  
 5466 ..... Bien chanter anuie  
 Et nuit aucune foiz ensemble.  
 5992 ..... Moult anuie qui atent.  
 6070 .... Qui bien voit, et mau prent,  
 S'il s'en repent, c'est à bon droit.  
 6165 ..... Cil reprent la meillor voie  
 Qui par autrui sens se chastole.  
 6485 .... En cest monde n'a si sage  
 Qui à la foiz n'aut au folage.  
 6511 ..... Il feit malvès atendre  
 En leu où l'en ne puet riens prendre.  
 7121 Selon les eures et le tens  
 A bien mestier folie et sens.  
 7230 La male garde pest le Leu.  
 7443 Cil dit moult bien qui set conter  
 C'une foiz doit le pot verser  
 7734 N'us n'amende s'il ne mesfait.  
 8410 .... De tel seigneur tel louier <sup>1)</sup>.  
 8828 ..... Grant vent chiet à poi de pluie.  
 10456 ..... A envis ou volentiers  
 Convient au sene aler le prestre.  
 11631 ..... Puis que hom est entrepris  
 Et par force liez et pris,  
 Bien puet l'en véoir au besoing  
 Qui l'aime et qui de lui a soing.  
 12804 Bien escorche qui le pié tient.  
 12852 Feme mesprent à foïée.  
 13060 Qui merci crie aura pardon.  
 13598 De dous max prent-en le manor.  
 13609 Fortune secort les hardiz.  
 13648 Après grant joie vient grant ire,  
 Et après Noël vente bise.  
 13650 Tant va pot à l'eve que brise.  
 13701 Jamès uns prodons n'ert amez,  
 Li plus loïax est plus blasmez.  
 14160 ..... Tex ne peche qui encort.  
 14442 Qui mal chace, mal li avient.  
 15006 Poi sont de fames sanz boisdie,  
 Por fame est plus noise que pais.

---

<sup>1)</sup> Récompense.



- V. 15566 Qui aise atent, aise le fuit.  
 15574 Trop est cil fol qui fol afole.  
 15594 ..... Eschaudez eve crient.  
 15720 Qui avient une, n'avient seulle.  
 15930 Un jor de respit cent sols vaut.  
 15932 Après le doil vient la grant joie.  
 15942 Vilain ment volontiers toz tens.  
 16078 .... Il ne set qu'à l'œil li pent.  
 16260 Il n'est bi grans max qui n'alt,  
 Ne bien qui ne nuise par eures.  
 16438 Si est-il et raison et droit  
 Del engigniere qu'en l'engint.  
 16959 ..... Qui ne trove, ne prent.  
 18263 Fox est qui vers seignor estrive.  
 18428 ..... Tel quide son duel vengier  
 Moult bien qui son anni porchacé,  
 Et son damage quiert et chace.  
 18455 Droiz est qui mal vient faire autrui,  
 Que le mal s'en vaingne par lui.  
 20616 Tex est febles qui devient fort.  
 20618 Au besoing voit-on son ami.  
 20864 Tex cuide gaignier qui pert,  
 Et autre enborse le gaain.  
 21224 .... Cil n'abat pas qui ne luite.  
 21975 Toz jors siet la pome el pomier.  
 27783 Foux est qui croit sa fole pense,  
 Moult remaint de ce qui foux pense.  
 27805 .... Qui pou emprunte, pou rent.  
 27819 .... Qui euvre selonc reson,  
 Ne l'en puet venir se bien non.  
 Moult est fox qui meine posnée <sup>1)</sup>  
 De chose qui li est prestée.  
 27829 Ou tost ou tart, ou près ou loing  
 A li fort du foible besoing.  
 27949 N'est pas tot or ice qui luit,  
 Et tiex ne puet aidier qui nuist.

### Du Couronnement.

- V. 158 ..... Dou fust  
 C'on kint, sovent est-on batu.

<sup>1)</sup> Pompe, étalage. *Daher*: meiner posnée, se parer, faire étalage.

- V. 177 Ja nus ne baera <sup>1)</sup> à chose  
 Qu'il n'i vigne coment qu'il chose.  
 377 .... Fox est cil qui bien esta,  
 S'il se remue et il lons va  
 Seur esperance d'avoir mieus.  
 399 .... Teus cuist iestre moult senés  
 Qui tost se croke sor le nés.  
 405 D'escoufle <sup>2)</sup> puet-on bien savoir  
 Que hairon n'en puet-on avoir.  
 1288 ..... Teus au main sue  
 Qui à viespre a froit.  
 1354 Mius vaut engins que ne fait forche.  
 2321 .... Se barbes le sens en usent,  
 Bouche et chevres moult sage füsent.  
 3165 L'oume qui dou Renart ne seit  
 Ne doit-on tenir à seneit.  
 3282 .... Il est voirs que mius moult vaut  
 Uns mors cortois c'uns vilains vis <sup>3)</sup>).

#### Du Renart le Nouvel.

- V. 1 Ki le bien set, dire le doit.  
 680 En poi d'eure à home mesbiet.  
 807 Par traïteur sont decéu  
 Maint preudomme.  
 1034 .... Mauvaise haste <sup>4)</sup> n'est preus <sup>5)</sup>.  
 1840 ..... De privé laron  
 Se puet nus à paines gaitier.  
 2005 Par mauvais conseil mains hosteus  
 Est hounis.  
 2008 Onques ne fai ton conseillier  
 D'ome ki ne soit de bon non.  
 2018 Nus n'est sour qui on ne mesdie.  
 2025 ..... Ne puet durer .  
 Larges cuers por riens à l'aver.  
 2037 Kiconques fait dou sierf signor,  
 Lui et son regne en grant dolour  
 Met.  
 2043 ..... Pas ne folie  
 Hom ki par antrui se castie.

<sup>1)</sup> Pensera. <sup>2)</sup> escoufre, milan, oiseau de proie. <sup>3)</sup> Ein franz. Sprichwort fast entgegengesetzter Bedeutung pflegte Napoleon 1814 im Munde zu führen: Un gousat vivant vaut mieux qu'un empereur mort. <sup>4)</sup> viande cuite à la broche. <sup>5)</sup> gais, profit.

- Sires ki mauvais conseil croit,  
Lui méismes avant deçoit.
- V. 2049 Onques princes escars n'avers  
A bien ne vient.
- 2291 Sages est ki fait de son tort  
Son droit.
- 2370 ... On dist souvent que grans pais  
Gist en bien grant gerre à le fie.
- 2797 Aussi grant cop fiert uns vilains  
C'uns quens fait, u c'uns castelains.
- 3252 Cascuns ne set c'à l'oel li pent.
- 3527 ..... On dit qui a mal voisin  
Que il a souvent mal matin.
- 3750 ..... On voit souvent avenir  
Ke teus kiet souvent entre piés  
Ki puis vient deseure tous liés.
- 3912 Teus est tous haitiés au jor d'ui,  
Espoir ne vivra demain.
- 4539 ..... Se cascuns punis  
Estoit de ses meffais, avis  
M'est qu'il n'est nus, ne haus, ne bas,  
Ki bien ne péust dire hélas!
- 5230 Ja di que souvent de ses droits  
Retolt norreture à nature.
- 5478 Vivre à monde n'est mie fieste.
- 5895 .... Li mors prent tout à son kius <sup>1)</sup>,  
Sitost les jouenes com les vius.
- 6344 Mauvais fait croire quanc'on ot.
- 6514 Il s'essauce ki s'umelie.

---

FRAGMENT DES CHRONIQUES DE JEAN FROISSART <sup>2)</sup>.

CDXCV.

Comment le Roi Charles donna a messire Philippe son frère la duché de Bourgogne; et comment le dit roi l'envoya en France contre les Navarrois et les ennemis du royaume.

**A** la revenue du roi de France à Paris fut pourvu et revêtu de la duché de Bourgogne messire Philippe son mains-né <sup>3)</sup> frère; et se partit de Paris à <sup>4)</sup> grands gens at'en alla prendre la saisine, le pos-

---

<sup>1)</sup> Choix. <sup>2)</sup> CDXCV, Tom. IV, p. 221 ff. éd. de Buchon. <sup>3)</sup> puiné. <sup>4)</sup> avec.

session et l'hommage des barons, chevaliers, des cités, châteaux et bonnes villes de la dite duché. Quand le duc de Bourgogne eut visité tout son pays il retourna en France en grand soulas <sup>1)</sup> et ramena avecques lui son compère monseigneur l'archiprêtre, et le rapaisa <sup>2)</sup> au roi, parmi bonnes excusations que le dit archiprêtre montra au dit roi de ce que à la journée de Cocherel il ne se put armer contre le captal qui étoit adonc amené à Paris de-lez <sup>3)</sup> le roi et qui avoit juré à là tenir prison; et à la prière du seigneur de Labreth <sup>4)</sup> et des Gascons lui avoit le dit roi élargi cette grâce, lequel captal aida moult à excuser l'archiprêtre devers le roi et les chevaliers de France qui parloient vilainement sur sa partie. Et aussi il avoit de nouvel fait aucuns beaux services au roi de France et au duc de Bourgogne; car il avoit en la dite duché de Bourgogne rue jus <sup>5)</sup> au dehors de Dijon bien quatre cents pillarts desquels Guiot Dupin, Talebart Talebardon, et Jean du Chaufour étoient meneurs et conduiseurs et capitaines; pourquoi le roi descendit plus légèrement à lui faire grâce et pardonner son mautalent <sup>6)</sup>.

Si fit le dit roi en ce temps couper le chef à monseigneur Pierre de Saquenille en la cité de Rouen, pourtant <sup>7)</sup> qu'il avoit été Navarrois; et messire Guillaume de Gauville n'en eut mie en moins si n'eut été messire Guy son fils qui signifia au roi de France que si on faisoit mourir son père, ni autres griefs, il le feroit semblablement à monseigneur Braimont de Laval, un grand seigneur de Bretagne, qu'il tenoit son prisonnier au châtel d'Évreux. De quoi le lignage du chevalier qui sentoient leur cousin en ce péril, en parlèrent au roi et firent tant que par échange ils eurent monseigneur Braimont; et messire Guillaume de Gauville fut délivré. Ainsi se portèrent les parcons <sup>8)</sup>. Si fut envoyé le captal de Paris à Meaux en Brie; et là tenoit prison, pendant que le duc de Bourgogne fit une chevauchée en Beauce dont je vous parlerai. Mais ainçois <sup>9)</sup> raquittra messire Bertran du Guesclin le châtel de Rolleboise dont Wautre Obstrate étoit capitaine; mais ainçois <sup>10)</sup> qu'il le voulsist <sup>11)</sup> rendre il en eut une grand'somme de florins, ne scais, cinq ou six mille francs et puis s'en retourna arrière en Brabant dont il étoit. Encore se tenoient plusieurs forteresses en Normandie, en Caux, ou Perche, en Beauce et ailleurs, qui trop fort hérioint <sup>12)</sup> le royaume de France, les aucuns du roi de Navarre, et les autres d'eux mêmes, pour piller et pour rober sur le royaume de France, à nul titre de raison. Si en déplaisoit grandement au roi de France; car les com-

<sup>1)</sup> Plaisir. <sup>2)</sup> reconcilia. <sup>3)</sup> près. <sup>4)</sup> Albret. <sup>5)</sup> à bas. <sup>6)</sup> mécontentement. <sup>7)</sup> attendu. <sup>8)</sup> partages. <sup>9)</sup> auparavant. <sup>10)</sup> avant. <sup>11)</sup> voulait. <sup>12)</sup> harassoient.

plaintes en venoient tous les jours à lui: si y voulut pourvoir de remède et y envoya son frère le duc de Bourgogne et grand'foison de bons chevaliers et écuyers en sa compagnie; et fit le dit duc son mandement et son amas de gens d'armes en la cité de Chartres. Si se partirent de là quand tous furent ensemble, et se retirèrent <sup>1)</sup> pardevers Marcerenville, un moult fort châtel que les Navarrois tenoient; et pour contraindre le dit châtel mieux à leur aise, ils en firent mener et charrier avec eux plusieurs engins <sup>2)</sup> de la cité de Chartres. Si étoient en la compagnie du duc de Bourgogne messire Bertran du Guesclin, messire Boucicaut maréchal de France, le comte d'Auxerre, messire Louis de Châlons, le sire de Beaujeu, messire Aymemon de Pommiers, le sire de Raineval, le Bègue de Vilainnes, messire Nicoles de Ligne maître des arbalétriers pour le temps, messire Oudart de Renty, messire Enguerran d'Eudin et plusieurs autres bons chevaliers et écuyers. Si s'aroutèrent <sup>3)</sup> ces gens d'armes pardevers Marcerenville; et étoient cinq mille combattants. Quand ils se virent si grand'foison sur les champs, si eurent conseil qu'ils se partiroyent en trois parties, pour plus contraindre leurs ennemis; desquelles parties messire Bertran du Guesclin en prendroit jusques à mille combattants, et s'en iroit pardevers Cotentin et sur les marches de Cherbourg pour garder là les frontières, que les Navarrois ne fissent nul dommage au pays de Normandie. Si se partit le dit messire Bertran de la route <sup>4)</sup> du duc, et emmena avecques lui monseigneur Louis de Sancerre, le comte de Joigny, monseigneur Arnoul d'Andrehan <sup>5)</sup> et grand'foison de chevaliers et d'écuyers de Bretagne et de Normandie. L'autre charge eut dessous lui messire Jean de la Rivière; et se départit aussi de la route du duc, et en sa compagnie grand'foison de chevaliers et d'écuyers de France et de Picardie; et entrèrent en la comté d'Évreux et s'en vinrent seoir devant un châtel que on dit Aquegny; et le duc de Bourgogne et la plus grosse route s'en vinrent seoir devant Marcerenville. Si l'assiégèrent et environnèrent de tous points, et firent tantôt dresser et asseoir leurs engins pardevant qui jetoient jour et nuit à la forteresse et durement la contraignoient.

#### CDXCVI.

Comment messire Louis de Navarre guerroyoit le pays sur la rivière de Loire; et comment trois cents compagnons de sa route prirent la Charité sur Loire.

**P**endant que ces gens d'armes étoient en Beauce et en Normandie, et que ils guerroyoient âprement et fortement les Navarrois et les

<sup>1)</sup> Retirèrent. <sup>2)</sup> machines, <sup>3)</sup> assemblèrent. <sup>4)</sup> troupes. <sup>5)</sup> Audenham.

ennemis du royaume de France, étoit messire Louis de Navarre, frère mains-né du roi de Navarre et aussi à messire Philippe qui fut, car ja étoit-il trépassé de ce siècle, et lequel messire Louis avoit enchargé le faix de la guerre pour le roi son frère et avoit défié le roi de France, pour ce que cette guerre touchoit au chalenge <sup>1)</sup> de leur héritage, si comme informé étoit; et avoit rassemblé depuis la bataille de Cocherel, et rassembloit encore tous les jours, gens d'armes là où il les pouvoit avoir. Si avoit tant fait par moyens et par capitaines de compagnies, dont encore avoit grand'foison au royaume de France, que il avoit bien douze cents combattants en sa route; et étoient de-lez lui messire Robert Canolle <sup>2)</sup>, messire Robert Ceni <sup>3)</sup>, messire Robert Briquet et Carsuelle; et étoient ces gens d'armes, qui tous les jours croissoient, logés sur la rivière de Loire et la rivière d'Allier; et avoient couru une grand'partie du pays de Bourbonnois et d'Auvergne environ Moulins, Saint Pierre le Moûtier et Saint Poursain.

De ces gens-d'armes que messire Louis de Navarre conduisoit se départit une route de compagnons, environ trois cents, desquels Bernart de la Salle et Hortingo étoient conduiseurs; et passèrent Loire au dessus de Marcigny-les-Nonnains, et puis chevauchèrent tant par nuit, car de jour ils se tenoient es bois sans eux montrer, que sur un ajournement ils vinrent à la Charité sur Loire, une grosse ville et bien fermée: si l'échellèrent <sup>4)</sup> sans nul écri et se boutèrent dedans. Or aida adonc Dieu à ceux de la ville; car si ces compagnons se fussent hâtés, ils eussent pris et eu hommes et femmes et moult grand pillage en la Charité: mais rien n'en firent; je vous dirai pourquoi. A ce lez <sup>5)</sup> par où ils entrèrent en la ville de la Charité, a une grande place entre la porte et la ville où nul ne demeure. Si cuidèrent <sup>6)</sup> adonc les compagnons que les gens eussent fait embûche en la ville et que ils les attendissent: si n'osèrent aller avant jusques à tant qu'il fut grand jour. En ce terme se sauvèrent ceux de la ville; car si très tôt qu'ils sentirent leurs ennemis ainsi venus, ils emportèrent à effort leurs meilleures choses dedans les bateaux qui étoient sur la rivière de Loire, et y mirent femmes et enfants tout à loisir; et puis nagèrent <sup>7)</sup> à sauveté devers la cité de Nevers qui siéd à cinq lieues de là. Quand il fut grand jour, les Navarrois, Anglois et Gascons qui avoient échellé la ville se traitèrent <sup>8)</sup> avant et trouvèrent les maisons toutes vides. Si eurent conseil que cette ville ils tieudroient et fortifieroient; car elle seroit trop bien séant pour courir deçà et delà la Loire. Si envoyèrent

<sup>1)</sup> Réclamation. <sup>2)</sup> Knolles. <sup>3)</sup> Cheney. <sup>4)</sup> prirent d'assaut. <sup>5)</sup> côté. <sup>6)</sup> crurent. <sup>7)</sup> navigèrent. <sup>8)</sup> rendirent.

tantôt annoncer leur fait à monseigneur Louis de Navarre qui se tenoit en la marche d'Auvergne, comment ils avoient exploité, et qu'ils tenoient la Charité sur Loire. De ces nouvelles fut le dit messire Louis tout joyeux; et y envoya incontinent monseigneur Robert Briquet et Carsuelle, à bien trois cents armures de fer. Ceux passèrent parmi le pays, sans contredit, et entrèrent par le pont sur Loire en la Charité. Quand ils se trouvèrent ensemble, si furent plus forts, et commencèrent à guerroyer fortement et détroitement le dit royaume; et couroient à leur aise et volonté par deçà et delà Loire, ni nul ne leur alloit au devant; et toujours leur croisoient gens.

---

FRAGMENT DE LA CHRONIQUE DU BON CHEVALIER MESSIRE  
JACQUES DE LALAIN <sup>1)</sup>.

C.

Comment messire Jaques de Lalain, après ce qu'il eut pris la place d'Audenone, alla devers le duc au siège devant Poucques, où piteusement il fina ses jours par le jet d'un canon.

Après ce qu'icelle place fut arse et démolie, messire Jacques de Lalain s'en retourna devers le duc son souverain seigneur qui tenoit le siège devant la forteresse de Poucques; et fut le troisième jour de juillet au soir que le bon chevalier arriva au siège de Poucques, et le lendemain matin il alla ouïr trois messes sans bouger, en la tente du duc, et parla à un notable docteur de l'ordre des Frères prêcheurs nommé maître Guy de Donzy en confession: car il faisoit conscience du feu qu'il avoit par l'ordonnance du duc fait bouter en la forteresse de Audenone.

Après icelles messes dites et célébrées, messire Jacques monta à cheval, pour ce qu'il étoit un peu blessé en une jambe, et alla voir une bombarde que le duc faisoit jeter pour abattre et démolir la muraille d'icelui châtél de Poucques, c'est à sçavoir entre la porte et une tour qui étoit très forte, et aussi d'autres engins à poudre, et autres veuglaires <sup>2)</sup> comme de petits canons. Le seigneur de Saveuses et autres seigneurs avoient fait faire des tranchées et approches en plusieurs lieux, et étoit la place fort approchée et battue: messire Jacques de Lalain regardant ces besognes, choisit Toison-

---

<sup>1)</sup> *Nach der Bearbeitung von Georges Chastellain. Chap. C, p. 382-391, éd. de Buchon.* <sup>2)</sup> armes à feu.

d'Or duquel il étoit très fort accointé, et dit tout en souriant à Toison-d'Or, ainsi comme par farce et ébattement, la manière et comment il avoit pris la forteresse de Audenone; et puis quand messire Jacques eut vu les approches, et bonne espace soi devisé à Toison-d'Or, celui Toison lui dit: „Messire Jacques, il est temps d'aller „reposer votre jambe: car maître Jean Caudet le chirurgien de mon „seigneur le duc, dit qu'elle veut le repos.“ Lors messire Jacques répondit qu'il s'en alloit dîner, et à l'après dîner ne se bougeroit de son logis pour le repos de sa jambe, en laquelle comme dessus est dit avoit été un peu blessé. Mais la perverse et maudite fortune ne le voulut souffrir, car quand ce vint environ quatre heures après midi, le dit messire Jacques monta à cheval et s'en retourna voir les approches, où il trouva de rechef Toison-d'Or au lieu et place où le matin il l'avoit trouvé. Et s'étoit mis celui messire Jacques tout à cheval à couvert d'un gros arbre, et là regardoit l'abatture qu'avoit fait la bombarde dedans la muraille de la dite forteresse de Poucques. Lors Toison-d'Or s'approcha d'icelui messire Jacques, et se prit à deviser à lui et lui dit: „Monseigneur comment vous „vous deviez reposer votre jambe, et ne deviez point partir de votre „logis cet après dîner.“ Le bon chevalier regarda Toison-d'Or en souriant, et lui dit qu'il lui commençoit à ennuyer d'avoir été en son logis si grand espace.

Or advint, ainsi comme messire Jacques de Lalain faisoit devises à Toison-d'Or, alla venir messire Adolphe de Clèves seigneur de Ravestain, lequel tout droit s'en alla grand' allure soi bouter tout droit dessous le manteau d'une bombarde pour la doute du trait de ceux de la forteresse; après lui venoit le bâtard de Bourgogne vêtu d'un paletot<sup>1)</sup> d'un très riche drap d'or cramoisi, et portoit sous son bras un crennequin, et avoit ceint un carquois garni de traits. Lors quand messire Jacques de Lalain vit les deux seigneurs dessus nommés, lesquels s'étoient mis dessous le manteau de la bombarde, descendit de son cheval et s'en alla deviser avec les dits seigneurs de Ravestain et le bâtard de Bourgogne; et étoit Toison-d'Or assez après.

Or est vérité que on fait aux deux côtés d'une bombarde et d'un manteau, tranchées et fossés pour être à couvert, tant pour aviser l'abatture que la bombarde fait, comme aussi pour le cannonier prendre sa visée; mais à icelle bombarde n'étoient encores faits les tranchées et fossés, et y avoit à deux côtés du manteau quatre pavois, c'est à sçavoir à chacun côté deux.

Le seigneur de Ravestain, le bâtard de Bourgogne et messire Jacques de Lalain se prirent à regarder l'abatture que faisoit la bom-

<sup>1)</sup> Manteau.



barde contre la dite muraille de la forteresse de Poucques, et tons trois cuidoient <sup>1)</sup> bien être tandis <sup>2)</sup> contre le trait de la place: mais messire Jacques de Lalain étoit dehors le manteau de la bombarde au couvert d'un pavois regardant la place. Si advint à cette heure qu'un cannonier étant dedans l'une des tours de la dite forteresse avoit affusté un veuglaire pour battre le manteau de la bombarde, qui d'aventure avoit son veuglaire chargé; si y bouta le feu, et fêrit la pierre du dit veuglaire, le pavois, derrière lequel étoit messire Jacques de Lalain; et là fut fêru en la tête de l'éclat d'une pièce de bois, qui étoit au devant du pavois au dextre côté, et au dessus de l'oreille, tellement qu'il eut le coin de la tête emporté, et partie de la cervelle, et chut à la renverse tout étendu par terre, sans que oncques il remuât pied ni jambe. Alors un frère Carme alla à lui, et moult dévotement lui ramenoit et mettoit en mémoire Dieu et la glorieuse Vierge Marie. Et quand messire Jacques de Lalain ouït parler de Dieu et de la Vierge Marie, que tant avoit aimée, que pour l'amour d'elle il avoit pris le mot et devise de la noupareille, il tourna son entendement devers le dit Carme cuidant parler, mais il étoit si oppressé de la môt, qu'il ne pouvoit former parole par manière qu'on le put entendre. Toutes fois il joindit <sup>3)</sup> les mains, et mettoit peine à parler et avoit entendement, comme disoit le Carme.

Et ne demeura guère, que le bon chevalier fina ses jours, qui fut moult grand dommage, car pour le temps qu'il regna au monde, pareil de lui on n'eût sçu, ni pu trouver en nulle terre, plus parfait, plus preux, plus vaillant, ni plus hardi chevalier. Et quant est à parler de ses vertus, il n'est langue humaine, tant soit facondieuse, qui au long les sçût décrire. Il fut chevalier doux, humble, amiable et courtois, large aumonier et pitoyable. Tout son temps sida les pauvres veuves et orphelins. De Dieu avoit été doué de cinq dons. Et premièrement c'étoit la fleur des chevaliers; il fut beau comme Paris le Troyen: il fut pieux comme Énée; il fut sage comme Ulysse le Grec: quand il se trouvoit en bataille contre ses ennemis, il avoit l'ire d'Hector le Troyen, mais quand il se véoit ou sentoît être au dessus de ses ennemis, jamais on ne trouva homme plus débonnaire, ni plus humble. Dommage fut que plus long-temps ne régna: car quand mort le prit, il n'avoit qu'environ trente-deux ans d'âge. A sa mort perdirent moult ses amis, en spécial un sien frère qu'il aimoit moult chèrement, pour ce qu'il véoit être en lui grande apparence et beau commencement, car tous ses faits, dits, et moeurs tournoient tous à vaillance et bonnes vertus. Et doncques, pour la belle apparence que véoit messire Jacques de Lalain en son frère

<sup>1)</sup> Croyaient. <sup>2)</sup> couverts. <sup>3)</sup> joignit.

Philippe, il avoit du tout conclu en soi, que les guerres de Frandre achevées, pour la grand'amour qu'il avoit à icelui son frère, lui donner tout tel droit et action qu'il lui pouvoit échoir après le trépas du seigneur de Lalain son père, c'est à savoir la seigneurie de Lalain: car tout son vouloir si étoit de s'en aller user sa vie et exposer son corps au service de notre seigneur, et de soi tenir en frontières sur les marches des infidèles, sans jamais plus retourner par deçà, en retenant certaine pension d'argent pour son état entretenir, tel que par le seigneur de Lalain son père et ses prochains parents et amis et été avisé et conclu ensemble, mais à Dieu ne plut qu'ainsi se fit

Pour la mort du bon chevalier, dont ci est faite mention fut mené grand deuil, et grand bruit par tout l'ost du bon duc Philippe de Bourgogne, lequel quand il en fut averti, en pleura moult tendrement, et lui churent les larmes des yeux si très abondamment tout contreval de la face, et en eut le coeur si très étraint, qu'un seul mot de sa bouche ne pouvoit issir. Moult grand deuil en fut mené par tout l'ost, et n'est point à croire les pleurs et regrets que tous faisoient; car à les voir, sembloit à chacun avoir perdu leur meilleur ami: Si est assez à croire que quand un grand ost est joint ensemble, on oit <sup>1)</sup> la noise et le bruit de trompettes, de hommes et de chevaux, de tambours, de flûtes et de plusieurs autres choses, bien d'une bonne lieue loin: mais pour la mort du bon chevalier, l'ost fut tellement accoisé <sup>2)</sup>, que d'un trait d'arc arrière on ne se fût aperçu qu'il y eût en personne, tant étoient tristes et déplaisants de la mort du bon chevalier.

Laquelle mort venue à la connoissance du seigneur et de la dame de Lalain, leur fut moult dure à porter; et est bien à croire que ses trois oncles, le seigneur de Créquy, messire Simon et messire Sanche de Lalain, lesquels pour lors étoient en l'ost, furent moult tristes et déplaisants, quand ils furent avertis de sa mort; et non sans cause, car tous pouvoient dire et affirmer, que jamais telle perte ils n'avoient eue. Nonobstant la perte, si se devoient-ils reconforter; car tant que livres dureront, sa bonne renommée et ses nobles et hauts faits reluiront sur terre.

Après la mort du bon chevalier, par ses bons, et loyaux serviteurs, son corps fut mis et appareillé à grands pleurs et regrets sur un chariot couvert de noir bien attelé de bon chevaux, et mené et conduit jusques à Lalain, auquel lieu à sa venue, le deuil s'encommença moult grand, tant du seigneur de Lalain comme de la bonne dame, laquelle demena telle douleur, que tous ceux qui la véoient

<sup>1)</sup> Entend. <sup>2)</sup> silencieux.

furent contraints de partir<sup>1)</sup> à ses larmes: car, tant l'aimoient chèrement que leur deuil ne pouvoit cesser: mais un chacun jour continuoient de faire regrets et complaints de la piteuse mort de leur cher fils.

Le corps du vaillant chevalier fut mis jus de la litière, et porté en la grande salle de Lalain, où il fut posé et mis jusques à ce qu'il fût porté en l'église où sa sépulture étoit élue pour l'enterrer. Vigiles et oraisons furent cette nuit chantées et dites moult dévotement: puis le lendemain, le service divin accompli, ainsi comme au corps appartenoit, fut à grandes pleurs et lamentations mis en terre; Et au dessus du corps fut fait un moult notable sépulchre et riche, où étoient richement empreintes et entaillées les trente-deux bandières et enseignes de tous ses côtés, et dont il étoit issu et au dessus, un épitaphe écrite; et entaillée en pierre, dont la teneur s'ensuit.

Cy gist abscons en close sepulture  
Cil dont jadis ses montres fit nature,  
Et dont la terre en ombreuse clôture  
Resplend du corps, plus qu'or fin en peinture.

Cy gist celluy, dont des pleurs le ciel s'euvre,  
Et est pitié quand terre mort le cuevre,  
Et qu'engloutie en soy contient telle oeuvre,  
Dont au monde est disette du recuevre.

Cy gist d'honneur l'exemplaire assouvie,  
Le miroir clair de haute et noble vie,  
Des bons spectacle, et l'aiguisoir d'envie,  
Par avoir trop gloire en soy deservie.

Cy gist l'honneur des hautes cours royales,  
L'assemblément des vertus triomphales,  
La lampe ardente en chambres, et en sales,  
Dont tout oeil prit clartés espéciales.

Cy gist le fond d'humilité parfonde,  
Vestu de fer, l'un des fiers corps du monde,  
Et dont parfelle à enfondre s'abonde:  
C'estoit des preux une image seconde.

Cy gist celluy, qui clair plus que d'ivoire;  
Prit chasteté pour pilier de sa gloire,  
Et pour atteindre à louable victoire,  
Scachant qu'ordure y est contradictoire.

<sup>1)</sup> Prendre part.

Cy gist celluy qui fut des bons l'exemple,  
 Revèrendeur de Dieu et de son temple,  
 Vray, sobre et large, et tel, quand le contemple,  
 Que son los vaut que terre et ciel s'en emple.

Cy gist celluy qui soubz trente ans d'âge  
 Dix et huit fois fit armes non par gage,  
 Dont de tel âge et de tel personnage,  
 Le monde avoit en merveille l'ouvrage.

Cy gist celluy, qui telle avoit audace,  
 Qu'en bataille onc de fer ne couvrit face:  
 Mais attrempé de froideur comme glace,  
 Toujours l'honneur emporta de la place.

Cy gist celluy, qui ès guerres Gantoises,  
 Acquit d'honneur autant que mains Grégeoises  
 Entre Troyens, durants leurs felles noises,  
 Et dont gloire a survolant mille toises.

Cy gist celluy, qui attenta fortune,  
 Et ne craignoit ni mal ni infortune:  
 Mais perdre honneur, et porter fame brune  
 Se resoignoit tant qu'homme soubz la lune.

Cy gist celluy qui estoit perle elite  
 Des vaillants corps, en durée petite,  
 Et dont n'est bouche au monde qui s'acquite  
 A luy donner son los selon mérite.

Cy gist celluy, qui en seule personne  
 Tint pas d'un an à Châlons sur la Sonne:  
 Dont du hault los que bouche lui en donne,  
 L'air s'enrichit, et le ciel en résonne.

Cy gist celluy, qui France et Angleterre;  
 Castille, Ecosse, Italie et Navarre,  
 Portugal tout parvoya par terre,  
 Quérant les bons pour los entre eux acquerre.

Cy gist celluy d'un immortel renom,  
 Le Chevalier, qui de Lalain eut nom,  
 Lequel Gantois subit, mais par bel, non,  
 Firent chéoir sous le coup d'un canon.

Cy gist celluy que toute humaine gorge  
 Doit extoller comme fin or sur orge,  
 Sa gloire et bruire en palais non en porge <sup>1)</sup>,  
 Car meilleur fut, que nul escrit de George <sup>2)</sup>.

FRAGMENT DES CHRONIQUES D'ENGUERRAND DE MONSTRELET <sup>3)</sup>.

CXXII.

Comment les chaînes de Paris furent ôtées et les Parisiens tenus en grand' subjection, et des mandemens royaux qui derechef furent publiés.

Après que le duc de Bourgogne se fut retrait <sup>4)</sup> de France en ses pays, comme dit est dessus, Taneguy du Châtel, qui naguères avoit été fait prévôt de Paris, avecque lui Remonnet de la Guerre, furent commis de par les ducs de Berri et d'Orléans, à faire ôter et détacher toutes les chaînes des rues et carrefours d'icelle ville de Paris, et les faire apporter à la bastille Saint-Antoine et au châtél du Louvre; et aussi prirent et ôtèrent toutes les armures de tous les bourgeois et manants, et les firent porter ès forteresses dessusdites, chevauchant parmi Paris en armes tous les jours à grand' compagnie. Et avoient chars et charrettes qui menoient lesdites chaînes et armures ès lieux dessusdits. Et n'y avoient en ce temps si hardi bourgeois qui osât porter bâton défensables. Et avecque ce faisoient lesdits gens d'armes le guet de nuit et de jour aux portes et murailles, aux dépens desdits bourgeois et manants, sans qu'ils eussent de ce faire quelque audience, ni qu'on se fiât de rien en eux. Pour quoi les dessusdits bourgeois furent moult troublés et ennuyés en coeur, quand ils virent qu'on tenoit telles manières contre eux; et en y avoit plusieurs qui se repentoient de quoi ils s'étoient mis en la sujétion ès adversaires du duc de Bourgogne, mais semblant n'en osoient faire.

A l'encontre duquel duc furent derechef envoyés par tout le royaume divers mandemens contenant, ou en substance, comment ledit duc de Bourgogne avoit été devant Paris, comme vous avez ouï dessus, et comment par ses lettres et autrement, il vouloit séduire le peuple contre le roi.

Duquel mandement la teneur s'ensuit, est à savoir de celui qu'il adressa au bailli d'Amiens.

<sup>1)</sup> Porche, portique. <sup>2)</sup> Georges Chastellain signe ordinairement ainsi tous ses écrits. <sup>3)</sup> Chap. CXXII, Tom. III, p. 192 — 204, in der *Sammlung von Buchen*. <sup>4)</sup> retiré.

„Charles, par la grâce de Dieu, roi de France, au bailli d'Amiens ou à son lieutenant, salut et dilection.“

„Comme autrefois pour ce qu'il est venu à notre connoissance que Jean, notre cousin de Bourgogne, notre ennemi, rebelle et inobédient, avoit écrit et envoyé par plusieurs fois lettres closes et patentes, tant en notre bonne ville de Paris comme en plusieurs autres bonnes villes de notre royaume, à séduire et décevoir notre peuple, et pour conclure sa mauvaise et damnable entreprise, que naguères il a faite pour venir à puissance de gens d'armes en notre ville de Paris, nous, par nos lettres lui eussions expressément mandé et commandé et défendu qu'il ne fût aucun, de quelque état qu'il fût, qui reçût quelques lettres closes et patentes dudit de Bourgogne; et que si elles étoient reçues, que ouverture ni réponse aucune en quelque manière n'en fût faite nullement, mais nous fussent envoyées ou à notre chancelier et conseil, à en ordonner comme de raison. Et il soit ainsi que ledit de Bourgogne, en continuant en son damnable propos, naguères ait envoyé certaines lettres-patentes scellées de son grand scel de secret en notre ville de Paris, et icelles fit afficher de nuit et secrètement aux poteaux de plusieurs églises et en autres lieux de ladite ville, et aussi en plusieurs autres villes de notre royaume, ainsi que nous avons entendu. Par lesquelles est certifié, entre les autres choses, qu'il étoit venu devers Paris pour nous et notre très cher et très amé fils duc d'Aquitaine mettre hors de danger et de servage, en quoi ledit de Bourgogne disoit nous être détenus par aucuns étant devers nous, et que son intention étoit de jamais se départir desdites entreprises et procurations jusques adonc que iceux aient remis nous et notredit fils en notre pleine domination et franche volonté. Lesquelles choses devant dites ainsi, et autres par ledit duc de Bourgogne écrites, sont notoirement fausses et contre toute vérité, pour lesquelles choses grâces à Dieu rendons, car nous ni notredit fils n'avons été ni sommes en aucun danger ni servage; ni notre honneur, ni notre justice, ni l'état de notre domination n'ont été ni sont de présent blessés ni amoindris: mais iceux toujours, depuis que ledit de Bourgogne se partit de Paris, avons gouvernés et gouvernons paisiblement et franchement, sans contradiction et sans empêchement, ce que faire n'avons pu depuis l'horrible et détestable homicide perpétré et commis par ledit de Bourgogne en la personne de bonne mémoire, notre très cher et très amé seul frère germain, duc d'Orléans, auquel Dieu pardonne. Et avons dominé depuis le parlement dudit duc de Bourgogne, et dominons notre royaume, ainsi que nous plaît, et de droit appartient; et avons été obéis continuellement en toutes choses humblement et diligemment par tous ceux de notre

„sang et lignage, si comme ils étoient tenus, et ainsi que bon pa-  
 „rents, vassaux et loyaux sujets devoient faire à leur roi et seigneur  
 „souverain; excepté toutefois ledit de Bourgogne, qui, contre notre  
 „volonté et expresse défense, a assemblé grand' quantité de gens  
 „d'armes et de trait, et par manière d'adversaire est venu devant  
 „notre ville de Paris, ayant en sa compagnie plusieurs faux et dé-  
 „loyaux homicides, et autres pleins de crime contre la majesté royale,  
 „et avecque ce autres bannis pour cette cause de notre royaume.  
 „Par le moyen desquels et d'aucuns, ledit duc de Bourgogne, de sa  
 „mauvaise et obstinée volonté, cuida aussi entrer en notredite ville  
 „de Paris pour prendre et usurper tout ce qu'il écrit, au contraire  
 „de ces lettres: c'est à savoir le régime de nous et de notredit pre-  
 „mier fils, et du royaume et d'icelle ville approprier les finances,  
 „ainsi que depuis le très horrible homicide il a longuement fait, à  
 „la très grand' déplaisance et dommage de nous et de notre royaume,  
 „dont ledit de Bourgogne et les siens ont eu et reçu soixante cent  
 „mille francs et plus; pour lesquelles choses et autres plus à plein  
 „en certaines nos lettres de ce faites et déclarées, nous avons dit  
 „celui être rebelle, et à nous être inobédient, briseur et violeur de  
 „paix, et par ainsi ennemi de nous et de notredit royaume “

„Et pour ce qu'aucuns de nos vassaux et sujets, qui par aven-  
 „ture ont et peuvent avoir ignorance de la vérité des choses dessus-  
 „dites, pourroient aucunement foi ajouter en ce que ledit de Bour-  
 „gogne par ses lettres a écrit et divulgué, ou pourroit écrire men-  
 „songeablement et contre vérité, et que plusieurs d'iceux nos vassaux  
 „et sujets pourroient par telles mensonges grandement être fraudés  
 „et déçus, et aussi que ce pourroit redonder et tourner en très grand  
 „préjudice et dommage de nous et de notre domination et royaume,  
 „et de nos bons et loyaux vassaux et sujets, nous, veuillant des  
 „choses dessusdites à un chacun la vérité être sue et connue, et ob-  
 „vier à telles mauvaises et damnable mensonges, et aussi aux maux  
 „et inconvénients qui seroient en voje d'exécuter, signifions et noti-  
 „fions que des choses dessusdites écrites par ledit de Bourgogne,  
 „semées et divulguées par aucuns de ses parents, adjoints et com-  
 „plices, n'en est rien ni a été, et ne sont que fausses choses et  
 „mauvaises mensonges, trouvées pour séduire notredit peuple et par-  
 „venir à sa très mauvaise et devant dite damnable fin. Auquel de  
 „Bourgogne notre intention, à l'aide de Dieu et de toute notre puis-  
 „sance, est d'obvier et résister, et le mettre et les siens adhérents,  
 „aidants et confortants, en telle sujétion et obéissance, que par rai-  
 „son doivent être mis sujets et inobédients à leur souverain seigneur.  
 „Et de ce est notre volonté ni aucunement ne départirons. Si vous  
 „mandons et commandons, sur tout quantque vous pouvez méfaire,

„que nos lettres vous fassiez solennellement publier par tous les  
 „lieux en votredit bailliage, èsquels il appartient à faire proclama-  
 „tions et publications, et ès villes et ressorts dudit bailliage, telle-  
 „ment que nul ne puisse ignoser ni prétendre ignorance, en faisant  
 „commandement de par nous à tous nos vassaux, sujets de votredit  
 „bailliage, et que nous leur faisons aussi commandement sur la foi,  
 „loyauté et obédience qu'ils nous doivent, et sur peine d'être réputés  
 „rebelles devers nous, et de forfaire corps et biens, que désormais  
 „en avant il ne reçoivent de par ledit duc de Bourgogne, ni de ses-  
 „dits adhérents et alliés, aucunes lettres. Et si aucunes étoient re-  
 „çues, nous leur commandons qu'ils n'en fassent ouverture, publica-  
 „tion, ni lecture, ni réponses quelconques; mais toutes closes ou  
 „ouvertes, sans en outre procéder, les nous apportent, ou à notre  
 „seigneur et féal chancelier, à en ordonner si comme nous semblera bon  
 „d'être à faire; et avec ce nous leurs défendons et expressément en-  
 „joignons, sur les peines dessusdites, qu'à icelui de Bourgogne ni à  
 „sesdits aidants, adhérents, ou confortants, par quelque manière ne  
 „donnent aide et conseil, ni faveur, afin qu'ils se démontrent tou-  
 „jours être vrais obédients et sujets, si comme ils doivent être; ou  
 „autrement ferons punir les délinquants, si comme rebelles et inobé-  
 „dients envers nous, et tellement que sera exemple à tous les autres.“

„Donné à Paris, le dix-septième jour de fevrier, l'an de grâce  
 „mil quatre cent et treize, et de notre règne le trente-troisième“

„Ainsi signées par le roi, à la relation de son grand conseil.“

„E. Mauregard.“

Et derechef fut envoyé encore un autre mandement royal contre  
 le duc de Bourgogne, par tout le royaume, ès lieux accoutumés,  
 dont la teneur s'ensuit.

„Charles, par la grâce de Dieu, roi de France, au bailli d'Ami-  
 „ens ou à son lieutenant, salut“

„Comme il soit notoire entre nos sujets, et que nuls ne puissent  
 „prétendre à ignorance, que Jean, notre cousin de Bourgogne, na-  
 „guères soit venu en notre ville de Paris avec très grand' multitude  
 „et congrégation de gens d'armes et de trait, ce qui est contre notre  
 „volonté et plaisir, et outre nos mandements, inhibitions et défenses  
 „de par nous solennellement, tant par nos messagers comme par nos  
 „lettres, à lui par plusieurs fois faites, et que de fait il ait pris notre  
 „ville de Saint-Denis, et d'icelle ait fait bastille contre notre ville  
 „de Paris; et de fait est venu à étendard péployé en bataille devant  
 „icelle; et couru et fait courir jusques aux portes d'icelle ville de  
 „Paris, et encore détient et fait occuper par force aucunes de nos  
 „villes, comme Compiègne et Soissons; et se tient en notre royaume  
 „avec grand' quantité et grand' multitude de gens d'armes, qui en



„notre grand préjudice et déplaisir, et en très grand' oppression et charge de nous et de notre royaume, et sujets et de quelconque chose, et qu'icelui duc de Bourgogne ait dit ou écrit son avènement être raisonnable, nous voyons clairement que sommes certains que toutes les causes, couleurs et raisons qu'icelui a écrites et dit de sondit avènement sont interceptions et faux mandements, et contre toute vérité; et que son propos et intention est seulement pour voir s'il pourroit entrer par violence ou force, ou par aucunes mauvaises manières et aguettements malicieux en notredite ville de Paris, pour faire son plaisir de nous, de notre très chère et très amée compagne la reine, et de notre très cher et très amé fils le duc d'Aquitaine, et d'autres de notre sang et lignage, et d'icelle notre ville; et conséquemment avoir du tout notre royaume, puissance et autorité; et par manière de tyrannie usurper le régime de notre domination, si comme notoirement autrefois il a été pris et gouverné, à la très grande et irréparable destruction, oppression et dommage de nous, des dessusdits de notre lignée, de notredite ville de Paris, et de tout notre royaume et sujets; pour lesquelles causes, nous l'avons fait naguères dénoncer rebelle et inobédient à nous, et notre dit adversaire et ennemi, avec tous ses complices, serviteurs, aidants et faveur portant; de laquelle dite ville de Saint-Denis il est de présent issu, et ne savons quel chemin il veut tenir. Et par aucunes autres lettres vous avons mandé et enjoint que vous fassiez crier de par nous en votredit bailliage, que nul ne fût si hardi, sur peine de perdre corps et biens, d'aller le servir et accompagner en en ladite armée par lui mise sus et assemblée; et que tous ceux de votredit bailliage et des ressorts, qui contre nosdites défenses sont venus et viennent en sa compagnie, vous prissiez ou fassiez prendre et saisir, et mettre en notre main leurs terres, héritages, possessions et biens quelconques, étant es mettes de votredit bailliage, et par icelle notre main fassiez iceux cueillir et lever; néanmoins de ce faire vous avez été refusant, différant et retardant, en tenant peu de compte de notredit mandement et ordonnance, si comme nous avons entendu; pour laquelle chose, si il est ainsi, il nous déplaît, et non sans cause.“

„Si vous mandons, et derechef enjoignons détroitement, sous peine d'être privé de votre office, et sur tout ce que vers nous vous pouvez méprendre, que, incontinent ces lettres vues, vous fassiez, de par nous, crier et publier, à son de trompe, par tous les lieux accoutumés à faire proclamations audit bailliage, que nul, de quelque état qu'il soit, ne voise <sup>1)</sup> servir ledit de Bourgogne, sadite

<sup>1)</sup> Aille.

„armée et congrégation par lui faite. Et que tous ceux qui y sont „allés, tantôt et sans délai retournent en leurs maisons, sur peine de „perdre et confisquer par-devers nous corps et biens. Et pource „que plusieurs dudit bailliage notoirement sont en la compagnie du- „dit de Bourgogne, et aussi plusieurs sont audit bailliage de ses ad- „hérents, confortants et favorables, qui, contre notre plaisir, volonté „et ordonnance, murmurent et ont murmuré, et s'efforcent de séduire „notre peuple et sujets, et donnent conseil, soulas et aide en tant „qu'ils peuvent audit de Bourgogne, et en la faveur d'icelui, si comme „nous avons entendu, nous vous mandons et enjoignons, sur les peines „devant dites, que tous les biens d'iceux, meubles, héritages et pos- „sessions, en quelconques lieux qu'ils soient es mettes de votredit „bailliage, et généralement de tous ceux qui, contre nosdites lettres, „font ou iront en sa compagnie, et lui bailleront ou donneront con- „seil, soulas et aide, et autrement sont favorables à sadite mauvaise „et damnable intention, vous les preniez incontinents ou faites prendre, „et mettre en notre main réellement, et que vous vous aidiez de nos „autres mandements sur ce baillés “

„Et néanmoins, si vous pouvez prendre aucuns desdits délin- „quents ou inobédients, prenez-les ou faites prendre, en quelconques „lieux qu'ils pourront être trouvés, hors lieux saints; et iceux pu- „nissez des peines devant dites ou autrement, selon leurs démérites, „ainsi que de raison sera. Et si iceux vous ne pouvez prendre, les „faites appeler à nos droits par proclamation publique et sur peine „de bannissement et confiscation de leurs biens. Et avec ce, „com- „mandez, de par nous, par solennelle publication, ainsi qu'il est ac- „coutumé, à nos vassaux et autres qui ont accoutumé de porter „armes, qu'incontinent ils viennent par-devers nous, à la plus grand' „force et compagnie qu'ils pourront, pour nous servir et résister à „la mauvaise volonté et intention dudit de Bourgogne et de ses com- „plices, et à eux mettre et ramener en notre sujétion et obéissance, „ainsi qu'ils doivent être; et iceux punir et corriger de leurs méfaits „et offenses, selon raison. Et tout selon la forme de nos autres cer- „taines lettres sur ce à vous naguères adressées. Et faites tant es „choses devant dites et es dépendances d'icelles, que nous n'ayons „cause de procéder contre vous, par défaut de non avoir obéi à nous.“

„Donné à Paris, le vingtième jour de février, l'an de grâce mil „quatre cent treize, et de notre règne le trente-troisième. Ainsi „signé par le roi, à la relation de son grand conseil, tenu par la reine „et monseigneur le duc d'Aquitaine.“ „J. du Chastel.“

Et puis après fut publié à Amiens, par la commission du bailli et par la commission d'icelle ville. De ce même an, le derrain jour de février, et un peu après.

En après, furent envoyées lettres-patentes, de par le roi, aux nobles d'Artois, et d'autre part, du bailliage d'Amiens et de Tournai, et aussi de Vermandois, qui par-devant étoient alliés devers ledit duc de Bourgogne devant Paris, et en sa expédition l'avoient accompagné; et aux autres, qui n'avoient point été avec lui, furent envoyées lettres closes, scellées du petit rond scel. Les premières défendoient, de par le roi, sur les peines dessusdites, que désormais en avant les dessusdits nobles avec ledit de Bourgogne ne se tinssent ni accompagnassent, ni que à lui ni aux siens ne portassent ni donnassent conseil ni aide, mais se préparassent en armes et chevaux à servir le roi contre ledit de Bourgogne et contre ses aidants.

Les secondes lettres faisoient mention que les dessusdits nobles se préparassent en armes et en chevaux à la plus grand' puissance qu'ils pourroient, et que tôt vinssent à Paris audit roi, ou en quelque lieu qu'il fût, et què, par l'aide d'iceux, du tout en tout avoit intention d'impugner <sup>1)</sup> et d'humilier ledit duc de Bourgogne, ses favorables et compagnons.

Et en après, les deux manières de lettres dessusdites furent envoyées à Amiens par le chancelier, et furent baillées au bailli d'Amiens; et ledit bailli les envoya, selon ce qu'on lui mandoit, aux gardes des prévôtés et bailliages, afin qu'une chacune garde desdits prévôtés et bailliages icelle baillât à ceux qui demeureroient en leurs prévôtés et bailliages, et lesdites gardes reçussent gardes s'ils pouvoient, et que icelles envoyassent à Paris; et aussi qu'iceux écrivissent comment ils les avoient baillées. Et s'ils ne pouvoient avoir lettres de récépissé, que aussi le récrivissent à Paris, afin que icelles lettres on sût qu'elles fussent reçues par ceux à qui le roi les envoyoit, et qu'ils ne pussent ignorer qu'ils ne les eussent reçues.

Auquel temps l'évêque de Paris, à la requête de ceux de l'université, envoya devers le duc de Bourgogne, pour savoir s'il vouloit avouer maître Jean Petit des articles que autrefois avoit proposés, à sa requête, contre le duc d'Orléans défunt. Lequel de Bourgogne répondit aux messagers que ledit maître Jean ne vouloit avouer ni porter, sinon en son bon droit. Après laquelle réponse, iceux retournés à Paris devers ledit évêque et l'inquisiteur de la foi, fut ordonné que les articles dessusdits seroient condamnés à être ars publiquement, présent le clergé et tous autres qui voir le voudroient, et ainsi le fut fait. Et adonc fut renommée qu'on iroit quérir les os dudit maître Jean Petit, qui étoit enterré et trépassé en la ville de Hesdin; mais enfin rien n'en fut fait. Et vouloit-on les ardoir en la ville de Paris, au lieu où lesdits articles avoient été ars.

<sup>1)</sup> Combattre.

FRAGMENT DES CHRONIQUES DE J. MOLINET <sup>1)</sup>.

## CXXIX.

Comment l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frederic, fut couronné roi des Romains.

**L**e dimanche ensuivant, neuvième jour d'avril, environ six heures du matin, an mil quatre-vingt-six, vinrent au logis du roi estant à Aix, les ducs de Jullers, de Clèves, de Gueldres, le marquis de Brandebourg, le comte de Chimay, et aultres de l'hostel du roi, pour le mener à l'église; tost après vindrent le duc de Zassen et le comte Palatin, habitués comme électeurs, est assavoir, le duc d'une robe de satin cramoisi et d'un manteau d'escarlate, et le comte d'une robe de velours cramoisi et d'un manteau de mesme; et avoit chacun d'eux barrettes et chapperon fourré. Le roi estoit vestu lors d'une robe de drap d'or et d'un manteau de mesme, fort long, fourré d'ermine et affublé d'une barrette.

## CXXX.

Comment l'empereur vint au devant du logis du roi Maximilien, son fils, attendant pour le mener à l'église Nostre-Dame d'Aix.

**D**urant le temps que le roi se préparoit pour aller à l'église, l'empereur, qui lors portoit un collet d'or et de pierres précieuses, estimé de cinq à six mille florins, honorablement accompagné de ses gens, estoit devant l'hostel du roi, où il l'attendoit de pied coi. Ces deux nobles personnages abordés ensemble, la révérence deuement faicte à l'impériale majesté, marchèrent jusques à l'église Nostre-Dame. L'empereur print le roi par la main; les électeurs, princes, prélats, marquis, comtes, barons et gentilshommes tindrent ordre tel que dessus est escript, sinon que devant l'empereur et le roi estoient plusieurs héraulx et officiers vestus de leurs costes d'armes. L'église de Nostre-Dame d'Aix, où sont acoustumés d'anchienneté de célébrer tels haults et glorieux mystères, estoit ce jour, et chœur et nef, richement tendue de la tapisserie du roi. Au droit lez du grand autel, estoit préparé pour l'empereur un siège élevé dessus le marche pied de quatre et six degrés de hault, couvert d'un riche drap d'or, ayant quarreau et siège de mesmes; et pour les trois électeurs temporels, c'est assavoir le comte Palatin, le duc de Zassen et l'évesque

<sup>1)</sup> Chap. 129 — 140, Tom. III, p. 54 — 70. (Collection des Chroniques nationales françaises par Buchon, Tom. XLV.)

d'Auxbourg, frère des comtes de Sorre, représentant le marquis de Brandebourg, que Dieu absolve! estoit un long siège, en bas un peu de celui de l'empereur; et droit à l'opposite de l'empereur, un degré plus bas que celui de l'empereur, estoit préparée la chayère du roi, couverte d'un riche drap d'or broceté, le ciel pardessus, et cousu de mesmes; et joindont ceste chayère en bas sur le marche pied, estoient préparés deux sièges, l'un au droit costé pour l'archevesque de Mayence, et l'autre à senestre pour l'archevesque de Trèves. L'archevesque de Coulongne, qui célébra la messe et acheva la plupart des mystères et cérémonies, sentant l'approche de l'empereur et du roi, se disposa de les recevoir, et lui accompagné des archevèques de Mayence et de Trèves, l'un à dextre et l'autre à senestre, tous trois vestus et dignement aornés d'habits pontificaux, avec la suite de leurs souffragants.

## CXXXI.

S'ensuit la venue, au devant de l'empereur et du roi, faicte par les électeurs spirituels, jusques au portal de ladicte église.

**E**t aultres évesques et abbés crochiés et mistrés, ensemble le vénérable collège de Nostre-Dame, vint jusques au portal de l'église en notable procession, au-devant de l'empereur et du roi; et avoit ledit archevesque de Coulongne devant lui deux comtes, l'un temporel et l'autre spirituel, portant chacun un instrument ou baston fait à manière de fléau couvert de soie; et le frère du marquis de Baude, vestu d'un surplis, portoit la croix, qui fut donnée à baiser au roi par ledit archevesque de Coulogne, et cela faict marchèrent jusques à la chapelle Nostre-Dame en telle ordonnance que tout le collège précédait ledit archevesque, et marchoit seul, et le roy entre les archevèques de Mayence et de Trèves, et l'empereur seul; et le suivoient aucuns évesques, princes, comtes et prélats, car desjà la plupart de leurs gens les avoient abandonnés pour avoir place en l'église, où l'entrée estoit lors fort dangereuse et difficile, pour la grande multitude de gens qui désiroient à veoir le couronnement.

## CXXXII.

L'entrée de l'empereur et du roi en la ville d'Aix.

**P**ar un lundi quinzième d'avril, l'empereur se deslogea de Coulogne et se mit à chariot pour tirer à Aix; et le roi le suivit tost après; et logèrent à Dueren, pareillement le duc de Zassen, le comte Palatin et plusieurs grands princes, comtes et barons. Le lendemain

s'acheminèrent vers Aix; et quand ils furent à une lieue près de la ville, le duc de Jullers en nombre de deux cents chevaliers, leur vint au-devant; lequel portoit le deuil pour le trespas du marquis de Brandebourg, son beau-père, et ses gens estoient tous vestus de noir. Pareillement vindrent au-devant de lui, le duc de Clèves fort en poinct, les archevesques de Mayence, de Trèves et de Coulongne, lequel, sur tous les aultres, estoit le mieux accompagné, car il avoit douze comtes et plus de trois cents chevaux; le comte Palatin en avoit près de trois cents, et le duc de Zassen environ trois cents; et furent estimés le nombre d'iceux chevaux de ceste entrée environ trois mille.

Et l'empereur, qui ce jour fut vestu d'une robe de satin fourrée de martres, se trouva à un quart de lieue près de la ville. Il descendit du chariot et monta à cheval. Et fut tenue telle ordonnance, que les gentilshommes du duc de Zassen, à l'entrée d'Aix, à cause qu'il est souverain marissal de l'empire, précédèrent tous aultres, et marchaient trois à trois. Conséquemment ceulx du comte Palatin, grand maistre d'hostel, puis ceulx de l'archevesque de Trèves, ceulx de l'archevesque de Mayence, ceulx de l'empereur, ceulx du roy, ceulx de l'archevesque de Coulongne, ceulx du duc de Jullers et ceulx du duc de Clèves. Ceulx de la ville d'Aix leur vindrent au-devant sur les champs, où il leur fit une proposition; et avoient fait apporter deux palles de diverses fachons et couleurs, l'ung estoit plat, l'autre à creste, l'ung bleu, l'autre verd, l'ung pour l'empereur, l'autre pour le roy; l'empereur eut l'ung un espace, le roy ne voelt prendre l'autre.

A ceste entrée fut semé argent amont les rues, et crioit l'on largesse. Le duc de Zassen portoit l'espée nue, et le comte Palatin le costoyoit du droict lez; l'archevesque de Trèves estoit devant l'empereur, lequel avoit le roy au costé dextre, et auprès du roy estoit l'archevesque de Mayence; et les électeurs se tenoient derrière et laissoient l'empereur marcher seul une espace, mais il les rappela auprès de soi. En ce train de marche, allèrent descendre l'empereur et le roy à l'église Nostre-Dame, où ils firent leurs oraisons devant le grand autel; puis, en ordonnance comme dessus, convoyèrent l'empereur jusques à son logis; et quand l'empereur eut congié le roy, les électeurs et princes, tous ensemble accompagnèrent le roy et conduisirent jusques à son hostel en la manière que s'ensuit. Premiers marchaient les gentilshommes et chevaliers des électeurs, princes et prélats, puis les gens du roy, puis les comtes, puis aucuns prélats, puis les seigneurs de Gueldres, le comte de Nassou et le comte de Chimay puis le marquis, le duc de Jullers, le duc Jaspard de Bavière et le duc de Clèves ensemble, puis l'évesque, le

duc Albert de Zassen, et puis le duc de Zassen, lequel, par le consentement de l'empereur, portoit l'espée nue devant le roi; et ledit duc à dextre du comte palatin; l'archevesque de Trèves marchoit seul; puis le roi avoit au droit lez l'archevesque de Coulongne, au sénestre costé l'archevesque de Mayence; et pour ce que les mystères du couronnement se sont faits sur l'archeveschié de Coulongne, a précédé les deux autres électeurs en honneurs et cérémonies.

## CXXXIII.

Comment le roi confessé premier, reçut son créateur,  
et fut, par les deux archevesques, mené  
devant l'autel.

**L**e roi, qui le jour devant, comme bon chrétien et fils de sainte église, s'estoit disposé pour recevoir son créateur, fut par les deux archevesques mené devant le grand autel de Nostre-Dame, et il se mit à genoux et fit sa dévote prière, puis fut amené en sa chayère, et chacun print siège et lieu; selon ce que dit est. L'archevesque de Coulongne disposé pour célébrer, assisté de notables prélats qui l'administroient au divin service, commença la messe; les *Kirie* chantés, l'on commença la litanie à laquelle aucuns respondoient *Ora pro eo*.

## CXXXIV.

Comment le roi fut prosterné en terre, par deux fois, et depuis fut enoingt, bénit et couronné.

**E**t lors les archevesques de Mayence et de Trèves amenèrent le roi, qui devant la litainie se prosterna devant l'autel, les bras en croix et la face en terre. La litainie chantée, avec plusieurs belles oraisons et bénédictions servans au mystère, le roi se leva, qui fut ramené en sa chayère jusques après l'épistre; puis derechef fut ramené devant l'autel où il se coucha et estendit comme dessus, et fut béni par l'archevesque de Coulongne; puis fut ramené au revestiaire, despouillé de son long manteau de drap d'or, et lui fut ouverte la robe devant et abaissée derrière; puis revint devant l'autel où il fut enoingt en trois ou quatre lieux, c'est assavoir sur le chief et en la poitrine, sur le dos et au dehors de la main dextre. Après qu'il eut reçu la sainte onction, il retourna les mains jointes audit revestiaire, où il fut revestu de l'aube de Saint-Charlemagne et d'une estolle de mesme; et en ce point, aorné de ces habits royaulx, qui sont réputés de grand estime, pour l'honneur de Charlemaigne, qui jadis en fut habitué, il revint à l'autel, où plusieurs nobles

hommes qui ce regardoient, remplis de joie, commencèrent à plorer, mesme l'empereur se print à larmoyer. Le roi, vestu comme dit est, se mit à genoux devant l'autel, puis tourna sa face devant le peuple.

## CXXXV.

Comment les électeurs lui chaidirent l'espée de Charlemaigne.

**E**t l'archevesque de Coulongne lui fit aucunes bénédictions, qui avec les deux aultres électeurs lui chaidirent l'espée de Charlemaigne, et l'assist en une basse chayère; et lors l'empereur, qui dès le commencement de la messe se séoit en siège impérial, environné et aorné magnifiquement et couronné de trois couronnes, descendit de son triomphant estage, accompagné des électeurs séculiers, s'approcha du roi, tira hors de la gaigne ladite espée et lui bailla; et le roi la mit ès mains du duc de Zassen qui la porta une espace, puis la bailla au marissal de l'empereur; pareillement lui furent donnés le globeau d'or que portoit ie comte Palatin, le sceptre que portoit un seigneur d'Allemagne, représentant le marquis, et les anneaux lui furent mis aux doigts.

## CXXXVI.

Le couronnement.

**P**uis fut affulé d'une chappe d'eglise, et finalement couronné par l'archevesque de Coulongne, de la propre couronne que porta le roi Charlemaigne, laquelle estoit de fer en cercle, mais tant richement aornée de riches joyaux qu'elle s'embloit estre d'or et de pierres précieuses. En cest estat royal, magnifique et fort excellent, l'empereur, ensemble les électeurs spirituels et séculiers, tenant ordre comme dessus, avec grande sequelle de prélats et princes, menèrent le roi sur les voltes de l'église, où estoit richement préparée la chayère de l'empereur Charlemaigne.

## CXXXVII.

Comment le roi fut, par l'empereur et les électeurs, assis en la chayère de Charlemaigne.

**E**t là fut assis à grand triomphe comme en un hault glorieux trosne, et lui fut baillée la possession de son royaume, et fut nommé coadjuteur de l'empereur pour tenir la monarchie du monde après le trespas de son père. Dont pour rendre grâce et louange au souverain roi des rois de la très digne et sacrée promotion où Dieu l'avoit



appelé, messeigneurs les chantres chantèrent *Te Deum*. Je ne sçau-roye mettre en compte la liesse et consolation qui lors estoit aux coeurs des assistans, pour la nouuelleté du mystère non guaires advenu en nostre temps, car noble chose et fort plaisante à regarder estoit de veoir le père et le fils, l'un empereur et l'autre roi, ensemble triomphans en leurs majestés, assortis et conjoins des princes de Germanie les plus grands de la terre; et n'est merveilles si le père empereur, fort avant en ses jours, avoit grande joie au coeur de veoir son seul unique fils ès fleur de sa jeunesse, esleu, sacré et couronné à roi par la voix du Saint-Esprit, sans faveur nulle ou contradiction, pour subvenir à sa débille vieillesse, au grand honneur, salut et augmentation du très saint empire romain. Et causa ceste nouvelle création et coronation royale, aux bons subjects resjouissance, aux ennemis grande desplaisance, gloire et honneur à ses amis, crainte et terreur à ses ennemis. Le *Te Deum* fini, pour perpétuer la renommée et sublimité de ce hault et excellent triomphe, le roi fit environ cent et cinquante chevaliers, entre lesquels fut le comte Palatin, le duc de Zassen, électeur, le marquis de Baade et son frère Guillaume de Hesse, le duc de Jullers, un duc de Bavière, le duc de Gueldres, Philippe, bastard de Bourgogne, Philippe Wette, un noble escuyer de l'ambassadeur d'Angleterre, le chancelier de Brabant, le seigneur de Brederode, Lamant de Bruxelles, le burguemestre d'Anvers, Guillaume de Croy, le seigneur de Chièvre, Hugues de Meleun, le seigneur de Lalaing, Gérard de Boussu, seigneur de Cambres, Loys Rollin, seigneur de Lens, Jehan Cottreau et aultres d'estranges pays, desquels les noms et seigneuries me sont incogneues.

Ces haults mystères honorablement faits et accomplis, le roi descendit du siège où le roi Charlemagne fut jadis glorieusement intronisé, et fut amené en la première chayère devant l'autel, l'empereur et les électeurs assis chacun comme devant; l'archevesque de Coulongne parfinist la messe. L'Évangile chanté, le livre fut apporté à baiser à l'empereur et au roi par l'archevesque de Coulongne.

#### CXXXVIII.

Comment, en la fin de la messe, le roi reçut son Créateur.

**O**r quant vint au post-communion, le roi se mit à genoux devant l'autel et receut son Sauveur. Ceux qui véoient et considéroient ces cérémonies et sacrés mystères, povoient dire pour certain, qu'ils avoient ce jour veu trois rois les plus grands du monde, l'un estoit Nostre Seigneur Dieu, roi du ciel et de la terre, et les deux aultres l'empereur et son fils.

## CXXXIX.

Comment, la messe chantée, on fit au roi plusieurs remontrances.

**L**e roi couronné en son siège et la messe mélodieusement chantée par ses chapelains, le comte Hughes fit remontrance au roi, en langage thienois, des grands, laborieux, léaulx et continuels services que les comtes de Chimay, pareillement son père, son grand père et son ave avoient faict au roi et à madame la ducesse d'Austrice son espouse, que Dieu absolve! à ses très illustres progéniteurs et aussi au très sacré empire; et pavoit encoires ledit comte, flourishant en prouesses, vertus et bonnes meures, faire à l'impérial sceptre service agréable, priant très gracieusement que sa majesté royale se vouldist condescendre à lui donner promotions et titres honorables, selon la faculté de ses mérites, espérant sa persévérance de bien en mieulx, en honneur et proesse; et lors le roi, mémoratif du service que lui et les siens lui avoient faict, pour récréation en nouvelleté de sa corōnation, le créa et fit prince de l'empire. Le serment par lui faict, tel qu'il appartient à telle dignité, promotion et hauteesse, il fut revestu du mantel principal et affulé de barrettes de meismes. Ces magnifiques besoignes honorablement accomplies, se partirent de l'église ainsi habitués qu'ils estoient.

## CXL.

Comment le roi fut ramené de l'église en son logis, et l'ordre y tenu au disner.

**L'**empereur, le roy et les trois électeurs spirituels ensemble en un rang, le comte Palatin tenant le globeau d'or, le duc de Zassen portant l'espée nue, et un chevalier le sceptre, vindrent disner à l'Hostel-de-ville, en une salle en hault où il y avoit grandes préparations et plusieurs tables quarrées, et sept ou huit ciels tendus dessus lesdites tables, entre lesquels la table de l'empereur et du roy estoit en front, au bout de la salle contre la parois, eslevée de cinq ou six degrés de hault, laquelle avoit en senestre letz un dreschoir fort chargé de vaisselle. Et le comte Palatin et le duc de Zassen donnèrent à laver à l'empereur et au roy, séans eux deux à une seule table, le père à dextre et le fils à senestre; puis allèrent à la viande. Le comte Palatin et le duc de Zassen, marissal de l'empire, lequel portoit un baston en la main comme maistre d'hostel, et le comte Palatin apportoit le premier plat à cheval jusques aux degrés, et fut assis par lui-mesme, qui fit faire la credence. Le duc de Gueldres,

servit du second plat, et il y avoit vingt-deux sieultes. Le prince de Chimay servit le tierche avec les sieultes, et le duc de Gueldres du quart, et conséquemment jusques en fin; mais le premier mets assis, les électeurs prindrent lieu; et est à entendre que chacun d'eulx avoit sa table quarrée à part et une autre table auprès à manière de dreschoir. L'archevesque de Coulogne s'assist au dextre costé de l'empereur, à trois esgambées arrière, l'archevesque de Mayence au senestre costé du roy, l'archevesque de Trèves au milieu de la salle. Illec estoit une table couverte où nul ne séoit, et disoit-on que c'estoit la place du roi de Bohême, électeur, auprès de laquelle séoit le comte Palatin; le duc de Zassen séoit en une autre table emprès de laquelle estoit représentant le lieu du marquis de Brandebourg. Assez près estoient assis les ducs Albert de Zassen, Loys de Bavière, les ducs de Jullers et de Clèves. Auprès d'eulx y avoit une table vuide et couverte pour le marquis de Baude, le lantgrave de Hesse, le duc de Gueldres, le prince de Chimay et aultres qui lors servoient. A une aultre table, estoient assis le vieil comte de Sorre, les ambassadeurs du duc Sigismond et aultres; auprès de laquelle estoit une table vuide, préparée pour aucuns évesques d'Allemagne. A une aultre table séoient les évesques de Nusse, de Cambrai, de Worms, le frère de l'archevesque de Mayence et aultres; auprès de laquelle séoient ceulx de la loi d'Aix; à une aultre, la loi de Coulogne; à une aultre, la loi de Francfort; à une autre, la loi de Norenberg; à une autre, plusieurs héraults et officiers d'armes. A ce disner fort sumptueux où comparurent les plus nobles et grands personnages de Germanie, entre les aultres choses, il y eut trois entremets; et fut le premier que le duc de Zassen entra en l'avaine jusques à la chaingle de son cheval, laquelle avaine fut mesurée à un boisseau d'argent, estriqué de mesme et abandonné à tous ceulx qui en vouloient avoir. Le second entremets fut que les Allemans tournèrent en broche et rostirèrent à force de feu un boeuf tout entier, duquel, quand il fut cuit, une partie fut présentée au roy et l'autre à l'abandon du peuple. Le tierche entremets fut de plusieurs oiseaulx revestus, comme paons et voillies, qui furent par esbattement rués par les fenestres de hault en bas aux mêmes gens illecq expectans: et ceulx estoient reputés vaillans qui en pouvoient avoir quelque plume.

## Auszug aus dem Roman Perceval le Gallois.

*Perceval war der Sohn eines ausgezeichneten Ritters in Wales. Kaum zwei Jahr alt verlor er seinen Vater und seine beiden Brüder, die in Turnieren fielen. Seine Mutter zog sich mit ihm in einen Wald zurück, der einen Theil seiner Besitzungen ausmachte, entschlossen, ihn den Gefahren zu entziehen, durch welche sie schon ihres Gemahls und der beiden älteren Söhne heraubt worden war, und ihn in völliger Unwissenheit über Alles zu lassen, was zum Ritterthum gehörte. Der Dichter läßt sich nun angelegen sein, den Perceval allmählig aus dieser Unwissenheit herausziehen und ihn stufenweise zu dem höchsten Glanzpunkte des Ritterwesens gelangen zu lassen.*

*Die beiden bewaffneten Ritter, denen der Knabe in dem Walde begegnet, versetzen ihn in ein lebhaftes Erstaunen, welches er auf eine äusserst naive Weise schildert. Er antwortet auf die Fragen, welche der eine dieser Ritter an ihn richtet nur durch Gegenfragen über die Benennung und den Gebrauch der verschiedenen Theile ihrer Rüstung.*

Sire, que vos dist cil galois?

*sagt der andere Ritter, worauf jener antwortet:*

Ne sait mie totes les lois,  
Fait li sire, se Dex m'amant,  
Que rien nule que li demant  
Ne me respont onques à droit;  
Ains demande de quan qu'il voit  
Coment à nom el c'on en fait.  
Sire, saciez bien entresait<sup>1)</sup>  
Que galois sont tot par nature  
Plus fol que bestes en pasture.

*Perceval schildert bei seiner Heimkehr seiner Mutter mit der höchsten Bewunderung, was er gesehen und erklärt ihr, das er gleichfalls Waffen haben und wie diese Ritter leben wolle. Vergehens versucht sie Alles, was sie kann, um ihn von seinem Entschlusse abzubringen, erzählt ihm das Unglück seiner Familie, aber nichts vermag ihn zu erschüttern, und nachdem er von seiner Mutter die weisesten Rathschläge erhalten, reist er allein ab und vertieft sich in den Wald. Hier nun beginnen seine Abenteuer und er wird mehr und*

<sup>1)</sup> Cependant.

mehr ausgehildet und an Wissen bereichert. Ein präd'homme, der ihn in seinem Schlosse aufnimmt, lehrt ihn das Turnieren, Lanze und Schwert zu handhaben. Perceval verlangt den Namen desselben zu wissen. Er sagt zu ihm:

Sire, ma mère m'enseigna  
Qu'avole <sup>1)</sup> home n'alaïsse ja  
Ne compaigne à lui n'ëusse  
Granment <sup>2)</sup> se nom se sëusse  
Et son sornom à la parsome <sup>3)</sup>;  
Car par le nom conoist-on l'ome.

Nachdem Perceval den Namen erfahren, kennt sein Zutrauen keine Grenzen. Er begehrt endlich und erlangt von ihm die Erfüllung seines höchsten Wunsches, nemlich die Ertheilung des Ritterschlages Neue Unterweisungen. Noch fehlt dem jungen Ritter eins: aber nachdem er das Schloß des jungen Fräuleins Blancflos (Blanchefleur) befreit hatte, welches von einem furchtharen Nachbar mit einer zahlreichen Heeresmacht belagert wurde, besaß er Alles, was zu einem wahrhaften Ritter erfordert wird, nemlich eine Dame seines Herzens.

Bald darauf begegnete ihm ein Abenteuer anderer Art: er gelangte zu dem Schloß des Königs Peschéor oder Pêcheur <sup>4)</sup>, welcher den Namen deshalb führte, weil der Fischfang sein einziges Vergnügen und seine fast ausschließliche Beschäftigung war. Unter andern verschiedenen Merkwürdigkeiten sah er daselbst eine Lanze, eine große Schüssel und eine Säulenplatte, auf die der König die größte Wichtigkeit zu

---

<sup>1)</sup> Avec. <sup>2)</sup> grandement, long-temps. <sup>3)</sup> entièrement <sup>4)</sup> Aus dem lat. Piscator entstand gleichwie aus Peccator das franz. Pêcheur. Später verschmolzen in der symbolischen Person des Graal-Hüters beide Bedeutungen des Wortes. Aber ursprünglich war gemeint Piscator, nemlich St. Petrus, der indeß auch als Peccator (nach Matth. XVI a. Schl.) mit dem kranken Könige Pêcheur in Verbindung gebracht wurde. S. Jakob Grimm, *altdeutsche Wälder* I, 1. Die ausführlichsten Nachrichten über ihn enthält der Roman Perceval. Indeß bedürfen auch diese noch Ergänzung aus andern. Nach dem Tristan mußte der Hüter des Graal vom Stamme des Joseph von Arimathia in unbefleckter Keuschheit sich erhalten. Der König Pêcheur, ein Nachkomme Joseph's, hatte eine Pilgerin, die sich vor dem Heiligthum niederwarf, mit einem Blick des Wohlgefallens angesehen (Bibl. des Romans, Avril 1776, I, p. 222), da stürzte die heilige Lanze aus seinem Arm und brachte ihm eine Wunde bei, aus der das Blut 50 Jahre unaufhörlich floß. Nach Merlin's Weissagung sollten die Wunden des Königs und der Christenheit erst heilen, wenn ein vollendeter Ritter, noch keuscher als König Pêcheur, gewürdigt würde, das Heiligthum zu berühren und zu erhalten. Schmidt, *Wien. Jahrb.*, XXIX, S. 89 Anmerk.

legen schien; aber als wohlherzogener junger Mann hat er sich über diese Gegenstände keine Erklärung aus und verließ das Schloß am andern Morgen, ohne irgend eine Belehrung über dieselben erhalten zu haben. Der König, welcher in Folge mehrerer Wunden krank darnieder lag, konnte nur dann geheilt werden, wenn ein junger Ritter ihm in Bezug auf diese Lanze und Schlüssel Fragen vorlegte, die er beantworten würde. Auch ist dieser König der Onkel des Perceval, dem aber erst in der Folge dieses Verhältniß aufgeklärt wird, eben so wie über den Fehler, den er dadurch begangen, daß er eine so geringe Neugier an den Tag gelegt hat. Nach einer langen Reihe glänzender und außerordentlicher Abenteuer, unternimmt es Perceval, das Schloß des Königs Pêcheur wieder aufzusuchen. Lange Zeit wird er an der Ausführung dieses Vorsatzes durch neue Abenteuer verhindert, mit deren Erzählung diejenigen des Gawain (Gauvain), eines andern jungen Ritters, verbunden werden, welcher am Hofe seines Onkels, des Königs Artus, von der Tapferkeit und den Thaten des Perceval gehört hatte und ausgezogen war, um ihn aufzusuchen, ihm endlich begegnete, mit ihm kämpfte und eine enge Freundschaft schloß. Sie trennen und vereinigen sich zu verschiedenen Malen. Ueberhaupt nimmt die Erzählung der Thaten des Gawain in diesem Roman eine so bedeutende Stelle ein, daß der Titel des Gedichts mit Fug und Recht: Roman de Perceval et de Gauvain lauten könnte. Als Perceval wieder allein war, begegnet er einer Gesellschaft von Rittern und Damen, deren Kleider andeuteten, daß sie eine Bußwallfahrt unternommen hatten und die zur Steigerung ihrer Buße in bloßen Füßen gingen. Dies geschah an einem Charfreitage: einer der Ritter macht Perceval Vorwürfe darüber, daß er an einem so heiligen Tage Waffen trage und auf Abenteuer ausgehe.

Li jors que l'on doit aorer  
 La crois, et son pécié plorer;  
 Car hui fust cil en crois pendu  
 Qui trente deniers fust vendu.

Sie kommen sämmtlich von einem heiligen Einsiedler, dem sie gebeichtet haben und welcher sie von ihren Sünden freigesprochen. Perceval, der seit fünf Jahren seine Pflichten gegen die Religion über seinen ritterlichen vergessen hat, benützt diese Gelegenheit, sucht den Eremiten auf und erkennt in ihm seinen Onkel von mütterlicher Seite, der ihn

auf, die rechte Bahn zurückführte. Von diesem Onkel Einsiedler erfährt Perceval die Einzelheiten, welche seinen andern Onkel, den König Pècheur betreffen. Perceval will es nicht länger aufschieben, zum Schloß dieses Königs zu ziehen: endlich gelangt er dorthin, findet es belagert von dem furchtbaren Pertinal, dem unversöhnlichsten Feinde des Königs Pècheur. Er kämpft mit Pertinal, tödtet ihn, befreit den König, welcher den Sieger in seinem Schlosse empfängt, als seinen Neffen anerkennt und ihm sämtliche wunderbaren Eigenschaften der blutigen Lanze und der wunderbaren Schlüssel auseinandersetzt. Der König Pècheur wurde darauf von seinen sämtlichen Wunden geheilt: aber er war alt und Perceval erfährt, nachdem er ihn kaum verlassen und sich an den Hof des Königs Artus begeben, seinen Tod. Er folgt ihm in der Herrschaft über seine Staaten: aber nachdem er einige Jahre hindurch voll Weisheit regiert, zieht er sich in eine Einsiedelei zurück, wohin er die Heiligthümer mit sich nimmt. Die Schlüssel namentlich war auch in so fern für ihn von Wichtigkeit, als sie ihn mit Nahrung versah: denn sobald sie dreimal um den Tisch getragen wurde, deckte sie denselben mit Ueberfluß. Perceval lebte so auf wunderbare Weise fort, bis es Gott gefiel, ihn zu sich zu nehmen. Am Tage seines Todes wurden der Graal und die Lanze in den Himmel entrückt und von dieser Zeit an

N'ont par nul en terre esté vus.

Perceval wurde zuerst neben dem König Pècheur begraben: aber in der Folge errichtete man ihm ein prächtiges Grabmal, auf welches eine Inschrift nachstehenden Inhalts gesetzt ward:

Cy gist Perceval le Gallois  
Qui du saint graal dépiéça  
Les aventures acheva.

Dafs Gautier de Denet einen Theil dieses Gedichts abgefaßt, erhellt aus folgenden Versen:

Gautiers de Denet qui l'estoire  
A mis chi aprez en mémoire,  
Et dist et conte que Parcevaus  
Li bon chevaliers, li loyaus,  
Erra bien près de quinze dis <sup>1)</sup>  
Puisque de l'arbre fu partis  
Dont Bagomedet despendi.

<sup>1)</sup> Joura.

*Die letzten Worte beziehen sich auf das letzte von Chrestien de Troyes erzählte Abenteuer. Der König Artus nehmlich hielt Hof an dem Tage eines Heiligen in seiner guten Stadt Caradignan (Carduel, Carlisle). Eine große Anzahl von Königen saßen an seiner Tafel: die Ritter und Frauen wurden tiefer hinab bewirthet. Der König dachte an Perceval, von dem er keine Nachrichten empfangen hatte.*

Es-vos, à-tant un chevalier

Qui Bagomédèz est nomez;

En la riche sale est entrez

Trestoz armez sur son cheval.

*Er kommt vor den König, grüßt ihn von Seiten Percevals und bezeigt der Königin Genève seine Ehrerbietung. Artus dankt dem Ritter, fordert ihn auf, vom Pferde zu steigen, sich entwaffnen zu lassen und an dem Gastmahl Theil zu nehmen. Bagomedes antwortet, daß er der Einladung nicht eher folgen könne, als bis er mit dem Seneschal Queux gekämpft hätte. Der König erneuert seine Bitten, und befiehlt ihm, sich an der Tafel niederzulassen und vor dem gesammten Hofe sein Abenteuer zu erzählen. Das tiefste Stillschweigen herrscht in der Versammlung und der Ritter, welcher das Wort ergreift, erzählt folgendes:*

J'aloie querant aventure;

Tant qu'en une forest obscure,

M'encontra Kex li seneschax,

Et avec lui ot trois vassax,

Qui de noient ne m'araisnèrent,

Il me prisent et laidengèrent,

Si me misent grant deshonor.

Kex méismes al chief del' tor

Ne me départa de rien née,

Ainz me pendi sans demorée

A un arbre par les deus piez;

Des trois autres fuisse espargniez

Mais ne soffri que il parlaissent

Car volontiers me delivraissent

Par che iere chevaliers.

Kex qui fel ert et pautoniers,

Me pendi pendans les deus piez

Encor ert mes hiaumes laciez,

Et mes haubers ens en mon dos.

Si m'aît Diex je ne vous os



Dire comment il me batirent  
 Ne le grant honte qu'ils me firent;  
 Car c'est grant honte à chevalier  
 De si faite ovre retraier  
 En cort où il a tant de gent.  
 Entrues <sup>1)</sup> que ière en tel torment,  
 I vint chevalchant Percevaux,  
 Li bons, li sages, li loiaus,  
 Qui alpit al mont Doleraus,  
 Jà fuisse <sup>2)</sup> mors tot à estrous. <sup>3)</sup>  
 Quant de l'arbre me despendi.

*Dieser Tapfere, so erzählt der Ritter weiter, blieb bei mir, bis ich gänzlich wieder zu mir gekommen war. Als er sah, daß seine Bemühungen nicht ferner nöthig waren, setzte er seinen Weg fort. Ich für meinen Theil beeilte mich an Euren Hof zu gelangen, um den Schurken von Seneschal zu fordern. Und vor dieser erhabenen Versammlung fordere ich ihn also hiermit zum Kampfe auf, dessen Pfand ich Euch, Sire, entgegenzunehmen bitte. — Der Kampf findet Statt: der Seneschal wird aus dem Sattel gehoben. Artus, welcher für seinen Milchbruder fürchtet, ersucht den Bagomedes, den Kampf zu beendigen und ihm zu verzeihen. Nachdem er sich in seine Gemücher zurückgezogen hat, läßt die Königin Genève beide Kämpfer sich umarmen und die Versöhnung findet Statt: doch belustigt sich die ganze Gesellschaft auf Kosten des Seneschals.*

*Aus dem von Manessier herrührenden Theil folgt hier der Schluss des Ganzen. Der Dichter spricht von dem prächtigen, Perceval errichteten Grabmale:*

La sépulture puet véoir  
 Sor quatre pilers d'or séoir,  
 Si com Manesiens le tesmoigne  
 Que à fin traist cette besoigne,  
 El non Jehane la contesse  
 Qui est de Flandres dame et maistresse ....  
 Et por ce que tant ai appris  
 De ses bones mours à délivre,  
 Ai en son non finé mon livre.  
 El non son aiol comencha  
 Ne puis né fu dès lors en cha,  
 Nus hom qui la main i mesist,

<sup>1)</sup> Pendant. <sup>2)</sup> j'étais. <sup>3)</sup> à l'instant.

Ne de finer s'entremesist.  
 Dame, por vos s'en a peiné  
 Manesiers tant qu'il la finé  
 Selonc l'estoire proprement.  
 Et comencha al saldement  
 De l'espée sanz contredit;  
 Tant en a et conté et dit  
 Si com en Salebierre <sup>1)</sup> trove  
 Si com l'escris tesmoigne et prove  
 Que li rois Artus séoit là.

*Schließlich stehe hier der Anfang des Gedichts:*

Ce fu au tans que arbre florissent,  
 Fuelles, boscage, pré verdissent,  
 Et eil <sup>2)</sup> oisel en lor Latin  
 Dolcement chantent au matin,  
 Et tote riens de joie enflame,  
 Que li fils <sup>3)</sup> a la veuve dame  
 De la gaste forest voltaine,  
 Se leva, et ne li fu paine  
 Que il sa sele ne méist  
 Sur son chaceor et préist  
 Un javelot, et tot ensi  
 Fors del manoir sa mere issi,  
 Et pensa que veoir iroit  
 Herceors <sup>4)</sup> que sa mère avoit,  
 Que ses aveines li hercoient,  
 Bues douze et six hierches avoient.  
 Ensi en la forest sen entre,  
 Et maintenant li cuers et ventre  
 Par le dols tans li resjoï  
 Et par le chant que il oï  
 Des oïaux, qui joie faisoient.  
 Totes ces choses li plaisoient.  
 Por la dolcor del tans serain  
 Osta son chaceor le frain etc.

---

<sup>1)</sup> Salisbury. <sup>2)</sup> els, les. <sup>3)</sup> Der junge Perceval. <sup>4)</sup> Qui conduit la herse.

## PROVERBES tirés du „ROMAN DE LA ROSE.“

V. 2038 Grans biens ne vient pas en poi d'ore.

2943 Qui felon sert, itant en a.

3292 Cortoisie est que l'on sequeure  
Celi dont l'en est au desseure:  
Moult a dur cuer qui n'amolié,  
Quant il trove qui l'en suplie.

3704 Vilains qui est cortois, c'est rage.

4106 Promesse sans don ne vaut guaires.

4945 Tous jors aime qui est amis.

4958 — Por ce que nule richesce  
A valor d'ami ne s'adresce,  
N'el ne porroit si haut ataindre,  
Que valor d'ami ne fust graindre,  
Qu'adès vault miex amis en voie,  
Que ne font deniers en corroie.

5474 Ne fai vers autre, ne porchace  
Fors ce que tu veus qu'en te face.

6300 — Les honors les meurs remuent.

(Tom. II, p. 134

not.)

Touz voirs ne sunt pas bons à dire.

7378 Sages hons son maltalent cuevre.

7389 De ceux bouler <sup>1)</sup> n'est pas pechiés  
Qui de bouler sont entechiés.

8488 — Onques Amor et seignorie  
Ne s'entrefirent compaignie,  
Ne ne demorerent ensemble;  
Cil qui mestrie <sup>2)</sup>, les dessemble <sup>3)</sup>.

9480 Amors ne puet durer ne vivre,  
Se n'est en cuer franc et délivre.

11093 La robe ne fait pas le moine.

14207 Qui vodroit une forche prendre  
Por soi de nature deffendre,

<sup>1)</sup> Boler, tromper. <sup>2)</sup> gouverner, commander en maître <sup>3)</sup> désunit. — *Uebri-  
gens erinnern man sich an die Verse des Ovid:*

Non bene convenient, nec in una sede morantur  
Maestas et amor.

- Et la boteroit hors de soi,  
 Revendrait-ele, bien le soi<sup>1)</sup>.  
 V. 15018 Moult remaint de ce que fox pense.  
 16733 — Trop est fox qui son nez taille.  
 16746 — Parole une fois volée.  
 Ne puet plus être rapelée.  
 16792 Ci gist li frois serpens en l'erbe<sup>2)</sup>.  
 16853 Qui sages est, sa chose garde.  
 18760 — Soffisance fait richece,  
 Et convoitise fait povrece.

Trésor de Jehan de Meung:

- 1566 — — Qui m'aime, aime mon chien.

*Bruchstück einer Predigt aus dem XIII. Jahrhundert, am Pfingstfeste gehalten<sup>3)</sup>.*

Jonatas, ses fis, ki ne savoit le commant son père, gostat un petit de miel por defate de cuer qu'il avoit trop junet. Nostre sires sen corechat si durement qu'il ne porent prendre venguançe de lor anemis. Puis quil se corechat si durement de ce ke fut fait anvers li autre et par necessiteit, se doit hom avoir grant paour destre inobediens. Or aveis quilh orent parteit et ..... Noteis<sup>4)</sup> quilh dist quilh j entailast. Ueure<sup>5)</sup> entailhie entre en la paroît et la paroît le sent. Mais ueure peinte ni entre mie. Ueure entailhie est durable, la puinte puet hom la veir rabatre<sup>6)</sup>. Li ueuvre entailhie ce sunt les oeuvres ki sunt faites de cuer et de desies, ki sunt fermes en kariteit, quar celes sent li cuers. Mais li ueure puinte cest cale ki est par ypocresie et par vaine glóre; celes ne sunt nient durables. Quar a une petite puinture dune impatience et a un petit vent dorgueth senvont totes ces uevres et porce dist ilh quil j entailhast cherubim, ki dist autant cum plantet de science. Ilh furent tot plain de science

<sup>1)</sup> *Das Horazische*: Naturam expellat furca, tamen usque recurret. *Man vergl. hiermit die Fable von Lafontaine aus der Fabel: La Chatte métamorphosée en femme*:

Coups de fourches, ni d'étrivières  
 Ne lui font changer de manières  
 Qu'on lui ferme la porte au nez,  
 Il reviendra par les fenêtres.

<sup>2)</sup> Latet anguis in herba. *Virg.* <sup>3)</sup> s. v. Reiffenbörg, Introduction à la Chronique de Philippe Mouskes, I, p. CXXXIV, CCCL, CCCXXIX. <sup>4)</sup> *schr. notis d. i. notes.* <sup>5)</sup> oeuvre. <sup>6)</sup> abatre.

sicun saint Poz dit: Je sais, dist ilh, de tot, car je sai estre povres et riches; entos lies et en totes gens me sai je a avoir. Ilh se savoit si bien conformer par tot .....

### *Anfang der Bearbeitung des Romans du Saint-Graal von Lucus du Gast<sup>1)</sup>.*

Après ce que j'ai leu et releu et pourveu par maintes fois le grant livre en latin, celui meismes qui divise apertement l'Estoire du Saint-Graal, moult me merveil que aucuns pseudoms ne vint avant pour translater-le du latin ca roumans. — Je Lucus chevaliers et sires du Chastel du Gast, voisins prochain de Salebieres, come chevaliers amoureux enpresns à translater du latin en françois une partie de cette estoire, non mie pour ce que je sache gramment de françois, ainz appartient plus ma langue et ma parleure à la manière de l'Engleterre que à celle de France, comme cel qui fu en Engleterre nez, mais tele est ma volentez et mon proposement, que je en langue françoise le translaterai .....

### CHRONIQUE DU CHASTELAIN DE COUCI ET DE LA DAME DE FAËL<sup>2)</sup>.

Ou temps que le roy Philippes régnoit et le roy Richart d'Angleterre vivoit, il y avoit en Vermandois un autre moult gentil, gaillard et preux chevalier en armes, qui s'appeloit Regnault de Couci, et estoit chastelain de Couci. Ce chevalier fnt moult amoureux d'une dame du pais, qui estoit femme du seigneur de Faïel. Moult orent de poïne et travail pour leurs amours ce chastelain de Couci et la dame de Faïel, si comme l'histoire le raconte qui parle de leur oie dont il y a romans propre. Or advint que quand les voyages d'outre mer se firent, dont il est parlé cy-dessus que les roys de France et d'Angleterre y furent, ce chastelain de Couci y fut, pour ce qu'il exercitoit volentiers les armes. La dame de Faïel, quand elle sceut qu'il s'en devoit aller, fist un laqs de soye moult bel et bien fait, et y avoit de ses cheveux ouvrez parmi la soye; dont l'oeuvre sem-

<sup>1)</sup> Catalogue de la Vallière, Tom. II, p. 614, 4015. <sup>2)</sup> Vergl. Fauchet, Recueil de l'Origine de la Langue et Poésie françoise. Édit. de 1581, p. 125. — Du Verdier, Bibliothèque française, édit. de Rigoley de Juvigny, Tom. III, p. 311. — Laborde, Mémoires historiques sur Raoul de Coucy, Tom. I, p. 103. — Fr. Michel, Chansons du Châtelain de Coucy, p. I-V.

bloit moult belle et riche, dont il lioit un bourrelet moult riche par dessus son heaume; et avoit longs pendans par derrière, à gros boutons de perles. Le Chastelain alla outre mer, à grant regret de laisser sa dame par deçà. Quand il fut outre mer, il fit moult de chevaleries; car il estoit vaillant chevalier, et avoit grant joye que on rapportast par deçà nouvelles de ses faits, à fin que sa dame y prist plaisir. Si advint qu'à un siège que les chrestiens tendyent devant Sarrasins outre mer, ce Chastelain fut fera d'un quarel<sup>1)</sup> au costé bien avant: du quel coup il luy convint mourir. Si avoit à sa mort mout grant regret à sa dame; et pour ce appela un sien escuyer, et luy dit: Je te prie que quand je seray mort, que tu prennes mon coeur, et le metes en tel manière, que tu le puisse porter en France à ma dame de Fafel, et l'envelope de ces longues<sup>2)</sup> icy. Et luy bailla le las que la dame avoit fait de ses cheveux, et un petit escriniet, où il avoit plusieurs anelez et diamans que la dame luy avoit donnez, qu'il portoit tousjours avant luy, pour l'amour et souvenance d'elle. Quant le chevalier fut mort, ainsi le fist l'escuyer; et prist l'escriniet, et luy ouvrit le corps, et prist le coeur, et sala et confit bien en bonnes espices, et mit en l'escriniet avec le las<sup>3)</sup> de ses cheveux, et plusieurs anelez et diamans que la dame luy avoit donnez, et avecques une letres moult piteuses, que le Chastelain avoit escrites à sa mort et signée de sa main. Quand l'escuyer fut retourné en France, il vint vers le lieu où la dame demouroit, et se bouta en un bois près de ce lieu. Et luy mesadvint tellement, qu'il fut véu du seigneur de Fafel, qui bien le cognéut. Si vint le seigneur de Fafel à tout deux ses privez en ce bois, et trouva cest escuyer, auquel il vout courir sus en despit de son maistre, qu'il hayoit plus que nul homme du monde. L'escuyer luy cria merci; et le chevalier luy dit: Ou je te occiray, ou tu me diras où est le Chastelain. L'escuyer luy dit qu'il estoit trespassé: et pour ce qu'il ne l'en vouloit croire; et avoit cest escuyer paour de mourir, il luy monstra l'escriniet pour l'en faire certain. Le seigneur de Fafel prist l'escriniet, et donna congé à l'escuyer. Ce seigneur vint à son queux<sup>4)</sup>, et luy dit qu'il mit ce coeur en si bonne manière, et l'appareillasse en telle confiture, que on en péut bien manger. Le queux le fit; et fit d'autre viande toute pareille, et mit en bonne charpente en un plat; et en fut la dame servie au disner; et le seigneur mangeoit d'une autre viande qui lui ressembloit; et ainsi mangea la dame le coeur du Chastelain son ami. Quand elle ot mangié, le seigneur luy demanda: Dame, avez-vous mangé bonne

<sup>1)</sup> Trait, pierre ou boulet carré. <sup>2)</sup> bandelletes. <sup>3)</sup> réseaux; lacs.

<sup>4)</sup> cuisinier.

viande? et elle luy respondit qu'elle l'avoit mangée bonne. Il luy dit: Pour cela vous l'ay-je fait apareiller; car c'est une viande que vous avez moult aimée. La dame, qui jamais ne pensa que ce fut, n'en dit plus rien, et le seigneur luy dit de rechef: Sçavez que vous avez mangé? et elle respondi que non; et il luy dit adonc: Or sachiez que vous avez mangé le coeur du chastelain de Concy. Quant elle ot <sup>1)</sup> ce, si fut en grand pensée pour la souvenance qu'elle eut de son ami; mais encores ne pèut-elle croire cette chose, jusques à ce que le seigneur lui bailla l'escriniet <sup>2)</sup>, et les lettres; et quant elle vit les choses qui estoyent dedans l'escrin, elle les cognéut: si commença lire les lettres, quant elle cognéut son signe manuel et les enseignes, adonc commença fort à changer, et avoir couleur; et puis commença forment à penser. Quand elle ot pensé, elle dit à son seigneur: Il est vray que ceste viande ay-je moult aimée; et croy qu'il soit mort, dont est damage, comme du plus loyal chevalier du monde. Vous m'avez fait manger son coeur, et est la dernière viande que je mangeray onques; ne onques je ne mangé point de si noble, ne de si gentil: si n'est pas raison que, après si gentil viande, je en doye metre autre desus; et vous jure par ma foy que jamais je n'en mangeray d'autre après ceste-cy. La dame leva du disner, et s'en alla en sa chambre, faisant moult grant douleur; et plus avoit de douleur qu'elle n'en monstroït, la chère. Et en cette douleur, à grants regrets et complaints de la mort de son ami, fina sa vie et mourut. De ceste chose fut le seigneur de Faïel courroucé; mais il n'y pèut mettre remède; ne homme ne femme du monde. Cette chose fut sceue par tout le pais, et en ot grant guerre le seigneur de Faïel aux amis de sa femme, tant qu'il convint que la chose fut rapaisée du Roy et des barons du pais.

---

FRAGMENT DES POÉSIES DE J. FROISSART <sup>3)</sup>.

Le débat dou cheval et dou lévrier.

Froissars d'Escocē revenoit  
 Sus un cheval qui gris estoit;  
 Un blanc levrier menoit en lasse.  
 „Las! dist le lévrier, je me lasse.  
 „Grisel, quant nous reposerons?  
 „Il est heure que nous mengons.  
 — „Tu te lasses, dist li chevaus;

---

<sup>1)</sup> Entendit. <sup>2)</sup> *Das deutsche Schrein.* <sup>3)</sup> *Vergl. die Ausgabe von Buchon*, Vol. X, p. 118, 122, 223.

„Se tu avoies mons et vauls  
 „Porté un homme et une male,  
 „Bien diroies: Li heure est male  
 „Que je nasqui onques de mère.“  
 — „Dist li levriers: C'est chose clère;  
 „Mès tu es grans, gros et quarrés,  
 „Et as tes quatre piés ferrés;  
 „Et je m'en vois trestous deschaus;  
 „Assés plus grans m'est li travauls,  
 „Qu'à toi, qui es et grans et fors,  
 „Car je n'ai qu'un bien petit corps.  
 „En ne m'appelle-on un lévrier  
 „Fais pour le gens esbanoyer;  
 „Et tu es ordonnés et fès  
 „Pour porter un homme et son fès.  
 „Quant nous venrons jà à l'ostel,  
 „Nos mestres, sans penser à el,  
 „Il t'aportera del avainne;  
 „Et s'il voit qu'âtes éu paine,  
 „Sus ton dos jettera sa cloque,  
 „Et puis par dalès toi se joque.  
 „Et il me fault illuec croupir.  
 „Il ne me vient point à plaisir.  
 — „Je t'en crois bien, respond Griseaus;  
 „Tu me comptes bien mes morseaus,  
 „Mès je ne compte point les tiens.  
 „Pleüst Dieu que je fuisse uns chiens  
 „Ensi que tu es par nature;  
 „S'auroie dou pain et dou hure  
 „Au matin, et la grasse soupe.  
 „Je sçai bien de quoi il te soupe.  
 „S'il n'avoit qu'un seul bon morsel,  
 „Ta part en as-tu en ton musel;  
 „Et si te poes par tout esbatre,  
 „Nul ne t'ose féir ne batre.  
 „Mès quant je ne vois un bon trot,  
 „Jà n'en parlera à moi mot,  
 „Ains dou debout de ses talons  
 „Me frera de ses esporons,  
 „Si qu'à la fois me fait hanir.  
 „Se tu avoies à souffrir  
 „Ce que j'ai, par Saint Honestasse  
 „Tu diroies acertes, lasse!“



— Dist le chien: „Tu te dois bien plaindre!  
 „Ains qu'on puist la chandelle estaindre,  
 „On te frote, grate et estrille,  
 „Et te cuevre on, pour la morille,  
 „Et si te nettoie on les piés.  
 „Et s'on voit que tu soies liés  
 „On t'aplanoie sus le dos,  
 „Et dist-on: Or, pren ton repos,  
 „Grisel, car bien l'as desservi  
 „L'avainne que tu manges ci.  
 „Et puis on te fait ta littière  
 „De blanc estrain ou de fléchière  
 „Là où tu te dois reposer.  
 „Mès j'ai aultre chose à penser;  
 „Car on me met derrière un huis,  
 „Et souvent devant un perpuis,  
 „Et dist-on: Or garde l'ostel.  
 „Et se laiens il avient tel,  
 „Que bien j'en ai toutes les tapes;  
 „Car, s'on envolepe ens ès nappes  
 „Pain, char, bure, frommage ou let,  
 „Et la meschine ou li vallet  
 „Le mengüent, par aucun cas,  
 „Sus moi en est tous li debas;  
 „Et dist-on: Qui a ci esté?  
 „Cils chiens! Et je n'ai riens gousté.  
 „Ensement sui, sans ocquison  
 „D'estre batus en souspeçon.  
 „Mès on ne te requiert riensnée,  
 „Fors què bien faces ta journée.  
 „Si te pri cor, avances toi,  
 „Car droitement devant nous voi  
 „Une ville à un grant clochier.  
 „Nos mestres y vouldra mengier;  
 „Tu y auras là del avainne,  
 „Et je aussi prouvende plainne.  
 „Si te pri, et si le te los  
 „Que tu y voisas les galos.“  
 — „Respont Griseaus: Ossi ferai-je  
 „Car de mengier grant talent ai-je.  
 Froissars atant vint à la ville.  
 Et là faillirent leur concile.

## B a l a d e.

Sus toutes flours tient-on la rose à belle  
 Et en après, je croi, la violette;  
 La flour de lys est belle, et la perselle;  
 La flour de glay est plaisans et parfette;  
 Et li pluisour aiment moult l'anquellie,  
 Le pyonier, le muget, la soussie.  
 Cascune flour a par li sa merite.  
 Mès je vous di, tant que pour ma partie,  
 Sus toutes flours j'aime la Margherite.

Car en tous temps, plueve, gresille ou gelle,  
 Soit la saisons ou fresce, ou laide, ou nette,  
 Ceste flour est gracieuse et nouvelle,  
 Douce et plaisans, blancete et vermillette;  
 Close est à point, ouverte et espanie;  
 Jà n'y sera morte ne apalie;  
 Toute bonté est dedens li escripte;  
 Et pour un tant, quant bien y estudie  
 Sus toutes flours j'aime la Margherite.

Et le douc temps ore se renouvelle,  
 Et esclaircist ceste douce flourette;  
 Et si voi ci séoir dessus la sprelle  
 Deus cuers navrés d'une plaisant sajette,  
 A qui le Dieu d'amours soit en aye,  
 Avec eulx est plaisance et courtoisie  
 Et douls regars qui petit les respite.  
 Dont c'est raison, qu'au chapel faire, die.  
 Sus toutes flours j'aime la Margherite.

## B a l a d e.

Très plaisans et très honnourée,  
 En qui tout grant bien sont compris,  
 Mon coer, m'amour et ma pensée  
 Avés par vos douls regars pris;  
 Or vous suppli, dame de pris,  
 Que vous me voeilliés faire otri  
 Dou gracieus don de merci.

Je n'ai toute jour ajournée,  
 Ne toute nuit, nul aultre avis  
 Que de moi loyalement amée  
 Soyés; ensi serés tout dis.  
 Et s'envers vous sui trop petis,  
 Pour Dieu que ne m'ayés bani  
 Dou gracieus don de merci.

Loyautés doit estre comptée  
 En fais, en oevres et en dis.  
 Or vous plaise d'estre enfourmée  
 De moi, car vos servans m'escris;  
 Et se j'ai en ce riens mespris  
 Pardonnés le moi, car je pri  
 Dou gracieus don de merci.

---

FABLIAU D'AUCASIN ET NICOLETE <sup>1)</sup>).

Qui vauroit bons vers oïr  
 Del deport <sup>2)</sup> du viel chaitif <sup>3)</sup>  
 De deux biax <sup>4)</sup> enfans petis,  
 Nicholete et Aucassins,  
 Des grans painis qu'il souffri,  
 Et des proueces qu'il fist  
 Por s'amie à le cler vis <sup>5)</sup>.  
 D'ax est li cans <sup>6)</sup>, biax est li dis,  
 Et cortois et bien asis:  
 Nus hom n'est si esbahis <sup>7)</sup>,  
 Tant dolans ni entrepris,  
 De grant mal amaladis,  
 Se il l'oït, ne soit garis <sup>8)</sup>,  
 Et de joie resbaudis <sup>9)</sup>  
 Tant par est douce.

*Or dient et content et fabloient.*

Que li Quens <sup>10)</sup> Bougars de Valence faisoit guere au Conte  
 Garin de Biaucaire si grande et si merveilleuse et si mortel, qu'il ne  
 fust un seux jors mornes <sup>11)</sup>, qu'il ne fust as portes et as murs et  
 as bares de le vile à cent Chevaliers et à dix mile sergens à pié et

---

<sup>1)</sup> Barbazan, Vol. I, p. 380 — 418. <sup>2)</sup> délaçement. <sup>3)</sup> chétif. <sup>4)</sup> beaux.  
<sup>5)</sup> au blanc visage. <sup>6)</sup> le chant. <sup>7)</sup> consterné. <sup>8)</sup> guéri. <sup>9)</sup> ragailardi.  
<sup>10)</sup> comte. <sup>11)</sup> sombre.

à ceval, si li argoit sa terre et gastoit<sup>1)</sup> son païs et ocioit ses homes. Li Quens Garins de Biancaire estoit vix et frales<sup>2)</sup>, si avoit son tans trespasé. Il n'avoit nul oir<sup>3)</sup>, ne fil, ne fille, fors un seul vallet: cil estoit tex<sup>4)</sup> cou<sup>5)</sup> je vous dirai. Aucasins avoit à non li Daimoisiax<sup>6)</sup>: biax estoit et gens et grans et bien tailliés de ganbes et de piés et de cors et de bras. Il avoit les caviax blons et menus recercelés<sup>7)</sup>, et les ex<sup>8)</sup> vairs<sup>9)</sup> et rians, et le face clere et traiente<sup>10)</sup>, et le nés haut et bien assis, et si estoit enteciés<sup>11)</sup> de bones teces<sup>12)</sup>, qu'en lui n'en avoit nule mauvaïse, se bone non; mais si estoit saupris d'amor qui tout vaine, qu'il ne voloit estre Cevalers ne les armes prendre, n'aler au tornoi, ne faire point de quanque il deust. Ses pere et se mere li disoient: fix<sup>13)</sup>, car pren tes armes, si monte el ceval, si deffent te terre, et aïe<sup>14)</sup> tes homes; s'ils te voient entr'ex, si defenderont-il mix lor cors et lor avoirs et te terre et le miue<sup>15)</sup>.

Pere, fait Aucasin, qu'en parlés vos ore<sup>16)</sup>? ja Dix<sup>17)</sup> ne me doinst<sup>18)</sup> riens que je li demant, quant ere Chevaliers, ne monte à ceval, ne que voise<sup>19)</sup> à estor<sup>20)</sup> ne à bataille là où je fiere<sup>21)</sup> Cevalier ni autres nu<sup>22)</sup>, se vos ne me donés Nicholette me douce amie que je tant aim. Fix, fait li peres, ce ne poroit estre. Nicholette laïse ester, que ce est une caïtive qui fu amenée d'estrangre terre, si l'acata<sup>23)</sup> li Vis-Quens de ceste vile as Sarasins, si l'amena en ceste vile. Si l'alevée et bautisée et faite sa fillole: si li donra un de ces jors un baceler qui du pain li gaaignera par honor; de ce n'as-tu que faire, et se tu femme vix avoir, je te donrai le fille à un Roi u à un Conte. Il n'a si rice home en France, se tu vix sa fille avoir, que tu ne l'aies. Avoi<sup>24)</sup>! Peres, fait Aucasin, oà est ore si haute honors en terre, se Nicholette ma très douce amie l'avoit, qu'ele ne fust bien emploïe en li? s'ele estoit Empereris de Colsten-tinoble ou d'Alemaigne, u Reine de France u d'Engleterre, si avoit-il assés peu en li, tant est france et cortoise et debonaire et entecié de toutes bones tecers.

### *Or se cante.*

Aucasin fu de Biancaire

D'un castel de bel repaire<sup>25)</sup>.

De Nicholette le bien faite

<sup>1)</sup> Devastait. <sup>2)</sup> frêle. <sup>3)</sup> héritier. <sup>4)</sup> tel. <sup>5)</sup> comme. <sup>6)</sup> le damoiseau, le jeune homme. <sup>7)</sup> bouclés. <sup>8)</sup> yeux. <sup>9)</sup> *S. oben S. 142, Anm. 3 und Arth. Dinaux, Les Trouvères Cambrésiens, P. 1837, 8., p. 34.* <sup>10)</sup> attrayante. <sup>11)</sup> doué. <sup>12)</sup> qualités. <sup>13)</sup> fils. <sup>14)</sup> aide. <sup>15)</sup> la miere. <sup>16)</sup> Que parlez-vous là? Ore i. e. maintenant. <sup>17)</sup> dieu. <sup>18)</sup> donne. <sup>19)</sup> que j'aïlle. <sup>20)</sup> combat. <sup>21)</sup> frappe. <sup>22)</sup> nul. <sup>23)</sup> acheta. <sup>24)</sup> jeune gentilhomme. <sup>25)</sup> hélas! <sup>26)</sup> séjour.

Nuis hom ne l'en puet retraire  
 Que ses peres ne li laisse.  
 Et sa mere le manace:  
 Diva <sup>1)</sup>, faus, que vex-tu faire!  
 Nicholete est cointe <sup>2)</sup> et gaie  
 Jetée fu de Cartage,  
 Acatée fu d'un saisne <sup>3)</sup>.  
 Puisqu'à moullié <sup>4)</sup> te vix traire,  
 Prens feme de haut parage.  
 Mere, je n'en puis el faire,  
 Nicholete est debonnaire,  
 Ses gens <sup>5)</sup> cors et son viaire <sup>6)</sup>,  
 Sa biautés le cuer mel traire,  
 Bien est drois que s'amor aie,  
 Que trop est douce.

*Or dient et content et fablient.*

Quant li Quens Garins de Biancaire vit qu'il ne poroit Aucasin son fil retraire des amors Nicholete, il traist au Vis-Conte de le vile qui ses hon estoit, si l'apela. Sire Quens, car ostés Nicholete votre filole: que la tere soit maléioite <sup>7)</sup> dont ele fu amenée en cest pais; car par li pert jou <sup>8)</sup> Aucasin qu'il ne vent estre Chevaliers, ne faire point de quanque faire doie: et saciés bien que se je le puis et avoir, que je l'arderaï <sup>9)</sup> en un fu et vous meismes porés avoir de vos tote peor. Sire, fait li Vis-Quens, ce poise <sup>10)</sup> moi qu'il i va, ne qu'il i vient à ce qu'il i parole. Je l'avoie acatée de mes deniers, si l'avoie levée et baptisié, et faite ma filole. Si li donasse un baceler qui du pain li gaegnast par honor, de ce n'eüst Aucasins vos fix que faire; mais puisque votre volontés est et vos bons, je l'envoierai en tel terre et en tel païs que jamais ne le verra de ses ex. Or gardés-vous, fait li Quens Garins, grans maus vos en porroit venir. Il se departent et li Vis-Quens estoit molt rices hom. Si avoit un rice palais: par devers un gardin; en une canbre là fist metre Nicholete en si haut estage, et une vielle avec li por compagnie et por soiste <sup>11)</sup> tenir, et si fist metre pain et car <sup>12)</sup> et vin, et quanque mestiers lor fu: pais si fist l'uis <sup>13)</sup> sceler c'on n'i peust de nule part entrer ne iscir <sup>14)</sup>, fors tant qu'il i avoit une fenestre par devers le gardin assés petite dont il lor venoit un peu d'essor <sup>15)</sup>.

<sup>1)</sup> Dame! <sup>2)</sup> agréable. <sup>3)</sup> Sarrasin. <sup>4)</sup> femme, *das lateinische mulier*.  
<sup>5)</sup> gentil. <sup>6)</sup> visage. <sup>7)</sup> maudite. <sup>8)</sup> je. <sup>9)</sup> brûlerai. <sup>10)</sup> pique. <sup>11)</sup> société.  
<sup>12)</sup> chair. <sup>13)</sup> l'issue. <sup>14)</sup> sortir; *vergl. das italiänische uscir*.  
<sup>15)</sup> air.

*Or se cante.*

Nicole est en prison mise  
 En une canbre vaultie,  
 Ki faite est par grant devisse<sup>1)</sup>,  
 Pantarée à miramie:  
 A la fenestre marbrine  
 Là s'apoya la mescine.  
 Ele avoit blonde la crigne,  
 Et bien faite la sorcille:  
 La face clere et traïtice,  
 Ainc plus bele ne véistes.  
 Esgarda par le gaudine<sup>2)</sup>  
 Et vit la Rose espanie,  
 Et les oisax qui se crient,  
 Dont se clama orphenine.  
 Aimi! lasse moi caitive,  
 Por coi sui en prison misse?  
 Aucasins Damoisiax sire,  
 Ja sui jou li vostre amie,  
 Et vos ne me haés mie.  
 Por vos sui en prison misse  
 En ceste canbre vaultie  
 U jetrai molt male vie;  
 Mais par Diu le fil Marie,  
 Longement n'i serai mie  
 Se jel' puis far.

*Or dient et content et fablient.*

Nicholete fu en prison si que vous avés oï et entendu en le canbre. Li cris et le noise<sup>3)</sup> ala par tote le terre et par tot le país que Nicholete estoit perdue. Li auquant dient qu'ele est fuie fors de la terre, et li auquant dient que li Quens Garins de Biaucaire l'a faite mordrir; qui qu'en eust joie, Aucasin n'en fu mie liés<sup>4)</sup>, ains traist<sup>5)</sup> au Vis-Conte de la vile, si l'apela. Sire Vis-Quens, c'avés vos fait de Nicholete ma tres douce amie, le riens en tot le mont que je plus amoie? avés le me vos tolue<sup>6)</sup> ne enblée<sup>7)</sup> Saciés bien que se je en muir, faide<sup>8)</sup> vous en sera demandée et ce sera bien drois, que vos m'arés occis à vos deus mains: car vos m'avés tolu la riens en cest mont que je plus amoie. Biax Sire, fait li Quens, car laissiés ester. Nicholete est une caitive que j'amenai d'estrange terre.

<sup>1)</sup> Art. <sup>2)</sup> parc, forêt. <sup>3)</sup> bruit. <sup>4)</sup> joyeux. <sup>5)</sup> alla. <sup>6)</sup> ôlée; *vergl. das lat. tollere.* <sup>7)</sup> enlevée. <sup>8)</sup> *Das deutsche Fehd.*

Si l'acatai de mon avoir à Sarasina. Si l'ai levée et bautisiée et faite ma fillole. Si l'ai noarie, si li donasce un de ces jors un baceler qui del pain li gaegnast par honor: de ce n'avés-vos que faire; mais prendés le fille à un Roi ou à un Conte. En seur que tot que cuideriés vous avoir gaegnié se vous l'avies aseigneurée ne mise à vo lit: mout i ariés peu conquis, car tos les jors du siecle en seroit vo arme <sup>1)</sup>) en Infer, qu'en Paradis n'enterriés vos ja. En Paradis qu'ai-je à faire? je n'i quier entrer, mais que j'aie Nicholette ma très douce amie que j'aim tant. C'en Paradis ne vont fors tex gens com je vous dirai; il i vont ci viel Prestre et cil viel clop <sup>2)</sup>) et cil manke <sup>3)</sup>) qui tote jor et tote nuit crapent <sup>4)</sup>) devant ces autex et en ces viés croutes et cil à ces viés capes <sup>5)</sup>) ereses <sup>6)</sup>) et à ces viés tateceles vestues, qui sont nu et decaus <sup>7)</sup>) et estrumele, qui mœurent de faim, et de sei <sup>8)</sup>) et de froit et de mesaises. Icil vont en Paradis, avecu ciaux n'ai-jou que faire; mais en Infer voil jou aler: car en Infer vont li bel Clerc et li bel Cevalier qui sont mort as tornois et as rices guerres, et li bien sergant et li franc home. Avecu ciaux voil-jou aler, et s'i vont les beles Dames cortoisies, que eles ont deus amis ou trois avec leurs barons, et si va li ors et li argens, et li vairs et li gris; et si i vont herpéor et jogleor et li Roi del siecle: avec ciaux voil-jou aler, mais que j'aie Nicolette ma très douce amie avecu mi. Certes, fait li Vis-Quens, por nient en parlerés, que jamais ne la verrés; et se vos i parlés et vos peres le savoit, il arderoit et mi et li en un fu, et vos meismes porriés avoir toute paor; ce poise moi, fait Aucasin. Ise se depart del Vis-Conte dolans.

*Or se cante.*

Aucasins s'en est tornés  
Molt dolans et abosmés <sup>9)</sup>).  
De s'amie o le vis cler  
Nus ne le puet conforter,  
Ne nus bon conseil doner.  
Vers le palais est alés,  
Il en monta les degrés:  
En une cambre est entrés,  
Si comença à plorer,  
Et grant del à demener,  
Et s'amie à regretter.  
Nicolette biax esters <sup>10)</sup>),  
Biax venir et biax alers,  
Biax déduis <sup>11)</sup>) et dous parlars,

<sup>1)</sup> Ame. <sup>2)</sup> boiteux. <sup>3)</sup> manchot. <sup>4)</sup> erachent. <sup>5)</sup> capotes. <sup>6)</sup> usées.  
<sup>7)</sup> déchaussés. <sup>8)</sup> soif. <sup>9)</sup> affligé, abattu. <sup>10)</sup> belle contenance. <sup>11)</sup> phaisirs.

Biax borders <sup>1)</sup>, et biax jomeus,  
 Biax baisiers, biax acolere,  
 Por vos sui si adolés <sup>2)</sup>,  
 Et si malement menés,  
 Que je n'en cuit vis aler,  
 Suer douce amie.

*Or dient et content et fablent.*

Entreus que Aucasins estoit en le canbre et il regretoit Nicolete s'amie, li Quens Bougars de Valence qui sa guerre avoit à furnir, ne s'oublia mie, ains ot mandé ses homes à pié et à cheval. Si traist au castel por asalir et li cris lieve et la noise, et li Cevalier et li serjant s'arment et geurent <sup>3)</sup> as portes et as murs por le castel defendre. Et li borgois montent as aleoirs <sup>4)</sup> des murs, si jetent quarraz <sup>5)</sup> et peus <sup>6)</sup> aguisiés. Entroeus que li asaus estoit grans et pléniers, et li Quens Garins de Biacaire vint en la canbre à Aucasins faisoit deul et regretoit Nicolete, sa très douce amie que tant amoit: ha! fix, fait-il, con peres caitis <sup>7)</sup> et maleurox que tu vois c'on asant ton castel, tot le mellor et le plus fort, et saces se tu le pers, que tu es desirétés <sup>8)</sup>. Fix, car pren les armes et monte à cheval et defen te tere, et aies <sup>9)</sup> tes homes et va à l'estor, ja n'i fieres tu home ni autres: ti, s'il te voient entr'ax, si deffenderont-il mix lor avoir et lor cors et te tere et le miue, et tu iēs si grans et si fors que bien le puēs faire, et faire le dois. Pere, fait Aucasin, qu'en parlés-vous ore? ja Diex ne me doinst, riens que je le demant, quant ere Chevaliers ne autres mi, se vos ne me donés Nicolete me douce amie que je tant aim. Fix, dist li pere, ce ne puest estre: ainçois sofferoie-je que je feusse tout desirétés, et que je perdisse quanques g'ai, que tu ja l'euses à mollier ni a espouse. Il s'en tourne, et quant Aucasin l'en voit aler, il le rapela. Perés, fait Aucasin, venés avant: je vous ferai bons convenes. Et quex, biax fix? je prendrai les armes, s'irai à l'estor <sup>10)</sup> par tex covens que se Dix me ramaine sain et sauf, que vos me lairés Nicolete ma douce amie tant veir que j'aie deus paroles ou trois à li parlées et que je l'aie une seule fois baisié. Je l'otroi, fait li peres: il le créante <sup>11)</sup> et Aucasins folie.

*Or se cante.*

Aucassin ot du bais <sup>12)</sup> qu'il ara au repaire <sup>13)</sup>,  
 Por cent mil mars d'ormier <sup>14)</sup>.

<sup>1)</sup> Badinage. <sup>2)</sup> affligé. <sup>3)</sup> courent. <sup>4)</sup> galeries; chemins des rondes.  
<sup>5)</sup> javalots. <sup>6)</sup> pieux; von palus. <sup>7)</sup> chétif, infortuné. <sup>8)</sup> deshérité, dépourvu.  
<sup>9)</sup> aide. <sup>10)</sup> combat; vielleicht vom deutschen Sturm. <sup>11)</sup> promets. <sup>12)</sup> baiser.  
<sup>13)</sup> retour. <sup>14)</sup> or très fin.



Né li fesist-on si lié:  
 Garnemens <sup>1)</sup> deman <sup>2)</sup> d'aciers,  
 On li a apparelliés.  
 Il vest <sup>3)</sup> un auberc <sup>4)</sup> dublier,  
 Et laça <sup>5)</sup> li aume <sup>6)</sup> en son chief,  
 Cainsi <sup>7)</sup> l'espée au poin <sup>8)</sup> d'ormier,  
 Si monta sur son destrier,  
 Et prent l'escu et l'espîel,  
 Regarda andex ses piés,  
 Bien li sissent estriers,  
 A merveille se tint ciers.  
 De s'amie li sovient,  
 S'esperona li destrier.  
 Il li cort molt volentiers,  
 Tot droit à le porte ent vient  
 A la bataille.

*Or dient et content.*

Aucasin fu armés sor son ceval si com vos avés oï et entendu.  
 Dix! con li sist li escus au col, et li hiaumes à chief, et li reinge de  
 s'espée sor le senestre hance! et li vallés fu grans et fors et biax  
 et gens et bien forniz, et li cevaus sor qui il sist, rades et corans,  
 et li vallés l'ot bien adrecié parmi la porte. Or ne quidiés-vous  
 qu'il pensast n'à bués, n'à vaces, n'à civres prendre, ne qu'il ferist  
 Chevalier ne autres lui: nenil nient, onques ne l'en sovint; ains pensa-  
 tant à Nicolete sa douce amie, qu'il oublia ses resnes et quanques il  
 dut faire; et li cevax qui ot senti les esperons, l'enporta parmi le  
 presse. Se se lance très entremi ses anemis, et il getent les mains  
 de toutes pars, si le prenent. Si le dessaisissent de l'escu et de le  
 lance, si l'enmeinent tot estrousement pris et aloient ja porparlant  
 de quel mort il feroient morir, et Aucasin l'entendi. Ha! Dix, fait-il,  
 douce créature, sont gou mi anemi mortel qui ci me mainent, et qui  
 ja me cauperont le teste, et puis que j'arai la teste caupée, jamais  
 ne parlerai à Nicolete me douce amie que je tant aim. Encor ai-je  
 ci une bone espée, et siés sor bon destrier sejoigné, se or ne me  
 deffent por li, onques Dix ne li ait, se jamais m'aime. Li vallés fu  
 grans et fors et li cevax so qui il sist fu remuans, et il mist le  
 main à l'espée, si comence à destre et à senestre et caupe herm, et  
 va seus et puins et bras et fait un caple entor lui autresi com li  
 senglers quant li cien l'asalent en le forest, et qu'il lor abat dix

<sup>1)</sup> Armure. <sup>2)</sup> demand. <sup>3)</sup> vestit. <sup>4)</sup> cotte de mailles. <sup>5)</sup> lia, enlaça.  
<sup>6)</sup> heaume, Helm. <sup>7)</sup> ceint. <sup>8)</sup> poignée.

Chevaliers et navre sept, et qu'il se jete tot estroséement de le prese, et qu'il s'en revient les galopiaux ariere s'espée en sa main. Li Quens Bougars de Valence oi dire c'on prenderoit Aucasin son anemi, si venoit cele part, et Aucasin ne le mescoisi mie, il tint s'espée en la main, se le fiert parmi le hiaume si qui li en baie el cieuf. Il fu ai estonés qu'il caï à terre, et Aucasin tent le main; si le prent et l'enmaine pris par le nasel del hiaume, et le rent à son pere. Pere, fait Aucasin, vés ci vostre anemi qui tant vous a gerroïé et mal fait. Vingt ans a ja duré ceste gerre, onques ne pot iestre acievée par home. Biax fix, fait li pere, tes enfances devés faire, nient baer à folie. Pere, fait Aucasin, ne m'alés mie sermonant, mais tenés moi mes covens. Ha: quez covens, biax fix? Quoi, pere, avés les vos obliées? par mon cieuf, qui que les oblit, je nes voil mie oblir, ains me tient molt au cuer. Or ne m'eustes-vous en covent que quant je pris les armes et j'alai à l'estor, que se Dix me ramenoit sain et sauf, que vos me lairiés Nicolette ma douce amie tant veir que l'aroie je parlé à li deus paroles ou trois, et que je l'aroie une fois baisié m'eustes vos en covent, et je voil-je que vos me tenés. J'o, fai li peres, ja Dix ne m'aït quant ja covens vos en tenrai, et s'ele estoit ja ici, je l'arderoie en un fu, et vos meismes porriés avoir tote paor. Est-ce tote la fins, fait Aucasin? si m'aït Dix, fait li peres, oïl. Certes, fait Aucasin, ce sui molt dolans quant hom de vostre eage ment. Quens de Valence, fait Aucasin, je vos ai pris? Sire, voire fait. A voire fait li Quens: bailliés ça vostre main, fait Aucasin: Sire, volentiers. Il li met se main en la siue. Ce m'afiés-vous, fait Aucasin, que à nul jor que vos aiés anvie, ne porrés men pere faire honte, ne destorbier de sen cors ne de sen avoir, que vos ne li faciés. Sire, por Diu, fait-il, ne me gabés mie; mais metés moi à raençon: vos ne me sarés ja demander or ni argent, cevaus ne palefrois, ne vair, ne gris, ciens ne oisiax que je ne vos doinse. Coment, fait Aucasin, ene connessiés-vous que je vos ai pris? Sire, oie, fait li Quens Bougars. Ja Dix ne m'aït, fait Aucasin, se vos ne le m'afiés, se je ne vous fas ja cele teste voler. Enondu, fait-il, je vous afie quanqu'il vous plaist. Il li afie et Aucasin le fait monter sor un cheval, et il monte sor un autre, si le conduist tant qu'il fu à sauveté.

*Or se cante.*

Quant or voit li Quens Garins  
 De son enfant Aucasin,  
 Qu'il ne pora departir  
 De Nicolette au cler vis,  
 Ea une prison l'a mis  
 Ea un celier sosterin

Qui fu fais de marbre bis.  
 Quant or i vint Aucassins,  
 Dolans fu, ainc ne fu si.  
 A dementer si se prist  
 Si con vos porés otr:  
 Nicolete flors de lis,  
 Douce amie o le cler vis,  
 Plus es douce que roisins  
 Ne que soupe en maserin.  
 L'autrier vi un pelerin,  
 Nés estoit de Limosin,  
 Malades de l'esvertin,  
 Si gisoit ens en un lit,  
 Mout par estoit entrepris,  
 De grant mal amaladis:  
 Tu passas devant son lit,  
 Si soulevas ton traîn  
 Et ton pelïçon ermin,  
 La cemissee de blanc lin  
 Tant que ta gambete vis.  
 Garis fu li pelerins,  
 Et tos sains; ainc ne fu si:  
 Si se leva de son lit,  
 Si r'ala en son país,  
 Sains et saus et tos garis.  
 Doce amie, flors de lis,  
 Biax alers et biax venirs,  
 Biax jouers et biax bordirs,  
 Biax parlars et biax delis,  
 Dox baisiers et dox sentirs,  
 Nus ne vous poroit haïr,  
 Por vos sui en prison mis  
 En ce celier sousterin  
 U je fac mout male fin:  
 Or m'i convenra morir  
 Par vos, amie.

*Or dient et content et fabloient.*

Aucasins fu mis en prison si com vos avés oï et entendu, et  
 Nicolete fu d'autre part en le canbre. Ce fu el tans d'esté, el mois  
 de mai, que li jor sont caut, lonc et cler, et les nuis coies et series.  
 Nicolete jut une nuit en son lit, si vit la lune luire cler par une  
 fenestre, et si oï le lorseilnol canter en garding, se li sovint d'Au-

casin son ami qu'ele tant amoit. Ele se commença à porpenser des Conte Garins de Biaucaire qui de mort le haït; si se pensa qu'ele ne remanroit plus dès que s'ele estoit aculée et li Quens Garins le savoit, il le feroit de male mort morir. Ele senti que li vielle dormoit qui avec li estoit. Ele se leva, si vesti un blier de drap de soie que ele avoit molt bon; si prist dras le lit et touailes, si noua l'un à l'autre, si fist une corde si longue comme ele pot, si le noua au piler de le fenestre, si s'avalà cantreval le gardin, et prist se vesture à l'une main devant et à l'autre derriere: si s'escorça por le rousée qu'ele vit grande sur l'erbe, si s'en alà aval le gardin. Ele avoit les caviaus blons et menus recercelés, et les ex vairs et rians, et le face traitice et le nés haut et bien assis, et les levretes vermettes plus que n'est cerisse ne rose el tans d'esté, et les dens blans et menus, et avoit les manchettes dures qui li souslevoient sa vesteure ausi com ce fuissent dens nois gauges, et estoit graille parmi les flans, qu'en vos dex mains le pensoies enclorre; et les flors des margerites qu'ele ronpoit as ortex de ses piés, qui li gissoient sor le menuisse du pié par deseure, estoient droïtes noires avers ses piés et sans ganbes, tant par estoit blanche la mescinete. Ele vint au postis, si le deffrema, si s'en isci parmi les rues de Biaucaire par devers l'ombre, car la lune luisoit molt clere, et erra tant qu'ele vint à le tor à ses amis estoit. Li tors estoit faclé de lius en lius, et ele se quatist delés l'un des pilers. Si s'estraint en son mantel, si mist sen chief parmi une creveure de la tor qui vielle estoit et ancienne, si oï Aucasins qui la dedens pleuroit et faisoit mot grant dol et regretoit se douce amie que tant amoit; et quant ele l'ot asés escouté, si commença à dire.

*Or se cante.*

Nicolette o, le vis cler  
 S'apocia à un piler,  
 S'oi Aucasins plourer  
 Et s'amie à regreter.  
 Or parla, dist son penser:  
 Aucasin gentix et ber,  
 Frans Damoisiaux honorés,  
 Que vos vaut li dementer,  
 Li plaindres, ne li plurer,  
 Quant ja de moi ne gorer,  
 Car vostre peres me het,  
 Et trestos vos parentés,  
 Por vous passerai le mer,  
 S'irai en autre regnés.

De ses caviax a caupés,  
 Là dedens les a rués:  
 Aucasins les prist li ber,  
 Si les a molt honerés,  
 Et baisiés et acolés,  
 En sen sain les a boutés.  
 Si recomence à plorer,  
 Tout por s'amie.

*Or dient et content et fabloient.*

Quant Aucasin oï dire Nicolette qu'ele s'en voloit aler en autre pais, en lui n'ot que courecier. Bele douce amie, fait-il, vos n'en irés mie, car dont m'ariés-vos mort, et li premiers qui vos verroit ne qui vous porroit, il vos prenderoit lués et vos meteroit à son lit, si vos asoignereroit, et puis que vos ariés jus en lit à home, s'el mien non, or ne quidiés mie que j'atendisse tant que je trovasse couterel dont je m'eusse ferir el cuer et occirre? naie voir, tant n'atenderoie-je mie, ains m'esquelderoie de si lōc que je verroie une maisiere u une bisse pierre, si hurterois si durement mē teste, que j'en feroie les ex voler, et que je m'escerveleroie tos: encor ameroie-je mix à morir de si faite mort, que je seusse que vos eussies jut en lit à home, s'el mien non. Aucasin, fait-ele, je ne quit mie que vous m'amés tant con vos dites: mais je vōus aim plus que vos ne faciés mi. Avoi, fait Aucasins, bele douce amie, ice ne porroit estre que vos m'amissiés tant que je fas vos. Femme ne puet tant amer l'oume cōm li hom fait le femme: car li amors de le femme est en son oeil et en son lecatéron de sa mannele et en son l'ortell del pié; mais li amors de l'oume est ens el cur plantée dont ele ne puet iscir. Là ù Aucasins et Nicolette parloient ensamble, et les escargaites de le vile venoient tote une rue, s'avoient les espées traites desos les capes, car li Quens Garins lor avoit commandé que se il le pooient prendre, qu'il ocesissent, et li gaites qui estoit sor le tor les vit venir, et oï qu'il aloient de Nicolette parlant, et qu'il le mandedoient à occirre. Dix, fait-il, con grans damages de si bele mescinete s'il l'ocient, et molt seroit grans aumosne se je li pooie dire. Par qoi il ne s'aperceuscent et qu'ele s'en gardast, car si l'ocient, dont iert Aucasin mes Damoisiaux mors, dont grans damages ert.

*Or se canto.*

Li gaites fu mout vaillans,  
 Preus et cortois et sacans,  
 Li a començié uns caus  
 Ki biax fu et avenans.

Mescinete o le cuer franc,  
 Cors as gent et avenant  
 Le poil blond et avenant,  
 Vairs les ex, ciere riant,  
 Bien le voi à ton samblant:  
 Parlé as à ton amant  
 Qui por toi se va morant.  
 Jel' te di et tu l'entens,  
 Garde toi des souduains  
 Ki par ci te vont querant,  
 Sous les capes les nus brans;  
 Forment te vont maneçant,  
 Tost te feront messéant,  
 S'or ne t'i gardes.

*Or dient et content et falloient.*

Hé! fait Nicolete, l'ame de ten pere et de te mere soit en be-  
 neoit repos, quant si belement et si cortoisement le m'as ore dit.  
 Se Diu plaist, je m'en garderai bien et Dix m'en gart. Ele s'estraint  
 en son mantel en l'ombre del piler, tant que cil furent passé outre,  
 et ele prent congié à Aucasins, si s'en va tant qu'ele vint au murs  
 des castel. Li murs fu depeciés, s'estoit rehordés, et ele monta de-  
 seure, si fist tant qu'ele fu entre le mur et le fossé, et ele garda  
 contrevail, si vit le fossé molt parfont et molt roide: s'ot molt grand  
 poor. Hé Dix, fait-il, douce créature, se je me lais caïr, je briserai  
 le col, et se je remain ci, on me prendra, demain si m'orde-on en  
 un fu. Encor aime-je mix que je muire ci que tos li pules me re-  
 gardast demain à merveilles. Ele segna son cief, si se laissa glacier  
 aval le fossé, et quant ele vint à fons, si bel pié et ses beles mains  
 qui n'avoient mie apris c'on les blegast, furent quaiissiés et escorciés,  
 et li sans en sali bien en douze lius, et ne porquant ele ne santi ne  
 mal ne dolor, por le grant paor qu'ele avoit; et se ele fu en paine  
 del entrer, encor fu ele en forceur del iscir. Ele se pensa qu'ilenc  
 ne faisoit mie bon demorer, e trova un pel aguisié que cil dedens  
 avoient jeté por le castel deffendre: si fist pas un avant l'autre tant  
 qu'ele si monta tout à grans paines, qu'ele vint deseure. Or estoit  
 li forès près à deus arbalestrées, qui bien duroit trente liues de lunc  
 et de lé. Si i avoit bestes sauvages et serpentine. Ele ot paor que  
 s'ele i entroît, qu'eles ne l'oeciscent. Si se repensa que s'on le  
 trovoit ileuc, c'on le remenoit en le vile por ardoir.

*Or se cante.*

Nicolete o le vis cler  
 Fu montée le fossé,

Si se prent à dementer,  
 Et Jhesus à reclaimer.  
 Peres Rois de Maïsté,  
 Or ne sai quel part aler.  
 Se je vois ù gaus ramé,  
 Ja me mengeront li lé,  
 Li lion et li sengler  
 Dont il i a plenté:  
 Et se j'atent le jor cler  
 Que on me puist ci trover,  
 Li fus sera alumés  
 Dont mes cors iert enbrasés;  
 Mais par Diu de Maïsté  
 Encor aim-jou mix assés,  
 Que me menguceut li lé,  
 Li lion et li sengler,  
 Que je voisse en la cité:  
 Je n'irai mie.

*Or dient et content et fahloient.*

Nicolete se dementa molt, si com vos avés oï, ele se commanda à Diu, si erra tant qu'ele vint en le forest. Ele n'osa mie parfont entrer por les bestes sauvaces et por le serpentine. Si se quatist en un espès buisson, et soumax li prist, si s'endormi dusqu'au demain à haute prime que li pastorel iscirent de la vile, et jeterent lor bestes entre le bos et la rivière. Si se traïen d'une part à une molt bele fontaine qui estoit au cief de la forest. Si estendirent une cape, se missent lor pain sus. Entreus qu'il mengoient, et Nicolete s'esveille au cri des oisiax et des pastoriax, si s'enbati sor aus; bel enfant, fait ele, Dame-Dix vos i ait. Dix vos benie, fait li uns qui plus fu enparlés des autres. Bel enfant, fait-el, conissiés vos Aucasin le fil de Conte Garins de Biaucaire? oïl, bien le connaissons-nos. Se Dix-vos ait, bel enfant, fait-ele, dites li qu'il a une beste en ceste forest, et qui le viegne cacier, et s'il li puet prendre, il n'en douroit mie un membre por cent mars d'or, ne por cinq cent, ne por nul avoir; et cil le regardent, se le virent si bel qu'il en furent tot esmari. Je li dirai, fait cil qui plus fu enparlés des autres; de hait ait qui ja en parlera ne qui ja li dira, c'est sauces mès que vos dites, qu'il n'a si ciere beste en ceste forest, ne cierl, ne lion, ne sengler, dont uns des membres vaille plus de dex deniers u de trois au plus; et vos parlés de si grant avoir, n'i a dehait qui vos en croit, ne qui ja li dira. Vos estes fœe, si n'avons cure de vo compaignie, mais tenés vostre voie. Ha! bel enfant, fait-ele,

si ferés: le beste a tel mecine que Aucasins ert garis de son mehaing, et j'ai ci cinq sols en me borse, tenés, se li dites, et dedens trois jors li coviert cacier, et se il deus trois jors ne le trove, jamais n'iert garis de son mehaing. Par folt, fait-il, les deniers prendrons-nos, et s'il vient ci, nos li dirons, mais nos ne l'irons ja quiere. De par Diu, fait-ele. Lors prent congé as pastoriaus, si s'en va.

*Or se cante.*

Nicolete o le vis cler  
Des pastoriaus se parti.  
Si acoilli son cenin,  
Très parmi le gaut foilli,  
Tout un viés sentier anti,  
Tant qu'à une voie vint  
U a forkent set cemin,  
Qui s'en vont par le país.  
A porpenser or se prist  
Qu'esprovera son ami,  
Si l'aime si com il dist:  
Ele prist des flors de lis,  
Et de l'erbe du Garcis,  
Et de le foille autresi,  
Une bele loge en fist:  
Ainques tant gente ne vi.  
Jure Diu qui ne menti,  
Se par lei vient Aucasins,  
Et il por l'amor de li  
Ne s'i repose un petit,  
Ja ne sera ses amis,  
N'ele s'amie.

*Or dient et content et sabloient.*

Nicolete eut faite le loge, si com vos avés oï et entendu, molt bele et mout gente, si l'ot bien forrée dehors et dedens de flors et de foilles: si se repert delés le loge en un espès buison por savoir que Aucasin feroit. Et li cris et li noise ala partote le tere et par tot le país que Nicolete estoit perdue. Li anquant dient qu'ele en estoit fuie, et li autre dient que li Quens Garins l'a faite murdrir: qui qu'en eut joie, Aucasins n'en fu mie liés, et li Quens Garins ses peres le fist metre hors de prison. Si manda les Chevaliers de le tere et les Damoisales, por si fist faire une mot rice feste por çou qu'il cuida Aucasin son fil conforter. Qui que li feste estoit plus plaine, et Aucasin fu apoiiés à une puie, tes dolans et tos souples,



qui que derve, n'ost joie Aucasin, n'en ot talent, qu'il n'i veoit rien de pou qu'il amoit. Un Chevaliers le regarda, si vint à lui, si l'appela: Aucasin, fait-il, d'ausi fait mal con vos avés ai-je esté malades. Je vos donrai bon conseil se vos me volés croire. Sire, fait Aucasin, grans mercis, bon conseil aroie-je cier. Montés sor un cheval, fait-il, salés selonc cele forest esbanoier: si verrés ces flors et ces herbes, s'orrés ces oisellons canter. Par aventure orrés tel parole dont mix vos iert. Sire, fait Aucasins, grans mercis, si ferai-jou. Il s'enble de la sale, s'avale les degrés, si vient en l'estable où ses cevaus estoit; il fait metre la sele et le frain, il met pié en estrier, si monte et ist del castel, et erra tant qu'il vint à le forest, et cevauga tant qu'il vint à le fontaine et trove les pastoriax au point de none. S'avoient une cape estendue sor l'erbe, si mangoient lor pain et faisoient mout très grant joie.

*Or se cante.*

Or s'asanlent pastouret  
Esmerés et Martinés  
Fruelius et Johanés  
Robecons et Aubriés;  
Li uns dist, bel compaignet,  
Dix ait Aucasinet,  
Voire afoi le bel valet:  
Et le mescine au cors corset,  
Qui avoit le poil blondet,  
Cler le vis et l'oeul vairet,  
Ki nos dona denérés  
Dont acatrons gastelés  
Gaïnes et coutelés,  
Flausteles et cornés,  
Macuelés et pipés;  
Dix le garise!

*Or dient et content et fabloient.*

Quant Aucasins ot les pastoriax, si li savint de Nicolete se très douce amie qu'il tant amoit, et si se penaa qu'ele avoit là esté; et il hurte le cheval des esperons, si vint as pastoriax. Bel enfant, Dix vos iait! Dix vos benie, fait cil qui fu plus enparlés des autres. Bel enfant, fait-il, redites le cançon que vos disiés ore. Nous n'i dirons, fait cil qui plus fu enparlés des autres, dehait ore qui por vous i cantera, biax Sire. Bel enfant, fait Aucasins, en ne me conüssiés vos? oil, nos savons bien que vos estes Aucasins nos Damoisiâx, mais nos ne somes mie à vos, ains, somes au Conte. Bel en-

fant, si ferés, je vos en pri. Os por le cuer bē. fait cil. por qui canteroie-je por vos, s'il ne me sēoit. Quant il n'a si rice home en cest pais, sans le cors le Conte Garins, s'il trovoit me bués ne mes vaces, ne mes brebis en ses prés, n'en s'en forment, qu'il fust mie tant hardis por les ex à crever qu'il les en ossast cacier; et por moi canteroie je por vos, s'il ne me sēoit. Se Dix vos ait, bel enfant, si ferés, et tenés dix sous que j'ai ci en une borse. Sire, les deniers prendrons-nos, mais ce ne vos canterai mie, car j'en ai juré; mais je le vos conterai se vos volés. De par Dieu, fait Aucasin, encor aim-je mieux conter que nient. Sire, nos estiens orains ci entre priue et tierce, si mangiens no pain à ceste fontaine, ausi com nos faisons ore, et une pacele vint ci, li plus bele riens du monde, si que nos quidames que ce fust une sée, et que tos cis bos en esclarci. Si nos dona tant des sien que nos li eumes en covent, se vos veniés ci, nos vos desisiens que vos alissiés cacier en ceste forest, qu'il i a une beste que se vos le poiés prendre, vos n'en donriés mie un des membres por cinq cens mars d'argent, ne por nul avoir: car li beste a tel mecine que se vos le poés prendre, vos serés garis de vo melhaig, et dedens trois jors le vos covien avoir prisse, et se vos ne l'avés prise, jamais ne le verrés. Or le caciés se vos volés, et se vos volés, si se laiscié, car je m'en sui bien acuités vers li. Bel enfant, fait Aucasin, assés en avés dit, et Dex le me laist trover.

*Or se cante.*

Aucasin oï les mos  
 De s'amie o le gent cors,  
 Mout li entrèrent el cors.  
 Des pastoriax se part tost,  
 Si entra el parfont bos,  
 Li destriers li aïble tost,  
 Bien l'enporte les galos.  
 Or parla, s'a dit trois mos;  
 Nicolette o le gent cors,  
 Por vos sui venus en bos,  
 Je ne cac ne cerf ne porc,  
 Mais por vos sui les esclos;  
 Vo voir oïel et vos gens cors,  
 Vos biax ris et vos dox mos  
 Ont men cuer navré à mort,  
 Se Dex plaist le pere fort,  
 Je vous reverai encor,  
 Suer douce amie.

*Or dient et content et faibloient.*

Aucasin ala par le forest devers Nicolete, et li destriers l'en-porta grant aléure. Ne quidiés mie que les ronces et les espines l'esparnoiscent, nenil nient, ains li desrompent ses dras qu'à paines peüst-en nouer desus el plus entier, et que li sans li fesi des bras et des costés et des gans en quarante lius ou en trente, qu'après le vallet peüst-on suir le trace du sanc qui caoit sor l'erbe. Mais il pensa tant à Nicolete sa douce amie que ne sentoit ne mal ne dolor, et ala tote jor parmi le forest si faitement que onques n'ot noveles de li; et quant il vit que li vespres aperçoit, si comença à plorer por çou qu'il ne le trovoit. Tote une vie's voie herbeuse ce-vaugoit, il esgarda devant lui enmi le vole, si vit un vallet tel com je vos dirai. Grans estoit et mervellex et lais et hidex: il avoit une grant hure plus noire q'une carbouclée, et avoit plus de plaine paume entre deus ex, et avoit unes grandes joes et un grandisme nés plat, et unes granz narines lées et unes grosses levres plus rouges d'une carbounée, et uns grans dens gaunes et lais, et estoit cauciés d'uns housiax et d'uns sollers de buief fetes de tille dusque deseure le genol, et estoit afulés d'une cape à deus envers, si estoit apoilés sor une grande maque. Aucasin s'enbati sor lui, s'eut grant paor quant il le sorvit. Biax frere, Dix ti ait: Dix vos benie, fait cil. Se Dix t'ait, que fais-tu ilec? à vos que monte, fait cil? nient, fait Aucasin, je nel' vos demant se por bien non. Mais por qoi plourés vos, fait cil et faites si fait duel? certes se j'estoie ausi rices hom que vos estes, tos li mons ne me feroit mie plorer. Ba, me connessiés vos, fait Aucasin? oie, je sai bien que vos estes Aucasin li fix le Conte, et se vos me dites por qoi vos plorés, je vos dirai que je sac ci. Certes, fait Aucasins, je le vos dirai molt volentiers. Je ving lui matin cacier en ceste forest; s'avoie un blanc levrier, le plus bel del siècle, si l'ai perdu, por ce pleur-jou. Os, fait cil, por le cuer que cil Sires eut en sen ventre que vos plorastes por un cien puant. Mal debait ait qui jamais vos prisera, quant il n'a si rice home en ceste terre. Se vos peres l'en mandoit dix u quinze u vingt, qu'il ne les eust trop volentiers, et s'en esteroit trop liés; mais je doi plorer et dol faire. Et tu, de quoi? frere Sire, je le vous dirai. J'estoie luiés à uns rice vilain, si caçoie se carue, quatre bués i avoit. Or a trois jors qu'il m'aviut une grande mal aventure que je perdi li mellor de mes bués, Roget le mellor de me carue, si le vois querant, si ne mengai ne ne bus trois jors a passés, si n'os aler à le vile c'on me metroit en prison, que je ne l'ai de quoi saure. De tot l'avoir du monde n'ai-je plus vaillant que vos vées sor le cors de mi. Une lasse mere avoie, si n'avoit plus vaillant que une keutisele, si li a en sacié de desçu le dos, si gist à pur

l'estrain. Si m'en poise assés plus que de mi: car avoires va et vient; se j'ai or perdu, je gaignerai une autre fois, si serrai mon buef quant je porrai, ne ja por çou n'en pleurerai. Et vous plorastes por un cien de longaigne. Mal dehait nit qui jamais vos prisera. Certes tu es de bon confort, biax frere, que benoïs soies-tu. Et que valoît tes bués? Sire, vingt sous m'en demande-on, je n'en puis mie abatre une seule maille. Or tien, fait Aucasin, vingt sous que j'ai ci en ma borse, si sol ten buef. Sire, fait-il, grans mercis et Dix vos laist trover ce que vos querés. Il se part de lui. Aucasin si ce-vauce: la nuis fu bele et goie, et il erra tant qu'il vint .....<sup>1)</sup>. Defors et dedens et par deseure et devant de flors, et estoit si bele que plus ne pooit estre. Quant Aucasin le aperçut, si s'aresta tot à un fais, et li rais de le lune seroit ens. E Dix, fait Aucasin, ci fu Nicolette me douce amie, et ce fist-ele à ses beles mains. Por le douçour de li et por s'amor mas descendrai-je ore ci et m'i reposerai anuit mais. Il mist le pié fors de l'estrier por descendre, et li cevaus fu grans et haus. Il pensa tant à Nicolette se très douce amie, qu'il caï si durement sor une pierre, que l'espaule li vola hors du liu: il se senti molt blecié, mais il s'efforça taut au mix qu'il peut et ataçà son cheval à l'autre main à une espine. Si se torna sor costé tant qu'il vint tos souvins en le loge, et il garda parmi un treu de le loge, si vit les estoiles et ciel, s'en i vit une plus clere des autres, si coumença à dire.

*Or se chante.*

Estoilete je te voi  
Que la lune trait à soi;  
Nicolette est avec toi,  
M'amie o lesblons poil.  
Je quide que Dix le veut  
Por la biauté des . . . .

Que que fust du recaoir,  
Que fuisse lassus o toi  
Ja te baiseroie estroit  
Se j'estoie fix à Roi,  
S'asseriés vous bien à moi.  
Suer douce amie.

<sup>1)</sup> Le Manuscrit étant déchiré, il y a en cet endroit une lacune de trois lignes.

*Or dient et content et faabloient.*

Quant Nicolete oy Aucasin, ele vint à lui, car ele n'estoit mie lonc. Ele entra en la loge, si li jeta ses bras au col, si le balsa et acola. Biax dous amis, bien soiiés-vos trovés; et vos, bele douce amie, soiiés li bien trovée. Il s'entrebaissent et acolent, si fu la joie bele. Ha! douce amie, fait Aucasin, j'estoie ore molt bleciés en m'espaulle, et or ne sens ne mal ne dolor, pui que je vous ai. Ele le portasta et trova qu'il avoit l'espaulle hors du fu. Ele le mania tant à ses blanches mains, et porsaça si com Dix le vaut qui les amans aime, qu'ele revint à lui, et puis si prist des flors et de l'erbe fresce et des fueilles verdes, si le loia sus au pan de sa cemisse, et il fu tox garis. Aucasin, fait-ele, biaux dox amis, prendés conseil que vous ferés. Se vos peres fait demain cerquier ceste forest et on m'e trouve, que que de vous aviegné, on m'ocira. Certes, bele douce amie, j'en esteroie molt dolans; mais se je puis, ils ne vos tenront ja. Il monta sor son cheval, et prent s'amie devant lui baisant et acolant. Si se metent as plains cans.

*Or se cante.*

Aucassins li biax, li blons,  
 Li gentix, li amorous,  
 Est issus del gaut parfont,  
 Entre ses bras ses amors  
 Devant lui sor son arçon.  
 Les ex li baise et le front,  
 Et le bouce et le menton.  
 Ele l'a mis à raison,  
 Aucassins, biax amis dox,  
 En quel tere en irons nous?  
 Douce amie, que sai-jou?  
 Moi ne caut à nous aillons,  
 En forest u en destors,  
 Mais que je soie avec vous.  
 Passent les vauz et les mous,  
 Et les viles et les bors,  
 A la mer vinrent au jor,  
 Si descendent à sablon,  
 Lès le rivage.

*Or dient et content et faabloient.*

Aucasin fu descendus entre lui et s'amie, si com vous avés oi et entendu. Il tint son cheval par le resne et s'amie par le main:

si commencent aler selonc le rive <sup>1)</sup>). Il les acena et ils vinrent à lui. Si fist tant vers aus qui le missent en lor nef et quant il furent en haute mer, une tormente leva grande et merveilleuse qui les mena de tere en tere, tant qu'il ariverent en une tere estragne, et entrerent el port du castel de Torelore, puis demanderent ques terre c'estoit, et on lor dist que c'estoit le terre le Roi de Torelore; puis demanda quex hon c'estoit ne s'il avoit gerre, et on li dist: oïl, grande. Il prent congié as marcéans et cil le commanderent à Diu. Il monte sor son ceval s'espée çainte, s'amie devant lui, et erra tant qu'il vint el castel. Il demande à li Rois estoit, et on li dist qu'il gissoit d'enfant. Et à est dont se femme? et on li dist qu'ele est en l'ost, et si i avoit mené tox ciaux du país. Et Aucasin l'oï; si li vint à grant merveille, et vint au palais et descendi entre lui et s'amie, et ele tint son ceval, et il monta à palais l'espée çainte, et erra tant qu'il vint e le cambre à li Rois gissoit.

*Or se canto.*

En le cambre entre Aucassins,  
Li cortois et li gentis;  
Il est venus dusque au lit  
A lec à li Rois se gist,  
Par devant lui s'arestit,  
Si parla, oés que dist.  
Diva, fau, que fais-tu ci?  
Dist li Rois, je gis d'un fil  
Quant mes mois sera complis  
Et ge serai bien garis,  
Dout irai le messe oïr,  
Si com mes ancissor fist,  
Et me grant guerre esbaudir  
Encontre mes anemis,  
Nel' lairai mie.

*Or dient et content et fabloient.*

Quant Aucasin oï ensi le Roi parler, il prist tox les dras qui sor lui estoient, si les housa aval le cambre. Il vit deriere lui un baston. Il le prist, si torne, si fiert, si le bati tant que mort le dut avoir. Ha! biaux Sire, fait li Rois, que me demandés-vos? avés-vos le sens dervé qui en me maison me batés? par le cuer Diu, fait Aucasin, malvais fix à putain, je vos ocirai se vos ne m'afies que jamais hom en vo tere d'enfant ne gerra. Il li afie, et quant il

<sup>1)</sup> Il manque ici quelque chose dans le Manuscrit.

li ot aîé, Sire, fait Aucasin, or me menés là ù vostre femme est en l'ost. Sire, volentiers, fait li Rois. Il monte sor un ceval et Aucasin monte sor le sien, et Nicolete remest ès canbres la Roine, et li Rois et Aucasin cevaucierent tant qu'il vinrent là ù la Roine estoit, et troverent la bataille de pomes de bos waumonnés, et d'ueus et frès fromages, et Aucasin les commença à regarder, se s'en esmervella molt durement.

*Or se cante.*

Aucassins est arestés.

.....<sup>1)</sup>

Si coumence à regarder

Ce plenier estor canpés.

Il avoient aportés

Des fromages frès assés,

Et puns de bos waumonés

Et grans canpegneus caupés.

Cil qui mix torble les gués

Est li plus sire clamés.

Aucassins li prex, li ber

Les coumence à regarder,

S'en prist à rire.

*Or dient et content et fabloient.*

Quant Aucasin vit cele merveille, si vint au Roi, si l'apele. Sire, fait Aucasin, sont ceci vostre anemi? Oïl, Sire, fait li Rois; et vou-riés-vos que je vos en venjasse? oil, fait-il, volentiers. Et Aucasin met le main à l'espée, si se lance enmi ax, si commence à ferir à dextre et à senestre et s'en ocist molt. Et quant li Rois vit qui les ocioit, il le prent par le frain et dist. Ha! biax Sire, ne les ocies mi si faitement. Comment, fait Aucasin, en volés-vos que je vos venge? Sire, dist li Rois, trop en avés-vos fait. Il n'est mie costume que nos entr'ocions li uns l'autre: cil tornent en fuie. Et li Rois et Aucasins s'en repairent au castel de Torelor, et les gens del país dient au Rois qu'il cast Aucassins fors de sa terre et si detiegne Nicolete avec son fil, qu'ele sanbloit bien femme de haut lignage. Et Nicolete l'oï, si n'en fu mie lié, si commença à dire.

*Or se cante.*

Sire Rois de Torelore,

Ce dist la bele Nichole,

Vostre gens me tient por fole,

<sup>1)</sup> Manque le deuxième vers en musique.

Quant mes dox amis m'acole,  
 Et il me sent grasse et mole,  
 Dont sui jou à cele escole,  
 Baus, ne tresce, ne carole,  
 Harpe, gigne ne viole,  
 Ne deduis de la nimpole  
 N'i vauroit mie.

*Or dient et content et fabloient.*

Aucasin fu el castel de Torelore et Nicolete s'amie à grant aise et à grant deduit, car il avoit avec lui Nicolete sa douce amie que tant amoit. Enco qu'il estoit en tel aisse et en tel deduit et *uns* estores de Sarrasins vinrent par mer, s'asalirent au castel, si le prissent par force: il prissent l'avoir, s'enmenerent caitis et kaitives. Il prissent Nicolete et Aucasin et si loierent Aucasin les mains et les piés, et si le jeterent en une nef et Nicolete en une autre. Si leva une tormente par mer qui les espartit. Li nés à Aucasin estoit ala tant par mer wau erant que ele ariva au castel de Biaucaire, et les gens du pais coururent au lagan, si troverent Aucasin si le reconurent. Quant cil de Biaucaire virent lor Damoisel, s'en firent grant joie, car Aucasin avoit bien mès à castel de Torelore *trois ans*, et ses peres et ses meres estoient mort. Il le menerent à castel de Biaucaire, si devinrent tot si home. Si tint se tera en pais.

*Or se cante.*

Aucassins s'en est alés  
 A Biaucaire sa cité:  
 Le pais et le Regné  
 Tint trestout enqiltée.  
 Jure Diu de Maïsté  
 Qu'il li poise plus assés  
 De Nicholette au vis cler  
 Que de tot sen parenté,  
 S'il estoit à fin alés.  
 Douce amie o le vis cler,  
 Or ne vous sai à quester.  
 Aïnc Dieu ne fist cè regné,  
 Ne par terre ne par mer,  
 Se ti qui doie trover  
 Ne t'i quesisce.

*Or dient et content et fabloient.*

Or lairons d'Aucasin, si dirons de Nicolete. La nés à Nicolete estoit le Roi de Cartage, et cil estoit ses peres et si avoit douze



frère toz Princes u Rois. Quant il virent Nicolete si bele, se li porterent molt grant honor, et fissent feste de li et molt li demanderent qui ele estoit, car molt sambloit bien gentix femme et de haut; mais ele ne lor sot à dire qui ele estoit; car ele fu prée petis enfès. Il nagierent tant qu'il ariverent desor le cité de Cartage, et quant Nicolete vit les murs del castel et le pais, ele se reconut qu'ele i avoit esté norie et prée petis enfès; mais ele ne fu mie si pelis enfès que ne seust bien qu'ele avoit esté fille au Roi de Cartage, et qu'ele avoit esté norie en le cité.

*Or se cante.*

Nichole li preus, li sage,  
Est arivée à rivage,  
Voit les murs et les ostages,  
Et les palais et les sales  
Dont si s'est clamée lassée.  
Tant mar fui de haut parage,  
Que fille au Roi de Cartage,  
Que cousine l'Amuaille.  
Ci me mainnent gent sauvages.  
Aucassin gentix et sages,  
Frans Damoisiex honorables,  
Vos douces amorz me hastent,  
Et semonent et travaillent.  
Ce doinst dix l'esperitables  
C'oncor vous tiengne en men brace,  
Et que vous haissiés me face,  
Et me bouce et mon visage,  
Damoisiex Sire.

*Or dient et content et fabloient.*

Quant li Rois de Cartage oï Nicolete ensi parler, il li geta ses bras au col. Bele douce amie, fait-il, dites moi qui vos estes; ne vos esmailiés mie de mi. Sire, fait-elle, je sui fille au Roi de Cartage, et fui prece petis enfès bien a quinze ans. Quant il l'oïrent ensi parler, si seurent bien qu'ele disoit voir: si fissent de li molt grant feste, si le menerent à palais à grant honeur si comme fille de Roi. Baron li vourent doner un Roi de Paliens, mais ele n'avoit cure de marier. Là fu bien trois jors u quatre. Ele se porpensa par quel engien ele porroit Ancasin querre. Ele quist une viele, s'aprist à vieler, tant c'on le vaut marier un jor à un Roi rice Palien, et ele s'enbla la nuit, si vint au port de mer, si se herberga ciés une povre femme sor le rivage, si prist une herbe, si en oinst son

cief et son visage, si qu'ele fu tote noire et tainte, et ele fist faire cote et mantel et cemisse et braies, si s'atorna à guise de jogleor; si prist se viele, se vint à un marounier, se fist tant vers lui qu'il le mist en se nef. Il drecierent lor voile, si nagierent tant par haute mer qu'il ariverent en le terre de Provence, et Nicolete issi fors, si prist se viele, si ala vielant par le país tant qu'ele vint au castel de Biancaire là à Aucasin estoit.

*Or se cante.*

A Biancaire sous la tor  
 Estoit Aucasin un jor:  
 Là se sist sor un perron,  
 Entor lui si franc Baron;  
 Voit les herbes et les flors,  
 S'oït canter les oisellons,  
 Menbre li de ses amors,  
 De Nicholete le prox  
 Qu'il ot amée tans jors,  
 Dont jete souspirs et plors.  
 Es-vous Nichole au perron,  
 Trait viele, trait arçon,  
 Or parla, dist sa raison.  
 Escoutés moi, franc Baron,  
 Cil d'aval et cil d'amont,  
 Plairoit vos oïr un son  
 D'Aucassin un franc Baron,  
 De Nicholete la prons?  
 Tant durerent lor amors,  
 Qu'il le quist à gant parfont.  
 A Torelore à dongon  
 Les prissent paiien un jor:  
 D'Aucassin rien ne savons,  
 Mais Nicolete la prous  
 Est à Cartage el donjon,  
 Car ses pere l'aime mout,  
 Qui Sire est de cel roion.  
 Doner li volent Baron  
 Un Roi de Papiens felon:  
 Nicolete n'en a soing,  
 Car ele aime un dansellon  
 Qui Aucassins avoit non.  
 Bien jure Diu et son non  
 Jà ne prendera Baron.

S'ele n'a son améor  
Que tant desiré.

*Or dient et content et fabloient.*

Quant Aucasin oi ensi parler Nicolete, il fut molt lies, si le traist d'une part, se li demanda: biaux dous amis, fait Aucasin, savés-vos nient de cele Nicolete dont vos avés ci canté? Sire, oie, j'en sai com de le plus france créature et de le plus gentil et de le plus sage qui onques fust née. Si est fille au Roi de Cartage qui le prist là à Aucasin fu pris, si le mena en le cité de Cartage, tant qu'il seut bien que c'estoit se fille: si en fist molt grant feste, si li vent-on doner cascun jor baron un des plus haus Rois de tote Espaigne; mais ele se lairoit ançois pendre u ardoir qu'ele en presist nul tant fust rices. Ha! biaux dox amis, fait li Quens Aucasin, se vous volliés r'aler en cele terre, se li dissisciés qu'ele venist à mi parler, je vos donroie de mon avoir tant com vos en oseriés demander ne prendre, et saciés que por l'amor de li ne voul-je prendre femme, tant soit de haut parage, ains l'atens, ne jà n'arai femme se li non; et se je le seusce à trouver, je ne l'eusce ore mie à querre. Sire, fait-ele, se vos gou faissiés, je l'iroie querre por vos et por li que je molt aim. Il li afie, et puis se li fait doner vingt livres. Ele se part de lui, et il pleure por le douçor de Nicolete; et quant ele le voit plorer, Sire, fait-ele, ne vos esmائيés pas que dusqu'à pou le vos arai en ceste vile amenée, se que vos le verrés. Et quant Aucasin l'oi, si en fu molt liés, et ele se part de lui, si traist en le vile à le maison le Vis-Contesse, car li Vis-Quens ses parins estoit mors. Ele s'i hergala, si parla à li tant qu'ele li gehi son affaire, et que le Vis-Contesse le reconnut, et seut bien que c'estoit Nicolete, et qu'ele l'avoit norrie. Si le fist laver et baignier et sejourner huit jors tous plains. Si prist une herbe qui avoit non esclaire, si c'en oinst, si fu ausi bele qu'ele avoit onques esté à nul jor. Se se vesti de rices dras de soie dont la Dame avoit assés; si s'assist en le canbre sor une cuente-pointe de drap de soie, si apela la Dame et li dist qu'ele alast por Aucasin son ami, et ele si fist. Et quant ele vint à palais, si trova Aucasin qui ploroit et regretoit Nicolete s'amie por gou qu'ele demouroit tant, et la Dame l'apela, si li dist: Aucasin, or ne vos dementés plus, mais venés ens avenques mi, et je vos mostrerai la riens el mont que vos amés plus, car c'est Nicolete vo duce amie qui de longues terres vos est venue querre, et Aucasin fu liés.

*Or se cante.*

Quant or entent Aucassins  
De s'amie o le cler vis,  
Qu'ele est venue el país,

Or fu liés, ainc ne fà cī:  
 Aveuc la Dame s'est mis,  
 Dusqu'à l'estel ne prist fin;  
 En le canbre se sont mis  
 Là à Nicholette sist.  
 Quant ele voit son ami,  
 Or fu lié c'anc ne fu si,  
 Contre lui en piés sali.  
 Quant or le voit Aucassins,  
 Andex ses bras li tendi,  
 Doucement le recaulli,  
 Les eus li baisse et le vis:  
 La nuit le laissent ensi  
 Tresqu'au demain par matin  
 Que l'esposa Aucassins,  
 Dame de Biaucaire en fist,  
 Puis vesquirent-il mains dis  
 Et menerent lor delis.  
 Or a sa joie Aucasins  
 Et Nicholette autresi.  
 No cante fable prent fin,  
 N'en sai plus dire.

#### BALLADES DU DUC CHARLES D'ORLÉANS.

##### I.

Jenne, gente, plaisante et débonnaire,  
 Par un prier qui vaut commandement,  
 Chargé m'avez d'une ballade faire;  
 Si l'a faite de coeur joyusement:  
 Or la veuillez recevoir doucement:  
 Vous y verrez, s'il vous plaist, à la lire,  
 Le mal que j'ay, combien que vraiment  
 J'aimasse mieux de bouche vous le dire.  
 Vostre douceur m'a sceu si bien attraire,  
 Que tout vostre je suis entierement,  
 Très-desirant de vous servir et plaire;  
 Mais je souffre maint douloureux tourment,  
 Quant à mon gré je ne vous voy souvent,  
 Et me déplaist, quand me faut vous l'escire;  
 Car si faire se pouvoit autrement,  
 J'aimasse mieux de bouche vous le dire.

C'est par dangier, mon cruel adversaire,  
 Qui m'a tenu en ses mains longuement;  
 En tous mes faits je le trouve contraire,  
 Et plus se rit, quand plus me voit dolent.  
 Se vouloye raconter pleinement,  
 En cet escrit, mon ennuyeux martyre,  
 Trop long seroit pour ce certainement:  
 J'aimasse mieux de bouche vous le dire.

## II.

Trop long-temps vous vous sommeiller,  
 Mon coeur, en deuil, en déplaisir;  
 Veuillez ce jour vous esveiller:  
 Allons au bois le may cueillir  
 Pour la coustume maintenir;  
 Nous oyrons des oiseaux le glay  
 Dont ils font le bois retentir,  
 Ce premier jour du mois de may.

Le dieu d'amours est coustumier  
 A ce jour, de feste tenir,  
 Pour amoureux coeurs festier,  
 Qui desirent de le servir;  
 Pour ce, fait les arbres couvrir  
 De fleurs, et les champs de verd gay,  
 Pour la feste plus embellir,  
 Ce premier jour du moy de may.

Bien sçay mon coeur, que faux dangier  
 Vous fait mainte paine souffrir;  
 Car il vous fait trop esloigner  
 Celle qui est votre desir;  
 Pourtant vous faut esbats quérir;  
 Mieux conseiller je ne vous sçay  
 Pour votre douleur amendrir,  
 Ce premier jour du mois de may.

## Envoi.

Ma dame, mon seul souvenir,  
 En cent jours n'aurois le loisir  
 De vous raconter tout au vray  
 Le mal qui tient mon coeur martir  
 Ce premier jour du mois de may.

Laissez-moy penser à mon aise ;  
 Hélas ! donnez-m'en le loysir.  
 Je devise avec plaisir,  
 Combien que ma bouche se taise,  
 Quand mélancolie mauvaise  
 Me vient maintefois assaillir.  
 Laissez-moy penser à mon aise ;  
 Hélas ! donnez-m'en le loysir.

Car enfin que mon coeur rapaise,  
 J'appelle plaisant souvenir  
 Qui tantost me vient resjouir.  
 Pour ce, par Dieu ne vous déplaïse,  
 Laissez-moy penser à mon aise ;  
 Hélas ! donnez-m'en le loysir.

Le beau Souleil le jour saint Valentin  
 Qui apportoit sa chandelle allumée,  
 N'a pas long-temps entra un bien matin  
 Privéement en ma chambre fermée :  
 Celle clarté qu'il avoit apportée  
 Si m'esveille du somme de soussy  
 Où j'avoie toute la nuit dormy  
 Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

Ce jour aussi pour partir leur butin  
 Des biens d'amour, faisoient assemblée  
 Pour les oiseaulx qui parlans leur latin  
 Crioient fort demandans la livrée  
 Que nature leur avoit ordonnée,  
 C'estoit d'un per comme chascun choisy ;  
 Si ne me peu r'endormir pour leur cry  
 Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

Lors en moillant de larmes mon coessin  
 Je regrettay ma dure destinée,  
 Disant, oyseaulx, je vous voy en chemin  
 De tout plaisir et joye désirée ;  
 Chascun de vous a per qui lui agréé,  
 Et point n'en ay ; car mort qui m'a trahy  
 A prins mon per, dont en deuil je languis  
 Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.

## BALLADE par ALAIN CHARTIER.

**O** fols des fols, et les fols mortels hommes,  
 Qui vous fiez tant ez biens de fortune,  
 En celle terre, et pays où nous sommes,  
 Y avez-vous de chose propre aucune?  
 Vous n'y avez chose votre nesune,  
 Fors les beaux dons de grace et de nature.  
 Si fortune donc par cas d'aventure  
 Vous toult les biens que vostres vous tenez,  
 Tort ne vous fait, ainçois vous fait droiture:  
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

Ne laissez plus le dormir à grands sommes  
 En votre lit, par nuit obscure et brune,  
 Pour acquester richesse à grandes sommes;  
 Ne convoitez choses dessous la lune,  
 Ni de Paris jusques à Pampelune,  
 Fors ce qu'il faut sans plus à créature,  
 Pour recouvrer sa simple nourriture.  
 Souffise-vous d'estre bien renommez,  
 Et d'emporter bon loz en sépulture:  
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

Les joyeux fruits des arbres, et les pommes  
 Au temps que fut toute chose commune,  
 Le beau miel, les glandes et les gomme  
 Souffisqient bien à chascun, à chascune;  
 Et pour ce fut sans noise et sans rancune,  
 Soyez contens de chauld et de froidure,  
 Et ne prenez fortune douce et sure;  
 Pour vos pertes enfin deuil ne menez  
 Fors à raison, à point et à mesure:  
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

## E n v o i.

Si fortune vous fait aucune injure,  
 C'est de son droit, jà ne l'en reprenez,  
 Perdissiez-vous jusques à la vesture:  
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

## LA POUDRE AUX PUCES.

*Conte de Charles de Bordigné.*

**P**our son plaisir, non d'argent trop muny,  
 Faifeu alla d'esprit non immunity,  
 Pour mieux user de cautelle ou miracle,  
 Chez les Bretons vendre le tyriacle,  
 En se vantant qu'il guérit de tous maux,  
 Sans y faillir, tous soint ils anermaux!  
 Bref, quand eust fait bien ou mal ses repuces,  
 Il s'en alla vendre la poudre aux pûces,  
 Il avoit fait force petits cornets,  
 Pour affronter tous ses jolis cornets.  
 Où n'y avoit que scieure de bois  
 Bien fort poudré. Adonc à ses abbois,  
 Chacun accourt; lors en fist bonne vente:  
 Car pour tout vray publiquement se vante  
 Que les pûces toutes fera mourir.  
 Là eut argent, pour son fait secourir,  
 Tant et si bien, qu'il fut assez content.  
 L'un des présens s'advisa tout content,  
 Que bien sont fous de-là s'estre amusés,  
 Sans qu'il leur dist la manière d'user  
 De la poudre que il leur a vendue;  
 A Faifeu va, sans faire autre attendue,  
 Luy demander la maniere et la sorte  
 Qu'il faut user de la poudre qu'il porte.  
 Il luy respond, sans faire long caquet,  
 Que mettre faut les pûces en paquet,  
 Puis les prendre chacune seule à seule,  
 Et leur pousser la poudre dans la gueule:  
 Toutes mourront sans faire long séjour.  
 Lors chacun rit d'avoir en celui jour  
 Tel passe-temps, et si bonne responce:  
 Mais tout soudain le galland fist esponce  
 Avec l'argent qu'eut par son plaisant jeu;  
 Il s'en alla, et sans leur dire adieu.



## FRAGMENT DE PIERRE MICHAULT.

(C'est l'amour qui parle.)

Pour me servir, chacun veut le mieux faire;  
 L'un chante bien, pour à sa dame plaire;  
 L'autre a plaisir à avoir beaux chevaux:  
 Ainsi je fais le monde contrefaire.  
 Je fais rondeaux et ballades parfaire;  
 Je fais courir, et faire maints grands sauts;  
 Je fais fonder édifices bien hauts;  
 Je fais voler trompettes et chevaux;  
 Je fais donner bagues, robes et dons,  
 Dont les donnans ont souvent faux guerdons.

Je fais faire par le monde univers,  
 Habits nouveaux en façons trop divers,  
 Je fais souvent ces jolis corps estraindre;  
 Je fais porter ces chappelets tous vers,  
 Bouquets garnis de très-amoureux vers,  
 Et en chantant, mainte fois la voix feindre;  
 Je fais pâlir les visages et peindre;  
 Je fais chausser estroit, et estroit ceindre;  
 Je fais lever ces bonnets et atours  
 Si hautement qu'ils ressemblent à tours .....

Par les doux traits de mes beaux vers et chants,  
 Je blesse à coup les bergières des champs,  
 Et les fins coeurs des gentes pastourelles,  
 Tant que par moy elles oeuvrent leurs champs,  
 Et sont souvent ensemble racontans  
 A leurs amans, dits et chansons nouvelles,  
 Et leur donnent avec florettes belles,  
 Plusieurs regards aux pasteurs d'entour elles.  
 Brief, de présent à chacun fais sçavoir,  
 Qu'il n'est vivant qui sans moy peut valoir.

## Moralité.

Amour, fortune et mort, aveugles et bandés,  
 Font danser les humains, chacun par accordance;  
 Car aussi-tôt qu'amour a ses traits débandés,  
 L'homme veut commencer à danser belle danse;  
 Puis fortune, qui sait le tour de discordance,  
 Pour un simple d'amour, fait un double brauler;

Du dernier tourdion, la mort nous importune ;  
 Et si n'y a vivant qu'on ne voye esbranler,  
 A la danse de mort, d'amour et de fortune.

L'AMANT SATISFAIT par JEAN MOLINET <sup>1)</sup>,

Amours me fit son bachelier,  
 Et me donna joyeux espoir,  
 Gracieuseté, bien celler,  
 Courtoisie, force, pouvoir,  
 Loyauté, sens, santé, avoir,  
 Liesse et ceux de sa bannière,  
 Pour amoureuse dame avoir,  
 Gente de corps et de manière.

Un chacun bien s'y employa :  
 Pitié luy brisa sa rigueur,  
 Humilité s'y desploya,  
 Avoir luy fist large d'honneur ;  
 Beau-parler luy oindit le coeur,  
 Et tant luy souffla en l'oreille,  
 Que je conquis dame d'honneur :  
 Je ne vis onques la pareille.

C'est un chef-d'oeuvre de beauté,  
 Un triomphe de noble arroy.  
 Sa prudence et sa loyauté  
 Vaillent l'avoir d'un petit roy ;  
 Ravi suis, quant je l'apperçoy :  
 Tout oeil amoureux qui l'advise  
 Rit de joye, chante à part soy ;  
 J'ai pris amour à ma devise.

SUR LES PARENTS ET LES AMIS par JEAN REGNIER.

J'ay vu qu'on estoit bien joyeux  
 D'avoir parents et grant lignage,  
 Car on en souloit valoir mieux ;  
 Mais à présent, y a dommage.  
 Si vueil prendre le dit du sage,

<sup>1)</sup> *Vergl. oben S. 294.*

Qui dit, mieux vaut amy en voye,  
 Que ne fait denier en courroye;  
 Car mes parents sont endormis,  
 Auxquels espérance j'avoye;  
 Et pour ce, bien avoir voudroye  
 Moins de parents et plus d'amis.

---

TRIOLET D'ANDRÉ DE VIGNE.

**D**e trop aimer, c'est grend' folie;  
 Je le sçais bien, quant à ma part:  
 Quelque chose que l'on m'en die,  
 De trop aimer, c'est grand' folie.  
 A la parfin on en mendie:  
 Qui sage est, bientôt s'en départ.  
 De trop aimer, c'est grand' folie;  
 Je le sçais bien, quant à ma part.

---

OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS.

Rondel.

**J**e servirai selon qu'on me paira,  
 Et me mettrai du tout à mon devoir:  
 Mais si ma dame refuse de me voir,  
 Incontinent la premiere m'aura;  
 Et puis en parle, qui parler en saura.  
 Selon le bien que je pourrai avoir,  
 Je servirai.

Maudit soit-il qui autrement fera,  
 Ni qui jamais aura autre vouloir;  
 Car, quant de moi, à chacun fais sçavoir  
 Que tout ainsi que l'on me traitera,  
 Je servirai.

. . .

Ballade.

On m'a donné le bruit et renommée  
 D'avoir esté grandement amoureux,  
 Le temps passé, d'une qu'on m'a nommée.

On n'en sçait rien : ils jugent tant par eux  
 Lesquels, aiment, ne sont aimé de dames;  
 S'il ne me vent, aussi je ne la veux;  
 Ce m'est tout un : monsieur vaut bien madame.

Je ne veux pas que de moy soit blasmée;  
 Mais la veux bien honorer en tous lieux.  
 Gracieuse est, et en beauté famée,  
 Et le maintien très-frisque et fort-joyeux;  
 Mais s'elle croit que sois si glorieux  
 Que tant je l'aim, neuy, j'en aurois blême;  
 Car qui ne m'aim, comme je fais, au mieux,  
 Ce m'est tout un : monsieur vaut bien madame.

Si autre fois devant moi s'est passée,  
 En me riant de ses attrayans yeux;  
 Et si d'un autre elle estoit embasmée,  
 Comme on m'a dit, dont je suis ennuyé;  
 Puisqu'elle dit qu'elle trouveroit mieux  
 Ailleurs que moy : or, le prene; par m'ame!  
 J'en suis content, sans en estre envieux;  
 Ce m'est tout un : monsieur vaut bien madame.

#### BALLADE DE JEAN BOUCHET.

Quand justiciers, par équité,  
 Sans faveur procès jugeront;  
 Quand, en pure réclité,  
 Les avocats conseilleront;  
 Quand procureurs ne mentiront,  
 Et que chacun sa foi tiendra;  
 Quand pauvres gens ne plaideront,  
 Alors le bon temps reviendra.

Quand prestres sans iniquité,  
 En l'église, Dieu serviront;  
 Quand en spiritualité,  
 Simonie plus ne feront;  
 Quand bénéfices ils n'auront  
 Fors comme il leur appartiendra;  
 Quand plus ne se déguiseront,  
 Alors le bon temps reviendra.

Quand ceux qui ont autorité,  
 Leurs sujets plus ne pilleront;  
 Quand nobles, sans credulité  
 Et sans guerres, en paix vivront;  
 Quand les marchands ne tromperont;  
 Et que le juste on soutiendra;  
 Quand larrons au gibet iront,  
 Alors le bon temps reviendra.

### Envoi.

Prince, quand les gens s'aimeront,  
 Je ne sçais quand il adviendra,  
 Et qu'offenser Dieu ils craindront,  
 Alors le bon temps reviendra.

### ÉPITAPHE D'UN CHANOINE D'AUXERRE

par

ROGER DE COLLERYE.

Cy gist Bachus, ce vaillant champion,  
 Qui en son temps, ainsi qu'un franc pion,  
 A main godet et maint verre esgouté,  
 De bien boire ne fut oncq desgouté,  
 En son vivant bon chanoine tortrier,  
 D'Auxerre fut, en ville et champs trotier;  
 Preu d'homme étoit et de grand renommée,  
 Et en maint lieu sa vie estoit nommée.  
 Le bruit avoit de se lever matin,  
 Sans le vouloir de boire un bon tatin;  
 Aulx et oignons mieux aimoit que le sucre;  
 Peu fréquentoit des defunts le sépulchre;  
 A Dieu faisoit en tout temps et saison  
 Soigneusement brieve et courte oraison;  
 Trouvé n'étoit en rochers <sup>1)</sup> ni cavernes;  
 Devotement visitoit les tavernes;  
 Il alléguoit plusieurs autorités,  
 Qui contenoient bourdes <sup>2)</sup> et vérités;

<sup>1)</sup> Vergl. rocher de Cancale, *Handb. I, S. 12. IV, S. 306, Z. 8* (mit der Anmerk. in der neuen Ausgabe). <sup>2)</sup> Sornettes, moqueries.

Au flux, au cart, au glic, au tricquetrac <sup>1)</sup>,  
 Il s'esbattoit, souvent étoit à flat,  
 Jeux et ébats désiroit à ouir,  
 Noises, débats, toujours vouloit fuir;  
 Si quelque chose à quelqu'un promettoit,  
 De le bailler bien peu s'entremettoit;  
 Sujet étoit à sa complexion,  
 Et en faisoit foible confession.  
 Or et argent volontiers empruntoit,  
 Mais de le rendre ennuyé se sentoit;  
 A débiteurs disoit des paraboles,  
 Et les payoit doucement en paroles;  
 Aucunes fois au sexe féminin  
 Se démonstroît gracieux et bénin;  
 De leur prêter or, argent ou pécune,  
 Jamais n'en eut dévotion aucune:  
 Vertu Saint-Jean étoit son jurement;  
 La vertu Dieu par fois bien aigrement.  
 Or il n'est plus, la terre en a le corps;  
 A l'ame soit Jesus misericors.

#### CONTE DE MARTIN FRANC <sup>2)</sup>.

**C**i vous conterai d'un novice,  
 Qui oncques vu fames n'avoit;  
 Innocent étoit et sans vice,  
 Et rien du monde ne savoit:  
 Tant que celui qui le suivoit,  
 Lui fit accroître par les voies,  
 Des belles dames qu'il voyoit.  
 N'étoient autre chose que des oyes.

<sup>1)</sup> *Ein altes Spiel. Man vergl. folgende Verse von Coquillart:*

Gaigne au blanc, ou glic aux quilles,  
 Viens jouer au son des timbales  
 Au glic ou à la condamnade  
 Ils ne haubent (bougent) de leurs maisons:  
 Là jouent en toutes saisons,  
 Aux quilles, aux francs quarrés  
 Au trine, au plus près du cousteau,  
 Aux dés, au glic, aux belles tables (aux dames).

*Auch flux war ein altes Kartenspiel. <sup>2)</sup> Lafontaine's Nachbildung ist bekannt: Philippe et les oies.*

On ne peut nature tromper :  
 Et après tant lui en souvint  
 Qu'il ne peut dîner ni souper,  
 Tant amoureux il en devint.  
 Et quand les Moines plus de vingt,  
 Demandèrent pourquoi musoit ?  
 Il repartit, come il convint,  
 Que voir les oyes lui plaisoit.

ÉPISTRE AU ROY CHARLES HUYTIESME AU NOM DES DAMES  
 DE PARIS.

**E**st-il papier, encre, ne plume en main,  
 Pour bien coucher doux, langaige et humain ?  
 Est-il escript portant credit ou tiltre  
 De gorgiasse et amoureuse epistre,  
 O cuer Royal, qui puisse à l'advenir  
 Jusques ici t'esmouvoir à venir ?  
 Est-il propos, est-il recueil honneste,  
 Qui le vouloir du tien cuer admoneste  
 Donner lyesse, et de plaisir pourveoir  
 Celles qui ont tel desir de te veoir ?  
 Est-il doulceur, est-il plaisir quelconques,  
 Est-il rapport, est-il nouveaulté, que oncques  
 Fust avancée, en quoy noz desolez  
 Et tristes cueurs feussent or' consolez ?  
 Est-il regret dè pitense pensée,  
 Qui le regard de ton gracieux oeil  
 Sçeussent tourner venir à nosire vueil ?  
 O ! cuer remply de loyaulté royalle,  
 Cuer plain d'honneur et royaulté loyalle ;  
 Laisseras-tu de ton amour tariz  
 Les dolentz cueurs des Dames des Paris ?  
 Laisseras-tu en dueil et ennuy celles  
 Que les brandons et vives estincelles  
 De Cupido atouchent de si prés,  
 Que eaux de Damatz, marjolaines, cyprés,  
 De romarins, verds lauriers et lavandes  
 Ne leur font rien ? s'il faut que de là vendes  
 L'eau de ta grace, et que leurs cueurs prés mortz,  
 Soyent arrousez icy d'eau de remors.  
 Fault-il que ainsi l'eau de pleurs assocye

Leurs piteux yeulx? faut-il que ca de souleye  
 Baigne et arrouse à toute heure leurs cueurs,  
 En lieu d'avoir les souefves liqueurs,  
 Les doulx regardz, les parolles privées,  
 Les entretiens, les doulces arrivées,  
 Les si bons motz, nouvelles, privaultez,  
 Privez propos, et tant de nouveaultez,  
 Qu'eurent en l'heur de la presence tienne?  
 Helas! faut-il que là present te tienne  
 Si longuement le gracieux acueil  
 De ton regard? faut-il par cella que oeil  
 Cueille ce fruit que les Parisiennes  
 Prindrent longtemps? faut-il que Amboisiennes  
 Tiennent ce bien? faut-il que amoureux plaitz  
 Prennent ressort devant chievres de Blois?  
 Faut-il que amant par lasche tour engelle  
 Son cueur à l'huys de quelque Tourangelle?  
 Las! Sire, las! plus de cent foyz helas!  
 Voy les regretz des cueurs pesans et las;  
 Voy ung petit les angoisseux allarmes,  
 Charges d'ennuytz; voy les souspirs et larmes  
 Qu'ores rendons en attendaut ce jour  
 Qu'il te plaira faire ici ton sesjour.  
 Mais quant? Doulx Dieu des amantz, quant sera-ce?  
 Il fust besoing et temps de penser ad ce  
 On va disant, Palais maintient tousjours  
 Que icy tu seras d'huy en quatorze jours;  
 L'autre soubstient que t'en vas en Bretagne:  
 Par ainsi fault que ennuyeux umbre tienne  
 Noz dolens cueurs, si que en portant le dueil,  
 Piteusement en gettons larmes d'oeil.  
 S'il est ainsi desormais les jartieres  
 Demeurerent sur noz chaules entieres,  
 Et manderons à course de cheval,  
 Que noz amours tirent encontre val.  
 S'il est ainsi, ô Roy des Gentilz-hommes!  
 Qui lors pourra de si pesantes sommes  
 Nous soulager? toy seul as hault renom  
 De nous pouvoir bien faire, et aultre non.  
 Songe ung petit, à tel heure qu'on pense,  
 Qui nous sçaura donner la recompense  
 Des desirez soubzhaitz que nous saisons  
 Secretement, lesquelz ores taisons;



Et bien congnoys que vraye amour excite  
 Mettre à la main ce que plume recite,  
 Aussi que faict habondance de cuer  
 Bouche parler, il n'est au monde que heur  
 Et que malheur, pour plaisir et tristesse  
 Donner aux gens. A nous regret triste est-ce  
 Que icy ne viens, affin que te voyons,  
 Et que les tiens haultz faictz par preuve ayons  
 Manifestez, desquelz ta dextre heureuse  
 A obtenu palme victorieuse.  
 Quelque aultre foyz avons le nostre escript  
 Vers toy transmis, et amplement descript  
 Le loz, honneur, et triumphe notoire  
 Que meritas en la tienne victoire;  
 Comme pour toy doubtasmes nous trésfort,  
 Et comme aussi feismes lors nostre effort  
 De voyager, accomplir veux, promesses,  
 Dire oraisons, faire chanter prou Messes,  
 En priant Dieu te ramener à port  
 D'heureux salut. Veu doncques le rapport  
 Que as maintenant de ta si bonne Ville,  
 Viens tost, car ceulx qui la maintiennent vile,  
 Ce sont mutins, doubtons que le secours  
 Vienne sans eulx autour des basses cours;  
 Ce sont thouyns qui leurs ventres cherissent,  
 Et ont grant peur que vivres encherissent;  
 Ce sont milourdz qui ne voulsissent point  
 D'hostes avoir; c'est le vray neud du point,  
 Chascun d'eulx craint d'estre servy d'aigre hoste:  
 Et davantage ilz doubtent qu'on descrotte  
 Soir et matin les coctes, cependant  
 Qu'il font pugnir larrons par le pendant,  
 Ou bien souvent par le cul de la bourse  
 Selon que droict pour le tort de la bourse,  
 Quant au regard de pestilence avoir,  
 C'est bien ung cas que tost peult l'en sçavoir,  
 Impossible est que cela n'apparoisse;  
 Si te jurons que à Paris n'a Parroisse  
 Où peste soit, sinon par cy par là,  
 Mais ce n'est riens, et quiconque en parla  
 Si lourdement, il rapporta mensonge,  
 Et peult-on dire estre proprement songe.  
 Il n'est pas dit pourtant si par endroit

La mort saisist ses plus apparens droictz,  
 Qu'en une ville où tel peuple demeure,  
 Souventesfois quelque nombre ne meure;  
 Si n'est-ce pas pour rendre l'air infect,  
 Ne dire grant ung si tréspetit faict.  
 Et au surplus touchant ce que l'on ruë  
 Sur nostre honneur, disant n'y avoir ruë  
 Dedans Paris qu'il n'eust ung remordz tel  
 Que on haye et fuyt comme ung venin mortel,  
 Quant à ce poinct, on s'en pourroit bien tordre  
 Dire que à nous appartient y mettre ordre:  
 Mais si noz veaulx qu'on appelle Eschevins,  
 Lesquelz après fort manger leschent vins,  
 Et ne leur chault du faict de la Police,  
 Mais que or en main et argent se police,  
 Feissent debvoir que gens et tumbereaux  
 Eussent le soing de laisser tumber eaux,  
 Et nettoyer chascun devant sa porte,  
 Le bruyt ne fust tel que par tout se porte.  
 Au demourant, quant à l'honnesteté  
 De doulx acueil, croy se l'on a tetté  
 Du laict et miel que vraye amour distille,  
 Si n'est Paris réputé de tel stille.  
 Viens le soubzhait des plus doulx et sonelfz,  
 Viens, s'il te plaist, ô Prince debonnaire!  
 Et cependant ta plume de bonne aire  
 Nous vueille escripte ung petit mot ou deux,  
 Pour appaiser noz si extremes dueilz;  
 Si congnoistrons que en ta grace maintiennes  
 Celles qui sont du tout à jamais tiennes.

---

PORTRAIT DE L'HONNÉTÉTÉ par OLIVIER DE LA MANCHE.

**H**onnesteté se connaît en maintien,  
 En beau parler, répondre et conquérir,  
 Honnesteté se voit; qui l'entend bien  
 En tous états, par quérir le moyen,  
 Sans ravaller, ne trop hault acquérir;  
 Honnesteté se doit bien abstenir,  
 De nulz tromper, et plus d'estre trompée,  
 Car la folie seroit trop achetée.

---

## FRAGMENT DU DOCTRINAL DE COUR par MICHAULT.

**E**nfant notés ces bons enseignemens,  
 Le scorpion lesche quand il veut poindre.  
 En bouche ayez adorans oignemens,  
 Pour à vos faits mieulx venir et adjoindre;  
 De la langue convient doucement oindre,  
 Et puis picquer un bon cop par derriere.

Flattez donques seigneurs et serviteurs,  
 Flattez dames, et flattez damoiselles,  
 Tirez à vous ces haults et nobles cuers,  
 Par vos doulces vocatives cautelles <sup>1)</sup>;  
 Puis recitez souvent doulces nouvelles,  
 Et au besoing faictes les toutes neufves  
 En alléguant en ces subtiles preuves.

Michault emprés d'une pierre très-rude,  
 Pour ce forger vult asseoir son enclume;  
 Ainsi monstrant l'erreur de son estude,  
 A composé en ceste plénitude,  
 Le contenu de ce petit volume:  
 Prince excellent, votre doulce coustume,  
 Reçoive, ainsi qu'autrefois a monsté,  
 Le doctrinal du temps présent en gré.

## PORTRAIT DE L'AVARICE

tiré du „*Passe-tems de tout homme et de toute femme*“  
 par Guillaume Alexis dit „le bon Moine de Lyre.“

**L'**homme convoiteux est hatif  
 A ravir, a donner tardif;  
 Il scet bien les gens refuser,  
 Et est ouvrier de s'excuser:  
 S'il done riens, tost s'en répent;  
 Souvent se plaint, souvent est triste;  
 De ses escus est compotiste;  
 En autre livre n'estudie,  
 Et si ne lui chault qu'on en die,  
 Soir et matin compte et racompte  
 Pour savoir que son trésor monte;

<sup>1)</sup> Ruses, finesses.

Il soupire; toujours escoute  
 S'il vient rien; toujours est en doute:  
 Il n'a cure de rien payer:  
 S'on lui demande, il perd maintien:  
 Il donne, mais c'est pour gagner,  
 Et ne gagne pas pour doner;  
 Il est large là où il n'a droit,  
 En ces propres biens est estroit;  
 Il fait souvent jeusner sa bouche,  
 Pour fourer plus à plain sa pouche;  
 Pour doner a la main convertte,  
 Et pour prendre l'a bien ouverte.

PEINTURE DE LA VIE CHAMPÈTRE par MARTIAL D'Auvergne.

**M**ieulx vault liesse  
 L'accueil et l'adresse,  
 L'amour et simplesse  
 Des Bergiers Pasteurs,  
 Qu'avoir à largesse  
 L'or, l'argent, richesse,  
 Ne la gentillesse  
 De ses grans seigneurs,  
 Car ils ont douleurs  
 Et de maulx greigneurs;  
 Mais pour nos labeurs  
 Nous avons sans cesse  
 Les beaux près et fleurs,  
 Fruitaiges, odeurs,  
 Et joye à nos cueurs  
 Sans mal qui nous blesse.

CHANSON DE FRANÇOIS I, ROI DE FRANCE.

**C**elle qui fut de beauté si louable,  
 Que pour sa garde elle avoit une armée,  
 A autre plus qu'à vous, ne fut semblable,  
 Ne de Paris, son ami, mieux armée;  
 Mais il y a différence d'un point;  
 Car à bon droit elle a été blâmée,  
 De trop aimer, et vous ne m'aimés point.

Si ung oeuvre parfait doit chacun contenter  
 Il ne faut qu'un seul jour voir ma mie chanter;  
 Car qui la verroit moins perdrait un trop grand bien,  
 Et qui la verroit plus, mourrait pour être sien.

Donc come vivre, puis voulant toujours la voir,  
 Mon cuer où git la vie, à tel mal scut pourvoir;  
 Car délaissant mon corps, en tel lieu faict demeure  
 Que le gardant pour lui, gardera qu'il ne meure.

Aussi mourant à moi, et à aultrui vivant,  
 Mon cuer est mieux logé, qu'en moi n'étoit devant,  
 Car pour vivre en tel lieu, plus doux est le mourir  
 Que de pourvoir sans cesse et vie et soi norrir.

#### SUR LA BELLE LAURE D'AVIGNON.

D u m ê m e.

**E**n petit lieu comprins, ne pouvez voir,  
 Ce qui comprend beaucoup par renommée,  
 Plume, labeur, la langue et le savoir,  
 Furent vaincus par l'aimant et l'aimée.  
 O gentille ame! étant tant estimée,  
 Qui te pourra louer? qu'en se taisant;  
 Car la parole est toujours réprimée,  
 Quant le sujet surmonte le disant.

#### VIELLE CHANSON LANGUEDOCIENNE.

**T**ant que la margaridou,  
 La Reinou des pradets,  
 Sura la flous poulidou  
 Lou leira das bouquets.  
 Tu saras ma toustoune  
 Regnaras sur cor mien,  
 Pourtaras la couroune  
 De ma tendre afécien.

Lou matin quand l'abiero  
 Perlegera las flous,  
 Et que per la camiero,  
 Menaraï sous moutous,

Daz nom de francounete  
 Sous ekoz reveililats  
 Anoungaran l'aubette,  
 Als auzels amalas.

Sus pibouls la journadou,  
 Per charma moun lezé.  
 Françoun saraz grabadou,  
 Per burin dal plazé  
 Sus l'escorce tendrettou,  
 Quan toun noum grandira  
 Ma beziade amouretou,  
 Din mon cor creissira.

Per tourna de la prado,  
 Lou jour me parétra  
 Que la nieu retardado  
 Noun deou pas pus intra.  
 Saraï sut pouin de creïre  
 Que charma de toun el,  
 Lou soulel per te veïre  
 Souplidou din lou ciel.

CHANSON DE JACQUES DE CHISON <sup>1)</sup>).

Quant recommence et revient biaux estez,  
 Que foille et flor respandit par boschage,  
 Que li froiz tanz de l'hyver est passez,  
 Et cil oisel chantent en lor langage.

Lors chanterai,

Et envoisiez serai

De cuer verai:

Ja por rienz nel lairai;

Car ma dame qui tient est bone et sage

M'a commandé à tenir mon usage

D'avoir cuer gai.

Cil qui dient que mes chans est remez

Par mauvaistie et par faintis corage,

Et que perdue est ma joli vetez

Par ma langor et par mon mariage

<sup>1)</sup> S. §. 122, Anmerk. 1 der ersten Abtheilung.

N'ont pas bien sai'  
 Si amoroze assai,  
 Comme je ai  
 Qui joie maintiendrai  
 Tot mon vivant; ne ja pas nul malage  
 Comment qu'il griet, ne comment qu'assoage,  
 Ne recrerai.

Li tens d'esté ne la bele saisons  
 Ne font or pas ma chançon envoisie,  
 Maiz douz pensé, et jolie raisons;  
 Et bonne amors qui m'a en sa baillie,  
 Qui de joie mon fin cuer resemont  
 Me fait penser à la meillor del mont:  
 S'en doist estre mes chanz mout pluz jolis,  
 Car or endroit chant-je cons fins amis.

Et puisqu'amors est ma droite ochoisons,  
 Je me dois bien tenir à sa maistrie  
 Qu'ele m'apprent et les chans et les sons,  
 Et par li est ma pensée jolie.  
 Quar quant recort les biaux de son front,  
 Et les regart amouruz qui ens sunt.  
 Lors me confort qu'en pensans m'est avis  
 Que d'eus me naist, en souriant, mercis.

CHANSON DE GACES (GASSES) BRULEZ <sup>1)</sup>).

A l'entrant du douz termine  
 Du mois nouvel,  
 Que la flor nest en l'épine;  
 Et cil oisel  
 Chantent parmi la gaudine  
 Sere et bel,  
 Lors me rasant amors fine  
 D'un trèz douz mal  
 Que je ne pense al  
 Fors là où mes cuers s'acline.

Onques d'autrui n'oi envie,  
 Ne jamais n'aurai:

<sup>1)</sup> S. §. 122, Anmerk. 2.

Et si mes cuers si affle,  
 De duel morrai;  
 Car trop main grevouse vie  
 Dex max que j'ai.  
 Hélas! ele ne set mie,  
 Ne je ne sai,  
 Se je jamès li dirai  
 Bele, ne m'ociez mie.

A touz les gorz de ma vie  
 La servirai,  
 Et serai en sa baillie  
 Tant com vivrai,  
 Ne ja de sa seignorie  
 Ne partirai,  
 Et si briément ne m'aïe  
 Trop grant mal trai;  
 Mès gueriz sui se g'en ai  
 Un biau senblant en ma vie.

---

CHANSON DE THIERRI DE SOISSONS <sup>1)</sup>.

Amis Harchier, cil autre chantéor  
 Chantent en mai volentiers et souvent;  
 Mès je ne chant pour fenille ne por flor,  
 Se fine amor ne m'en done talent:  
 Car je ne sai pas autre ensaïnement  
 Fere chançon, ne chose que je die,  
 Mès quant amors et volonté m'aïe,  
 Sachiez de voir qui j'ai assez reson  
 De bien chanter et de fere chançon.

De bien amer ai mult bele achésoun  
 Et de chanter trop biau commencement:  
 Car autresi com la rose el bouton  
 Croist de biauté et en amendement,  
 Fet la bele qui à chanter m'apprent;  
 Car sa biauté voi adès enbélie  
 Et amender de fine cortoisie.  
 Si la m'estuet plus loiaument amer,  
 Et pour s'amor plus volentiers chanter.

---

<sup>1)</sup> S. §. 122, Anmerk. 4.



Quant je regart son doux viaire cler  
 Et son gent cors de bel acesmement,  
 Mes eux n'en puis partir n'amesurer;  
 Car en li voi de biautez plus de cent,  
 Dont bone amor m'ocit si plésamment  
 Que pour li muir, et si ne m'en plaing mie.  
 Mès c'est la mort qui me soustient en vie,  
 Quant la dolor m'est déliz et santez,  
 Et richece mu plus grant povretez.

Douce dame, quant vous me regardez,  
 Plus sui riches que d'or ne que d'argent.  
 Mès richece, quisque vous ne m'amez,  
 Ne me plaist riens: car sanz vous j'ai noient.  
 Et ne porquant d'un regard seulement  
 Sui plus riches que li rois d'Avegnie,  
 Car li solax de vostre compaignie  
 M'est si plesanz que tozjors m'est avis  
 Qu'en cest siecle n'ait autre paradis.

Bone et sage, cortoise de biaux diz,  
 Merci vos proi plus débonérement  
 Que ne fet Diex champion Loeiz  
 Qui toz navrez sans baston se deffent:  
 Car vostre amour m'assaut si mortieument  
 Qu'envers ses cous ne sai riens d'escremie.  
 Et vous avez du champ la seignorie.  
 Si vous requier, bele dame, merci,  
 Que vous aiez pitié de vostre ami.

---

CHANSON DE RAOUL DE SOISSONS <sup>1)</sup>).

Quant voi la glaie meure  
 Et le rosier espanir,  
 Et seur la bele verdure  
 La rousée esplendir,  
 Lors soupir  
 Pour cele que tant désir.  
 Hélas! j'aim outre mesure.  
 Autresi comme l'arsure  
 Fet quan qu'ele ataint brouir,

---

<sup>1)</sup> S. 6. 122, Anmerk. 4.

Fet mon vis taindre et pâlir  
 Sa simple regardéure  
 Qui me vint au cœur férir  
 Pour fere la mort sentir.

Mult fet douce blécéure  
 Bone amour en son venir,  
 Et melz voudroit la peinture  
 D'un escorpion sentir,  
 Et mourir,

Que de ma dolor languir.  
 Hélas! ma dame est si dure  
 Que de ma joie n'a cure  
 Ne de ma dolor guérir:  
 Ainz me fet vivre martir;  
 Et c'est adès m'aventure  
 C'onques dame ne servir  
 Qu'ele me deignast mérir.

Hé! très douce désirée,  
 Onques dame ne fusi:  
 Se vous m'aviez vée  
 La joie dont je vous pri,  
 Enrichi

Sont mi mortel anemi,  
 S'aurez leur joie doublée,  
 Et à moi la mort donnée:  
 Si ne l'ai pas déservi.  
 C'onques hon ne me transsi  
 De mort ai désespérée,  
 Et bien vueil estre péri  
 Puisqu'à s'amor ai failli.

Hé! Dex je l'ai tant amie  
 Des primes que je la vi,  
 C'onques puis d'autre riens née  
 Ne de mon cuer ne joi;  
 Ainz m'a si

Lessié pour l'amour de li  
 Que je n'aim autre riens née.  
 Mès sé ma dame honorée  
 Set qu'ele ait loïal ami,  
 Bien devroit avoir merci  
 Se, loïauté li agréée.

Mès souvent avient ensi  
Que ne sont li plus haï.

Chançon, va-t-en, sanz atendre,  
A ma dame droitement:  
Prie li que sanz mesprendre  
Te die tout son talent:

Car souvent  
Vif plus douloureusement  
Que cil que mort fet ostendre;  
Mès sa douce face tendre  
En qui grant hiauté respent,  
M'art si le cors et esprent,  
Que li charbons soz la cendre  
N'art pas si consertement  
Com fet li los qui atent.

---

PROVERBES <sup>1)</sup>)

tirés de la chronique de Philippe Mouskes.

- V. 3128 .... Cil est perdus entresait  
Ki set le bien et le mal fait.
- 3442 ... Ki Diex sert, Diex le sostient,  
Et le gouverne et le maintient.
- 4395 .... De boin arbre on a boin fruit,  
Et boine ierbe et boine racine  
Aporte boine médecine.
- 6505 Ki se garist il fait savoir.
- 6803 Fos est ki point se désespoire.
- 7548 Tout ansement com li vilains  
U li prestres loiaus et sains  
Gardent lor biestes ès boins leus,  
Pour les goupiaus et pour les leus ..
- 7671 Bien est ki dit, s'il est ki fait.
- 8690 ..... A tel mescief  
On piert le cors apriés le cief.

---

<sup>1)</sup> S. noch De la Meranges, Dictionnaire des proverbes français. (2. Ausg.) Paris 1821, 8. *An die Sprichwörter schliessen sich die Innendeutschen an, über welche man vergleichen kann:* Ch. Nodier, Dictionnaire raisonné des Onomatopées françaises. Paris 1808. Sec. édit. 1828. (*Vergl. über Nod. Handb. Bd. III, S. 515 ff. besonders S. 518.*)

- V. 8728 Fos est li preudom k'i s'amort  
A traïtour ne à félon ....
- 8838 Or n'i a plus, taire m'estuet,  
Si fait que mious faire ne puet.
- 9284 Par çou disent nostre ancisour:  
De male brance male flour,  
De male racine, male ierbe,  
Et si dist-on en ung provierbe  
Que del fier sont mestre li fèvre  
Et cil cunchie sa baulèvre <sup>1)</sup>  
Ki son nés trenie et cors ausi.
- 9297 Teus quide cuncier autrui  
Ki se cunchie et met à fin.
- 9301 Et Paradis si a tel loi:  
Qui plus l'acate mellor l'a.
- 9309 Cil est guaris ki bien se cuevre.
- 9557 Plus avient ung jour k'en mille ans.
- 12832  
(25802) Ne prendre ne fust ni escorce.
- 13436 .... Jà goupus sans faille  
Ne seroit pris d'autre goupil  
Ne leus par leu mis à escil.
- 17019 Mar vit li om s'ave prier.
- 17169-70 D'aire est li ciens, ki devient  
Venères sans aprendéour.
- 19913-17 Quel le ferés ..... jà l'aures.
- 23256 Les mors à mors, les vis à vis.
- 24427 Et dissoient que Breton estoient  
Ki Artu encore attendoient <sup>2)</sup>).

<sup>1)</sup> Baulèvre; s. M. de Martonne, *Parise la Duchesse*, 158. <sup>2)</sup> Vergl. v. 25208. *Die einstige Wiederkehr des Königs Artus war zur Volksage und demnach sprichwörtlich geworden. Nach Julian del Castillo, Historia de los Reyes Godos que vinieron a Espana (Madrid 1624, p. 365) ging das Gerüde, dass Philipp II. bei seiner Vermählung mit Maria von England habe schwören müssen, seine Ansprüche auf die englische Krone aufzugeben, im Falle, dass König Artus einstmals wiederkehren sollte. Vergl. Don Quijote I, 13, mit der Anmerkung von Pellicer. Ähnliches findet sich in Deutschen Sagen aus Bergländern vom Deutschen Kaiser. S. der Gebrüder Grimm Deutsche Sagen, I, No. 23. Kornmann, de miraculis mortuorum, cap. XL, p. 122. Auch gehört hierher die von Alex. v. Humboldt erwähnte peruanische Tradition, dass die Nachkömmlinge der Inkas bei der Besitznahme des Landes durch die Spanier in die undurchdringlichen Wälder der Anden geflohen seien, um von dort aus dereinst die alte Herr-*

- V. 24431 ..... Fortune, ki sa roïe  
Tourne, comme la plus isniele,  
Chose ki soit ....
- 24448 Siècles empire cascun an,  
Li rosier devièment séut,  
Tant voi le monde desséut,  
Li eskamiel vont sour kaière,  
Tout çou devant torne derière, etc.
- 25096 Ki les giérais avoit rostis.
- 25195 Li vilains en reprouver dist:  
Tant grate cièvre qui mal gist.
- 26235 ..... Fortune  
Ki partout le monde est commune  
Et sa roie joians et mourne  
Tourne adîes et tourne et retourne,  
Ne voit goute, ainc est avenue,  
Si va partout et revient seule, etc.
- 26918 Ki contre aguillon escaucire  
Tierce foies se blèce et mort.
- 27153 .... Fortune qui ne voit goute.
- 27173 ... La mors qui nului n'espargne ....
- 28412 Morir estuet qui mors asaut.
- 28928 Et faisoit Dieu barbe de fuerre<sup>1)</sup>.
- 29625 Ki pora vivre, s'es vera<sup>2)</sup>.
- 30308-10 Qui contre aguillon escaucire  
Deus fois se point; si se doit-on  
Oster d'encontrer aguillon.
- 30329-32 Qui trop enbrace et trop entoise,  
Cil se desbrace à plainne toise.  
Moult se griève ki trop s'avance,  
Ki s'umelie moult s'eslance.

*schaft wiederherzustellen. S. auch De la Rue, Essais historiques, I, p. 73—74.  
Bertrand de Born sagt (Raynouard, Choix de poésies, IV, p. 162):*

*Car lor Artus demandon frevolmen —  
und Gautier de Soignies:*

*Amor m'occit et me tormente,  
Je fais, je crois, tele atente  
Come li breton font d'Artur.*

*S. besonders Marchangy, Tristan le Voyageur, II, p. 196. 423.*

<sup>1)</sup> Molinet, Faicts et dictz, Paris 1531, Fol. LVII: On fait souvent à Dieu barbe de feurre. <sup>2)</sup> Qui vivra, verra *sagt der heutige Franzose, oder: Un goujat vivant vaut mieux qu'un empereur mort.*

Uns seulz biens aquis loiaument  
Vaut plus que cent mil autrement.

(Roman du Chastelain de Coucy, v. 8197 f.  
édit. de Crapelet, p. 271.)

*Bekanntlich haben in neuerer Zeit Carmontel, Al. G. Moufflier, Moissy († 1777), J. Patrat († 1801), Al. J. L. du Coudray Sprichwörter in dramatischer Form behandelt und besonders hat sich in dieser Beziehung in unseren Tagen Leclercq ausgezeichnet. (Vergl. die Sammlung: Recueil général de proverbes dramatiques, London 1785, 16 Vol. 12.) Aber schon die ältere französische Literatur besaß eine Comédie des Proverbes von Adrien de Montluc, comte de Cramail, welche im Jahre 1616 erschien. S. die Notizen über dieses interessante Drama nebst den mitgetheilten Auszügen in der Histoire du théâtre Français, Tom. IV (Paris 1746, 12.), p. 215 — 235.*











HW SRVU D

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

